GABRIEL MATZNEFF

CARNETS NOIRS
2007-2008

MATZNEFF

Editions Léo Scheer

GABRIEL MATZNEFF

CARNETS NOIRS

2007-2008

MATZNEFF

Editions Léo Scheer

Gabriel Matzneff
Carnets noirs 2007-2008

Les *Carnets noirs* de Gabriel Matzneff sont une œuvre unique, inclassable, qui n'a cessé de susciter admiration et débat, scandale et fascination. Matzneff, en choisissant de ne rien cacher de sa vie, de se montrer à nu, sans masque, a pris tous les risques. Le courage et la liberté se paient au prix fort quand l'ordre pharisaïque tente partout d'imposer sa loi.
Les tomes déjà publiés de ce journal intime couvraient des années anciennes. Aujourd'hui, au nez et à la barbe de ceux qui voudraient le faire taire, des renégates acharnées à effacer les traces de leurs amours, des censeurs dont sans cesse de nouveaux interdits réduisent nos libertés, Gabriel Matzneff, stimulé par un sentiment d'urgence, livre, tant que cela demeure possible, les années les plus récentes de sa vie – cette vie à bout portant que défigurent tant de légendes.
Le temps presse. Bientôt, l'œuvre sera achevée, mais l'élan qui la porte, et fait d'elle l'une des plus singulières de notre époque, est irrépressible : rien ne l'empêchera de s'accomplir.

EAN numérique : 978-2-7561-0572-7

EAN livre papier : 9782756101811

www.leoscheer.com



DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Les Moins de seize ans, essai
Les Passions schismatiques, essai

(En 2005, ces deux livres ont été réunis en un seul volume, augmentés d'une préface inédite.)

www.leoscheer.com
www.matzneff.com

GABRIEL MATZNEFF

CARNETS NOIRS
2007-2008

Éditions Léo Scheer

« Faites imprimer tout, croyez-moi, en détail, année par année.

Gazez vos plaisirs, si vous voulez : mais ne les voilez pas. »

Prince Charles-Joseph de Ligne, *Lettre à Giacomo Casanova*, 21 mars 1794

« Ah ! ma foi, vive la vie d'artiste, notre devise est *liberté* ! »

George Sand, *Lettre à Jules Boucoiran*, 4 mars 1831

« Pourvu qu'il ait du talent, l'écrivain peut tout se permettre dans ses livres (uniquement dans ses livres). Mais, dans la vie, l'écrivain ne peut pas trop se laisser aller, afin qu'on ne devine pas qu'il dit la vérité sur lui-même dans ses livres. »

Léon Chestov, *Apothéose du déracinement*

2007

1er trimestre 2007

Fin du carnet 123, carnet 124 et début du carnet 125

Lundi 1er janvier, je suis assis à la Fenice, au troisième rang de l'orchestre, triste que Véronique ne soit pas avec moi, mais pour le concert d'hier après-midi tout était archicomplet (du moins aux bonnes places), et fou de joie d'être ici, dans cette chère Fenice ressuscitée dont la destruction m'avait en 1996 fait pleurer des larmes de sang (j'en touche, *se la memoria non m'inganna*[1], un mot

dans *De la rupture*). La semaine dernière, nous avions avec nos amis napolitains visité la Fenice, j'avais vu à la télévision le concert inaugural que le président Ciampi honorait de sa présence, mais c'est une impression singulièrement plus forte d'être assis en ce premier jour de l'année dans cette salle magnifique et de s'apprêter à y entendre certaines des musiques que j'adore. *A joy for ever.*

Ce matin, à 4 h 45 (!), j'ai accompagné à pied Véronique jusqu'à la gare, je l'ai mise dans le train de Milan. Sur le chemin nous n'avons été importunés par aucun ivrogne, aucun voyou, et pourtant des cradingues nous en avons croisé un grand nombre, moins d'ailleurs en route qu'arrivés à Santa Lucia où des tas de gens étaient vautrés soit sur les rares sièges soit à même le sol, l'air hagard ou morose, ah ! c'est épatant, les réveillons du 1er de l'an ! Puis j'ai pris le 82 qui m'a déposé aux Zattere et je suis retourné me coucher. Lever à 9 heures, toilette et *colazione*[2]. Je n'ai quasi pas dormi, mais je me sens en pleine forme, et heureux de savoir que Véronique est en sécurité, qu'elle arrivera à temps à Milan.

— *Un po' frescolino.*
— *Si, un pochettino*[3].

1er janvier, 18 h 10. Après une longue promenade dans une Venise brumeuse mais moins froide que les jours précédents, j'ai téléphoné à Véronique, de retour à Marrakech où le thermomètre marque 20 degrés et où les gens se baladent en bras de chemise. Elle me manque déjà. J'aime son humour, son intelligence *tutto pepe*, son génie.

Je lis avec beaucoup d'intérêt *Epistolari veneziani del Settecento* de Pompeo Molmenti, acheté l'autre jour dans une librairie du campo S. Margherita. Ce Molmenti écrit des petitesses ridicules sur Casanova, mais les textes qu'il cite sont piquants. J'en connaissais certains, j'en découvre d'autres avec le plaisir le plus vif.

Le 22 décembre 1781, mon cher Giacomo donne aux *Eccellenze Vostre* une

liste des livres qui circulent sous le manteau à Venise : l'« horrible » *Ode à Priape* de Piron, l'*Émile* de Rousseau « qui contient de nombreuses impiétés », *La Nouvelle Héloïse* « où il est établi que l'homme ne dispose pas de son libre arbitre », les œuvres « impies » de Baffo, le poème de l'« impie » Lucrèce traduit par l'abbé Pastori, « ex-jésuite romagnol qui habite dans notre ville », les « œuvres très impies, *empissime*, de l'athée La Mettrie », etc.

Certes, ce n'est pas joli-joli, mais il est facile de condamner Casanova avec le recul du temps, les pieds dans nos pantoufles. Il faudrait pouvoir revivre à cette époque, faire nôtres les conditions de vie de Casanova. Alors seulement nous aurions, le cas échéant, le droit de l'accabler.

Laissez-moi réfléchir : *mi faccia pensare.*

Mardi 2 janvier. Hier, j'ai dîné dans ma chambre de quelques verres de prosecco, de cacahuètes et de marrons glacés. J'ai vu un désopilant *Family Adams* (que je n'avais pas encore vu, et pourtant j'en ai vu beaucoup, des *Family Adams* !), et ensuite « Striscia la notizia[4] ». Ce soir, après deux jours de quasi-jeûne (j'ai tant fait bombance avec Véronique et les Napolitains !), je vais me taper la cloche dans un restaurant que je ne connais pas, ouvert l'an dernier par un chef du Val d'Aoste.

11 h 20, au Harry's Bar où un monsieur, qui venait de lire *Boulevard Saint-Germain*, est venu me saluer.

Depuis que je suis à Venise, incessants messages de Gilda qui alterne déclarations d'amour fou et insultes, cris de désespoir. Bref, *la solita minestra*[5], mais comme j'ai depuis longtemps tracé le mot « fin » au manuscrit de […] et n'ai aucune intention d'introduire le personnage de […] dans un éventuel prochain roman, je ne prends plus de notes sur mon irrémédiable petite amante, comédienne de sa difficulté d'être, pathétique narcisse, désarmante Rastignac en jupons. L'important est qu'au lit nous nous entendons bien. Cela, c'est le réel.

Le cirque qu’elle me fait, c’est secondaire, voilà longtemps qu’il ne me gêne plus.

Mardi après-midi. Je suis à la Querini Stampalia[6]. Atmosphère studieuse. J’ai dû traverser plusieurs salles de la bibliothèque avant de trouver une place libre. Je suis entré sans que personne me demande rien. J’ai une carte en règle, mais je ne l’aurais pas eue, c’eût été kif-kif bourricot.

Ce week-end, j’ai envoyé des sms de *Felice anno nuovo* à mes actuelles amantes, et aussi à quelques ex. Les seules à m’avoir répondu parmi ces dernières sont Marie D. et Maud. Marie : réponse drôle et tendre ; Maud, une réponse quasi amoureuse. Quel abîme entre cette merveilleuse complicité par-delà la rupture, par-delà le temps qui passe, et l’affectation de reniement d’une Vanessa, d’une Aouatife, voire d’une Anne L. B.

Ce matin, au Harry’s Bar, devant un prosecco et des croquettes de poulet qui ont été mon déjeuner, j’ai lu la presse italienne et j’ai été frappé (à la fois amusé et attristé) par cette rage qu’ont les Italiens de se déprécier, par leur manque de confiance en soi, par leur manie d’admirer réglément ce qui se fait à l’étranger. Dans au moins deux journaux (le *Corriere della Sera* et *Il Giornale*), j’ai lu des articles ridicules parlant avec enthousiasme du concert du 1er janvier donné à Vienne et avec dédain, condescendance, de celui auquel j’ai eu le bonheur d’assister hier à la Fenice. Cette haine de soi est navrante. Le hasard a voulu que, de retour de la Fenice, j’aie, à la Pensione Accademia, allumé le téléviseur et un peu regardé le concert viennois (transmis en différé) : cela ne cassait pas des briques, c’était à tous égards moins attachant, *spumeggiante*, que celui auquel je venais de prendre part. Mais non, parce que c’est l’Autriche, ces journalistes se doivent de s’émerveiller ; et parce que c’est Venise, ils se croient obligés de dénigrer, de médire. Je me moque volontiers du sempiternel *Cocorico* français, de notre vanité – le défaut national par excellence –, mais parfois un peu de fierté cocardière serait en Italie la bienvenue.

Nous croyons, ou nous feignons de croire, que lorsque nous serons morts la mauvaise foi de nos ennemis tarira, que triomphera la vérité, que même ceux qui de notre vivant ne nous aimaient guère seront disposés à nous rendre justice.

Cela est réconfortant, mais inexact. Je l'ai vérifié ces jours-ci avec Casanova (et les lignes venimeuses que lui consacre l'historien Molmenti), je le vérifie à l'instant, tombant à la Querini Stampalia (je lis et écris bien sagement, entouré de deux jolies filles), dans une revue intitulée *Il Ponte*, sur un article où un scribouillard de quinzième ordre ose, cinq ans après sa mort, insulter Indro Montanelli (« *bombardatore di etiopi, mondano golpista e ferreo qualunquista*[7] ») dans le plus pur style stalinien, réduire sans vergogne cette plume brillante, cette vaste intelligence à une caricature haineuse, mensongère.

Le zozo de *Il Ponte* écrit Dieu avec une minuscule, dieu, comme le faisaient jusqu'en 1988 les éditeurs soviétiques. Et ce numéro de la revue date de… novembre 2006 !

17 h 20. La nuit est tombée depuis longtemps. Dans la salle où je suis, il y a huit jeunes filles, dont six sont ravissantes. La beauté des jeunes Italiennes est pour moi une quotidienne occasion d'admirer et de me réjouir. Les têtes sont penchées sur les cahiers et sur les livres, les lampes éclairent la table, laissant le reste de la salle dans la pénombre. Quelle atmosphère calme et studieuse ! Cela me rappelle le temps de la Sorbonne, de l'Institut d'études latines…

Mercredi 3 janvier. Il fait à nouveau très beau, ciel bleu, soleil éclatant, et c'est à la terrasse du Caffè Rosso, campo S. Margherita, que j'écris ces mots.

J'ai décidé de garder ma chambre un jour de plus, je ne la quitterai que ce soir pour monter dans le train. Cette habitude qu'ont les hôtels de nous mettre à la porte à midi est compréhensible, mais détestable quand on ne quitte la ville qu'en fin de journée. En été passe encore, mais en hiver ! Cet après-midi je regarderai un Poirot à la télévision (Rete 4), puis me baladerai, je retournerai tranquillement à la Pensione Accademia, prendrai une douche, ferai mon bagage

et à 19 heures j'irai à Santa Lucia, soit à pied comme dans la nuit du 1er janvier avec Mistigretta[8], soit en vaporetto si j'ai la flemme de marcher ou si mon sac me semble plus lourd qu'à l'aller (j'ai acheté des crèmes et un flacon d'eau de toilette à Santa Maria Novella, un pyjama chez Intimissimi, trois livres – mais il est vrai que j'ai offert deux des miens à la bibliothèque de la Querini Stampalia).

12 h 19. Après avoir bu un verre d'amarone et mangé quelques cicchetti au Botegin (la cantine où, dans *Voici venir le Fiancé*, Dulaurier achète son fragolino), je profite du temps splendide – soleil éclatant, ciel uniment bleu, air doux – pour me promener sur les Zattere. Je croise des Français (sur cette terre la félicité absolue n'existe sans doute pas), bref je croise des connards. D'ordinaire les paroles que malgré moi j'entends dans de pareilles circonstances m'exaspèrent tant elles sont imbéciles, mais cette fois-ci, parce qu'elles m'ont fait penser à Marie-Agnès[9] et à nos amours, elles m'ont amusé, touché. La bonne femme a dit à son jules :

— Au fond, Venise, ça ressemble à Palavas.

17 h 15. De 14 à 16 heures, allongé sur mon lit, j'ai vu une adaptation du *Meurtre de Roger Acroyd* avec David Suchet, plus sombre que d'habitude ; puis j'ai pris une douche et bouclé mon sac, bien plus lourd qu'à l'aller, ainsi que je l'avais prévu ; enfin, je suis sorti poster la lettre que j'ai écrite à Gilda. À présent je bois un thé, fort bon, au salon, assis à côté d'une famille d'Américains à peu près bien élevés. Je remonterai ensuite dans ma chambre.

Vivre est bien agréable ; mais le jour où il faudra cesser de vivre je pense que je l'accepterai avec calme. J'aurai eu une vie si intense, si passionnée, si féconde, ce sera, je le souhaite, paisiblement que je dirai mon *Nunc dimittis*…

20 h 50, *ho una fame della Madonna*[10] *!* La jeune femme du wagon-restaurant m'a reconnu, aimable et souriante. Je suis ravi que ce soient désormais des Italiens qui s'occupent des wagons-lits et du restaurant. Voilà quelques années,

c'étaient les Français et une horreur : nourriture dégueulasse, grèves perpétuelles.

C'est sans regret que je quitte Venise car je suis heureux de rentrer à Paris. D'une manière générale, je suis toujours content de ce qui m'arrive. *Sequere deum*, il n'y a que ça de vrai.

L'éditeur (si l'on peut appeler « éditeur » ce marchand de soupe) chez qui travaille […] lui a déclaré : « La littérature n'a rien à voir avec le style. »

Jeudi 4 janvier. Hier, retrouvailles amoureuses avec Gilda ; aujourd'hui, avec Marie-Agnès. Sinon, dès mon retour, j'ai dû me plonger sans aucun plaisir dans le manuscrit des *Demoiselles du Taranne*, car à peine avais-je rebranché le téléphone, j'ai reçu l'appel d'un sympathique M. Philippon chargé par Gallimard de le « préparer ».

Le manuscrit, ce pauvre M. Philippon n'a que deux jours pour le « préparer », autant dire que sa préparation et rien c'est kif-kif bourricot. « Je ne puis que le survoler », m'a-t-il avoué, penaud. Mes étourderies, mes fautes d'orthographe et de frappe ne seront donc pas corrigées en amont, elles partiront directo chez l'imprimeur et je les retrouverai en aval lorsque je corrigerai les épreuves.

Voilà *des mois* que mon manuscrit traîne sur le bureau des avocats d'Antoine Gallimard et le préparateur, lui, n'a droit qu'à *deux jours* ! Preuve désolante que désormais, chez les éditeurs, le *pezzo grosso*[11], c'est le *nihil obstat* des chicaneurs et que l'aspect artistique, esthétique, c'est bien secondaire.

Vendredi, 15 h 25, j'écris cet émile[12] à Hélène P.[13] :

« Mon cher Riquet, me voici de retour d'Italie. Je serais très heureux de te revoir, j'aimerais que nous puissions parler de vive voix, mais ne le faisons que si cette envie est réciproque, que si me revoir te fait plaisir à toi aussi. Tu es devenue quelqu'un d'officiel, d'important, et peut-être l'époque où ta vie de jeune étudiante était intimement liée à celle d'un écrivain réputé “scandaleux” et “sulfureux” est-elle à présent très loin de toi, qu'elle constitue un passé poudreux

que tu as oublié et dont tu ne souhaites pas te souvenir. Sache cependant que je n'aimerais pas mourir avant d'avoir revu ton visage, ton sourire, tes yeux. L'hiver n'est pas notre saison, nous préférons toi et moi les peaux bronzées, les étoffes légères, et si tu préfères attendre la belle saison pour me revoir, je le comprendrai. Mais même emmitouflée dans des lainages tu restes mon génial Riquet. Quant à moi, ton vieil Alligator, je suis sans doute de plus en plus Dulaurier et de moins en moins Hippolyte[14], mais pour l'instant j'ose encore me montrer. Cela ne durera sans doute pas et bientôt je mettrai un masque de velours pour cacher les injures du temps. »

Samedi 6 janvier. Je guette le coup de sonnette de Gilda qui doit arriver d'un moment à l'autre. Elle m'a fait mourir de plaisir avant-hier et j'attends beaucoup de bonheur de notre après-midi, mais cette fille est si anxieuse, si perpétuellement angoissée qu'avec elle, si je puis espérer le meilleur, je dois aussi me préparer au pire.

Hier, malgré l'humidité qui règne dans mon placard, j'avais composé *una cena coi fiocchi*[15] pour Marie-Agnès. Nous avons d'abord fait l'amour, c'était divin, notre entente est parfaite, de mieux en mieux (si c'est possible), puis, assis sur le bord du lit, dînette : poulet de grain rôti, un camembert et un fromage de chèvre à ressusciter un mort achetés chez le fromager de la place Maubert, pain complet au levain naturel cuit au feu de bois, beurre à la motte, marrons glacés, le tout arrosé d'un clavelin de château-chalon 1992 de chez Gaspard Feuillet.

Nous dînions, un remue-ménage dans la rue nous a fait mettre le nez à la fenêtre. En bas, des policiers fouillaient (puis ont embarqué) deux jeunes gens. Marie-Agnès, après avoir jeté un coup d'œil et vu les flics, m'a lancé d'un ton narquois :

— Pour une fois, c'est pas pour vous !

Se brouiller, s'attirer l'inimitié de : *inimicarsi.*

« *Guglielmo II s'era inimicato prima San Pietroburgo e poi Londra*. »

(Maurizio Serra, *L'Inquilino del Quai d'Orsay*, page 57.)

Page 51 : *ho sobbalzato nel leggere*[16].

« Celui qui est fait pour séduire n'est d'ordinaire pas fait pour aimer », écrit Maurizio Serra, page 51. Je ne suis pas d'accord, ab-so-lu-ment-pas.

Est-ce la relecture des *Demoiselles du Taranne* ? Après le chaste séjour vénitien j'ai dès mon retour à Paris adopté un rythme amoureux fort soutenu : jeudi et samedi avec Gilda (qui est saoulante lorsqu'elle me bassine avec sa « vie littéraire », mais avec qui je m'entends bien au plume), vendredi et la nuit de vendredi à samedi avec Marie-Agnès, dimanche avec Anastasia devenue très jolie depuis qu'elle a son nouveau nez.

Samedi soir, nous avons assisté aux vigiles de la Nativité rue Lecourbe[17]. La présence spirituelle – une présence incarnée, rayonnante – du père Nicolas Cernokrak m'a véritablement frappé, bouleversé. Durant l'office j'ai pensé une nouvelle fois que c'est à Saint-Séraphin-de-Sarov, non à Pétel ou à Daru, que j'aimerais (si je meurs en France) que fussent célébrées mes obsèques.

Hier, si peu hégélien que je sois, j'ai été surpris par le titre du *Parisien* : « Ce que trame le clan Chirac ».

Les journalistes n'ont pas à parler du chef de l'État comme s'il s'agissait d'un quelconque Al Capone. Le président de la République est l'héritier, bien indigne certes, mais néanmoins l'héritier des rois de France. Qu'un polémiste, dans une chronique publiée en tribune libre, écrive du président Jacques Chirac en ces termes, ce serait de bonne guerre ; mais un titre sur quatre colonnes en première page d'un grand quotidien populaire, c'est de très mauvais goût.

Le père Syméon, à qui je dis mon sentiment – tantôt douloureux et tantôt exaltant, selon l'humeur – d'être un homme inutile, me répond doucement :

— Nous sommes tous des serviteurs inutiles.

Mercredi 10 janvier. Dînant seul aux Ronchons (j'avais l'intention de dîner de deux mandarines, ayant eu samedi, après l'église, un réveillon avec Anastasia,

un dîner familial le jour de Noël[18], une poule au pot chez Julie Lescanne le lundi et hier, mardi, un déjeuner avec José Benamou et un dîner avec Grégoire Tchékan, tous ces cinq repas copieusement arrosés, mais aujourd'hui je n'ai pas déjeuné et l'amour avec Gilda m'a donné faim), je feuillette *Rivarol*. Dans un article consacré à « la droite littéraire », Georges Laffly épingle un zozo qui prétend que Paul Morand n'a pas à son actif « l'œuvre majeure qui le garantirait contre l'oubli » (*sic*). À ce crétin, Laffly oppose *Hécate et ses chiens*, *Venises.* Comme il a raison ! Morand n'aurait-il écrit que ce bref roman qu'en 1959 Montherlant me conseilla de lire, et que je lus avec émerveillement, *Hécate et ses chiens*, il aurait droit à une place royale dans la littérature française de la première moitié du vingtième siècle.

Jeudi 11 janvier, 23 h 45, je soupe seul chez Lipp (douze spéciales, risotto de Saint-Jacques, un pichet de riesling), après avoir vu le *très beau* film, jamais ennuyeux quoiqu'il dure deux heures trente bien tapées, que Franssou Prenant a consacré à René Schérer. Auparavant, amour avec Gilda, véritablement dévorée par son parisianisme et, pis encore, par ce côté coquette, allumeuse, que j'ai si bien analysé en créant le personnage de […], dont je croyais que mon roman l'avait aidée à se délivrer, mais qui est hélas plus frétillant que jamais. Ce n'est pas grave, je m'en fiche, et simultanément cela me désenchante, c'est un genre que je n'ai jamais apprécié chez les filles, en particulier chez celles qui sont dans mon lit.

Minuit vingt-cinq. Une fois de plus, chez Lipp, je constate que, seul, je ne suis jamais seul. Outre qu'à la table voisine dîne Jean-Baptiste Huynh, que derrière moi dînent les Pierre Wiazemsky (le plus charmant couple qui soit à Paris), tous les maîtres d'hôtel et les garçons sont venus me serrer la main, me souhaiter la bonne année.

Je n'avais pas véritablement *faim*, mais après avoir vu le beau film sur René, je n'avais pas envie de rentrer. Avant la projection, j'ai été tellement surpris,

déçu de découvrir de manière si impromptue (après que nous avions voluptueusement fait l'amour de 16 h 30 à 18 h 30) que Gilda [*phrase inachevée*]

Samedi 13 janvier, 15 h 44, dans le train Paris-Bruxelles. Hier soir, je n'ai pas dîné (il est vrai que j'avais déjeuné tard, vers 14 h 30, après l'enregistrement d'« Italia in diretta[19] » où j'ai parlé de mon dernier séjour vénitien, du concert du 1er de l'an à la Fenice) et à présent je ne fais que grignoter sans boire une goutte de vin, dans l'attente du balthazar que le prince donne ce soir en mon honneur. Le prince n'est peut-être pas un vrai B., mais c'est un vrai *capocuoco*[20] et manger chez lui est toujours un régal.

Ce matin, conversation calme (moi, j'étais calme ; elle, comme d'habitude, inquiète, nerveuse, éplorée) avec Gilda. Je ne veux surtout pas d'une nouvelle dispute, mais elle me *saoule* à un tel point (même pendant l'amour elle me parle de cette « vie littéraire » où elle aspire à jouer un rôle, elle ne se tait que lorsqu'elle a ma queue dans sa bouche, et lorsqu'elle l'a dans son con, ce sont des cris, des soupirs, là elle redevient une fille normale) que j'ai de moins en moins de plaisir à sa compagnie.

À l'entendre, tous mes « prétendus amis » (c'est son mot) du milieu littéraire sont jaloux de moi, amoureux d'elle, tentent de lui sauter dessus, lui font des propositions obscènes.

Maurizio Serra sur Berthelot, « simultanément mystérieux et exhibitionniste » (page 104).

Page 136, « *marcare visita* ». Dans l'argot militaire, « se faire porter pâle », « demander d'aller à l'infirmerie ».

Page 143, sur Briand *imbeccato da*[21] Berthelot.

Dimanche 14 janvier, 16 h 04, dans le train Bruxelles-Paris. Le soleil est déjà bas, mais il brille encore. Toute la journée temps splendide à Bruxelles, j'ai beaucoup marché au hasard des rues de la vieille ville (mes amis m'avaient

réservé une chambre au Novotel refait à neuf, ultramoderne, proche des Galeries royales et de la Grand'Place).

Hier, *cena coi fiocchi* chez le prince de B. Les mets, les vins, tout était délicieux. Peut-être Jean-Jacques-Henri n'est-il pas un vrai prince, mais c'est sans conteste un vrai cuisinier, *su questo non ci piove*[22], et pas besoin de test ADN pour en avoir la certitude.

J'ai été heureux de revoir Anne Ramaekers, Roger-Philippe Bertozzi et Christopher Gérard ; enchanté que Pierre Duroisin ait pu se joindre à nous. Celui-ci m'a dit son désir d'écrire une étude sur Alphonse Dulaurier à travers les sept romans où il apparaît.

Faceva un caldo birbone[23].
Le sviste : les coquilles d'imprimerie.

Lundi 15 janvier. Hier soir, amour génial avec ma géniale Marie-Agnès. Comme je l'aime ! Comme nous nous accordons bien ! J'espère que je la rends heureuse, car elle, pour moi, c'est le paradis.

Je ne puis en dire autant de la pauvre Gilda, toujours à se plaindre, à pleurnicher, qui cet après-midi encore, alors que nous ne sommes réconciliés que depuis peu (et réconciliés parce qu'elle m'a eu à l'usure avec ses messages de désespoir, ses supplications), m'a écrit un sms extravagant de mauvaise foi et d'agressivité, exacte copie des sms qui l'automne dernier m'avaient décidé à ne plus la revoir. Si elle ne m'avait pas supplié, chaque fois que j'ai rompu, de lui pardonner ses bizarreries de caractère et de comportement, de la reprendre auprès de moi, je pourrais croire que cette agressivité, ces querelles *à froid* ont pour but de me pousser à l'exaspération et à la rupture définitive ; mais il n'en est rien et, dans ces conditions, pourquoi ? *That is the question.*

Je griffonne ces lignes au Bouledogue. À midi j'ai vu Silvia[24] et déjeuné avec elle dans un bar de la rue de l'Ancienne-Comédie, mais cet après-midi, ayant écrit impromptu la préface que m'a demandée José Benamou pour la nouvelle

édition du *Carnet arabe*, j'ai eu envie de sortir, de me fondre dans la foule, de voir du monde, et me voici au Bouledogue où je me tape la cloche (délicieuse soupe aux lentilles et au lard, selle d'agneau, assiette de fromages – cabichou, cantal, roquefort –, flacon d'un rapicolant lirac) sans me soucier de la balance car l'autre soir Grégoire Tchékan m'a appris que cette année Pâques tombait tôt (début avril ?), qu'en conséquence le grand carême itou, et la perspective de ce *viélikii post* où, cessant de boire du vin, je vais illico perdre six ou sept kilos en quarante-six jours me donne l'insouciance nécessaire pour faire honneur aux plats avant ces saintes austérités. *Pancia mia fatti capanna*[25] *!*

Mercredi 17 janvier, 18 h 07, j'écris cet émile à René Schérer :

« Merci de ce succulent dîner et de cette soirée amicale, mais j'ai une fois de plus éprouvé mon incapacité, quand je commence à boire, à boire raisonnablement. Je t'admire parce que tu sais te maîtriser, contrôler le nombre des verres que tu bois. Moi, je bois goulûment, c'est toujours moi qui vide le premier mon verre et qui aussitôt le remplis. Hier, sur les deux bouteilles, j'ai dû en boire une à moi seul. C'est de l'ogrerie et le lendemain ma balance me fait les gros yeux. Grâce aux dieux, Pâques tombant très tôt cette année, le 8 avril (et, soit dit par parenthèse, la Pâque romaine et la Pâque orthodoxe coïncident, ce qui n'arrive que très rarement), le carême est pour bientôt (la semaine du 8 février), et comme je cesse alors de boire du vin je retrouve en quelques semaines ma sveltesse et mon foie de jeune garçon. Bref, en attendant les austérités du Petit Jésus, hier soir le dieu à l'honneur était Bacchus, et c'était bien agréable. »

Jeudi 18 janvier. Avant-hier soir, Lucullus a dîné chez Lucullus, *ossia*[26] chez René Schérer. Trop mangé et trop bu, comme j'avais trop bu et trop mangé la veille, au Bouledogue (où Jean-Pierre Rubine n'a pas voulu que je paye, c'est la deuxième fois depuis la rentrée de septembre qu'il m'offre un repas, je le note parce que c'est rare, cela m'est arrivé récemment aux Ronchons, cela fait plaisir,

moins pour l’argent économisé que pour l’amitié qu’exprime un pareil geste), comme j’avais trop mangé et trop bu dimanche avec Marie-Agnès et samedi à Bruxelles chez le prince de B.

Hier, grande réconciliation au lit avec Gilda (chez elle, car je la reçois chez moi le moins possible, j’ai toujours peur qu’elle ne s’incruste). Nos galipettes me donnent tant de plaisir que je n’ai pas de raison sérieuse de m’en priver.

Au demeurant, quand elle ne me saoule pas avec ses angoisses, son bavardage sur le milieu littéraire, elle est souvent drôle, redevient une rieuse et spirituelle jeune fille. J’adore lui donner du plaisir (et le plaisir qu’elle me donne), mais je suis presque aussi heureux lorsque je réussis à la rendre insouciante, à la faire rire.

Jeudi soir. Rentrant à pied chez moi après le dîner avec le père Syméon (qui m’a traité au Bouledogue), j’ai cru que j’allais recevoir un pot de géranium ou une tuile sur le crâne, tant le vent soufflait fort.

Nous avons donc dîné rue Rambuteau, le père Syméon me parlait du Christ dont l’amour seul importe, quand, à l’autre bout du restaurant, j’ai cru reconnaître Marie-Élisabeth dînant avec un type, un gnome ridicule. J’ai senti le sang quitter mon visage, mon cœur battre la chamade, j’entendais le père Syméon mais j’étais incapable de l’écouter, j’étais comme foudroyé, atrocement malheureux, jaloux, oui, jaloux, constatant avec horreur qu’après tant d’années de séparation, et malgré la quasi-certitude que je mourrai sans qu’elle se soit réconciliée avec moi, je suis encore amoureux d’elle, éperdument.

Avant le dîner, j’avais bu un verre avec Jean Miot qui, s’étant chopé une hépatite à Ouagadougou, a cessé de boire du vin, de manger du pain et a perdu quatorze kilos en quelques semaines, ce qui fortifie mes convictions diététiques touchant les hydrates de carbone.

Vendredi 19 janvier, 11 heures. Une nouvelle fois, ayant très mal dormi, j’émerge à peine. Je suis aux Deux Magots où j’ai rendez-vous avec Yan Céh, un

ami de Frédéric Beigbeder qui dirige, si j'ai bien compris, une revue et veut m'y interviewer.

Bilan : je ne travaille pas, je bois trop, je dépense trop d'argent, bref je ne suis pas content de moi.

Heureusement, il y a les femmes.

Hier, rentrant à pied chez moi et traversant les deux bras de la Seine, j'avais été impressionné par le vent intense qui soufflait. Ce matin, allumant la radio, j'ai appris que ce vent fort était en réalité une tempête qui en Europe a fait au moins quarante-quatre morts !

20 janvier. Nonobstant le mal de tête avec lequel je me suis éveillé ce matin (hier soir, chez Paul-Marie Coûteaux, trop mangé et trop bu), j'assiste à Saint-Germain-l'Auxerrois à la messe pour Louis XVI, célébrée avec un jour d'avance.

21 h 20, aux Ronchons où je dîne seul, épuisé, affamé, heureux après les heures divines que j'ai vécues chez elle avec Gilda qui, malgré (ou à cause de) ses règles, s'est montrée spécialement caressante et voluptueuse, me faisant mille choses exquises pour se faire pardonner de ne plus vouloir être ganymédisée, sous le prétexte que, la dernière fois, ça lui a fait si mal qu'elle n'a pas pu s'asseoir (*sic*) pendant des semaines !

Dimanche 21 janvier.

Site *Second Life* ? C'est Anastasia qui ce matin, après l'église, m'en a parlé. J'ignorais son existence et d'ailleurs je me sers très peu d'Internet : pour écrire et recevoir des lettres, des pièces jointes, acheter un billet de train ou d'avion, réserver une chambre d'hôtel… Je ne suis jamais allé sur les blogs – sauf, un peu, lorsque j'écrivais *Voici venir le Fiancé*.

Le côté coquette, allumeuse, de Gilda. Ce qui compte, c’est le plaisir qu’elle me donne hic et nunc, l’agrément que je trouve à sa compagnie. Ce qu’elle fabrique loin de moi, je m’en fous comme de ma première culotte. À elle, la Célimène de profession, il est totalement inutile de faire des scènes de jalousie, ce serait une perte d’énergie et de temps.

Lundi 22 janvier. L’abbé Pierre est mort au Val-de-Grâce où voilà quelques jours il avait été hospitalisé pour une infection pulmonaire.

Cette mort m’émeut à l’extrême. Je me souviens encore du choc que fut pour moi – j’avais alors dix-sept ans –, pour l’adolescent révolté, écorché vif, byronien que j’étais alors, son appel sur Radio Luxembourg l’hiver 53-54.

Ses paroles de feu – le feu de l’Évangile (Matthieu, XXV, 35) – ont durant plus de cinquante ans traversé, percé, telle une flèche, notre égoïsme, notre indifférence.

Jeudi 25 janvier, 9 h 30, dans le salon d’attente du docteur X. On me dit misogyne et parfois je le suis, mais mon médecin généraliste, que j’ai vue hier, et mon dentiste, que je vois aujourd’hui, sont des femmes.

Lundi et mercredi, amour fou avec Gilda qui semble avoir compris que le plus sûr moyen de me retenir, de débeller mon envie de rompre, est de se montrer circéréenne au lit, de m’enivrer de plaisir.

Son incessant débagoulage (un récit *non stop* de ses aventures parmi ce misérable sérail littéraire où elle barbote avec enthousiasme) tantôt me touche et tantôt m’exaspère, selon mon humeur. Toutefois, depuis notre dernière réconciliation, je m’efforce de n’en être ni touché ni exaspéré mais, plus paisiblement, amusé.

Elle ne peut nommer un de mes amis écrivains (hétéros) sans aussitôt m’affirmer qu’il lui a sauté dessus, a tenté de l’embrasser, lui a proposé de coucher. Au début, cela m’irritait ; à présent, cela me divertit. Sans doute est-ce très exagéré, car pour ma part je ne m’imagine pas draguant derrière son dos la

petite amie d'un copain, ce n'est pas mon genre, mais même si c'est vrai, je dois m'en ficher. Cela n'a pas la moindre importance. La jalousie, la passion, j'ai déjà donné. Aujourd'hui même, je déjeune avec Hélène P. et je vais ce soir au théâtre avec Véronique B., deux ex avec qui j'ai vécu des amours paroxystiques, des passions jalouses et tourmentées. Avec le recul, tout cela apparaît si vain, si enfantin ! La seule justification de cette possessivité inquiète qui alors me tarabustait est de m'avoir inspiré de belles pages romanesques. Oui, seul l'art justifie de pareilles *erreurs psychologiques*, mais en ce qui regarde Gilda j'ai déjà utilisé nos amours dans […], je n'ai pas l'intention d'y revenir, et donc plus aucune excuse, ni envie, de m'assombrir pour des riens. Je songe aux deux vers de Lucrèce (que j'ai souvent cités, notamment dans *Les Demoiselles du Taranne* dont j'aurai les épreuves le 29) qui expriment excellemment la situation : *De rerum natura*, IV, 1073-1074.

Francesco Guardi, *Odalisques dans un harem.*

[ÉCRITURE DE VÉRONIQUE]
Enea Silvio Piccolomini (Pio II), *Lettre à Mahomet II*, Rivages Poche, 2002.
Cianfrusaglia
Mistigretta au Bouledogue[27]

Vendredi 26 janvier. La vie est étrange. Hier, j'ai été traité à déjeuner par Hélène P. (que je n'avais pas revue, dont j'étais sans nouvelles depuis 1995) aux Ronchons et à dîner au Bouledogue par Véronique B., deux brillantes jeunes femmes invitant leur ex-amant devenu un vieux monsieur désargenté, deux jeunes femmes qui, lorsqu'elles étaient des adolescentes, occupèrent une place cardinale dans mon existence, deux adolescentes si présentes dans le tome de journal intime qui paraîtra en mars prochain chez Gallimard.

J'étais extraordinairement ému de revoir Hélène. Il faisait un froid polaire, le vent glacial soufflait dru sur le quai de la Tournelle, nous sommes arrivés au

restaurant au même instant, le nez rouge, les yeux pleins de larmes, bref la moins romantique des situations pour des retrouvailles entre ex-amants.

Durant le déjeuner je ne lui ai pas posé le tiers des questions que j'avais prévu de lui faire, je la dévorais des yeux, heureux de retrouver enfin son visage, son sourire, son regard, sa voix. Certes, dix-sept ans ont passé depuis le temps de nos amours, elle n'est plus celle qui a vécu dans mes bras de 1988 à 1990, elle a perdu de sa fraîcheur, mais en réalité peu changé. C'est bien elle, et surtout elle demeure la fille singulière, spirituelle, profonde dont le génie m'avait captivé.

Elle est mariée. Elle me l'a dit avec désinvolture, mais cette nouvelle à quoi je m'attendais un peu, je l'ai reçue tel un coup de poignard dans le cœur. Le seul homme qu'elle aurait dû épouser, c'est moi. Quand on a été la maîtresse de Gabriel Matzneff, on n'épouse pas le premier brave garçon venu.

Au demeurant, peu importe.

Réussirai-je à nouer avec elle les liens d'amitié complice, d'affection, qui existent entre Véronique et moi ? Ce n'est pas sûr. Hier, j'étais ému à l'extrême, bouleversé. Elle, je n'en sais rien. Peut-être ne m'a-t-elle revu que pour satisfaire une curiosité, et n'éprouve-t-elle plus rien de vif, d'intense pour moi.

Hier soir, avant le dîner au Bouledogue, j'ai fait un saut rue de Verneuil pour fêter chez Léo Scheer le troisième anniversaire de *La Revue littéraire.* Emmanuel Carrère, que je ne connaissais pas, s'est présenté et m'a dit des paroles chaleureuses qui m'ont surpris et fait plaisir :

— Je voulais vous dire l'admiration que j'ai pour vos livres et pour votre vie, pour celui que vous êtes. Sachez que nous sommes nombreux à vous admirer et à vous aimer. Et puis, vous êtes beau !

Je resserre des propos qu'il m'a tenus en présence de Dominique Noguez. Quand je me suis éclipsé, ayant rendez-vous avec Véronique au Bouledogue, Carrère m'a lancé avec force :

— Sachez que j'ai pour vous de l'admiration, et plus que de l'admiration : de la sympathie.

Quand je me suis retrouvé sur le trottoir de la rue de Verneuil j'ai été saisi par

le froid, mais mon cœur était tout chaud de ce témoignage d'amitié inattendu et vibrant.

Ai-je noté que plusieurs de mes amis – Christian Giudicelli, Pierre-Guillaume de Roux, Jacques Cloarec – ont évoqué devant moi la mort de l'abbé Pierre sur un ton de raillerie, jugeant que l'on « en faisait beaucoup trop » pour lui, que cette émotion de l'État et des media était excessive ? Je ne partage pas leur sentiment. La mort de l'abbé Pierre m'a ému et, même s'il est un peu niais de s'attrister de la mort d'un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, les solennelles obsèques à Notre-Dame auxquelles il a eu droit me semblent un hommage justifié.

Il est vrai que Paris est volontiers ricaneur ; qu'ici les gens d'esprit préfèrent se moquer à manifester de l'admiration. Railler est très parisien, très français.

En cela, je trahis ma nature de métèque car, moi, j'ai plus de plaisir à louer qu'à dénigrer ; je n'ai aucune honte à verser la larmichette, à être ému.

Voulant vérifier une phrase de Sénèque que je désirais communiquer à Dominique Noguez, j'ouvre les *Lettres à Lucilius*, les feuillette, tombe sur ces mots de feu : « *Quid agam ? Mors me sequitur, fugit vita*[28] » (lettre 49). Quel écrivain ! Quelle patte !

Mardi 30 janvier, 10 h 45. Je me suis posé chez Lipp (où je dîne ce soir avec la Mistigretta) boire une demi-San Pellegrino, venant de chez Gallimard, les épreuves des *Demoiselles du Taranne* sous le bras. Ces jours-ci je les ai pour l'essentiel vécus avec Véronique, pour quelques jours à Paris. Dimanche, notre charmant et spirituel ami Adriano Pirani, lui aussi fraîchement débarqué de Marrakech, nous a invités à un défilé de mode : la *sfilata* de Paul Smith, au musée de l'Homme. Ensuite, je les ai traités aux Ronchons, Véronique, Adriano et un sympathique ami de ce dernier, Alphonse, un Allemand à la bouille ronde doté d'un appétit qui fait plaisir à voir.

Je n'ai pas vu Marie-Agnès qui, le pauvre chou, subi présentement de douloureuses opérations aux dents et aux gencives ; Gilda, je l'ai vue samedi, avant le dîner avec 811 chez Dominique Bodard : toujours aussi agréable au lit, mais dès qu'on cesse de baiser elle me saoule avec son sempiternel bavardage, ses angoisses. Elle me pompe l'air et si elle ne me pompait pas également autre chose…

Je recopie ici l'émile d'Hélène P. à qui j'avais dit mon émotion de l'avoir revue ; oui, l'émile, ce sont les temps modernes, l'époque 87-90 des sublimes lettres à l'élégante calligraphie de mon Riquet (aujourd'hui en sûreté à l'IMEC) appartient à un passé englouti :

Gabriel, j'étais, moi aussi, très émue de vous voir, de vous retrouver comme si le temps ne nous avait jamais séparés : votre visage, vos jolies mains si délicates, vos yeux qui papillonnent, votre voix, votre pensée singulière, je vous ai retrouvé tel que vous étiez et que vous serez toujours à mes yeux.

*Je sais que je vous ai tourmenté et il est vrai que vous m'avez également fait beaucoup souffrir. Cependant, je sais aussi ce que je vous dois, tout ce que j'ai appris de vous, grâce à vous – dans tous les domaines. J'ai vécu dans vos bras un premier et génial premier amour [*sic*]. À vos côtés, j'ai appris à me méfier des idées à la mode et des fausses valeurs. Si je me compare à ce que j'étais avant de vous connaître ou aux amies de mon âge qui n'ont pas vécu de pareille aventure – with a big A, je sens, je vois combien vous avoir rencontré a été pour moi libérateur et le demeure.*

Toutes ces années de silence n'empêchent pas que j'ai pensé à vous très souvent, presque tous les jours, en vérité, parfois de manière fugace, parfois plus longuement, de manière plus tendre ou plus réfléchie, quelquefois avec colère, toujours avec passion.

Je savais que vous annoncer aussi brutalement que je m'étais mariée vous blesserait. Je vous en demande pardon.

À très bientôt.

Hélène, qui baise vos yeux qui pleurent dans le froid.

Par-delà le désincarné Internet, quelle belle et bouleversante lettre ! Quelle justification de ma vie !

Lettre inouïe de délicatesse, de générosité, de justesse. Tatiana, Francesca, Marie-Élisabeth, Vanessa, Aouatife et quelques autres pourraient, devraient même, m'écrire de semblables lignes, me donner un analogue témoignage ; mais par petitesse d'âme, mesquinerie, elles ne le feront jamais.

2 février, 20 heures, au Bouledogue où je dîne seul. Abruti par ces heures à corriger les épreuves des *Demoiselles du Taranne*, j'avais besoin de sortir, de prendre l'air. J'espérais aller attendre Marie-Agnès chez son dentiste, mais il semble que cela ne soit pas possible (Marie-Agnès ne m'a pas rappelé et j'ignore le nom, l'adresse de ce médecin). Je suis donc venu dîner *solo soletto* au Bouledogue.

Je suis cafardeux et angoissé. Ces quatre cents pages de journal intime que depuis mercredi je relis la plume à la main, traquant les coquilles, donnent une image si noire, si déplaisante de moi, font de moi un si abominable salaud, que j'en suis tout démoralisé. Quelle idée autodestructrice, tenir un pareil journal ! Quelle folie suicidaire, le publier !

20 h 30. Je mange une excellente côte d'agneau, je bois un honorable château-martet, je suis vivant, je suis seul, je suis entouré par deux tables joyeuses de six convives chacune, « Vous êtes seul ? », m'a gentiment demandé Colette Kerber qui dîne à une des tables voisines avec le metteur en scène Patrice Chéreau et d'autres personnes que, toujours très « conviviale » (comme on dit), elle a tenu à me présenter et qui m'ont jeté un regard glacial, oui, je suis seul, je suis SEUL.

Je ne note rien de ce qui est important. Par exemple, je n'ai pas noté que lundi dernier, nous avons, Anastasia (à peine de retour du Gers) et moi, assisté à un très beau *Bourgeois gentilhomme* au théâtre de la Porte Saint-Martin où ma nièce Charlotte, la jolie et adorable Charlotte, *recitava la parte*[29] de la fille de M. Jourdain. Après le spectacle, nous sommes allés chez Anastasia qui avait

rapporté plein de bonnes choses (sa grand-mère élève des poules, fait son foie gras), mais je ne suis pas resté « dormir » chez elle, tant ces derniers jours je dors mal, tant je suis insomniaque et ne puis prendre le risque, dormant auprès d'une amante, de ne pas oser allumer la lumière, écouter de la musique, faire du bruit, car être contraint, durant une opiniâtre insomnie, à demeurer immobile, inactif et éveillé dans le noir est un supplice, et je n'ai pas, je n'ai jamais eu une âme de supplicié.

Cela dit, Anastasia est exquise, jolie fille, sensuelle, d'humeur toujours égale, un ange, et je pense que si quelqu'un, parmi mes amantes actuelles, doit m'assister à ma dernière heure, si je ne suis pas destiné à mourir seul, ce sera elle – plus encore que Marie-Agnès, exquise et merveilleuse elle aussi, mais qui a un autre homme, un *number one* dans sa vie, et pour qui je ne suis qu'un extra, un jouet érotique.

Samedi 3 février, je bois un café sur le zinc. Hier soir, de retour du Bouledogue, j'ai parlé au téléphone avec une Marie-Agnès en pleurs, démoralisée par la méchanceté et la brutalité de ses collègues de bureau. Elle travaille dans un grand groupe […] et à l'entendre je pourrais croire qu'elle travaille dans une rizière de l'après-guerre en Italie, tant sont dégueulasses la grossièreté et la dureté avec quoi elle y est traitée.

Il faudra que j'en parle à Marianne [Paul-Boncour], à Frank [Laganier], mais j'ai le sentiment que ce qu'ils veulent dans cette […], c'est la pousser à partir sans avoir à lui verser des indemnités, l'acculer à la démission. C'est la jungle.

J'ai horreur de ce *struggle for life*, de ces petits arrivistes qui écrasent les autres ou tentent de les écraser.

Hier soir, alors que j'étais au Bouledogue, ce sms de Marie-Agnès : « Je suis trop émotive, trop fragile. » De fait, quand je l'ai appelée, elle était en larmes.

11 h 20. Au Petit Moine, un caboulot proche la gare de l'Est (le 47 m'y a conduit directos) où j'ai rendez-vous avec Florent Georgesco qui a la gentillesse de bien vouloir lire de son œil typographique les épreuves des *Demoiselles du*

Taranne.

Florent n'a pas son pareil pour dénicher les coquilles, les bourdes. Quant à moi, ce n'est pas sans exaspération que je me suis rendu compte que tant le préparateur que le correcteur ont *introduit* des fautes en rectifiant mon texte qui, lui, était de l'excellent et impeccable français.

Dans la préface d'un livre de psychanalyse que m'a envoyé Lidia Breda, est citée « la plus fameuse formule » (*sic*) d'un certain docteur Ludwig Binswanger : « Le Bon Dieu est dans les détails », *Der liebe Gott steckt im Detail.*

Voilà qui est très matznévien. Je ne crois qu'aux détails.

Dimanche 4 février, 21 h 28, aux Ronchons où je me tape la cloche. J'avais résolu de dîner chez moi d'un yaourt, mais malgré l'amour, délicieux, avec Anastasia cet après-midi, rentrant vers 18 h 30 j'ai été saisi par l'angoisse, le cafard, l'envie de boire, et je suis ressorti vers 20 heures. Quelle solitude est la mienne ! Et ce téléphone qui ne sonne jamais. Dans *Les Demoiselles du Taranne*, c'est-à-dire en 1988, je note que personne ne m'appelle jamais. Ce qui était vrai en 1988 l'est plus encore en 2007. Socialement, je suis déjà mort.

Marie-Agnès ne va pas bien, elle est maltraitée à sa […], ses collègues et ses « supérieurs hiérarchiques » (comme on dit) lui cherchent des crosses, la rudoient. Quant à Gilda, se rendant compte que ses manœuvres de coquette n'ont aucune prise sur moi, elle boude. Elle aime à être « la maîtresse de Gabriel Matzneff », peut-être aime-t-elle le plaisir que je lui donne au lit, mais moi, elle ne m'aime pas.

Mardi 6 février. Hier, je n'ai bu de café ni à déjeuner (n'ayant pas déjeuné, c'est une façon de dire) ni au dîner avec Marie A. (cette jolie et intelligente fille connue lors du tournage du film sur moi chez Gallimard l'automne dernier) au Bouledogue, et cependant je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. *Una notte in bianco*

d'où je sors épuisé, tel un zombie, et c'est *le gambe facendo giacomo giacomo*[30] que je suis monté dans le 24 pour me rendre chez Léo Scheer, rue de l'Arcade.

Florent Georgesco, qui a bien voulu relire les épreuves, a, grâce à son impeccable œil typographique, relevé des coquilles que ni le correcteur chez Gallimard ni moi-même nous n'avions vues. Il me reste néanmoins beaucoup de travail, en particulier *restaurer* mon texte, le préparateur ayant à tort corrigé sur le manuscrit des trucs qui sous ma plume étaient délibérés. Je dois relire les épreuves, relire le manuscrit, et je vois trouble, je n'ai qu'une envie : dormir.

14 h 15. Ce matin, malgré ma fatigue, j'ai goûté au suprême ces moments d'amitié paisible chez Léo Scheer avec Florent Georgesco et les trois attachantes, délicieuses jeunes femmes qui, si je puis m'exprimer ainsi, l'entourent au sixième étage de la rue de l'Arcade : Céline Ottenwaelter, Julie Machado et Julia Curiel.

Quels gens charmants ! Quel bonheur d'être estimé, aimé de personnes de cette qualité !

19 h 30. Je devais voir Gilda ce soir, j'avais très envie de lui faire l'amour, mais je viens d'y renoncer. J'ai trop de travail et je suis ahuri de fatigue. Le manque de sommeil et la concentration requise par la correction des épreuves me pétrifient. Dehors il ne fait pas froid, mais je suis tremblant et glacé. Le manque de sommeil, sans doute.

Florent Georgesco a, sur les quatre cents pages des *Demoiselles du Taranne*, eu le temps (depuis samedi) d'en corriger deux cents et il y a trouvé de *très nombreuses coquilles* que ni le correcteur de Gallimard ni moi nous n'avions vues. C'est peu dire qu'il a l'œil typographique : c'est un vrai lynx, rien ne lui échappe.

En outre, c'est un garçon intelligent, drôle, lettré, un esprit libre, généreux. En vérité, une des rencontres importantes, dans l'ordre de l'amitié, que j'aurai faites

durant ces dernières années.

Lors de notre dîner de samedi au Caméléon, rue de Chevreuse, Emmanuel Pierrat a eu des propos plutôt pessimistes touchant la situation des petites maisons d'édition, leurs difficultés. Il m'a donné beaucoup de détails, d'exemples précis, mais je ne les note pas, tout cela m'ayant été dit sous le sceau de la confidence, et une confidence, dès lors qu'elle est couchée noir sur blanc, n'est plus une vraie confidence. J'ose espérer que le père Syméon ne prend pas de notes sur ce que je lui dis en confession ! Ce que me confient mes amis reste *secret.* Dans mon journal intime, les seules indiscrétions touchent *ma* vie, non celle de mes proches.

L'altra sera al teatro del Palais-Royal c'è stato da sbellicarsi dalle risate.

Sbellicarsi dalle risate : se tordre de rire, se dilater la rate.

Ce qui m'attriste, c'est la facilité, la promptitude avec lesquelles, à Paris (et sans doute ailleurs), les choses se délitent, se décomposent. Y compris les amitiés, hélas !

Jeudi 8 février. Levé tôt (à cause de la pédicure à 9 h 30 et des épreuves que je dois continuer à corriger jusqu'au moment de les apporter chez Gallimard), j'entends un joueur de foot français commenter ainsi à la radio le match d'hier soir où la France a été battue par l'Argentine :

— À part le résultat, le match dans l'ensemble était parfait.

Florent Georgesco a déniché une foule de coquilles qui m'avaient échappé, mais parfois je ne suis pas les suggestions qu'il me fait. Ainsi, par exemple, page 203, j'écris :

« Hier soir, en sortant de la gare de l'Est, je ne suis pas allé chez René Schérer, je suis rentré à l'hôtel Taranne, fourré au pieu, et endormi aussitôt. »

Florent suggère que je rajoute « me suis » (fourré au lit), et certes ma phrase,

telle qu'elle est, n'est pas correcte, mais je ne la corrige pas car ça c'est mon journal griffonné à la diable, son élan, son rythme syncopé. Cet aspect « premier jet » de mon journal est ce qui le différencie de mes romans, de mes essais, de mes récits qui sont, eux, mis et remis sur le métier, très écrits ; c'est ce qui fait la force de ce journal intime, sa singularité (à la Saint-Simon, oserais-je dire), et j'y tiens[31].

« Le Christ nous aime bien au-delà de notre péché » (l'archimandrite Syméon, interviewé à Radio Notre-Dame).

Malgrado la tua riluttanza : « en dépit de ta répugnance, de ton peu d'enthousiasme à »…

Si è lasciato convincere con riluttanza : « Il s'est laissé convaincre sans enthousiasme, en traînant les pieds. »

10 février. Ce matin, au Flore, Maurizio Serra a dû me trouver fort *éteint.* Il est plein d'enthousiasme pour mon travail, très désireux que le public italien me découvre (il fait lire mes bouquins chez Mondadori, chez Feltrinelli), me donne des conseils d'*action*, mais moi je n'ai pas envie d'agir, ce n'est pas à moi de me battre, c'est à mes éditeurs, à ceux qui m'aiment, certainement pas à moi.

J'ai horreur de me pousser. Sur ce point j'appartiens de manière rigoureuse à l'école Cioran.

Si Philippe Sollers lisait ces lignes, il hausserait les épaules avec une moue apitoyée, lui qui me répète qu'il faut tout faire soi-même, et se dirait dans son intime particulier : « Le pauvre Gabriel est décidément à côté de la plaque ! » Maurizio Serra aura sans doute eu, in petto, une réaction analogue, mais je suis ainsi, je l'ai toujours été, par tempérament, par philosophie, et je n'ai pas l'intention de modifier ma conduite d'un iota.

Dimanche 11 février, 20 heures, chez Lipp où je dîne seul : douze spéciales,

une brandade, un flacon de riesling. Ce matin, j'ai bu au Danton un café avec Jean-Charles Fitoussi qui a pu achever le film où j'ai une scène (tournée le 15 août 2004 à la pointe du Vert-Galant). J'avais un fort mal de tête, ayant mal dormi et, hier, dînant aux Ronchons avec Florent Georgesco, abusé du mélange des vins (une manzanilla, un vin rouge nommé Purple et un vin de dessert) qui ne me réussit jamais ; il est cependant difficile de résister à un patron qui, ayant la passion du vin, en parle avec un enthousiasme communicatif.

Florent, quel charmant et spirituel ami !

Ce qui est merveilleux dans la vie, c'est ce renouveau, ce printemps toujours possible. Penser que l'on ne peut plus, à partir d'un certain âge, se faire de nouveaux amis est un signe de durcissement du cœur, de décrépitude.

Avant 2002, je ne connaissais ni Emmanuel Pierrat, ni Léo Scheer, ni Albert Dichy, ni Olivier Corpet, ni Florent Georgesco ; et ces cinq inconnus, devenus en quelques années des amis, jouent désormais dans ma vie – professionnelle et privée – un rôle d'importance.

Lundi 12 février. Je pensais vivre une soirée de plaisir dans les bras de Gilda, mais elle m'a tellement exaspéré que je me suis rhabillé (nous étions nus, nous n'avions pas encore fait l'amour) et suis parti en claquant la porte.

Cette fille manque à un point incroyable de *sensualité*. Elle peut être une bonne affaire au lit, me prodiguer les caresses « salaces », comme dirait la Reine Mère, que je lui ai apprises ; mais c'est une cérébrale, elle est enfermée dans son petit monde, elle n'a pas de vrai désir du corps de l'autre, je l'ai observé cent fois, ne serait-ce qu'à la façon dont, lorsque nous nous déshabillons et nous fourrons au lit, au lieu de se serrer contre moi, de commencer à me caresser ou à m'inciter à la caresser, elle se met à me parler de la vie littéraire, de livres nouvellement parus, d'un tas de zozos dont les noms ne me disent rien, dont je n'ai strictement rien à foutre. De toute ma vie je n'ai jamais, *jamais*, vu une fille amoureuse se comporter de la sorte.

L’autre jour, lorsque nous avons dîné au Caméléon, Emmanuel Pierrat m’a dit que, selon lui, notre amie X. ne couchait pas avec celui qui est officiellement son amant, qu’ils vivaient comme frère et sœur, que le sexe ne les intéressait pas. Ma foi, pourquoi pas ? Un des hommes que j’admire le plus au monde, un des maîtres de mon adolescence, Nicolas Berdiaeff, a fait un mariage blanc et il ne s’en portait pas plus mal.

Moi-même, avec une ex telle que Véronique B., je goûte ces dernières années l’agrément d’une amitié amoureuse complice et *chaste.* Quel repos !

Si je me suis rhabillé ce soir, exaspéré, ce fut parce que j’avais l’impression, ou plutôt la certitude, que Gilda n’avait pas une ardente envie de baiser, qu’elle ne le faisait que pour m’être agréable, parce qu’elle sait que *son homme* une femme le tient par la queue, mais que son vrai plaisir eût été de continuer à me parler de son prochain cocktail, de la robe qu’elle a achetée via Internet…

J’écris ceci chez Jeff où je dîne seul et enchanté de l’être.

Mardi 13, chez Gallimard. J’étais dans le bureau de Christian Giudicelli, nous parlions avec François-Olivier Rousseau de l’Argentine (dont il revient), lorsque Philippe Demanet a passé la tête dans l’encoignure de la porte, m’a prié de le suivre. Dans son bureau, il m’a annoncé que le service juridique « bloquait » (*sic*) mon livre, sous le prétexte que je n’avais pas respecté les recommandations des avocats. J’ai reçu ça comme un coup de massue. Que ce « service juridique » m’eût dit ça *avant* d’envoyer le manuscrit chez l’imprimeur, je l’aurais, à la rigueur, compris ; mais agir de la sorte après que j’ai corrigé les épreuves, signé le bon à tirer, c’est de la goujaterie pure. Ce qui est clair, c’est l’absence totale d’enthousiasme des Éditions Gallimard à mon endroit. Ce journal, ils le publient (s’ils le publient !) en renâclant, en traînant les pieds, et cette absence de sympathie, de chaleur humaine me fiche un incroyable cafard.

Incroyable pour moi tout d’abord : je m’imaginais plus endurci.

Quelle solitude est la mienne ! Quelle indifférence à mon travail !

Philippe Demanet est adorable, il se décarcasse pour aplanir les angles,

résoudre la crise, et Christian Giudicelli lui aussi me réconforte, mais je n'en suis pas moins abasourdi, découragé.

Outre cela, la peur d'un procès qui anime cette bonne maison Gallimard est contagieuse, elle me gagne et moi aussi je commence à avoir la trouille, je me vois déjà recevant des lettres menaçantes, je me mords les doigts, « vu les conditions atmosphériques », dirait Baby-Boom[32], de la planète en 2007, d'avoir eu l'idée absurde, imprudentissime, de publier ce nouveau tome de mon journal. J'aurais dû, comme prévu et annoncé, m'arrêter à *Calamity Gab*.

Jeudi 15. Fatigante et irritante séance dans le bureau de l'obligeant Philippe Demanet. Contraint par le service juridique, et contraint dans l'urgence, la précipitation, je supprime l'initiale des noms de famille de mes petites amies. Du coup, comme dans ce journal sont présentes Anne L. B. et Anne J., Hélène P. et Hélène L., le lecteur n'y comprendra rien.

Le scribouillage du service juridique, puis le mien, à la hâte, sur un coin du bureau de Philippe Demanet, du diable si l'imprimeur ne s'emmêle pas les pédales. Et comme tout cela se fait dans l'absurde urgence je n'aurai pas droit à de secondes épreuves, *su questo non ci piove.*

Merde, merde et merde. Moi qui suis un *artisan*, qui aime le travail bien fait, qui avec l'aide précieuse du savant Patrick Hérisson avais corrigé mes épreuves avec tant de sérieux et de soin, je suis furieux de ce bâclage, écœuré de la grossièreté de ces gens du « service juridique » qui, dans ma propre maison d'édition, me traitent comme un ennemi à réduire.

Le pauvre Philippe Demanet, ce modèle de courtoisie, d'affabilité, aura tout fait pour me faire avaler la pilule en douceur, pour que je ne me sente pas trop blessé, insulté, mais il n'y a pas réussi.

Samedi 17 février. Hier, dans un théâtre situé au diable où nous sommes allés en métro (puant, sale, et la tronche des gens, des types lorgnant les cuisses et le

décolleté de Gilda qui en toutes circonstances persiste à s'habiller de manière émoustillante), nous avons vu une pièce d'un auteur norvégien qui, paraît-il, est célèbre mais dont je n'avais jamais entendu le nom, sur une jeune femme qui retrouve un homme qu'elle a jadis aimé, une jeune femme dont le rôle était interprété par… Marie D.

Il y a un peu de cruauté (inconsciente ?) chez Marie de m'avoir invité à la voir jouer un tel rôle. J'ai été très ému, et pas toujours d'une manière agréable. Par moments, j'ai eu envie de me lever et de m'enfuir. Je n'en ai rien fait et j'ai ce matin écrit une lettre à Marie où je lui déroule mes sentiments. Elle va sans doute la juger excessive, et elle aura raison, mais je suis excessif.

Gilda est fatigante, mais attachante ; elle me saoule mais elle me touche aussi.

Aujourd'hui, une belle lettre d'une jeune lectrice inconnue, Mayssa, qui a envie de me rencontrer. Nous verrons bien.

Je ne vais pas fort. Ce matin, parlant avec Marie-Agnès au téléphone, j'ai éclaté en sanglots.

Lundi 19 février. Il faudra que je demande au père Syméon de m'expliquer la raison pour laquelle chez moi la morale générale et la morale sexuelle sont si radicalement dissociées. Ce soir (j'écris ceci dans mon lit à 23 h 55), j'ai participé avec beaucoup de ferveur à l'office[33], j'ai prié, fait mes signes de croix, mes prosternations, écoutant avec attention les brûlantes paroles du grand canon de saint André de Crête, mais simultanément je pensais aux efforts que ce matin j'avais dû faire pour ne pas dévorer de baisers la très jolie et désirable Mayssa, âgée de dix-sept ans, que j'avais rencontrée à 11 h 15 au café Le Départ, place Saint-Michel, et qu'après une promenade dans l'île Saint-Louis, le Flore en l'Île étant fermé pour un mois depuis aujourd'hui, ayant froid (avant de rejoindre Mayssa je m'étais gelé une heure sur les quais avec le sympathique photographe envoyé par la revue *Blast* pour me tirer le portrait), j'ai amenée chez moi.

Oui, en ce premier jour du carême, plein de bonnes résolutions, je me suis admiré de résister à l'envie de poser mes lèvres sur la belle bouche de la jeune

Mayssa qui, à demi allongée sur mon lit, semblait si en confiance, si heureuse d'être là ; mais quand, après que nous nous sommes séparés, j'ai reçu deux sms me disant, le premier : « Je n'ai pas osé vous embrasser… Ce n'était pas manque d'envie, plutôt par respect… Vous êtes très attirant… Je suis subjuguée », et le second : « Je suis irrésistiblement attirée par vous, vous avez dû le comprendre », j'ai *su* que, grand carême ou pas grand carême, bonnes résolutions ou non, je serai incapable de résister à l'envie de vivre quelque chose avec cette fille si charmante, si intelligente, si sensible, du corps délicieusement épanoui de laquelle émane une extrême, captivante, sensualité.

Ce soir, de retour de l'église, échange d'émiles et de sms avec Mayssa, les siens confirmant avec clarté son désir que je sois son amant.

Si je cède à ses désirs et aux miens, je suis sûr, ab-so-lu-ment-sûr, de me fourrer dans mille complications ; mais j'en ai tellement envie…

Et nous sommes le premier jour du grand carême ! Que sera-ce le quarantième !

Mardi 20 février, dans la salle d'attente du professeur N. Il fait doux et un beau soleil, le contraire d'hier où, à la même heure, on se gelait les fesses. S'il avait fait si doux, je n'aurais pas osé proposer à Mayssa de monter chez moi.

Je sors de Saint-Thomas-d'Aquin où j'ai assisté à la première partie des obsèques de Brigitte Benderitter. Tout Gallimard était là, ou à peu près, du moins les employés. Comme écrivains, il y avait Dominique Fernandez, Jean-Marie Rouart, moi. D'autres encore assurément (l'église était pleine), mais aucune tête connue de ma pomme. Il est vrai que le milieu littéraire et moi, ça fait deux.

Ce matin, à 9 heures, appel de Philippe Sollers qui me confirme de vive voix ce qu'il me disait hier dans sa lettre électronique : les secondes épreuves seront très soigneusement corrigées, je n'ai pas d'inquiétude à avoir sur ce point.

Mayssa a de la fièvre, elle a dû prendre froid, mais elle a très envie de me voir aujourd'hui, et cette envie est réciproque. En plein début du grand carême !

Diable, diable… Levé tôt ce matin, j'ai écrit à ce sujet au père Syméon une lettre que j'ai postée à la poste du boulevard Raspail avant d'entrer à l'église. Je n'ai pas l'habitude de me confesser à lui par courrier, mais dans une confession auriculaire je ne me serais pas déboutonné avec tant de franchise, je ne lui aurais pas donné (par pudeur, par crainte de l'ennuyer) tous ces détails. Une fois de plus, je constate l'impudeur de la chose écrite.

Quand je me confesse à l'église, je reste volontiers dans le vague, je parle de mes défauts en général, j'ai beaucoup de mal à en donner des illustrations précises. Dans cette lettre où j'évoque longuement la coïncidence entre mes « bonnes résolutions » de ce début de carême et la rencontre de Mayssa, ces détails, ces illustrations précises, je les donne.

15 h 45. Je suis chez moi, j'attends Mayssa qui doit venir à 17 h 15, 17 h 30. Je suis ému car je sais qu'aujourd'hui, même si nous n'allons pas plus loin, nous nous donnerons des baisers. Les émiles et les sms très tendres qu'elle m'a écrits depuis qu'hier nous nous sommes quittés ne laissent là-dessus aucun doute.

Cependant, vu qu'elle ne se sent pas bien, qu'elle est fiévreuse, et que je dois partir pour l'église vers 18 h 45, je pense que nous resterons « sages ».

Je ne sais où cela va me mener. C'est une fille intelligente et charmante, mais aussi très fragile, une adolescente « à problèmes », comme elle me l'a elle-même expliqué, longuement.

Dois-je devenir son amant ? Ce n'est pas sûr, pas sûr du tout. C'est plutôt le contraire (m'abstenir) qui serait sûr. Mais si elle insiste, comment résister ? Dans un de ses messages, la nuit dernière (c'est une noctambule), elle m'a écrit vouloir me « combler ». C'est délicieux, mais moi, saurai-je la combler ? Je l'espère.

Le professeur N. m'a brûlé un truc (minuscule) sur l'arête du nez qui inquiétait le docteur J., et il m'a ôté l'espèce de grain de beauté que j'avais au milieu du dos, il m'en a dit le nom latin, amusant, je ne l'ai pas retenu. Les taches de soleil sur le visage, nous attendrons l'automne et cela m'arrange, je

suis actuellement coincé à Paris (à cause du début du carême, de Mayssa, de la signature du service de presse de mon livre, du printemps qui approche) et je ne veux pas avoir une tête comme une peau de léopard.

16 h 53, mon cœur bat tel celui d'un collégien.

Mayssa a dix-sept ans ; elle en aura dix-huit dans […] jours : elle est née le […] 1989.

Mercredi 21 février. Hier après-midi, s'est réalisé ce que le matin j'avais, confessant un péché pas encore commis, annoncé dans ma lettre à l'archimandrite Syméon : Mayssa est arrivée à 17 h 30 et, après qu'elle a bu le café bien chaud que je lui ai préparé, et raconté avec animation (elle a une jolie voix vive, précise, intelligente) les vains efforts qu'elle fait pour remonter le moral d'un de ses amis qui […], neurasthénique, oscille entre la tentation du monastère et la tentation du suicide (elle devrait lui conseiller de lire *Cette camisole de flammes* à celui-là, il verrait qu'il n'est pas le seul), j'ai (assis à côté d'elle sur le lit, le dos appuyé au mur) posé mes lèvres sur son joli cou blanc. Aussitôt elle s'est serrée contre moi, sa bouche a cherché la mienne, nous avons commencé à flirter, d'abord dans cette peu commode position, puis allongés sur le lit. Nous nous sommes donné une multitude de baisers, de plus en plus profonds et voluptueux, « J'adore vos lèvres », m'a-t-elle murmuré, puis elle m'a permis de dégrafer son soutien-gorge, j'ai pu prendre dans mes mains ses superbes seins lourds, majestueux (sur un corps de dix-sept ans de très beaux gros seins sont spécialement troublants), d'abord sous son pull, ensuite, à ma demande, elle a ôté celui-ci (elle me chevauchait, elle a souri, s'est redressée et dans un élan joyeux a levé ses bras et envoyé voler le pull, j'ai ôté ma chemise), et le contact de sa peau contre la mienne, le tendre poids de sa poitrine m'ont électrisé.

J'ai dévoré sa bouche, j'ai léché et sucé ses beaux seins, mais je ne suis pas allé plus loin, ne serait-ce que parce qu'à 19 heures je devais me rendre à

l'église. Elle est communiste et à l'occasion milite, elle est abonnée à *L'Humanité* (dont elle avait un exemplaire avec elle), elle est athée baptisée catholique, […], mais elle n'a pas mal réagi quand je lui ai expliqué la première semaine de carême, l'importance que celui-ci a pour moi, elle n'a pas eu la réaction anticléricale, bouffeuse de curés, qu'aurait eue en semblable occasion Vanessa[34], et ce communisme dû à ses origines populaires (elle vit à G.) m'a ému, il m'a fait penser à Maud…

Mercredi, 16 h 54, j'ai pris une douche et un cachet de Prontalgine, je me suis rasé de près, je suis au lit, j'attends Mayssa (je me rhabillerai avant qu'elle n'arrive), je suis fatigué, j'ai mal à la tête, aujourd'hui, après être passé tôt le matin chez Anastasia pour qu'elle désinfecte (avec le pulvérisateur prescrit par N.) la plaie du dos que je ne vois pas et ne puis atteindre, ce soir je demanderai à Mayssa de le faire, j'ai écrit un texte à propos des posthumes de Pierre Boutang[35] pour mon site Internet et le blog d'un critique littéraire ami de Gilda, Juan Asensio.

Samedi 24 février, 1 h 39 du matin, je me couche, je viens seulement de terminer la correction du manuscrit du *Élisabeth Behr-Sigel* d'Olga Lossky. J'y travaille depuis deux jours sans autre interruption que l'assistance aux offices. Hier soir, à la liturgie des Présanctifiés, j'ai communié, ce qui m'a donné des forces.

Lundi 26 février, 20 h 30, au Bouledogue où je dîne avec Dominique Noguez.

Hier chez elle, avant-hier chez moi, j'ai très bien fait l'amour avec Gilda qui, quand elle se met sérieusement à l'ouvrage, sait être une amante agréable au plume. C'est également samedi et dimanche que j'ai reçu chez moi Olga Lossky – la lumineuse Olga Lossky – avec laquelle nous avons vu, page par page, les annotations, corrections, suggestions que j'ai durant deux jours fort studieux, jeudi et vendredi derniers, griffonnées sur le manuscrit de sa

biographie d'Élisabeth Behr-Sigel qu'elle doit cette semaine remettre aux Éditions du Cerf.

Ce sera un beau livre et je tiens pour une grâce de l'avoir lu lors de la première semaine du grand carême.

Première semaine où j'ai totalement cessé de boire du vin et de manger de la viande. Cela ne m'a pas trop coûté, au contraire j'étais, je suis plein d'enthousiasme et de belle humeur. Une nouvelle fois, l'entrée dans le carême me stimule, m'éveille.

Après les tendres heures que nous avons vécues allongés sur mon lit mardi dernier, je n'ai pas revu Mayssa. Elle semble avoir une vie compliquée, et je ne pense pas y avoir jamais une place régulière, ce ne sera, pour reprendre le titre du récent livre de Christian Giudicelli, qu'une *passante*. Je le regrette un peu, mais pas trop, car moi, les complications, j'en ai horreur. Je tiens à mon insouciance, je n'ai aucune disposition pour jouer le terre-neuve.

Dix-sept ans et déjà blessée par l'existence. Quel dommage !

Aujourd'hui, j'ai écrit ma chronique pour la revue de Paul-Marie Coûteaux[36].

J'ai en huit jours perdu presque deux kilos ; mais je suis encore loin de mon poids idéal. Saint Cambuzat, donnez-moi la force de l'opiniâtreté.

Mardi 27 février, chez Lipp, où je dîne avec le père Syméon.

Hier, arrivé au Bouledogue, j'étais plein de bonnes intentions quadragésimales. À peine me suis-je assis, Jean-Pierre Rubine m'a apporté le traditionnel verre de viognier[37] et Didier Delor, sourire aux lèvres, m'a annoncé : « J'ai su que tu venais ce soir, je t'ai gardé une portion de biche ! »

Refuser ces gestes de l'amitié aurait pu être blessant. J'avais prévu de manger du poisson et de ne pas boire une goutte de vin, mais entre les règles du carême et le risque de peiner des amis, je n'ai pas hésité. J'ai donc bu ce petit vin blanc apéritif et mangé le steak de biche, mais ensuite, tandis que Dominique Noguez vidait un flacon de rouge et un verre d'armagnac, je n'ai bu que de l'eau.

Tout à l'heure, chez Léo Scheer, je n'ai pas bu et ce soir… Cela dépendra du

père Syméon, mais j’aimerais m’en tenir à l’eau. S’il boit un verre de rouge…[38]

Mercredi 28 février. « M’en tenir à l’eau », tu parles ! Nous avons bu une bouteille d’excellent chablis pour arroser une salade de crabe et un pot-au-feu de lotte. Résultat des courses : mal de crâne et bond en avant (ou plutôt retour en arrière) du poids indiqué sur la balance : j’étais descendu à 66, 900, j’ai grâce à ce satané chablis regrimpé jusqu’à 68, 300 !

Le dimanche 25, Mayssa, disparue depuis cinq jours, m’a écrit : « J’ai autant envie de vous qu’avant, et que mardi entre autres, penser à vous me fait autant vibrer que d’habitude, et je n’attends que de vous voir pour goûter à nouveau à vos lèvres. »

Puis deux jours de silence. Et aujourd’hui, écrit à 3 heures du matin (je l’ai lu à 9 heures), ce sms :

« Gabriel, j’ai peur, je me sens trop bien avec vous, je ne pense qu’à vous quand je ne suis pas à vos côtés. Vous me manquez constamment. Je me fais violence pour ne pas succomber, mais je crois que c’est déjà fait. Voyons-nous demain si vous êtes libre, je vous embrasse. »

Nous nous voyons demain à 14 heures.

Mayssa a dix-sept ans, j’en ai soixante-dix. La différence d’âge idéale, *matznévissime*.

Je comprends Nietzsche déconseillant aux jeunes femmes qui à Nice habitaient dans la même pension que lui de lire ses livres. C’est une preuve de sa délicatesse, de sa bonne éducation.

Moi non plus, mon journal intime, je ne tiens pas à ce que certaines personnes le lisent. Je crains de les décevoir, de les blesser.

Samedi 3 mars. Hier, en fin de journée, après l’amour, curieuse confidence de […] : l’an dernier, elle avait fait lire à un éditeur son journal intime de nos amours 2004-2005 dans l’espoir d’une publication. La réponse de l’éditeur (dont

elle a refusé de me dire le nom) a été :

« Dans ce journal, Gabriel Matzneff est très reconnaissable, tout le monde devinera qu'il s'agit de lui. Or, ce personnage masculin est un beau personnage, votre histoire une belle histoire d'amour. Je ne publierai votre manuscrit qu'à condition que vous y noircissiez Matzneff. Je le veux antipathique, méchant. »

C'est *inouï,* mais c'est ainsi. Le Paris littéraire, c'est *ça*.

Avant-hier, à la librairie italienne de la rue du Faubourg-Poissonnière, Michele Canonica semblait en forme. Il m'a proposé que nous dînions ensemble avec sa femme et le consul général, Alessandro Levi Sandri, mais soucieux de tenir mes résolutions de carême j'ai refusé et suis rentré, seul, chez moi. Au matin, appel de Daniela : Michele a eu un infarctus durant la nuit et a été hospitalisé d'urgence à Georges-Pompidou, en réanimation. Du coup, c'est Philippe Vannini qui a dirigé l'émission que nous avons enregistrée hier, avec le consul général et des journalistes dont l'étonnant Alberto Toscano.

Dimanche 4, chez Lipp (où je dîne avec Emmanuel Pierrat, Olivier Corpet et son amie Sophie).

Nouvelles rassurantes de Michele Canonica qui m'a lui-même, hier soir, appelé de l'hôpital. C'est bien un infarctus, mais léger et, grâce à la promptitude de son hospitalisation et à l'excellence des cardiologues de Georges-Pompidou, il est hors de danger.

Hier et aujourd'hui, chasteté. J'aurais pu voir Anastasia, ou Gilda, ou Mayssa qui m'a, hier, proposé de passer la soirée avec moi, mais elle l'a fait par Internet et je n'ai lu son message que tard, trop tard pour que j'aie envie de la voir, j'étais fatigué, je n'avais, lorsque je suis rentré chez moi après l'église, qu'une envie : me mettre au lit, et m'y mettre *seul*.

Anastasia et Gilda ne vont pas bien. L'une et l'autre a des ennuis à son travail. Seigneur Dieu ! Ma vie est incertaine, chaotique, mais je Vous rends grâce de m'avoir permis de n'être jamais un salarié, de ne jamais « travailler » au sens social, bourgeois, du terme, de n'avoir jamais eu à *rendre des comptes.*

J’ai des devoirs envers mes lecteurs (écrire de beaux livres), envers Dieu (faire mon salut), mais je n’en ai aucun envers un patron, car un patron, je n’en ai jamais eu. Vive le drapeau noir ! Vive la liberté !

« Ce n’est pas un homme de gauche, c’est un avocat » (Sophie, chez Lipp, 4 mars 2007, 22 heures).

Lundi 5, le matin. L’amie d’Olivier Corpet, Sophie, est charmante. J’ai passé hier avec eux et Emmanuel Pierrat un dîner très agréable (mais raisonnable : hareng Bismarck, poulet froid, salade verte).

J’étais la semaine dernière descendu à 66, 500. Je suis remonté à 67, 400. Dès que le soir je ne respecte pas strictement la règle du mono-aliment et que je bois un peu, le chiffre de la balance remonte. Je dois cette semaine poursuivre mes efforts, j’aimerais, quand le 22 mars je partirai pour le Maroc, que le chiffre de la balance fût inférieur à 66.

Je m’opiniâtrerai dans la voie droite jusqu’à atteindre mon poids *idéal* : 62 kilos. Si pour cela je dois retourner chez Cambuzat, j’y retournerai. Ou je repartirai pour l’Asie.

L’Asie me manque, j’y pense par bouffées fortes et si, comme je l’ai écrit dans mon premier livre, « le bonheur est un point d’organisation », il y a là une faille. Pourquoi ai-je, depuis 1994, renoncé à mes asiatiques séjours hivernaux ? Au débotté, je dirais :

1° Aouatife, Maud, Véronique, Anastasia, Marie D., bientôt rejointes par Marie-Agnès, m’occupaient à temps complet. Je ne m’imaginais pas les quitter durablement.

2° Les raisons que je prête à Dulaurier dans *Voici venir le Fiancé* : le tourisme de masse, le refus de voyager en classe économique, la crainte d’être déçu par un retour en des lieux qui naguère furent pour moi paradisiaques.

À compléter.

La référence du vers d'Ovide que je cite si souvent (« *Video meliora…* ») : *Métamorphoses*, VII, 20.

Mercredi 7 mars. Le 22 mars je fuis à Marrakech pour échapper au sinistre salon du livre, mais ce matin j'ai un vif plaisir à visiter le salon de l'agriculture, situé, lui aussi, à la Porte de Versailles, mais incomparablement plus amusant. Les vaches, les cochons, les chevaux forment une compagnie plus roborative que les éditeurs et les écrivains.

J'ai eu aussi beaucoup de plaisir, mais d'un autre ordre, hier, dans les bras de Mayssa, […], venue une première fois chez moi le matin et qui, ayant envie de me revoir l'après-midi, a séché un cours. Tant le matin que l'après-midi, baisers, caresses, tout cela troublant, exquis, mais nous ne sommes pas allés plus loin. Je désire respecter ses hésitations et, pour être franc, j'ai aussi les miennes. Cette adolescente me semble en effet bien… compliquée. Elle m'a écrit une très belle lettre sur le bouleversement qu'opère en elle la lecture d'*Ivre du vin perdu,* et hier, de vive voix, allongée sur mon lit, elle m'a avoué être douloureusement jalouse du personnage d'Angiolina, jalouse de mon passé.

D'ordinaire, ce n'est qu'après quelques mois de vie d'amants que mes maîtresses se mettent à être jalouses de mon passé. Une adolescente qui, alors que nous n'en sommes qu'aux prémices, me déclare être « dévorée par la jalousie » à cause de ce qu'elle imagine que j'ai vécu avant elle avec d'autres filles, ça mérite réflexion.

11 mars. Depuis le début du grand carême j'ai perdu 2 kilos 200. « Ce n'est qu'un début, continuons le combat. »

Hier, amour avec Gilda, délicieux, chez elle ; et cet après-midi elle vient chez moi.

Absence de Marie-Agnès que je n'ai pas vue depuis, me semble-t-il, des semaines. À l'évidence, elle s'éloigne. Je ne suis dans sa vie qu'une annexe, une distraction. Parfois, je puis avoir le sentiment d'occuper la première place dans

son existence, dans son cœur, dans son lit, par exemple lorsque nous partons ensemble en voyage, mais outre que, précisément, nous ne partons quasi plus jamais ensemble, mille détails, mille petits faits sans cesse répétés manifestent, témoignent, démontrent (les verbes se bousculent au portillon) qu'il n'en est rien, que je ne suis que le numéro deux, très loin derrière le premier. Quant à Mayssa, depuis les tendres heures que nous avons vécues mardi, je n'ai pas revu sa frimousse. Lors de nos deux premières rencontres, j'ai cru à un coup de foudre, à une aventure passionnée, passionnelle, et je m'apprêtais à être envahi par cette adolescente amoureuse, à ce qu'elle sonnât impromptu à ma porte en pleine nuit. En réalité, si c'est une amoureuse, c'est une amoureuse à éclipses – « apparitions, disparitions[39] » –, ce qui m'amuse car j'étais ainsi à son âge, et même plus tard (« l'insaisissable » était, si ma mémoire est bonne, le surnom que me donnait ma petite amie Thérèse L. dans les années 60). Cela m'amuse et en outre me convient, car en ce moment, ne serait-ce que parce que je vois beaucoup Gilda qui est déjà fatigante à supporter, je n'aurais guère la tête à vivre une aventure sérieuse, accaparante, avec une adolescente passionnée dont les premières confidences sur son propre caractère ont été une naïve description de son tempérament possessif et jaloux. « Si nous devenons amants, je vais vous empoisonner la vie, c'est certain », m'a-t-elle dit à plusieurs reprises de son ton mi-sérieux mi-rigolo qui me plaît tant (c'est une fille spirituelle et très attachante). Pour l'instant, nous n'avons que flirté (baisers et caresses). Sans doute serait-il pour nous deux plus raisonnable de s'arrêter là.

Lundi 12 mars. Je suis assis sur un banc dans le jardinet qui longe l'église Saint-Germain-des-Prés. J'ai rendez-vous avec Valentina (nous déjeunons chez Lipp) et je jouis du ciel bleu, du soleil. Je suis en taille, l'air est doux, quel bonheur !

Hier après-midi, délices amoureuses avec Gilda qui au lit me donne beaucoup de plaisir et semble apprécier celui que je tâche à lui donner[40]. Puis, dîner des mousquetaires aux Ronchons. Entre les deux, j'ai écouté le discours de Jacques

Chirac. « *Discorso d'addio di Chirac, bello e commovente*[41] », ai-je écrit – un sms – à Véronique. Parmi les mousquetaires, nous sommes, François d'Orcival et moi, les seuls à l'avoir jugé tel : les autres, tous les autres, en ont parlé sur un ton hostile ou dédaigneux.

J'ai mangé du poisson (salade de coquilles Saint-Jacques, raie aux choux) et bu deux verres de vin blanc.

Je me lève, je vais attendre Valentina devant l'église. Valentina est la jeune fille de Catane (elle n'est à Paris que depuis un mois) dont j'ai fait la connaissance la semaine dernière. Intelligente et sympathique. Je suis enchanté de cette rencontre.

Lundi, 15 h 40. Je viens de quitter Valentina. Nous avons eu un déjeuner animé chez Lipp. Elle a mangé et bu de bon appétit, moi aussi (céleri rémoulade et haddock poché pour moi, foie gras et romsteck pour elle). Cette fille est vive, naturelle, elle parle d'abondance, avec elle mon italien est fluide, [*phrase inachevée*]

Mercredi 14 mars. Hier, chez Gallimard, début du service de presse du *Taranne*. Depuis toujours, lorsque je signe un service de presse, qu'il s'agisse d'un nouveau livre ou d'une réédition, rentrant chez moi j'emporte un exemplaire du volume, j'ai hâte de le flairer, de le feuilleter, de dénicher d'éventuelles coquilles.

Hier, pour la première fois de ma vie, j'ai quitté la rue Sébastien-Bottin les mains vides, sans aucune curiosité, sans aucun désir de mettre le nez dans *Les Demoiselles du Taranne*. Les mésaventures juridiques de cet ouvrage (qui aurait dû sortir au plus tard début février et qui, en définitive, avec tous ces blocages et censures, est inscrit à l'office du 22 mars !) m'ont ôté la joie, l'amusement qui d'ordinaire sont liés à la publication d'un nouveau livre.

12 h 15, à la terrasse ensoleillée du Flore, avec Gilles Brochard. Notre voisin, un touriste barbichu à casquette, la trentaine, se tape un millefeuille, un café et

un pot de crème Chantilly. Ce bel appétit fait plaisir à voir.

… la sua tracotanza che aborro…[42]

14 h 49, à une terrasse du boulevard Saint-Germain, seul. Hier, sortant de chez Gallimard vers 19 heures, je m'apprêtais à descendre les marches du métro Bac (j'étais fatigué, j'avais la flemme de rentrer à pied, le 63 venait de passer), un garçon et une fille distribuaient des tracts en faveur de Mme Royal. Le garçon, me reconnaissant, s'est exclamé :

— Oh ! Monsieur Matzneff ! J'aime beaucoup vos livres ! Est-ce vrai que vous n'allez plus jamais publier votre journal intime ?

J'ai été heureux de pouvoir lui répondre en riant que j'étais précisément en train de signer le service de presse du prochain volume. J'ai pris le tract qu'il me tendait et je suis descendu dans le métro rasséréné par la pensée que j'avais parmi mes lecteurs fidèles des féaux de la quakeresse Royal ! Cela m'aidera, sinon à me réjouir de sa victoire à l'élection présidentielle (le pire étant toujours certain…), du moins à l'accepter avec sérénité.

Samedi 17 mars, au cinéma Le Panthéon, flambant neuf, où Paolo Modugno organise une projection de *Respiro*, le film de Kim Rossi Stuart.

Mardi après-midi, j'étais chez Gallimard à signer le service de presse, Claude Guittard m'a téléphoné de Lipp pour m'avertir discrètement que *Voici venir le Fiancé* n'avait pas eu le prix Cazes, que j'avais été battu par Richard Millet. Je suis tant habitué à ce genre de déception, cela m'a certes peiné, mais pas plus que ça, très vite j'ai cessé d'y penser.

J'y ai pensé à nouveau le surlendemain, jeudi, avant-hier donc, quand j'ai appris que Gilda, en fin d'après-midi, sortant de mon lit, avait accompagné un de ses amis chez Lipp où Richard Millet sablait le champagne pour fêter sa victoire et ma défaite.

Gilda, ces derniers temps, avec sa manie sans cesse grandissante de ne parler

que de son travail, de ses ambitions, de ses relations dans le « monde littéraire », des gens connus qui sont mes amis auprès desquels je dois toute affaire cessante la pistonner, m'exaspérait chaque jour davantage ; mais cette ultime indélicatesse a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Cette fois-ci, c'est fini, j'en ai par-dessus la tête de cette arriviste prête à tout, de son parisianisme de merde.

Ce n'est certes pas une méchante fille mais, outre qu'au plumard elle a cessé de me captiver (elle est moins lascive, sensuelle, enthousiaste qu'à nos débuts), elle est de plus en plus *saoulante*. J'ai eu un certain nombre de jeunes filles et de jeunes femmes dans ma vie, je n'en ai jamais eu qui me tarabustât à ce point. Quand, dès qu'elle n'a plus ma langue ou ma queue dans sa bouche, dès que nous ne baisons plus (quand je la baise, elle pousse de tels cris, les voisins doivent croire que j'égorge un cochon), Gilda se met (car elle fait ça même au lit !) à me parler de la vie littéraire, de tel écrivain qu'elle a rencontré au Flore ou dans un dîner en ville, de tel journaliste qui me hait, à débagouler des ragots du sérail, une méchanceté qu'on lui a dite sur Sollers, une calomnie qu'on lui a susurrée contre Houellebecq, etc., je sais avec certitude que, incapable de la faire taire, je serai, lorsqu'elle me quittera, dans un état d'exaspération quasi nauséeux et bon pour la migraine.

Alors oui, que par snobisme, par brigue (toujours sa conviction que dans les cocktails on peut connaître des gens *importants*), elle ait accepté de fêter ma défaite, de boire le champagne à la santé de mon heureux adversaire, j'ai trouvé ça de si mauvais goût, j'ai saisi la balle au bond.

Elle connaîtrait Richard Millet, je n'aurais rien dit ; mais elle ne le connaît pas, elle n'a rien lu de lui, c'est le seul désir de paraître qui l'a poussée, à peine sortie de mon lit et rhabillée, à se précipiter chez Lipp célébrer ma défaite.

Cette défaite, j'y pensais si peu jeudi après-midi, j'avais totalement oublié le cocktail du prix Cazes. Si je me l'étais rappelé, peut-être aurais-je fait un saut chez Lipp pour féliciter Richard que j'aime bien et qui est un bon écrivain ; mais je n'y ai pas songé un instant – jusqu'au moment où j'ai su que Gilda, avec

encore sur sa peau l'odeur de la mienne, y assistait. Cette fille n'a pas la moindre idée de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Jamais Marie-Agnès ou Anastasia n'agiraient de la sorte. Jamais une fille bien élevée, attristée par la défaite de l'homme qu'elle aime, ne se comporterait ainsi.

Nuit du dimanche 18 au lundi 19. Ayant trop bu (moi qui ne bois pas de vin depuis le début du carême) lors du dîner – charmant, très agréable – avec cette jeune fille épatante qu'est Céline Ottenwaelter aux Ronchons, je me suis réveillé à 3 h 20 du matin : migraine de tous les diables. J'ai avalé deux cachets de Prontalgine, puis, la douleur s'étant calmée, j'ai ouvert le gros volume de Feydeau récemment acheté à L'Écume des Pages[43] et commencé à lire *Un fil à la patte.* J'ai déjà éclaté trois fois de rire, un rire sonore, irrépressible, et je n'en suis qu'à la scène IV du deuxième acte. Seigneur, que c'est drôle ! J'adore Feydeau, chaque fois que j'en ai l'occasion je vais voir ses pièces, mais j'avais oublié qu'à la lecture aussi elles sont à mourir de rire. Quelle bonne idée j'ai eue ! J'écris ceci à 6 h 49 et mon mal de tête est quasi passé. Ce n'est pas grâce au Prontalgine, c'est grâce à Feydeau. Vive Feydeau !

Lundi 19 mars, 10 h 07. Je viens d'allumer le *telefonino.* Message de Marie-Agnès, enregistré à 6 h 45 ! D'une voix triste, hésitante, brisée, elle me dit : « Je n'ose pas dire les choses, c'est mon défaut, mais oui, un événement important est survenu dans ma vie, je ne veux pas vous dire des choses terribles, mais… »

Ce message, réponse à ceux que je lui avais laissés samedi et dimanche, messages de plainte, de reproche, à cause de son silence, de ces longues journées qui s'écoulent sans que nous nous voyions…

Mardi 20 mars. Voilà deux nuits que je passe quasi *in bianco.* Les nouvelles « terribles » que m'a annoncées Marie-Agnès (elle me les dira demain soir et m'a prévenu qu'il y aurait des larmes) m'empêchent de dormir. J'ai le cœur qui bat colin-tampon, je suis horrifié à l'idée que Marie-Agnès puisse m'annoncer

que *nous, c'est fini*.

Si elle m'annonce qu'elle se marie avec *l'autre*, qu'elle me quitte, je voudrais que jeudi l'avion de Marrakech explosât en plein ciel.

Si l'avion n'explose pas et si je vis, je ne me sauverai que par le travail : le cinquième recueil de textes[44] et, surtout, la dactylographie de mon journal intime inédit 1989-2007.

J'ai demandé à […] d'accepter d'être l'un de mes exécuteurs testamentaires. J'ai une absolue confiance en elle.

Je l'ai également demandé, l'autre soir, chez Lipp, à […], mais quand celui-ci m'a dit sa date de naissance, j'ai été surpris. Seulement treize ans de moins que moi, c'est peu. Je l'imaginais plus jeune.

W., X., Y. et Z. feront une bonne équipe.

Mercredi 21, 9 h 50, dans le salon d'attente de mon amie podologue, Patricia.

Que dans les premières années de ce siècle les successives ruptures d'Aouatife, de Maud et de Justine aient mis *fin* à quelque chose, je commence à en prendre conscience. Lorsque dans les années 90, des adolescentes telles que Ève et Maya, après avoir fait un bref séjour dans ma vie, se sont évanouies (le « sourire du chat » évoqué dans *De la rupture*), il n'y avait rien là que de classique ; en revanche, la fin de mes amours avec Aouatife, Maud et Justine, qui avaient respectivement quinze, dix-sept et quinze ans lorsque nous devînmes amants, marque, elle, la fin d'une étape. Certes, tout récemment, une adolescente de dix-sept ans, Mayssa, m'est tombée dans les bras, mais je ne vivrai pas avec elle ce que j'ai vécu avec Aouatife et Maud, j'en ai la certitude.

Ces derniers mois j'ai rompu avec Géraldine et avec Gilda. Marie-Agnès vient ce soir chez moi vers 19 h 30 pour m'annoncer (c'est une quasi-certitude) qu'elle veut rompre. *L'autre* l'a-t-il demandée en mariage ? A-t-elle rencontré un nouveau bonhomme ? Je n'aurai la réponse que ce soir, mais son message téléphonique de lundi aux aurores m'annonçait qu'elle allait me briser le cœur. J'ai donc raison de m'attendre au pire.

Si Marie-Agnès rompt, ou s'éloigne de manière décisive, me resteront Anastasia et Mayssa : une maîtresse déjà ancienne et une jeune fille avec laquelle je n'en suis qu'aux prémices. Anastasia est une très jolie femme (surtout depuis qu'elle a modifié son nez), elle a le corps d'une toute jeune fille, des seins, des fesses, une peau enchanteurs, elle est sensuelle, nous nous entendons très bien au lit, et en outre c'est une fille intelligente avec qui j'ai de nombreux intérêts (religieux, diététiques, etc.) en commun. Quant à Mayssa, cette belle adolescente, elle aussi sensible et intelligente, me plaît bien, mais vu son comportement fantasque, imprévisible, je suis certain que, si nous devenions amants, elle pourrait disparaître du jour au lendemain sans même « rompre » formellement, sans crier gare. C'est un oiseau sans cesse en train de s'envoler.

Mercredi 21 mars, 18 h 47. J'attends Marie-Agnès. Elle sera là vers 19 h 30. Pour tromper mon énervement, mon angoisse, je fais un peu d'ordre, je prépare ma valise (la petite valise à roues que j'ai achetée vendredi avec Valentina au Bon Marché), puisque les nouvelles règles de sécurité aérienne me contraignent – ce que je ne faisais plus depuis des années, me contentant d'un sac mou et léger – à enregistrer mon bagage.

Si elle m'annonce qu'elle a décidé de rompre avec moi, c'est une part *immense, essentielle* de ma vie qui est anéantie.

Que vais-je faire sans Marie-Agnès ? Comment survivre à notre amour, à sa présence ?

« *Al massimo sono passate dalla scrivania del direttore di* Oggi *a quella di qualche alto papavero del gruppo Rizzoli* » (Maurizio Belpietro, *Il Giornale*).

Alto papavero : synonyme de *pezzo di novanta.*

Gli alti papaveri : *le persone di maggior importanza, i pezzi grossi.*

En français, on pourrait traduire : « les grosses légumes »[45].

Jeudi 22 mars, 13 h 15, à l'aéroport d'Orly où je viens de passer les contrôles de police et attends d'embarquer.

Hier soir, je me préparais au pire et j'ai eu le meilleur : une Marie-Agnès amoureuse, voluptueuse, sans la moindre idée de rupture en tête. Nous nous sommes aimés avec passion.

Elle est encore plus fantasque que moi et le message qu'elle m'a laissé lundi à 6 h 45 du matin, d'une voix éteinte, était celui de quelqu'un qui sort d'un cauchemar et est encore mal réveillé, *sotto le coperte.*

Pour moi, l'important est qu'à l'évidence elle m'aime et me désire, que ses sentiments pour moi ne se sont pas affaiblis, attiédis.

Du coup, je n'ai plus aucune envie que l'avion explose.

À Marrakech, je vais revoir Véronique, Adriano… et, je l'espère, le soleil. Depuis trois jours, à Paris, giboulées, un froid humide qui donne le cafard. Échapper à ça est déjà en soi un bonheur.

16 h 15. L'avion aurait dû décoller à 14 h 30, mais nous sommes toujours à Orly. D'abord, c'est une bonne femme qui, alors que nous étions sur le point de décoller, a eu ses vapeurs ; puis, une difficulté technique.

16 h 42. Nous avons décollé à 16 h 27. Enfin, nous volons. Le retard ne me gêne pas, du moment que j'arrive à temps pour dîner avec Véronique, mais je constate à nouveau que j'aime de moins en moins l'avion. Que l'on soit assis ou debout, les aéroports sont des lieux où l'on *attend*, et j'ai horreur de ça, *attendre.* L'impatience était déjà mon principal trait de caractère quand j'avais dix ans, et soixante ans plus tard, c'est pire encore.

Et puis, je ne supporte pas la promiscuité ; je ne supporte pas les cons, fussent-ils des cons sympas et joviaux comme le sont ces braves touristes qui m'entourent. Quelle engeance ! Et l'Église voudrait me faire croire qu'ils ont tous été créés à l'image de Dieu ? Tu rêves, Herbert !

Vendredi, 9 h 37, à la piscine de l'hôtel El Andaluz où je suis descendu (ne voulant pas habiter la propriété située à plusieurs kilomètres de Marrakech où vit

Véronique avec ses chats et ses chevaux, car j'aime être au cœur des villes). Enfin du soleil !

11 h 57, heure locale (12 h 57, heure de Paris, et, puisque dimanche la France passe à l'heure d'été, ce seront deux heures de différence entre Marrakech et Paris).

Je me suis baigné, j'ai bu deux oranges pressées (dont une avec Mistigretta venue me faire une brève visite). Hier soir, nous avons dîné à La Bagatelle[46] : huîtres, hachis Parmentier et une bouteille de gris.

Nous parlons un peu en français, mais surtout en italien. Ce soir, nous dînerons avec Adriano.

14 h 30. Ce matin, lorsque je me suis posé à la piscine, nous n'étions que deux : une tortue et moi ; mais à présent les *lettini* sont quasi tous occupés de touristes plus laids les uns que les autres – sauf un sympathique groupe de jeunes Espagnols. Et précisément, lisant (« relisant » serait plus juste car ce précieux volume je l'ai déjà lu une bonne dizaine de fois, il est très souvent mon compagnon de voyage) la préface d'Anacleto Verrecchia aux *Colloqui* de Schopenhauer[47], je tombe sur le passage où celui-ci oppose son amour des animaux à son horreur des hommes : « … *la vista degli uomini suscita quasi sempre la mia decisa ripugnanza*[48]. »

20 h 30, au bar de l'hôtel où je bois un jus de tomate. Je viens d'entendre sur Raiuno que des savants américains ont inventé une pilule pour oublier les choses désagréables, les mauvais souvenirs…

Pour un artiste, un créateur, une telle pilule serait la fin des haricots. Comment créerais-je si la mémoire de mes souffrances m'était ôtée ?

Samedi 24 mars, 9 h 32, à la piscine. J'ai fait six longueurs, un peu de gymnastique, la lourdeur de mon crâne (pour avoir trop bu hier soir à La Bagatelle avec Véronique et Adriano) s'est dissipée, je me sens bien. Marie-

Agnès m'a téléphoné ce matin, elle semble très amoureuse.

Avec les femmes, je m'attends toujours au pire : trahison, rupture… Mais parfois le pire est évité.

11 h 13. Véronique m'a prêté un recueil de lettres écrites par une jeune femme à Casanova de 1797 à 1798, donc dans la dernière année de la vie du Vénitien. Contrairement au titre abusif, mensonger, destiné à appâter le lecteur, il ne s'agit pas de lettres d'*amour*. De très belles lettres, oui, mais non d'*amour*.

J'imagine la tête de Casanova recevant la première, où cette jeune Cécile de Roggendorff lui écrit ces mots *qui tuent* : « … vos mérites, votre âge, votre expérience m'inspirent la plus grande vénération… » (6 février 1797).

Cécile et Giacomo ne se sont jamais rencontrés. S'ils s'étaient *vus*, peut-être le vieux séducteur aurait-il réussi à prendre dans ses bras cette fille si remarquable qui, le 30 avril 1797, lui écrit :

« Je suis ennemie des hommes ordinaires, c'est-à-dire de ces êtres qui ne se distinguent que par quelques vertus : l'homme le plus vicieux, à mon avis, vaut mieux que cet individu qui ne connaît ni la gloire, ni l'ambition, ni la grandeur ; il faut donc des passions pour avoir des vertus, et être estimable. »

Comme c'est juste ! Et comme c'est bien dit !

Le 20 août 1797, Mlle de Roggendorff écrit à Casanova qu'elle lit avec plaisir les *Lettres* de Mirabeau à Sophie, et ajoute :

« Un couple de bonnes femmes, qui ont vu dans mes mains ce livre, m'ont dit que j'étais un enfant perdu, damné… »

Lisant cela j'ai ri car c'est exactement ce que vivent les jeunes filles, les adolescentes qui sont surprises *me* lisant. *Eadem sunt omnia semper*, et de 1797 à 2007, rien n'a changé.

Le 9 novembre 1797, à Casanova qui lui parle de la mort, de sa mort, qu'il sent proche, la jeune Cécile répond :

« Oh ! non, mon cher Casanova, vivez pour moi […]. Hélas ! quand je pense que par loi de nature je devrai peut-être vous survivre, alors mes forces

m’abandonnent. »

Voilà qui est fort délicat, et charmant.

Dimanche 25 mars. Il est 9 h 13 du matin à Marrakech, mais à Paris les horloges indiquent 11 h 13. L’Europe est passée à l’heure d’été, lorsque je rentrerai à Paris l’heure d’hiver ne sera plus qu’un mauvais souvenir, alléluia !

Le type qui a écrit une postface aux *Lettres* de Cécile de Roggendorff note, comme tous ceux qui ont écrit sur cette ultime période de la vie de Casanova, que celui-ci est un vieux monsieur « geignard et revendicatif, susceptible à l’extrême, plaintif et querelleur », et d’ajouter : « Un rien l’énerve, le met hors de ses gonds. »

Chez un vieillard qui souffre d’être méconnu, oublié, qui a une conscience aiguë, et donc douloureuse, de sa déchéance tant physique que sociale, c’est une réaction naturelle, et il faut être un niais pour ne pas le comprendre.

Bien vieillir, c’est maîtriser son côté grognon et soupe au lait, c’est conserver dans les épreuves du grand âge l’air enjoué, la sérénité des temps heureux. C’est un art difficile, mais j’ai connu des vieux qui l’ont exercé à la perfection : Alain Daniélou, Jean-Paul Trystram, Cioran, Edward Brongersma, Hergé, Pierre Jungné, jusqu’à la fin attentifs aux autres, souriants, amoureux de la vie.

Moi qui suis M. Grognatout et soupe au lait depuis toujours je dois plus que quiconque veiller à subjuguer ce défaut, sinon je deviendrai en vieillissant insupportable à mes amantes et à mes amis. Si j’ai un effort à faire en cette fin de carême, c’est celui-là.

C’est Véronique qui m’a prêté ces *Lettres à Casanova*, et c’est également elle qui m’a apporté, hier, à la piscine, le fragment d’un livre sur le maréchal de Richelieu paru en 1791, *Véritable vie privée du maréchal de Richelieu*, une plaquette parue au Mercure de France en 2004 et que j’ai commencé à lire ce matin.

L’auteur, anonyme, écrit à propos d’une maîtresse du duc de Richelieu : « Son

amant alors était tout pour elle ; le mari qu'elle avait tant aimé avait perdu les charmes qui l'embellissaient, le temps de la séduction était passé, et l'on sait qu'il ne peut revenir. » Cette observation sur la manière dont, chez une femme, *s'évanouit le désir* est très fine, très juste. J'ai dès ma jeunesse été frappé par ce refroidissement sans remède qui fait qu'une femme qui, quelques semaines auparavant, se livrait dans mes bras aux plus voluptueuses folies refuse après la rupture de m'accorder ne fût-ce qu'un baiser. J'ai décrit cela dans *Ivre du vin perdu*, et je l'ai expérimenté des dizaines de fois. C'est une disposition spécifiquement féminine. Un homme, lui, n'agit pas de la sorte : revoyant une ex-maîtresse, même s'il ne l'aime plus, même s'il l'a oubliée, il peut, si cette femme est encore belle, éprouver pour elle une bouffée de désir, avoir envie de recoucher, ne serait-ce qu'une fois, avec elle.

Nous sommes faibles et tendres, prompts à nous enflammer, nous, les hommes.

Les femmes, ce sexe dur et froid.

Page 48, une phrase (« Richelieu n'avait pas été plus fidèle à madame de Guesbriant : une longue suite de lettres, presque toutes de reproches, attestent son inconstance ») me fait irrésistiblement penser à Anne L. B. dont les *numerosissime* lettres déposées en 2004 à l'IMEC sont d'amour fou, mais aussi d'amers reproches, voire, *se la memoria non m'inganna*, d'insultes.

Et page 50, quand ce pauvre Richelieu ne peut éviter que ses deux maîtresses, Mme de Guesbriant et Mme de Sabran, tombent nez à nez dans sa chambre à coucher, cela me rappelle bien d'analogues situations embarrassantes, Isabelle E. tambourinant folle de rage à la porte derrière laquelle j'étais au lit avec Élisabeth L., Clarisse B. écoutant à cette même porte ma conversation amoureuse avec Véronique B., Marie-Élisabeth F. me rencontrant boulevard Saint-Michel au bras de Pascale E., Marie D. découvrant la petite culotte de Maud V. sous ma couette, et tant d'autres rocambolesques avatars.

Quel enchantement, ce livre !

Plus j'avance dans ma lecture et plus je suis frappé de la ressemblance entre le

caractère de ce Richelieu et le mien. Richelieu qui, dans ses entreprises amoureuses, « aimait à vaincre les difficultés, et pour qui toute espèce d'obstacle était toujours un nouvel aiguillon » (page 105) me rappelle ce que j'ai si souvent écrit sur la transgression qui est pour moi un stimulant, sur les fruits défendus qui seuls valent d'être cueillis.

Ce dernier paragraphe, je l'écris le lundi 26 au matin, dans mon lit. Marie-Agnès vient de me téléphoner : à Marrakech ma montre marque 7 h 30 mais à Paris les horloges indiquent deux heures de plus.

Hier, charmante journée vécue quasi entièrement avec Véronique : le matin, nous sommes allés à l'église (à la paroisse catholique des Saints-Martyrs de Marrakech, rue El Imam), puis nous avons déjeuné chez elle à la Palmeraie, parmi ses chiens, ses chevaux, ses chats… et d'importunes mouches. Il y avait aussi un crapaud.

Véronique est très bien installée, mais je ne pourrais pas, moi, vivre là, c'est trop isolé, ça fait trop campagne.

Le soir, nous avons une nouvelle fois dîné à La Bagatelle, qui durant ce séjour aura été notre principale cantine. Nous avions décidé de ne pas boire de vin, mais à table j'ai craqué et commandé une bouteille de gazelle de mogador blanc.

Ce matin, nuages et pluie. Cela ne me dérange pas. J'aime le soleil, mais je m'en passe plus aisément que jadis, voire que naguère, et en outre depuis mon arrivée j'ai fait de longues stations à la piscine. Je songe aux mises en garde de mon dermatologue, je veux être raisonnable.

Si ce n'était Véronique, je ne retournerais pas à Marrakech. J'ai beaucoup aimé cette ville, je l'aime moins depuis qu'elle est devenue l'un des lieux favoris du tourisme de masse, que même dans les meilleurs hôtels on n'échappe pas aux groupes de turlupins, aux crétins des voyages organisés. La Mamounia est à présent fermée, mais l'an dernier devant sa porte stationnaient les énormes cars des *tour-operators*. Pour échapper à cette omniprésente vulgarité, il faut avoir sa maison, sa piscine, son jardin et n'en point sortir, mais je n'aime pas assez le Maroc, je n'y suis pas suffisamment heureux pour songer à m'y installer. Au

demeurant, que ce soit au Maroc, en France ou à n'importe quel autre point du globe, je ne suis pas l'homme des maisons. Je suis par tempérament et style de vie beaucoup trop vagabond, Juif errant, pour cela.

Si abîmée que soit Marrakech, je suis enchanté d'y être. Je voulais échapper au froid polaire qui s'est abattu sur la France, ne pas être à Paris lorsque sortirait en librairie *Les Demoiselles du Taranne*, oublier le salon du livre et, *last but not least*, revoir Mistigretta. Je le voulais et comme j'obtiens toujours ce que je veux, je l'ai eu, je l'ai et suis donc, comme dirait Rodin[49], ex-trê-me-ment-sa-tis-fait.

14 h 26. Je suis depuis environ deux heures à la piscine où alternent un chaud soleil et d'épais nuages, où souffle un vent persistant qui rafraîchit l'atmosphère. J'ai nagé (l'eau est très bonne), j'ai bu deux oranges pressées, lu le *Corriere della Sera*. Véronique m'a rendu une brève visite. Nous nous voyons ce soir.

Du temps que nous étions amants, j'avais emmené Véronique à Marrakech, nous étions descendus au Saadi qui à l'époque était un hôtel où ne pénétraient pas les gros cars des agences de voyage, où la clientèle était (relativement) choisie. C'était en janvier 1996. Nous avions quitté Paris juste après les obsèques de Jacques de Ricaumont ; ce fut à Marrakech que nous apprîmes la mort de François Mitterrand. 1996-2007, onze ans et comme tout a basculé !

On parle beaucoup des modifications apportées par Mai 68, mais celles provoquées par la possibilité de voyager à bas prix, par le cancer du tourisme de masse qui infecte la planète entière, sont à mes yeux bien pires.

J'imagine la tête d'Horace revenant sur cette terre. Il ne se contenterait pas d'écrire son *Odio profanum vulgus et arceo*. Il saisirait une mitraillette et tirerait dans le tas.

Je ronchonne pour m'amuser, mais à la piscine où j'écris ces mots qui sonnent très réactionnaire, j'en ai conscience, je suis quasi le seul à me dorer au soleil, je suis bien tranquille.

Mardi 27 mars. Cette nuit, j’ai longuement rêvé d’Aouatife. Elle était telle qu’au moment de nos amours. Je ne sais à quoi elle ressemble aujourd’hui, cela fera cette année, à l’automne, six ans que je ne l’aurai pas revue, mais dans ce rêve Aouatife était la belle adolescente que j’ai passionnément aimée. Ce rêve était curieux, nous étions ensemble, nous étions amants, mais aussi je la cherchais dans un restaurant, dans un appartement, sans la trouver, ce n’était pas un rêve heureux, fors certains moments où nous nous donnions des baisers. La fin était horrible : elle m’annonçait qu’elle me quittait pour un certain Ali. Je me suis réveillé le cœur battant colin-tampon et affreusement triste. J’ai allumé, lu quelques pages de Schopenhauer (les *Colloqui*), puis me suis rendormi (il était 3 h 20) pour ne me réveiller que cinq heures plus tard, frais et dispos.

Dans ce rêve, Aouatife m’annonçait triomphalement que cet Ali exigeait qu’elle portât le voile et elle était d’accord.

Que je fasse un pareil rêve à Marrakech n’a rien qui m’étonne ; mais je m’en serais volontiers passé car il m’a remis en mémoire la manière infecte, petite-bourgeoise, dont depuis notre rupture Aouatife se comporte avec moi.

Page 180 des *Colloqui*, Schopenhauer demande à Beck, un de ses admirateurs, ce qu’il a lu de lui. Beck répond : « Pour l’instant, seulement *Le Monde comme volonté et comme représentation.* » Alors Schopenhauer de s’exclamer : « Vous devez lire tous mes livres, vous devez lire la moindre ligne de ce que j’ai écrit. »

Cela peut paraître prétentieux, mais cela ne l’est pas. C’est ainsi que nous devons parler à nos lecteurs.

Juste avant mon départ pour le Maroc j’ai reçu la chaleureuse lettre d’un inconnu, sans doute très jeune, qui désire… m’inviter à déjeuner ! Il faudrait lui expliquer que ce n’est pas en déjeunant avec un écrivain qu’on le rencontre, mais que c’est en lisant ses livres, tous ses livres, jusqu’à la dernière ligne, et en s’en pénétrant.

12 h 14, allongé à la piscine, mais avec un vieux pull-over, car le ciel est fort

nuageux.

L’effet roboratif qu’a toujours eu sur mon humeur la lecture de l’oncle Arthur. La vérité, l’âpre vérité.

Colloqui, page 137. Un certain David Asher rend, au mois d’août 1854, visite à Schopenhauer. Celui-ci dit son regret de n’avoir pas rencontré Byron, « *a lui congenitale e al quale assegnava un posto molto alto*[50] ».

Sms d’Anne M. m’annonçant ses fiançailles. Elle m’écrit craindre de me revoir, douter que nous puissions devenir de bons amis, ce en quoi elle se trompe. Elle me manque, certes, mais pas uniquement en tant qu’amante. J’aime son intelligence, son énergie vitale, son humour, je l’estime et l’admire *en soi*, indépendamment de l’érotisme, des plaisirs sensuels que j’ai vécus dans ses bras.

Mercredi 28 mars, 8 h 30. Je me suis levé tôt (à 7 h 15), suis descendu prendre le petit déjeuner (une tasse de café noir sans sucre et un bol de lait caillé), puis je me suis recouché. Ce matin les nuages ont disparu, il fait à nouveau très beau.

La nuit précédente, j’avais rêvé d’Aouatife ; cette nuit j’ai rêvé de Marie-Élisabeth. Un rêve très long et détaillé. Une Marie-Élisabeth adolescente, amoureuse, dont je savourais les baisers, avec qui je me promenais à bicyclette, une Marie-Élisabeth perdue et retrouvée, revenue avec moi après une rupture. Le rêve avec Aouatife était douloureux, celui avec Baby-Boom très doux, mais au réveil même sensation d’une perte sans remède.

À l’évidence, ni Marie-Élisabeth ni Aouatife n’ont l’intention de me revoir avant ma mort, de renouer des liens, certes non amoureux mais amicaux, avec moi. Elles ont baissé le rideau de fer et ne le relèveront pas.

Si j’ai rêvé de ces deux renégates, c’est parce que je souffre de ne plus les voir, cela, c’est récurrent, mais aussi parce que présentement je jouis de l’amitié complice et tendre d’une autre ex, Véronique.

Si toutes mes ex, de Francesca à aujourd’hui, se comportaient avec moi après

la rupture comme Véronique, la vie serait un paradis. Un paradis un peu encombré sans doute, mais cet encombrement serait préférable à l'infamie du reniement, de l'agressivité (les lettres menaçantes d'avocats qu'une Vanessa, une Aouatife ont eu l'ignominie de me faire envoyer), de l'affectation de la page tournée.

10 h 59. J'ai eu raison de venir à la piscine dès son ouverture (à 9 heures) car, s'il a fait jusqu'à présent très beau, le ciel se couvre. Deux heures du chaud soleil marocain, c'est très bien, et sans doute suffisant.

Les journées de samedi et de dimanche que nous avons vécues ensemble, Véronique et moi, ainsi que nos dîners à La Bagatelle – un restaurant que j'aime beaucoup parce qu'on y mange bien et que son atmosphère vieille France de province me rappelle celle du défunt Petit Poucet (lui aussi au Guéliz) où dès mon premier séjour à Marrakech, en novembre 1968, j'eus mes habitudes –, ont été, sont d'un agrément extrême.

Véronique est une fille profonde, lettrée, sensible, nous nous accordons sur bien des points, sa présence, son amitié m'enrichissent.

Quelle perte si notre rupture amoureuse, survenue à Naples[51], avait mis fin à cette belle amitié ! Qu'elles sont bêtes, cette Marie-Élisabeth, cette Vanessa, cette Aouatife qui, en cessant de m'aimer d'amour, n'ont pas été capables de m'aimer autrement, comme si ma présence dans leur existence, dans leur esprit, dans leur cœur se résumait à nos galipettes au plume, comme si en dehors du lit je n'étais rien.

12 h 41. Les nuages se sont rapidement dissipés, le ciel est à nouveau uniment bleu, mais le vent qui souffle fort est frais, m'empêche de sentir la brûlure du soleil. Peu désireux de *prendere un colpo di sole sulla zucca*[52], je suis allé chercher un chapeau dans ma chambre pour protéger le crâne à la Erich von Stroheim qui est le mien.

Venere, *Baccho* et *Sol invictus*[53] sont les trois divinités les plus importantes de

mon Olympe personnel, les trois dieux sur les autels de qui, depuis ma jeunesse, je fais les plus assidus sacrifices. Si je devais mourir du sida, ou d'une cirrhose du foie, ou d'un mélanome, mes futurs biographes pourraient écrire sans mentir que je ne l'ai pas volé. Cela dit, je ne suis pas pressé de mourir, d'où ce chapeau protecteur.

Cocktail exotique : poire, ananas, mangue mixés dans l'orange.

17 h 08. J'ai quitté la piscine vers 15 heures, j'ai pris un bain moussant dans la baignoire, je suis sorti, j'ai fait d'un bon pas une promenade jusqu'au Café des Négociants, puis je suis revenu, toujours à pied. À présent, je suis à La Boutique du Marché, le bar à la mode où Véronique et moi nous venons parfois boire un verre parmi la jeunesse dorée locale.

Ce soir, nous dînons au El Fassiah, un restaurant où nous dînions souvent du temps de nos amours. Nos amours sont mortes, le restaurant a déménagé, mais on y mange toujours aussi bien et nous sommes toujours, Véronique et moi, *delle buone forchette e dei buoni bicchieri*…[54]

Jusqu'à ce jour j'ai fait le voyage de la vie en wagon-lit de première classe. Ce n'est pas à mon âge que je vais modifier si peu que ce soit ma conception de l'existence et mon style de vie.

C'est à trente-neuf ans que Schopenhauer demande en mariage une jolie fille prénommée Flora, mais celle-ci refuse. L'oncle Arthur a donc, quand il succombe à cette tentation, six ans de plus que moi en la même occasion…[55]

Jeudi 29 mars. Ce matin, deux heures de *tintarella*[56] à la piscine, puis j'ai bouclé ma valise. Je déjeune avec Mistigretta, puis ce sera l'aéroport, les queues à l'enregistrement et au contrôle de police, l'attente, le probable retard de l'avion, bref tout ce qui rend de plus en plus ennuyeux les voyages en coucou, moi qui les aimais tant naguère !

13 h 22. Véronique m’a déposé à l’hôtel après notre frugal déjeuner à La Table du Marché où nos voisines étaient d’élégantes jeunes Marocaines, un bébé et une nounou (la seule à avoir les cheveux cachés par un voile). Entre elles, ces heureux membres de la jeunesse dorée ont parlé français, n’utilisant l’arabe que pour s’adresser à la nounou. Cela nous a rappelé, à Véronique et à moi, certains dîners au Bon Vivant, le restaurant chic de Manille[57], où les clients philippins ne parlaient entre eux qu’anglais, n’usant du tagalog qu’avec le maître d’hôtel.

Quittant Mistigretta, adorable avec moi durant ce bref séjour, j’avais la gorge serrée. Il me reste si peu de temps à vivre, je voudrais toujours avoir auprès de moi les êtres que j’aime.

Dès mon retour à Paris je dois me mettre *au travail.* L’idée de poursuivre la dactylographie de mes carnets noirs inédits ne m’enchante pas, c’est un boulot pénible et fastidieux, la seule pensée de mon coffre-fort bourré de carnets à déchiffrer me donne le cafard. Cependant, ce cafard, je dois le surmonter. *Il le faut.*

Je dois me lever tôt et travailler toute la matinée, ainsi qu’à mon âge le faisait Schopenhauer. L’oncle Arthur avait comme moi beaucoup pratiqué Sénèque qui nous enseigne à ne pas gaspiller le temps, notre précieux temps. C’est un précepte que je dois plus que jamais faire mien.

19 h 40 (heure marocaine), en vol. Malgré la présence du roi Mohamed VI qui a provoqué de gros embouteillages dans les rues de Marrakech, je suis arrivé à temps à l’aéroport où, contrairement à mes sombres prévisions, il n’y a eu ni file d’attente ni retard.

Schopenhauer cite ce proverbe italien : *Chi non ha sdegno, non ha ingenio*[58].

Vendredi 30 mars, 16 h 30, je bois un chocolat chaud après un délassant massage thaï aux huiles. Ce matin, lisant le courrier, j’ai appris la mort de Jacques Minet, le vieux marguillier de la paroisse Notre-Dame-Joie-des-

Affligés, ainsi que celle du père de Céline Ottenwaelter, un médecin de cinquante-deux ans auquel, à la demande de sa fille, j'avais, quelques jours avant mon départ pour Marrakech, dédicacé un livre.

Ce soir, j'assisterai aux vigiles de la résurrection de Lazare, puis je retrouverai mon adorable Marie-Agnès qu'après huit jours d'absolue chasteté je suis impatient de dévorer de baisers, d'aimer dans ses trois bouches d'amour.

2e trimestre 2007

Majeure partie du carnet 125, début du carnet 126

« Si tout va bien, ça peut devenir aussi célèbre qu'Azincourt », dit Jean Gabin dans *Le Pacha*, un film que Georges Lautner a tourné en 1967 (et que je regarde ce soir, dimanche 1er avril, à la télé).

C'était *encore* vrai en 67, mais aujourd'hui, où aucun écolier ne sait plus ce que fut Azincourt, je ne pense pas que soient très nombreux les dialoguistes de films qui auraient l'idée de mettre une pareille réplique dans la bouche d'un personnage. C'est le mouchoir de baptiste de *Voici venir le Fiancé.*

Ce titre de mon dernier roman, je l'ai entendu s'élever trois fois ce soir, une fois en slavon et deux en français, lors de l'office du Fiancé qui ouvrait la semaine sainte. Je l'entendrai encore demain soir et mardi.

Tandis que le chœur chantait et que nous, les fidèles, prosternés le front contre terre, nous écoutions, je n'ai pu m'empêcher d'avoir une pensée profane, égotiste, me demandant combien d'entre les paroissiens qui m'entouraient avaient lu mon roman. « Me demandant » est une façon de parler, car je savais la réponse : *pochissimi*[59]. Les orthodoxes ne lisent pas, et je suis persuadé que certains de mes meilleurs amis orthodoxes, des gens que je connais depuis

toujours et qui ont pour moi une réelle affection, n'ont jamais ouvert un de mes livres, n'en possèdent aucun dans leur bibliothèque, à supposer qu'ils en aient une. Un jour, Olivier Clément m'a dit en riant : « Heureusement, il y a les catholiques et les athées ! S'il n'y avait que nos coreligionnaires pour acheter nos livres, nous n'en vendrions guère ! » Et Olivier Clément n'est pas un auteur réputé « scandaleux » ; c'est un théologien de stricte observance dont, si le *Nihil obstat* existait dans l'Église orthodoxe, les ouvrages l'obtiendraient sans la moindre difficulté.

À la piscine Deligny, le fait que la plupart de mes copains de ping-pong et de drague n'eussent jamais lu un de mes livres n'avait rien qui pût surprendre ; à l'église, dans une paroisse telle que la mienne qui passe pour être celle de l'intelligentsia, c'est plus curieux.

Au demeurant, je m'en fous. À la piscine comme à l'église, j'aime mes amis parce que ce sont mes amis, non parce que j'espère qu'ils deviennent mes lecteurs. C'est peu de chose, la littérature.

Hier soir, j'avais assisté aux vêpres des Rameaux et ce matin, le lui ayant promis, j'ai amené à l'église Céline Ottenwaelter. Nous avons assisté à la première partie de la liturgie (nous sommes partis après l'hymne des chérubins et la grande entrée), puis, profitant du beau soleil et de la tiédeur de l'air, nous avons fait une promenade qui nous a conduits jusqu'à la place des Vosges. J'aime décidément beaucoup cette jeune femme intelligente et sensible, que la mort soudaine de son père bouleverse. J'ai du mal à comprendre que l'on puisse aimer ses parents, mais toutes les bizarreries étant dans la nature, il convient de les respecter. Aujourd'hui, je n'ai pas cherché à dire à Céline des paroles de « consolation », j'ai seulement tâché à être une présence affectueuse. Oui, une présence, *punto e basta*.

Ce soir, à l'église, et hier aussi, Anastasia. J'aurais aimé, après l'office, aller chez elle faire des câlins mais, outre qu'en ce début de semaine sainte c'est déconseillé, j'étais fatigué. Cette promenade, ces longues stations debout à l'église, ces prosternations qui pour les muscles remplacent avantageusement

une séance au gymnase, je n’avais qu’une envie : un dîner léger (j’ai mangé deux bananes et quelques amandes), puis coucouche-panier. Je viens de regarder un film de Lautner, *Le Pacha*, je vais lire quelques pages de Feydeau, puis dodo, j’ai les yeux qui se ferment.

Lundi 2 avril. À une terrasse ensoleillée, j’entretiens mon hâle marocain. Il est 13 h 21, je me suis levé tard parce que j’ai mal dormi : une alternance de réveils (dus à des bruits divers) et de songes agités où sont à nouveau apparues Marie-Élisabeth et Aouatife. Ces deux-là rêvent-elles de moi aussi souvent que je rêve d’elles ? J’en doute. Si je rêve d’elles, c’est parce qu’elles sont toujours vivantes dans ma mémoire, dans mon cœur. La réciproque n’est pas vraie. Gabriel ? Baby-Boom et Aouatife ont tiré un trait sur lui, elles ont gratté son nom, elles l’ont effacé.

Ce qui est curieux dans ces rêves, c’est que nous y sommes *ensemble*. Quand je rêvais de Francesca dans les années 80, c’était presque toujours de la Francesca froide, sarcastique d’après la rupture ; au lieu que lorsque je rêve d’Aouatife ou de Marie-Élisabeth, nous sommes ensemble, nous nous aimons. Se réveiller de tels rêves n’en est que plus douloureux.

Cet après-midi je suis interviewé par Patrick de Sinety, ce soir je retourne à l’église, mais dès demain *il faut* que je me remette à la dactylographie de mes carnets noirs.

Chouiner : pleurnicher.

Jeudi saint. Ce matin, à 7 h 30, liturgie de saint Basile, très belle, mais je n’ai pas communié. Parmi les fidèles, Jean-François Colosimo et sa charmante famille. Quel contraste avec ma solitude, mon inutilité ! Je suis quelqu’un qui ne sert à rien. Personne n’a *vraiment* besoin de moi. Si je mourais, pas une feuille ne bougerait aux arbres.

Dans *Les Demoiselles du Taranne*, j’évoque mon enterrement, j’écris qu’il y

aura beaucoup de monde. C’était en 1988. Aujourd’hui je n’écrirais plus cela. Hier après-midi, aux obsèques de Jacques Minet, cet attachant vieux monsieur, il n’y avait qu’une poignée de paroissiens. Je connaissais quasi tous ceux qui étaient là, des orthodoxes, mais à l’évidence, hors de la sphère étroite, confidentielle, de l’Église, les gens qui au cours de sa très longue vie connurent Jacques Minet, l’ont oublié ; ou, du moins, n’ont pas jugé nécessaire d’assister à ses funérailles.

Il en ira de même pour moi. Même cette pensée que j’ai longtemps bercée de la présence de mes ex-amantes à mes obsèques est une chimère[60]. Elles ne viendront pas. Elles m’ont oublié et m’oublieront. Ma mort, elles s’en foutront comme de leur première barboteuse.

Hier, à l’émission de Paul-Marie Coûteaux et Gilles Brochard, où j’ai évoqué *Les Demoiselles du Taranne,* Anne Coudreuse a parlé avec sensibilité de mon travail, en particulier de cette noirceur (les pages sur la mort de ma mère) qu’avec honnêteté je ne cherche pas à maquiller, à adoucir.

Avant l’émission (à 22 h 30, en direct), j’ai dîné rapidement avec Maurizio Serra, son amie Éléonore et Alessandro Levi Sandri dans un restaurant, le Gorille, situé juste en face de… l’école de la rue Chaumel. Durant le dîner, qui a été pour moi une belle occasion de parler italien, je n’ai pas cessé de penser à Daniel Palas[61].

Tous ces amis basculés dans la mort, toutes ces amantes qui m’ont renié, toutes ces irrémédiables *absences,* c’est affreux.

Sans doute stimulé par le dimanche avec Céline et, lundi, par les questions que m’a posées Patrick de Sinety, je suis allé chercher à la banque les carnets des années 90, 91, et en ai repris depuis avant-hier la dactylographie. Comme c’est plutôt lisible et que je tape tel quel, cela progresse assez vite. J’aimerais avoir achevé de dactylographier l’année 90 avant mon départ pour Zagarolo, en mai. Zagarolo où j’ai plutôt l’intention de taper mes journaux récents. Ne serait-ce que pour être agréable à Aouatife (vu la manière dont elle me traite, elle ne le mérite pas, mais je suis un gentil garçon), je pense laisser de côté les années 90,

les remettre aux calendes grecques et, si je dois publier quelque chose, publier les années 2000, *mon bel aujourd'hui.*

Vendredi saint, 11 h 28. Plus étourdi, plus professeur Tournesol que jamais, j'ai ce matin posé un lapin à mon notaire ! Je me suis réveillé tôt, je suis descendu boire un café, puis je suis remonté chez moi et, à 10 h 30, j'étais en train de taper mon journal 1989, lorsque le téléphone a sonné : c'était le notaire, maître X., qui m'a signalé que nous avions rendez-vous… à 9 h 30 !

J'étais extrêmement confus. Ce rendez-vous, je l'avais demandé, inscrit, j'en avais parlé dimanche avec Céline Ottenwaelter : que je l'aie ainsi oublié, zappé, est proprement incroyable. Ce sont les prodromes du gâtisme.

Hier, je n'étais pas bien. Frissons, maux de tête, fluide glacial dans les veines, comme à Naples quand j'écrivais *Mamma, li Turchi !*. Je suis allé à l'église le matin (liturgie de saint Basile), le soir (office des douze évangiles), mais l'après-midi j'étais patraque et, prenant un verre avec Maurizio Serra et Pierre-Guillaume de Roux, j'avais mal partout, je n'avais qu'une idée, me mettre au lit.

Pascale Richard m'a téléphoné que Guillaume Durand m'invitait à parler des *Demoiselles du Taranne* à son émission d'Antenne 2. L'an dernier, alors que cela m'aurait fait plaisir, il ne m'a pas invité pour *Voici venir le Fiancé* ; simultanément […]. Bref, dans deux ordres divers il s'est mal conduit avec moi, mais aujourd'hui, sans même s'excuser, sans une explication, parce que ce *Taranne* n'est pas un beau et riche roman, c'est un journal intime casse-gueule, scandaleux, qui peut donner d'excellents prétextes à n'importe lequel de ses autres invités pour m'insulter, m'assassiner en direct, lancer des accusations qui dans les jours suivants me vaudraient d'être agressé dans la rue, dans l'autobus, au restaurant, il m'invite. C'est un piège, *una trappola*, où je n'ai pas l'intention de tomber.

[…]

En 2004, Pascale Richard (c'est d'ailleurs son boulot et je ne lui en fais certes pas le grief) m'avait convaincu d'accepter de parler de *Calamity Gab* à

l'émission de Michel Field. Cela avait été épouvantable, des bonnes femmes surexcitées et […] m'avaient lynché en public, cette pénible aventure m'avait foutu le cafard pendant au moins quinze jours.

La radio, tant que vous voulez ; mais la télévision, c'est m'exposer, si cela se passe mal, lorsque je me promènerai, insouciant, sur le boulevard Saint-Germain, à être reconnu, invectivé, boxé, merci bien, j'ai déjà donné[62].

Vendredi saint, sur les marches de l'église de la Madeleine où je prends le soleil (qui est aujourd'hui presque aussi chaud que celui de Marrakech). Il est 17 h 19. Ce matin, à Saint-Victor, office de la *Plachtchanitza*[63], très doux et priant.

Comme chaque jour depuis le début de la semaine sainte, Jean-François Colosimo était là, entouré de sa femme et de ses filles (dont l'une, particulièrement pieuse, me plaît beaucoup et me trouble). À comparaison de la vie de Jean-François ma vie est un échec absolu. Quelle solitude est la mienne ! Quel vide ! Quelle inutilité !

Je poursuis la dactylographie de mon journal 1989. Ce passé qui ressuscite *avec tous ses détails*, c'est tantôt étrange, tantôt douloureux, parfois amusant.

Une vie ratée, peut-être, mais quelle vie !

C'est celle qui me convient et je n'en voudrais pas d'autre.

Les Demoiselles du Taranne est sorti en librairie le 22 mars. Nous sommes le 5 avril. Pour l'instant, je n'ai reçu qu'une seule lettre, chaleureuse, amicale, de Jean d'Ormesson, quelques émiles enthousiastes (Pierre Duroisin, Frank Laganier). Sinon, le silence. Aucune réaction des filles présentes dans le livre.

Ah oui ! J'oubliais ! *Deux* lettres de René Schérer.

Samedi saint, 10 heures, à l'église. Hier, les deux offices, celui de midi et celui du soir, ont été spécialement recueillis, paisibles, l'un et l'autre m'ont empli de joie, il y a, me semble-t-il, longtemps que je n'avais pas vécu une si intense, lumineuse semaine sainte, un si beau vendredi saint.

Il faisait chaud, le soleil brillait, hier j'ai beaucoup marché dans Paris, que ce fût sur la rive gauche ou dans le quartier de l'Opéra, de la Madeleine, je suis passé devant de nombreuses terrasses de restaurants, toutes pleines de gens qui s'empiffraient, ignorant sans doute que c'était le vendredi saint. Observant un jeûne strict, n'ayant rien mangé de la journée, je me sentais tel un Martien égaré sur une planète étrangère.

Hier, vers 17 heures, j'étais assis sur les marches de la Madeleine, le dos appuyé à une colonne, je jouissais tranquillement du soleil, j'ai alors reçu un sms de… Gilda. Premier signe d'elle depuis le 15 mars et cela m'a touché. Je ne veux plus être l'amant de cette fille, nous sommes l'un et l'autre trop déséquilibrés pour que je puisse la supporter, il lui faut un Hollandais placide, ou un pasteur suisse, ou un brave type qui sera tant épaté d'avoir une maîtresse si jeune, si séduisante, qu'il se pliera à tout, gobera tout, sera d'une patience angélique (la patience, la vertu qui de toutes les vertus est celle qui me fait le plus totalement défaut) ; mais je souhaite demeurer son ami. C'est une fille *attachante.*

13 h 45. Les lignes ci-devant, je les ai écrites durant la liturgie du samedi saint, celle de saint Basile, précédée par la lecture de prophéties tirées de l'Ancien Testament (j'en ai lu une, la onzième, un passage d'Isaïe). L'office a duré de 10 heures à 13 h 20 !

À présent il est 13 h 55, je mange, affamé, un poisson à une terrasse ensoleillée, je lis *Il Giornale* où j'apprends la mort de Luigi Comencini, qui m'attriste : j'étais depuis *L'Imperatore di Capri* un de ses fidèles admirateurs.

À l'église, après l'office, quasi personne ne m'a adressé la parole. Nous avons, selon la tradition, mangé des fruits secs, bu un verre de vin, mais, alors qu'autour de moi tout le monde bavardait, se félicitait, s'embrassait, je suis resté seul, assis sur un banc, tel un lépreux, sirotant mon vin et grignotant un abricot sec. Même les filles de Colosimo, auprès desquelles j'ai vécu toute cette semaine sainte, n'ont pas eu pour moi un sourire, un regard. Je serais d'ailleurs naïf de

m'en étonner. Ces filles sont des « littéraires », elles auront feuilleté *Les Demoiselles du Taranne* dans une librairie, auront été horrifiées, se demandant comment leur père peut être l'ami d'un pareil monstre et par quelle inconscience on me laisse lire Isaïe à l'église.

Anastasia a assisté à la fin de la liturgie, mais est aussitôt rentrée chez elle, extrêmement fatiguée. Je suis surpris, et inquiet, qu'une jeune femme qui prend un grand soin de sa santé (elle ne fume pas, ne mange que bio, etc.) soit en permanence *fatiguée*.

Dimanche de Pâques. Lorsqu'à l'église je suis troublé par une jolie jeune personne, je songe immédiatement (et non sans un certain malaise, je le confesse) à une page de Suétone sur Tibère[64]. Est-ce parce que la fille de Colosimo m'a troublé durant toute cette semaine sainte, est-ce parce que samedi matin, après la liturgie de saint Basile, elle m'a totalement ignoré, la joie qui était mienne jusqu'alors depuis le dimanche des Rameaux s'est transformée en agacement et tristesse. Le soir, après avoir regardé à la télé (grâce au décalage horaire) le début des matines pascales en la cathédrale moscovite du Christ-Sauveur, je suis allé à l'église où j'ai rejoint Anastasia, très belle, j'ai assisté aux matines et même à la liturgie, mais ensuite je n'ai pas eu envie de participer aux agapes, je suis rentré chez moi, plutôt sombre, cafardeux. Tout cela à cause de cette fille. *Carnaccia maledetta*[65] *!*

Mardi 10 avril, au soleil, sur une terrasse. Je recommence à boire. Hier soir, faisant un dîner de poisson avec 811, j'ai vidé un flacon de cinquante centilitres de vin blanc, du coup j'ai mal dormi (j'ai rêvé que je disputais la finale de Roland-Garros, mais j'avais trop bu, j'avais la gueule de bois, bref un rêve *en abyme* comme disent ces messieurs-dames de la Sorbonne), ce matin il fait beau, pas assez chaud toutefois pour aller à la piscine. Quelle piscine, d'ailleurs ?

Hier, lundi de Pâques enchanteur avec mon enchanteresse Marie-Agnès. Nous nous sommes aimés divinement de 13 h 30 à 17 heures, puis promenade dans

l'île Saint-Louis sous un beau soleil. Des touristes en pagaille, atmosphère quasi estivale. La veille, dimanche de Pâques, déjeuner et câlins chez Anastasia.

Je poursuis la dactylographie du journal 89, mais il me sort par les yeux.

Jeudi 12 avril, 10 h 25, chez le notaire, maître X., à qui j'avais posé un lapin la semaine dernière.

Mécontent de moi parce qu'à nouveau, depuis Pâques, je bois et mange trop. Ce serait idiot de perdre le bénéfice du carême par laisser-aller.

« Laissez-vous aller ! » a un jour conseillé Georges Pompidou à Saint Robert. Mais non, il ne faut jamais se laisser aller.

Je cafarde malgré le beau temps. L'annonce de la mort de Sophie Dubois me fait beaucoup de peine. C'est Véronique, bouleversée, qui m'a téléphoné la *brutta notizia*.

Sophie, dite « Petites Mains », sa camarade d'hypokhâgne au lycée Fustel de Coulanges, à Strasbourg. Je me souviens de mes dîners avec Véronique et ses copines de lycée, la géniale Sandra Bohringer, l'exquise Sophie Dubois, toutes les trois si jolies, spirituelles, intelligentes.

C'était hier, un hier déjà lointain qui s'éloigne à toute vitesse, ces filles de dix-huit ans en ont trente-cinq ou trente-six à présent, et voici que Sophie est morte.

En 1990, quelqu'un m'aurait dit que je survivrais à Sophie, je l'eusse pris pour un rigolo. Pourtant, c'est ainsi. Sophie est morte depuis un mois déjà, Véronique ne l'a su qu'avant-hier. Si j'avais été prévenu à temps je serais allé à son enterrement (à Strasbourg, où son père est pasteur). Elle est morte à Montpellier où elle vivait depuis des années, où le cancer l'a atteinte, blessée, puis, après des rémissions, des hauts et des bas, anéantie.

Vendredi 13 avril, 15 h 30, je me pose à une terrasse boire un verre de Vichy-Saint-Yorre.

Depuis des années je dépense plus d'argent que je n'en gagne, je voyage souvent, toujours de manière luxueuse, je ne me refuse jamais rien, claquant un

argent fou en superfluités (les restaurants et les hôtels, notamment), et ma cagnotte s'épuise.

Cela m'ennuierait beaucoup de devoir cesser de dîner chez Lipp (ou dans telle autre de mes cantines), de ne plus partir si souvent pour l'étranger, etc. J'ai soixante-dix ans, ce n'est pas à cet âge que je vais commencer à être *raisonnable*. C'est hors de question.

Aujourd'hui, très agréable déjeuner avec mes amis des Éditions Léo Scheer (Léo que je n'ai fait que croiser sur le palier) : Céline, Julia, Julie, Florent et une jolie nouvelle stagiaire, Fabienne.

Hier, à France-Inter, l'émission de Frédéric Bonnaud s'est très bien déroulée, tout le monde a été charmant avec moi. J'ai senti chez ces jeunes journalistes une certaine *curiosité* à mon égard, « Ah ! le voici, le fameux Matzneff ! », mais aussi une indifférence. Après l'émission, aucun d'eux ne m'a proposé de prendre un verre, aucun d'eux ne m'a donné son téléphone (ni demandé le mien). Je suis un monstre sacré, mais je ne suis pas un monstre sacré *fréquentable*.

« — *M'ascolti a me, Maggioni : quando uno ha la faccia da picio, è un picio*. » (Fruttero e Lucentini, *Il Palio delle contrade morte*, page 44.)

Même page : *occhi grifagni*.

Page 61 : *smussato*.

Page 71 : « *Aveva un filo di malditesta*. »

Page 75 : « … *a meno che fosse malato da tempo e si trascurasse per incoscenza o spacconeria*… »[66]

Dimanche 15 avril, 21 h 32, aux Ronchons où je dîne, et même me tape la cloche, seul.

Après la journée *divine*, la journée de bonheur, de plénitude amoureuse, que j'ai vécue avec Marie-Agnès, j'étais épuisé – par le soleil de la piscine de Saint-Germain-en-Laye où nous avons passé quelques heures, par l'amour fou fou fou sur le futon de son studio à R. où je n'étais pas venu depuis trop longtemps.

Jamais Marie-Agnès n'a été aussi belle, aussi séduisante, aussi adorable. Avoir cet être dans ma vie est une vraie bénédiction. J'ai beaucoup de chance, comme j'ai beaucoup de chance d'être aimé d'Anastasia, moins amusante et roborative que Marie-Agnès, mais également exceptionnelle.

17 avril. Pour l'instant, il n'y a pas une ligne dans la presse française sur mon livre. Cela vaut sans doute mieux, car s'il y avait des réactions, elles seraient de fureur et d'insultes. En revanche, un article enthousiaste du fidèle Jacques Sterchi dans *La Liberté* de Fribourg.

Gilda – en faveur de qui, avant le Maroc, j'avais écrit à […] qui lui a, semble-t-il, trouvé un travail, ce dont je me réjouis – me bombarde ces derniers jours de sms et d'émiles où elle me dit qu'elle brûle d'envie de faire l'amour avec moi, qu'elle veut me revoir, etc. Moi, j'hésite, car, outre que j'ai envie d'être fidèle à Marie-Agnès et Anastasia, Gilda est une fille si fatigante, si nombriliste, n'aimant que soi, ne s'intéressant qu'à soi, je redoute, si je recouche avec elle, de devoir à nouveau subir son incessant bavardage sur le petit monde littéraire parisien.

Elle est beaucoup trop cérébrale pour mon goût.

Ce matin, à la banque, pour alimenter mon compte courant, j'ai dû ébrécher mon (modestissime) capital. Ce n'est pas raisonnable, c'est nécessaire, et si je n'ai jamais été, ne serai jamais raisonnable, je suis, en bon disciple des stoïques, toujours disposé à accepter sereinement les arrêts de la nécessité. Plus que jamais, *amor fati*.

Jeudi 19 avril. Le soleil continue de briller, le ciel d'être parfaitement bleu. Je suis assis à la terrasse d'un bistrot du faubourg Saint-Antoine, je sirote un jus de pamplemousse en attendant l'heure de me rendre rue de Montreuil, à Aligre FM, où Philippe Vannini va m'interroger sur *Les Demoiselles du Taranne*.

Hier, promenade de printemps, très agréable, avec Henri Fabre-Luce (l'île Saint-Louis, les quais), puis nous avons déjeuné au Quai 21, le restaurant que

José Benamou m'a fait découvrir, proche de mon ancien logis du quai des Grands-Augustins ; dîner avec Philippe de Saint Robert, qui était de très bonne humeur, aux Ronchons, puis j'ai fait un saut à la Mutualité où j'ai écouté la fin du discours de l'impétueux Besancenot et *L'Internationale*, ce chant dont certaines paroles sont extraordinairement bêtes (« Du passé faisons table rase »), mais dont la musique, belle, entraînante, m'a toujours bien plu. Quand j'écris que l'assistance a chanté *L'Internationale*, c'est une façon de dire : les Français ne chantent pas, ils sont incapables de chanter. Quasi personne ne savait les paroles, c'était plutôt lamentable.

Hier après-midi, venant de quitter Henri devant le palais de justice, je suis rentré chez moi. Longeant la Préfecture, j'ai entendu une dame, désignant le lugubre bâtiment, expliquer à son mari :

— Tu vois, c'est le Quai d'Orsay.

Cela m'a rappelé *Zazie dans le métro*, où je ne sais plus quel personnage prend l'Académie française pour les Invalides.

Jeudi, 20 h 30, chez Lipp où je dîne seul (un flacon de chablis, premier cru fourchaume, une douzaine de spéciales, un saint-pierre). Claude Guittard, qui a fait superbement encadrer l'affiche de *Boulevard Saint-Germain*, est venu s'asseoir à ma table, nous avons bavardé, il regrette autant que moi que je n'aie pas eu le prix Cazes, et cette amicale conversation m'a fait du bien. Je me sens si seul, *je suis* si seul…

Ce matin, interview par Philippe Vannini. Dans le studio étaient présentes [*un blanc*] que j'ai connue quand elle avait douze ans (elle était venue au salon du livre me faire dédicacer *Harrison Plaza*) et une autre jeune femme prénommée Julie qui m'a troublé à l'extrême (beaux yeux, visage doux, une bouche petite aux lèvres bien ourlées). Après l'émission, je lui ai donné mon *telefonino* et mon émile, mais nous sommes déjà le soir et elle ne m'a pas appelé.

Vendredi 20 avril, 16 h 10, sur la pelouse du square proche l'église des Trois-

Saints-Docteurs où, par flemme de retourner seul à la piscine de Saint-Germain-en-Laye, je bronze. C'est moins agréable, mais beaucoup moins loin.

Hier, trop bu (après le flacon de chablis, un verre de bordeaux avec le cantal) chez Lipp, puis mal dormi.

Dans deux jours, le premier tour de l'élection présidentielle. Qu'en Italie Fassino et qu'en Espagne Zapatero souhaitent la victoire de Mme Royal, soit ; mais que les Français, qui devraient être informés de ce qu'est réellement cette bonne femme, s'apprêtent, si nombreux, à voter pour elle, cela me surprend. Il n'est pourtant pas nécessaire d'avoir fait Sciences po et l'ENA pour se rendre compte que cette quakeresse, sortie tout droit des ligues puritaines américaines, est sotte, sectaire et méchante.

Au premier tour, je vais faire comme naguère Indro Montanelli : voter pour la démocratie chrétienne, c'est-à-dire pour Bayrou, en me bouchant le nez, avec l'espoir que son succès empêche la quakeresse d'être présente au second. Hélas, les sondages annoncent un duel Sarkozy-Royal. Si ce pronostic s'avère, je voterai Sarkozy le 6 mai sans état d'âme. J'aurais aussi bien voté Besancenot ou Le Pen. N'importe qui sauf la Royal[67].

Samedi 21 avril. De nouveau, seul, sur la pelouse du square (j'ai oublié son nom, c'est celui où dans *Isaïe réjouis-toi* l'évêque Théophane s'assoit avec Véronique et Nil sur un banc, tente de les réconcilier). J'avais espéré aller avec Marie-Agnès à la piscine de Saint-Germain-en-Laye, mais ma belle maîtresse n'est pas libre, elle préfère que nous y allions demain.

Hier, dîner au restaurant de saumon de la rue François-Miron avec Olga Lossky. Quelle fille attachante, lumineuse ! Nous avons bien mangé, bien bu (un excellent quincy), parlé de politique (un peu), de l'Église (beaucoup). Elle est comme moi inquiète de la tournure que prend le différend entre l'Assemblée des évêques et l'exarque du patriarche de Moscou ; regrette que son grand-père ait voté en faveur du texte écrit par l'évêque Innocent – un vote à mains levées et un texte que ceux qui l'ont approuvé n'avaient pas lu !

Elle partage mon sentiment sur […][68], son parti pris d'hostilité à l'Église russe, son souci de coller au « politiquement correct », son infamie lors de l'abjecte guerre de l'OTAN contre la Serbie.

22 avril, 14 h 57. Je devrais être avec Marie-Agnès à la piscine de Saint-Germain, mais je suis tout seul sur la pelouse habituelle, face au lycée Camille-Sée. Ce matin, allumant le *telefonino*, j'y ai trouvé un long message de Marie-Agnès : ce n'est plus possible, elle veut rompre, « la situation sera plus claire ». Un coup de poignard au cœur.

Une fille, qui bronze non loin de moi, dit à sa copine :

— Tu as les neurones qui font de la chaise longue.

Amusante expression que je ne connaissais pas et qui est à retenir.

Lundi 23. Hier, lâché par Marie-Agnès, c'est avec Anastasia que j'ai fait l'amour, puis un bon dîner (chez elle) en regardant à la télévision les résultats du premier tour de l'élection présidentielle : le candidat démocrate-chrétien pour qui j'avais voté (dans l'espoir de barrer la route à l'imbécile Royal) a échoué, et le 6 mai ce sera donc un duel entre la quakeresse et Sarkozy.

Sarkozy ! Il est 13 h 10, je suis à une terrasse au soleil, et précisément je poursuis la lecture du stimulant *Il francese di ferro* de Massimo Nava.

L'homme de fer pour lequel je vais être, sans enthousiasme, obligé de voter le 6 mai : tout et n'importe quoi *sauf* la quakeresse.

Anastasia est adorable, mais le sms affreux et tant inattendu de Marie-Agnès reçu hier matin à l'heure précise où j'attendais qu'elle me téléphonât pour convenir de l'heure où nous nous retrouverions à la piscine de Saint-Germain-en-Laye m'a ôté toute joie. Je l'aime tant, je suis si heureux avec elle, je ne m'imagine pas vivant sans elle ces ultimes années qui me sont donné de vivre.

16 h 50. Dans le salon d'attente du professeur Pouliquen. Cafard noir, malgré la chaleur, le ciel bleu, le soleil. Quelle solitude est la mienne ! Le téléphone ne

sonne jamais ou quasi jamais. Ces dernières semaines, des jours entiers se sont écoulés sans que personne (sauf Marie-Agnès, Anastasia et quelques vieux amis tels que 811, Saint Robert et Schérer) m'appelât.

Je connais des dizaines de gens, j'ai en théorie de nombreux amis ou relations amicales qui sont en outre, pour beaucoup d'entre eux, des admirateurs de mon travail d'écrivain, j'ai d'innombrables ex-amantes, mais aucune de ces personnes n'éprouve le besoin d'entendre ma voix, de voir mon visage, de passer une soirée avec moi.

Ces gens qui m'aiment se comportent comme si déjà je n'étais plus un vivant, comme si j'étais mort.

Marianne Paul-Boncour, Céline Ottenwaelter, Julie Lescanne pourraient à bon droit protester lisant les lignes ci-devant. Elles me téléphonent, prennent de mes nouvelles, me voient régulièrement.

C'est vrai, il y a des exceptions, et je noircis peut-être le trait. Il demeure que cette impression de solitude, d'abandon, je la ressens.

Ce mixte d'indifférence et d'hostilité… Je ne pense pas qu'il y ait un seul écrivain français vivant qui soit autant *tenu à l'écart* que je le suis.

Cette dernière phrase s'applique, elle, au silence du milieu littéraire et des media. Là aussi, le téléphone ne sonne jamais, et quel contraste avec l'époque où j'étais un écrivain à la mode, aimé du public, sollicité par la presse écrite et parlée, un *golden boy*.

17 h 55. Pause dans le bureau du professeur Pouliquen, tandis que mes yeux se dilatent. Nous parlons pendant plus d'une demi-heure des *Demoiselles du Taranne*, dont Pouliquen a été un lecteur attentif (il m'avait écrit une longue lettre). Nous causons femmes, infidélité, jalousie et nous sommes d'accord sur tout, mais le professeur allude discrètement au tort (social, s'entend) que je me fais en publiant des livres qui projettent sur moi-même un jour si cru, une lumière si sévère, impitoyable. Oui, j'en ai une conscience aiguë, mais c'est ainsi.

Il évoque son vieux cheval qui a terminé sa vie dans un pré entouré de six juments et opine que mes ex devraient, elles aussi, constituer une société qui veillerait sur moi dans ma vieillesse, adoucirait mes vieux jours. Je regrette que Marie-Agnès n'ait pas assisté à notre conversation, elle serait revenue sur sa décision de rompre.

Le dimanche précédent, comme nous avions été heureux !

Mercredi 25 avril. Ce matin, laissant un message d'amour sur le répondeur de Marie-Agnès, j'étais si ému, ma voix s'étranglait, je ne réussissais pas à articuler deux mots qui se tinssent. Il est vrai que simultanément je regardais sur la chaîne télévisée russe la retransmission en direct des obsèques de Boris Eltsine célébrées dans la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou, et la beauté de cet événement inouï redoublait mon trouble, mon émoi. Quand je songe à la condition effroyable, désespérante, de l'Église orthodoxe en Russie lors de mes voyages de 1966 et 1967[69], cette résurrection me semble tenir véritablement du miracle. Parmi les politiciens qui assistaient à cette panikhide, nombreux peut-être étaient ceux qui, élevés dans l'athéisme strict et n'ayant jamais mis les pieds dans une église, découvraient en cet instant précis la sublime beauté, ensemble esthétique et spirituelle, du rite funèbre orthodoxe, la chaude tendresse de l'orthodoxie, et cette pensée me rendait heureux, oui, très heureux. Avoir vécu assez longtemps pour assister à la fin des persécutions antichrétiennes en Russie et à la renaissance de l'Église orthodoxe dans ce pays aura été une des plus grandes joies de mon existence. « Le Christ est ressuscité ! — En vérité, Il est ressuscité ! »

Hier, dîner aux Ronchons avec ma belle ex-amante, Marie R., arrivée du Caire dans l'après-midi. Vive émotion, mais, je crois, émotion à sens unique. Nos amours sont récentes (l'été 2004), mais elle ne me désire plus et je me demande pourquoi je suis toujours si gentil avec elle, si attentionné.

Elle est toujours aussi belle et j'aurais volontiers, après le restaurant, accueilli cette ex dans mon lit, mais c'était hors de question. Si je le lui avais proposé, elle

m’aurait regardé, *j’en ai la certitude*, avec une surprise non feinte. Pour elle, nos amours, c’est *acqua passata*, un passé mort qu’il serait malséant, voire saugrenu, de prétendre réanimer. *Ah ! les femmes, mon cher !*

Vendredi 27 avril. Ce matin, non sans mal, vu le désordre fou qui règne dans mes papiers, j’ai rempli ma demande d’aumône au ministère de la Culture et l’ai déposée au Centre National du Livre (que de majuscules !), rue de Verneuil, corvée humiliante qui m’a mis de méchante humeur pour toute la matinée.

Si j’avais de l’argent à dépenser avec insouciance, je serais aujourd’hui à Florence où j’aurais rejoint Mistigretta.

Hier, j’ai amené Marie R. au vernissage du salon du livre ancien qui se tient sous les coupoles du Grand Palais. C’était la première fois que j’y pénétrais depuis ces années de fermeture et de restauration. C’est vraiment un beau lieu, aéré, clair, et nous avons vu des ouvrages magnifiques (si détaché que je sois des *biens*, des objets, il y a en moi un bibliophile qui ne dort jamais que d’un œil) ; cependant, ne plus pouvoir baiser ma belle Marie que sur les joues m’a foutu le cafard et, de retour dans mon placard (mon ex dînait chez des amis, ces mêmes amis devant la porte desquels, rue P., elle m’avait spontanément baisé la bouche, ce fut le début de nos amours, l’été 2004), j’ai bu toute une bouteille de cantenac-brown 1996.

Rostropovitch est mort.

— *Io di contabilità ne mastico poco*[70].

(Dire ça à ma banquière.)

Samedi 28. Après une journée solitaire sur la pelouse face à Camille-Sée, je dîne seul chez Kim Lien, place Maubert. Marie-Agnès semble avoir renoncé à me quitter, mais ce week-end elle est avec *l’autre*. Peut-être la verrai-je lundi soir et le lendemain, 1er mai.

Message tendre d’Hélène P. qui, à l’évidence, ignore que mon journal

intime 1988 est en librairie depuis un mois. Elle viendra peut-être à la signature du 5 mai, aux Cahiers de Colette, rue Rambuteau. Quand elle l’aura lu, j’espère qu’elle ne se fâchera pas, qu’elle ne sera pas blessée par ce livre si noir où je ne cesse de la critiquer et de la trahir.

Hier, j’ai lu mon testament à l’adorable […], puis nous avons dîné aux Ronchons où nous avons bien bu et bien mangé. Si je n’avais pas décidé qu’elle serait l’une de mes exécuteurs testamentaires et légataires universels, je lui ferais une cour mortelle, je tenterais ma chance ; mais les choses étant ce qu’elles sont, nous ne pouvons pas être amants. Si nous devenions amants (à supposer que je lui plusse et qu’elle ne fût pas rebelle à une pareille aventure), elle ne lirait plus mon journal intime du même œil extérieur, impassible, qu’il faut qu’aient ceux et celles qui seront chargés de sa publication après ma mort.

Je suis si *seul*, si véritablement *seul*, que je ne sais pas qui inviter jeudi pour m’accompagner à Lille, à l’inauguration de l’exposition Philippe de Champaigne. À moins que je n’aie une idée fulgurante d’ici jeudi, j’irai seul.

Lundi 30 avril. Hier, le dîner chez Christian Poninski avec les Nicolas Nabokov, Éric Ollivier, Philippe de Saint Robert. En fin de soirée, accrochage vif à propos des prétentions hégémoniques de l’anglo-américain (soutenues par Nabokov) et la nécessaire, selon Saint Robert, défense de la langue française.

Philippe ignorait que Nabokov est américain et Nabokov ignorait le rôle passionné que joue Philippe dans ce combat du français contre l’impérialisme anglophone. Dans un dîner en ville, il est toujours prudent de savoir qui est qui…

Avant le dîner Poninski, câlins avec Anastasia. En ce moment, nous nous entendons bien.

Marie-Agnès, qui a renoncé à sa décision de rompre, viendra chez moi ce soir et, en principe, nous passerons ensemble la journée de demain.

Ce matin, longue conversation au téléphone (plus d’une heure !) avec Christian Giudicelli qui m’a raconté des trucs drôles, m’a fait rire. Puis je suis

allé, seul, à la foire de Paris où j'ai acheté du saucisson italien, de la coppa et des truffes. Oui, des truffes. C'est précisément lorsqu'on est fauché qu'il faut vivre en grand seigneur, ne rien se refuser. Comme dirait Alphonse Dulaurier, au diable les varices !

2 mai. Alphonse Dulaurier s'est, en moi, soudain réveillé ce matin et il a écrit quelques lettres de grognatout à la sécurité sociale et à la mutuelle des écrivains qui rechignent à lui rembourser les soins prodigués le 20 février dernier par le professeur N. Lorsqu'il s'agit de réclamer les cotisations, ça y va à la manœuvre, mais quand ils doivent casquer, ces braves gens manifestent d'opiniâtres résistances. J'ai déjà décrit ça dans *Nous n'irons plus au Luxembourg*, mais c'est le serpent de mer, et le combat de l'individu contre l'administration est une lutte sans cesse renouvelée. Les pages du *Luxembourg*, écrites en 1972, n'ont rien perdu de leur actualité, n'ont pas pris une ride.

Au demeurant, je suis de belle humeur. Hier et avant-hier ont été des journées de bonheur, de plaisir, d'harmonie complice avec Marie-Agnès, d'abord chez moi, puis chez elle.

Samedi soir, nous avons fait un étonnant dîner rue […] : j'ai accommodé les truffes avec des pâtes (selon le conseil de Jean Miot consulté ès qualités), nous les avons arrosées d'un chasse-spleen 1988 (que je tenais en réserve pour une grande occasion), cela a été délicieux, et nos amours de la nuit et du matin allaient l'être plus encore. Nous nous sommes beaucoup aimés, de toutes les manières, et à la fin Marie-Agnès m'a fait exploser dans sa bouche.

L'après-midi, à R., je l'ai enganymédée (elle adore ça), puis longue promenade sur les bords de la Seine, une promenade sous les arbres, très agréable, que je ne connaissais pas. Nous avons croisé Pascale Richard.

Ces heures avec Marie-Agnès ont été un bonheur parfait, *a joy for ever*, et je dois rendre grâce à Dieu, aux dieux, de vivre des instants d'une telle félicité, ensemble paisible et intense, d'une telle harmonie bienheureuse.

Depuis que le parti socialiste l’avait désignée comme candidate à la présidence de la République, je pensais que la quakeresse Royal, hystérique adversaire des immoralistes, des libertins, des philopèdes, était le pire des choix et l’ennemi à combattre en priorité ; mais dans un discours prononcé dimanche dernier Nicolas Sarkozy a tonné contre l’hédonisme, l’esprit de jouissance avec des accents rappelant (de manière comique ou tragique selon notre tournure d’esprit) les paladins de la Révolution nationale qui, sous l’occupation allemande, expliquaient que si la France avait perdu la guerre c’était la faute d’André Gide et d’autres artistes sulfureux pourrisseurs de notre belle jeunesse. Je suis donc réduit à voter blanc.

Ce soir, avec Jean Ristat et Pierre Bourgeade, nous rédigerons un texte dans ce sens. En revanche, j’ai refusé de signer celui que m’a envoyé Paul-Marie Coûteaux, qui est un texte que pourrait signer Jean-Marie Le Pen ; or le fils de Russes blancs que je suis n’a rien en commun avec un type qui, avant le premier tour de l’élection présidentielle, a soutenu que Nicolas Sarkozy, fils d’émigrés hongrois, n’était pas assez français pour briguer cette charge[71].

En vieillissant, certains de mes amis se droitisent. Pas moi. Je reste l’anarchiste, l’esprit frondeur que j’étais dans l’adolescence, et le poids des ans ne me fait pas le moins du monde entrer dans le clan des défenseurs de la vertu, de l’ordre moral.

L’ordre moral, qu’il soit bourgeois ou socialiste, me fait horreur. Vive le drapeau noir !

Si Hélène L., Muriel S., Anne J., Géraldine A., Anne L.B. et les autres filles présentes dans *Les Demoiselles du Taranne* n’ont pas réagi à ce livre, c’est, j’en suis convaincu, parce qu’elles ne l’ont pas lu. Elles ont si peu le goût de leur passé qu’elles ont déjà oublié que nous sommes devenus amants en 1988 et, s’en souviendraient-elles, ce serait kif-kif bourricot, mon journal intime 1988 elles n’en ont rien à branler, leurs amours avec Gabriel sont du passé et donc *ça n’existe plus*, ça n’a aucun intérêt.

C’est un sexe superficiel qui ne vit qu’en surface, sans profondeur, sans le moindre goût de son destin, puisque – délibérément, traîtrement[72] – sans mémoire.

Je griffonne ces mots à une terrasse au soleil. Beaucoup de touristes parmi lesquels de nombreuses jeunes filles bronzées, désirables. Quelle divine merveille, la vie !

Jeudi 3 mai. Je devrais être sur le point de partir pour Lille assister à l’inauguration de l’exposition Philippe de Champaigne, mais, écoutant la radio, j’ai appris que la Royal tenait ce soir un meeting dans cette ville et la perspective de voyager à l’aller et au retour dans un train rempli de socialistes braillards et barbus agitant des drapeaux et hurlant des slogans en faveur de la quakeresse pétainiste me contraint à renoncer à cette exposition dont je me faisais une joie.

La Royal, nous en avons parlé hier soir, Jean Ristat, Franck Delorieux, Pierre Bourgeade et moi. Bourgeade a écrit un petit texte contre cette bonne femme. *Libération* et *L’Humanité* l’ayant refusé, je lui ai proposé de l’accueillir sur mon site. Au cours de la soirée, bien arrosée, Franck et moi nous avons eu l’idée de le cosigner avec Pierre (chose impossible pour Jean Ristat, directeur des *Lettres françaises*, vu que le parti communiste fait voter Royal). J’ai prié Pierre de supprimer la dernière phrase où il faisait inutilement allusion à la francisque de Mitterrand, je lui ai suggéré une fin meilleure et plus drôle, de retour chez moi j’ai tapé le texte et l’ai envoyé en pièce jointe à Frank Laganier qui, tôt ce matin, l’a publié sur le site. Il est intitulé « La revanche de Pétain » et a ce rapicolant sous-titre : « Ma Royal, nous voilà[73] ! ». C’est rigolo, juste et bien torché.

Vendredi 4 mai. Après les soins chez la jeune podologue Élodie, je bois un café avec Fred[74] au bar de l’hôtel de la rue de Buci, puis je file à Belleville dans un squat de la rue du Général-Lassalle où Aïda Kébadian expose. C’est beau et troublant. Un vrai univers.

Dimanche 6 mai. Je dîne, seul, chez Lipp. Marie-Agnès devait m'accompagner, mais elle préfère rester à R. : chez moi, elle dort mal, a beaucoup de travail demain et elle craint de rentrer ce soir en RER à cause des manifestations de fureur des banlieusards, des « djeun's » déçus par la défaite de la quakeresse Royal. De fait, à 19 heures, la radio italienne (que j'ai écoutée via Internet) a annoncé que Sarkozy était le vainqueur, et vainqueur avec une très large avance (53 à 47) sur sa rivale socialo.

Le maître d'hôtel s'approche de moi (il est 20 heures *spaccate*) :

— Sarkozy 53, Ségolène 47.

Les Italiens avaient donc vu juste. Quel soulagement ! Sarkozy parle (comme la Royal) un français approximatif, il ne doit guère s'intéresser aux arts et aux lettres, nous n'avons pas les mêmes opinions sur les États-Unis, sur l'Europe, sur la politique arabe de la France, mais ce nonobstant j'éprouve un plaisir immense à la nouvelle de la défaite de la ligueuse néo-pétainiste qui, si elle avait triomphé, aurait poursuivi avec une haineuse pertinacité les libertins, les philopèdes, les « pervers ». Sarkozy, lui aussi, s'est cru obligé, au cours de cette campagne électorale hyperconservatrice, de rompre des lances contre l'hédonisme, mais lui, c'est Berlusconi, les histoires de culottes Petit Bateau, il s'en fout, avec lui nous serons bien tranquilles.

Mardi 8 mai, 22 h 45, dans le wagon-lit *single* qui me porte à Rome. Journée solitaire, après la soirée amoureuse vécue avec Marie-Agnès. J'ai écrit quelques lettres urgentes (urgentes parce que j'ai, comme à l'accoutumée, attendu la dernière minute), bouclé mon sac, ce qui n'a pas été une mince affaire, car mon étourderie ne cesse de croître avec l'âge, je passe un temps fou à chercher des trucs qui sont sous mon nez et que je ne vois pas.

Ayant une faim de loup, j'ai fait honneur aux pâtes à la tomate et au basilic, ainsi qu'au poulet à la bolognaise du wagon-restaurant. J'ai aussi bien bu. La vie est belle.

Mercredi 9 mai, 9 h 40. Le train quitte à peine Florence et aura donc deux heures de retard. J'ai passé une très bonne nuit, fait ma toilette et pris le petit déjeuner. À présent, assis dans le confortable wagon-lit, je m'apprête à lire le *Corriere della Sera* apporté par le contrôleur. Jacques Cloarec et Sylvain m'ont, l'un et l'autre, téléphoné : l'un d'eux viendra me chercher à la descente du train. Oui, la vie est belle.

La perspective d'une semaine de chasteté, de dix jours *per l'esattezza*, ne me gêne pas. Je vais à Zagarolo pour travailler, pas pour baiser.

Marie-Agnès et Anastasia vont me manquer, mais je suis heureux d'échapper au harcèlement de Gilda qui, bien que je lui aie expliqué dix fois que je ne reviendrai pas sur ma décision de rompre, persiste à me bombarder d'émiles, de sms et d'appels téléphoniques d'amour.

11 heures. Le *Corriere* évoque le côté nouveau riche de Sarkozy (la nuit de son élection passée au Fouquet's, les vacances sur le somptueux yacht de Vincent Bolloré), ses goûts de beauf, ainsi que les critiques formulées, paraît-il, dans la presse française. Certes, le choix du Fouquet's n'était pas heureux et une retraite de quelques jours à la Grande Chartreuse aurait eu plus d'allure que cette balade en Méditerranée sur le *panfilo* d'un milliardaire, mais à quoi servirait de prendre le pouvoir si l'on devait renoncer à ses goûts, à ses passions ? Moi aussi, j'aime le luxe, la Méditerranée, et j'ai en revanche horreur de l'hypocrisie, du misérabilisme, de cette *jalousie sociale* typiquement française. Qui me disait (c'est, je crois, Christian Cambuzat) qu'alors qu'en Suisse et en Italie il voyageait avec une de ses belles automobiles de collection sans difficulté, en France c'était impossible, car s'il la garait dans une rue, il était certain de la retrouver vandalisée (peinture rayée, pneus crevés, etc.) ?

Vivent donc Nicolas Sarkozy et ses goûts de parvenu ! Vivent les hommes qui ont le courage d'apparaître tels qu'ils sont !

Jeudi 10 mai, midi. À Zagarolo, comme en 2005, le merveilleux accueil de

Jacques Cloarec, de Sylvain et de Giorgio, de Maurizio et de sa femme. Tout le monde semble heureux de me voir, est pour moi aux petits soins. Ce matin, bain de soleil et nage à la piscine, mais dès mon arrivée, hier, à l'heure du déjeuner (le Palatino avait deux heures de retard), je me suis mis au travail. Je sens que durant ce séjour à Zagarolo – monastère laïc où tout est organisé pour aider les artistes qui y séjournent à créer, à se concentrer sur leur œuvre, à être délivrés de tout ce qui n'est pas elle – la dactylographie de mes carnets noirs 1989 va bien progresser.

Je suis d'excellente humeur : le soleil, la quiétude, le travail, la chaleur de l'amitié (les repas sont un moment important), la bonne cuisine de Maurizio, le vin de Zagarolo, l'insouciance…

Con rispetto parlando…[75]

Page 72 du 1er trimestre (8 mars 1989) : se plaint que + indic ou + subj ? « ne lit » ou « ne lise » ?

Samedi 12 mai, 19 h 55. Si je ne note rien dans ce carnet, c'est parce que je travaille avec application à la dactylographie de mon journal intime 1989, mes seules pauses étant les trois repas et l'heure qu'en fin de matinée je passe à la piscine à nager, bronzer et lire le *Corriere della Sera*.

Hier et aujourd'hui, nombreux invités. Nous n'avons parlé qu'italien, c'était bien agréable. La princesse Niké Borghese, une chanteuse spécialiste de musique indienne, Francesca Cassio, qui nous a chanté un poème de Tagore harmonisé par Alain Daniélou, un compositeur, Luigo Esposito, un pianiste… Des gens cultivés et spirituels, une compagnie vraiment plaisante.

Dimanche. Je suis tant plongé dans la dactylographie de mes carnets 89 (j'en suis, ce soir, à la mi-avril, ça progresse) que je n'ai pas le temps, ni la tête, d'écrire dans mon carnet de 2007. Ce que je veux toutefois noter, ce sont la

gentillesse et l'attention qu'ici tout le monde me témoigne, le plaisir que j'ai à nos repas, à nos conversations durant ces repas. J'aime beaucoup, en particulier, parler d'Alain Daniélou avec Jacques Cloarec, évoquer cet homme si lucide et si lumineux. Souvent la lucidité dessèche le cœur et l'endurcit. Daniélou, lui, était d'une bienveillance, d'une délicatesse qui m'enchantaient.

Dans ma chambre, tout en dactylographiant mon journal intime, j'écoute parfois la radio. Il y a une station intitulée Radio Maria où des curés et des bonnes femmes expliquent à longueur de temps ce que pense le Bon Dieu, ce que pense la Sainte Vierge. Ils en parlent avec aisance, comme si la Sainte Vierge était leur meilleure amie et leur faisait ses confidences, comme si Dieu était un bon copain avec lequel ils venaient de boire un verre au bistrot du coin. C'est extrêmement comique. Tout cela sur un ton douceâtre, farci de considérations sur « la famille chrétienne », thème d'actualité en ces jours où vient de se dérouler à Rome une manifestation bondieusarde baptisée *Family Day* !

Quant au pape Ratzinger, il me déçoit. Lorsqu'il a succédé à l'affreux Polonais, j'en ai été heureux, et j'ai exprimé ma satisfaction par le truchement de Dulaurier dans *Voici venir le Fiancé* ; mais ces derniers temps, lorsqu'il s'adresse aux foules, au lieu de parler de spiritualité, de beauté, d'amour, de faire entendre un vrai langage théologique, il leur tient des discours sur la morale sexuelle. Toujours des histoires de quéquettes, quelle barbe ! Ces jours-ci, Benoît XVI était au Brésil. Eh bien, il a fait des milliers de kilomètres en avion pour expliquer à ces foules d'adolescents venus l'applaudir, filles et garçons qui entrent très tôt dans la vie amoureuse, dès treize ou quatorze ans, comme dans tous les pays chauds, que l'essentiel est la chasteté, rester vierge jusqu'au mariage !

Jeudi 17 mai. Ce matin, réveillé à 3 heures par le *telefonino* que j'avais oublié d'éteindre hier soir (c'est cette cinglée de […] qui m'a *rintracciato*, comment a-

t-elle su que j’étais en Italie, mystère, et qui depuis deux jours me bombarde de messages téléphoniques, de sms), je me suis aussitôt mis au travail. À présent, il est 5 h 10, les oiseaux se mettent à chanter.

Vendredi 18 mai, 18 heures, à la gare Termini où Giorgio Pace (le brillant jeune photographe qui m’avait tiré le portrait à Zagarolo l’été 2005) m’a déposé en voiture. Le séjour chez Jacques Cloarec s’achève. Le Labirinto convient parfaitement à ma complexion et j’y étais *come un topo nel formaggio*. J’ai très bien travaillé, j’ai très bien mangé, j’ai joui de la piscine et du soleil, j’ai bien dormi et, *last but not least*, j’ai goûté les joies de l’amitié, le plaisir de converser avec des esprits libres que rien ne choque – en particulier ce qui scandalise, voire horrifie nos hypocrites et coincés contemporains.

20 h 10. Je suis assis au wagon-restaurant. Jacques Cloarec avait lu dans *Il Messaggero* qu’il y aurait aujourd’hui une grève des trains, mais le *Corriere della Sera*, que j’ai lu tous les jours, n’en disait rien, et en définitive c’était une fausse alerte. Ce matin, c’est à l’aéroport de Fiumicino qu’il y a eu de nombreux vols annulés, des retards, bref le bordel. Vive le train, vive le wagon-lit *single* où s’installer est tellement plus simple, plus intime, plus confortable que la cohue, l’attente, les queues, la bousculade qui sont désormais le lot de quasi tout voyage en avion.

Samedi 19 mai, 21 h 15, malgré les deux kilos que j’ai pris à Zagarolo (trois vrais repas par jour, les talents de *capocuoco* du cher Maurizio, la chasteté, le fait de rester assis la plus grande partie de la journée), par cafard de rester chez moi, dans mon misérable et bordélique placard, à manger les fruits et les légumes que, plein d’enthousiasme diététique, j’avais achetés au marché pour aujourd’hui et demain, je n’ai pas résisté à la tentation du vin, d’une nourriture plus attrayante qu’un pamplemousse et une carotte, et je me tape la cloche chez [*phrase inachevée*]

Mercredi 30 mai, 17 heures, au bar de l'hôtel La Perle, rue des Canettes. Pourquoi ne pas le noter ? Je suis ému à l'idée de revoir Gilda qui me saoulait et m'exaspérait à un tel point que j'avais décidé de rompre, de ne plus jamais la revoir, mais les semaines, les mois ont passé, mon irritation s'est apaisée, à la fin les messages d'amour fou que, gardant l'espoir que nous nous réconcilions, elle persistait à m'adresser m'ont touché. Après tout, je n'ai jamais rien eu de *grave* à lui reprocher, si ce n'est que, dès que je la voyais souvent, elle me tapait sur les nerfs. Donc, j'ai pardonné et je l'attends.

Marie-Agnès, elle, est avec *l'autre* à la campagne. Elle n'a pas osé me le dire l'autre jour. C'est par un sms qu'elle me l'a annoncé le lendemain matin. Déception.

Anastasia est charmante, mais elle est très prise par son travail, elle a besoin de repos et je la vois peu.

Avec Gilda, je n'ai pas la tête à avoir le cafard, elle me fait rire et son babillage me divertit. Jusqu'au moment où trop c'est trop, et alors je décide de ne plus la revoir. Combien de fausses ruptures avons-nous, de mon fait, à notre actif ? Six ou sept au moins, depuis 2004.

Samedi 2 juin, au Bouledogue où je dîne seul (j'y ai dîné hier avec Emmanuel Pierrat, Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie), après l'amour avec… Gilda.

Gilda avec qui – la clémence d'Auguste ! – je me suis, comme prévu, réconcilié. Nous avons déjà refait l'amour deux fois. Quand elle ne m'exaspère pas, elle m'amuse.

La quittant, je voulais aller rue Daru[76], mais étant resté au pieu plus longtemps que prévu il était trop tard et en outre je devais écrire une lettre à Colette Kerber dont le fils vient de mourir. Du coup, je suis allé au Bouledogue où j'ai écrit ma lettre à la hâte afin que la jeune (et charmante) collaboratrice de Colette à la librairie, Alexandra, pût la lui remettre le soir même. C'était important, et d'autant plus que partant mardi pour la Normandie dont je ne reviendrai que mercredi dans l'après-midi je ne pourrai pas assister aux obsèques.

Cette mort nous a tous assombris. Hier, lors de la signature de René Schérer, nous ne parlions de rien d'autre.

Pour une mère, perdre un enfant est affreux, certes ; mais, que nous mourions au berceau ou vivions aussi longtemps que Mathusalem, la différence est mince : dans tous les cas, cet instant fugitif, cette étincelle fugace qu'on nomme la vie, c'est peu de chose. Nous sommes des lucioles. Notre existence sur cette terre : *avant*, l'éternité du Rien ; *après*, l'éternité du Rien ; *pendant*, une allumette que Dieu craque dans la nuit.

Marie-Agnès me trahit sans cesse, mais de la campagne où elle séjourne avec *l'autre* depuis huit jours elle ne cesse de me cribler de sms et de téléphones qui sont autant de protestations d'amour. Que faire (comme dirait Lénine) ? Hausser les épaules et *accepter*. Quoi que je fasse, et si fort que je rue dans les brancards, je finis toujours, en bon élève de Sénèque, par revenir à cette vertu essentielle qu'est *l'acceptation*. Il me reste si peu de temps à vivre (tiens, « Il me reste si peu de temps », n'est-ce pas le vers d'Aragon qui sert d'épigraphe à *L'Archimandrite* ?) que se fâcher, se rebeller, serait dérisoire.

Pour un homme tel que moi, les interdits sont un stimulant à la transgression.

Je suis semblable à ce vieux sénateur vénitien du XVIIIe siècle qui disait : « J'ai renoncé à tout, sauf à moi-même », *ho rinunciato a tutto, tranne a me medesimo*.

Dimanche 3 juin, à La Petite Périgourdine. Dîner solitaire, comme celui d'hier au Bouledogue, mais j'ai travaillé cet après-midi à la dactylographie de mon journal (j'ai achevé 1989, j'attaque 1990) et, bien que j'aie plusieurs kilos à perdre, j'ai faim, j'ai envie de sortir, de me taper la cloche (et je me la tape, douze escargots, un poulet façon grand-mère – ça me rappelle Manille ! –, un flacon de [*phrase inachevée*]

Les loisirs estivaux : *gli ozi estivi*.

Sequere deum (devise de Casanova).

La Rochefoucauld, page 381 : « L'homme est si misérable…[77] »

Avec Spinoza
Sa pine n'osa.

Acheter le disque où Mina chante une chanson intitulée « *Ma che bontà* » :
« *Ma che cosa sarà mai questa robina qua ?* »

J'avais rendez-vous à Venise avec Jean-Jacques Aillagon, mais celui-ci m'apprend qu'il quitte urgemment le Palazzo Grassi, Nicolas Sarkozy l'ayant nommé président du musée et du domaine national de Versailles. Il succède à ce poste au nouveau ministre de la Culture, Christine Albanel.

Il part lundi en avion pour Paris et j'arrive mardi en train à Venise. Nous allons nous croiser.

Samedi 9 juin, 20 h 30, je dîne seul, et cafardeux, dans un nouveau restaurant de la rue de Bièvre où je suis allé voilà quelques jours avec Marie-Agnès.

Marie-Agnès que j'espérais voir ce week-end avant mon départ pour Venise et que son *autre vie*, sa vie principale, a une nouvelle fois happée, fait disparaître dans une trappe. J'ai assisté à la cathédrale Saint-Alexandre (en haut) à un très bel office de vigiles, c'était priant, j'étais heureux d'entendre du slavon, je devrais être gonflé à bloc, et pourtant je suis triste. À cause de Marie-Agnès, à cause de Gilda avec qui j'ai renoué voilà quelques jours, mais dont le caractère narcissique, peu attentif à tout ce qui n'est pas elle, m'exaspère, m'ôte l'envie de la voir, à cause d'Anastasia que je néglige, bref, et pour tout resserrer en un mot, à cause de ce terrible ratage qu'est ma vie et de la mort qui s'approche, irrémédiable.

L'archimandrite Syméon avec qui j'ai dîné mercredi (à mon retour de Normandie), après m'avoir confié qu'il avait grossi en un an de dix kilos, a d'un

geste léger désigné sa soutane et laissé tomber :

— … mais le saint étui camoufle tout !

Ce « saint étui » m’a bien plu.

Guillaume Zorgbibe, avec qui j’ai hier bu un verre au Rouquet, est convaincu que *toutes* les attaques dont je suis l’objet ont leur source dans la *jalousie.*

Parmi ce que je n’ai pas noté dans ce carnet, il y a eu la curieuse soirée à la CGT (!!!), quai de l’Hôtel-de-Ville, organisée par Jean Ristat et Franck Delorieux, où j’ai lu des poèmes de *Super flumina Babylonis*, et la soirée en Normandie, à l’IMEC, avec Christian Giudicelli, où j’ai été une fois de plus sensible à l’amitié que me témoignent ceux qui ont en charge mon *carteggio*.

Alain Massuard m’a demandé quel effet cela me faisait de voir ma vie amoureuse ainsi archivée dans leur bunker souterrain.

La réponse est simple, quoique double : sensation d’assister à mon propre enterrement, d’avoir été mis *vivant* au tombeau, et, simultanément, sensation de sécurité, de délivrance.

En exergue d’un prochain tome de mon journal inédit, mettre Chestov, *Apothéose du déracinement*, page 47 (« Dans *Le Portrait* de Gogol », etc.).

Dimanche 10 juin, à la terrasse ensoleillée du Ronsard, boulevard Saint-Germain, je bois un café et un verre d’eau, entouré de touristes anglo-saxons qui mélangent avec un plaisir évident café crème, omelette et croissant.

Hier, à 17 h 30, j’étais dans le métro pour me rendre chez Gilda. Je déteste le métro et ne le prends quasi jamais, je me déplace à pied ou en autobus, mais il était déjà tard, je voulais après l’amour faire un saut à Daru, le 63 eût été trop lent, je suis donc descendu dans le sombre Orcus à la station Mabillon. Sur le quai, je téléphone à Gilda pour l’avertir que je serai chez elle dans une demi-heure environ. Alors elle, d’une voix désinvolte :

— Ah oui, j’ai oublié de vous le dire, la correspondance à La Motte-Piquet-Grenelle ne fonctionne pas, vous devez prendre le métro à Saint-Michel, changer

à Raspail.

Cette fille est si narcisse, si enfermée dans la seule préoccupation de sa personne, qu'elle est incapable de la moindre *attention à l'autre*, et plus ça va plus c'est pire.

Furieux, n'ayant plus aucune envie de la voir, je me suis rendu directement à Daru où je suis arrivé pour le début des vigiles, un office qui m'a fait du bien, mais fugitivement, c'est-à-dire durant le temps qu'il se déroulait. Sortant de l'église, je me suis retrouvé seul, à cette heure mauvaise qu'est pour moi la fin de la journée, l'heure où le soleil se couche, dans ce quartier des Ternes que je hais, qui me rappelle la période la plus horrible de ma vie – les années qui ont précédé le service militaire[78] –, et j'ai aussitôt broyé du noir, idiotement, sans raison particulière, si ce n'est la dispute avec Gilda, mais cela compte pour du beurre tant cette fille exaspérante est *en soi* une occasion perpétuelle, et sans cesse renouvelée, d'engueulades. *Non ce la faccio più !*

Nuit du 11 au 12 juin, dans le wagon-lit, après un copieux repas bien arrosé au wagon-restaurant. *Finalmente ! Torno a Venezia ! Viva la Mistigretta !*

Quand un médecin vous tâte le pouls et note, non de la fièvre à proprement parler, mais un léger état fébrile, il vous dit :

— *C'è un po' di moterello.*

D'un truc qui s'annonce devoir durer longtemps :

— *È una cosa che non ha mai morte.*[79]

Mardi 12. Dîner au Al Fontego avec Véronique. Cuisine exquise, un vrai délice. Je suis si heureux d'être de retour à Venise, ma très chère ville !

[ÉCRITURE DE VÉRONIQUE] *Zibibbo : vino dolce siciliano.*

Mercredi 13, à la Biennale, avec Mistigretta. Beau temps et peu de monde, c'est donc très agréable. Ce qui m'a le plus frappé, c'est le pavillon russe, en

particulier le travail d'AES (un groupe formé par Tatiana Arzamosova, Léon Evzovitch et Eugène Sviatsy), un beau, étrange film sur un monde peuplé d'enfants et d'adolescents. Dur, apocalyptique, saisissant.

Il y a aussi la réflexion de Sophie Calle sur le thème de la rupture. A-t-elle lu mon livre ?

16 h 30. Depuis ce matin, deux *messaggini* tendres de Maud. Redeviendrons-nous un jour amants ? Je n'ose l'espérer et je le désire de toutes mes forces.

« Je préfère te voir quand je serai toute belle en août, mille baisers. »

« Toi aussi, tu me manques, je pense très souvent à ce qu'on a vécu, toi et moi. »

Et cet autre message qui, lui, date de janvier :

« Mon ange, je n'oublie rien de ce que l'on a vécu, de ta peau, de ton parfum, même en 2007. »

Nietzsche en 1874 (vol. X, page 285) : « Je suis bien loin de croire que j'ai compris Schopenhauer avec exactitude, mais c'est grâce à lui (*soltanto per mezzo di lui*) que j'ai appris à me comprendre moi-même un peu mieux, et c'est pourquoi je lui témoigne la plus vive gratitude. »

Ne retenir que le bon côté des choses : *Pigliar la rosa e lasciar la spina.*

Pigliar dolore : *addolorarsi.*

Pigliar diletto : *dilettarsi.*

Venise, 14 juin. Je ne tiens plus ce journal. La semaine dernière, je n'ai pas écrit une ligne sur notre séjour à l'abbaye d'Ardenne avec Christian Giudicelli, sur notre conversation publique, sur mes entretiens avec Mélina Reynaud et Alain Massuard. À présent, je ne note rien sur mon séjour vénitien avec Véronique, sur notre rencontre au Palazzo Grassi avec les proches collaboratrices de Jean-Jacques Aillagon, Suzel Berneron et Silvia Roman, sur la

future grande exposition « Roma e i Barbari » à quoi elles travaillent avec passion.

Fameux, célèbre : *famigerato.*

Una donnina copiosa di forme.

Jeudi 14. Hier, aux Giardini, certains trucs de la Biennale nous avaient plu ; mais ce matin, à l'Arsenale, où nous sommes restés près de trois heures, nous n'avons quasi vu que des merdes. Des merdes insignifiantes, prétentieuses et incroyablement *politically correct.*

Quand je ne travaille pas, je ne suis qu'une *nave senza nocchiere*, un navire sans pilote (Dante, *Purgatorio*, C, VI, v. 77).

---

1 « Si j'ai bonne mémoire ».

2 « Petit déjeuner ».

3 « Il fait un peu frisquet. — Oui, un petit peu. »

4 « Striscia la notizia », d'Antonio Ricci, la meilleure émission de la télévision italienne ; l'émission favorite d'Alphonse Dulaurier dans *Mamma, li Turchi !* et *Voici venir le Fiancé.*

5 « Toujours le même refrain ».

6 Une fondation vénitienne où j'aime à travailler ; où, dans *Mamma, li Turchi !*, le hiéromoine Guérassime travaille à sa thèse sur l'incarnation du Logos chez saint Maxime le Confesseur.

7 « … bombardeur d'Éthiopiens, putschiste mondain et tenace *qualunquista* » (ce dernier mot, difficilement traduisible, désigne un bourgeois égoïste, soucieux seulement de ses propres intérêts, une sorte de poujadiste).

8 Un des surnoms de Véronique.

9 Cf. *Super flumina Babylonis.*

10 « J'ai une faim du tonnerre de Dieu ! »

11 Ici, sous ma plume, *pezzo grosso* signifie « ce qui compte, ce qui est important ».

12 Dans *Voici venir le Fiancé*, Alphonse Dulaurier, que le « courriel » des souverainistes n'enthousiasme pas mais qui n'aime pas davantage « e-mail », invente « émile », à la fois bien de chez nous, amusant et proche euphoniquement de l'expression américaine.

13 Hélène P. m'a inspiré le personnage d'Élisabeth dans *Les Lèvres menteuses.*

14 Hippolyte, l'amant d'Élisabeth dans *Les Lèvres menteuses.*

15 « Un dîner aux petits oignons, un festin ».

16 « J'ai sursauté en lisant »…

17 L'église Saint-Séraphin-de-Sarov, que dans *Voici venir le Fiancé* je rebaptise Saints-Boris-et-Gleb.

18 Il s'agit du Noël selon le calendrier julien, célébré le 7 janvier du calendrier grégorien ; le Noël orthodoxe appelé en France dans le langage courant « Noël russe ».

19 L'émission de Michele Canonica et Philippe Vannini sur Aligre FM à laquelle je suis depuis l'an 2000 régulièrement invité.

20 « Maître queux ».

21 Mot à mot, « nourri à la becquée par ». Ici, le sens est « dûment chapitré par ». Briand récite la leçon que lui a apprise Berthelot.

22 « Il n'y a là-dessus aucun doute. »

23 « Il faisait très chaud. » (Je traduis, mais c'est pour sa drôlerie que j'ai noté cette expression, non pour son sens, qui est banal. C'est le cas de la plupart des expressions italiennes que je relève dans mes carnets noirs, non pour ce qu'elles signifient, mais pour leur tournure qui m'intrigue, m'amuse.)

24 Une amie italienne.

25 Là, je renonce à traduire. Mesdemoiselles, prenez un amant italien ; messieurs, une petite amie italienne.

26 *Ossia* : « c'est-à-dire, en l'occurrence ».

27 Véronique et moi, passionnés de la langue italienne, nous échangeons volontiers les mots que chacun de nous découvre. Ici, Véronique a marqué *cianfrusaglia* qui signifie « choses sans intérêt, camelote, pacotille ».

28 « Que ferai-je ? La mort me talonne et la vie m'échappe. »

29 « Jouait le rôle ».

30 « … les jambes flageolantes ».

31 Cette remarque n'exclut évidemment pas que je puisse de temps à autre remettre droite une phrase bancale, corriger une grosse faute de syntaxe, supprimer une répétition, un adjectif ou un adverbe superflu ; mais certaines incorrections ont leur charme et à celles-ci je ne touche pas.

32 Baby-Boom, surnom de Marie-Élisabeth F., qui m'a inspiré le personnage d'Anne-Geneviève dans *Ivre du vin perdu*, tant de pages de mon journal intime, des poèmes ; que j'ai aimée à la folie.

33 Aux lecteurs qui n'auraient lu aucun de mes précédents livres, je rappelle que dans l'Église orthodoxe, le carême pascal n'a pas été adouci, gommé, quasi effacé, comme c'est le cas dans l'Église romaine, mais que ses règles séculaires demeurent inchangées, c'est-à-dire absorbantes (les très longs offices) et extrêmement strictes en ce qui touche les interdits alimentaires, le jeûne.

34 Cf. *La Prunelle de mes yeux.*

35 Texte recueilli en 2008 dans *Vous avez dit métèque ?*.

36 Chronique recueillie en 2008 dans *Vous avez dit métèque ?*.

37 Excellent vin blanc de la vallée du Rhône.

38 Le père Syméon arrivait de la Sarthe et, comme chacun sait, le voyage rompt le jeûne. Mes lecteurs se souviennent de l'amusante prise de bec que j'avais eue avec Maurice Clavel à propos d'un veau aux champignons mangé un vendredi par le général et Mme de Gaulle lors d'un de leurs voyages en province.

39 Chères jeunes lectrices cinéphiles, vous aurez compris qu'il s'agit d'un clin d'œil aux *Enfants du Paradis…*

40 Mes lecteurs le savent, je professe qu'un homme d'esprit doit être très

prudent, et modeste, en ce qui regarde la formulation du plaisir qu'il donne, ou croit donner, aux jeunes personnes qui lui font l'honneur de venir dans son lit. Vous avez compris ? *Ne quid nimis.* Dans ce délicat domaine des galipettes amoureuses, l'outrecuidance est presque toujours un synonyme du ridicule.

41 « Bel et émouvant discours d'adieu de Chirac. »

42 « … son arrogance que je hais… »

43 Une excellente librairie du boulevard Saint-Germain.

44 Le futur *Vous avez dit métèque ?*.

45 « Au pire elles sont passées de la table de travail du directeur d'*Oggi* à celle d'une grosse légume du groupe Rizzoli. »

46 Un sympathique restaurant de Marrakech, aujourd'hui disparu.

47 Cette édition italienne des entretiens de Schopenhauer avec ses disciples est plus complète que l'édition française que j'ai achetée à dix-sept ans, à l'époque où je découvrais avec éblouissement l'œuvre du Maître : A. Bossert, *Schopenhauer et ses disciples d'après ses conversations et sa correspondance*, Éditions Hachette, 1920.

48 « La vue des hommes suscite presque toujours en moi une nette répugnance. »

49 Un des personnages d'*Ivre du vin perdu* et de *Harrison Plaza.*

50 « … dont il était très proche et qu'il plaçait très haut ». Je dis dans *Maîtres et complices* la raison cocasse pour laquelle Schopenhauer renonça à rencontrer Byron, malgré la lettre d'introduction de Goethe qu'il avait en poche !

51 Une rupture survenue dans des circonstances dont je me suis souvenu pour décrire celle de Stefanie avec Nathalie, dans *Voici venir le Fiancé.*

52 … de « prendre un coup de soleil sur le crâne »…

53 Vénus, Bacchus et le Soleil invaincu…

54 … nous avons toujours « un solide appétit et une bonne descente »…

55 J'avais trente-trois ans lorsque j'épousai Tatiana (qui, elle, n'avait pas refusé) en l'église orthodoxe Saint-Serge, à Londres. Cf. *Élie et Phaéton.*

56 *Prendere la tintarella* : « bronzer, se dorer au soleil ».

57 Cf. *Harrison Plaza.*

58 « Qui n'est pas capable de s'indigner est dépourvu de talent. » On pourrait traduire aussi : « Seuls les gens de talent sont capables d'indignation. » Mieux vaut s'en tenir à l'italien, mille fois plus expressif et sonore.

59 « Un très petit nombre ».

60 Cf. la postface de *Douze poèmes pour Francesca.*

61 Sur mon camarade de régiment Daniel Palas, cf. les précédents tomes de mon journal et *Le Dîner des mousquetaires.*

62 Cf. les malencontres de Raoul Dolet dans *Mamma, li Turchi !*.

63 L'office de la mise au tombeau du Christ.

64 Suétone, *Douze Césars,* « Vie de Tibère », chapitre LXIV.

65 Je laisse aux traducteurs professionnels le soin de trouver une expression française aussi forte que cet italien *carnaccia maledetta !*. On pourrait proposer : « Sale chair maudite ! », mais c'est infiniment moins bien.

66 Quand je note ainsi des bribes en italien, il s'agit soit d'expressions qui me plaisent et que je désire retenir, soit de mots que je ne comprends pas et dont je me promets de chercher la signification dans le dictionnaire. J'invite mes lecteurs à la chercher, eux aussi. Lire un dictionnaire est toujours un exercice fécond.

67 À un jeune lecteur qui me découvrirait avec ce livre, ne saurait rien de moi, je signale que j'ai toujours voté pour François Mitterrand ; que, demain, le cas échéant, je voterais avec plaisir pour Laurent Fabius, pour Bertrand Delanoë. Ce n'est pas la gauche qui me fait horreur, c'est la quakeresse Royal.

68 Une gazette orthodoxe dont par pure charité chrétienne je caviarde le titre.

69 Cf. *Vénus et Junon.*

70 C'est le « Les chiffres, je n'y pige que couic » français.

71 Cf. la préface de *Vous avez dit métèque ?.*

72 Je préfère *traîtrement* à *traîtreusement*, et Vaugelas, qui n'appréciait pas *traîtreusement*, me donnerait raison.

73 À l'intention de mes plus jeunes lecteurs, je précise que c'est une allusion à

une chanson que, sous l’occupation allemande, chantaient les enfants des écoles : « Maréchal, nous voilà ! ».

74 Alfred Eibel.

75 « Si j’ose ainsi m’exprimer », « sauf votre respect », et autres tournures du même ordre.

76 À la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski, sise rue Daru.

77 La page 381 de la Pléiade (édition de 1973) : la maxime 255 du manuscrit Liancourt.

78 Cf. mon journal d’adolescence et de jeunesse, *Cette camisole de flammes.*

79 Expressions notées dans le monumental *Dizionario della lingua italiana* de Tommaseo que possède Nathalie Rheims, dont j’étais l’hôte.

La difficulté est que je suis *à la fois* le navire et le pilote.

Selon Pétrarque, une belle mort ennoblit une vie entière, *un bel morir tutta la vita onora.*

J’ai écrit la même chose, voilà quelques années, à propos du suicide de Mishima et de Montherlant[1].

Samedi soir, à Vini da Gigio où je me console du départ de Véronique (qui s’est en fin d’après-midi envolée pour Marrakech) en sirotant à moi seul la même bouteille de Schioppettino que nous avions bue à deux jeudi dernier.

Je lis dans *Telepiù* une interview de Hunter Tylo qui déclare ne plus vouloir vivre avec un comédien, qu’elle est lasse d’être avec quelqu’un qui ne cause que boulot, et conclut : « Les acteurs ne parlent que d’eux-mêmes », *gli attori parlano solo di se stessi.*

C’est exactement pourquoi je supporte si difficilement Gilda qui, *même au lit*, entre deux hurlements de plaisir ou d’hystérie (de ma vie je n’ai eu une maîtresse qui pendant l’amour poussât de pareils cris), me parle de tel auteur, de tel prix littéraire, de tel cocktail, bref *me fait chier* à un point incroyable.

Dimanche matin, sur le bateau qui me porte à l'aérodrome. Je n'ai pas pu avoir de wagon *single* au retour (de samedi à mardi le train de nuit était plein) et je dois donc me résigner à rentrer en avion, ce qui me met de méchante humeur. Autant j'aime le confort, l'insouciance d'un voyage en wagon-lit, autant la presse et l'attente qui sont devenues des synonymes du voyage en avion me sont pénibles. Quelle corvée !

Sur les rondeurs de l'adolescence, usées par le temps : *la sua bellezza non ha più le rotondità adolescenziali : è stata levigata dal tempo.*

Cet adjectif *levigato*, je l'ai lu dans un poème d'Ungaretti étudié avec Andrea Zinato à Zambler, en 1997 ou 1998. Il ne s'agit pas chez Ungaretti des joues rondes d'une lycéenne que creusent les années, mais des cailloux polis par les eaux d'un fleuve.

Manger des abricots (protéines).

Lundi 18 juin. Réveil parisien et pâteux. L'été, Paris sans Deligny, c'est le cafard assuré. Me jeter dans le travail, la diète, oui, mais en ai-je vraiment envie ?

Je note ça à la terrasse du café Le Métro. Une dame genre bourgeoise, la cinquantaine, flanquée d'un chien en laisse et d'une autre bourgeoise de son acabit, explique à celle-ci, désignant du doigt le Panthéon :

— Tu vois, ça, c'est l'Assemblée nationale.

Hier, dîner solitaire (et bon) aux Ronchons.

Ce matin, j'irai au vernissage de l'exposition « De Cézanne à Picasso », au musée d'Orsay, et j'irai seul. Je n'ai personne à qui proposer au débotté de m'accompagner. Nul ne se fait une juste idée de l'étendue de ma solitude. Même Véronique est persuadée qu'à Paris je suis « très entouré ».

Hier, je suis rentré à temps pour voter[2].

La collection Vollard.

Cézanne, *L'Enlèvement*, *L'Orgie*. Oserai-je l'écrire ? Sur de semblables sujets inspirés de l'antique, je préfère Ingres (et même, *horresco referens*, Couture).

Les Souliers de Van Gogh : une merveille.

Et aussi sa *Nuit étoilée sur le Rhône, à Arles.*

L'adolescente nue, *rosa e prosperosa*, peinte par Renoir en 1880.

Jacques Henric, hospitalisé à Saint-Jean-de-Dieu.

Appeler Catherine Millet.

Mardi. Lettre très malheureuse de Marie-Agnès qui m'attriste et me trouble au suprême.

Elle souffre de n'avoir pas d'enfant, elle souffre de sa double vie, elle est lasse de son travail, elle a des inquiétudes touchant sa santé, bref rien ne va, et si elle est heureuse dans mes bras, dès qu'elle en sort, mon existence n'est plus pour elle qu'une source de pénibles complications.

Ah ! le bovarysme !

Cet après-midi, amour avec Gilda qui m'a rappelé que c'est, jour pour jour, le troisième anniversaire de son dépucelage. Trois ans que je la supporte ! *Gabriel, santo subito !*

[ÉCRITURE DE SÉBASTIEN LE FOL]

« On ne peut pas maigrir à deux. » Sébastien, le 20/6/2007 chez Ribouldingue

Jeudi 21 juin. Je n'ai jamais cru au hasard, j'ai toujours cru au destin. C'est assurément mon ange gardien qui m'a donné l'idée, hier après-midi, de proposer à Anastasia de venir me chercher au cabinet de podologie où j'avais rendez-vous avec la jeune Élodie. Il faisait très beau. Nous nous sommes longuement promenés au jardin du Luxembourg, sur lequel j'ai jadis tant écrit et où je ne mets quasi plus jamais les pieds. C'était bien agréable. J'avais en poche le carton

d’invitation au vernissage d’une exposition de peinture arménienne au Petit Palais, je pensais que nous nous y rendrions avec le bus 83, mais Anastasia n’en avait qu’une médiocre envie, moi-même, ayant un dîner à 20 h 30 avec François Simon et Sébastien Le Fol dans un restaurant de la rue Saint-Julien-le-Pauvre, je n’étais pas enthousiasmé par cette perspective d’un aller-retour rive droite-rive gauche, nous étions heureux d’être ensemble au Luco, si paisible… C’est alors que mon *telefonino* a sonné. C’était Paul-Marie Coûteaux pour un dîner qu’il voudrait organiser chez lui. Un mot qu’il a prononcé m’a, de manière soudaine, inattendue, rappelé que le métropolite Georges Khodre[3], arrivé à Paris, faisait le soir même une causerie à la paroisse (orthodoxe) située dans la crypte de l’église (catholique) Saint-Sulpice. C’était un signe de Dieu, merci Paul-Marie ! Du coup, Anastasia et moi, nous sommes allés à Saint-Sulpice, heureux de revoir Mgr Georges, et de le revoir ensemble. Nous y avons retrouvé Olga Lossky.

Tous les assistants ont, je pense, été frappés par la force spirituelle de cette causerie.

Je n’avais pas revu Mgr Georges depuis de nombreuses années. Il est épaissi, vieilli, mais le souffle et la lumière qui émanent de sa présence, de sa parole, sont intacts.

À propos de la communion fréquente, dont il est, depuis sa jeunesse, un défenseur :

— Si vous attendez d’être dignes pour communier, vous ne communierez jamais. Observez que le prêtre n’est pas plus digne que les fidèles : peut-être, le matin même, a-t-il battu sa femme, et cependant à la liturgie il communie.

Dans la bouche des moines orthodoxes, les pensées profondes prennent souvent la forme d’une boutade ; ainsi, elles intimident moins, elles s’infusent plus aisément dans nos esprits et nos cœurs.

— Nous communions au Calice, a dit Mgr Georges, mais aussi à la Parole. Chacun de nous doit devenir un Évangile vivant.

L’islam ignore le corps glorieux.

Pour l’islam, l’Incarnation est impensable.

L’orthodoxie n’a connu ni la scolastique médiévale, ni la Renaissance italienne, ni la Réforme, mais elle a vécu une expérience existentielle de la sainteté.

Vendredi 22 juin, à l’Institut Saint-Serge où le métropolite Georges Khodre reçoit son diplôme de docteur *honoris causa*.

« La Russie ? C’est une autocratie limitée par la folie en Christ » (Kloutchevsky).

En ma présence, parlant de moi, Mgr Georges dit :

— Gabriel ne sera pas sauvé par Dieu, il sera sauvé par le Christ, parce qu’il a beaucoup aimé.

Samedi 23 juin, à nouveau à l’Institut Saint-Serge. Journée consacrée à Élisabeth Behr-Sigel[4].

Le Christ kénotique, mort sur la croix et victorieux de la mort, crucifié par amour, descendu aux enfers pour nous en libérer, est au cœur de la pensée d’Élisabeth Behr-Sigel.

Le « Ici et maintenant » de l’Évangile.

Ne pas opposer tradition et prophétisme.

Le chrétien est présent *au* monde sans être *du* monde.

Je suis heureux d’être à Saint-Serge. Hier, lors de la soirée consacrée à Mgr Georges, j’y ai retrouvé de nombreux amis que je n’avais pas vus depuis des années, le pasteur Laurent Gagnebin par exemple.

Régis Debray et Philippe de Saint Robert étaient là, eux aussi.

Dimanche 24 juin.

Amour avec Gilda.

J’écris ma chronique sur l’Angleterre pour la revue de Paul-Marie Coûteaux[5].

L’événement de la semaine, c’est la phrase dite par Mgr Khodre avant-hier à Saint-Serge :

— Gabriel ne sera pas sauvé par Dieu, il sera sauvé par le Christ, parce qu'il a beaucoup aimé.

Quelle phrase de feu !

Hier, toujours à Saint-Serge, la journée consacrée à Élisabeth Behr-Sigel m'a permis de revoir de vieux amis, de découvrir un sympathique jeune lecteur, le père Élisée, prêtre à la crypte de la rue Daru, de me plonger pendant quelques heures dans ce milieu qui fut le mien et qui, malgré mes scandaleux avatars, le demeure. Là, parmi ces visages familiers, cette *douceur* de l'orthodoxie, j'ai *su* que jamais je ne pourrai accepter le rôle qu'un ami d'un tout autre genre, le cher Kazik Hentchel, me propose avec insistance dans le film qu'il s'apprête à réaliser ; un film où la Vierge Marie sera raillée, la foi chrétienne tournée en dérision.

Ciucco : *ubriaco*, ivre, pompette.

— *Mi sento un po' ciucco.*

3e trimestre 2007

Majeure partie du carnet 126

Lundi 2 juillet. Avant-hier et hier, deux journées d'amour fou et aussi de complicité, de tendresse avec Marie-Agnès. Sinon, il y a eu l'anniversaire de Christian Giudicelli (avec les Jacques Nerson, toujours si amicaux et chaleureux), diverses rencontres italiennes, notamment une attachante poétesse, Patrizia Cavalli, invitée, grâce à moi, à l'émission « Italia in diretta » que nous avons enregistrée vendredi dernier. Mardi, assistant à la mairie du XIIIe arrondissement à la présentation de l'excellent livre d'Alberto Toscano sur la

France (avec Alessandro Levi Sandri, Marc Lazar et Michele Canonica), j'ai été frappé par la beauté d'une jeune comédienne et sa ressemblance avec Francesca. Je lui ai parlé après la réunion. Elle m'a dit être heureuse de me connaître, m'a donné son numéro de *telefonino* et son émile. Elle se prénomme Aurélie.

J'ai souvent vu Gilda ces derniers temps, mais ce week-end, ayant refusé de l'accompagner au *Goldoni* de Giorgio Ferrara (déjà vu il y a moins de quinze jours), j'ai eu droit à une scène de jalousie très « Avoriaz *for ever* ». Je pensais que, depuis la publication de *Voici venir le Fiancé*, cet « Avoriaz *for ever* » appartenait au patrimoine romanesque français, mais il y a toujours un moment où la réalité se met à imiter la fiction…

Cela dit, un jaloux ou une jalouse a toujours une bonne raison de l'être.

La pravità : *la malvagità*, la perversion
Disabbellire : *far perdere bellezza*, enlaidir.

Mercredi 4 juillet, je dîne seul au Bouledogue. Je n'avais pas l'intention de dîner, ayant depuis Zagarolo et Venise plusieurs kilos à perdre, mais Gilda est venue chez moi en fin d'après-midi, nous nous sommes aimés, puis je l'ai accompagnée jusqu'au métro Hôtel de Ville et, me trouvant rue du Temple, j'ai eu envie de revoir mes copains du Bouledogue, Jean-Pierre Rubine, Didier Delor, et je ne suis pas homme à résister à une envie.

Du coup, je suis au Bouledogue, je bois, je mange et demain matin, me pesant, je serai furieux contre moi, mais à l'instant je suis heureux, et c'est cela qui compte : être heureux *à l'instant*. Demain n'existe pas.

Ce matin, assemblée générale de l'IMEC, rue de Rivoli. Quel soulagement, avoir mon *carteggio* amoureux à l'abbaye d'Ardenne, quelle tranquillité, quelle liberté !

Savoir que les lettres de Francesca, de Pauline B., de Marie-Élisabeth, de Marie-Agnès, d'Élisabeth L., de Pascale E., de Deniz C., d'Anne T., de Diane K., de Julie, de Vanessa, d'Hélène, de Véronique, de Clarisse, d'Anne,

d'Anastasia, d'Éléonore, d'Aouatife, de Maud, de Marie et de tant d'autres merveilleuses amantes sont désormais sauvées, sauvegardées, transmises, quel bonheur ! C'est l'unique justification de ma vie – ma vie absurde et pécheresse, mon échec de vie.

(« Mon échec de vie », comme on dit « ma conne de vie ».)

Hier, dîner aux Ronchons, puis nuit d'amour avec mon incomparable Marie-Agnès.

Marie-Agnès, Anastasia et Gilda sont (depuis ma rupture avec Géraldine) mes trois maîtresses et je tâche, sans probablement y réussir, à les rendre heureuses. Si Mayssa n'avait pas soudainement disparu, elles seraient quatre. Pour un homme qui aura soixante et onze ans le 12 août prochain, ce n'est pas mal.

Je ne suis pas pour autant content de moi. À l'encontre de ce qu'écrivent mes zoïles, je suis *très rarement* content de moi. Ma vie est ma vie, je l'ai librement choisie, mais je n'en suis pas fier. La semaine dernière, à Saint-Serge, entouré de gens tellement *bien* et *bons*, j'ai été saisi par l'abîme séparant ces amis qui vivent en chrétiens du personnage dissolu, faible, esclave de ses passions que je suis.

Je ne suis pas vraiment mauvais, mais je ne suis pas bon. Je suis un gentil salaud, mais ce nonobstant un salaud.

Si mes livres me survivent, je serai justifié. Si mes livres sont encore *vivants* cinquante ans, cent ans après ma mort, je serai justifié. Si mes livres meurent avec moi, je n'aurai été qu'un aventurier.

Cela dit, je continue à dactylographier mon journal intime inédit. J'en suis à février 90. C'est le seul travail dont je sois présentement capable, le plus nécessaire et urgent.

Le pèlerin et le vigneron travaillent l'un et l'autre à la vigne du Seigneur, selon le rythme de la vie liturgique, toujours différente et toujours la même. Fonction thérapeutique, corroborante du vin.

Vendredi, 15 h 30, désheuré, à une terrasse du boulevard Saint-Germain, je guette les rayons de soleil. Depuis mon retour de Zagarolo, qui remonte déjà à plusieurs semaines, je n'ai pas eu l'occasion de me mettre une seule fois en maillot de bain, cet été parisien est pourri, le ciel est gris, l'air est froid, ce qui contribue à augmenter ma morosité.

Hier, Dieu sait pourquoi, un vaisseau sanguin a éclaté dans mon œil gauche (celui déjà opéré deux fois). La pharmacienne m'a prescrit un collyre, mais ce progressif délabrement de ma vieille carcasse m'ôte, lui aussi, tout élan.

Je ne devrais pas être au soleil à buller, je devrais être chez moi à ranger mon bordel, mais je suis si bas que, si j'étais dans mon placard, au lieu de faire des rangements, je m'allongerais sur le futon et dormirais jusqu'à l'arrivée de Gilda, en fin d'après-midi.

Le seul point ensoleillé de ma vie : Marie-Agnès, Gilda et Anastasia sont présentement adorables et me rendent, autant qu'elles le peuvent, heureux. [Hier], à midi, après avoir déjeuné, seul, chez Lipp j'ai retrouvé Gilda place Saint-Sulpice. Me touche le naturel avec quoi cette jolie fille se pend à mon bras, à mon cou, me donne des baisers tendres en public. Quelle fraîcheur ! Les « passants honnêtes[6] » se retournent parfois sur nous, interloqués, ça m'amuse.

Le dernier week-end avec Marie-Agnès, mon incomparable Marie-Agnès, a été paradisiaque.

J'aurai soixante et onze ans dans un peu plus d'un mois. Je dois mettre les bouchées doubles.

Ces temps derniers, j'ai beaucoup parlé italien : au dîner donné par Alessandro Levi Sandri, où j'étais le seul Français ; avec la jeune Simona Saffioti dont j'ai récemment fait la connaissance. Cela aussi me fait plaisir et stimule *le mie piccole cellule grige*.

Parfois, trop souvent, j'ai le sentiment que mes lecteurs (masculins) les plus fervents m'admirent et me lisent pour de mauvaises raisons, pour ce qu'il y a de pire en moi ; que j'assume leur part d'ombre ; qu'ils vivent à travers moi ce

qu’ils n’oseraient jamais vivre.

Mardi 10 juillet. Plongé dans mes rangements, je tombe sur un vieil article de Félicien Marceau sur Casanova paru à *La Revue des Deux Mondes* (je n’ai pas noté la date).

Marceau lui aussi, comme tout le monde, accuse Casanova d’être un menteur, un imposteur : « Que, dans le récit de ses aventures galantes, il ait parfois embelli, rajeuni ou anobli ses conquêtes, c’est probable. »

Ce trait mesquin me déçoit sous la plume de Félicien Marceau, que j’estime.

Lire ça fortifie la profonde satisfaction que j’ai d’avoir mis en sécurité mon *carteggio* amoureux, les lettres et les photos de mes jeunes amantes.

Mercredi 11 juillet. Il est 10 h 30 du matin et je suis assis dans un cinéma du boulevard des Italiens, ne voulant pas attendre d’être en Italie pour voir le nouveau *Harry Potter* qui sort aujourd’hui en France. Dans la salle, beaucoup d’adolescents, quelques enfants accompagnés de leurs parents. Ce cinéma, l’UGC Opéra, est un des rares où passe la version anglaise et c’est pourquoi je l’ai choisi : autant j’aime le doublage italien, autant je ne supporte pas la vulgarité des voix françaises.

Hier, précieux dîner avec la belle Céline Ottenwaelter que j’aime de plus en plus. Le fait que nous ne soyons pas amants ajoute du piquant, du charme à sa présence. Ne pas coucher est parfois (presque) aussi agréable que coucher.

Mercredi après-midi. *Harry Potter et l’Ordre du Phénix* est bien, mais n’a pas la fraîcheur du premier épisode, *Harry Potter et la pierre philosophale.* À l’image des romans, auxquels les réalisateurs sont fidèles, les films sont de plus en plus sombres, durs – même si l’on y retrouve ce bel éloge du courage, de la ténacité, de l’amitié, de l’amour.

Je suis plus que jamais un admirateur d’Emma Watson.

J’écris cela à une terrasse où je me suis posé pour jouir un instant du chaud soleil qui, enfin, après des semaines de nuages et de pluie, daigne montrer le

bout du nez. Je sors de chez Pia que j'avais déjà vue hier. Mettant de l'ordre dans ses placards, elle a découvert un gros carton plein de trucs m'appartenant : premier tapuscrit (annoté, corrigé d'abondance) de *Nous n'irons plus au Luxembourg*, poèmes écrits en Algérie que je croyais perdus, lettres de petites amies, d'amis, de lecteurs, doubles carbone d'articles que j'ai publiés à *Combat*, notes sur Montherlant, exemplaires de *Jeunesse orthodoxe*, etc.

J'en suis ému, heureux, et cela tombe comme du parmesan sur des macaronis puisque je suis précisément dans les nouveaux cartons destinés à l'IMEC.

Pia. Nous ne nous étions pas vus depuis des mois et nous nous sommes retrouvés comme si nous nous étions quittés la veille. Lorsque les amours évoluent ainsi en amitié complice, c'est le rêve.

Vendredi 13 juillet. Enfin le soleil et la chaleur ! Il était temps ! Depuis mon retour de Venise, il y a une vingtaine de jours, on se serait cru au mois de novembre.

16 h 45, au soleil, sur la pelouse du XVe arrondissement. Je ne m'étais pas mis en maillot de bain depuis mon retour de Zagarolo et cela me manquait trop. Sitôt après un très sympathique déjeuner au Chez Léon, rue de l'Isly, un bistrot à l'ancienne que Céline, Julia et Florent m'ont fait découvrir, j'ai filé sur cette pelouse qui n'est certes qu'un lamentable ersatz de la piscine Deligny, mais c'est mieux que rien.

— *Oggi, tira un'ariaccia !*
— *Oggi, non è la mia giornata.*
— *Beato chi se la scopa*[7] *!*

Lundi 16 juillet. Le beau temps n'est déjà plus qu'un souvenir, le ciel est à nouveau gris-noir, il pleut des cordes, il fait frais, c'est ce que les écolos appellent le réchauffement climatique.

Il est 17 h 30, je suis au café Le Concorde (où, naguère, sortant de la piscine Deligny, nous venions, Roland Jaccard et moi, boire un cidre glacé), boulevard Saint-Germain, j'attends Véronique qui a rendez-vous au Quai d'Orsay.

Quand je considère ce que sont aujourd'hui mes relations avec Véronique – cette absence de désir, d'ambiguïté, ce côté frère et sœur –, mon journal 90 que je suis en train de dactylographier où la même Véronique est une amante voluptuosissime, impudique, insatiable, semble un texte de pure fiction.

Hier, j'ai tapé des pages où est décrit un retour de flammes de Vanessa que j'avais oublié, dont je n'avais nul souvenir : en mars 90, elle est venue chez moi, nous nous sommes donné des baisers à langue dardée, caressés…

C'est incroyable, les pièges de la mémoire, et comme j'ai raison d'écrire mon journal, de *fixer* les instants précieux. Sinon, étant un *smemorato di professione* (comme dirait Buzzati), ma vie s'écoulerait tel du sable, je ne retiendrais rien, tout serait effroyablement confus.

Notons donc qu'avant-hier, chez elle, et hier chez moi, Gilda et moi nous nous sommes aimés avec enthousiasme et ferveur. Elle m'assure que je la fais mourir de plaisir, j'espère que c'est vrai, et comme elle est très demandeuse, me téléphone sans cesse pour me dire qu'elle a très envie de moi, me propose de nous voir, j'ai la faiblesse de croire que c'est sincère, qu'elle aime à être au pieu en ma compagnie.

Son travail lui plaît, elle le fait bien, sa patronne l'apprécie, tout baigne, ma jeune amante est donc de belle humeur, beaucoup plus calme et moins inquiète qu'à l'époque où je prenais des notes sur elle pour nourrir mon personnage de […] dans […].

Jeudi 19 juillet. Est-ce pour me punir de la scène de jalousie, une scène furieuse, folle, que j'ai faite avant-hier soir, par répondeur téléphonique interposé, à mon adorable Marie-Agnès ? Le bon Dieu m'a envoyé la nuit dernière des crampes très douloureuses dans les jambes et ce matin une migraine qui m'a empêché de faire quoi que ce fût de la journée.

Hier, réconciliation au pageot avec Marie-Agnès qui, pour me persuader de son amour et calmer mes inquiétudes, s'est montrée plus sensuelle, voluptueuse, habile à me donner du plaisir que jamais. C'était génial.

Après l'amour, je suis allé chez le pasteur Laurent Gagnebin, ce vieil et fidèle ami perdu de vue et retrouvé l'autre jour à l'Institut Saint-Serge pour la remise du diplôme *honoris causa* à Mgr Georges Khodre. Nous avons dîné dans un sympathique caboulot proche le métro Colonel-Fabien, évoqué le passé, causé religion… C'était bien agréable. Son appartement, situé rue […], au sixième étage, est, lui aussi, fort agréable, mais je n'aimerais pas vivre dans ce quartier, trop excentré pour mon goût, et le changement à la gare du Nord, entre le métro et le RER, est, à minuit, une expérience gratinée : on se croirait dans *La Nuit des morts-vivants.*

Mardi 23 juillet, 12 h 30, au Sarah Bernhardt, place du Châtelet, où j'ai rendez-vous avec Marianne Paul-Boncour. Elle est sur le point de partir pour le Caucase ; moi, je reste à Paris et pense y rester tout le mois d'août. J'ai plusieurs fers au feu et il en est au moins un que je ne peux mener à bien que dans mon placard parisien : le classement des nouveaux papiers destinés à l'IMEC, un travail qui progresse lentement, vu que j'en profite, lorsque je tombe sur de vieux articles oubliés qui ne figurent pas dans les quatre premiers recueils, pour les dactylographier et constituer ainsi un cinquième volume[8].

Ma santé est bonne, les résultats de l'analyse sanguine sont excellents, le temps semble vouloir se mettre au beau, mes relations amoureuses avec Marie-Agnès, Anastasia et Gilda sont harmonieuses, vive la vie !

Titre pour un futur tome de journal intime (des années 2000) : *J'ai encore soif.*

Sono un po' stagionatello a, en gros, le même sens que « Je me fais vieux », mais est tellement plus joli !

Stagionato : *attempato*.

Dans *Un medico in famiglia*, un grand-père dit à sa petite-fille : « Un homme digne de ce nom est comme le parmesan : plus il avance en âge, meilleur il est », *l'uomo vero è come il parmigiano : più è stagionato, più è buono*.

L'homme repu ne pourra jamais comprendre celui qui a faim : *il sazio non potrà mai capire il digiunato.*

Ce dernier proverbe, à appliquer au regard défiant, voire hostile, que les Européens, même ceux qui ne sont pas d'extrême droite, portent sur ces va-nu-pieds que sont les émigrés clandestins.

26 juillet. Hier, charmant dîner chez les Michele Canonica. Il y avait l'ambassadeur d'Italie, Ludovico Ortona, et sa femme à la droite de qui j'étais assis (elle est vive, lettrée, drôle, très sympathique), un journaliste, un avocat et le consul général, Alessandro Levi Sandri. J'étais le seul Français, ce qui m'a fait honneur et plaisir.

Samedi 28 juillet. Je dîne seul au Bouledogue après avoir assisté aux vigiles à Saint-Victor.

J'aurais pu dîner chez moi d'un yaourt, c'eût été, vu le poids qu'indique la balance, plus raisonnable, mais je n'ai pas envie d'être raisonnable ; en outre, n'ayant pas bougé de mon placard de toute la journée (j'ai travaillé à mon cinquième recueil de 10 heures à 16 heures, puis de 16 h 30 à 18 h 45 amour avec Gilda, et ensuite l'église), j'avais envie de me dégourdir les jambes.

Hier, après le travail et l'amour avec Gilda, dîner à la Bastide Odéon (où je n'avais pas mangé depuis que La Table Ronde a quitté la rue Corneille) avec Anastasia, son frère et la délicieuse jeune femme de ce dernier.

Voilà au moins trois semaines que je n'ai pas fait l'amour avec Anastasia, souvent fatiguée, indisposée. En revanche, ces derniers quinze jours, je l'ai fait maintes fois avec ma voluptueuse et exquise Marie-Agnès que j'aime de plus en

plus.

J’essaye d’être très gentil avec tout le monde. Comme je ne suis pas *gentil* par tempérament, cela demande de la vigilance et des efforts ; mais le plaisir que celles que j’aime en éprouvent vaut bien ça.

Ai-je noté le dîner avec C. ? Ce pauvre abbé était malheureux lorsqu’il était à la Fraternité Saint Pie X et à Paris. À présent qu’il est rentré dans le bercail de l’Église canonique et est à Rome, il n’est pas plus heureux pour autant. Cela me peine parce que je l’aime beaucoup. Je n’ai jamais rencontré de ma vie un homme qui fût aussi perpétuellement *insatisfait.*

S’il était professeur, ou notaire, ou épicier, je comprendrais. Mais un prêtre de Jésus-Christ ! Quelle tristesse !

Cela dit, si j’ai présentement un bon moral, c’est parce que je travaille. Je serais désœuvré, je n’aurais que *le cul* dans ma vie, peut-être serais-je aussi déprimé que C. (qui, lui, le cul, ne l’a même pas !).

J’ai mes jeunes amantes, j’ai l’Église et j’ai mon travail d’écrivain. Cela fait des journées bien pleines et ne me laisse pas le temps de broyer du noir.

Ah oui ! grande nouvelle ! l’archimandrite Syméon s’est abonné, lui aussi, à Internet ! Sous la protection de l’archange Gabriel, patron des télécommunications et de ma pomme, je vais donc pouvoir établir une correspondance *électronique* avec mon père spirituel ! *Felicità, felicità !*

J’écris cela au Bouledogue où je suis seul sans être seul, puisque les maîtres de maison, Jean-Pierre et Didier, me comblent d’attentions, de prévenance, d’amitié. Comme j’ai eu raison de ne pas rester enfermé dans mon placard, d’aller à la rencontre des *autres*.

Les *autres* sont parfois, et même souvent, le cauchemar ; mais ils sont aussi la lumière. Ce n’est pas dans un miroir, c’est sur le visage des *autres* que nous pouvons, fugitivement, entrevoir la face du Christ.

Lundi, 7 h 30. Je me lève, le plombier vient chez moi à 8 h 30, je ne peux pas

traîner au lit. J'allume la radio. Michel Serrault est mort. Cela m'attriste, comme m'attristèrent les morts d'Arletty, de Cary Grant… Je l'admirais.

Quel sentiment vivifiant, l'admiration !

Lundi 30 juillet, seul, chez moi, après l'amour avec Gilda, puis notre dîner au Bouledogue (qui ferme demain).

Ce matin, j'avais appris la mort de Michel Serrault. Cet après-midi, c'est celle d'Ingmar Bergman qui m'a frappé au cœur. Dans mon adolescence, il y a peu, très peu de films qui m'aient autant captivé, enchanté, durablement marqué que *Le Septième Sceau* et *Sourires d'une nuit d'été*. Plus tard, *Les Fraises sauvages* m'a, lui aussi, ému, ébloui.

Mardi 31 juillet. On dit qu'il n'y a plus d'artisans. Pourtant le plombier du boulevard Saint-Germain vient de réparer avec une admirable célérité les robinets du lavabo qui fuyaient, de changer ceux de la baignoire (le truc qui permet de passer du bain à la douche était cassé). Quelle efficacité ! J'en suis tout ébaubi.

Grâce à lui j'ai pu prendre une douche et c'est sentant bon, rasé de frais, que j'ai accueilli la jeune Gilda venue faire l'amour à l'heure du déjeuner.

« Il faut savoir souffrir *pour* l'Église, mais il faut aussi savoir souffrir *par* l'Église », a écrit le père de Lubac.

(Entendu sur Radio Notre-Dame à 2 h 55, durant la nuit du 31 juillet au 1er août 2007, après avoir été brutalement réveillé par des crampes aux jambes vraiment atroces qui m'ont fait *crier*.)

Vendredi 3 août. Noter ses pointes de mélancolie, de *taedium vitae*, c'est bien ; mais il convient de noter aussi ses moments de bonheur, sinon le tableau serait faussé, la vérité ternie.

Présentement je suis très heureux. Le beau temps est revenu, je travaille à mon

carteggio, ma santé est excellente, et ma vie amoureuse enchanteresse. Ce matin, Gilda a sonné à ma porte et nous nous sommes aimés divinement jusqu'à 10 h 40, cette jolie friponne m'a fait mourir de plaisir et j'ai explosé en elle, formant le vœu qu'elle prenne bien sa pilule.

Avant-hier, c'est Marie-Agnès qui, peut-être pour se faire pardonner de partir en Auvergne avec *l'autre*, s'est appliquée à me donner les sensations les plus exquises, les plus voluptueuses (avant le dîner avec Daniel Colagrossi, ravi que son livre sur Topor paraisse, sa joie était agréable à voir[9]).

Hier, à 17 h 30, Gilda m'a traîné voir *Ratatouille*, un de ces dessins animés qu'elle adore. Je n'étais pas, entrant au Danton, sûr de m'amuser autant qu'elle. Eh bien ! je me trompais, ce film m'a enchanté, un film à la gloire de la cuisine française, comme le fut dans un autre genre *Le Festin de Babette* (vu avec Hélène P. dans un cinéma aujourd'hui disparu du boulevard Saint-Germain). *Ratatouille*, admirablement ficelé, drôle, émouvant, stimulant, plein de trouvailles, un vrai régal. Parmi les mérites de cette projection, il y a eu celui de me donner une faim du tonnerre de Brest, et j'ai amené Gilda dîner aux Ronchons. Elle aurait aimé dormir chez moi, mais fatigué, repu, je n'avais qu'une envie : dormir et dormir seul. D'où ma proposition que nous fissions l'amour le lendemain matin, frais et dispos. Gilda a eu lieu de s'en féliciter, et moi aussi.

5 août, me rendant chez Gilda, à l'autre bout de Paris, alors que j'ai tant de travail.

L'indiscutable supériorité des michetonneuses de Bangkok ou de Manille sur les filles qui à Paris m'aiment d'amour, c'est qu'elles ne dévorent pas mon temps. On baise, puis, après la baise, chacun se rhabille et vaque à ses affaires. On pourrait dire que je les paye pour qu'elles se reculottent et fichent le camp. En revanche, les filles que je baise gratis, les filles qui m'aiment, le prix, ce n'est pas mon fric, c'est mon temps. Après la baise il faut rester ensemble, les distraire, leur consacrer la soirée, parfois dormir avec, ça n'en finit plus.

En outre, les michetonneuses, si je reste un certain temps sans les voir, elles me relancent certes au téléphone, mais au fond elles s'en fichent. Tandis que les amantes amoureuses, elles se croient illico abandonnées, trahies, ce sont des pleurs et des grincements de dents.

6 août, jour de la Transfiguration (nouveau style). Le cardinal Jean-Marie Lustiger est mort[10].

8 août. Obsèques d'Hélène Gourdon à Saint-Victor. La mort d'Hélène [*phrase inachevée*]

Dimanche 12 août, dans le métro qui me conduit à Vincennes où j'ai rendez-vous avec… Maud.

Il est 10 h 36. À cette heure m'ont souhaité un bon anniversaire : une amante, Marie-Agnès ; une ex-amante, Marie D. ; une amie, Pauline Hennessy ; un lecteur, M. Gilles Rocton (qui m'avait récemment invité à dîner).

Avec Maud, ce rendez-vous est prévu depuis longtemps : nous avons décidé de visiter ensemble le donjon du château de Vincennes, ce fameux donjon où furent emprisonnés l'abbé de Saint-Cyran et le duc de Beaufort, qui du temps de nos amours était en restauration et fermé au public.

Maud m'envoie de temps à autre des messages tendres, mais voilà bien longtemps que nous ne nous sommes pas revus.

Gilda vient de me souhaiter un bon anniversaire ; puis Michele Canonica, d'Italie.

Messages tendres d'Élisabeth L., de Loan, de Géraldine. Et aussi d'Anastasia, de Marie R., de Sophie P.

Appel de Philippe de Saint Robert. Un sms de Frank Laganier, des États-Unis !

— *Con quello bellimbusto là, si vuole una patienza*[11] *!*

13 août. Émile de Maud :

« *Tesoro mio*, ce fut une vraie joie de te (re) voir hier. J'étais très émue et des milliers de souvenirs me sont revenus en rafales. C'est un sentiment étrange de s'être connus si proches, si amants et de se retrouver comme hier, un peu gauches, un peu intimidés.

« On ne remettra pas plusieurs années à nous revoir. Beaucoup de choses de toi me manquent. »

Ah ! si toutes les ex se comportaient comme Maud, la vie serait un paradis.

Hier, après ces retrouvailles tendres, nostalgiques, et la captivante visite du donjon du château de Vincennes, j'ai quitté cette ex pour retrouver une actuelle. Délicieuse séance d'amour avec Gilda, puis dîner *coi fiocchi* chez Lipp où, *alla faccia della bilancia*, Gilda s'est tapé un millefeuille et moi un baba au rhum ! Ce n'est pas le 12 août tous les jours.

Arrivée de Marie-Agnès : train 5982 en provenance de Clermont, 16 h 36 à la gare de Lyon.

Venire a pro di qualcosa : *andare a capo*, *conseguire*, « mener à bonne fin ».

Buon pro ti faccia : se dit pour souhaiter de bonnes choses à un ami, se réjouir avec lui d'un sien bonheur.

Pargoleggiare : *vaneggiare, bamboleggiare*, « se comporter comme un enfant ».

Mario[12] me dit : « Tes essais ont un fond pédagogique. »

Ce n'est pas faux, bien que je n'aie jamais souhaité être un pédagogue.

Tout *éveil* est pédagogique.

15 août. Après une nuit quasi blanche, finalement endormi vers 7 heures, je me suis réveillé à 11 heures du matin, convaincu que nous étions le 14, mais non, c'est le 15 août, que la Sainte Vierge nous protège, moi et celles que

j’aime…

15 heures. J’ai, pour leur film sur moi, été interrogé par Nicolas Bailly et Pierre Nicolas, dans mon placard. Nous avons fait du bon travail, je crois.

Ensuite, j’ai retrouvé à l’église Saint-Germain-des-Prés, devant la statue de la Vierge (celle du miracle du 12 juin 1986), Véronique, à peine arrivée de Marrakech.

Una cena al bacio : un synonyme de *una cena coi fiocchi*, que j’utilise dans *Mamma, li Turchi !*, c’est-à-dire un repas délicieux, aux petits oignons.

Dimanche 19 août, dans le RER qui me conduit à l’Étoile : c’est la Transfiguration (ancien style) et j’aimerais assister à la liturgie, rue Daru, puisque hier, après le déjeuner avec les Belges[13], j’ai fait l’amour avec Gilda au lieu d’assister, comme je l’aurais dû, aux vigiles de la fête, que j’aime tant.

À Daru, je retrouverai Marie-Agnès qui, depuis son retour d’Auvergne, est adorable et me rend très heureux.

Mardi 21 août. François Mauriac a écrit que j’étais un maître de la douche écossaise. C’est un genre où Marie-Agnès, elle aussi, excelle.

Les derniers mots tracés dans ce carnet, avant-hier, étaient sur le bonheur que depuis mardi dernier me donnait Marie-Agnès. De fait, ces quelques jours qu’elle m’a entièrement consacrés ont été paradisiaques, en particulier avant-hier, jour de la Transfiguration, et hier. Jamais peut-être nous ne nous étions aussi bien aimés. J’adore Marie-Agnès au lit, où elle est une voluptueuse amante, et je l’adore en dehors du lit où elle est une compagne toujours exquise.

Oui, beaucoup de bonheur et c’est un homme comblé, pleinement heureux, qui l’a quittée hier soir sur le quai du RER aux Halles, elle rentrant à R. et moi rejoignant Dominique Noguez avec qui je dînais dans un restaurant de la rue de Tournon.

De retour de ce dîner amical, fort bon et bien arrosé, j’ai trouvé sur le répondeur un message très passionné de Marie-Agnès où elle me disait, elle aussi, le bonheur de ces derniers jours, puis m’annonçait qu’elle repartait ce matin pour deux semaines.

Oui, la douche écossaise. Je l’aimerais moins, je romprais, mais je n’ai que peu de temps à vivre et je ne veux pas me priver idiotement des miettes de bonheur, des fugaces instants de félicité que m’offre mon destin.

Marie-Agnès me fait souffrir, mais moi aussi je fais souffrir. Par exemple Anastasia qui espérait vivre avec moi cette fête de la Transfiguration et à qui je n’ai pas fait signe.

Quant à Gilda, nous ne nous disputons plus, nous couchons ensemble de temps en temps, mais la flamme s’est éteinte. Gilda ne me captive plus et au réciproque elle n’éprouve plus cet amour fou qu’elle nourrissait à mon égard quand elle me rendait chèvre, me persécutait, m’exaspérait, mais aussi, c’est clair, me fascinait.

[…]

Aujourd’hui, c’est très différent : elle me caresse juste ce qu’il faut pour que je bande et dès que je bande elle s’arrête pour que je la bourre. Ses caresses sont mécaniques, parfois, me caressant, elle a l’air de s’ennuyer, de penser à autre chose. De cela, un amant attentif se rend très bien compte, et rien n’est plus propre à le refroidir. Elle s’éloigne ? Soit, mais moi aussi.

Come si sol dire…

— Tutto bene ? — Mai stato meglio.[14]

26 août. La Grèce ravagée par les flammes. Les récits, les images de cette tragédie brûlent le cœur. Je ne suis pas *physiquement* un familier de la Grèce, n’y ayant séjourné que deux fois, en 1967 et 1991[15], mais je le suis *spirituellement*, comme païen et comme chrétien.

Un orthodoxe français entend sans cesse parler de la Grèce. J’ai tant d’amis

grecs ou d’origine grecque, tant de proches qui se rendent très souvent en Grèce, je suis avec tant d’attention les événements qui touchent l’Église orthodoxe, la Grèce fait partie de moi, elle m’est consubstantielle, et ce feu où tout s’engouffre me brûle quasi autant que m’a brûlé en 1996 l’incendie qui a détruit la Fenice, à Venise.

J’écris ces mots à la terrasse du Ronsard, boulevard Saint-Germain. Pour la première fois depuis des semaines le ciel est uniment bleu, une belle journée (enfin !) s’annonce.

Lorsque, fin janvier 96, de retour de Marrakech, me réveillant et allumant la radio, j’appris, horrifié, la destruction par le feu de la Fenice, spontanément, sans réfléchir, je téléphonai à Anne L.B., avec qui j’avais fait un séjour amoureux à Venise et dont le nom, le visage étaient alors ceux qui dans mon cœur y étaient intimement liés.

Anne, furieuse, m’engueula. J’ai raconté cette pénible scène dans *De la rupture.*

Ce matin, mû par un irraisonné identique élan, songeant à notre très amoureux séjour en Grèce, j’ai appelé la belle Anne sur son *telefonino*. Je pensais tomber sur le répondeur, laisser un message. Elle a décroché, a dit un « Allô ! » très aimable et détendu, le « Allô ! » de quelqu’un que, malgré l’heure matinale (il devait être 9 h 15), je ne dérangeais pas.

Je me suis nommé.

Le ton a changé du tout.

— Gabriel, tu tombes très mal.

Et elle m’a raccroché au nez.

Quel sexe !

Moi aussi, de très nombreuses ex, j’ai cessé de les aimer, leur nom ne fait plus battre la chamade à mon cœur ; mais quand l’une d’elles me donne de manière inattendue signe de vie, je ne suis pas furieux, je ne lui raccroche pas au nez, je ne me comporte pas de façon aussi grossière, aussi froide.

C'est cette sécheresse qui, chez Anne, me fait mal. Qu'une femme cesse d'aimer un homme, qu'elle l'oublie, qu'elle tourne la page, soit ; mais pourquoi tant d'inutile et blessante agressivité ?

De quoi Anne se venge-t-elle ? Moi, et je pense que de nombreux hommes me ressemblent sur ce point, j'ai tendance à oublier les douleurs, les querelles, pour ne me souvenir que des moments heureux, du plaisir, de la complicité, de la tendresse. Certaines femmes, elles, semblent ne vouloir se rappeler que les instants où je les ai fait souffrir.

Anne L. B. J'ai souvent pressenti chez elle ce désir de tourner la page Gabriel ; souvent noté son irritation contre mon souhait de demeurer, par-delà notre rupture, une présence amicale dans sa vie ; mais je ne pensais pas qu'elle en arriverait à une telle indifférence, à ce mixte de désinvolture et de dureté.

L'erreur, ce sont les objets que j'ai chargé Marianne Paul-Boncour de lui remettre : le masque mortuaire de Pascal, cadeau de la Société de Port-Royal, le portrait d'enfant par Mariette Lydis, cadeau de Montherlant. Je me figurais naïvement qu'il lui serait plus agréable de recevoir cet héritage alors que je suis *vivo e vegeto*, plutôt qu'après ma mort. Je me trompais : Anne a interprété ce geste comme une volonté indiscrète d'envahir sa vie actuelle, de m'imposer chez elle avec d'encombrants (un masque, un tableau) souvenirs. J'ai en cette occasion été maladroit et je m'étonne que Marianne, cette jeune femme si intelligente et sensible, n'ait pas, elle, immédiatement compris que c'était une erreur, ne m'ait pas dissuadé de la commettre[16].

Maladresse ou non, la réaction d'Anne, excessive, décevante, me fait l'effet d'une douche froide. Le troisième objet qui lui était destiné après ma mort, l'icône de saint Jean qu'elle m'avait offerte l'été 91 (et voilà qui me ramène en Grèce où nous avions été si heureux), elle peut se brosser. Jamais, après un tel reniement, elle ne l'aura, elle n'en est pas digne. L'icône de l'apôtre Jean ! À une telle renégate ! Plutôt crever, c'est-à-dire, puisque je serai mort, plutôt demander que cette icône soit posée sur mon cœur dans mon cercueil.

Hier soir, chez Gilda, après l'amour, et après que nous avons vu *La Naissance*

des pieuvres[17] à l'UGC Rotonde, boulevard du Montparnasse [*phrase inachevée*]

La vie est ensemble toujours neuve et répétitive.

« Vigilance et insouciance », telle doit être la devise du vrai libertin en l'an de disgrâce 2007 après Jésus-Christ.

Lundi 27 août, 16 heures, à la terrasse du Café de la Mairie, place Saint-Sulpice, où Gilda va me rejoindre dans un instant.

Ce matin, bonne séance de travail avec Pierre Nicolas qui m'a filmé lisant des pages d'*Ivre du vin perdu*, de *Mamma, li Turchi !* et de *Douze poèmes pour Francesca* dans le jardin de la pointe de l'île Saint-Louis, ainsi que sur la berge du quai d'Anjou devant le banc où Francesca, âgée de quinze ans, et moi, nous nous donnâmes nos premiers baisers d'amour en août… 1973.

Il faisait très beau, l'air était vif et, malgré l'insomnie qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit, j'étais en forme.

Ces huit derniers jours, en l'absence de Marie-Agnès qui me trahit avec *l'autre*, j'ai fait l'amour avec Gilda, Anastasia et une revenante, Géraldine. J'avais rompu voilà quelques mois, mais Géraldine m'ayant laissé un message catastrophé sur ses ennuis professionnels et la santé de sa mère, attendri, je l'ai appelée et nous nous sommes revus chez elle.

L'unique différence entre Marie-Agnès et moi, c'est que, pour ne pas lui faire de peine, je tâche à lui cacher mes infidélités, au lieu qu'elle, son gros bonhomme, celui que je nomme *l'autre*, elle me le jette à la figure.

28 août. [*Trois pages de notes sur* Journal intime, *le roman de Nathalie Rheims*[18]]

Dans son captivant livre sur Nicolas Sarkozy, publié chez Einaudi plusieurs mois avant l'élection présidentielle française, *Il francese di ferro*, Massimo Nava

écrit que la question qui intéresse le plus les Français est celle de l'identité.

Plus j'observe mes compatriotes et plus je me convaincs de la justesse de cette remarque.

L'identité, oui, c'est cela qui leur importe. Ils ont même forgé pour cela un néologisme, *identitaire*[19].

Samedi 1er septembre, midi trente, au Bouledogue qui rouvre ses portes aujourd'hui et dont je suis le premier client, faisons un vœu !

Le vœu qui s'impose est que je mène à bonne fin ma triple tâche :

Le classement des nouvelles archives dans quoi je suis depuis mon retour de Venise empêtré (il y a des papiers partout, des cartons, un désordre incroyable, une chatte n'y retrouverait pas ses petits).

La préparation du manuscrit de *Vous avez dit métèque ?*.

La dactylographie de mon journal intime inédit.

Ce que je demande au Souverain Juge, c'est encore quelques années de vie insouciante et en bonne santé qui me permettent de mener ce programme de travail à bien.

Ce matin, un émile de Léo Scheer me parlant de mon « sublime » texte sur Nathalie[20] m'a fait plaisir, car Léo n'a pas le compliment facile. De fait, je crois que c'est une belle page. En tout cas, je l'ai écrite avec le sang de mon cœur. Je me demande qui la lira des ex que j'y évoque ! Et qui d'entre elles se fera vive pour m'en parler ? Aucune, sans doute.

Hier soir, dîner chez René Schérer (délicieuse raie cuite à la vapeur avec kacha et fenouil). Aïda Kébadian et Jérôme Cormier étaient là.

René et moi, mêmement accablés par la crétinisation de la planète, par la confusion désormais officielle, obligatoire, entre le donjuanisme et la coercition, la séduction et le viol, Casanova et Dutroux.

J'ai déjà décrit tout cela, et maintes fois, je n'ai rien à ajouter, mais cela ne cesse d'empirer et c'est monstrueux. Quelle bêtise !

Dimanche 2 septembre.

« On ne peut servir Dieu dans le péché et dans le vice. »

Après avoir bu un café à la terrasse du petit café kabyle de la rue Monge, j'entre à Saint-Nicolas. C'est le sermon. Aussitôt j'entends les mots notés ci-devant.

C'est vrai, mais il est, simultanément, non moins vrai que l'Église est faite pour les pécheurs, non pour les saints.

Week-end de révélations. Hier, Gilda m'informe que Vanessa est mariée et mère d'un enfant (c'est […] qui le lui a dit) ; et aujourd'hui Maria m'apprend qu'en 1997 elle a rencontré Francesca et sympathisé avec elle au cours d'une « randonnée ».

J'espère que Vanessa aura, si c'est un garçon, prénommé son mouflet Gabriel.

J'imagine assez bien Maria sac au dos, de grosses chaussures de marche aux pieds ; en revanche, Francesca… Seigneur Dieu ! Elle avait horreur de marcher (je me souviens de ses plaintes sur le chemin de Racine, à Port-Royal-des-Champs), horreur de camper (je me souviens de ses plaintes sous la tente, en Provence), et rien qu'à la pensée de Francesca métamorphosée en randonneuse, je me tirebouchonne de rire.

Il n'y a qu'une explication : elle était alors à la colle avec un randonneur. Les bonnes femmes et leur côté caméléon[21] ! Quel sexe !

Lundi, 12 h 50, au Bouledogue où je déjeune avec Céline Ottenwaelter.

Ce matin, à 8 h 50, message téléphonique de… Marie-Agnès, réapparue après quinze jours d'absolu silence. « Vous devez être terriblement fâché », m'a-t-elle dit. Non, je ne suis pas fâché, je suis triste et blessé de n'occuper qu'une si petite place dans sa vie ; déçu que sur quarante-cinq jours de grandes vacances, elle en ait accordé quarante à *l'autre* et à moi seulement cinq.

Cela dit, quand je la reverrai, je ne lui ferai pas une scène de jalousie. Je suis (parfois) en amour un vrai Othello, mais en ce qui la concerne, c'est

définitivement inutile. Il me reste, je l'espère, de nombreux instants de bonheur à vivre avec elle, je ne vais pas les gâcher par d'absurdes querelles possessives. Je n'ai plus de temps à perdre.

Hier, pour soigner mes lombaires douloureuses, Géraldine, chez qui je suis allé vers 18 heures (après qu'Anastasia, retrouvée à l'église, m'a eu aidé à faire de l'ordre et du ménage dans mon capharnaüm), m'a très bien massé (avec une huile à l'orange et au pamplemousse), puis caressé et sucé jusqu'à ce que je jouisse dans sa bouche. Après, elle m'a invité à dîner dans une brasserie proche son domicile. Mille gentillesses donc, sans oublier les cadeaux qu'elle m'a rapportés de la boutique Santa Maria Novella de Venise : l'eau de toilette Cuba, la crème Neige…

Je suis entouré de jeunes fées secourables et amoureuses qui rendent ma vie agréable, et je serais ingrat de me plaindre. *Venus victrix*, ô ma protectrice déesse, merci de tous tes dons !

Mardi 4 septembre, 6 h 50, dans le train Paris-Caen où je viens de m'asseoir et qui part à 7 h 12.

J'aurais pu me rendre à l'abbaye d'Ardenne en voiture avec les deux cinéastes, Pierre Nicolas et Nicolas Bailly, mais outre que je n'aime pas les longs trajets en automobile, je leur préfère le train ou l'avion, si nous avions voyagé ensemble nous aurions bavardé, et c'eût été autant d'énergie perdue. Je préfère un voyage silencieux, réserver mes petites cellules grises et ma voix pour répondre à leurs questions devant la caméra.

Hier, déjeuner extrêmement agréable, tête à tête, avec Céline Ottenwaelter, au Bouledogue. […] Le reste de la journée, fors un verre pris avec Gilda entre 19 heures et 20 heures dans un café situé à l'angle de la rue du Vieux-Colombier et de la rue de Rennes, je suis resté chez moi. Si en ce moment, malgré la grisaille, j'ai la pêche, c'est grâce à ma bonne santé, à ma guirlande d'exquises amantes, mais aussi au travail. Depuis mon retour de Venise en juin je ne cesse de travailler, et cela me met de bonne humeur, j'échappe au cafard et au mécontentement de moi qui m'assaillent lorsque je paresse, me disperse,

traîne à ne rien faire. C'est la conscience aiguë des vérités enseignées par mon bon maître Sénèque dans le *De brevitate vitae* qui m'incite à ne pas perdre mon temps, à mettre les bouchées doubles.

Quoi qu'on en dise : *checché se ne dica.*

— *Infatti, checché se ne dica, io sono un pensatore…* (*Totò si nasce,* page 173.)

[*Cinq pages de notes prises sur le choix des textes composant* Vous avez dit métèque ?]

Mercredi 5 septembre, 15 h 30, mon séjour à l'abbaye d'Ardenne s'achève. En trente heures, j'ai abattu plus de travail excellent, efficace, que je ne l'aurais fait en trente jours dans le capharnaüm infernal de mon étroit logis parisien.

L'archiviste qui s'occupe de mon *carteggio*, Mélina Reynaud, est charmante. J'ai l'intention de lui dédier mon livre.

Tous me font ici un accueil amical, chaleureux.

Hier, avec Olivier Corpet et Alain Massuard, le dîner à Caen, sur le port.

[…]

20 h 18. Le train ayant eu quasi une heure de retard (pour un trajet si court, Caen-Paris, chapeau la SNCF !), je n'ai pas eu le temps de poser mon sac chez moi et suis arrivé directos rue Rambuteau où je dîne, au Bouledogue, avec l'archimandrite Syméon. Je suis fatigué, abruti par le travail, mais heureux.

Jeudi soir. Je dîne, seul, chez Jeff, après que j'ai eu mis Marie-Agnès dans le RER. Elle n'avait pas faim, préférait rentrer chez elle, se coucher. Demain elle revient, nous dînerons ensemble, puis elle dormira chez moi.

Exquises retrouvailles amoureuses. Nous nous entendons à merveille au lit, je la désire plus que jamais et elle me fait mourir de plaisir.

— Je suis divinement épuisée, m’a-t-elle dit après l’amour.

Moi aussi, je suis fatigué. D’où ce léger restaurant que je prends chez Jeff avant de remonter dans mon placard. Pavarotti est mort ce matin à l’aube et j’imagine que ce soir sur Raiuno il y aura une émission d’hommage. J’aimerais la voir. C’était un homme que j’admirais et respectais.

Vendredi 7 septembre, je déjeune, seul, chez Lipp. Ce matin, au *Corriere della Sera*, un éditorial venimeux consacré à Luciano Pavarotti où le journaliste rassemble des remarques, des observations dont le but unique est de rabaisser, de noircir, de déprécier tant l’homme que l’artiste. Publier ça le lendemain de sa mort, avant même que ses obsèques aient été célébrées et qu’il soit mis en terre, c’est une dégueulasserie absolue.

On m’a dit que *Le Monde*, Cioran à peine mort, avait publié contre lui un article du même tabac ; mais je n’ai jamais eu la moindre envie de vérifier.

X. s’assoit à ma table, m’apprend qu’en juillet il est tombé fou amoureux d’une fille de vingt-deux ans (il en a cinquante), que c’est le grand amour, qu’il divorce de sa femme, commence une nouvelle vie. Son enthousiasme fait plaisir à voir. Enfin, une vraie bonne nouvelle !

Silence radio de Gilda. Comme elle est en ce moment très amoureuse, je suis légèrement inquiet. Elle roule à vélo dans Paris et, vu son étourderie, j’ai toujours peur qu’elle ne se fasse accrocher par une voiture. Passant les journées d’hier et d’aujourd’hui avec Marie-Agnès, je ne l’ai pas appelée à mon retour de l’abbaye d’Ardenne, mais je le ferai cet après-midi, je lui proposerai qu’on se voie demain.

Je lis qu’une journaliste américaine reprochait à Pavarotti d’être *impermeabile alle bocciature dei critici*, « indifférent aux éreintements de la critique ». Quelle conne ! Se bronzer contre le venin des zoïles est pour un artiste le b-a ba de la liberté d’esprit, de l’insouciance, de l’hygiène de vie. Si je n’étais pas résolument *impermeabile alle bocciature*, je serais depuis belle lurette mort

d'indignation ou de chagrin.

J'écoute, chanté par Pavarotti, *Una furtiva lagrima* de Gaetano Donizetti.

Mardi 11 septembre, 21 heures, je dîne, seul, aux Ronchons, après une solitaire journée de travail, interrompue seulement par une agréable leçon avec Anthony, mon prof d'informatique.

Hier, est-ce parce que j'avais déjeuné avec Simona chez Lipp, parlé italien de 12 h 30 à 14 h 30, le fait est que le soir, dînant avec Eight one one dans un restaurant de la rue des Saints-Pères, j'ai dû me reprendre : j'étais sur le point de lui parler en italien !

C'est, je crois, la première fois que cela m'arrive et j'en suis très content, cela prouve que l'italien s'incorpore à mes *piccole cellule grige*. Hercule Poirot dirait que c'est un progrès.

— *C'era un po' di trambusto sul treno.*

— *Te lo spiego quando ci vediamo.*[22]

Jeudi, chez Lipp, où je déjeune seul, après que Simona Saffioti m'a eu conseillé dans l'achat du cadeau que je ferai demain à la jeune Julie Machado pour son anniversaire (qui est aussi celui de mon père, le jour de l'Exaltation de la Croix !).

Mes amis italiens (Canonica, Levi Sandri) ne sont pas encore rentrés de vacances, Véronique est au Maroc, et n'étaient ces rencontres avec Simona je pourrais rester des semaines sans prononcer un mot d'italien, ce qui porterait atteinte à mon moral.

Ai-je noté qu'Anastasia avait, hier matin, *oublié* de se présenter à un examen ? Je suis tellement distrait, qu'un truc de ce genre m'arrivât, ce ne serait pas surprenant, mais elle, une tête si bien faite, une fille si organisée, si sérieuse !

Hier, crise de cafard de Gilda. C'est un petit oiseau fragile qui, je le crains, même avec une bonne santé, un bon travail et entourée d'affection, ne sera

jamais insouciamment heureuse.

L'insouciance (la parabole chrétienne des lys des champs, le *Carpe diem* païen), c'est la vertu que la femme, pour des raisons sans doute physiologiques, a le plus de mal à acquérir. D'un côté, la *gravidanza*, le souci du lendemain ; de l'autre, la *spensieratezza*, la *noncuranza*[23]. C'est un choix à faire, du même ordre que celui proposé par Nietzsche : *aut liberi aut libri.*

Dimanche. Hier, c'est moi qui ai broyé du noir. Marie-Agnès ne veut pas d'autre organisation de vie que celle qui est la nôtre, et qui ne me suffit pas. Je suis si heureux lorsque je suis avec elle que son absence m'est douloureuse, et elle l'est d'autant plus que, si elle n'est pas avec moi, c'est parce qu'elle est avec *l'autre.*

Elle proteste de l'amour fou qu'elle a pour moi, « Vous êtes mon amant adoré, mon amour fou », et cependant je n'ai droit qu'à des miettes de son temps, de sa présence. Durant les vacances comme durant ces longs week-ends où elle disparaît, me laissant seul, c'est *l'autre* qui se taille la part du lion ; c'est lui le vainqueur et moi le vaincu.

Un jour, elle m'a expliqué que leurs relations ne sont absolument pas amoureuses. Cela me fait une belle jambe !

Du coup, je me tape une bouteille de vosne-romanée de derrière les fagots. Pour exorciser le démon de la tristesse, c'est la plus efficace des prières.

Mardi 18 septembre, au café de la place de Thorigny. Ce matin, j'amène Simona à l'inauguration d'une expo sur la période cubiste de Picasso, et je suis, comme à l'accoutumée, en avance.

Depuis quelques jours, j'ai la peau du crâne qui me brûle, de petites plaies qui refusent de cicatriser. Ce ne sont pas des coups de soleil, je ne me suis pas exposé depuis mon retour de Zagarolo, en juin. J'espère – on est parano ou on ne l'est pas – que ce n'est pas un cancer. Si c'en était un, ce serait le prix à payer pour les hivers vécus au soleil de Ceylan, des Philippines et de Thaïlande, les

étés au soleil de la piscine Deligny, sans oublier les printemps et les automnes au soleil de Corse, d'Italie, du Maroc, d'Égypte, de Tunisie, d'Espagne et d'autres plages aux sables chauds. Oui, ce serait le prix à payer et, comme on dit, je ne l'aurais pas volé.

L'ennui, c'est que ce serait une mort rapide et douloureuse.

Pourvu que ce ne soit pas ça ! Je croise les doigts.

Hier, ma conversation avec Alice Déon. À l'évidence, le nouvel ordre moral frappe *aussi* La Table Ronde, et l'actuelle direction n'est guère enchantée à l'idée de devoir défendre des livres tels que *Un galop d'enfer* et *Harrison Plaza*, publiés sous la casaque rouge et blanc à une époque d'insouciance et de liberté.

Le mieux serait que La Table Ronde me rendît les droits de ces deux ouvrages. Un éditeur doit pouvoir défendre avec enthousiasme les livres inscrits à son catalogue, sinon cela n'a aucun sens.

J'ai demandé à la charmante Alice de rééditer *Harrison Plaza*, un roman auquel je suis particulièrement affectionné, dans la collection de poche La Petite Vermillon. Elle a refusé, propose à la place *Comme le feu mêlé d'aromates* ou l'ensemble de mes poèmes. Je vais y réfléchir.

Avant-hier, après la liturgie (j'aime beaucoup les sermons de Nicolas[24], sobres, spirituels, pédagogiques au meilleur sens du terme), travail (j'ai pris des notes pour ma conférence sur Montherlant, la semaine prochaine, à Bruxelles), amour avec Gilda, puis dîner chez Anastasia à qui mon texte sur mes ex publié sur le site a inspiré d'intéressantes réflexions. Selon elle, c'est par orgueil blessé que celles-ci, qui avaient cru réformer Don Juan, réussir là où les autres avaient échoué, s'enferment désormais dans le silence, l'affectation de reniement et d'oubli.

Mercredi 19 septembre, 11 h 26, dans le cabinet du docteur X., le dermatologue.

S'il m'annonce que mes craintes s'avèrent et que ces plaies sur mon crâne

sont cancéreuses, comment vais-je réagir ? « Mystère et confiture », aurait dit la belle Manon.

L’idée de mourir, je m’y suis préparé. C’est plutôt celle de devoir subir des traitements pénibles, de devoir me traîner dans de sinistres services hospitaliers, qui me fiche la trouille.

12 h 15. Ouf ! Sortant de chez le médecin, je suis allé brûler un cierge et réciter une prière d’action de grâce devant la statue de la Vierge à Saint-Germain-des-Prés, puis boire un verre au Flore, où j’écris ces mots.

Le docteur m’a donc rassuré : ce n’est pas un cancer de la peau, ce ne sont que des kératoses actiniques (*sic*), mais j’ai eu raison de consulter. Il m’a brûlé les trucs suspects à l’azote liquide et le fera encore pendant deux ou trois mois, m’a prescrit des pommades à mettre sur les plaies, etc.

Alléluia ! Je me sens soudain léger, léger…

J’ai aussitôt téléphoné à Marie-Agnès, qui était inquiète. Je téléphonerai aussi à Anastasia, à Gilda, à Géraldine.

J’ai insisté :

— Ne pensez-vous pas, docteur, qu’il conviendrait de faire une biopsie ?

Il m’a répondu que c’était inutile, qu’il n’avait aucun doute sur la justesse de son diagnostic.

Alléluia !

Cela dit, mon vieil ami le soleil, je ne le fréquenterai désormais qu’avec circonspection et un chapeau vissé sur la tête. Encore heureux que j’aime les chapeaux et en aie de très beaux.

17 heures, chez Élodie, la jeune et jolie podologue (assistante de Patricia). Après le dermato et Le Flore, très agréable déjeuner chez Lipp avec mon frère Nicky, assurément la personne de ma famille avec qui je m’entends le mieux (il y a aussi certains neveux et nièces, Charlotte par exemple, ou Nicolas – qui est aussi mon filleul –, mais je ne les vois jamais).

Jeudi 20. Dernier jour de l'été. Mon allocution sur Montherlant m'aura demandé plus de travail que prévu, mais j'aime la perfection et je ne cesse de polir mon texte – qui formera d'ailleurs un des chapitres de *Vous avez dit métèque ?*.

Ce recueil, il faut que dès demain je m'y remette ; que j'achève ce travail avant la fin de novembre.

Je pensais partir en octobre pour Marrakech, y vivre plusieurs semaines, mais avec ces kératoses actiniques à soigner, l'interdiction de m'exposer au soleil, c'est un projet que je dois abandonner. Si j'ai de l'argent, je me vois plutôt retournant à Rome ou à Venise.

19 h 45, square Trousseau, où j'attends Céline Ottenwaelter qui veut me faire découvrir un restaurant (situé en face de l'atelier d'Aïda Kébadian), non loin de La Main d'Or, le restaurant corse où l'on mange si bien.

Cet après-midi, j'ai dormi d'un sommeil lourd, abrutissant, et la conversation que j'ai eue ensuite avec Gilda au Danton a été plus abrutissante encore. « Conversation », *si fa per dire*, cette fille est un vrai moulin à paroles, je suis sûr qu'elle est payée par un laboratoire pharmaceutique pour me donner la migraine, me contraindre à acheter de l'aspirine.

L'Asie, l'interdiction de me mettre au soleil m'en éloigne durablement. Je ne suis pas comme la Reine Mère qui, en Thaïlande ou aux Philippines, fuyant le soleil qu'il déteste, est à longueur d'année blanc comme un ver. Être là-bas et ne pouvoir se dorer à la piscine ou à la plage, ce serait le supplice de Tantale.

Samedi 22. Hier soir, j'ai dîné seul chez Guy Savoy ; ce soir, je dîne seul aux Ronchons. Cet après-midi, amour avec Gilda, puis [*phrase inachevée*]

Bruxelles, lundi 24 septembre, 19 h 30. Cet après-midi, dans ma confortable chambre 801 – au huitième étage – de l'hôtel Whitehouse, 212, avenue Louise,

j’ai – allongé sur le lit – récupéré le sommeil des deux dernières nuits, quasi blanches en raison d’une tenace insomnie. Le voyage en Thalys s’est bien passé. L’obligeante Véra Stépanowa est venue me chercher en automobile à la gare du Midi. Hier, fin de journée divine avec mon exquise, irremplaçable Marie-Agnès : amour fou, puis très bon dîner (canard sauvage) aux Ronchons. Si j’ai ensuite si mal dormi, c’est sans doute parce que j’ai trop bu. Ces ultimes semaines, je suis devenu un vrai poivrot, je n’ai aucune envie de cesser de l’être, au contraire l’entrée dans la saison de la chasse excite mes papilles, et je ne me vois pas dans les jours à venir dévorer faisans, perdreaux, sangliers en buvant de l’eau minérale.

Samedi 29 septembre. Les événements heureux de ces derniers jours auront été le colloque Montherlant à Bruxelles, qui fut un vrai succès, et la rencontre que j’y ai faite d’une jolie et brillante jeune femme, Clarisse Couturier-Garcia.

Sinon, rien à signaler. Dans mon gourbi règne un désordre qui m’accable (l’adorable Anastasia est venue cet après-midi m’aider à le réduire).

Je travaille, mais je ne travaille pas assez. Je dois en finir avec *Vous avez dit métèque ?*, poursuivre la dactylographie de mes carnets noirs inédits.

Dès que j’aurai trois sous je ferai une retraite chez Cambuzat, car je suis de plus en plus goinfre et ivrogne. Le soir, je suis *incapable* de dîner chez moi d’un yaourt ou d’une grappe de raisins, de me priver de pinard. À Bruxelles, je ne sais plus qui m’a dit que j’avais maigri ; en réalité, j’ai grossi, beaucoup grossi, et pour retrouver le poids où je me sens bien dans ma peau et dans mes pantalons, je dois impérativement partir soit pour l’Asie soit au Mirador.

Ah ! Le monastère du Mont-Pèlerin ! La lucidité, l’humour de Christian Cambuzat me manquent. Être avec lui est une jouvence, une source d’énergie vitale, de ce que l’oncle Frédéric[25] appelle « la grande santé ».

4e trimestre 2007

Fin du carnet 126 et début du carnet 127

Lundi 1er octobre, au Récamier où je déjeune avec Emmanuel Pierrat. Le Récamier où j'ai d'excellents souvenirs (avec Baby-Boom, notamment), mais où je ne vais plus guère.

Est-ce ma communication sur la vieillesse de Montherlant, la semaine dernière ? Est-ce la peur d'être atteint d'un cancer de la peau qui m'a angoissé voilà une quinzaine de jours ? Je suis empli de panique à l'idée du peu de temps qu'il me reste à vivre, des maladies restreignantes qui risquent de me frapper. « Empli de panique » n'est pas la formule juste. Il serait plus vrai d'écrire : stimulé par l'urgence, par la conscience du travail à accomplir.

Lundi soir. Je dîne, seul, chez Pauline, le restaurant de gibier de la rue Villedo, car je n'ai pas résisté à la tentation du perdreau. À Paris, sa présence sur les cartes est si fugitive… Chez Allard, ils ont du canard sauvage, le perdreau n'est pas encore arrivé. Chez Henri (face à l'Institut du monde arabe), non plus.

Je guette.

Dispute avec Gilda. J'ai tort de me chamailler avec elle, de céder à l'exaspération que provoque en moi son parisianisme de midinette. Je ne désire pas ressusciter le personnage de […] dans un prochain roman, je ne prends plus de notes à son sujet, c'est un chapitre clos. Je dois donc me foutre du comportement de Gilda, de ses mondanités, et ma réaction de cet après-midi est une idiotie absolue ; une idiotie et une mauvaise action, car mes colères impromptues auxquelles la pauvrette ne pige que couic la perturbent, la rendent malheureuse.

En 2007, un Alceste de soixante et onze ans fait des scènes misanthropes à sa maîtresse de vingt-sept berges, Gilda ; un Othello du même âge fait, quand une

mouche le pique, des scènes jalouses à un des grands amours de sa vie, Marie-Agnès. C'est idiot et, quand on a un tempérament vif-argent tel que le mien, irrépressible.

Mardi 2 octobre. Amour avec Gilda, de 13 h 30 à 15 h 30. Voilà une quinzaine de jours (ou une dizaine ? je ne sais plus) que je n'avais pas eu contre le mien son joli corps gracile et soyeux, que je ne l'avais pas caressée, embrochée. C'était bien agréable.

Avoir besoin de renier son passé pour pouvoir vivre son présent est le propre des âmes médiocres, des cœurs secs, des esprits sans imagination ni poésie.

Lecture aux Cahiers de Colette, rue Rambuteau. Je lis quelques poèmes extraits de *Super flumina Babylonis.* Avant moi, Christine Angot lit une page qui me plaît tant qu'après la lecture, comme nous dînons à des tables voisines au Bouledogue, je lui demande de me passer son texte pour que je puisse en recopier les quelques lignes que voici :

« Ceux qui ne veulent pas être dans les livres n'ont pas le droit de dire qu'ils aiment la littérature, c'est faux. Ils l'aiment soi-disant. Ils le font croire. On devrait leur retirer ce droit.

« La vie, c'est relatif ; le récit, c'est absolu, pas le contraire. »

C'est exactement ce que je pense. Vanessa, Éléonore et Aouatife, prétendument si littéraires, si amoureuses des livres, devraient méditer ces lignes, se les fourrer dans la caboche.

Dès 1976, publiant le premier tome de mon journal intime, j'ai écrit dans la préface que mon intention était de publier l'intégralité de ce journal de mon vivant. Toutes les jeunes personnes arrivées dans ma vie amoureuse après 1976 étaient donc averties ; elles savaient qu'en entrant dans mon lit elles entraient simultanément dans mes carnets noirs. Qu'elles ne viennent pas aujourd'hui me prier d'y effacer leurs noms, leurs traces. C'est hors de question.

Désormais, elles sont incorporées à mon travail d'écrivain, elles lui sont consubstantielles.

Lundi 8 octobre, dans le salon d'attente du dentiste (qui est d'ailleurs *une* dentiste).

Pendant vingt-quatre heures, j'ai cru avoir perdu dans la rue une clef usb contenant, outre le tapuscrit de *Vous avez dit métèque ?*, celui de mon journal inédit 1989, les pages déjà dactylographiées de 1990, ainsi que celui des pages censurées dans *La Passion Francesca*, *Les Soleils révolus* et *Calamity Gab.*

Il y a trente ans, une telle perte m'aurait rendu malade d'angoisse. Cette fois-ci, j'ai certes été soucieux, mais pas plus que ça. Ces textes sont tellement *matznéviens* qu'il était exclu qu'ils pussent être utilisés par une personne indélicate qui les publierait sous son nom. À l'époque où je n'avais rien publié, perdre un carnet noir eût été une catastrophe. Aujourd'hui, mes mots, même non signés, sont signés. Je ne risque rien.

Le plus beau est que j'ai retrouvé la clef… dans la poche d'une veste pendue dans l'armoire !

Selon Buffon (tome XI), « tous les perroquets aiment le vin » (noté chez Huguette Pérol qui en possède un, superbe, baptisé Tarzan).

Moravia écrit : « Je hais le passé. Je hais tout ce qui n'est pas le présent ou l'avenir. »

Je suis d'accord pour ce qui regarde l'amour de l'instant présent, mais sa haine du passé et son intérêt pour l'avenir, quelle connerie !

Vendredi 12 octobre. Ce soir je pars pour Lyon avec Marie-Agnès que je n'ai pas vue depuis au moins quinze jours.

Hier, avant le dîner chez Huguette Pérol avec le père Michel Lelong et Philippe de Saint Robert, j'ai voulu amener Gilda à l'inauguration de

l’exposition Courbet au Grand Palais, mais il y avait une telle queue, nous y avons renoncé.

Ne lisant jamais un journal français, je ne suis au courant de rien ; mais de temps à autre je dîne en ville, et l’on m’informe. Saint Robert qui sait tout me raconte ce qu’il croit susceptible de m’intéresser.

Serge de Beketch est mort sans que, me dit Philippe, la grande presse, ce qu’il est convenu d’appeler les media aient jugé utile d’en avertir le public.

On pouvait détester les idées défendues par Beketch et certaines d’entre elles sont assurément détestables ; mais ce fut un brillant pamphlétaire, un homme généreux, et même ses adversaires politiques auraient dû, sans crainte de se compromettre, lui rendre hommage. Notre intelligentsia est devenue extraordinairement pusillanime, disciplinée.

Autant l’amerloque « Il n’y a pas de problème » m’exaspère, autant le populaire et bien français « Il n’y a pas de souci » a un je-ne-sais-quoi de tendre, d’affectueux, qui me plaît.

Vendredi 19 octobre, au Flore, où je bois une orange pressée agrémentée d’œufs à la coque (j’adore les mouillettes du Flore). Je suis bourré d’analgiques, d’anti-inflammatoires et je dois nourrir mon estomac si je ne veux pas que les petites graines prescrites par le bon docteur J. y fassent des trous.

Je sors du cabinet du docteur X. qui, comme le mois dernier, a brûlé les taches suspectes de mon auguste crâne. Ces jours-ci, je vais de médecin en médecin. Mardi, retour de Lyon, j’ai traité par le mépris le torticolis avec lequel je m’étais réveillé. J’ai eu tort. Le lendemain, c’était pire, j’ai vu un kiné, mais ça n’a pas été un succès, et le lendemain (hier, donc), après une nuit blanche, je ne pouvais plus faire le moindre mouvement sans hurler de douleur. Marie-Agnès qui, véritable ange gardien, a passé la journée avec moi en était fort émue. À son arrivée, vers 10 heures du matin, nous avons néanmoins fait l’amour (mais sur un mode bien moins déchaîné que lors de notre week-end lyonnais) : moi,

allongé sur le dos, immobile, tel que la momie du Pharaon, elle me chevauchant. Je l'adore, je l'ai dans la peau, je l'aime vraiment, je ne cesserai pas jusqu'à mon dernier soupir d'avoir honte de la manière si dure, cruelle, destructrice dont je l'ai traitée lorsque je suis devenu l'amant de Vanessa.

Vendredi 26 octobre 2007.

Benoît Grimonpont, tintinophile avisé, qui m'avait récemment interviewé dans sa revue *Doryphores !* et qui a lu ma chronique sur l'affaire *Tintin au Congo*[26], m'écrit pour me féliciter de « clouer au poteau ces procureurs en mie de pain ».

Mie de pain ou bronze, le gentil Grimonpont sous-estime la grandissante lâcheté des éditeurs.

J'ai été stupéfait par le ton respectueux, humble, servile de la lettre que le service juridique de Gallimard a écrite à l'avocat d'Aouatife. Je crains que Casterman ne fasse preuve de la même servilité à l'égard des rétroactives et ridicules exigences des censeurs d'Hergé. La pusillanimité est, en ces temps d'ordre moral et de « politiquement correct », une faiblesse à la mode, quasi un brevet de civisme.

Voilà plus d'une semaine (cela a commencé le mardi de la semaine dernière) qu'en raison de mes souffrances cervicales, du Voltarène, du Diantalvic, de la minerve (qui me fait ressembler à Erich von Stroheim dans *La Grande Illusion*, il ne me manque que le monocle), je vis au ralenti, je me sens vieux. J'ai néanmoins continué à travailler à *Vous avez dit métèque ?*. Parmi les textes retenus lors de mon dernier séjour à l'abbaye, il y en a au moins un que, précisément par *pusillanimité*, je renonce à publier dans ce cinquième volume. Ce sera pour le sixième (et peut-être posthume). Il s'agit pourtant d'un texte paru dans une très respectable et littéraire revue suisse. Mais c'était en 1981. Les temps ont changé.

Quand j'aurai déposé le manuscrit de *Vous avez dit métèque ?* à La Table Ronde et envoyé à l'IMEC les cartons qui encombrent mon logis, je me

remettrai à la dactylographie de mon journal. J’achèverai l’année 90, afin de composer un volume 1989-1990 prêt à une éventuelle publication, puis je sauterai quelques années et dactylographierai des années plus récentes. Cela, je l’espère, m’amusera davantage. Le passé, très bien, essentiel même, mais je ne peux pas dire que me plonger dans mes amours mortes me transporte d’allégresse.

Mes amours actuelles sont calmes. Avec Marie-Agnès j’ai vécu un week-end paradisiaque à Lyon, mais depuis mon retour, à cause de ce torticolis si douloureux et de la minerve d’une part, de son travail très absorbant de l’autre, ça a été plus tranquille. Avec les autres aussi, c’est le calme plat. Cette semaine, par deux fois, Gilda, après m’avoir sucé, m’a chevauché et nous avons ainsi fait l’amour, sans que je bouge d’un poil, tel qu’une momie, mais ce sont des séances pépères qui ne comptent presque pas.

J’ai vu Anastasia, elle m’a aidé à mettre un peu d’ordre dans le permanent bordel qui règne dans mon studio, mais nous ne nous sommes pas mis au lit. Quant à Géraldine, je ne l’ai pas vue. Peut-être viendra-t-elle chez moi dimanche.

Harpagophytum, cucurma, gingembre, glucosamine, chondroïtine.

Lundi 29 octobre. Les propos de la radiologue sur mes vertèbres cervicales qui souffrent d’un début d’arthrose, sur mon âge (« 1936 ! », m’a-t-elle lancé d’un ton goguenard) m’ont mis la semaine dernière d’une humeur de chien ; mais le divin week-end vécu avec Marie-Agnès m’a redonné du peps, et aujourd’hui les vertèbres me font moins souffrir, bien que j’aie cessé de prendre du Voltarène. *Su con la vita !*

Au demeurant, malgré les souffrances et la minerve, j’ai bien travaillé à mon livre tous ces jours derniers. Je suis très content de ma longue préface. J’ai à cette heure rassemblé quatre-vingt-seize textes. Peut-être est-ce suffisant. Je vais encore étudier les documents que j’ai photocopiés à l’abbaye, ceux que j’ai

trouvés dans le carton de Pia, s'il y a quelques pages à ajouter, je le ferai, puis je déposerai le manuscrit à La Table Ronde, pour pouvoir penser à autre chose.

Mardi 30 octobre. Hier, après une journée de travail sans bouger de chez moi, je suis allé dîner (oh ! frugalement : une délicieuse soupe de légumes frais et une grappe de raisin) chez la patiente et incroyablement indulgente Géraldine. J'ai été heureux de la voir, mais les cervicales me faisaient souffrir (voilà plusieurs jours que j'ai arrêté les médicaments contre la douleur), j'étais épuisé, la soirée a donc été fort chaste (« Quel mufle ! » a-t-elle sans doute pensé) et à 23 heures j'étais de retour boulevard Saint-Germain. J'ai eu mal toute la nuit, les élancements dans le cou et la nuque m'ont réveillé plusieurs fois, mais ce matin je me suis néanmoins levé à 7 h 30 (depuis dimanche c'est le sinistre horaire hivernal) et me suis mis au travail. La préface prend une vraie dimension, c'est un texte dont je suis satisfait, ex-trê-me-ment-sa-tis-fait.

Ne pas oublier *l'humour* de la Fallaci.

Pour ce projet d'un livre collectif qui me serait consacré, suggérer à Florent Georgesco, qui devrait en être le maître d'œuvre, des noms de coreligionnaires auxquels il ne penserait peut-être pas spontanément : l'archimandrite Syméon, Jean-François Colosimo, Bertrand Vergely, Olga Lossky, Karine Saint-Martin.

Mercredi 31 octobre. Je lis très rarement *La Repubblica* dont la mise en page insuffisamment aérée, la typographie trop serrée me fatiguent les yeux ; mais ce matin c'était le seul quotidien italien en vente dans les kiosques du boulevard Saint-Germain et je l'ai donc acheté. Coup de fortune, puisque page 44 est publiée une lettre de Thomas Mann, datée du 26 octobre 1933, où celui-ci décrit de manière prémonitoire l'horreur que sera le régime nazi et les tragédies mondiales qu'il provoquera.

J'ai toujours eu une extrême admiration pour Thomas Mann[27]. Cette terrible et prophétique lettre l'augmente encore, si c'est possible.

Aujourd’hui, mal de tête persistant, dû à mes cervicales, aux nerfs qu’elles pincent, douloureusement.

Cependant voilà plusieurs jours que j’ai cessé de prendre le Voltarène, le Diantalvic, et je me tiens à cette décision. Ce matin, j’ai acheté des médicaments à base de plantes (gingembre, cucurma, harpagophytum) réputées très efficaces. En moi, il y a toujours une comtesse Grancéola qui ne sommeille que d’un œil[28].

Déjeuner au bistrot qui forme l’angle de la rue Racine et de la rue Monsieur-le-Prince avec Florent Georgesco et Guillaume Zorgbibe. Nous avons parlé du livre qu’ils veulent me consacrer, c’était fort sympathique, et c’est sans effort que je me suis privé de vin. Voilà à présent quinze jours que je n’en bois pas, et le résultat ne s’est pas fait attendre : à mon retour de Lyon, je pesais 73, 700 kilos. Ce matin, j’en pesais 68, 900. J’ai donc perdu 4, 800 kilos, je suis sur la bonne voie et résolu à ne pas m’arrêter jusqu’à la victoire.

Olga Lossky est venue prendre le thé. Elle m’a annoncé qu’elle se mariait le 11 mai prochain avec un neveu d’Albert Laham, un « consultant » sorti d’HEC.

Auparavant, Anthony est venu voir l’ordinateur qui ce matin semblait fort malade ; mais tout va bien, aucun virus ne le menace.

À peine Olga partie (elle avait rendez-vous à 19 heures au Panthéon avec des membres de San Egidio pour distribuer de la nourriture aux sans-logis), Marie-Agnès est arrivée, souriante, exquise. Nous avons, malgré mon mal de crâne, divinement fait l’amour, puis dînette (avocat, saumon fumé, crottin de chavignol). Elle est rentrée chez elle. Elle quitte (avec *l’autre* ?) Paris pour le week-end de la Toussaint.

Vendredi 2 novembre. Hier, la migraine qui m’a tourmenté du matin au soir m’a un peu gâché le plaisir de revoir Maria, notre promenade le long de la Seine et dans les rues du Marais, notre conversation. Elle m’a décrit sa rencontre avec Francesca lors d’une… randonnée pédestre !

Cela m’a fait rire d’imaginer en « randonnée pédestre » ma chère Francesca

qui, lorsqu'elle m'avait accompagné à Port-Royal-des-Champs – et à l'époque elle n'avait que quinze ou seize ans – se plaignait amèrement que je la faisais trop marcher ! C'est un peu l'histoire de l'huile d'olive[29].

J'aurais aimé être petite souris et écouter ces deux femmes qui, lorsqu'elles étaient adolescentes, ont (successivement) partagé ma vie et m'ont inspiré deux personnages d'un même roman, *Ivre du vin perdu*.

Maurizio Serra me dit de notre commun ami P. :

— *P. sguscia come un'anguilla. Non si può mai acciapparlo*[30].

Samedi 3 novembre, à l'Alliance française, boulevard Raspail. Jacques Cloarec m'y invite à un concert où sera utilisé un instrument inventé, ou réinventé, par Alain Daniélou. C'est ma première sortie depuis le début de ma crise cervicale. Ou, *per l'esattezza*, la seconde, car hier soir j'ai dîné tête à tête au Flore (eau minérale et œufs brouillés au jambon) avec Maurizio Serra, de passage à Paris. Je craignais d'être trop fatigué pour soutenir une conversation, je craignais que mon italien ne fût un peu *arrugginito*, rouillé (car, fors Simona Saffioti que je vois rarement, je n'ai eu ces derniers mois personne à qui parler), mais en définitive ce frugal dîner s'est très bien passé, j'ai parlé italien durant toute la soirée de manière fluide. Cela m'a surpris agréablement.

Le sage est toujours heureux, écrit Horace, « sauf si la pituite le tourmente », *nisi quum pituita molesta est* (*Épîtres*, 1, 1, 108). En ce moment, ma pituite, ce sont mes vertèbres cervicales. Elles me tourmentent au physique, au moral et malgré toutes les très bonnes raisons que j'ai d'être heureux je ne le suis pas totalement. Ah ! cette pituite…

« *La vita è affacciarsi alla finestra.* » (Enzo Biaggi, qui vient de mourir.)

Ce n'est pas du tout ma conception de l'existence. Je suis beaucoup trop gourmand, impétueux. Être à ma fenêtre ne me suffirait pas. Ce que j'aime, c'est

descendre dans la rue, être au cœur des passions. Pas les contempler : les vivre.

En moi aussi, d'aventure (je l'avouais l'autre soir à Anne Ramaekers et Christopher Gérard après le concert Daniélou), le répugnant spectacle que donne parfois dans la rue, dans le métro, tel groupe de « djeun's » issus de l'émigration arabe et noire, larves avachies ou crétins braillards et agressifs, peut susciter une réaction, voire des propos, de type « raciste » ; mais c'est une faiblesse à laquelle je tiens la bride courte et veille à ne pas m'abandonner, tant j'ai conscience qu'un tel mouvement d'humeur est ensemble une sottise et un péché.

Jeudi 8 novembre, 12 h 45, chez Lipp (salade de haricots frais, steak tartare salade verte, une carafe d'eau). C'est mon premier déjeuner au restaurant depuis des semaines, c'est-à-dire depuis mes ennuis vertébraux, la minerve, le Voltarène, etc., mais ce matin la balance marquait 67, 600 (elle en marquait 73, 700 le 15 octobre dernier), le père Syméon, retour de Grèce, m'a téléphoné pour me présenter ses vœux (c'est aujourd'hui la fête des saints Archanges), j'ai vu le docteur J. qui m'a rassuré sur ce « début d'arthrose » annoncé par la radiologue d'un ton qui m'avait fichu le cafard, bref j'avais envie de sortir, de voir des visages amis.

J'étais de belle humeur depuis hier, journée faste marquée par ma réconciliation avec Roland Jaccard. Il me battait froid depuis cette malheureuse année 1989 où je l'avais peiné, blessé ; où une malicieuse mise en boîte avait pris des proportions catastrophiques que j'avais déplorées, mais c'était trop tard, le mal était fait.

Nous avons passé ensemble plus de deux heures au bar du Lutetia, nous avons beaucoup parlé, beaucoup ri. Nous ne nous étions pas vus depuis dix-huit ans et c'était comme si nous nous étions quittés la veille. Ce sont les charmes de l'amitié ; ce serait, je le pense, impossible en amour. Avec une ex que j'ai beaucoup aimée, je ne pourrais jamais, par délicatesse, parler de *tout*, de mon actuelle vie amoureuse par exemple, et je n'aimerais certes pas qu'elle me parlât

de la sienne.

Il y a des exceptions toutefois. Avec Maria S., qui fut un grand amour, que j'avais cessé de revoir durant des années, j'ai l'impression que nous sommes demeurés profondément amis, complices, que nous pouvons tout nous dire. Mais Maria est une perle rare.

Oui, je suis de bonne humeur, mon moral remonte, et du coup j'ai commencé à écrire le texte de ma communication pour le colloque de Bordeaux sur le viol, en décembre.

Hier soir, échange de lettres électroniques avec l'exquise Clarisse Couturier-Garcia dont j'ai fait la connaissance en septembre à Bruxelles. C'est une âme rare, elle aussi.

Vendredi 9 novembre. J'ai cet après-midi achevé d'écrire le texte de ma communication au colloque de Bordeaux ; mais j'ai mal à la tête, je suis fatigué, je ne me sens pas capable de revoir Gilda qui voulait, comme hier, passer chez moi en fin d'après-midi, faire l'amour.

Je mange peu, mais cela ne me prive pas, je n'ai pas faim et c'est avec plaisir que je ne dîne pas dehors, que je reste seul, me mets en pyjama dès 20 heures, tel un vieux croûton.

Samedi 10 novembre. Nonobstant la minerve que je mets la nuit, je me suis à nouveau réveillé avec le mal de tête. Du coup j'ai fait un grand tour à pied dans la fraîcheur du matin. J'écris ceci dans l'île Saint-Louis, au Saint-Régis où je bois un quart Évian pénitentiel.

La balance marque le même poids qu'hier : 67, 500.

Depuis mon retour de Lyon, le 14 octobre, en vingt-cinq jours, donc, j'ai perdu 6 kilos 200. C'est bien, mais c'est insuffisant et je poursuivrai mon effort jusqu'au but final qui est d'atteindre le poids que depuis 1975, année de mon premier séjour chez Christian Cambuzat, je crois être celui qui me convient le mieux, celui où je me sens idéalement bien dans ma peau : 62 kilos.

L’an dernier, Cambuzat m’a dit qu’avec mon mètre 82 il ne souhaitait pas que je descendisse au-dessous de 65 kilos.

De fait, lorsque je serai à 65 kilos je serai très content.

Géraldine aimerait, fin novembre, partir en Italie avec moi, mais elle ne parle pas l’italien et je n’ai pas très envie d’être en Italie et de devoir y parler français ; et puis, je sais pourquoi cette jeune femme (Anastasia itou) me demande de partir en voyage avec elle : afin de m’avoir durant quelques jours « pour elle toute seule ». De ce désir d’appropriation je me méfie comme de la peste.

Parmi mes actuelles maîtresses, la seule avec laquelle j’ai *toujours* un réel plaisir à partir en voyage, c’est Marie-Agnès. Géraldine, Anastasia sont de charmantes jeunes femmes, riches de précieuses qualités ; mais je m’imagine mal cohabitant durablement avec elles. Gilda, n’en parlons pas, c’est une très gentille créature, mais, au bout de deux heures, son incessant bavardage (avec pour unique argument son travail, les gens qu’elle voit, ce qu’il lui arrive dans la journée) me fiche la migraine et je n’ai qu’un désir, me retrouver seul.

Nuit du 10 au 11 novembre. Écrire, avant de disparaître dans le néant (ou de me présenter devant la face de Dieu, selon l’humeur métaphysique du moment), un ultime et court roman intitulé *Une journée d’Alphonse Dulaurier* où, dans l’hôtel d’Amsterdam (mais est-ce Amsterdam, Dulaurier a peut-être trompé son monde, est parti mourir ailleurs, qui sait, à Manille ?), le vieux professeur récapitule sa vie.

Incessant progrès des mœurs : Henry VIII, lorsqu’il voulait se débarrasser d’une épouse, la faisait zigouiller ; Nicolas Sarkozy, lui, s’est contenté de demander le divorce.

Dimanche 11 novembre. Levé tôt ce matin, j’ai travaillé à ma communication de Bordeaux, une idée m’étant venue pendant la nuit.

J’écris ceci dans le métro qui me conduit chez Géraldine. Celle-ci, Gilda et

Anastasia voulaient me voir aujourd'hui, me l'ont ces jours derniers demandé avec instance. Hélas, je n'ai pas de dons ubiquistes. C'est Géraldine qui a eu la préférence. Anastasia, je la verrai ce soir, si je ne suis pas trop fatigué. Quant à Gilda, malgré mes cervicales en capilotade, je l'ai baisée hier et avant-hier. À chacune son tour.

Marie-Agnès a été durant toute cette semaine invisible à cause de ses dents. Soucieuse de sa beauté, elle ne veut pas se présenter à son amant avec la joue gonflée comme une balle de ping-pong. Elle a raison.

Ce matin, après une bonne nuit de sommeil, la balance indiquait 67 kilos.

Avocat, germe de soja, complément d'huile de poisson (morue), chitosan (pamplemousse et crustacés), fruits de mer.

Mardi 13 novembre. Ces deux derniers jours ont été très matznéviens, *alla faccia delle vertebre*[31] *!* Délicieuse séance amoureuse dimanche avec Géraldine, dans son confortable, élégant appartement du XVIe arrondissement (cela me change de mon bordélique placard du quartier Latin), c'est vraiment une très charmante fille ; et hier, au placard, exquises retrouvailles amoureuses avec mon incomparable, adorable Marie-Agnès.

Simultanément j'ai continué de travailler à *Vous avez dit métèque ?* et à ma communication de Bordeaux. Les cervicales sont *sul viale del tramonto*[32], mais le *cazzo* fonctionne très bien, ainsi que *le piccole cellule grige*, et c'est l'essentiel.

Mercredi 14. Hier, grâce à Christian Giudicelli qui m'a invité à l'y accompagner, visite privée de l'exposition Courbet au Grand Palais. Arrivés dans les premiers nous étions presque seuls et c'est sans bousculade devant les toiles, dans une tranquillité charmante, que nous avons opéré cette visite. Je ne connaissais quasi pas l'œuvre de Courbet ; ce fut pour moi une révélation. Ah ! les deux jeunes femmes nues enlacées, la sensualité langoureuse de leurs corps,

le plaisir sur leur visage, la lumière dorée, rose…

Ses portraits d'hommes.

Sur la tristesse du mois de novembre, Carduccci (page 49 de l'anthologie de Vittorio Gassman[33]).

Baisoter prend-il deux *t* ou un seul ? Les avis diffèrent.

Jeudi 15 novembre, 17 h 30, à la poste du boulevard Raspail où j'ai donné rendez-vous à Simona Saffioti que j'amène à la *serata garibaldina* que donne la Dante Alighieri à l'ambassade, rue de Varenne. Simona, qui est à Paris depuis plusieurs mois, ne connaît pas son ambassadeur, je voulais la lui présenter, ainsi qu'à Michele Canonica (nouveau président de la Dante à Paris) et à Alessandro Levi Sandri. Pour cette jeune Italienne, faire la connaissance de quelques *pezzi di novanta* peut, si le cas y échoit, être utile.

Vendredi 16 novembre, chez Lipp où je déjeune (douze spéciales et une raie arrosées, sagement, de château Delanoë[34] !). […]

La grève des transports se poursuit, mais le ciel est bleu, le soleil brille, et le froid qui pique les joues incite les paresseux Parisiens à marcher d'un pas vif, c'est excellent pour leur ligne et leur santé.

À propos de ligne, ce matin la balance marque 66, 600 comme avant-hier. À présent, je puis à nouveau mettre tous mes costumes, ce que je ne pouvais pas il y a un mois. J'ai la bonne, mais imprudente, habitude d'aller chez le tailleur lorsque je sors d'une retraite chez Cambuzat et suis mince comme un fil. D'où une garde-robe fort exigeante. Deux ou trois kilos surnuméraires et les pantalons ne se boutonnent plus.

Ce matin, au *Corriere della Sera*, intéressant article de Gianfranco Fini sur les « *roboanti annunci*[35] » de Berlusconi et de Prodi, sur l'actuel marasme italien.

Bossuet rappelle (à ceux qui, comme moi, auraient tendance à l'oublier) que la religion chrétienne n'est pas « un état de mollesse et de délices » ; qu'au contraire « tout le fondement de l'Évangile ne consiste que dans les vertus mortifiantes » (*Panégyrique de saint Sébastien*).

Bref, on n'est pas là pour rigoler.

Samedi 17 novembre, 11 heures, au cinéma Le Panthéon, rue Victor-Cousin, où Paolo Modugno organise la projection d'un film de Luchetti que je n'avais pas pu voir en Italie au printemps et qui m'intéresse.

Est-ce l'effet bénéfique du gingembre, du cucurma et de l'harpogophytum ? Ces derniers jours les cervicales me font nettement moins souffrir, et en outre, ne buvant ni vin ni café, dînant très légèrement, je dors plutôt bien. Ma forme redevient excellente, le moral itou, la vie est belle.

Le 2 décembre, je réunirai mes exécuteurs testamentaires à dîner. Je désire faire le point, établir la liste de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire.

La légèreté, l'insouciance m'habitent depuis que j'ai rédigé mon testament l'été 2003, et plus encore depuis qu'en septembre 2004 j'ai mis en sécurité l'ensemble des archives de ma vie amoureuse (lettres, photos, documents divers).

Lundi 19, dans le salon d'attente du docteur X. Va-t-il encore me brûler à l'azote liquide ? J'ai le sentiment que les plaies sont cicatrisées, la peau saine. C'est lui qui décide. Je suis un malade obéissant.

Hier, grâce à Julie qui m'avait proposé de voir son exposition de photos, au Verre à pied, un bistrot de la rue Mouffetard, j'ai fait la connaissance de Christos Passadeos et de sa femme, les parents de Stéphane, une jolie fille qui travaillait aux Éditions Michalon à l'époque où Vincent Roy y a publié son livre sur moi. Nous avions sympathisé, j'étais même plus ou moins tombé amoureux d'elle, mais elle était alors « avec » un jeune libraire, un de mes lecteurs par surcroît, et je n'ai jamais rien fait qui pût jeter une ombre sur leur harmonieuse liaison. Les

femmes des autres (titre d'un bouquin de Courteline), ça n'a jamais été mon genre.

Hier, à part cette escapade à la Mouf (au bistrot, j'ai revu en coup de vent Jacques Charrier), j'ai travaillé toute la journée à relire le manuscrit de *Vous avez dit métèque ?*, à corriger les coquilles, à mettre une ultime touche à la préface ; et cela jusqu'à tard dans la nuit. En effet, je désire déposer mon travail à La Table Ronde (c'est-à-dire sur le bureau de José Benamou) *avant* mon départ pour Florence. Je veux pouvoir l'oublier, penser à autre chose, avoir l'esprit libre.

Mardi 20 novembre, chez Lipp où je déjeune de bon appétit (huîtres et steak tartare salade verte). Ce matin, j'ai remis à José Benamou la minuscule clef usb contenant le manuscrit de *Vous avez dit métèque ?*. Une vraie délivrance. Je vais pouvoir me consacrer dans les semaines à venir au classement de mes nouvelles archives pour l'IMEC (classement qui traîne depuis mon retour d'Italie, fin juin, et ces cartons qui encombrent le logis, j'en ai par-dessus la tête), puis reprendre la dactylo de mes carnets noirs et, si j'ai des sous, voyager.

Voyager *insouciant*, car tout est en ordre, et le sera plus encore après le dîner du 2 décembre.

L'escapade à Florence de la semaine prochaine me stimule. Dès que je suis quelques semaines privé d'Italie, celle-ci me manque.

D'autres pays me manquent, à commencer par les Philippines, mais je crains que celles de 2007 n'aient plus rien de commun avec celles où dans les années 70, 80, 90 j'ai été si heureux ; où j'ai si bien travaillé.

J'aimerais revoir Manille, mais y partir seul, débarquer seul dans une ville où je ne connais plus personne… Eugène Jacq m'a affirmé que la piscine du Tropicana, où j'ai eu durant tant d'années mes habitudes, avait été détruite et transformée en garage. Où descendre ? J'ai cru comprendre que le Dakota, où j'ai écrit une grande partie d'*Ivre du vin perdu*, où j'ai tant de souvenirs enchanteurs, n'est plus un hôtel-appartements, a été transformé en résidence

privée. Il faudrait se rendre sur place, voir les possibilités ; mais voyager seul, si loin, ne m'enthousiasme guère.

Mercredi 21 novembre, 12 h 50, au Pub Saint-Germain, rue de l'Ancienne-Comédie, où j'ai rendez-vous avec Céline Ottenwaelter.

Tout à l'heure, sur le quai des Grands-Augustins (je sortais de La Table Ronde où j'ai choisi avec José [Benamou] la couverture de *Comme le feu mêlé d'aromates* en poche), un soudain coup de pompe. Je pensais marcher, faire la moitié du chemin (Céline vient de la rue de l'Arcade), mais du coup j'y ai renoncé, ai prié Céline de me rejoindre dans mon quartier.

Pourquoi cette brusque fatigue ? Hier, j'ai fait chez Lipp un roboratif déjeuner, j'ai eu une bonne nuit de sommeil, je devrais péter le feu.

Ce matin, je me suis levé tôt, Gilda devait débarquer chez moi à 9 heures pour y faire des galipettes, mais en définitive elle viendra cet après-midi. Elle est très gentille, mais elle me fatigue à me parler sans arrêt des écrivains et des journalistes qu'elle rencontre, à me bombarder de propos sur le milieu littéraire. De tout ça, je n'ai strictement rien à foutre. Intelligente, sensible, amoureuse et, en outre, m'ayant beaucoup lu, me connaissant bien, elle devrait le savoir ; et si elle ne le sait pas, elle devrait s'en rendre compte, lire l'agacement ou l'ennui sur mon visage, dans mes brèves, évasives, distraites réponses ; mais ce n'est pas le cas.

Jeudi 22. Hier, en fin de journée, le père Syméon m'a téléphoné pour m'apprendre la mort, aux États-Unis, de l'archevêque Pierre L'Huillier. Cette nouvelle m'a ému. J'ai songé à la paroisse de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève dont le père Pierre était alors le recteur, aux dîners du lundi chez les Struve (dont je suis à présent, avec le métropolite Georges Khodre, un des rares survivants), aux bons et raisonnables conseils qu'il me distillait lorsque je me confessais à lui, à la générosité et l'humour avec quoi il me pardonna le

personnage de l'archimandrite Spiridon Boulard, dont il m'avait inspiré de nombreux traits, dans mon premier roman.

Journée de bonheur fou avec Marie-Agnès.

Dimanche 25. Hier soir, vigiles à Saint-Victor ; ce matin, j'ai communié. C'était la Sainte-Catherine-du-Sinaï, une sainte que j'affectionne spécialement depuis mon premier séjour en Égypte[36], le sermon du père Nicolas Lossky sur le jeune homme riche (Luc, X, 8) m'avait ému, et puis il y avait la pensée du brave archevêque Pierre qui venait d'être rappelé à Dieu. J'ai eu le vif élan de recevoir les Saints Dons, et je me suis approché du calice la joie au cœur.

Je l'ai écrit ce soir au père Syméon.

Ce matin, la balance indiquait 65, 500 kilos.

Je crains que les trois jours à Florence ne fassent marquer un temps d'arrêt à cette belle perte de poids ; mais je suis décidé à demeurer vigilant dans les semaines, les mois à venir. Mince, je me sens si bien dans ma peau, ne pas persévérer serait idiot.

Autre mort, celle de Maurice Béjart. Je l'admirais depuis que j'avais découvert son travail l'été 1955 aux Ballets de l'Étoile, l'inoubliable *Voyage au cœur d'un enfant* dansé par le troublant Patrick Belda, treize ans[37].

C'est surtout par le truchement de notre ami commun Alain Daniélou que ces dernières années j'ai croisé Béjart, suivi son travail.

Mardi 27 novembre. J'avais déjà été détourné d'un aéroport à un autre à cause du gel, du verglas (de retour des Philippines, dans les années 70) ; je ne l'avais jamais été à cause du brouillard. Cela m'est arrivé hier où l'avion, après avoir tourné pendant plus d'une heure au-dessus de Florence, a été dérouté et contraint d'atterrir à… Gênes !

Il nous faudra plus de trois heures en pullman pour rejoindre l'aéroport de Florence, puis une demi-heure d'attente pour monter dans un taxi et arriver enfin à l'hôtel Minerva, place Santa Maria Novella.

J’étais fatigué, exaspéré. L’avion – de la compagnie Easy Jet – était étroit, inconfortable, ce qui n’eût pas été grave si le vol n’avait duré que deux heures, mais qui l’était dès lors que ce trajet n’en finissait plus. Je bouillais, je me gourmandais d’avoir laissé quelqu’un d’autre s’occuper du moyen de transport (moi, je m’étais chargé de l’hôtel). Seul, j’aurais pris un wagon-lit *single* hier soir et serais arrivé confortablement ce matin à Florence ; et si j’avais choisi l’avion je n’aurais pas voyagé en classe touriste.

Je ne supporte plus les gens qui sont sans cesse occupés à faire des économies. L’argent est fait pour être dépensé. Celui qu’on a, et même celui qu’on n’a pas.

Cela dit, après une nuit de repos, je me suis levé en pleine forme. Le brouillard avait disparu, le soleil brillait, le ciel était bleu et au réveil j’avais retrouvé ma bonne humeur. En réalité, je l’avais retrouvée dès hier soir en revoyant – *finalmente !* – Greggio et Iacchetti dans une *puntata*[38] particulièrement brillante, drôle, de « Striscia la notizia ».

Belles promenades en ville, achats (l’eau de toilette Marescialla à l’officine Santa Maria Novella, deux paires de gants au marché San Lorenzo), un déjeuner (succulente *bistecca fiorentina al sangue*) sur la terrasse de mon cher Paszkovski, voluptueux massage style Manuela de Manille par Géraldine (dans sa chambre), visite de l’exposition sur l’art homosexuel à la Palazzina Reale, près de la gare, et le soir, à nouveau, une *puntata* particulièrement stimulante de « Striscia la notizia ».

Je n’ai bu qu’un verre de rouge à midi avec la *bistecca*, et ce soir dînette de fruits dans la chambre de Géraldine.

Je pesais 65, 300 lorsque j’ai quitté Paris ; j’espère que ce séjour florentin ne sera pas fatal à la perte de poids.

Mercredi 28. Solide *colazione* protéinée à la Cambuzat. Le soleil brille, je me sens en pleine [*phrase inachevée*]

Jeudi 29 XI, 23 h 20. Je viens de voir, avec une émotion et un plaisir toujours

soutenus, Roberto Benigni commenter et lire le cinquième chant de *L'Inferno.* Un grand moment qui m'a fait, à plusieurs reprises, monter l'eau du cœur aux yeux.

Cette dernière journée à Florence a été une réussite, et le voyage du retour, contrairement à celui de l'aller, a été parfait. En descendant de l'avion, sur le bitume de l'aéroport de Roissy, nous avons été accueillis par un froid humide, une sale petite pluie glacée. Quel contraste avec la lumière, le ciel bleu et le soleil de Florence ; mais ça, c'est le retour à Paris, c'est quasi un rite tant j'y suis habitué (que je rentre d'Italie, du Maroc ou des Philippines), cela ne suffit pas à m'ôter ma belle humeur, je suis bronzé.

J'ai songé à Marie-Élisabeth, à ma Baby-Boom chérie, quand Benigni a lu « *… nessun maggior dolore / Che ricordarsi del tempo felice / Nella miseria…* ».

Vendredi 30. Ce matin, je suis allé au Palais-Royal, chez Serge Lutens, acheter une eau de toilette, Fumerie turque, pour avoir lu à Florence, dans *La Nazione*, un éloge qui m'en avait donné l'envie.

Je ne suis pas un homme à résister à ses envies.

Et puis, Fumerie turque ! Pour celui qui fut l'amant de la jeune Deniz ! Pour l'auteur de *Mamma, li Turchi !* Un tel parfum m'était destiné.

Je griffonne ceci au Café des Deux Palais où je bois un verre avant d'assister à la rentrée du Barreau de Paris où j'ai été invité par un avocat, Thibaut Rouffier, qui m'avait interrogé sur Jean-Marc Varaut.

Ce soir, retrouvailles amoureuses avec Marie-Agnès.

« *Non si può mandare ramengo un'azienda come la Rai chi è di tutti* » (*Corriere*, 5 décembre 2007).

Ramengo : le bâton. Et aussi, en vénitien, l'infortune, le malheur.

Va' a ramengo ! : « Va au diable ! »

Andare a ramengo : « vagabonder ».

L’adjectif *ramingo* (ou *ramengo*) se dit des oiseaux qui volent de branche en branche ; du voyageur qui erre sans jamais se fixer.

Un fuggiasco ramingo.

6 décembre. J’étais descendu à 65, 100. Il a suffi de deux dîners « normaux », l’un et l’autre aux Ronchons, le dimanche 2 avec mes exécuteurs testamentaires et le lundi 3 avec les mousquetaires, pour que je monte d’un coup à 66, 100. Depuis lors je ne réussis pas à descendre au-dessous de 65, et ce n’est pas le dîner avec l’archimandrite Syméon ce soir, au Bouledogue, qui améliorera le score. Pourtant, aux deux dits dîners (quelle savante allitération !), j’ai été fort raisonnable : coquilles Saint-Jacques, rougets grillés, tarte aux pommes, quelques verres de vin, mais cela a suffi pour enrayer la perte de poids, et l’enrayer durablement.

La stabilisation, cette aimable rêverie…

Lundi 10, chez Lipp où je déjeune avec Simona Saffioti (en retard comme à son habitude). Hier, cette nuit [*phrase interrompue*]

Mardi 11. J’étais injuste, au moment précis où j’écrivais hier, chez Lipp, les mots ci-devant, Simona arrivait, belle, souriante. Ce furent donc, je reprends mes notes interrompues, une soirée, une nuit et un réveil enchanteurs que j’ai vécus avec Marie-Agnès. La veille, jour de l’*Immacolata*, elle n’avait pas pu fêter son anniversaire avec moi, mais nous nous sommes rattrapés, et comment ! le lendemain.

Hier soir, c’est avec Gilda que j’ai fait des galipettes. Quand elle veut me donner du plaisir, quand elle y met de l’application et de la passion, c’est très bien. Cela a été le cas hier, mais c’est rare. Trop souvent elle fait l’amour de façon paresseuse, hâtive, crac-crac-zim-boum, beaucoup moins sensuellement qu’en 2004 dans les premiers mois de nos amours, après que je l’avais dévirginisée. Ce qui, en revanche, ne se modifie pas, c’est son narcissisme : elle

n’a aucun autre sujet de conversation que ses toilettes, son boulot, ses succès, les types qui la draguent, mes « prétendus amis » qui par jalousie lui disent du mal de moi… En dehors de son nombril, rien ne l’intéresse.

Elle proclame partout que je suis son amant, mais ce n’est pas l’amour qui la rend si fière de nos liens, c’est la vanité. Si au lieu d’être l’écrivain que je suis j’étais un obscur, elle [*phrase inachevée*]

Jeudi 13, à Bordeaux, chez Mollat[39]. Hier, étourdi, j’ai oublié dans le train le petit *Casanova* de Virgilio Boccardi auquel j’étais tant affectionné, car je l’avais acheté en 1998 à Venise avec Véronique après que nous avions entendu l’auteur le présenter dans une belle salle proche la Fenice.

Vendredi 14. La stabilisation ? Je suis curieux de savoir combien je pèserai après quatre jours de bombances bordelaises. Je suis persuadé que le poids qu’indiquera la balance dimanche matin sera une vraie catastrophe et que pour revoir le chiffre 64 apparaître sur l’écran il me faudra une semaine de rigoureuse vigilance.

Cela dit, je suis à Bordeaux, j’y suis chaleureusement accueilli, le vin y est bon, la table aussi, et le froid piquant m’invite à me requinquer.

Oui, accueil charmant, d’abord, mercredi soir, dans la famille d’Alain Lootgieter, puis hier par les organisateurs du colloque sur le viol, le professeur Devésa et sa jeune amie suisse.

Agréables conversations avec Catherine Robbe-Grillet et Hélène Duffau, mais je regrette l’absence de Catherine Millet et Jacques Henric, je me faisais une joie de vider avec eux quelques bonnes bouteilles ; celle aussi de Géraldine Puccini, une jeune latiniste avec laquelle j’avais naguère sympathisé lors d’une émission de Roger Vrigny à France-Culture.

Ma communication[40] a suscité la réaction agressive de l’inévitable connard de service, mais je n’ai été ni insulté, ni sifflé, ni boxé. « Les conditions atmosphériques », comme dirait Baby-Boom, étant ce qu’elles sont, je m’en tire

bien. Et je suis content d'avoir pu, touchant le nouvel ordre moral planétaire et le décervelage général, une nouvelle fois, et en public, enfoncer le clou.

J'ai surtout été heureux de revoir la belle Clarisse Couturier-Garcia, une fille vraiment très bien, si fraîche, si naturelle. Il y a en elle un je-ne-sais-quoi qui m'attendrit.

Samedi 15 décembre, dans le TGV qui fait une pause en gare de Saint-Pierre-des-Corps. Ce matin, de 10 heures à 11 h 10, promenade dans Bordeaux (nous sommes allés chez un sublime pâtissier, Antoine, acheter des gâteaux) avec la si attachante Clarisse Couturier, puis à 11 h 45 Alain Lootgieter est venu à l'hôtel pour me porter en automobile jusqu'à la gare (les tramways et les autobus bordelais sont en grève), ce qui a été une heureuse occasion de nous revoir.

Mercredi, dans le train, j'ai oublié un livre qui m'était cher et hier à Bordeaux (sans doute à la fac) j'ai perdu mes lunettes de soleil. Si ma tête se dévissait je la perdrais assurément, tant je suis étourdi.

Hier soir, j'ai traité dans un très bon restaurant, Le Bouchon de Max, quai de Bacalan, les deux sœurs Couturier, Clarisse et Bénédicte, ainsi qu'Hélène Duffau dont j'ai eu, grâce à ce colloque sur le viol, le plaisir de faire la connaissance.

Colloque qui a été un moment fort agréable. Jean-Michel Devésa et Sophie, sa jeune amie suisse, m'ont fait un accueil très amical, chaleureux, et, nonobstant la difficulté du thème de la rencontre, je m'y suis tout de suite senti à l'aise.

Mardi 18, chez Lipp, où je déjeune seul (une douzaine d'huîtres, des rougets à la provençale) après une heure agréable avec Simona Saffioti au Pub Saint-Germain. Elle m'a appris un verbe, *bardare*, dont le premier sens est harnacher, *bardare il cavallo*, mais qui signifie également, et sur un mode ironique, s'habiller avec une recherche insolite, une excentricité tapageuse. Je ne l'avais jamais entendu. Notre mot d'argot militaire « barda » en est-il tiré ou est-ce le contraire ? À éclaircir[41].

Depuis mon retour à Paris, je suis gelé, mal fichu, je ne parviens pas à me réchauffer dans un placard qui a tout du réfrigérateur. Hier soir, les câlins avec Gilda ont été agréables (surtout après mon chaste séjour bordelais), j'aime ses jolis seins, son petit cul, sa silhouette de nymphe, mais son obsessionnel bavardage sur le sérail littéraire, sur les prix, sur les éditeurs, sur les écrivains, sur les journalistes me saoule à un tel point que j'écourte toujours nos entrevues, sous peine de migraine.

Mercredi 19 décembre, 10 h 45, dans le salon du docteur J. Voilà trois jours (depuis le retour de Bordeaux) que je suis enrhumé, frissonnant, pétrifié par le froid jusque sous la couette. Dieu merci, je n'ai aucun livre en train et je ne fais rien en toute insouciance.

Vive nostalgie de Manille. Cependant la Manille dont j'ai le désir n'existe plus. Où aller ?

21 décembre. Hier matin, les obsèques du général Le Borgne dans la cour des Invalides m'ont tellement pétrifié de froid, je n'ai pas de tout l'après-midi réussi à me réchauffer. À 18 h 30 je n'ai pas eu le courage d'aller à la Maison de l'Amérique latine écouter René Schérer qui, infatigable, lui, à quatre-vingt-cinq ans, y parlait. Je suis resté chez moi. À 20 heures, j'étais en pyjama et robe de chambre, tel un pépère retraité. J'aurais pu voir Géraldine ou Gilda, faire l'amour, mais j'avais envie d'être seul, j'étais *fatigué*, oui, tout bêtement *fatigué.*

C'était, si ma mémoire est bonne, Isabelle E. qui me réputait « infatigable ». Ce n'est plus le cas.

À 23 heures j'ai allumé la télé pour Roberto Benigni qui sur Raiuno récitait le deuxième chant de *L'Inferno.* « *Qui si parrà la tua nobilitate*… » Quelle beauté ! Je me suis endormi heureux, comme bercé par la céleste musique des vers de Dante…

Véronique est arrivée de Marrakech. Saisie par le froid. Je la vois cet après-midi, nous partons dimanche pour Turin où il fera sans doute aussi froid qu'à

Paris, plus encore peut-être.

Celui (ou celle) qui – Eight one one étant présentement dolent – me manque, c’est un ami (ou une amie) qui m’entraîne à renouer avec mes voyages en Asie, qui me dise : « Gabriel, allons dans une agence d’Air France, achetons deux billets pour Manille ou Bangkok. » J’ai beaucoup voyagé seul, mais aujourd’hui, Dieu sait pourquoi, je n’en ai plus véritablement l’énergie. Peur de m’ennuyer ? Oui, c’est possible. Il y a surtout les raisons que j’ai mises dans la bouche de Dulaurier, au chapitre 14 de *Voici venir le Fiancé*.

Me ressaisir. Il ne faudrait pas qu’un fâcheux penchant à l’inertie me paralysât, me fît renoncer à des actions dont j’ai *envie*. Ce ne serait pas le moment, vu le peu d’années qu’il me reste à vivre (du moins vigoureux et en bonne santé). Je me dois au contraire de mettre les bouchées doubles.

Que signifie *servito di barba e capelli* ? « Traité durement ».

Servire qualcuno di barba e capelli : « le traiter durement ».

Dimanche 23 XII, 14 h 35, à la gare de Lyon (où je prends le train pour Turin). Est-ce parce qu’elle a été heureuse que j’accepte de passer la nuit de vendredi à samedi chez elle ? Gilda qui souvent, chez moi, fait l’amour de façon distraite, comme trop habitée par ses soucis et sa petite personne pour être capable d’être durablement attentive au plaisir de *l’autre* (j’allais écrire *l’être aimé*, mais ça sonne trop ironique), s’est, lorsque je suis arrivé chez elle à 23 h 30 (après le dîner chez Lipp avec Véronique), appliquée à m’en donner beaucoup. Elle était d’excellente humeur et ceci explique cela. Chez moi, ce qui l’indispose, c’est qu’elle sent trop bien qu’après « l’amour » je me débarrasse prestement d’elle, ayant toujours des trucs qui justifient que je lui demande de se rhabiller. Une nuit entière chez elle, à sa disposition, c’était la fête.

Hier après-midi, c’est Géraldine que j’ai baisée, chez elle. Auparavant, comme à Florence, elle a très bien massé mes vertèbres usagées (mais qui me servent encore).

Bref, la vie est belle. Ces moments de bonheur me distraient de mes idées

sombres, m'empêchent de mélancoliser.

Si je m'y abandonnais, je broierais du noir à cause de Marie-Agnès que j'adore et vois si peu ; d'Anastasia qui est toujours malade, fatiguée, me tient sur ses nausées des conversations on ne peut plus anti-érotiques.

Turin, 24 décembre. À l'hôtel Roma Cavour, je descends prendre le petit déjeuner. J'ouvre le journal, je lis ce titre :

« *Ferisce la moglie, sgozza il cane e si toglie la vita*[42]. »

Quelle activité !

« De notre point de vue, à nous qui ne nous piquons pas de représenter quoi que ce soit et, au contraire, goûtons la vie *obscure* dans une grande cité… » (Nietzsche, lettre à Peter Gast, Turin, 1er mai 1888.)

Le 30 octobre 1888, Nietzsche écrit à Gast : « Je me réjouis d'avoir un excellent tailleur et j'attache beaucoup de prix au fait de passer partout pour un étranger de distinction. » C'est aussi mon souci, d'où l'élégance qui est toujours mienne en Italie. En France, je suis souvent sans cravate. Ici, quasi jamais.

À Venise ou à Florence, pour n'être pas pris pour un de ces abjects touristes débraillés qui se répandent en troupeaux dans les rues ; à Turin, où les touristes sont, Dieu merci, rares, par simple goût d'être bien habillé, d'honorer cette ville magnifique.

Mercredi 26, jour de la Santo Stefano. Les repas de dimanche soir au Caffè San Carlo, de lundi midi au Al Cambio, de lundi soir au Gatto Nero et de mardi midi aux Tre Galline[43] m'ont mis sur le flanc. J'espère ne pas avoir perdu en ces trois jours le bénéfice d'efforts de plus de deux mois (15 octobre-22 décembre).

Heureux d'être à Turin, de jouir de cette ville aristocratique, lumineuse, paisible ; heureux de revoir Michel et Bernard[44] ; mais je me gourmande de n'être pas assez gentil avec Véronique, d'être avec elle trop souvent bourru, impatient, querelleur. Trouver le ton juste avec une ex à laquelle m'a uni durant

des années une brûlante passion n’est pas chose facile. Peut-être est-ce une erreur – la mienne – de vouloir, après la rupture, conserver des liens amicaux avec les femmes qui m’ont aimé d’amour et aujourd’hui ne m’aiment plus. Peut-être les ex sont-elles une perte de temps et ferais-je mieux d’être plus attentif aux *actuelles* que je délaisse, Anastasia, Géraldine, qui, elles, m’aiment encore et souffrent de me voir si peu. Peut-être, en définitive, est-ce Marie-Élisabeth qui a raison : mieux vaut ne se revoir jamais.

Marie-Élisabeth qui, je l’ai appris fortuitement voilà quelques jours, vit désormais en Angleterre.

Si j’étais mourant, je ne saurais où la joindre ; je mourrais sans l’avoir revue. Quelle horreur ! Mais à l’évidence c’est cela qu’elle *veut.*

Hier soir, appel de Marie-Agnès ; ce matin appel de Gilda. C’est à ces *vivantes* que je dois consacrer mon temps et mes soins ; non à des âmes mortes qui de moi n’ont plus rien à ficher.

L’extraordinaire impression que m’a faite la Mole Antonelliana. Nous y sommes restés une matinée entière et j’y séjournerais bien trois jours durant tant ce lieu est enchanteur. Enchantement du profane qui, bien que ne connaissant rien à l’architecture, se rend compte qu’il s’agit là d’un stupéfiant chef-d’œuvre ; enchantement du lecteur de Nietzsche qui en 1888 vit la Mole Antonelliana en cours de construction et lui consacra des pages enthousiastes ; enchantement du cinéphile, du mac-mahonien en culottes courtes que je fus : je n’avais jamais visité un musée du cinéma aussi beau, aussi intelligemment conçu et réalisé.

À la Galleria Sabauda, les archanges de Filippino Lippi. Je les suivrais jusqu’en enfer…

Le visage doux et fin de la Vierge de la *Sainte Famille* du Sodoma. Juste à côté, *La Mort de Lucrèce* du même.

La sublime *Annonciation* d’Orazio Gentileschi.

Des musées, un homme de goût doit faire un usage homéopathique. Sinon,

c'est l'indigestion. Au troisième étage de la Galleria Sabauda, après tant de salles visitées, tant de beautés admirées, je m'assois, tel un homme ivre. *Non ce la faccio più.*

Après un succulent déjeuner au 24, un restaurant voisin de la Mole Antonelliana que m'avait recommandé Michele Canonica, un bicerin Cavour au Mulassano.

San Carlo, Mulassano, Fiorio, Platti, Torino, Baratti e Milano : les cafés de Turin où j'ai bu un délicieux chocolat chaud, un excellent vermouth. À Paris nous n'avons rien de semblable. Le Café de la Paix, Les Deux Magots, Angelina, Mariage, à comparaison c'est peu de chose. Seuls le Caffè Greco à Rome, le Gambrinus à Naples (et, avant la catastrophe du tourisme de masse, le Florian à Venise) rivalisent de beauté avec ces paradis turinois[45].

Nuit du 26 au 27. Hier, au 24, le restaurant de la rue Montebello, j'ai trop bu, comme le soir du réveillon j'avais trop bu au Gatto Nero. Trop bu, trop mangé. Je n'ose même pas penser au poids qu'indiquera la balance au sortir de ces persistants festins.

Ce séjour à Turin me plaît beaucoup, Michel Fleury et Bernard Dunand se mettent en quatre pour me rendre la vie agréable, Véronique aussi, et je suis heureux de les revoir, mais peut-être aurais-je préféré être seul.

Seul avec Nietzsche.

La présence, chaleureuse, attachante, de mon ex et de mes deux amis, me contraignant à sourire, à écouter, à *parler*, me fatigue et parfois – j'ai honte à l'écrire – m'agace. Plus je vieillis et plus je deviens irritable. Je l'ai toujours été, de même que j'ai toujours eu besoin de solitude – mon journal d'adolescence en témoigne –, mais aujourd'hui cette irascibilité et cette soif de solitude atteignent à un point extrême, quasi pathologique.

Je suis de moins en moins apte aux autres.

Je m'en rends compte à Paris où je vis de plus en plus isolé, où je vois de

moins en moins de monde, où le téléphone ne sonne quasi plus ; mais c'est également vrai en voyage. À Florence, la présence de Géraldine, pourtant d'humeur facile et d'agréable compagnie, m'a parfois pesé, comme ici me pèsent parfois celle de Véronique, celle de Bernard et Michel (qui sont rentrés à Naples hier soir). Et si je retourne en Asie dans les années à venir, je ne suis pas certain d'avoir envie de rencontrer ceux de mes amis qui alors y seront.

Chirico, lecteur de Nietzsche, lui aussi. Et lecteur *à Turin.*

Jeudi midi. Ce matin, dans la chambre de Mistigretta, minute d'émotion. J'ai versé une larmichette. Nonobstant notre rupture à Naples, il y a six ans, tant de liens nous unissent ! Jamais je ne cesserai de l'aimer.

Jeudi 27 décembre, 21 h 05. À Chambéry, le chef de gare a fait descendre les voyageurs pour Lyon, ils devront achever leur trajet en autocar ! Quant à nous qui allons à Paris, nous sommes détournés par [*phrase inachevée*]

La jolie fille, très élégante, assise à côté de moi, lit *Ragionevoli dubbi* d'un auteur nommé Gianrico Carofiglio. Je ne le connais pas. Peut-être est-il fameux, mais je ne sais rien de lui.

La jolie fille, elle, ne sait sans doute rien de Gabriel Matzneff. Cela s'équilibre.

Giuliano Ferrara, qui fait présentement une grève de la faim et à qui j'ai écrit un mot d'encouragement, m'envoie un sms où il me dit : « *Ho la nostalgia di Lei*. » Voilà qui me fait un vif plaisir. Un homme aussi en vue, célèbre et occupé que Giuliano Ferrara ! *Ne sono lusingato*[46].

Lundi 31 décembre, le soir, chez Lipp.

À la table de Monsieur Roger,
Les Pouli, fameux habitués,
Mangent des sardines millésimées.
Ce n'est pas du Mallarmé,

Mais je vous dis mon amitié.

---

1 Cf. le chapitre intitulé « De la mort » dans *Vous avez dit métèque ?*.

2 Deuxième tour des élections législatives.

3 Mgr Georges Khodre, métropolite orthodoxe de Byblos et du mont Liban, une des plus hautes figures de l'Orient chrétien, très souvent présent dans mon journal intime des années 60 et 70. En 1971, je lui ai dédié *Le Carnet arabe.*

4 Théologienne orthodoxe que j'ai bien connue et à laquelle mon amie Olga Lossky a, en 2007, consacré une belle biographie, publiée aux Éditions du Cerf.

5 Recueillie en 2008 dans *Vous avez dit métèque ?*.

6 Georges Brassens.

7 Je pourrais traduire, mais cela m'amuse de ne pas traduire, d'obliger mes jeunes lectrices à mettre leur joli nez dans un dictionnaire ; ou alors, si elles sont trop flemmardes pour ça, qu'elles m'écrivent, je leur donnerai des leçons particulières…

8 Ce sera *Vous avez dit métèque ?*.

9 J'ai recueilli dans *Vous avez dit métèque ?* ma contribution à cet ouvrage collectif consacré à l'ami Topor.

10 Sur la mort du cardinal-archevêque de Paris, cf. la préface de *Vous avez dit métèque ?*.

11 « Avec ce joli cœur, il en faut de la patience ! »

12 J'ai écrit « Mario », je tape « Mario », mais je n'ai pas la moindre idée de qui il s'agit. Peut-être est-ce un *lapsus calami* et voulais-je écrire : Maurizio (Serra).

13 Le prince de B., Anne Ramaekers, Christopher Gérard, Roger-Philippe Bertozzi, quatre membres bruxellois de l'ex-Société des amis de Gabriel Matzneff, dissoute en 2006.

14 1. « Comme on a coutume de dire… » 2. « Tout va bien ? — Je n'ai jamais été mieux. »

15 Sur le voyage de 1967, cf. *Vénus et Junon*, ainsi que *Comme le feu mêlé*

d'aromates. Sur celui de 1991, il faudra attendre la publication de mon journal intime de cette époque. Il m'a inspiré quelques détails au dernier chapitre des *Lèvres menteuses.*

16 Cette dernière remarque est infondée. Marianne ne pouvait pas prévoir, de la part d'Anne, qu'elle connaissait peu, une réaction aussi zinzin. À la même époque, elle donna à une autre ex, la belle Maya A., celle qui m'inspira les pages sur le sourire du chat dans *De la rupture,* mon icône de l'archange Gabriel, et Maya en fut très heureuse.

17 Sur ce premier film de Céline Sciamma, cf. le chapitre que je lui consacre dans *Vous avez dit métèque ?*.

18 Je ne reproduis pas ici ces notes, puisqu'elles constituent la matière d'un chapitre de *Vous avez dit métèque ?*.

19 Lire la préface de *Vous avez dit métèque ?* où ce point est longuement développé.

20 Le futur chapitre sur Nathalie Rheims de *Vous avez dit métèque ?* a d'abord paru sur le site Internet *www.matzneff.com*.

21 Sur cette aptitude des femmes à caméléoniser, cf. *Les Passions schismatiques.*

22 1. « Il y avait un peu de chambard dans le train. » 2. « Je t'explique ça quand on se voit. »

23 D'un côté, la grossesse ; de l'autre, l'insouciance.

24 Nicolas Lossky, récemment ordonné prêtre par l'évêque Innocent de Chersonèse.

25 L'oncle Frédéric, c'est Nietzsche. J'ai trois oncles : l'oncle Arthur (Schopenhauer), l'oncle Émile (Littré) et l'oncle Frédéric. C'est l'unique espèce de famille que je supporte.

26 Chronique recueillie dans *Vous avez dit métèque ?*.

27 Cf., dans mon journal d'adolescence et de prime jeunesse, *Cette camisole de flammes*, l'impression que me fit la lecture de livres tels que *Les Buddenbrook* et *La Montagne magique.*

28 La comtesse Parascève Grancéola, née Kaldountzeff, personnage de *Nous n'irons plus au Luxembourg* et de *Isaïe réjouis-toi* qui initie Alphonse Dulaurier aux joies saines du végétarisme, de la nourriture bio, de la macrobiotique et de la *méditécheûne.*

29 Histoire cocasse touchant Francesca que je raconte dans mon journal 1996 ou 1997, je ne sais plus.

30 « P. est glissant comme une anguille, on ne peut jamais lui mettre la main dessus. »

31 On pourrait traduire, sans réussir à rendre l'exacte nuance de l'italien : « au nez et à la barbe de mes vertèbres ! ».

32 « Sur le boulevard du crépuscule ».

33 *Antologia personale di Vittorio Gassman*, Luca Sossella editore, 2000.

34 À l'intention des provinciaux peu familiers de nos expressions parisiennes, je précise qu'il s'agit de l'eau du robinet.

35 Les « pronostics bruyants et redondants ».

36 Cf. *Élie et Phaéton.*

37 Cf. *Cette camisole de flammes.*

38 *Puntata* : « épisode, émission ».

39 Sur Mollat, célèbre librairie bordelaise, cf. *C'est la gloire, Pierre-François !*.

40 On peut la lire sur le site Internet *www.matzneff.com*.

41 Dactylographiant ce journal (nous sommes le samedi 5 avril 2008), j'ouvre le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg. J'y apprends que *barda*, « argot des troupes d'Afrique », vient de l'arabe *barda'a* qui signifie « bât d'âne, de mulet ». L'Italie n'y est donc pour rien.

42 « Il blesse sa femme, égorge son chien et se tue. »

43 Al Cambio, Il Gatto Nero et Le Tre Galline sont trois des meilleures tables de Turin.

44 Michel Fleury et Bernard Dunand, deux très chers amis qui vivent à Naples où je fis leur connaissance à l'époque où j'y écrivais *Mamma, li Turchi !*.

45 Il s’agit, faut-il le préciser, des cafés où j’ai mes habitudes, que je connais bien. Il existe assurément d’autres beaux cafés dont j’ignore l’existence, mais en bon disciple de Schopenhauer je sais que n’existe que ce que je perçois. Le reste, ce n’est même pas l’ombre d’une ombre.

46 1. « Vous me manquez. » 2. « J’en suis flatté. »

2008

1er trimestre 2008

Fin du carnet 127 et début du carnet 128

Mardi 1er janvier. Me voici à nouveau chez Lipp où je déjeune seul. Hier soir, j’y ai « réveillonné » (si l’on peut appeler repas de réveillon un dîner à huit heures du soir) avec […]. La veille nous avions fait l’amour chez elle, et son envie de me revoir le 31 au soir était si forte, je n’ai pas voulu lui refuser cette joie, bien que j’eusse préféré dîner seul tant les festivités de la Saint-Sylvestre me sortent par les yeux. Ce fut au demeurant sympathique et très bon (des huîtres, un risotto aux coquilles Saint-Jacques et aux cèpes), nos voisins de table étaient les Pouliquen et les Saint Robert, nous étions en famille.

Les Philippe de Saint Robert chez qui j’avais dîné samedi avec Régine Judicis et Alyette Boutry.

Nonobstant (ou à cause de, c’est la même chose) tous ces bons repas je surveille la balance. Il est hors de question que je reprenne du poids. Je tiens à ma sveltesse, à entrer dans mes vieux costards et à fermer le col de mes chemises usées par le temps.

Le père de Pia a été très content des pastilles aromatisées au Fernet-Branca que je lui ai achetées à Turin.

Marie-Agnès me manque beaucoup. Elle est à la montagne avec son frère et ses nièces. Ces derniers jours elle n'a pas cessé de m'envoyer des mots très amoureux, passionnés. Moi aussi, je l'aime.

Géraldine et Gilda occupent une certaine place dans mon gynécée, voire une place certaine ; mais Marie-Agnès, c'est autre chose, c'est le tissu de ma vie, c'est tout mon passé resserré en une personne, un visage.

Anastasia, elle aussi, quoique je l'aime depuis moins longtemps, m'est essentielle.

Cette nuit, de retour de chez Lipp, j'ai envoyé un sms de bonne année à quelques ex. Hélène P. est la seule à m'avoir répondu. Une réponse tendre.

Chez Lipp, même seul, je ne suis jamais seul. Dans la cohue joyeuse de ce déjeuner du 1er de l'an, Michel Oliver me voit, vient m'embrasser. « J'ai abandonné les restaurants, me dit-il, je vis à présent dans le Luberon, je fais du vin, de l'huile… »

Moi, [*phrase inachevée*]

Jeudi 3 janvier. Déjeuner chez Jacques Cloarec dans son nouvel appartement proche le Centre Pompidou. Un de ses amis, Jérôme, futur potard, m'apprend qu'à Caussade, dans le Tarn-et-Garonne, a lieu chaque été une fête du chapeau.

Mercredi 9 janvier, 20 heures, je bois un Martini rouge dans un bar de la place Charles-Dullin où j'ai rendez-vous avec Saint Robert pour aller voir Marie D. dans l'*Antigone* de Sophocle. Un vieil ami fidèle et une ex-amante demeurée proche.

Cela est digne d'être noté, car tant d'amis ou prétendus tels se sont éloignés de moi, tant d'ex-amantes m'ont renié ! J'en ai eu ces derniers jours un double exemple : Anne L. B. et Éléonore B. qui, après des années de silence, se sont inopinément manifestées, l'une et l'autre sur un ton agressif, hostile, avec des

mots choisis pour me peiner, me faire comprendre (au cas où je ne l'aurais pas déjà su !) qu'elles m'avaient renié, qu'elles n'éprouvaient plus pour moi ni amour, ni tendresse, ni même amitié. Elles ne se sont pas consultées, mais l'amusant est qu'elles utilisent les mêmes formules, les mêmes ficelles. Ainsi par exemple Anne et Éléonore ont cru utile, que dis-je ! nécessaire de m'informer, elles naguère passionnées lectrices, qui connaissaient mes livres mieux que moi-même, que désormais elles ne me lisent plus, ne font que « feuilleter » (*sic*, le même verbe utilisé dans leurs deux lettres) mes nouveaux livres en librairie.

Contrastant avec ces imbéciles, médiocres reniements, il faudrait que je note ici les mots superbes qu'au même moment m'écrivait une autre ex, la belle et adorable Clarisse B. Ceci compense largement cela[1].

Vendredi 11 janvier (dans le métro qui me conduit chez Gilda).

Depuis mon retour de Turin, je ne me sens l'énergie de rien, l'envie de rien. Je ne désire que dormir, faire la sieste, hiberner. Les hommes descendent du singe. Moi, je descends de la marmotte.

Prendre une douche, me raser, traverser la Seine pour rejoindre une jeune maîtresse, je n'en ai pas vraiment envie ; mais je m'y force, précisément pour me secouer, m'arracher à une torpeur qui ressemble à la mort.

Avant-hier, me rendre le soir à Pigalle pour y voir l'*Antigone* de Sophocle, je n'en avais aucun réel désir. À sept heures du soir j'avais déjà sommeil, je me sentais las, je me serais volontiers mis au lit ; mais une fois au théâtre, le rideau levé (*si fa per dire*, puisque dans les théâtres « modernes » il n'y a plus de rideau), l'émotion de voir ma belle Marie a effacé toute lassitude et quand, après le spectacle, nous sommes allés, Philippe [de Saint Robert] et moi, souper chez Lipp, ma fatigue s'était envolée, je n'avais plus sommeil du tout.

Samedi 12 janvier. Ce matin, au réveil, je pesais 64, 500 kilos. La reprise de poids de la fin décembre n'a été qu'une parenthèse. Le but – mon poids idéal (défini « idéal » à la fin de mon premier séjour chez Christian Cambuzat au printemps 1975) de 62 kilos – est à portée de la main : 2, 500 kilos ! Il ne s'agit

que de vigilance et d'opiniâtreté.

Belle messe pour Christian Bourgois à Sainte-Clotilde. Toute la profession était là. J'ai échangé quelques mots avec Antoine Gallimard, Jean-Claude Fasquelle, Emmanuel Pierrat, Philippe de Saint Robert, Jack Lang, Olivier Corpet, Yvon Girard, Christine Jordis, d'autres encore, mais c'est seul qu'à la sortie de l'église j'ai mangé des œufs sur le plat et bu un verre de côtes-du-rhône dans un bistrot du boulevard Saint-Germain.

Hier soir, après la séance amoureuse, spécialement réussie, avec Gilda, j'étais rentré chez moi et m'étais couché sans dîner. Aussi ce matin j'en ai été récompensé par la balance. Je n'y avais d'ailleurs aucun mérite, j'étais mort de fatigue.

Tout le monde félicite Christian Bourgois d'avoir, nonobstant son cancer, ses souffrances, été jusqu'à la dernière minute un homme chargé de fonctions, de responsabilités. Moi, cela ne m'inspire que de la pitié. La vieillesse, et plus encore la vieillesse plombée par la maladie, devrait être une occasion de se délivrer des charges, des pesanteurs. Il est vrai que dans ce cas on n'a pas le Tout-Paris à ses obsèques et les discours de deux ministres…

Lundi 14 janvier, 20 h 30, au Bouledogue où je dîne avec le père Syméon. Je suis réjoui, éclairé par les deux heures que la lumineuse et vivifiante Olga Lossky vient de passer avec moi. Cette gaieté spirituelle, véritablement évangélique, qui l'anime me fait un bien extrême ; elle me corrobore dans ce que j'ai de mieux (ou de moins mauvais) en moi.

Mardi soir. Plutôt cafardeux, je dîne, seul, dans un petit restaurant de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève (j'y suis déjà venu avec Antonio Francica, on y mange de la bonne viande argentine). J'ai froid, mon placard est froid, humide, et cette humidité, ce froid me rongent les os, m'ôtent toute énergie vitale. Ce matin, j'ai bu un café chez Julie dans son confortable hôtel particulier de la rue B., j'étais bien, il faisait chaud, *ouioutny*[2], je me suis mis à haïr l'absolu ratage

qu’est ma vie sociale, amoureuse. Ma vie.

Est-ce une coïncidence ? Réapparition, sur un mode extraordinairement agressif, hostile, de deux femmes (alors des jeunes filles) qui naguère m’ont tant aimé, Anne L. B. et Éléonore B. En guise de vœux de bonne année, l’une et l’autre (en se consultant ? c’est improbable, mais possible, Éléonore a été un moment amoureuse d’Anne et rêvait d’un ménage à trois) m’ont écrit des lettres qui expriment, sur un ton si excessif qu’il en devient caricatural, ridicule, un refus hystérique de ce que nous avons ensemble vécu. Ces attaques d’Anne et d’Éléonore, après tant d’années, arrivent comme un cheveu sur la soupe, elles sont incompréhensibles, incongrues, mais elles n’en sont pas moins pénibles et guère propres à me donner une bonne humeur.

Ajouter à cela Marie-Agnès, *incasinatissima*[3] ces derniers temps, et invisible.

Anastasia et Géraldine sont ce qu’elles sont, mais elles ne sont pas ce que je voudrais qu’elles fussent.

Gilda avec qui j’ai une nouvelle fois merveilleusement fait l’amour dimanche, mais qui est *saoulante* avec ses histoires du milieu littéraire, ses angoisses. De ses bras je sors toujours avec un mal de tête.

D’où une grande solitude. Il n’y a pas, je pense, d’écrivain français (je parle des écrivains de ma notoriété, cela va de soi, non d’inconnus) qui soit aussi seul que je le suis ; dont le téléphone sonne si peu.

Jeudi 17 janvier, 14 h 50, dans le train Paris-Lyon. Hier, au Pré aux Clercs (le café qui forme l’angle des rues Bonaparte et Jacob), j’ai eu la certitude, à la manière dont elle me regardait, que Gilda est toujours très amoureuse de moi, et cela m’a attendri, ému.

Auparavant, toujours active, efficace, Julie m’a décidé à acheter un fauteuil de bureau (le mien est cassé depuis des mois) chez Conran, rue du Bac. Sans mes myrrhophores je serais perdu.

Ces derniers jours j’ai photocopié mes émiles 2005, 2006, 2007 et les premiers 2008. C’est un ensemble extrêmement vivant, varié, qui devra être

publié tel quel – y compris ceux en italien. Cela donne de ma vie une image originale, et le ton en est vif, dépouillé, *stendhalien*. L'émile est un genre littéraire nouveau, et il me réussit.

15 h 20. Voilà vingt minutes que le train est en panne entre Part-Dieu et Perrache. Dieu merci, aucune amoureuse ne m'attend sur le quai ! Si pareille mésaventure m'était arrivée à l'époque où je rejoignais Hélène à Lyon je serais devenu fou d'impatience, d'énervement. Aujourd'hui, je suis bien tranquille. Je poserai mon bagage à l'hôtel des Beaux-Arts, puis vers 18 h 30 j'irai au vernissage de Jean-Paul Marcheschi dans une galerie du cours de la Liberté où me rejoindra Frank Laganier chez qui je passerai la soirée (j'ai un cadeau, le nouveau et monumental Grevisse, à offrir à sa fille Chloé, treize ans). Rien ne presse donc, et je suis calme. La paisible amitié, par comparaison au fiévreux amour, quel repos !

Je songe aux lettres incongrues, ridicules à force d'être injustes, que m'ont en ce début de 2008 écrites Anne et Éléonore – deux maîtresses qui m'ont quitté depuis plus de dix ans –, celle-ci m'accusant d'être un homme méchant, et celle-là un manipulateur. Seigneur Dieu ! J'ai d'innombrables défauts, mais je ne suis pas un homme méchant. La méchanceté n'est pas un trait qui me caractérise. Et si j'avais été le moins du monde manipulateur ma vie sociale, professionnelle, amoureuse eût été bien différente de ce qu'elle est. Si j'avais mis ma beauté, mon talent, ma célébrité, mon intelligence au service de mes intérêts je serais aujourd'hui plein aux as, fêté, couvert de récompenses et d'honneurs ; j'aurais épousé une femme richissime, j'eusse eu des maîtresses reines du Tout-Paris.

Méchant et manipulateur ! Éléonore et Anne le pensent-elles vraiment ? Le ton de leurs attaques est si véhément, si absurde que j'ai beaucoup de mal à imaginer que celles-ci soient sincères. Je pense au contraire qu'Anne et Éléonore ne noircissent de manière délibérée le portrait qu'elles tracent de moi que dans l'unique but de me faire de la peine.

Si tel est leur objectif, il est atteint. En ce début d'année où l'on échange des

vœux de bonheur, que ces deux ex, après être durant des années restées silencieuses, croient utiles de se manifester à moi sur un mode aussi hostile, quasi haineux, se montrent si férocement acharnées à réécrire notre passé, à feindre d'oublier tous nos moments de plaisir, d'harmonie, de rire, de félicité pour ne se souvenir que des querelles et des chagrins, oui, cela m'afflige.

Ces lamentables truqueuses me donnent la nausée. Heureusement, il y a mon journal, heureusement il y a leurs lettres, désormais en sécurité, pour témoigner de ce que nous avons vécu.

Une femme qui a cessé d'aimer un homme, et un homme qu'elle a passionnément aimé, avec qui elle a vécu mille choses importantes et heureuses, quand elle parle de lui dans le désamour, dans une période où elle aime quelqu'un d'autre, est souvent (Dieu merci, ce n'est pas *toujours*, sinon la vie serait un enfer) incroyablement désireuse de minimiser son passé, de le gratter, de le réécrire. J'ai souvent décrit ce mouvement de falsification et de reniement dans mes romans (*Isaïe réjouis-toi*), mes essais (*Les Passions schismatiques*), mes journaux intimes, c'est chez moi (comme on dit à la Sorbonne) un thème récurrent, et j'en ai eu – outre Éléonore et Anne – un nouvel exemple avec l'ex-femme du chef de l'État qui, éprise d'un autre homme qu'elle s'apprête à épouser, explique dans un livre que tout ce qu'elle a vécu avant ce dernier amour compte pour du beurre, que cet ultime amant « est le seul homme » qu'elle ait « véritablement aimé », qui l'ait rendue heureuse, *e più ne ha più ne metta…*

Elle a été mariée deux fois, elle n'est plus un perdreau de l'année, mais cela n'a aucune importance. C'est la première fois qu'elle aime, c'est la première fois qu'un homme la rend heureuse.

18 janvier, 13 h 35, aux Négociants. Je n'ai pas faim, mais j'ai quitté ma chambre des Beaux-Arts à midi, le train ne part qu'à 14 h 45… Et puis, j'avais envie de retourner aux Négociants où j'ai tant de souvenirs avec Hélène P.

Hélène m'en a fait voir de toutes les couleurs mais, moi, je ne me crois pas obligé, contrairement à Anne, Aouatife, Éléonore, de caricaturer ce que nous

avons ensemble vécu, de nier les bonheurs qu'elle m'a donnés, l'enrichissement spirituel, psychologique, artistique (*Les Lèvres menteuses*, certains poèmes de *Super flumina Babylonis*) que j'ai reçu de nos amours. Hélène à qui je pense toujours avec une émotion tendre, nostalgique.

Que mes amours *actuelles* soient plus présentes que les amours *mortes*, c'est l'évidence ; mais la beauté et la force de ce que je vis aujourd'hui ne me donne ni le droit ni l'envie de déprécier ce que j'ai vécu hier, de cracher dessus.

Ni Anne, ni Aouatife, ni Éléonore ne lisent plus mes livres, elles ont tenu à me le faire savoir. J'espère néanmoins, lorsque les lignes ci-devant seront publiées, que quelqu'un leur mettra le nez dessus, à ces minables renégates.

Vendredi, 20 heures. Retour à Paris. L'amitié que m'ont témoignée hier les Frank Laganier et leurs enfants m'a fait chaud au cœur. Quelle agréable et roborative soirée ! Je suis si souvent seul, je me sens si souvent seul, je n'en goûte que mieux les instants où je suis apprécié, entouré.

Frank m'avait rejoint dans la galerie du cours de la Liberté où expose Jean-Paul Marcheschi (très belles toiles sombres, ensemble sobres et tourmentées, comme arrachées aux flammes).

Lundi 21 janvier, 10 h 40, dans le salon d'attente du docteur X.

Hier, déjeuner chez Madeleine Gobeil-Noël qui m'a raconté les croquignolets détails du colloque Simone de Beauvoir à la Sorbonne et du dîner à la Coupole qui a suivi. Les intellos parisiens sont en vérité indécrottables, et quand on me décrit ce qui les passionne, j'ai le sentiment qu'il s'agit d'habitants d'une autre planète, tant cela m'est étranger. Ces jalousies ! Ces haines recuites ! Ces minuscules intrigues ! Ces misérables ambitions ! Le récit de la chère Madeleine (qui raconte ça avec drôlerie et la distance de son œil canadien) m'a bien diverti, mais, en l'écoutant, je me sentais plus Cyrano de Bergerac que jamais : seul et libre. Différent.

Le soir, j'ai amené Marie R. dîner aux Ronchons où je n'avais pas mis les pieds depuis longtemps. Grande fumeuse, elle a dû sortir sur le quai pendant le

repas pour en griller une. Elle m'a fait à cette occasion remarquer que depuis la loi liberticide qui nous interdit de fumer dans les bars, les boîtes de nuit, l'odeur du tabac ne couvrant plus les émanations délétères, dans les bars ça sent désormais la vinasse et dans les boîtes la transpiration.

D'un mal naît un bien, enseigne le Tao. Soit, mais, on le voit, d'un prétendu bien naît parfois un mal réel.

Lundi soir. J'étais si peu à l'aise au cocktail du Sofitel, rue Boissy-d'Anglas, qu'après y être resté debout une demi-heure je me suis sauvé avec Gilles Brochard qui, lui, allant au théâtre, avait une sérieuse raison de filer à l'anglaise. Moi, je n'en avais aucune, sinon un malaise grandissant, une douloureuse inaptitude aux autres. Pourtant, un type très gentil, un éditeur dont je n'ai pas retenu le nom, était venu bavarder avec moi, puis est arrivé Gilles, mais j'en avais assez, je n'avais qu'une idée : m'enfuir, échapper à ce Tout-Paris, me retrouver dans la solitude. Je n'ai même pas attendu l'arrivée de Gilda, ce qui n'est sans doute pas très gentil, mais je sais qu'elle adore ce genre de mondanités : elle n'aurait jamais voulu partir, je me serais énervé…

J'écris ceci chez Lipp où je dîne seul (après être tombé sur le président Sarkozy venu s'incliner sur la dépouille mortelle du sympathique Carlos, emporté à soixante-quatre ans par un cancer).

Ce matin, j'ai appelé Kazik Hentchel. Il est malade, va dans un hôpital de Saint-Cloud pour y subir des examens, lui toujours si pétulant, il avait une mauvaise voix. Cela m'a fichu le bourdon, car je l'aime beaucoup. Puis c'est 811 qui m'a téléphoné : lui non plus, ce n'est pas la forme. Le résultat de ses analyses n'est guère enthousiasmant, il se sent très fatigué, et le *luminare*[4] de Cochin qui le soigne veut le mettre en arrêt-maladie, ce qui est d'ailleurs une absurdité s'agissant d'un écrivain, l'arrêt-maladie, connais pas, mais cela est fort sombre.

Est-ce pour ces raisons d'amitié inquiète ? J'ai cafardé tout l'après-midi, somnolant sur mon lit, une sorte d'avant-mort.

Je commence à être fatigué de vivre. Il faudrait qu'il se passât quelque chose d'inattendu, de captivant, pour m'en redonner le goût, l'élan.

Ce soir, avant de me coucher, ou cette nuit, si je suis à nouveau visité par une de mes tenaces et accoutumées insomnies, relire Schopenhauer, toujours efficace et de bon conseil dans les moments difficiles.

La double sensation d'avoir raté ma vie et d'être désormais trop vieux, trop près de la mort pour redresser la barre, changer de direction. « Séraphin, c'est la fin ! Flambé, Flambeau ! Bonsoir ! » (*L'Aiglon*.)

Mercredi 23 janvier. Hier, amour avec Gilda, plutôt bien, mais cette jeune femme est irrémédiablement close dans son propre univers. À sa façon, elle m'aime, j'occupe dans sa vie une place d'importance, mais je n'ai dans toute mon existence « sentimentale » jamais rencontré quelqu'un qui fût si incapable d'attention à l'autre, que ce soit au lit ou hors du lit.

J'écris ceci dans le salon d'attente d'Élodie, la jeune podologue ; hier, j'étais chez Emmanuelle, la manucure. Soins des pieds, soins des mains, malgré les années qui s'augmentent et la mort qui s'approche, je demeure coquet, soucieux d'être physiquement (à défaut de l'être moralement) aussi impeccable que possible. Plus que jamais je demeure fidèle à la formule d'Alphonse Dulaurier dans *Nous n'irons plus au Luxembourg* : « Nous voulons des cadavres qui sentent bon. »

Demain, je pars pour Venise. Voilà des mois (depuis le printemps dernier où nous en avions parlé avec Suzel Berneron et Silvia Roman au Palazzo Grassi, Véronique et moi) que je rêve de cette grande exposition « Roma e i Barbari ». Vendredi, jour de l'inauguration, je serai excité comme une puce et ravi d'être là ; mais je n'ai plus ce bel enthousiasme que soulevait naguère en moi le mot « partir »[5]. En cet instant, c'est plutôt la corvée représentée désormais par le *déplacement* (le RER, la bousculade à Roissy, le trajet de l'aéroport Marco Polo à Venise) qui me gâche mon plaisir.

Le voyage, tant qu'il a été un privilège, était un enchantement ; aujourd'hui où

tout le monde voyage, cela devient un cauchemar.

Jeudi 24 janvier, 10 h 20, dans le RER qui me porte à Roissy.

Hier, visite inattendue de Marie-Agnès. Séance d'amour passionnée, puis dîner chez Jeff. Que, malgré la fatigue (ces derniers temps elle a des horaires impossibles, travaille même le samedi), elle ait fait l'effort, au lieu de rentrer directement à R., d'opérer un détour par Paris pour se glisser dans mon lit, vivre un moment avec moi, quelle délicieuse preuve d'amour ! Elle m'aime, je ne puis en douter, et comme je l'aime au suprême cette correspondance réjouit mon cœur.

11 h 45. Beaucoup de monde, comme à l'accoutumée. Je vérifie une nouvelle fois que voyager en classe Affaires (ou en première classe, quand il y en a une) est l'unique moyen, de nos jours, d'échapper à la foule, aux exaspérantes queues devant un guichet. J'ai pu m'enregistrer illico, je n'ai pas eu à attendre pour me soumettre à la fouille des douaniers (douaniers ou policiers ? depuis le 11 septembre 2001 ces deux mots sont, me semble-t-il, devenus des quasi-synonymes) et à présent je me rafraîchis dans le salon réservé (le « lounge » en jargon mode), je me repose, je bois un café en lisant le *Corriere della Sera*.

Cela se paye, certes, mais j'ai toujours vécu comme si j'avais de l'argent même lorsque je n'en ai pas. Et en outre, ces temps-ci, j'en ai un peu.

Vivons au jour le jour, selon l'enseignement du Bouddha, d'Épicure et du Christ. Brûlons notre vie avec insouciance et désinvolture, puisque demain n'existe pas.

Ne pas oublier de transcrire ici les sms de Clarisse B.

Interrogé sur la maladie de son grand-père, l'*Avvocato*, le jeune John Elkann répond (dans le *Corriere* d'aujourd'hui) :

« *Per il nonno fu una sorpresa. Non aveva mai pensato a una malattia ; aveva sempre creduto morire di morte violenta. Imparò a conviverci. Sapeva di non*

avere speranza. Continuò fino all'ultimo a fare la vita di sempre, dentro casa, a mangiare le stesse cose, a coltivare gli stessi interessi[6]. »

Voilà qui me plaît.

13 h 40. Nous survolons les Alpes. Le soleil, éclatant, met en relief de manière qui saisit – quelle beauté ! – les pics et les vallées couverts de neige. Spectacle banal et qui cependant m'émerveille. La création de Dieu, quel chef-d'œuvre !

21 h 45. Le Al Fontego est fermé, le Vini da Gigio ne répond pas, et ce sont mes deux restaurants vénitiens préférés ! Du coup, au Danieli où je suis descendu, après avoir regardé dans ma chambre l'excellent Fiorello sur Raiuno, puis sur Canale 5 mon cher Enzo Greggio, j'ai dîné au restaurant de l'hôtel : pasta e fagioli, tagliata di bizonte, Valpolicella (Allegrini).

Vendredi, au Palazzo Grassi, où je me pose un instant, ayant été debout une bonne partie de la journée. Il est 18 h 15 et je suis parmi la foule des invités qui se pressent à l'inauguration de « Roma e i Barbari ». Les dieux me bénissent, assurément, car ce matin, alors que je déambulais, rêveur, dans les rues de Venise, j'ai entendu un « Gabriel ! » vif, joyeux. C'était Hélène Tibéri qui, malgré mon fedora enfoncé jusqu'aux yeux, m'avait reconnu. Elle était avec des amis, dont l'éditeur José Alvarez (avec qui, c'est lui qui me l'a rappelé, j'avais dîné une fois chez les Tubiana). Quittant Venise dans l'après-midi ils ne pouvaient attendre l'heure de l'inauguration, 17 heures, et avaient un rendez-vous pour une visite privée. Hélène m'a proposé de les accompagner, j'ai accepté avec joie et c'est ainsi que j'ai eu le privilège de passer près de trois heures dans un Palazzo Grassi où il n'y avait pas un chat (les seuls chats, c'était notre petit groupe de six) et où nous pûmes tranquillement tout voir, tout admirer.

Puis nous avons déjeuné au Harry's Bar, rendu visite à une charmante vieille dame qui possède une maison et un jardin, et, avant cette visite, vu l'exposition sur Titien à l'Accademia, « L'ultimo Tiziano », des toiles peintes par Titien à la

fin de sa vie, d’une liberté bouleversante, en particulier un *Ecce Homo* qu’aucun de nous n’avait jamais vu (il se trouve aux États-Unis dans un musée de province).

Quelle énergie ! Seul, je n’en aurais pas fait autant, et j’ai éprouvé une nouvelle fois que pour me bouger, pour agir, j’ai besoin d’être entraîné, éperonné, comme Nathalie dans *Voici venir le Fiancé* par Stefanie, sa jeune amante.

À 17 heures, je suis retourné au Palazzo Grassi, c’est là que je griffonne ces mots, mais je suis heureux de ma lente, minutieuse visite de ce matin, de me sentir déjà un familier de ces objets, de ces marbres, de ces tableaux dont je connaissais certains mais dont la plupart sont pour moi, passionné de la Rome antique, une émouvante découverte.

Je suis arrivé à Venise avec un sac presque vide et j’avais vu juste, car l’énorme catalogue pèse un sacré poids et si j’achète demain, comme j’en ai l’intention, le dernier volume de l’édition italienne d’*Harry Potter*, je vais au retour exercer mes biscoteaux !

Ce matin, Jean-Jacques Aillagon était en tenue sport ; ce soir, dûment cravaté ; dans l’un et l’autre cas spectaculairement maigri, aminci depuis notre dernière rencontre. Nous eussions été tête à tête, je l’aurais félicité.

Cette exposition « Roma e i Barbari », je l’ai vue deux fois, mais c’est une dizaine de visites que l’on doit y faire si l’on veut pouvoir se pénétrer de toutes ces pièces si précieuses, rares, captivantes, ne rien laisser échapper.

Fiorello sur Raiuno, et trois émissions qu’à Paris je ne peux hélas pas voir : « Striscia la notizia » (Canale 5), « Le Iene » (Italia 1) et « Matrix » (Canale 5), au lit, bien tranquille dans ma belle chambre de l’hôtel Danieli.

Samedi. Je déjeune, seul, au Harry’s Bar. Tartare de thon aux petits artichauts frais, sole à la Casanova et, après un Bellini, une bonne carafe de vin rouge de Vénétie. J’ai besoin de ça, m’étant ce matin levé dès potron-minet pour faire un

grand tour à pied dans les rues, à cette heure-là désertes, que je connais par cœur et que j'aime ; n'ayant petit-déjeuné que d'un cappuccino et d'un croissant à la confiture chez Nini. Bref, *ho una fame da lupi.* Ce matin, appels de Marie-Agnès et de Gilda, l'une et l'autre m'aiment, moi aussi je les aime et je tâche, autant que possible, de les rendre heureuses. J'ai soixante et onze ans, si je ne tentais pas de rendre heureuses les jeunes femmes qui me font l'honneur de persister à m'aimer, je serais un salaud ; mais, nonobstant ma réputation si noire, je ne suis pas un salaud. Je suis un brave garçon avec, c'est vrai, des éclairs de folie destructive, *su questo non ci piove*[7], mais cependant, pour l'essentiel, un gentil garçon.

« Les Romains font un désert et l'appellent paix » (un chef barbare). À appliquer aux destructions de l'armée américaine en Irak et en Afghanistan.

Dimanche 27 janvier, 9 h 30, dans ma chambre, après une promenade matutinale dans une Venise déserte.

Miracolo ! Le livre sur Casanova de Virgilio Boccardi auquel j'étais tant attaché et qu'en décembre dernier j'avais par étourderie oublié dans le train qui me conduisait à Bordeaux, je l'ai trouvé hier soir dans la petite librairie du campo Santa Margherita où nous avons si souvent fouiné, Véronique et moi. Je suis fou de joie, car ce livre, d'un auteur inconnu, paru en 1998 dans une très modeste maison d'édition, tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires, je désespérais de le retrouver. À la librairie Feltrinelli de Florence, j'avais posé la question et la réponse avait été dubitative.

C'est sans y croire une seconde qu'après une très longue promenade à pied (pour dissiper les effets du déjeuner abondant et arrosé du Harry's Bar), arrivant au campo Santa Margherita, je suis entré dans cette minuscule librairie. J'ai donné un coup d'œil distrait aux rayons, j'étais sur le point de ressortir quand soudain je l'ai vu, *Casanova, la fine del mio mondo* de Virgilio Boccardi, qui m'attendait bien sagement ! Mon cœur a bondi de joie ! C'était aussi miraculeux que le chapeau de chez Hermès perdu en juillet 2006 à Milan et retrouvé cinq

mois plus tard.

Midi, dans le salon d'attente vip de l'aéroport Marco Polo. Amsterdam, Moscou, tous les avions partent à l'heure, sauf celui de Paris dont le retard s'affiche sur l'écran. Dieu merci, je suis installé très confortablement et je ne suis pas pressé, car ce n'est qu'en fin de journée que j'ai rendez-vous avec Marie-Agnès.

En 1998, Véronique et moi, nous avions assisté à l'Ateneo Veneto à la présentation de son livre par Virgilio Boccardi, un sympathique vieux monsieur, et c'est là que nous l'avions acheté. Si j'étais peiné de sa perte, c'était parce que je le liais dans mon souvenir à un moment précieux vécu avec Véronique du temps de nos amours vénitiennes ; et l'avoir retrouvé de manière tant inespérée au campo Santa Margherita qui est un de nos lieux préférés, un de ceux où nous avons vécu le plus de choses en commun, restaure ce qui fut, boucle la boucle.

13 heures. L'avion survole le lac de Côme où nous avons, Véronique et moi, été si heureux lors d'un séjour qui m'a inspiré un des meilleurs chapitres de *Mamma, li Turchi !*.

Lundi 28 janvier. Hier, retrouvailles tendres avec Marie-Agnès. Nous avons dîné aux Ronchons, puis elle a dormi chez moi.

Ce matin, j'ai traîné au lit. Il est midi trente, je mange des œufs au plat jambon dans un bistrot du boulevard Saint-Germain, je n'ai encore rien fait, d'où mécontentement de moi, car je n'aime pas perdre du temps, *mon* temps, le plus précieux et volatil des biens !

Ce matin, long appel téléphonique d'Éléonore B. qui s'excuse de la lettre qu'elle m'a écrite, mais malgré ces excuses, qui semblent indiquer qu'elle conserve une lueur de bon sens, de lucidité, elle m'est apparue sérieusement dérangée, fêlée. Je l'ai interrogée sur sa vie actuelle, mais je n'ai eu aucune réponse précise, car elle n'a pas cessé de ressasser de vieux griefs (concernant

surtout une de ses « rivales », la petite Aouatife), sur un mode répétitif, obsessionnel qui, selon moi, relève du cabanon[8].

Jeudi 31 janvier. Hier et cet après-midi, rue Séguier, le mini-service de presse de *Comme le feu mêlé d'aromates* en poche.

Je signe parce que Nadine Straub, ma nouvelle attachée de presse, me l'a demandé et je suis un garçon discipliné, mais je signe sans plaisir, sans curiosité. C'était *Harrison Plaza* que j'avais souhaité qui fût réédité dans La Petite Vermillon. Cela m'a été refusé pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la qualité littéraire de l'ouvrage (un de mes meilleurs livres), qui sont uniment d'ordre moral : l'âge de l'héroïne, quatorze ans, le lieu où se déroule l'action, les Philippines… Du coup, cette réédition de *Comme le feu mêlé d'aromates* n'est qu'un pis-aller, un prix de consolation. Je n'ai voulu ajouter au livre ni préface inédite, ni notes. C'est, telle quelle, l'édition de 69 (délivrée de ses coquilles depuis la réédition de 82).

« L'homme est parfois héroïque dans la souffrance, mais il est un dieu lorsqu'il est heureux. »

(Au Français, générale de *Penthésilée* de Kleist, dans la bouche du personnage éponyme, 31 janvier 2008.)

Mercredi 6 février. Nous avions prévu, Marie-Agnès et moi, que je l'accompagnerais ce soir à l'église où elle prendrait les Cendres, puis que nous passerions la soirée ensemble ; mais Marie-Agnès traverse, une fois de plus, une crise, elle me [*phrase inachevée*]

Vendredi 8 février. Francesca a aujourd'hui… cinquante ans !

L'adolescente que j'ai passionnément aimée n'existe plus, elle est à jamais morte, mais les pages qu'elle m'a inspirées – *Douze poèmes*, *Isaïe réjouis-toi*, *Ivre du vin perdu*, *Les Passions schismatiques*, le journal intime, d'autres textes

encore, celui sur son peignoir bleu, recueilli dans *Le Dîner des mousquetaires*, par exemple – demeurent, elles, bien vivantes et le seront encore longtemps après que le cœur de ma désormais quinquagénaire ex-beauté fatale et le mien auront cessé de battre.

9 février. Hier soir, amour fou, bouleversant, puis dînette chez moi (poulet fermier rôti, savigny-lès-beaune de chez Bouchard) avec mon adorable Marie-Agnès ; cet après-midi amour (pas mal, mais très inférieur) avec Gilda, puis les vêpres du dimanche de Zachée à Saint-Victor et dîner avec ma géniale ex-amante Marie R., qui m'avait donné à lire trois brefs textes, de toute beauté. C'est un écrivain, un bel et singulier écrivain. Je l'ai su dès l'été 2004, quand j'ai lu ses pages sur moi.

De retour des Ronchons, au lit (seul, Marie et moi nous ne couchons plus ensemble), j'ai allumé le téléviseur, la chaîne russe. Une soirée musicale et poétique où de jeunes acteurs récitent des poèmes de Goumilev, de Mandelstam, d'Akhmatova[9].

On m'aurait dit ça il y a quarante ans[10], jamais je ne l'aurais cru. Un vrai miracle. Une vraie résurrection. J'en suis fou de bonheur pour le peuple russe.

Essere su di giri : « être dans un état de grande excitation ».

Essere giù di giri : « être démoralisé, déprimé ».

Dimanche 10 février 2008. Après le baptême Lopoukhine à Saint-Victor (où j'ai revu des amis disparus depuis plus de trente ans), j'ai opéré quelques rangements chez moi avec l'aide d'Anastasia, puis, le soir, les délices de l'amour avec Marie-Agnès dont la voix, le sourire, le regard, la beauté, les caresses me captivent, m'enchantent comme à l'aurore de notre passion, et plus encore.

Le soleil brille, le ciel est bleu, la tiédeur de l'air déjà printanier qui ces derniers jours souffle sur Paris, j'aime ce dimanche de Zachée, j'aime ces semaines qui précèdent le grand carême et plus encore le grand carême qui

s’annonce, ces moments forts que l’Église met à notre disposition pour nous aider à nous ressaisir, à maîtriser notre paresse physique et spirituelle, à exorciser la tentation de l’acédie, à reprendre possession de notre destin.

Lundi 11 février, 19 heures, au bar de l’hôtel Lutetia où j’ai rendez-vous avec Hélène Tibéri afin de lui remettre les *pantofole friulane* que j’ai achetées pour elle à Venise.

22 heures. Je dîne, seul, à l’Atelier Maître-Albert, après avoir passé une heure très agréable avec Hélène Tibéri au bar du Lutetia. J’ai toujours eu pour Hélène un faible prononcé. S’il avait été réciproque…

J’ai déjà trop bu (un Bloody Mary bien tassé au Lutetia, un flacon de graves ici), mais je commande un irish coffee après le dessert offert par le chef (!!!). « Il faut bien soigner nos habitués », m’explique la serveuse, ce qui me touche, car si je viens en effet ici régulièrement depuis que Guy Savoy l’a repris, je ne suis pas à proprement parler un « habitué ». Je mange beaucoup plus souvent chez Lipp, au Bouledogue ou aux Ronchons.

En mangeant, j’ai écrit à Marie-Agnès une lettre que je posterai demain matin. Comme je l’aime !

Entre chien et loup : *quando la mosca cede alla zanzara* (Dante, *L’Inferno*, canto 26).

Jeudi 14 février, 13 heures, chez Roger la Grenouille, rue des Grands-Augustins, où j’ai – saint Valentin oblige ! – invité Gilda à déjeuner. Ce soir, en effet, c’est Marie-Agnès qui viendra chez moi. Je pensais assister à une soirée d’hommage à Jean-Toussaint Desanti au Collège philosophique, mais la perspective de serrer Marie-Agnès dans mes bras [*phrase inachevée*]

Samedi 16 février, 11 heures, au cinéma Le Panthéon, rue Victor-Cousin.

Le soleil brille. Il fait un froid du diable, mais le ciel est bleu et cela suffit à expliquer que mon humeur si noire, désespérée, durant toute la journée d'hier, ait, ce matin, viré au beau.

Hier, le ciel gris, le froid, l'appel matinal de Gilda (ah ! les pétulants porteurs de mauvaises nouvelles !) qui, à 9 h 30, m'a téléphoné pour m'annoncer qu'elle venait de voir un journaliste littéraire de la télévision, […], qui lui a déclaré : « Je sais que Matzneff est un grand écrivain, mais à cause de la pédophilie (*sic*) je ne l'inviterai jamais à mon émission, ce n'est pas possible » ; puis, au courrier, le relevé de ma carte American Express et celui de ma banque qui, l'un et l'autre, m'apprennent que ces dernières semaines, à Venise comme à Paris, j'ai dépensé beaucoup trop d'argent, que je claque le fric comme si j'étais riche alors que je suis pauvre, que je suis un inconscient, que tout cela va se terminer très mal.

Mercredi, lors de notre dîner au restaurant coréen de la rue des Ciseaux, Roland Jaccard m'a donné les renseignements que je lui avais demandés touchant la société suisse qui aide les gens désireux de choisir la sortie que les stoïciens qualifient de raisonnable, c'est-à-dire le suicide.

Il m'a précisé que pour cette société (en fait, il en existe deux) le volontaire doit être atteint d'une maladie sérieuse : cancer, Alzheimer, etc. Soit, mais il y a aussi le suicide d'Apicius (critiqué de manière fort injuste et inélégante par Sénèque[11]) qui se donne la mort parce qu'il ne peut plus soutenir le train de vie auquel il était affectionné. Je ne suis pas certain, si les choses vont en empirant, d'avoir la patience d'attendre d'être cancéreux ou gâteux pour tirer ma révérence.

Depuis que j'ai remis le manuscrit de *Vous avez dit métèque ?* à La Table Ronde, je n'ai rien fait, ce qui s'appelle rien, sinon l'amour, voyager et dépenser de l'argent.

Il faut qu'avant Pâques j'aie achevé de classer les papiers qui m'envahissent ; que je les aie expédiés à l'IMEC dans les cartons à cet effet qui encombrent mon logis depuis… le mois de juillet. *Avanti Savoia ! Avanti* Gabriel *!*

Dans ses *Mémoires* (cahier XX, page 285) le prince de Ligne écrit que lorsqu'on regrette ses anciens amis disparus, « c'est soi-même qu'on regrette ».

J'admire Ligne, mais sur ce point je ne le suis pas. Ce n'est pas ma jeunesse dont j'ai la nostalgie quand je songe avec un serrement de cœur au père Pierre Struve, à Dominique de Roux, à Montherlant, à Daniel Palas, à Hergé, à Jean-Paul Trystram, à Hocquenghem, à Cioran et à tant d'autres amis très chers qui m'ont précédé dans la tombe ; ce n'est pas ma jeunesse que je pleure, c'est *eux*, c'est le plaisir que me procurait leur présence, les heures heureuses qu'ensemble nous vécûmes.

Dimanche 17, au Ronsard, boulevard Saint-Germain, où je dîne seul. J'ai repris du poids ces derniers temps et comme dans la semaine à venir j'ai des déjeuners et des dîners quasi tous les jours j'aurais mieux fait de dîner chez moi d'un yaourt, mais j'ai froid, j'avais envie de sortir, de marcher, de voir des gens, d'entendre du bruit autour de moi, de ressentir la chaleur de la ville. Du coup je commande une douzaine d'escargots, un rosbif pommes sautées et un flacon de saint-émilion.

Ce matin, liturgie du dimanche du Publicain et du Pharisien. Sermon solide, bien charpenté, de Nicolas Lossky (« du père Nicolas Lossky », devrais-je écrire), un déjeuner diététique et sans vin chez Anastasia qui m'a ensuite aidé, chez moi, à progresser (un peu) dans mes rangements de papiers destinés à l'IMEC.

Être aidé, c'est précieux : cela va plus vite et, surtout, c'est moins ennuyeux. Cependant, l'essentiel, qui est de décider ce qui mérite d'être conservé, archivé, et ce qui est bon pour la poubelle, il n'y a que moi qui puisse l'accomplir.

Hier, après l'amour, Gilda m'a demandé si nous pouvions nous voir aujourd'hui. À ma réponse évasive (lorsqu'une amante me pose cette question – question classique, classiquissime, car la femme n'est jamais satisfaite, sa devise *in sæcula sæculorum* est : *more*[12] –, ma réponse est *toujours* évasive), elle

m’a fait une pointe spirituelle, presque digne d’être comparée aux incomparables piques de l’incomparable Marie-Élisabeth (de bienheureuse mémoire) :

— Pourquoi ? Parce que vous voyez votre maîtresse du dimanche ? J’ai remarqué que le dimanche vous n’êtes jamais libre, vous ne pouvez jamais me voir.

J’ai ri car c’était bien envoyé.

De fait, c’est Anastasia que j’ai vue cet après-midi. Marie-Agnès ne s’est pas manifestée (elle était, je suppose, avec *l’autre*), je boude Géraldine qui, la dernière fois que je l’ai vue, s’est montrée trop *entrante*, prête à réserver d’autorité des chambres à Djerba pour une cure de thalassothérapie, m’envoyant via Internet des photos des hôtels chics de cette île où j’ai jadis vécu des jours heureux avec Pauline B.[13], avec Vanessa S.[14] et où, pour dire la vérité, vu les horribles métastases du tourisme de masse, je n’ai aucune envie de retourner.

En outre, mais comment expliquer ça à une femme amoureuse qui veut occuper le terrain, occuper mon temps, j’ai la certitude que dans un endroit aussi mortel que ces palaces de Djerba, créés artificiellement pour des connards de touristes, très vite Géraldine m’exaspèrerait, sa présence permanente m’exaspèrerait ; que j’en deviendrais odieux, agressif, détestable et que nous rentrerions en France dégoûtés durablement l’un de l’autre. La cohabitation est toujours périlleuse, en « vacances » plus encore que lorsque chacun vaque à son travail : s’ennuyer ensemble a sur le désir, la passion, l’effet d’une douche froide. Être « en couple » et « en vacances » à Venise ou à Florence, passe encore : il y a tant de promenades à faire, tant de sublimes églises et musées à visiter, tant de succulents restaurants à découvrir, le temps peut être agréablement utilisé. Mais à Djerba ! Une île devenue une île pour touristes (elle ne l’a pas toujours été, elle ne l’était pas lorsque je l’ai découverte en 1966[15]) où il n’y a rien à faire, rien à voir, et où les palaces à l’usage des étrangers sont de vrais ghettos isolés de la population autochtone ; où, même en se bouchant les oreilles et les yeux, le noble voyageur ne peut échapper à la présence des crétins.

La vérité est que la seule de mes actuelles amantes avec laquelle je suis prêt à

séjourner n'importe où, certain de ne pas m'ennuyer et de ne pas l'ennuyer, c'est Marie-Agnès.

Mardi soir, rue Vieille-du-Temple, à une réunion électorale avec Bertrand Delanoë. C'est Christophe Girard qui m'y a invité. Lui aussi, il prendra la parole. J'ai demandé à […] de me rejoindre, puis nous irons dîner au Bouledogue.

Robbe-Grillet est mort. Il sera incinéré vendredi près de l'abbaye d'Ardenne. Ce matin, dans *Il Giornale*, un article nécrologique de Maurizio Calona qui soutient que les livres de Robbe-Grillet étaient, eux, déjà morts, n'ayant pas survécu à la mode ; que Robbe-Grillet en était conscient et que, ces derniers temps, il acceptait « *di andare in giro come mausoleo ambulante di se stesso. Aveva l'aria di saperlo, e di infischiarsene*[16] ».

Curieuse oraison funèbre.

Mercredi 20 février. Hier, avec […], à la réunion électorale de la candidate socialiste du IVe arrondissement, rue Vieille-du-Temple. J'avais déjà rencontré Bertrand Delanoë, mais c'était la première fois que je l'entendais prononcer un long discours politique, et j'ai été frappé par son aisance, son brio, ses qualités d'orateur.

Quittant la réunion après son discours, Delanoë qui m'avait vu au troisième rang est venu me serrer la main. Je suis le seul qu'il ait ainsi distingué et cela m'a fait plaisir ; cela a surtout fait plaisir à […], toute fière d'être avec moi !

Jeudi, 21 h 20, au Bouledogue, où je dîne avec Guillaume Zorgbibe.

Je mange et bois trop, je grossis et j'attends avec impatience le grand carême pour cesser de boire.

Hier, chez Bernadette Perrin (avec ses charmantes filles, René Schérer et Roland Surzur), j'ai mangé et bu comme un ogre. Voilà des semaines que je m'abandonne à ma voracité naturelle et la balance me le fait savoir.

Vendredi soir. Ne pas oublier d'écrire que le titre *C'est la gloire, Pierre-François !* m'a été suggéré par Véronique, *Mistigretta mia*, qui sait ma passion pour le Lacenaire des *Enfants du Paradis*.

Elle me le rappelle au Bouledogue où nous dînons. Elle est arrivée de Marrakech cette nuit. Entre nous la complicité tendre a pris la place de l'amour-passion, c'est moins brûlant mais c'est bien agréable, quel dommage qu'une Marie-Élisabeth, une Vanessa, une Aouatife soient incapables de se comporter avec la même intelligence. Tout serait tellement plus simple.

Ai-je noté qu'en quittant, mardi dernier, la réunion électorale de Bertrand Delanoë et Christophe Girard j'ai entendu mon prénom ? C'était… Marie-Laurence A. Son visage n'a plus la fraîcheur du temps que nous étions amants (1983, *fugit irreparabile tempus !*)[17], mais c'était bien elle, souriante, émue à l'évidence de me voir ; et moi aussi, à la voir ainsi surgir, mon cœur s'est mis à battre le tambour. Mon Dieu, que la vie est courte !

Dimanche matin. Ce dimanche est celui du Fils prodigue. Hier soir, le chœur a chanté *Super flumina Babylonis* et j'étais, comme chaque année, heureux de l'entendre. Cependant j'étais aussi contrarié, et cette contrariété m'a un peu gâché l'office, empêché de le goûter sereinement. J'ai d'ailleurs quitté l'église (j'étais à Saint-Victor) avant la fin.

La semaine dernière, j'avais dit au père Gérard de Lagarde que, l'archimandrite Syméon étant en Grèce, je désirais que ce fût lui, le père Gérard, qui me confessât en cette veille du Fils prodigue. Il m'avait alors fixé rendez-vous le samedi avant les vêpres. « Je serai à l'église en avance et pourrai ainsi vous confesser tranquillement. » Hier donc, moi aussi, je suis arrivé en avance, mais ce fut une peine inutile, le père Gérard n'était pas là, il avait oublié, il est arrivé avec une demi-heure de retard, est passé à côté de moi sans me regarder, puis s'est précipité à l'autel d'où, terré dans un coin (c'est le père Nicolas Lossky qui célébrait), il n'est pas ressorti.

Cette désinvolture m'a irrité à un point que j'ai honte de confesser (non à lui, mais à ce journal intime !). C'est absurde, mais c'est ainsi, je ne supporte pas qu'on me manque.

11 h 15. Les mots ci-devant je les ai écrits à 6 h 30. J'avais bien dormi, j'étais frais et dispos, j'ai failli me lever, mais par paresse je suis resté au lit, je me suis rendormi et c'est ensommeillé, la tête lourde, le corps courbatu, que je me suis enfin levé à 11 heures, furieux contre moi. Cela dit, j'ai fait plusieurs rêves longs, intéressants, proches d'ailleurs de la réalité (un séjour en Orient, une rencontre avec Jean d'Ormesson, très amicale, où nous parlions en italien).

Il est à présent 11 h 26, le soleil brille dans un ciel uniment bleu, l'air est doux, je bois un café à une terrasse. À côté de moi, de jeunes Américains, des Italiennes en manteau de fourrure, on pourrait se croire au printemps.

Véronique souhaite qu'après le salon du livre je vienne passer quelques jours dans son appartement du Guéliz, à Marrakech. Oui, cela me ferait du bien, je pourrais avancer, et peut-être achever, la dactylographie du journal 1989-1990 (j'en suis à juin 90) ; mais il faut de manière impérative qu'auparavant se soit dissipé ce cauchemar des papiers à classer, des cartons à expédier à l'abbaye d'Ardenne. Nous sommes le 24 février. *Il faut* que dans trois semaines au plus tard (ce qui nous porte au dimanche 16 mars, qui sera le dimanche du Triomphe de l'orthodoxie) je puisse téléphoner à l'IMEC et leur dire : « Venez chercher les cartons. »

Lundi 25 février. Je déjeune seul chez Kim Lien, place Maubert, après une matinée avec Mistigretta (courses dans Paris avant son retour à Marrakech où je la rejoindrai sitôt après le salon du livre) ; hier soir, c'est aussi avec Mistigretta que j'ai dîné chez Lipp. J'y ai bavardé avec les Yves Pouliquen, Jérôme Béglé, Philippe Besson. Nos voisins de table étaient, eux aussi, des habitués, un charmant vieux couple de pédés, mon Dieu, la vie, c'est un peu toujours la même chose[18].

Ce matin, Véronique et moi nous sommes restés silencieux, l'un et l'autre enfermés dans nos pensées. Moi, à dire vérité, je ne pensais à rien. J'avais sommeil, j'étais, malgré la douche matutinale, dans le cirage. Véronique, à comparaison du dîner d'hier, si animé, si gai, a dû me trouver fort éteint.

À peine achetés les billets d'avion classe Affaires Premium à Royal Air Maroc, j'ouvre mon Montesquieu et je tombe sur cette phrase, page 25 : « Remarquez bien que la plupart des choses qui nous font plaisir sont déraisonnables. »

C'est amusant et très juste.

Cela dit, à mon âge, être déraisonnable ne l'est pas véritablement : il me reste si peu de temps à vivre que ce qui est raisonnable, c'est de ne se priver de rien de ce qui fait envie, de ce qui fait plaisir. C'est être prudent, pusillanime, économe qui serait de la pure folie.

Mercredi 27 février. Je n'ai pris, je ne prends aucune note sur le drame que vivent mes amis serbes, sur le Kosovo, berceau de la Serbie, livré à une bande de trafiquants de drogue, de mafieux et de proxénètes. C'est affreux et cette bouffonnerie de « l'indépendance du Kosovo », voulue et imposée par les États-Unis, avalisée avec servilité, soumission, par les lamentables chancelleries de France, d'Angleterre et d'Italie, je la ressens aussi douloureusement que les Serbes ; mais sur cette prévisible issue, sur cette vraie tragédie européenne, j'ai écrit d'abondance mon sentiment dans un livre publié en 2002, voilà donc déjà six ans, *C'est la gloire, Pierre-François !*. Je n'ai hélas, « inutile Cassandre », rien à ajouter.

Élections italiennes : 13 et 14 avril.

Jeudi 28 février, 23 h 10, je soupe, seul, chez Lipp (hareng Bismarck, une douzaine de spéciales, un flacon de riesling), après avoir de 20 h 20 à 22 h 30 fait l'amour avec Gilda.

Celle-ci m’aime et pour l’instant m’est à peu près fidèle, mais elle est tant ivre de plaire, de charmer, d’allumer (le « M’aimez-vous, m’aimez-vous bien ? » de Mozart enfant) qu’elle ne le sera pas longtemps, de nombreux signes me l’indiquent. Quand j’étais plus jeune, cela m’aurait vivement indisposé, irrité ; mais aujourd’hui, c’est le haussement des épaules (préconisé jadis par l’ami Sollers[19]) que m’inspire sa coquetterie de Célimène. D’ailleurs, depuis que j’ai créé le personnage de […], je suis bien tranquille. L’essentiel, c’est de l’avoir fixée sur le papier, comme Jünger et Nabokov fixaient les papillons. *C’est fait*, n’en parlons plus.

Chez Lipp, je m’étonne que l’excellente eau minérale italienne, la Ferrarelle, ait depuis longtemps déjà disparu de la carte. Le maître d’hôtel a un geste large de la main.

— Nous nous sommes fâchés avec Évian.

Dimanche 2 mars, 21 h 40, aux Ronchons, quai de la Tournelle, où j’attends Saint Robert de retour de la Creuse.

Hier soir, j’ai amené Gilda à la dernière de *Aux deux colombes* de Sacha Guitry, une merveille d’intelligence, de désinvolture, d’humour, très bien mise en scène et jouée par Jean-Laurent Cochet et quatre comédiennes dont Catherine Griffoni qui sera Inès dans *La Reine morte* que le même Cochet monte à partir de mardi (et que j’irai voir vendredi avec Christian Giudicelli).

Ce Guitry, un enchantement.

Mercredi 5 mars. Hier, à l’heure du déjeuner, amour avec Gilda et, en fin d’après-midi, seul, vernissage au Centre Pompidou de l’exposition Louise Bourgeois, une célèbre sculptrice française dont j’entendais le nom pour la première fois, nouvelle preuve de ce que la *célébrité* est une notion toute relative. Découverte donc de cette Louise Bourgeois dont le travail m’a vivement impressionné. Sans conteste, cette artiste a son univers singulier, ses

thèmes, ses idées fixes. Sous ma plume, c'est le plus beau des compliments.

Il y a des artistes (sculpteurs, peintres, cinéastes, compositeurs, écrivains) dont on sent très bien qu'ils n'ont aucun monde intérieur propre, aucune singularité ontologique ; qu'ils font *ceci*, mais qu'ils pourraient aussi bien faire *cela*.

Si j'ai une qualité, c'est d'avoir eu le courage, dans mon travail d'écrivain, de rester obstinément moi-même, de ne jamais cesser de m'y opiniâtrer, avec une absolue, marmoréenne indifférence à la mode, à l'incompréhension de mes contemporains, à l'ostracisme.

Les papiers qui depuis 2004 se sont accumulés dans mon logis (y compris ceux du carton retrouvé par Pia) sont peu de chose à comparaison de la masse de ceux qu'avec l'aide de la belle Marie-Émilie j'ai classés, puis expédiés à l'IMEC il y a bientôt quatre ans, mais cette fois-ci j'accomplis ce boulot tout seul, et il me sort par les yeux, j'ai hâte d'en avoir fini, de pouvoir penser à autre chose. Il faut que ces maudits cartons aient débarrassé le plancher avant le début du salon du livre, avant le 13 mars. J'ai encore une semaine devant moi.

Dans un article paru dimanche dernier au *Corriere della Sera*, Bernard-Henri Lévy s'adresse aux Serbes pour leur expliquer que le désastre qu'ils subissent est la faute de leurs dirigeants : « *Ma, amici, bisognava preoccuparsene prima. Prima del disastro. Prima della distruzione, in vostro nome, del vivere-insieme jugoslavo*[20]. »

Soit, mais si je le voyais, je lui ferais remarquer que « le vivre-ensemble yougoslave » a été, au moins autant que par la politique de Milosevic, assassiné par la promptitude avec laquelle l'Allemagne et le Vatican ont reconnu la Croatie « indépendante ».

Il n'y a pas les Blancs et les Noirs, les Bons et les Méchants. La presse occidentale a durant toutes ces tragiques dernières années accablé les Serbes et louangé les Croates, les Bosniaques et les Albanais. La réalité est bien différente et chacun, dans cette catastrophe de la Bosnie et du Kosovo, a eu sa part de

responsabilité.

Ces derniers jours j'aurais pu noircir des pages et des pages de ce carnet sur l'indépendance, ou la prétendue indépendance, du Kosovo ; sur ce berceau historique, géographique et spirituel de la Serbie dont l'impérialisme américain et ses lécheurs de cul européens font cadeau à une bande de mafieux et de voyous. La douleur que provoque en moi la vision des églises et des monastères orthodoxes détruits, profanés, des Serbes qui, victimes d'une abjecte « purification ethnique » (qui, elle, ne semble nullement émouvoir ou scandaliser nos intellectuels occidentaux), sont assassinés ou chassés de leur terre ancestrale, cette douleur est extrême. Hélas ! Que pourrais-je ajouter à ce que j'ai déjà écrit sur le sujet ? Je pleure d'avoir vu juste, d'avoir annoncé ce qui allait se produire – vainement.

Mercredi 5, le soir, dans la chambre de l'hôtel […] où je passerai la nuit (et peut-être les suivantes), fuyant le désordre de mon logis, les piles de lettres, coupures de presse, manuscrits, photos, qui encombrent mon lit et que je ne peux toucher sous peine de tout embrouiller, de devoir demain matin, telles les Danaïdes, remplir à nouveau le tonneau qu'aujourd'hui – fructueuse journée de travail – j'ai bien rempli.

Grâce à cette nuit d'hôtel je me lèverai tôt et je me mettrai tôt au boulot, trouvant mes classements dans l'état où je les ai laissés ce soir : un gain de temps d'autant plus précieux que demain vers 13 heures Marie-Agnès sonne à ma porte et qu'il est essentiel que le lit soit délivré de mes poudreuses archives, disponible à nos ébats amoureux.

J'adore vivre à l'hôtel. Si j'étais millionnaire j'y vivrais à longueur d'année.

Je suis au lit, confortablement installé. À présent, je vais écouter Silvio Berlusconi qui est, ce soir, l'invité de Bruno Vespa sur Raiuno, puis, avant de m'endormir, je lirai quelques pages de *Julius Evola e il buddhismo*, un essai de Sandro Consolato publié en 1995 que m'a aimablement offert Christopher Gérard.

Jeudi 6 mars, 4 h 45, dans le lit de la chambre 10, je lis l'essai sur le bouddhisme selon Evola. L'auteur cite des savants bouddhistes qui jugent abusif l'usage qu'Evola fait du mot *ariya*, erronée son interprétation raciale, voire raciste, de ce terme. Pour l'un d'eux, ce mot, chez le prince Siddhârta, signifie seulement « noble », « excellent », « supérieur » ; pour un autre, toute interprétation raciale de ce mot est un contresens, le Bouddha enseignant sa doctrine non seulement aux castes supérieures d'origine aria, mais à tous les êtres humains, y compris les plus humbles ; un troisième précise que le Bouddha jugeait les discussions sur la naissance et les origines familiales (« *sulla nascita e sulla stirpe* ») des bavardages inutiles, « *inutili chiacchiere* ».

Dieu merci, dans *La Doctrine de l'Éveil* d'Evola, un des deux livres (l'autre étant celui d'Oldenberg) qui, lorsque j'étais un adolescent, m'ont initié au bouddhisme, il y a bien autre chose que des conneries sur la « race ». Sinon, je n'aurais pas fait de cet ouvrage un de mes livres de chevet.

Le *raciste* Evola, homme intelligent et honnête, n'a jamais nié que le Bouddha s'adressât à la terre entière. Sandro Consolato, l'auteur de *Julius Evola e il buddhismo*, est d'accord sur ce point et il note que le Bouddha critiquait avec violence la soi-disant aristocratie des brahmanes qui prétendait encore aux privilèges de la classe dirigeante mais n'en possédait plus les qualités et les vertus.

Cela dit, que la vérité, comme la beauté, soit réservée à un petit nombre d'hommes, je suis le premier à le penser, et à l'écrire. Cela n'ôte rien à l'ambition universelle du bouddhisme (ou du christianisme), mais c'est ainsi.

Le « C'est moi qui souligne » se dit : *corsivo nostro*.

Vendredi 7 mars. Ce matin, sur le *telefonino*, appel de Christian Poninski, hospitalisé au service de réanimation (cardiaque) de l'hôpital Cochin. Nous devions, Saint Robert et moi, déjeuner chez lui mercredi prochain. Une nouvelle

fois, je mesure combien il est vain de faire des projets, et raisonnable de vivre chaque journée comme si elle devait être la dernière ; combien l’avenir existe peu.

Hier, adorable soirée avec deux jolies filles : Marie R., dont je fus en 2004 l’amant (le dîner a eu lieu chez elle, dans son nouvel appartement de la rue de C.) et Céline Ottenwaelter dont je ne le serai jamais […].

Marie avait préparé un succulent dîner, j’avais apporté un flacon de Rosso di Montepulciano, nous avons beaucoup parlé, beaucoup ri, un moment de bonheur paisible, lumineux.

Ce moment avait été précédé par un entier après-midi d’un bonheur intense et violent : les heures de plaisir, d’harmonie, d’amour, vécues dans mon lit et dans les bras de l’incomparable Marie-Agnès. C’était *parfait* et m’a rappelé le temps où, étudiante à Nanterre, elle sautait dans le RER pour me rejoindre au grenier du jardin du Luxembourg et vivre des journées entières avec moi. À présent, elle travaille, elle a des horaires, des contraintes, les longs après-midi d’amour se font rares ; je n’en ai que davantage apprécié celui d’hier.

Poursuite des rangements. Ce matin, j’ai mis un peu d’ordre dans les poèmes (déjà publiés ou inédits). Des prénoms ont jailli devant mes yeux : Francesca, Vanessa, Hélène, Anne, Justine…

Même si un jour j’étais atteint de la maladie d’Alzheimer, ce ne serait pas grave : ma mémoire est archivée, l’essentiel de mon travail est publié, mes carnets noirs inédits sont au coffre-fort, ce serait bien tranquille que je m’enfoncerais dans la brume.

La semaine dernière, le feu du ciel s’est abattu sur Gaza ; hier soir, ce fut sur une école talmudique de Jérusalem. Dans l’un et l’autre cas, le massacre des innocents. La Terre sainte devient chaque jour davantage une terre maudite, la Terre du diable.

Samedi 8 mars. Ce matin, quand je suis sorti de chez moi boire un café

boulevard Saint-Germain, l'air embaumait le printemps, c'était vivifiant, j'avais envie de marcher, de faire une grande promenade sur les bords de la Seine, mais non, il m'a fallu retourner à mon pensum pour l'IMEC. En 2004, avec Marie-Émilie, le temps passait vite, mais cette fois, tout seul, cela m'ennuie, me sort par les yeux et m'énerve car cela m'empêche de faire autre chose. Je dois *boucler* ça au plus vite.

Hier soir, à la Porte de Vanves, avec Christian Giudicelli, *La Reine morte* dans une mise en scène de Jean-Laurent Cochet (qui interprète le rôle de Ferrante). Je n'avais pas vu jouer *La Reine morte* depuis une bonne trentaine d'années (me semble-t-il) et j'ai été extraordinairement ému de retrouver ce texte magnifique, cette lucidité, cet humour ; j'ai été mêmement heureux de ce que, nonobstant la déliquescence du langage qui se parle, qui s'écrit et qui s'entend aujourd'hui, le public fût si attentif, rigolât quand il fallait rire, bref semblât comprendre ce qui se disait sur scène[21].

---

1 C'est le 7 mai 2008 que j'ai transcrit dans mon carnet noir les sms de Clarisse B.

2 Adjectif russe qui exprime l'idée de confort, de chaleur, avec un je-ne-sais-quoi de tendre, d'harmonieux.

3 Superlatif italien qu'on peut traduire par « très occupée, très affairée, hyper-bousculée ».

4 Mot italien qu'on peut traduire par « le grand ponte ». Dans une de ses nouvelles, Buzzati l'utilise sur un mode ironique. Et moi également, ici.

5 « Partir, le plus beau mot de la langue française », ai-je écrit dans mon premier livre, *Le Défi*.

6 « Grand-père fut surpris. Il n'avait jamais imaginé tomber malade ; il avait toujours cru qu'il mourrait de mort violente. Il apprit à cohabiter avec la maladie. Il savait que c'était sans espoir. Il continua jusqu'au bout à mener à la maison la vie qui avait toujours été la sienne, à manger la même chose, à cultiver les mêmes intérêts. »

7 « Cela ne fait aucun doute. »

8 Moi aussi, je suis obsessionnel et répétitif ; mais tout est dans la manière.

9 Goumilev, fusillé sur l'ordre de Lénine ; Mandelstam, mort en camp de concentration sous le règne de Staline ; Akhmatova, persécutée, réduite au silence sous Staline et ses successeurs, jusqu'à sa mort en 1966.

10 C'est-à-dire à l'époque de mes deux voyages en Russie soviétique.

11 Cf. *Maîtres et complices*.

12 En anglais, *more* signifie : « plus, davantage ».

13 Cf. *Un galop d'enfer*.

14 Cf. *La Prunelle de mes yeux.*

15 Cf. *Vénus et Junon.*

16 « … de faire des tournées comme s'il était devenu son propre mausolée ambulant. Il avait l'air de le savoir et de s'en moquer. »

17 Cf. *Mes amours décomposés.*

18 C'est pourquoi, soit dit par parenthèse, ceux qui reprochent à mon journal intime d'être monotone, répétitif, sont des crétins. C'est la vie qui est répétitive, non mon journal qui n'en est que le miroir. Lorsque je lis un article où je suis attaqué sur ce point, je songe toujours à cet Anglais qui, au XIXe siècle, se pendit parce que las de devoir chaque matin nouer sa cravate. Et se pendit avec sa cravate, précisément.

19 Cf. *Les Passions schismatiques.*

20 « C'est avant, chers amis, que vous deviez vous en préoccuper. Avant le désastre. Avant la destruction, en votre nom, du vivre-ensemble yougoslave. »

21 Cette remarque est une allusion au chapitre 2 de *Voici venir le Fiancé*, dont l'action se déroule en 2005, où l'un des personnages, Nil Kolytcheff, raconte qu'une vingtaine d'années auparavant, ayant amené sa petite amie Anne-Geneviève voir *Les Enfants du Paradis* dans une salle du quartier Latin, ils avaient observé que le public ne comprenait pas ce qui se disait sur l'écran, comme si les dialogues de Jacques Prévert étaient écrits dans une trop bonne langue, dans un français devenu déjà *archaïque.*

Après le spectacle, souper avec Christian, roboratif et irremplaçable ami. Une nouvelle fois, je bois et mange trop.

J'écris ceci à une terrasse. Il est 13 heures. Le soleil tape agréablement, j'ai un chapeau enfoncé sur la tête. Depuis l'alerte de ces derniers mois, les brûlures à l'azote liquide que m'inflige le dermatologue et l'obligation de porter un couvre-chef, être au soleil me donne moins de plaisir, je n'en jouis plus avec la même innocence, la même insouciance que naguère. Cela aussi est une page de ma vie qui se tourne. Une nouvelle page, avant celle, ultime, où sera écrit le mot « fin ».

Dimanche, dans le café où avant-hier j'ai soupé avec Christian Giudicelli après *La Reine morte.* C'est le début du grand carême, mais voilà des années que je n'étais pas entré dans cette sainte quarantaine de manière aussi lamentable. Je ne suis pas allé à la liturgie, je n'ai pas participé aux *blini* de la paroisse, ni assisté à l'office du Pardon[1] ; j'ai été inutilement dur avec Anastasia, je lui ai fait de la peine. Est-ce parce que Marie-Agnès m'en fait, disparaissant ainsi avec *l'autre* chaque week-end ? Ce n'est pas une excuse. J'ai honte de moi.

Avec ça j'ai travaillé à mes cartons.

Lundi 10 mars, à l'église. Lecture du grand canon de saint André de Crête.

« … et c'est en vain que l'homme s'émeut et s'agite. »

« Garde-toi de préférer le troupeau de tes passions au Royaume des cieux. »

Oui, c'est exactement cela : un *troupeau* de passions.

Mardi 11 mars, 11 heures, chez Patricia, la podologue. Dimanche soir, je cafardais ferme, mais depuis hier – est-ce l'office du grand canon de saint André de Crête ? est-ce le dîner des mousquetaires[2] ? est-ce d'avoir fixé avec Laure Papin la date où l'IMEC viendra me délivrer des cartons (lundi prochain) ? – je me sens tout revigoré et décidé à faire un bon carême.

Cette nuit, j'ai décidé d'observer trois jours de jeûne (jusqu'à jeudi soir, donc) et je me suis écrié (oui, à haute voix, au lit et dans l'obscurité) :

— Si tu n'y réussis pas, c'est que tu n'es qu'une tourte molle !

Trois jours sans manger et en buvant de l'eau d'abondance, ce n'est pas très difficile, cela ne devrait pas l'être. Il suffit d'en avoir pris *la décision* et de s'y tenir.

Ce n'est pas la faim qui me pousse à dépenser quasi tout mon fric au restaurant ; c'est le besoin de chaleur humaine, de bruit, de lumière.

Mercredi 12, dans un bar de la rue Brancion (je vais ce soir avec 811 voir *Le Roi Carotte* d'Offenbach au Théâtre Sylvia Montfort). Les bonnes résolutions de jeûne, c'est très bien, mais il ne faut pas les prendre les jours où l'on sait qu'on a des dîners. Hier avec Gilda, ce soir avec 811, ce ne sont pas les circonstances idéales pour entreprendre un jeûne.

Je pèse le poids que je pesais en juillet 2006 le jour où j'ai quitté Cambuzat[3] pour rejoindre Géraldine à Milan : c'est honorable. Et j'ai quarante jours pour atteindre mon poids idéal (encore donc six kilos à perdre, « vaste programme, Pompidou ! », comme dirait le général de Gaulle).

Vendredi 14. Voilà des années que je n'avais pas vécu une aussi lamentablement pécheresse première semaine de carême. Incapable de jeûner, je mange comme un ogre, je bois comme un trou, et le mécontentement que j'ai de moi est tel que ce soir, à Saint-Victor, je n'ai pas osé communier. La liturgie des Présanctifiés avait été priante, l'atmosphère était de concentration calme et de ferveur, j'étais heureux que fût présente Olga Lossky, mais malgré cela, au moment de s'approcher du calice, je n'ai pas osé m'avancer, je me suis senti tant indigne des Saints Dons…

À la fin de l'office j'ai baisé la croix et me suis sauvé tel un voleur, sans même échanger quelques mots avec Olga et mes autres amis présents.

Je suis ensuite allé à la Sorbonne où Gilda m'avait demandé d'assister à une lecture. « Ce que femme veut, le diable le veut », je m'y suis rendu et me suis retrouvé ainsi dans l'amphithéâtre Guizot où, il y a un demi-siècle, je suivais, ébloui, le cours de Vladimir Jankélévitch sur la mort et l'immortalité.

Dès que […] a eu cessé de lire je me suis éclipsé, Gilda, elle, hypnotisée par la « vie littéraire », ayant décidé de rester, et j'écris ceci dans un caboulot proche la Sorbonne où, m'enfonçant dans mes absurdes faiblesses, je mange et je bois.

Je mange et je bois comme, avant-hier, après *Le Roi Carotte* (excellent spectacle dans une salle où nous étions, 811 et moi, encerclés de façon charmante par des collégiens de douze, treize ans, très chics, habillés comme je l'étais à leur âge, deux ou trois d'entre eux fort jolis – des élèves du collège Saint-Jean-de-Passy).

Lundi soir. J'entends Laurent Fabius à la télé :

— La forme, c'est le fond qui remonte à la surface.

Excellent. Il le dit du système Sarkozy et moi je le dis de l'art d'écrire.

Jeudi 20, dans le RER qui me conduit à Orly. Je mets la main dans la poche droite de ma veste. J'y trouve un petit couteau suisse (acheté à Vevey) que, éternel étourdi, j'ai oublié de laisser à Paris. Je suis furieux à l'idée que les policiers à l'aéroport vont m'obliger à m'en séparer, à le jeter dans un panier, comme cela m'est déjà arrivé à l'aéroport de Naples. À cet instant surgissent une mendiante (style Roumaine tzigane) et un garçonnet qui font la quête. Cela me semble un signe du Ciel. Avec élan je leur offre mon joli couteau suisse. Je suis remercié d'un sourire.

12 h 50, dans le salon Zéphyr où je me suis rafraîchi et à présent attends l'embarquement. Je vais à Marrakech chez Véronique, alors que je ne suis plus son amant et que je n'ai pas le droit de me mettre au soleil. Si ni l'amour ni le bronzage ne sont la récompense du voyage, pourquoi diable Marrakech ? L'envie de revoir Mistigretta, celle aussi d'échapper à Paris. J'ai apporté avec moi les carnets noirs n°s 77 et 78 ainsi que deux petits carnets annexes, et j'ai l'intention de bien avancer dans la dactylographie de mon journal 1990. Certes, la tentation de lézarder au bord d'une belle piscine va être forte ; mais le cancer de la peau, ne fût-ce que celle de mon auguste crâne, très peu pour moi. Pour une

fois, je dois être *raisonnable.*

18 h 08, heure de Paris, 17 h 08, heure de Marrakech, je bois un café aux Négociants, mais non sur la terrasse ensoleillée, comme à l'accoutumée : à l'intérieur et à l'ombre.

Le voyage a été très agréable, la classe Affaires infiniment plus luxueuse que celle d'Air France lors de mon récent voyage à Venise : plats et vins excellents, servis sur des nappes blanches dans une belle vaisselle de restaurant élégant.

Véronique, adorable, m'attendait à l'aéroport. J'ai déposé mon sac de voyage dans son appartement du Guéliz, à cinq minutes à pied de la Renaissance (toujours en travaux)[4].

Animation, insouciance, ballet des automobiles.

Dactylo année 90. Il y a une erreur pages 7 et 8 du 1er trimestre : deux déjeuners le même jour et, à la page 9, j'ai écrit : lundi 16, mercredi 17. Corriger.

Page 19 : *quare* ?

Véronique me demande qui des co-auteurs de *L'Histoire Auguste* a écrit la vie de l'empereur Adrien. Je lui réponds trop hâtivement : Lampride. Renseignement pris, c'est Elius Spartien. Sa curiosité vient de ce que je lui ai souvent dit que ce bref texte latin est très supérieur au sirupeux roman qu'en a tiré la Yourcenar.

Vendredi 21 mars, à la terrasse des Négociants. Il est 16 h 17, heure locale, et depuis 9 h 30 je n'ai pas cessé de dactylographier mon journal 90, dans l'appartement silencieux de Véronique, en compagnie de ses deux chattes, Chkoun et Zouina, elles aussi extrêmement silencieuses. Lorsqu'en 2004 Véronique habitait dans la médina la maison où j'ai commencé d'écrire *Voici venir le Fiancé,* Chkoun était une chatonne fort turbulente ; mais à

présent qu'elle a pris de la bouteille et habite le Guéliz, elle s'est embourgeoisée, est devenue sage et passe son temps à pioncer.

Aimerais-je mieux être au Saadi ou aux Jardins de la Koutoubia[5], une belle piscine à ma disposition ? Je ne le pense pas. Aujourd'hui j'étais heureux de travailler dans la fraîche pénombre de cet appartement, sans aucune tentation propre à me distraire. Une ambiance véritablement monastique (Véronique n'a ni radio ni télévision) où, seul avec les chattes, je n'ai été distrait par rien, j'ai pu me consacrer entièrement à mon travail. À 16 heures, ankylosé, j'ai pris un bain puis suis sorti pour me dégourdir les jambes.

En 1990, j'étais très occupé à la dactylographie de mon journal 1970-1972 ! Plus ça change et plus c'est la même chose.

Ni radio ni télévision ni journaux, c'est l'idéal pour celui qui veut, parce qu'il est sensible, écorché vif et qu'il souffre trop de ses indignations, oublier un temps les douleurs du monde. Ces dernières semaines, à Paris, je passais mon temps à éteindre la radio que j'avais commencé d'écouter, à refermer le journal que j'étais en train de lire, tant les nouvelles du Kosovo et du Tibet me bouleversaient, m'irradiaient d'une rage d'autant plus vénéneuse qu'elle était impuissante.

Le berceau de la Serbie ! Le Tibet ! Le malheur qui frappe ces deux pays est une honte pour l'Europe, une honte pour l'Occident, et moi, comme Européen et Occidental, je ressens cette honte, je me sens coupable et misérable.

Mieux vaut ignorer ce qui se passe ; faire comme si le monde extérieur n'existait pas.

3e trimestre, page 20. Préciser la date et le jour de « 19 h 15, en allant chez Trystram ».

« … *Paul Rée, il quale andava predicando che tutto è illusione. Tranne Lou, evidentemente, di cui si infrenesì a prima vista. Ma ancora più se ne infrenesì, come s'è detto, Nietzsche*[6]. »

(Anacleto Verrecchia, *La Catastrofe di Nietzsche a Torino*, Tascabili Bompiani, p. 69.)

J'adore ce verbe *infrenesirsi*, que je ne connaissais pas. Véronique non plus.

[ÉCRITURE DE VÉRONIQUE]

Quand je pense que tu as oublié que tu m'as demandé de t'épouser !! 22 mars, la Mistigrette

4e trimestre 1990, page 4, vérifier le titre du poème ; page 5 vérifier la date.

— *Sia detto di passaggio…*[7]

Lundi 24 mars, 12 h 45, au 16 Café, place du 16-Novembre, où, arrivé ce matin à 10 heures, je travaille comme un ange à la dactylographie du journal 1990 (l'ordinateur portable Sony, très petit et très léger, me permet de taper plusieurs heures sans recharger la batterie).

Si depuis mon arrivée à Marrakech je n'ai pris quasi aucune note dans ce carnet, c'est précisément parce que je suis réquisitionné par cette dactylographie de mon journal inédit, ma volonté de progresser dans cette tâche.

Il le faut car « le Jour du Seigneur arrive comme un voleur dans la nuit ». Faisant une pause-déjeuner, je lis le *Corriere della Sera* (daté d'hier) :

« *La discoteca sul mare di Sestri Levante, lo Schooner, avrebbe compiuto cinquant'anni a luglio e il padrone Tino Barbera preparava un gran libro di ricordi. […] La mareggiata di venerdì notte ha spazzato via tutto, le vetrate della discoteca, i ricordi e la vita di Tino. Un'onda gigante, alta fra i quattro e cinque metri, scavalcando la diga foranea, si è abbattuta nella salla del bar*[8]. »

L'onde géante, quelle que soit son visage, peut à chaque instant submerger et anéantir n'importe lequel d'entre nous, moi comme les autres. Nous devons ne jamais l'oublier et agir en conséquence.

Hier, j'ai accompagné Véronique à la messe de Pâques, en l'église des Saints-

Martyrs, unique paroisse catholique de Marrakech. Le prêtre, un Croate, a très bien prêché et célébré. Une messe qui a duré deux heures, avec une chorale noire style *Sister Act*[9] et de jeunes beautés, également noires, vêtues de tissus multicolores (vêtues ou plutôt dévêtues, car elles étaient à moitié nues) qui se sont tortillées de manière lascive (et charmante) à plusieurs reprises du fond de l'église jusqu'à l'autel et retour. C'était sympathique et bon enfant. La quasi-totalité des fidèles (l'église était archipleine) a communié, y compris Véronique, notre ami Adriano Pirani et sa vieille mère.

Avant-hier, Véronique m'ayant entendu parler tendrement au téléphone avec Marie-Agnès, m'a bombardé de questions sur celle-ci, sur la place qu'elle occupe dans ma vie. Moi je ne sais rien de l'actuelle vie privée de Véronique. A-t-elle « quelqu'un » (à part ses deux chattes) au Maroc ? Je l'espère pour elle, mais j'habite dans son appartement depuis quatre jours et je ne vois aucune trace de ce qui pourrait ressembler à la présence d'un homme (ou d'une femme). Au demeurant cela ne me regarde pas, je ne pose aucune question, Véronique ne me fait nulle confidence, c'est mieux ainsi.

Elle n'a ni radio ni télévision et ne lit jamais les journaux. Dieu merci, son travail fait qu'elle est sans cesse entourée de jeunes filles, de jeunes garçons, et elle a quelques bons amis ; sinon, je craindrais qu'elle ne devînt neurasthénique.

Tout cela m'émeut beaucoup, car je suis précisément occupé à dactylographier mon journal 90 où elle est présente quasi à chaque page.

Seigneur, comme la vie s'écoule vite !

Il est 16 h 09 et j'ai travaillé depuis ce matin sans désemparer – avec une pause pour déjeuner – dans ce sympathique, tranquille 16 Café. J'avance bien, j'en suis à décembre 90.

Mardi 25 mars, Annonciation et veille de ma fête selon le nouveau style ; mais c'est à Paris que je fêterai celle-ci selon l'ancien, le 8 avril, à Saint-Séraphin-de-Sarov ou à Pétel[10]. Ici, un seul souci me mobilise : avancer dans la

dactylographie de mon journal intime inédit, même si « vu les conditions atmosphériques » (comme dirait Baby-Boom) sa publication va devenir de plus en plus problématique, voire *impensable.* J'ai adopté depuis mon arrivée à Marrakech un très bon rythme de travail et, de retour à Paris, je dois impérativement le maintenir, ne pas sombrer dans la paresse et la dispersion.

Le soleil brille mais je n'ai ni envie ni regret de ne pas *prendere la tintarella*[11]. Je suis concentré sur mon travail, et heureux de l'être.

12 h 20, heure locale. Je viens d'achever de dactylographier l'année 90. Le tome 89-90 de mon journal, pour lequel je n'ai pas songé à un titre, est prêt pour la publication.

16 heures. J'arrête de taper, non parce que j'en ai marre, mais parce que la batterie de l'ordinateur est quasi à plat. J'ai travaillé sans interruption de 10 h 15 à maintenant (avec la pause du déjeuner, sur place).

J'écris une lettre à Marie-Agnès.

Anastasia vient de m'appeler… du sultanat d'Oman où elle est en vacances avec sa mère.

18 h 52. De retour chez Véronique, j'ai poursuivi la dactylographie de mon journal. À la date du 16 janvier 1991 je tombe sur cette citation de Pascal (page 90 de ma vieille édition des *Pensées*) : « Trop de plaisir incommode. » Voilà qui pourrait faire un très bon titre pour 89-90.

Dare in ciampanelle (Verrecchia, *Nietzsche*, p. 347) : perdre la boussole ?

Mercredi 26 mars, jour de la Saint-Gabriel, nouveau style, 7 heures du matin. Je me réveille frais et dispos. Si j'étais à l'hôtel, je descendrais prendre le petit déjeuner, ferais ma toilette, me mettrais au travail ; mais comme je suis chez une amie je ne veux pas faire de bruit, je dois attendre que la maison s'éveille.

Cette situation, que je déteste, est la principale raison (il y en a d'autres) pour

laquelle je n’aime pas vivre chez autrui et, depuis mon adolescence, me suis organisé de façon à échapper aux terrifiants « week-ends à la campagne chez des amis ».

Chaque matin, depuis mon arrivée à Marrakech, je suis charmé par les chansons enfantines françaises traditionnelles qui s’élèvent, portées par un haut-parleur, d’une école voisine. J’ai demandé à Véronique s’il s’agissait d’une école française, d’une école catholique de sœurs, mais non, il s’agit d’une école marocaine ordinaire, une école de quartier. Ces enfants ont de la chance : en France, je ne pense pas qu’il y ait beaucoup d’établissements scolaires où l’on fasse encore apprendre aux enfants « J’ai du bon tabac dans ma tabatière », « En passant par la Lorraine », « Il pleut, il pleut, bergère », « J’ai descendu dans mon jardin pour y cueillir du romarin », « Le bon roi Dagobert »…

Mercredi, 11 h 24, au 16 Café où je tape mon journal intime 1991 (Aouatife, Véronique, Éléonore, etc.) s’élève la voix d’une jeune femme qui chante la chanson de Charles Trenet : « Que reste-t-il de nos amours… » Mon cœur bat la chamade.

12 h 50. Je tape depuis 10 heures sans désemparer mon carnet n° 78 (le séjour aux Philippines en janvier et février 1991). Je suis enchanté de ce que j’avais alors écrit, c’est vif, c’est bon. À présent j’ai faim, je m’arrête. Si j’étais à la piscine j’aurais fait un saut dans l’eau, mais je suis au 16 Café, c’est aussi bien, car au bord de l’eau je n’aurais assurément pas travaillé avec autant de concentration, j’eusse été trop souvent tenté, distrait…

13 h 35. Je m’arrête de taper, car la batterie est *esaurita.* Je sauvegarde (clef usb) et j’éteins.

Je n’avais jusqu’à ce séjour jamais travaillé sur l’ordinateur dans un café. C’est très agréable et les occasions de paresse, de dispersion, de *sieste* (!) sont beaucoup moins nombreuses que chez soi. Il faudra que je le fasse à Paris, mais

y trouver un bistrot ou un bar où personne ne me reconnaisse et m'importune, c'est plus coton qu'à Marrakech.

De fait, ce matin, la jeune serveuse m'a demandé si j'étais bien… moi-même. Hier, des clients, presque certains de m'avoir reconnu, lui avaient posé la question. Bien élevés, ils ne m'ont pas abordé. Les Parisiens, eux, n'ont pas toujours cette délicatesse.

Nous verrons bien.

16 h 08. Quand il y a un téléviseur là où j'habite, j'aime à regarder quelques émissions italiennes (« Striscia la notizia », « Porta a Porta ») et certaines séries anglo-saxonnes (*Poirot*, *Miss Marple*, *Beautiful*), mais lorsqu'il n'y en a pas je m'en passe très bien, je n'y pense même pas.

Ces jours derniers, le soir, seul dans ma chambre, et la nuit lors d'insomnies, j'ai lu le passionnant *Nietzsche* de Verrecchia ; si j'avais eu la télé, peut-être aurais-je regardé « Porta a Porta » sur Raiuno ou un film idiot. J'aurais perdu au change.

Jeudi 27 mars, 14 h 18, au 16 Café où, comme les jours précédents, indifférent au soleil qui brille, à la chaleur (comme je serais bien au bord d'une piscine !), je dactylographie mon journal intime. *J'ai mon titre !!!* Et je viens de le trouver précisément en tapant à l'ordinateur la date du vendredi 28 février 1991 : *Un perpétuel salmigondis* (avec, en épigraphe, la phrase du cardinal de Retz).

Vérifier sur le bloc-notes de 1991 les dates d'après le retour de Manille.

J'écris à Céline Ottenwaelter une lettre où je lui dis notamment :

« La question que se pose toute âme sensible est : comment, parmi les tragédies qui nous cernent – aujourd'hui ce sont l'Irak, le Tibet, la Palestine, le Kosovo, demain d'autres drames prendront la place de ceux-ci, chaque jour sur lequel se lève le soleil a son lot d'horreurs inédites –, préserver, soigner, dorloter, faire fructifier son bonheur personnel sans en éprouver du remord, sans

se sentir un monstre d'égoïsme ?

« Je songe souvent à cela et spécialement lorsque – c'est le cas présent – je dactylographie mon journal intime qui donne de moi, j'en ai une vive conscience, une image libertine, égoïste qui assurément est véridique, mais cependant incomplète, car je ne pense pas n'être *que* cela.

« Pourquoi noter telle chose et non telle autre ? Cela, c'est très mystérieux, je suis incapable de le dire. Pourquoi, par exemple, insister sur le plaisir que telle jeune fille m'a donné au lit, et taire celui que j'ai éprouvé à l'aider à écrire sa rédaction de français, à l'amener au Louvre, à lui faire découvrir Baudelaire ? C'est bizarre. Sur le moment, c'est inconscient, mais cela te saute au visage quand quinze ans plus tard tu ouvres tes carnets et les dactylographies… »

17 h 30. Bonne journée de travail, mais ce journal des premières années 90 est, me semble-t-il, impubliable de mon vivant. C'est dommage, parce que c'est bon.

Appels de Marie-Eugénie de Pourtalès m'invitant dimanche à dîner et d'Olga Schmitt me proposant de partager un borsch le 25 avril avec Sébastien Le Fol et François Simon ! Deux femmes que j'estime vivement et que je ne vois jamais ! Dimanche, étant à Marrakech et n'ayant pas le don d'ubiquité, je ne pourrai dîner chez la belle comtesse de Pourtalès ; en revanche, et bien que le 25 avril soit le vendredi saint (!), je ne manquerai pas – après l'église – le borsch d'Olga.

Vendredi 28 mars. Pour éviter à mes correspondants de laisser sur mon *telefonino* français des messages que je n'aurais pas écoutés avant mon retour à Paris, j'avais sur le répondeur indiqué le numéro de mon portable marocain.

Je n'avais pas prévu que le CNL[12] me relancerait au Maroc pour me rappeler (j'ai déjà eu, voilà quelques mois, avec une dame fort courtoise mais glaciale une conversation à ce sujet) que, si je désirais bénéficier de l'aide de l'État, je devais prendre rendez-vous avec leur « assistante sociale » !

À quand un ticket pour la soupe populaire ?

Ils pourraient dire « une collaboratrice du président » ou « la personne chargée des relations avec les auteurs », un truc neutre, non blessant, qui ne *nomme* pas la dèche, qui laisse entendre que nous restons entre gens du monde. Mais non, les mots sont tombés tel un couperet : *l'assistante sociale.*

C'est si délibérément *humiliant* que je suis déterminé à ne pas demander cette année l'aide du ministère de la Culture.

Cela dit, je ne suis pas quelqu'un qui se laisse facilement humilier.

Surtout, ne pas me sentir blessé, humilié. Retourner la situation en ma faveur ; lui opposer un formidable éclat de rire.

En moi, le dandy, le poète aurait pour premier mouvement de les envoyer chier ; mais le romancier, lui, songe qu'il pourrait être amusant de rencontrer l'assistante sociale ; qu'il y aurait là des notes à prendre, une scène savoureuse à croquer.

J'imagine Byron ou Baudelaire dans une même situation. Comment réagiraient-ils ?

Cioran, lui, verrait surtout le côté farce de la chose et, j'en suis sûr, me conseillerait de rencontrer cette assistante sociale ; lui-même, le cas échéant, il n'hésiterait pas à le faire.

Il me lancerait :

— Être tenu par l'État pour un pauvre bougre, pour une espèce de clochard, il n'y a pas à dire, c'est flatteur !

Oui, dans un certain sens, c'est flatteur. C'est le point d'orgue à cette comédie inouïe qu'aura été ma vie.

Ah ! Comme j'ai eu raison de vivre ce que j'ai vécu ! Ah ! Comme j'ai raison de vivre comme je vis ! *Alla faccia dei borghesi e della morale borghese*[13] *!*

Mettre en épigraphe à *Un salmigondis perpétuel* ma remarque sur le journal intime du mardi 9 juillet 91 à Poros.

Un salmigondis perpétuel ou, plutôt, *Un perpétuel salmigondis* ? Celui-ci est plus sonore, me semble-t-il, le *dis* final sonne mieux que le *el* (avec cette

monotone manie de la langue française de mettre toujours l'accent sur la pénultième[14]).

Nuit du 28 au 29 mars. À Paris, quand je dors à mon logis « légal », j'ai le sentiment que les noctambules voisins de l'étage au-dessus, les rumeurs de la rue (fêtards sortant des bars alentour) qui me réveillent la nuit sont la cause de mes insomnies (puisque, réveillé, je ne réussis pas à me rendormir), mais ici, au Guéliz, je n'entends pas le moindre bruit, le moindre chien aboyer, et cependant, si je ne prends pas une graine soporifique, je me réveille de la même façon à 2 ou 3 heures du matin. D'un certain point de vue, cela m'est agréable, me réconciliant avec mon logis parisien, mais d'un autre cela explique la fatigue qui en fin de journée me terrasse. Hier soir, quand je suis rentré du 16 Café, l'agréable bar de la place du 16-Novembre où, depuis mon arrivée à Marrakech, dans un état d'excellente et fructueuse concentration, je travaille sans désemparer, de 10 heures du matin à 5 heures de l'après-midi, à mes carnets noirs inédits, et que, peu après, Véronique est rentrée de son travail, je n'avais qu'une idée : me mettre au lit. C'est ce que j'ai fait sitôt le dîner achevé : il était 21 h 30, heure de Paris, 20 h 30, heure de Marrakech ! J'en avais honte, j'ai dit à Véronique que j'étais triste parce que j'avais la sensation de devenir vieux. Alors elle, gentiment :

— Comment peux-tu être triste ! Tu as écrit de si beaux livres, tu as eu une vie si heureuse !

Cela m'a fait plaisir, j'ai souri, mais simultanément j'ai noté que cette phrase, elle l'avait dite au passé, comme si ma vie était déjà *derrière* moi, que je n'en étais plus à vivre, mais à survivre.

Ta remarque est idiote, mon cher Gabriel. N'es-tu pas le premier à professer (c'est même un de tes dadas) que la réalité est ce que nous avons vécu, c'est-à-dire notre passé, l'instant présent n'existant quasi pas puisqu'il se transforme illico en passé et l'avenir, lui, n'existant pas du tout ? Quand Véronique t'a dit : « Tu as eu une vie si heureuse ! », elle observait seulement que jusqu'à cet

instant précis (nous étions le vendredi 28 mars 2008 à 20 h 30, heure de Marrakech) ma vie avait été bénie des dieux ; elle ne préjugeait pas de l'avenir, proche ou lointain.

Samedi 29 mars. [...] Dans le *Corriere* daté d'avant-hier, un député danois contraint de démissionner parce que sa petite amie est âgée de quinze ans ! Dans celui d'hier (arrivé ce matin à Marrakech), un article sur le roman d'un auteur allemand, Martin Walser, qui s'inspire de l'amour (non payé de retour) qu'à soixante-quatorze ans Goethe nourrit pour une jeune fille de dix-neuf ans, Ulrike von Lewetzow.

« *Le critiche, sopratutto quelle femminili – dice Walser – vedono lo scandalo, la vergogna di un rapporto tra un vecchio e una giovane*[15]. »

L'époque est devenue tellement bête, une telle imposture triomphe, de si grotesques contre-vérités y sont à tel point tenues pour paroles d'Évangile, c'est à se tirer une balle dans la tête.

Quelle chance ai-je eue de vivre mille choses *avant* cette période de merde !

Aujourd'hui, la pression sociale serait si forte que je ne suis pas certain qu'une Francesca, quinze ans, une Marie-Élisabeth, quinze ans, une Maria, seize ans, une Béatrice, seize ans, une Élisabeth, dix-sept ans, une Anne T., seize ans, une Vanessa, quatorze ans, une Laura, seize ans, une Véronique, seize ans, une Aouatife, quinze ans, une Maud, dix-sept ans, une Justine, quinze ans, auraient le courage moral et l'énergie nécessaires pour vaincre cet interdit planétaire qui envahit les media, obsédant, hystérique, et oser vivre ce qu'elles ont vécu avec moi. Et, cette énergie, ce courage, les auraient-elles, il est probable qu'elles ne pourraient pas monter et descendre mes escaliers, sonner à ma porte, se promener avec moi dans la rue, m'embrasser en public, sans que de vigilants voisins, défenseurs de la vertu, me dénoncent illico à la maison Poulagat.

Mayssa, dix-sept ans, entrée au printemps 2007 dans ma vie, en est, saisie de crainte, promptement sortie.

À ce jour, je n'ai aucune amante de moins de vingt ans. La plus jeune vient de

fêter son vingt-septième anniversaire. Quelle dégringolade !

Samedi soir, au Dar Ennassim, un restaurant très chic, très « nouvelle cuisine » et « haute gastronomie », une sorte de Don Alfonso de Marrakech, où Véronique m'a entraîné. C'est en vérité succulent, bien que mon goût personnel aille vers des plats plus simples et plus robustes.

Taper un journal ancien, c'est mélancolique ; mais cet après-midi, ayant achevé de dactylographier les carnets contenant 1990 et 1991, j'ai (nouveauté dans mon existence, je ne l'avais jusqu'alors jamais fait) commencé à *battere a macchina il diario di marzo 2008, questo taccuino appunto, e mi è sembrato molto divertente, stimolante. Finalmente, l'attualità*[16] *!*

Nuit du 29 au 30. Réveillé en pleine nuit, je lis un bref fragment des *Mémoires* de la Grande Mademoiselle (Véronique l'a dans sa bibliothèque). Elle y raconte un voyage en France, de ville en ville, de château en château, à l'âge de dix ans. Page 46, à propos d'un fort mauvais repas qu'elle fit dans des conditions saugrenues à La Motte, en Sologne, la petite-fille d'Henri IV écrit :

« Si ce régal ne chargea pas l'estomac, il épanouit bien la rate… »

Lire la page 50 à ceux qui reprochent au président Sarkozy d'être trop familier, trop *alla buona*, de manquer de la réserve et de la dignité liées à sa fonction :

« Il [le roi Louis XIII] perdait contenance quand il voyait quelqu'un à qui il n'était pas accoutumé, comme un simple gentilhomme qui serait venu de la campagne à la cour. C'est une assez mauvaise qualité pour un grand roi, et particulièrement en France, où il se doit souvent faire voir à ses sujets, dont l'affection se concilie plutôt par le bon accueil et la familiarité que par l'austère gravité dont ceux de la Maison d'Autriche ne sortent jamais. »

La Grande Mademoiselle au secours de Nicolas Sarkozy ! Qui l'eût cru ! Il ne nous manque plus que Lauzun.

Dimanche 30 mars. Journée tranquille à la maison avec Véronique et les chats.

Véronique est adorable, mais agacée quand, une de mes petites amies (Marie-Agnès, Anastasia) m'appelant au téléphone, je bavarde un peu trop longtemps. Hier, sur son grand écran lecteur de dvd, nous avons vu la première partie, et cet après-midi la seconde, d'un film tourné en 1936 par Sacha Guitry que ni elle ni moi nous ne connaissions, *Mon père avait raison.* C'est épatant et nous a beaucoup plu. Quelle intelligence ! Quelle justesse d'observation psychologique ! Et une philosophie de la vie (sur l'amour des très jeunes femmes, sur la famille, sur le mariage, sur le travail, sur la vieillesse) qui est la mienne, ce qui n'a fait qu'augmenter mon plaisir.

Si nous n'avons pas vu le film dans son entier hier, c'est parce que nous avions à 20 heures réservé une table dans un restaurant élégant de la Palmeraie, le Dar Ennassim. Nous y avons savouré un dîner préparé par deux chefs étoilés au Michelin, un Français, Fabrice Velin, et un Suisse, Jean-Jacques Noguier. Je ne suis pas un lecteur du Michelin, trop sec pour mon goût, et je ne me laisse pas impressionner par les étoiles, mais en cette occasion celles-ci étaient méritées, et tout a été un *régal* (comme dirait la Grande Mademoiselle), le carpaccio de bar, les araignées de mer, les grosses crevettes de Dakhla, le saint-pierre, j'arrête ici l'énumération gourmande, Véronique était aux anges, et moi itou.

Feuilletant ce carnet je me rends compte que dans les jours qui ont précédé le départ pour Marrakech je n'ai pas pris une seule note sur mes rencontres au salon du livre où, bien que je n'eusse aucun nouveau livre, simplement l'édition de poche d'un récit paru en… 1969, j'ai eu beaucoup de monde, des « fidèles lecteurs », comme on dit (dont certains, des bibliophiles, m'ont apporté à signer des grands papiers, des volumes somptueusement reliés), mais aussi de nouvelles, très jeunes et jolies lectrices. L'une d'elles, presque une gamine, m'a dit que *De la rupture* était son livre de chevet, qu'elle l'avait lu et relu (!) ; à une autre, qui m'a parlé avec ferveur d'*Ivre du vin perdu*, j'ai donné mon adresse. On verra bien si, à mon retour en France, je trouve une lettre d'elle dans le courrier…

J'ai revu des ex, en particulier Agnès R.[17], toujours belle malgré le temps qui est passé. Elle m'a donné son téléphone. La revoir (amicalement s'entend) me ferait plaisir. J'avais espéré que certaines d'entre elles qui me font de temps à autre un signe tendre – je pense, notant cela, aux sms d'une Clarisse B., d'une Maud V. qui, bien qu'elles m'aient quitté depuis de nombreuses années, ne renient rien de ce qu'ensemble nous avons vécu, sms que je me promets de transcrire dans mon journal car ils sont un bel antidote au minable comportement des renégates (Marie-Élisabeth, Vanessa, Anne L. B., Aouatife, Éléonore) et il faut que je le fasse sans tarder car les puces de mes *telefonini* français, italien et marocain sont fragiles, tout peut s'effacer – ; j'avais donc espéré voir Maud et Clarisse, mais elles ne sont pas venues.

Celle qui en revanche était là, c'est Gilda qui, avec son art si particulier de me rapporter les méchancetés qu'elle entend dire sur moi, de me signaler tout ce qui peut me blesser ou me peiner, comme si c'était la chose la plus urgente qu'elle eût à faire, s'est empressée de m'annoncer qu'un de mes « prétendus amis », en réalité un sale type qui est jaloux de moi, est venu lui dire de se méfier car j'avais certainement le sida.

Nuit du 30 au 31 mars. Hier, à 4 h 23, cette nuit à 4 h 19, j'ai entendu, lointaine, affaiblie par la distance, la voix d'un muezzin appelant à la prière.

Je pensais (et je l'ai noté ci-devant) n'avoir pas donné de titre à mon journal 1989-1991. En réalité, je lui en avais donné un, il figure à la première page du journal 1989, je viens de m'en rendre compte. Je prendrai donc *Un perpétuel salmigondis* pour titre d'un tome ultérieur, ce sera parfait.

Ce matin, au *Corriere della Sera* (daté du 30 mars), deux articles intéressants. L'un où l'on donne le nom et l'adresse du tailleur de Massimo D'Alema, un des hommes les plus élégants d'Europe (avec Fausto Bertinotti) : Luigi Cimmino, piazza Carolina, à Naples (en 1999 et 2000, nous habitions, Véronique et moi,

non loin de cette place, via Monte di Dio). L'autre, une interview antiberlusconienne et anticléricale de Carlo Caracciolo.

À 8 h 30, pendant que Véronique préparait le petit déjeuner, je cherchais sur le *telefonino* marocain les mots tendres que Maud m'y avait récemment écrits (pour les recopier ici) et je suis tombé sur ceux, très passionnés, d'Anne M., écrits il y a juste deux ans (en février et mars 2006), elle m'aimait alors à la folie. Je n'ai pas résisté à la malicieuse envie de lui en retourner un. Jamais je ne songerais à photocopier une de ses lettres et à la lui poster, mais sur un portable, grâce à la touche « Transférer », c'est si facile, immédiat, un jeu d'enfant.

Eh bien, elle m'a répondu, et répondu pour m'annoncer (en fait de « jeu d'enfant ») qu'elle était grosse, qu'elle s'était fait bouter un poupard dans le Capitole par je ne sais quel connard de jeune cadre dynamique ! Ma géniale Anne ! En cloque ! Et d'un autre ! Quelle surprise ! Quelle déception !

16 h 56. Rentré, je me suis douché, rasé et mis au lit avec le *Nietzsche* d'Anacleto Verrecchia, sous l'œil attentif de Chkoun et de Zouina, blotties l'une sur un pouf et l'autre dans un fauteuil, en attendant le retour de Véronique et notre dîner dans la médina chez Adriano Pirani.

19 h 18. De Verrecchia je n'avais jusqu'alors, en 2006 et 2007, lu que les deux préfaces qu'il a écrites pour des traductions italiennes de Schopenhauer, deux textes qui m'avaient beaucoup plu tant ce qu'il pense de l'oncle Arthur est proche de ce que j'en ai moi-même écrit, tant ses vibrants éloges, sa défense tous azimuts de notre bon maître, m'ont fait plaisir.

D'où mon envie, lorsqu'en décembre dernier j'ai appris qu'il avait écrit un livre sur Nietzsche, *La Catastrofe di Nietzsche a Torino*, de lire cet ouvrage qui piquait ma curiosité car dans les préfaces que j'évoque ci-devant il lui décochait quelques flèches cruelles.

Ce livre, cherché en vain à Turin, puis à Venise, en définitive commandé et obtenu à la librairie italienne de Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, je l'ai donc

lu et même relu lors du voyage en avion et du séjour à Marrakech.

Je maintiens ma première impression : c'est un ouvrage captivant. Tout d'abord, par l'érudition qu'y manifeste Verrecchia, chercheur opiniâtre, infatigable, qui pour reconstituer dans ses moindres détails la vie de Nietzsche à Turin n'a pas hésité à dépouiller la presse piémontaise de l'époque, les programmes des théâtres et des concerts, les listes de restaurants et de cafés, les bulletins de la météo, les correspondances, à rendre visite à des gens en Italie et en Allemagne, bref une somme de travail ahurissante.

C'est le premier point. Le second est que Verrecchia a une bonne plume, beaucoup d'esprit caustique et que, nonobstant l'érudition déployée, son livre se lit avec plaisir et facilité.

« *Una feta sottile come un'ostia*[18] », déclare Goffredo, gourmand mais repu, tendant son assiette pour une part de tarte.

2e trimestre 2008

Fin du carnet 128, carnet 129 et début du carnet 130

Mardi 1er avril. Dernier jus de pamplemousse bu à la terrasse du Café de la Poste, protégé du soleil déjà chaud par un parasol, quelle merveille cette température, cette luminosité du ciel, et c'est sans plaisir que je m'apprête à me geler à nouveau les fesses, ce soir, quand je descendrai de l'avion, retrouverai le gris et froid Paris.

Cela dit, voilà sept ans que mes relations avec Véronique sont purement amicales, et douze jours de chasteté sont beaucoup pour moi ; j'ai, de ce point de

vue, hâte de retrouver mes petites chattes (quels que soient les mérites de Zouina et de Chkoun, celles de la Mistigretta).

11 h 50. De retour à l'appartement, je boucle mon sac et j'écris à Véronique la lettre que je recopie ici :

« […]

« *Spero che tu sia felice. Ti voglio felice. Questa vita lontana dalla Francia, da Parigi, è la tua libera scelta e non ho niente da ridire. Comunque, mi sembri un po' sola soletta. Mi hai lasciato sette anni or sono, grazie a Dio siamo rimasti amici, ma l'amicizia, alla tua giovane età, non basta. Non faccio mai domande sulla tua vita "privata", ma non vorrei essere frainteso : è soltanto* par discrétion.

« *Stammi bene, Mistigretta carissima.*

« *Dio ti benedica.*

« *P. S. Sette oppure otto ? Cristo Santo, il tempo vola*[19] *!* »

14 h 30, à l'aéroport de la Menara. Le chauffeur d'Adriano, d'une ponctualité admirable, est venu me prendre au café La Flamme (proche l'appartement de Véronique) où nous avions rendez-vous et me voici à l'aéroport qui, en pleins travaux, sera, me semble-t-il, très beau lorsqu'il sera achevé.

15 heures, après les contrôles de la police et de la douane, dans le salon vip. Je bois un jus de fruit, j'aime dans les aéroports (à condition d'être installé confortablement, comme c'est le cas) ce temps suspendu entre les formalités bureaucratiques et l'embarquement. Je ne suis plus à Marrakech, je ne suis pas encore à Paris, je me prélasse dans un fauteuil en sirotant une orange pressée, je suis pris en charge par de souriantes hôtesses, je n'ai à me soucier de rien, c'est fort plaisant.

Appel de Véronique, à peine sortie de cours. *Facciamo quattro chiacchiere. Che deliziosa ragazza*[20] *!*

Verrecchia, page 193 : « *Nietzsche usava perfino la sputacchiera*. » *Cos'è la sputacchiera ?* Un crachoir[21] ?

Les injustices de Verrecchia. Il a une veine caustique, une lucide ironie qui font, je l'ai déjà noté, le charme de son livre ; mais son désir de déprimer Nietzsche, d'en déboulonner la statue, de mettre en boîte les nietzschéens, ceux qu'il appelle en haussant les épaules les pythies et les muezzins, le conduit à des excès. Dès qu'il trouve dans une lettre de Nietzsche, dans celle d'un de ses amis, ou ailleurs (il fait flèche de tout bois), un détail, un fait, une remarque susceptibles d'abaisser Nietzsche, voire de le ridiculiser, il les utilise avec délectation, et en forçant le trait. Parfois, il fait mouche : ses remarques sur ce qu'il y a d'inélégant dans l'attitude de Nietzsche envers Wagner sont d'une extrême justesse ; et je pourrais signer tout ce qu'il écrit sur le prétendu reniement de Schopenhauer par Nietzsche, puisque j'ai moi-même fait des observations analogues dans *Maîtres et complices* et, dès les années 50, dans mon journal d'adolescence, *Cette camisole de flammes.* En revanche, lorsque Verrecchia reproche à Nietzsche de préférer la musique légère à la « grande » musique, l'opérette à l'opéra, une farce napolitaine à l'*Othello* de Shakespeare ; lorsqu'il fait grief à celui qui est en train d'écrire *Ecce Homo* de n'avoir pas été écouter les cours d'un certain Graf à l'université de Turin, bref lorsqu'il décrète que les distractions de Nietzsche sont indignes d'un grand philosophe (et donc que celui-ci n'en est pas un), c'est lui, et lui seul, qui se déconsidère, se ridiculise.

Verrecchia est convaincu que Nietzsche n'a jamais eu la syphilis, qu'il a toujours été zinzin et que la catastrophe finale apparaît en filigrane dans l'œuvre entière, ses premiers livres y compris. Est-ce exact ? Peut-être, mais quand cela serait, ça n'ôterait rien à mon admiration pour Nietzsche, à la tendresse complice que j'éprouve pour ce maître. « Nietzsche extravague souvent », ai-je noté dans mon journal intime à la date du 28 novembre 1963[22], sans que cela diminuât en rien mon enthousiasme pour son œuvre.

Le livre de Verrecchia est passionnant ; mais de retour à Paris je relirai (pour

la centième fois ?) le *Nietzsche* d'Halévy, ce précieux volume que je fis lire à Francesca quand elle avait quinze ans et qu'elle a, en écolière soigneuse, protégé par une couverture où elle a écrit de son écriture ronde, régulière : « Nietzsche » et, plus bas, « D. Halévy » ; une couverture qui, elle aussi, m'est précieuse.

17 h 14, heure de Marrakech, l'avion quitte le Maroc, traverse le court morceau de mer du détroit de Gibraltar. Vu d'en haut, c'est magnifique.

En vol. Peut-être ai-je, comme me l'a dit l'autre jour Véronique, écrit de beaux livres. Je l'espère, mais ce sera à la postérité d'en décider ; ce qui est en revanche certain, c'est que j'aurai été aimé. Je l'ai été, je le suis, et s'il est un bien dont je doive remercier le Créateur, c'est ce cercle de jeunes amantes qui toute ma vie, laquelle sur ce point ressemble à celle du Sardanapale de Byron, m'aura entouré, assisté, protégé.

J'aurai vécu mille choses, infiniment plus que la plupart des hommes, et de ce privilège je dois remercier les dieux. Vénus, Apollon et, *last but not least*, Jésus-Christ.

Si, outre cela, quelques-uns de mes livres me survivaient, faisaient battre des cœurs juvéniles longtemps après que le mien ne sera plus que de la poudre dans une urne, eh bien, ce serait la cerise sur le gâteau.

18 h 27, heure de Marrakech. Sous l'avion, un épais tapis de nuages. C'est clair, nous ne sommes plus dans le ciel marocain, ni dans l'espagnol, nous sommes en France, la grise et froide France.

Mercredi 2 avril. Retour à Paris. J'écris ceci au Sauvignon, à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Sèvres, mais à l'intérieur, car sur la terrasse, après la chaleur de Marrakech, j'aurais froid.

Cela dit, débarquant cette nuit à Orly j'ai été agréablement surpris par la douceur de l'air. Renseignements pris, pendant une dizaine de jours les Parisiens

se sont gelés, mais depuis hier, jour de mon retour, le printemps revient. Bref, je l'ai apporté dans mon bagage !

Au courrier, rien de la jeune lectrice qui, au salon du livre, avait exprimé le désir de m'écrire ; aucun chèque d'éditeur. Les deux seuls trucs que j'aurais été heureux d'y trouver.

21 h 28. Cafard monstre. Pour échapper au froid, à l'humidité de mon placard (non chauffé pendant treize jours), bien que je me sente extrêmement *fatigué*, je suis sorti et, après une promenade le long des quais sombres, brumeux, sépulcraux, je dîne, seul, aux Ronchons où [*phrase inachevée*]

3 avril. Chez Julie Lescanne, remarquable lecture par la jeune comédienne Anaïs Monier d'une brève pièce (un lever de rideau) d'Éric-Emmanuel Schmitt, *Le Bâillon.*

La pièce est belle, poignante, et la toute jeune actrice, que j'avais déjà rencontrée plusieurs fois mais que je n'avais jamais vue sur scène, remarquable. Non seulement elle est extrêmement jolie, mais surtout elle a une voix, une diction, une présence qui m'ont fait la plus forte impression. Je ne connais pas Schmitt, mais j'ai envie de le lui écrire. Il doit voir la jeune Anaïs Monier, noter son nom sur ses tablettes.

Vendredi 4. À l'heure du dîner (et en lieu et place du dîner, car j'avais fait un abondant déjeuner bien arrosé chez Olivia de Fournas avec Pauline Hennessy, Philippe de Saint Robert, Gilles Brochard, le soir j'aurais été incapable d'avaler ne fût-ce qu'un radis), amour avec Gilda. Après plus de quinze jours de chasteté j'ai été heureux de retrouver ses jolis seins, sa peau douce, de l'aimer (avec une capote anglaise car durant mon absence elle a oublié un matin de prendre la pilule), mais elle était soucieuse, distraite (toujours « la vie littéraire » !) et ne m'a pas donné autant de plaisir que je l'aurais voulu. J'espère que demain Anastasia et après-demain Marie-Agnès seront plus… entreprenantes.

Entre le gueuleton chez la belle Olivia et les galipettes avec Gilda, j'ai vu Léo Scheer, d'abord à sa galerie de la rue de Verneuil, puis nous avons rejoint Angie David au Flore où nous avons bu un verre. J'ai exposé à Léo le projet qui m'est venu en tête à Marrakech et qui, plus j'y pense, plus il m'amuse, me fait envie : publier un nouveau tome de mon journal intime, non des années anciennes, non 89 et 90 qui sont la suite chronologique des *Demoiselles du Taranne*, mais mon journal actuel, mon journal 2007-2008, et de le publier chez lui, aux Éditions Léo Scheer, car, à tort ou à raison, j'ai depuis quelques années l'impression qu'Antoine Gallimard et Philippe Sollers se fichent complètement de mon journal intime. Ils sont contents de m'avoir à leur catalogue, ils ont de la considération pour le styliste et (peut-être) de l'amitié pour l'homme, mais je ne suis pas un des auteurs (il y en a quelques-uns) pour lesquels ils se battent. Sollers dans la dernière livraison de sa revue a publié les fac-similés des couvertures d'un certain nombre de titres de la collection L'Infini, mais aucun des six livres que j'y ai publiés n'en fait partie. Cela m'a surpris (car je m'imaginais, naïvement, être *il fiore all'occhiello* de cette collection), et déçu.

En outre, toujours « à tort ou à raison » (avec, cela va de soi, l'espoir que c'est à tort, que je cède à mon excessif et accoutumé pessimisme), j'ai eu, lors de mes démêlés à propos des *Demoiselles du Taranne*, d'abord avec les avocats, puis avec le service juridique (celui qui a osé *bloquer* les épreuves après que, les ayant dûment corrigées, j'avais signé le bon à tirer) des Éditions Gallimard, la très pénible impression que dans ce conflit Antoine était du côté de ses juristes, non du mien. Et pourtant, une maison d'édition est constituée du travail de ses écrivains, et de rien d'autre que cela ; une maison d'édition, c'est son catalogue. Le reste (y compris les juristes), c'est, ou devrait être, bien secondaire.

Léo, lui, a l'air enchanté de mon idée, qu'il trouve très bonne ; il a réagi avec chaleur, enthousiasme, comme il l'avait déjà fait récemment lorsque, après le dégonflage de Julliard et de Stock, il avait – *alla faccia* du politiquement correct et des oukases des ligues de vertu – osé rééditer *Les Moins de seize ans* et *Les Passions schismatiques.*

Sur Raiuno, le pape Benoît XVI lance quelques piques à « l'hédonisme » et à « l'individualisme ». À droite comme à gauche, l'individualiste hédoniste a toujours eu mauvaise presse et, dans les périodes troublées, il devient immanquablement le bouc émissaire, la source de tous les maux de la société. Comme chacun sait, le responsable de la débâcle française de 1940, c'est André Gide.

C'était *France Soir* (ou un autre journal populaire du même tabac) qui, en 1996, avait publié une pleine page intitulée « Les mauvais maîtres », ornée de trois photos : celle de Gide, celle de Nabokov et la mienne.

Dimanche 6 avril. Ce matin, je me suis réveillé avec une migraine d'enfer. Peut-être est-ce le vin chilien qu'hier soir, après l'amour (une séance spécialement réussie, voluptueuse), j'ai bu chez Anastasia. En fin de matinée, Gilda m'avait convaincu de l'accompagner voir, à l'UGC Montparnasse, un de ces dessins animaliers dont elle raffole, *Horton*. J'ai eu raison d'accepter : le film est bon (avec un personnage de mère abusive, de conne bien-pensante dont les propos, la dégaine et la voix sont ceux de Ségolène Royal) et, grâce à l'obscurité propice où baignait une salle presque vide (c'était la séance de 12 h 15), Gilda a pu déboutonner ma braguette et me sucer moelleusement.

À l'heure où j'écris ces mots (15 h 39), le mal de tête s'est peu ou prou dissipé. Je travaille à la dactylographie de mon journal 2007 et cela jusqu'à l'arrivée de Marie-Agnès, que je n'ai pas revue depuis le 19 mars, veille de mon départ pour Marrakech, et que je brûle d'impatience de dévorer de baisers.

Dimanche, 23 h 50, je me couche ravi et vanné, après une fin d'après-midi et une soirée enchanteresses dans les bras de mon adorable Marie-Agnès. Nous nous sommes aimés avec impétuosité, attentifs au plaisir de l'autre ; puis nous avons repris des forces avec une bouteille de vin de Gascogne, une salade de lentilles et un dos de saumon. Marie-Agnès est ensuite rentrée chez elle. Moi qui

aime tant dormir seul, j'aurais cette nuit été heureux qu'elle restât avec moi. N'importe, cette fin de journée a été lumineuse, bienheureuse. Elle est à marquer d'un caillou blanc.

Marianne Paul-Boncour a dit à Marie-Agnès que Marie R. m'adorait et que notre rupture était peu compréhensible. Ma foi, je ne sais pas très bien pourquoi Marie a décidé de rompre, il faudrait le lui demander ; ce qui est certain, c'est que Marie n'a pas, lorsqu'elle m'a quitté (en 2004), cru devoir renier ni le souvenir tendre de ce qu'ensemble nous avions vécu lorsque nous étions amants, ni l'écrivain, ni l'homme. Attitude exemplaire. Si une Francesca, une Marie-Élisabeth, une Vanessa, une Anne L. B., une Aouatife [*phrase inachevée*]

Mardi 8 avril, 18 heures. Je m'apprête à me rendre rue Jacob où Claude Imbert et Hélé Béji vont présenter le récent livre de cette dernière, *Nous, décolonisés.* Couché tard et levé tôt, je piquerais volontiers un roupillon, mais j'ai envie d'assister à cette rencontre, Imbert étant un vieil ami. En outre, s'il y a longtemps que je ne suis pas retourné en Tunisie, je n'oublie pas que j'y ai souvent séjourné, beaucoup travaillé ; que j'y ai écrit mes deux premiers romans, *L'Archimandrite*, *Nous n'irons plus au Luxembourg*, et une grande partie du troisième, *Isaïe réjouis-toi.* Or, Hélé Béji est une des plus brillantes figures de la Tunisie d'aujourd'hui, une contemporaine essentielle.

Hier soir, j'ai découvert un autre écrivain femme, dont jusqu'alors je n'avais rien lu, rien vu : Yasmina Reza. Cela grâce à Jean-Rémi Girard et à deux de ses camarades, Patrick Cathala et Philippe Soussan qui, au Théâtre du Petit Gymnase, ont mis en scène et joué *Art.* Cette pièce m'a enchanté et du coup m'a donné envie de lire les autres. J'avais vu des photos de Yasmina Reza et je la savais belle ; je suis heureux de constater qu'en outre elle a bougrement du talent.

Si je suis fatigué, c'est que, couché tard dans la nuit, je me suis ce matin levé très tôt à cause de ma rencontre avec le peintre Daniel Juré (un rendez-vous pris

avant mon départ pour Marrakech) qui désirait faire mon portrait. La séance de pose (à peine plus de deux heures) a eu lieu dans le confortable et lumineux salon des Michel Doulcet. Exquise hôtesse, Pauline a ensuite gardé à déjeuner le peintre et son modèle. Le tableau m’a produit une forte impression. J’y apparais comme un homme tragique, solitaire, au regard bleu légèrement halluciné. Il me fait penser à un fameux portrait d’Oscar Wilde (le nom du peintre m’échappe). Je ne sais si cette toile est « ressemblante » (au sens photographique du terme), mais que Juré ait réussi à capter la part mélancolique, schizophrène, *différente* de mon âme, oui, cela est certain.

Mercredi 9. Ce matin, à l’Institut Sarah, rue Christine, soins du visage par la jeune Élodie. Hier soir, les propos d’Hélé Béji sur la liberté et la loi, sur la pensée qui n’est pas plus vertueuse que l’action, sur la prétention à la pureté des intellos, sur le rôle nocif d’une certaine intelligentsia, sur l’*Islam Pride* comme réponse imparable à la *Gay Pride* m’ont vivement intéressé, même si je ne partage ni son enthousiasme pour la Révolution française ni son anticléricalisme. Puis son mari m’a invité à me joindre à eux et nous avons eu un très amical souper dans un restaurant italien de la rue du Dragon.

J’écris ces lignes après un charmant dîner au Bouledogue avec la jolie Anaïs Monier que j’avais admirée la semaine dernière lors de sa lecture de la pièce d’Éric-Emmanuel Schmitt. Cette fille n’est pas seulement une bonne comédienne : c’est une fort intelligente jeune personne, et la vivacité de ses remarques, sa lucidité, son humour, l’énergie vitale qui fusent de ses yeux pleins de malice, de sa bouche rieuse sont un réel plaisir.

10 avril. Ce matin, à Aligre FM, bonne interview sur *Comme le feu mêlé d’aromates* par Philippe Vannini et Geneviève Moll. Philippe a mis l’accent, et cela m’a été agréable, sur l’actualité de ce récit, sur le fait que quarante ans après il n’a rien perdu de sa force, de sa beauté.

Vendredi 11 avril, 15 h 20, après une leçon d'informatique d'Anthony qui m'a mis à jour les défenses anti-virus et m'a montré comment copier un fragment de mon journal intime 1989 (pour l'envoyer à Gilbert Moreau qui va fêter avec un numéro spécial le dixième anniversaire des *Moments littéraires*).

J'écris ceci à une terrasse. Enfin, le soleil perce les nuages et l'air aussitôt se radoucit. Ce matin, il faisait un froid de chien, j'avais mon gros manteau d'hiver.

La matinée, je l'ai passée au Centre national du livre, rue de Verneuil, où j'ai, comme prévu, rencontré l'assistante sociale. J'ai soixante et onze ans, c'était la première fois de ma vie que je rencontrais une assistante sociale, j'étais impressionné (comme lorsque je suis arrivé à la caserne le jour de mon incorporation). Cette dame, Mme Bénédicte Malaurent, a été aimable, et même gentille. Elle m'a appris (ce qui explique le coup de téléphone insistant reçu à Marrakech) que la Cour des comptes avait exigé du CNL des éclaircissements sur la manière dont les allocations étaient distribuées aux auteurs nécessiteux ; d'où la nomination d'une assistante sociale chargée de suivre les dossiers des quarante-cinq écrivains vieillissants dont l'œuvre « enrichit le patrimoine national » (*sic*) et qui ont été jugés dignes de recevoir l'aide de l'État.

Nous sommes donc quarante-cinq. *Les Quarante-cinq*, ce pourrait être le titre d'un roman d'Alexandre Dumas. Une sorte d'Académie française bis, l'Académie des poètes à la bourse plate, le Quai Conti des clodos.

Cela m'a amusé, rasséréné, et lorsque cette candide Mme Malaurent m'a vanté les charmes de la maison de retraite de Nogent-sur-Marne où écrivains, peintres, compositeurs, sculpteurs coulent des jours heureux dans un grand parc au bord de l'eau, je n'ai pas bronché.

L'entretien a été fort agréable. À aucun moment, nonobstant le *thème*, je ne me suis senti humilié.

En sortant, je me suis demandé si mes amantes – les actuelles et les ex – permettraient, si le cas y échoyait, que l'on me mît dans une maison de retraite ?

Simple question d'école, car réduit à cette lamentable fin je me donnerais la mort, *illico*.

Au demeurant, je n'étais pas venu rue de Verneuil pour avoir des sous. J'ai au contraire expliqué à l'assistante sociale qu'ayant l'automne dernier touché un peu d'argent de l'État (pour la mort de tante Lisa), j'avais cette année décidé de ne rien demander au CNL. « Ce geste vous fait honneur », m'a-t-elle répondu. Mais comme de ce fric il ne restera bientôt plus rien (je l'ai déjà en partie claqué à Turin, à Venise et à Marrakech), j'ai précisé que l'an prochain je comptais bien réintégrer le Club des Quarante-cinq.

Vendredi, 21 h 19. Je mange un morceau dans une *betolla* proche Maubert après un magnifique, bouleversant Acathiste[23] qui a duré de 19 heures à 20 h 45 et que, comme il se doit, j'ai suivi debout. Je suis à ramasser à la petite cuillère et lorsque vers minuit Marie-Agnès qui a un dîner en ville se glissera dans mon lit je ne serai pas un foudre de guerre, ab-so-lu-ment-pas !

Cet office de l'Acathiste, célébré le cinquième samedi du grand carême (vendredi soir, nous sommes déjà, liturgiquement, samedi matin), s'il l'est toujours dans les monastères l'est plus rarement dans les paroisses. Dommage, car c'est sublime, et ce soir, à Saint-Victor, où le chœur dirigé par Serge Zimine a particulièrement bien chanté, j'ai vécu des moments de vivifiante émotion.

C'est au chapitre 4 d'*Isaïe réjouis-toi* que je détourne l'Acathiste (« Salut, victoire de l'amour ! Salut, tendresse de Dieu ! Salut, épouse inépousée ! ») pour exprimer les sentiments de Nil envers Véronique.

L'ai-je noté ? Hier soir, j'ai traité aux Ronchons Jean-François Domenget, Patrick Brunel et Philippe de Saint Robert – dîner montherlantien où nous avons porté force toasts à la mémoire de notre bon maître du quai Voltaire. Et lundi, à ce même Ronchons, j'ai invité à déjeuner Nathalie, la jeune avocate dont le cabinet se trouve en face de mon logis, Emmanuelle, ma jolie manucure, et son frère Anthony, mon professeur d'informatique. Deux très bons repas, mais je suppose que le CNL ne serait pas rassuré par la manière insouciante dont je brûle

l’argent que j’ai, ainsi que (c’est beaucoup plus drôle) celui que je n’ai pas.

Samedi 12 avril, 19 h 48, dans mon lit. À midi je me sentais si mal, je n’ai pas cru que je pourrais assister au déjeuner donné par Christian Poninski ; mais celui-ci venait d’avoir une sérieuse alerte cardiaque (hospitalisé d’urgence à la Salpêtrière) et j’avais envie de le voir ; j’ai donc surmonté les frissons (de paludisme ?) qui depuis la veille me glaçaient le sang. Cela m’avait pris vers 11 heures du soir. J’étais chez moi, heureux de ce bel office de l’Acathiste, j’attendais Marie-Agnès, je m’étais rasé, pomponné, je me préparais à une nuit, à une matinée d’amour et c’est chez un malade frissonnant, courbatu, lamentable que ma belle et rieuse amante est arrivée à minuit. Du coup, cela a été le « chez Angèle et non avec Angèle » de *Paludes.* J’ai passé une nuit blanche, douloureuse, une matinée somnolente, Marie-Agnès a été comme toujours prévenante, adorable, *sestra miloserdaïa*[24], mais cette saloperie de frissons fiévreux qui me tombe dessus [*phrase inachevée*]

Lundi 14 avril. Hier, c’était le dimanche de sainte Marie l’Égyptienne, ma sainte préférée[25], mais je n’ai pas assisté à la liturgie : toujours traversé d’un fluide glacial, je suis resté chez moi où j’ai reçu deux visites (l’une et l’autre chastes, hélas, car les galipettes ne s’accordent guère à la maladie), celle d’Anastasia au sortir de l’église et en fin de journée celle de Gilda. Les frissons ne m’accablant que par vagues, j’ai profité des moments de répit pour commencer à corriger les épreuves de *Vous avez dit métèque ?*.

Samedi soir, je me suis rendu compte que j’avais oublié la clef usb où sont enregistrées les pages déjà dactylographiées de mon journal intime inédit (1989, 1990 et début 1991) dans la poche d’une veste déposée la veille chez le teinturier, et l’inquiétude où cela m’a plongé n’a certes pas contribué à calmer ma fièvre. Levé tôt ce matin, j’ai fait une prière devant l’icône de saint Grégoire Palamas qui, spécialiste des énergies divines, est un efficace intercesseur[26], et je me suis précipité à la blanchisserie. *Miracolo !* La jolie blanchisseuse chargée du

nettoyage de ma veste avait trouvé la minuscule clef au fond de la poche et l'avait collée sur le mur avec un scotch et un bout de papier étiqueté « Monsieur Dulaurier[27] ». Je lui aurais de joie sauté au cou.

La semaine commence bien et, de retour dans mon placard, je me suis derechef placé devant l'icône de saint Grégoire Palamas pour le remercier et lui promettre que ces quinze derniers jours avant Pâques seraient exemplaires ; que j'allais rattraper en quinze jours le retard accumulé depuis le début du carême, cochon qui s'en dédit.

13 h 30. La brusque crise de fièvre m'avait déconforté, mais la retrouvaille de la clef usb me requinquant j'ai eu le courage de téléphoner à Léo Scheer, de retour du Luberon. Je le vois à cinq heures. Au diable les frissons !

Aujourd'hui, terrible article de Massimo Gaggi, l'envoyé à New York du *Corriere della Sera*, sur les risques de famine dans deux pays qui me sont chers, les Philippines et l'Égypte – une menace due à l'augmentation vertigineuse du prix du blé et du riz. Massimo Gaggi note que dans « notre riche Occident », après nous être occupés quasi exclusivement de la hausse du prix du pétrole, nous découvrons avec soudaineté que le redoublement du prix du blé, du riz, du maïs et du soja est sur le point de bouleverser la planète ; et l'envoyé du *Corriere* précise que selon la FAO, l'organisation alimentaire de l'ONU, trente-six pays extrêmement pauvres d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine sont, à cause de la faim, au bord de la guerre civile ; que les autorités indiennes tremblent pour leurs réserves de riz et de blé, se reprochent d'avoir manqué de prévoyance, *si pentono della loro scarsa lungimiranza.* Tout l'article serait à citer.

Mardi 15 avril, une heure du matin. Couché, je suis sur Raiuno la soirée consacrée aux élections italiennes. Le vainqueur est Berlusconi, ce qui n'est pas étonnant, vu la si décevante prestation du gouvernement Prodi, mais ce qui est

en revanche préoccupant est la déroute de l'extrême gauche de Fausto Bertinotti qui, dans le monde politique d'outre-Alpes, est un des hommes que j'estime le plus et dont le parti ne sera présent ni à la Chambre ni au Sénat ; qui ne disposera plus que de la rue pour s'exprimer. Même chose, d'ailleurs, pour l'extrême droite de Storace. C'est le triomphe du centre mou (qu'il soit de droite ou de gauche), la victoire des tièdes.

La Lega Nord a obtenu d'excellents résultats, notamment en Vénétie. Il faudra que demain je lise *Il Gazzettino di Venezia* sur Internet[28], je suis curieux de savoir ce qu'ils en écrivent.

Stimulé par ma conversation avec Léo Scheer, de retour chez moi et tout en écoutant les informations italiennes, j'ai repris la dactylographie de mon journal 2007.

Mercredi 16 avril, 9 h 30, à Sciences po (leur salle de conférence de la rue Jacob), où Marc Lazar et Paolo Modugno organisent un symposium sur les élections législatives italiennes.

J'émerge d'une nuit blanche où j'ai été tenu éveillé par l'action conjuguée du bruit (meubles changés de place ?) fait par mon voisin du dessus, lui aussi apparemment insomniaque, et d'opiniâtres, douloureuses, crampes dans les gambettes.

Depuis le déjeuner de samedi chez Christian Poninski, je me suis mis à la diète. Hier, j'ai déjeuné d'une pomme, dîné d'un yaourt, je n'ai bu ni vin ni café ; en revanche j'ai fait l'amour avec Gilda en fin d'après-midi. Cette sobriété et cette vénérienne gymnastique auraient dû m'assurer un sommeil paisible. Il en a été autrement.

Hier, la matinée a été consacrée au travail : j'avance rapidement dans la dactylographie du 2e trimestre 2007. La conversation amicale, enjouée que j'ai eue avant-hier avec Léo Scheer au bar du Bedford (nous avons parlé de Venise, de Maurice Rheims, de Codognato, d'Antoine Gallimard, des bas-bleus, de notre

projet) m’a rappelé ma jeunesse, quand Roland Laudenbach m’entraînait au bar du Pont-Royal, et m’a décisivement mis de belle humeur. La seule différence est qu’avec Roland nous sirotions des whiskys, au lieu qu’avec Léo nous avons sagement (tel mon cher Byron) bu du thé vert.

Voyage du pape Benoît XVI aux États-Unis. Le *Corriere della Sera* titre à la une :

« *Il Papa negli Usa : mai più preti pedofili.* »

Je me frotte les yeux. Est-il possible que les prêtres sensibles au charme de leurs enfants de chœur soient le sujet de préoccupation *number one* du Saint-Père ? Que ce soit le premier des thèmes qu’il compte aborder avec le président George W. Bush ? Des millions de gens n’ont plus ni blé, ni riz, ni soja pour se nourrir, les États-Unis ont mis l’Irak à feu et à sang, ils sont les assassins de l’antique Église d’Irak, mais tout cela ne serait que broutilles, *bazzecole*, à comparaison des histoires de touche-pipi du clergé catholique américain ?

Cela m’étonne d’un homme tel que l’actuel pape de Rome, ce n’est sans doute qu’une malice du metteur en page du *Corriere* pour attirer l’œil du lecteur, mais la stupidité de ce gros titre est dans l’air du temps. Ce n’est pas un quotidien italien, c’est un hebdomadaire français, *Valeurs actuelles*, dont François d’Orcival me fait aimablement le service et où j’ai toujours plaisir à lire les chroniques gastronomiques de Jean Miot, qui publie dans son avant-dernière livraison un article de deux zozos (ils se sont mis à deux pour pondre ça) tonnant contre Mai 68 et « l’esprit de jouissance ». Cet article est, de la première à la dernière ligne, d’une extraordinaire imbécillité ; il est la copie conforme, tant par l’esprit que par le vocabulaire, des articles qu’on peut lire dans les ouvrages consacrés à la « Révolution nationale » du régime de Vichy sous l’occupation allemande. Je n’ai jamais été un soixante-huitard, je n’étais même pas en France en mai 68, je n’ai rien à foutre de Mai 68, mais lorsque notre indécrottable extrême droite se pique de nous donner des leçons de morale sexuelle, c’est formulé de manière tellement conne, je me sens aussitôt pousser des ailes de libertin trotskyste.

Jeudi 17 avril. Ces derniers jours j'avais jeûné, mais hier, dînant chez les Michele Canonica, j'ai fait honneur aux mets et aux vins, heureux de revoir Daniela et Michele, stimulé par la présence des autres invités, Rossana Rummo, la nouvelle directrice de l'Institut italien de la rue de Varenne, le peintre Valerio Adami, le réalisateur Ascanio Celestini (dont je n'ai pas vu les films mais dont j'ai apprécié la barbe méphistophélique à la Rackham le Rouge), enchanté de parler durant toute une soirée l'italien, ce que je n'avais pas eu l'occasion de faire depuis le dîner à Marrakech avec Adriano Pirani et Goffredo Miglietta.

Cette nouvelle directrice de l'Institut culturel, Rossana Rummo, est napolitaine, chaleureuse, et il se dégage de ses avenantes rondeurs un je-ne-sais-quoi de joyeux, de sensuel, qui fait penser à la réplique de Totò : « Les péchés de la chair se font avec la chair, non avec les os. »

Daniela et Michele, merveilleux hôtes, comme à l'accoutumée. Par bouffées, je porte envie à Michele de sa femme, belle, spirituelle, de son exquise, ravissante fille (la première fois que je vis Agostina, elle avait quinze ans, c'était rue Beautreillis devant la librairie Leggere per Due, je fus comme foudroyé par sa beauté), de leur vaste appartement, de leur vie confortable, harmonieuse, tant à comparaison la mienne semble un chaotique échec.

17 h 16. Je reviens, bredouille, de la gare d'Austerlitz où je voulais acheter un billet de wagon-lit *single* pour Venise le 16, le 17, le 18 ou le 19 mai. La souriante guichetière, après avoir cherché sur l'écran de son ordinateur et tapoté les touches, m'a déclaré que tout était complet. Je m'y prends un mois à l'avance, mais depuis que les demeurés mentaux de la planète entière se sont mis à voyager, d'évidence cela ne suffit plus.

18 avril. Hier, j'avais dit à Fabrice[29] que je souhaitais dîner dans un restaurant asiatique pour échapper à la tentation du vin, boire du thé, mais une fois attablés au Pays du Sourire, rue de Bièvre, mes sages résolutions ont fondu telle la neige

au soleil et c’est une solide bouteille de côtes-du-rhône qui a accompagné notre repas. J’étais heureux de passer une soirée avec cet excellent ami, que je ne vois que rarement, et pour fêter l’événement une tisane, même chinoise, eût été trop tristounette. Nous avons parlé de nos travaux, de nos amours et de la crétinisation sans cesse grandissante dont l’actualité nous donne des exemples à gogo, souvent déplorables et parfois comiques (tel le ton grandiloquent – dans l’indignation comme dans la louange – avec quoi les media ont parlé ces jours-ci d’un « monstre » accusé d’avoir zigouillé des jeunes filles, de la mort du « grand humaniste » Aimé Césaire, d’une banderole « raciste » exhibée par des jeunes lors d’un match de foot). Nous avons aussi parlé de nos amis disparus : Bertrand Boulin, Guy Hocquenghem…

Depuis ce matin, je suis à nouveau saisi de frissons qui me glacent, m’ôtent toute énergie pour quoi que ce soit. Gilda aurait voulu « faire des câlins » avant mon dîner avec 811, mais je n’en ai pas envie et ne suis pas certain d’en avoir la force. À sa place, Anastasia, Marie-Agnès, Géraldine m’auraient demandé si je n’avais besoin de rien, se seraient proposées pour m’apporter des médicaments (comme me l’a proposé une ex, l’adorable Diane), me dorloter ; mais Gilda, qui par ailleurs est une très brave fille, n’a pas de telles attentions ; ce n’est pas son univers.

18 h 30. Appel de Gilda – à qui j’ai en début d’après-midi expliqué que j’avais mal à la tête, que j’étais fiévreux.

— Je peux venir faire des câlins ?

Sans m’impatienter, je lui répète que je me sens très mal, mais qu’elle peut passer chez moi, que je serai heureux de voir sa frimousse. À l’autre bout du fil, un silence. Puis, d’une voix joyeuse, elle s’exclame :

— J’ai une bonne nouvelle ! La comptable m’a remboursé mes notes de frais !

J’ai éclaté de rire. J’aurais pu lui raccrocher au nez, ou l’insulter, mais un égoïsme aussi démesuré désarme la colère. Mieux vaut en rire. J’irai moi-même

chez le pharmacien.

23 h 04. De retour d'un dîner avec 811 dans une gargote de la rue Dauphine, je note ceci avant de l'oublier. Quand, vers 19 h 15, Gilda est arrivée, je me suis étonné qu'elle eût mis si longtemps (à 18 h 15, elle m'avait appelé de l'Odéon, c'est-à-dire à cinq minutes à pied de chez moi).

— C'est parce que je suis allée m'acheter une crème de beauté à la pharmacie.

J'en fus tout ébaubi. Ainsi, non seulement elle ne m'avait pas proposé de m'acheter des médicaments, mais, se rendant à la pharmacie, elle n'avait pas songé une seconde à m'en rapporter quelque chose, de l'aspirine, de la vitamine C, un truc de ce genre, quoi. Je mettrais ça dans un roman, on dirait que j'exagère, que jamais une fille amoureuse… Et pourtant c'est la réalité crue, *la verità schietta*[30].

Avec ça, protestations d'amour passionnées. « J'ai besoin de vous, c'est votre amour qui seul donne un sens à ma vie », etc.

J'ai mis Eight one one au courant de mon projet Léo Scheer.

Le professeur Dulaurier entre chez le chemisier, demande une chemise col 38 ou 39, car lorsqu'il sort de sa cure chez Cahuzac son numéro est le 38 et lorsqu'il a abusé du gevrey-chambertin et du gigot-flageolets, le 39. Le vendeur lui répond que cela n'existe plus, que les normes européennes, etc. Désormais il n'y a plus que des lettres. « Donnez-moi la lettre correspondant au 38 », fait Dulaurier, bon prince. Cela aussi n'existe plus. Il y a une lettre qui correspond au 37-38 et une autre qui correspond au 39-40. Dulaurier, détestant les cols qui serrent, opte pour le 39-40. Résultat des courses : il flotte dedans, tel un clown dans son col dur. Moralité : le monde moderne est si bête que, de même que pour échapper dans les aéroports aux abrutis du tourisme de masse, l'homme de goût est contraint de se ruiner en ne voyageant qu'en classe Affaires et en première, de même, pour avoir des chemises bien ajustées, il est contraint de se les faire faire sur mesure.

Samedi de Lazare. « Notre Dieu est un feu consumant » (Épître). Dieu jugera les fornicateurs et les adultères.

« Arrivés au terme des quarante jours, Seigneur, nous te demandons de voir aussi la sainte semaine de Ta Passion… »

Dimanche 20 avril, le soir. Entendu à France 3 : « La Martinique a rendu un hommage vibrant au nègre fondamental. »

Cela ne s'invente pas.

Ce brave Césaire, le « nègre fondamental » (*sic*), a eu droit aux obsèques nationales qui furent refusées à Proust, à Gide, à Céline, à Montherlant, à Claudel, à Sartre, à Aragon, et quand j'écris « refusées », c'est une façon de parler : il ne fut jamais question de les leur accorder.

Lundi 21 avril. Malgré les glaciaux frissons paludéens qui m'épuisent, week-end paradisiaque avec Marie-Agnès, samedi à Paris et dimanche à R. De toutes les femmes que j'ai aimées et qui m'ont aimé, c'est avec elle que je suis le mieux. J'ai longtemps cru que c'était avec Marie-Élisabeth F., mais son horrible reniement m'en a désabusé.

Je suis sans illusion : si Marie-Agnès a pu me consacrer ce week-end, c'est parce que *l'autre* s'est absenté. D'ordinaire, le week-end, Marie-Agnès disparaît, elle joue à la femme invisible, ses deux téléphones, le fixe et le mobile, sont sur répondeur, elle est *injoignable*. La place que ce zozo, ce gros bourgeois, occupe dans sa vie me semble exorbitante et parfois suscite ma jalousie, mais dans la comédie de l'existence mon rôle a toujours été celui du scandaleux amant clandestin, non celui du mari, du compagnon officiel et respectable. Tel est mon destin et ce n'est pas à mon âge que je puis en changer. Aussi, pour une fois que je vivais un samedi et un dimanche avec mon adorable Marie-Agnès, je n'allais pas bouder mon plaisir. *Carpe diem*, Gabriel, *carpe diem !*

Mardi soir. Après avoir été interviewé à Radio Courtoisie par Saint Robert, Olivia de Fournas et Gilles Brochard sur la réédition de *Comme le feu mêlé d'aromates*, très bel office du mardi saint, suivi de celui du sacrement des malades qui, j'en suis convaincu, me délivrera de mes frissons paludéens avec plus d'efficace que l'aspirine dont je me bourre depuis huit jours.

Avant de partir pour la radio, j'ai écrit le bref texte (moins de 2 500 signes) que la revue *Philosophie magazine* m'a demandé sur Schopenhauer. Je l'ai écrit avec joie, tant j'ai un plaisir toujours vif, juvénile, à faire l'éloge de ceux qui m'ont aidé à devenir l'esprit libre que, contre vents et marées, je suis devenu.

Mercredi 23 avril. Au Pub Saint-Germain j'ai pris le thé avec Simona. Soixante minutes d'une solide conversation en italien. Elle m'a appris le verbe *ciacciare*, qui signifie *curiosare*, « fouiner ». À ne pas confondre avec *cianciare*, qui signifie *dire ciance*, *blaterare*, « tenir des propos idiots, jaser, dégoiser ».

Cosa sta blaterando, quello ?

Puis je suis allé à Saint-Victor me confesser au père Gérard de Lagarde. Voilà des mois que je ne m'étais pas confessé. J'en ai eu à plusieurs reprises l'occasion (nonobstant mes fréquents séjours en Italie et au Maroc), j'ai souvent vu l'archimandrite Syméon, mais je ne l'ai jamais prié de m'entendre en confession et lui, par discrétion, ne me l'a pas suggéré. Il y a eu aussi un rendez-vous manqué avec le père Gérard. Et puis, surtout, il y a eu ma paresse spirituelle, mon goût de la procrastination, la honte aussi d'avouer toujours les mêmes défauts, les mêmes péchés, comme si le diable lui-même, au bout du compte, était un ange déchu, certes, mais en outre un ange déchu prisonnier de ses habitudes, un ange déchu sans imagination.

Jeudi saint. Il est 7 h 30. Levé dès potron-minet, je suis à l'église, voulant participer à la liturgie matutinale et, après ma confession d'hier soir qui m'a réjoui, pacifié, je désire recevoir les Saint Dons. Voilà des mois que je n'ai pas communié, j'en ai grand besoin.

Hier, lorsque Michele Canonica m’a téléphoné pour m’inviter à « Italia in diretta » vendredi, j’ai presque été gêné de lui expliquer qu’à l’heure de l’enregistrement il y avait l’office de l’Ensevelissement du Christ auquel je désirais assister. Oui, gêné, tant un pareil motif doit sembler saugrenu, extravagant, dans un pays aussi profondément déchristianisé que la France de l’an 2008 ; dans l’atmosphère obtusément laïcarde, ignorante du religieux, où nous baignons.

Michele Canonica est agnostique et, quoique italien, n’a guère de liens avec l’Église ; mais comme il est la courtoisie même, il m’a gentiment répondu qu’il comprenait très bien mon souhait d’assister à cette *funzione* du vendredi saint. Michele est un véritable ami, avec lui tout est simple. Avec les autres, c’est différent et j’aurai passé ma vie à m’inventer de prétendues maladies, d’imaginaires traitements médicaux, car, dans bien des dîners en ville, sous peine de passer pour un prétentieux qui cherche à se rendre intéressant, il est *impensable* que je dise la vérité, à savoir que si je ne bois pas de vin, ne mange pas de viande, refuse les douceurs, c’est pour des raisons de discipline ecclésiale. Les gens seraient agacés, choqués. Mieux vaut mentir, mettre ça sur le compte d’une santé défaillante. Là, tout le monde comprend, et approuve.

11 heures. Ce matin, magnifique liturgie de saint Basile. Beaucoup de monde. J’ai communié avec jubilation.

Anastasia, elle aussi, quoique fatiguée, s’était levée tôt pour assister à l’office, mais elle n’a pas communié. Ce lien spirituel qui existe entre nous, l’orthodoxie, est un lien très fort. J’ai eu de nombreuses amantes orthodoxes, mais la plus durable, c’est elle, et cela lui sera assurément compté au jour du Jugement : m’avoir si longtemps supporté, accepté, c’est quasi un certificat de sainteté.

Jeudi saint, le soir, au consulat général d’Italie, à la Muette. Remarques intéressantes de Sergio Romano sur le langage de Berlusconi qui est le langage du football, un langage qui permet le mensonge, la familiarité, la vulgarité, les

plaisanteries osées.

Sergio Romano, sur une certaine amoralité de la société italienne. Si les démêlés de Berlusconi avec le fisc, avec la justice, ne scandalisent pas les Italiens ni ne les empêchent de lui confier le pouvoir, c'est que ce cynisme est le leur ; qu'ils se reconnaissent en lui.

Selon Romano, la frontière entre les vices de Berlusconi et ses vertus est floue, mouvante : les vices se font vertus, les vertus vices. On pourrait en dire autant de moi. Je n'écrirais pas les (bons) livres que j'écris si mes (mauvaises) mœurs n'étaient pas ce qu'elles sont.

La phrase ci-devant sonne bizarrement un jeudi saint, mais elle n'est qu'un écho à ce que j'ai souvent écrit sur l'indifférence du christianisme à l'endroit de la création artistique. Je peux bien lire et relire les Évangiles, jamais je n'y dénicherai un passage où le Christ me fait cette promesse : « Tu seras sauvé parce que tu as écrit de beaux livres. » Les beaux livres, à en croire les évangélistes qui nous ont raconté sa vie et rapporté ses propos, le Sauveur s'en fichait comme de colin-tampon. Mes livres ne constituent pas un billet de première classe pour le paradis.

Cela dit, je ne dois pas exclure la possibilité d'une agréable surprise. À l'encontre de mon cher Rozanov, je veux croire, moi, que le Christ a de l'humour.

Vendredi. Avec Marie-Agnès, arrivée chez moi tôt ce matin, nous faisons, avant l'église, un saut à la teinturerie. Me voyant, une des jeunes blanchisseuses s'exclame :

— Ah ! Monsieur Poirier !

Nous éclatons tous de rire. Aussitôt, elle se reprend :

— Pardon ! Je voulais dire : Monsieur Dulaurier…

Dulaurier, c'est moi. Poirier, c'est (si je ne m'abuse) le vrai nom de Julien Gracq.

Samedi saint, 11 h 07, à la terrasse des Deux Magots où je bois un café et un verre d'eau. Je me suis réveillé il y a peu. Excellente nuit de sommeil après une journée belle, riche en émotions et fatigante. Hier matin, j'étais heureux que Marie-Agnès assistât auprès de moi à l'office de la *Plachtchanitza*[31]. Nous étions à côté de Jean-François Colosimo et de sa charmante famille. Colosimo qui, dans son nouveau livre, *L'Apocalypse russe*[32] (criblant, comme je l'ai fait dès février 1966[33], la traduction dite « œcuménique » du Notre Père qui transforme le malin, celui que saint Paul appelle « le dieu de ce siècle », Satan, en un principe abstrait, un pur concept), écrit que je suis le « capitaine naturel » de ceux qui ont éprouvé la présence du diable. *Su questo non ci piove.* Vu le spectacle atroce des violences, des injustices, des souffrances omniprésentes sur la terre, je pourrais légitimement douter de l'existence de Dieu (du moins du Dieu bienveillant, secourable, « ami des hommes », enseigné par l'Église). Douter de celle du diable serait en revanche une preuve d'imbécile, criminelle cécité morale.

De retour de l'église, après-midi réellement divin dans les bras de Marie-Agnès. Jamais je ne l'ai tant aimée ; jamais elle ne m'a rendu si heureux.

Pour couronner cet inoubliable vendredi saint, un dîner *coi fiocchi* (fixé lors de mon dernier séjour à Marrakech) chez Olga et Maxime Schmitt, avec Sébastien Le Fol, François Simon et leurs compagnes. Précieux moment d'amitié, d'intelligence, de rire et, *last but not least*, de bonne chère (notamment un borsch exquis, une kacha parfumée, de savoureuses morilles). Ce qu'Olga a dit à table, devant les autres convives, de l'affection qu'elle me porte et du rôle joué par mes livres dans sa vie m'a fait rougir, tant de confusion que de plaisir. J'ai souvent, très souvent, la sensation d'une extrême solitude. Et puis, soudain, perce, inattendu, un rayon de lumière qui me rappelle que j'ai des amis, des lecteurs, des êtres qui m'estiment, qui ont pour moi un réel attachement.

Marie-Agnès. Ce matin, elle est partie rejoindre *l'autre* en Auvergne. Je devrais être fou de jalousie, mais je ne le suis pas, certain que c'est moi qu'elle

aime, et que *l'autre*, le respectable bourgeois, elle ne l'aime pas d'amour ; qu'il n'a dans sa vie qu'un rôle social, n'est pour elle qu'une sorte de mari. Oui, c'est ce que je crois. C'est aussi ce que je *veux* croire, n'ayant aucune disposition pour la souffrance inutile. D'ailleurs, ma souffrance, je l'ai déjà utilisée pour décrire le couple Constance-Raoul dans *Voici venir le Fiancé*, les sentiments qui animent Raoul. Désormais, le roman est écrit, publié, tout cela est fixé pour l'éternité. Je suis donc bien tranquille et peux penser à autre chose.

Dans un registre moins relevé, mais qui est du même ordre, les perpétuelles jérémiades de Gilda, sur lesquelles je prenais des notes lorsque j'écrivais […], ne me font aujourd'hui ni chaud ni froid ; elles coulent sur moi comme l'eau de pluie sur les plumes d'un canard.

J'ai oublié de noter qu'après la liturgie du jeudi saint j'ai visité à la bibliothèque de la rue Pavée une exposition de photos prises sous l'occupation par le photographe André Zucca. La photo de la piscine Deligny, qui date de 1943, m'a vivement ému, ainsi que celle du guignol des Champs-Élysées, car à ce guignol j'allais alors très souvent et peut-être suis-je un des blondinets que Zucca a photographiés de dos, assis sur les bancs.

Certains visiteurs ont été choqués par la sensation de calme, d'insouciance, qu'expriment ces photos prises à une des périodes les plus tragiques de l'histoire de Paris. Le maire lui-même aurait exprimé une semblable émotion. En vérité, ils n'ont rien compris. Ces photos sont précieuses, cher Bertrand Delanoë, précisément parce qu'elles fixent sur la pellicule les instants fugitifs où le malheur suspend son vol, où, tel un fugace soleil perçant de gros nuages noirs, la vie reprend ses droits.

Cet homme qui fume tranquillement une cigarette à la terrasse d'un bar, c'est peut-être un résistant qui, une demi-heure plus tard, lorsqu'il rentrera chez lui, sera arrêté par la Gestapo, torturé, assassiné ; ces femmes qui regardent les vitrines et ont l'air de se la couler douce vont peut-être dans quelques minutes

devoir se précipiter dans un abri, les sirènes les ayant averties d'un imminent bombardement.

Aujourd'hui, à Bagdad, c'est l'occupation étrangère, la guerre, la désolation ; à chaque instant la mort peut frapper. Cependant, à la terrasse des bistrots, de vieux moustachus sirotent un café en fumant leur pipe. Dans trente secondes, ils seront pulvérisés par l'éclat d'une grenade, mais en cet instant tout est calme et ils sirotent paisiblement un café en fumant leur pipe. Cela ne fait pas d'eux des collabos, des traîtres indifférents au malheur de la patrie.

À la piscine Deligny, sous l'occupation, les gens se doraient au soleil, mais mon vieil ami Jean-Marie Baudrier[34] y venait surtout parce que, recherché par les Allemands, il pensait, non sans raison, que c'était le dernier endroit où ceux-ci auraient l'idée de le pincer, et il n'était pas le seul dans ce cas.

Cher Bertrand Delanoë, au lieu de caresser dans le sens du poil vos administrés prompts à s'indigner de cette magnifique exposition, vous devriez leur apprendre à pratiquer la suspension du jugement, à se donner la peine de réfléchir.

Dimanche 27 avril. J'aime beaucoup ma paroisse, je suis affectionné à cette chapelle consacrée à la Vierge et à sainte Geneviève de Paris[35], les offices du carême et de la semaine sainte y ont été, cette année encore, beaux et priants, mais durant la nuit de Pâques je n'ai pas supporté le concours des fidèles agglutinés dans cet exigu local, la chaleur étouffante qui en résultait. C'est sur le trottoir, devant la porte entrouverte de l'église, que j'ai assisté à la majeure partie des matines, tant à l'intérieur la bousculade m'exaspérait, l'air brûlant dû à la flamme des cierges et à l'absence de ventilation me suffoquait. Du coup, je n'ai pas eu la force d'assister à la liturgie qui a suivi et je suis allé réveillonner chez Anastasia, fatiguée elle aussi, bien qu'elle ne relevât pas, comme moi, de dix jours d'une épuisante fièvre paludéenne.

Aujourd'hui, rebelote, c'est chez les Nicolas Lossky que nous sommes allés

nous taper la cloche. Le temps, splendide, nous a permis de passer l'après-midi sur leur belle terrasse – un vrai privilège en plein Paris ! Beaucoup de visages familiers, atmosphère amicale, rieuse et, comme toujours chez les Lossky, une *paskha* succulente, à s'en lécher les babines. Le *cenone* chez Anastasia, le déjeuner *coi fiocchi* chez les Nicolas Lossky, je crois que j'ai repris en moins de vingt-quatre heures les kilos que les austérités du carême m'avaient, durant quarante-sept jours, fait perdre. Cela aussi, c'est la résurrection de la chair.

Samedi après-midi, cédant à la dizaine de messages qu'elle a laissés sur le *telefonino,* j'ai fait un saut chez Gilda. Cafardeuse, elle me fout le cafard, et c'est presque toujours avec un mal de tête que j'émerge de nos rencontres. Cette fois encore, lorsque je suis rentré chez moi, j'ai pris deux cachets d'aspirine, me suis allongé sur le lit avec une compresse d'eau fraîche sur le front et ai dormi jusqu'à l'heure de me rendre à l'église. Gilda est une brave fille, mais ce n'est pas d'un amant qu'elle a besoin, c'est d'un saint-bernard du genre curé ou psychanalyste qui ait la patience d'écouter ses sempiternelles doléances, d'accoiser son humeur chagrine et la porte à bout de bras. Un pasteur protestant (si possible batave ou helvète, deux races patientes et placides) serait l'idéal.

Lundi 28. Messe anniversaire à la mémoire de Gilbert Pérol, à Saint-Nicolas ; puis nous déjeunons, Huguette Pérol, le père Michel Lelong et moi, dans le bistrot kabyle situé en face de l'église. Nous parlons du *Motu Proprio* du pape Benoît XVI sur la messe tridentine et de la répugnance de l'épiscopat catholique français à le mettre en vigueur. Il y a plusieurs raisons à cela, et le laisser-aller, la paresse spirituelle, le surcroît de travail (les séminaristes ne savent plus le latin !) que supposerait une sérieuse restauration de la liturgie traditionnelle expliquent en partie l'attitude à contre-biais des évêques gallicans ; mais il y a aussi, je le rappelle à Huguette et au père Lelong, le fait que les partisans de la messe de saint Pie V sont trop souvent des zozos d'extrême droite animés moins par l'amour de l'Évangile du Christ que par la haine de tout ce qu'ils identifient, à tort ou à raison, au « progressisme » abhorré.

Vendredi dernier, chez les Maxime Schmitt, François Simon a eu des mots sévères pour Allard. Pourtant, ce soir, Bertrand Vergely m'a invité à dîner dans cette bonne vieille maison de la rue de l'Éperon, et je m'y suis régalé : douze escargots, un pigeon rôti aux petits pois, le tout arrosé de l'excellent bourgogne maison. Peut-être suis-je tombé un bon jour, c'est naturel un lundi de Pâques, mais François Simon eût été avec nous, il aurait convenu que c'était excellent, *epulae epularum.*

L'ayant eue comme élève à Sciences po, Bertrand Vergely a une grande estime pour Anne M. Il fut le témoin de nos amours et ce soir m'en redit la beauté :

— Anne t'aimait à la folie. Elle t'admirait et t'aimait passionnément.

C'était un sentiment réciproque. Moi aussi, je l'admirais et l'aimais. Ce qui néanmoins me déçoit, c'est la raison idiote, indigne de nous, qui l'a décidée à rompre ; c'est aussi la promptitude avec quoi elle s'est jetée dans les bras d'un autre, s'est « fiancée » ! Un fiancé, et bientôt un mari, quelle chute !

Bertrand Vergely et moi, nous avons un point commun : nous croyons à l'incarnation et à la transcendance, *simultanément.* Nous avons, l'un et l'autre, une même horreur des chrétiens coincés, obsédés par la quéquette, qui réduisent la sublime, enivrante folie du message christique à un code moral petit-bourgeois. Ce que nous aimons, c'est *la vie*, les jolies femmes, le vin de bourgogne et le pigeon aux petits pois. Bertrand achève d'écrire un livre sur l'émerveillement. Sur quoi d'autre aurai-je écrit ma vie durant ? Quel est le thème unique de mes trente-cinq livres publiés à ce jour, sinon l'enchantement du monde créé et des créatures, la passion amoureuse, la divinité de l'existence, la résurrection du Christ, *l'émerveillement* ?

Les théologiens orthodoxes de 2008, Jean-François Colosimo, Bertrand Vergely, même si dans le privé ils me disent volontiers ce qu'ils me doivent, n'aiment pas trop proclamer cette dette dans leurs ouvrages et je n'apparais guère dans leur abondante bibliographie ; mais après ma mort il y aura, j'en suis convaincu, des chercheurs qui sauront dire mon apport à la réflexion existentielle

du vingt-et-unième siècle.

Un soir, chez Guy Hocquenghem, Gilles Deleuze (lors d'une discussion animée) m'a dit en souriant :

— Gabriel, vous avez beaucoup de chance d'être orthodoxe.

Ce mot, je le rapproche de cette réflexion d'Albert Camus, après la lecture de *Théologie mystique de l'Église d'Orient* de Vladimir Lossky : « Avec ça, on peut causer. »

Comme le feu mêlé d'aromates. Ce bref récit, écrit et publié il y a quarante ans, est plus actuel, plus nécessaire que jamais.

Lundi, 23 h 30. Nette victoire de Gianni Alemanno au Campidoglio. Le pauvre Francesco Rutelli est battu à plate couture. La gauche italienne mettra longtemps à se relever de la déception causée par le lamentable gouvernement Prodi. Je crois Alemanno capable d'être un bon maire de Rome. On peut avoir été d'extrême droite dans sa jeunesse et n'être pas nécessairement un sale con dans son âge mûr. D'ordinaire, les fascistes vieillissent mal : amertume, rancœur et gros bide. Mais il y a des exceptions et je souhaite pour Rome qu'Alemanno en soit une.

Mardi 29 avril. Ce soir, Olivier Corpet m'a traité dans un restaurant du Marais que je ne connaissais pas, Les Côtelettes, impasse Guéméné. Harengs pommes à l'huile, poulet de Bresse aux morilles, blanc manger aux gariguettes, une bouteille de Macon, le tout excellent. Une heureuse découverte. Nous avons parlé de nos amours, de nos amis défunts et vivants (Alain Robbe-Grillet, Bernard-Henri Lévy, Albert Dichy, Jack Lang, Léo Scheer, Christian Giudicelli), de nos projets ; nous avons bien mangé et bien bu. Un précieux moment d'amitié, *a joy for ever.* La vie est belle.

J'ai transformé les notes que j'ai prises ci-devant sur l'exposition Zucca en une brève chronique. Frank Laganier (de retour de New York) l'a mise sur le site[36]. Je suis curieux de savoir comment réagiront Bertrand Delanoë et Christophe Girard.

Mercredi 30. Je tâche à faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais un cauchemar où je voyais Marie-Agnès en Auvergne avec *l'autre* m'a fait vivre une horrible nuit. Saint Silouane de l'Athos pensait-il aux tourments de la jalousie amoureuse lorsqu'il mettait ses fils spirituels en garde contre l'imagination ? Considérant les tortures que celle-ci inflige à l'amant qui se figure la femme aimée dans les bras d'un autre, je le crois vraisemblable.

Simona n'étant pas libre, j'ai déjeuné seul chez Lipp : douze spéciales, un carpaccio de bar et de saumon, un verre de pouilly fumé, des fruits rouges, un café. J'ai salué Hélène Tubiana et Marthe de Rohan-Chabot (qui, avec un malicieux sourire, m'a dit : « Voilà bien longtemps que vous n'avez pas parlé de moi dans un de vos livres ! »), bavardé avec Claude Guittard. À ma droite, un monsieur se rengorgeant de sa cravate de commandeur ; à ma gauche, un monsieur la bouche pleine de sa banque, de ses millions, de ses voyages dans les émirats. Les deux femmes qui déjeunaient avec eux les écoutaient sans piper mot. On épingle volontiers la fatuité des artistes, mais celle des grands bourgeois est, elle aussi, gratinée.

Le thème central de *Comme le feu mêlé d'aromates*, c'est l'incarnation, la chair divinisée, la terre que le sang des dieux morts et celui du Dieu vivant ont sacrée, consacrée. Michel Foucault ne m'aimait guère, mais il avait lu mon livre et il en a fait un bon usage.

C'est *Comme le feu mêlé d'aromates* que l'abbé Jules Gritti avait donné à lire à Roland Barthes en lui disant : « Ainsi vous verrez qu'aujourd'hui encore, comme au dix-huitième siècle, il existe des écrivains heureux. »

Oui, un livre sur le bonheur.

Alemanno stravince a mani basse[37].

Jeudi 1er mai. Léo Scheer a mis sur le blog de ses éditions ma chronique sur

l’exposition Zucca. Aussitôt, réactions anonymes (l’anonymat de règle sur Internet), les unes courtoises, les autres agressives, mais qu’elles soient aimables ou qu’elles se veuillent désagréables, ce qui me frappe, c’est que la plupart de ces internautes n’ont pas pris la peine de lire mon texte, de réfléchir à ce que j’ai écrit, tant leurs réactions sont à côté de la plaque.

Ainsi, l’inconnu qui signe « Henri » (est-ce un vieillard à barbe blanche ou une jeune fille de seize ans, mystère et confiture) m’écrit, sur un ton qui se veut arrogant (mais n’est pas arrogant qui veut) :

« Oublier, ne pas oublier, cela ne dépend pas de vous, Matzneff. »

Or, dans mon bref texte, *il n’est à aucun moment* question de l’oubli. Au contraire, j’y évoque des souvenirs d’enfance et de jeunesse : le guignol des Champs-Élysées, la piscine Deligny. Ou ce type est le roi des cons, ou il est de mauvaise foi. Peut-être est-il l’un et l’autre. Quoi qu’il en soit, la stupidité de ses objections m’a tant irrité que, nonobstant l’anonymat de ce contradicteur (les lettres anonymes, je les fous directement au panier), je lui ai répondu ceci :

« Je n’oublie rien, j’ai horreur de l’oubli et, qu’il s’agisse de mes romans, de mes poèmes, de mes récits, de mes essais ou de mon journal intime, tout mon travail d’écrivain exprime cette conviction que l’oubli, c’est la barbarie, c’est la mort, et que c’est au contraire la mémoire qui est le signe du triomphe de la vie. L’artiste, qu’il soit écrivain, ou peintre, ou cinéaste, ou sculpteur, est celui qui se souvient, qui ressuscite les amours mortes et les paysages disparus. Tel est notre rôle sur cette terre : empêcher les gens d’oublier, débeller les renégats (et les renégates) qui prétendent tourner la page, gratter le passé, le nier, le détruire. *Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine*…

« Quant à l’exposition de la bibliothèque de la rue Pavée, j’ai simplement voulu affirmer que les hommes et les femmes photographiés dans des poses paisibles, insouciantes, alors que leur pays est occupé par l’ennemi, ne sont pas nécessairement des traîtres indifférents au malheur de la patrie ; que parmi les passants fixés par l’œil de Zucca il y a peut-être (et même certainement) des résistants ; que sous l’occupation même les résistants faisaient leur marché,

buvaient un verre à une terrasse de bistrot, promenaient leurs enfants au jardin du Luxembourg ; que les gens qui allaient au cinéma n'étaient pas tous des collabos ; que même en pleine tragédie la vie habituelle, par instants fugaces, reprend son rythme. Et je donnerai un exemple personnel : je l'ai dit dans ce texte, sous l'occupation, j'allais souvent au guignol des Champs-Élysées et il se peut que je sois un des blondinets que Zucca a photographiés de dos, assis sur les bancs. Vu mon âge tendre, je n'y allais pas seul. J'étais accompagné par ma nurse, mais aussi, parfois, par ma tante Élisabeth. Eh bien, c'est le lendemain d'un jour où ma tante Élisabeth m'avait accompagné au guignol (et aurait pu être photographiée, apparemment heureuse, insouciante, par André Zucca) qu'elle a été arrêtée par la police française (je me suis souvenu de cette scène pour décrire l'arrestation de la mère de Nathalie dans *Mamma, li Turchi !*), mise au camp de Drancy, puis déportée dans un camp de concentration allemand où elle a été assassinée. C'est pourquoi j'écris, et je suis certain d'avoir raison, que Bertrand Delanoë, pour qui j'ai estime et amitié, se trompe lorsqu'il semble dire que les Parisiens de Zucca ne sont pas de bons Parisiens, mais des méchants, que cette exposition ne montre pas les bons Français, mais les mauvais. C'est aberrant. »

Le soi-disant « Henri », n'ayant une nouvelle fois rien compris (ou feignant de ne rien comprendre) à ce que j'écris, m'a répondu :

« Ici, en l'occurrence, le problème n'est pas les passants. »

J'ai donc dû enfoncer – une fois pour toutes, je l'espère – le clou :

« Vous faites erreur lorsque vous m'objectez que “le problème n'est pas les passants”. La meilleure preuve en est la modification opérée par la Mairie de Paris dans le titre de l'exposition, après que le scandale a éclaté : “Les Parisiens sous l'occupation” devenant “Des Parisiens sous l'occupation”, qui prouve que pour Bertrand Delanoë ce sont précisément les passants photographiés par Zucca qui constituent le scandale. Avec ce “Les” transformé en “Des”, la Mairie entend, c'est clair, indiquer que ces mauvais Français ne sont pas représentatifs de la population, séparer le bon grain de l'ivraie, et c'est là où, je le répète, elle se trompe. »

Au dernier salon du livre de Paris, une jeune lectrice m’avait remercié de ce que j’écris de Cioran, qu’elle aime beaucoup, dans mon journal intime et mes essais. Elle avait ajouté : « Il est tellement attaqué… » Cela m’avait surpris car, ne lisant jamais les journaux français, je n’ai pas la moindre idée de ce qui peut s’y écrire sur mon cher Cioran, mais il y avait beaucoup de monde, les gens faisaient la queue pour une dédicace, je n’ai pas eu le loisir de lui demander à quoi elle alludait. Dînant ce soir avec Florent Georgesco au Bouledogue, je l’ai prié – lui qui lit tout – d’éclairer ma lanterne sur ce point. Il m’a confirmé que cette jeune personne est hélas dans le vrai, qu’on sent une vraie désaffection pour Cioran, que désormais, quand on parle de lui, c’est sur un ton volontiers dénigreur, condescendant, voire ouvertement hostile. Voilà qui m’afflige. Cioran était un ami merveilleux, un esprit libre, solaire ; c’est surtout un très grand écrivain français. Que des gnomes se permettent de déprimer ce géant, c’est triste. Oui, très triste. Cioran aura eu du moins le bonheur de ne pas subir cette disgrâce de son vivant. Aujourd’hui, là où il est, il s’en fiche.

2 mai. Long message d’Éléonore B. sur le répondeur de mon téléphone fixe. Une fois de plus elle m’interroge sur la publication de mon journal intime des années de nos amours. C’est sa marotte. Parfois, elle le fait avec agressivité. Aujourd’hui, elle a été enjouée, pimpante, mais son humeur est si lunatique, avec elle je ne sais jamais sur quel pied danser.

Samedi 3. Message téléphonique d’Anastasia (avec qui j’ai fait, très bien, l’amour le 1er mai, veille de son départ pour la campagne) :

— Je travaille à mon icône de l’archange Gabriel. Il est 18 h 30, peut-être es-tu à l’église…

Je n’étais pas à l’église mais dans le lit de Gilda qui depuis le début de la semaine me criblait d’appels à me voir. Elle m’a eu à l’usure, j’ai cédé et, pour une fois, je ne l’ai pas regretté : elle était de bonne humeur, m’a épargné ses

jérémiades, son mal de vivre accoutumés, s'est montrée agréablement lubrique, attentive à me donner du plaisir et du coup, au lieu de me sauver à peine rhabillé, comme je le fais souvent, je l'ai invitée à dîner à la terrasse du […], en bas de chez elle.

Je possédais une icône de mon saint patron, œuvre d'une amante, Manon[38]. En 2004, je l'ai offerte à une ex, le « Chat de Chester » de *De la rupture*, Maya[39]. Et voici qu'une troisième amoureuse peint (en russe on dirait « écrit ») pour moi une icône de l'archange Gabriel. Si avec tous ces adorables intercesseurs (le Littré n'indique aucun féminin à ce mot) je n'allais pas au paradis, ce serait à désespérer du bon Dieu !

Peut-on avoir vécu sur terre une vie heureuse et ce nonobstant être, après sa mort, accepté au paradis ? Peut-on *cumuler* ?

Dimanche 4. Il fait beau et chaud. Ciel bleu, soleil impérial. Du temps de Deligny, les « habitués » se seraient téléphoné tôt le matin, fixé rendez-vous sur le solarium de leur bien-aimée piscine. À cette heure-ci (13 h 18), j'aurais déjà nagé, bronzé, joué au ping-pong, dragué, peut-être flirté. Quelle existence aérienne était alors la mienne, à Paris ! Quelle épicurienne insouciance ! Quel amusement sans cesse renouvelé ! J'ai fixé cet amusement, cette insouciance, cette existence aérienne dans trois romans, dans mon journal intime, dans des poèmes, et j'en suis heureux, mais cette survivance par le truchement de l'art, si satisfaisante qu'elle soit dans l'ordre esthétique, ne remplace pas dans la vie quotidienne la réalité palpable des bonheurs à jamais évanouis.

Sono ancora in una buona tenuta fisica e psichica, mais à soixante et onze ans je sais que les jours de cette *buona tenuta* sont comptés, d'où l'indéfinissable mélancolie qui désormais teinte mes bonheurs. Une mélancolie née de la conscience aiguë de ce que mon âge me dépossède de l'avenir, m'interdit le moindre projet, me condamne à vivre dans l'instant. Grâce aux dieux, je suis depuis ma prime jeunesse un adepte du *Carpe diem*, cela me facilite les choses,

j’ai de l’entraînement, mais cette extrême fragilité du tissu de mon être crée un arrière-fond saturnien qui, s’il ne m’empêche pas de jouir des joies que m’offre ma bonne étoile (les Romains païens l’appelleraient mon génie secourable, les chrétiens mon ange gardien), les embrume d’un léger voile de tristesse.

Mardi 6 mai. Je m’apprête à me rendre à la chapelle Saint-Louis de l’École militaire où seront célébrées les obsèques de la mère de Pauline.

Hier, dîner au Bouledogue avec l’archimandrite Syméon qui, une fois n’est pas coutume, n’avait pas revêtu le saint étui (c’est ainsi, m’a-t-il précisé, que saint Jean-Baptiste de La Salle appelle la soutane), était en habit civil. La tiédeur de l’air donnait envie de se balader. Aussi, après le repas (asperges, cailles rôties, un flacon de minervois et, en guise de dessert, un irish coffee), le père Syméon m’a raccompagné jusqu’à ma porte. La traversée des deux bras de la Seine a été un enchantement, la ville illuminée, les eaux moirées du fleuve nous sont apparues dans toute leur beauté.

En fin d’après-midi Gilda avait fait un saut dans mon lit : câlins brefs mais toniques. Cela m’a détendu (enfin : tendu puis détendu, *si capisce…*), distrait de la correction des épreuves de *Vous avez dit métèque ?*.

À midi, j’avais, à sa demande, accompagné Jean Miot, nouveau président du prix Louis Pauwels, à la Société des gens de lettres où se tenait la cérémonie. Voilà des années que je ne paye plus ma cotisation de sociétaire, des années que je n’avais pas mis les pieds à l’hôtel de Massa, des années que je n’avais pas assisté à un raout littéraire de ce genre. Il faisait très beau, le jardin était plein de gens sac au dos (des touristes ?) qui saucissonnaient assis sur les bancs. J’ai bavardé avec le comédien Jean Piat, échangé quelques mots avec des copains (Gonzague Saint-Bris, Jean-Claude Barreau, Franz-Olivier Gisbert), salué l’éditrice de *Maîtres et complices*, Isabelle Laffont, ainsi qu’Elina Pauwels qui n’a jamais reçu *C’est la gloire, Pierre-François !* que je lui avais envoyé à cause des deux chapitres que j’y consacre à Louis.

C’est une jeune et jolie femme, Natacha Polony, qui a reçu le prix. Brillant

discours de Jean Miot, abondant buffet, mais après avoir bu un verre de blanc je me suis éclipsé, ni la lauréate ni personne ne m’adressant la parole, tout le monde me tournant le dos. À l’évidence, je n’étais pas le bienvenu, et sur certains visages pincés je lisais : « Mais que vient-il faire ici, celui-là ? » Pour avoir invité M le Maudit, le cher Jean Miot va se faire tirer les oreilles.

L’événement de ces derniers jours a été, dimanche soir, le retour d’Auvergne de Marie-Agnès. À peine arrivée à Paris, elle a accouru chez moi et nous avons vécu des heures de plénitude érotique, amoureuse, qui m’ont emparadisé, chassant les pensées jalouses nourries durant cette semaine que mon amante adorée a vécue en Auvergne avec *l’autre*.

Mon humeur spleenétique m’envahit volontiers lorsque, seul, je réfléchis au caractère bancal, incomplet de mes amours avec mon adorée Marie-Agnès, et l’imaginer dans les bras de *l’autre* (ce à quoi je résiste difficilement, bien qu’elle m’ait juré à plusieurs reprises que leurs liens ne sont pas de cet ordre) m’est très pénible, mais, sachant d’une part que tout est ma faute et d’autre part qu’il me reste peu de temps à vivre, je ne puis m’offrir le luxe d’empoisonner mes ultimes années de bonheur par une stérile et absurde rébellion contre *ce qui est*.

L’acceptation, mon cher Gabriel-Lucilius, l’acceptation, il n’y a que ça de vrai. Ouvre ton Sénèque et convaincs-toi qu’après la manière si brutale, si cruelle dont tu as traité cette fille exquise, il est déjà miraculeux que, te pardonnant, elle soit revenue vers toi et t’accorde une part importante de son temps, de son amour. Tu n’as pas le droit d’exiger davantage.

15 heures. Le soleil brille, l’air est chaud, mais au lieu de me balader je suis sagement assis à ma table de travail. Demain matin, à 10 heures, je rapporte à José Benamou les épreuves de mon bouquin. Il faut que d’ici là j’en aie achevé la correction.

Ce matin, le sermon de l’aumônier militaire a ému, édifié l’assemblée des fidèles (qui ont presque tous communié). J’ai appris à cette occasion que la maman de Pauline, que je considérais comme une femme du monde parmi

d’autres, sans rien qui la distinguât des dames de son âge et de son milieu, avait fait une guerre très brillante, gagné au front la croix du combattant, la croix de guerre 1939-1945 avec palme, était chevalier de la Légion d’honneur. Cette découverte m’a impressionné. Quant à Pauline, qui porte volontiers des couleurs vives, vêtue ce matin de noir, elle était plus belle, plus lumineuse que jamais.

Ai-je noté qu’hier j’ai eu deux nouveaux appels d’Éléonore B.? D’excellente humeur, cette imprévisible revenante ne m’a, pour une fois, pas tarabusté avec ses craintes touchant ce que j’ai écrit d’elle dans mes carnets noirs, mais m’a très gentiment réclamé les coordonnées d’un livre paru du temps de nos amours sur les intérieurs d’écrivains où est photographié mon grenier proche le jardin du Luxembourg.

— J’aimerais tant avoir cette photo, elle me rappellera mon adolescence, l’époque où nous nous aimions sous les combles…

Cela me touche. Voilà bien longtemps que j’ai vendu le grenier, et j’avais oublié jusqu’à l’existence de ce livre. Qu’elle y ait songé, elle, et qu’elle désire se le procurer me fait plaisir. Cela prouve qu’elle n’appartient pas à la lamentable cohorte de celles qui affectent d’avoir « tourné la page », qu’elle se souvient de ce qu’ensemble nous avons vécu, et qu’elle est heureuse de s’en souvenir.

Mercredi 7 mai. Hier, dîner franc-comtois (savoureux poulet au vin jaune et aux morilles) chez Maître Paul, rue Monsieur-le-Prince, avec X.

X. est un ami charmant, un homme d’une gentillesse extrême, mais il ne parle que de littérature, de bouquins, de manuscrits, du milieu littéraire, de Gallimard, et moi c’est un sujet que je n’apprécie qu’à doses homéopathiques. Nous étions tête à tête et j’aurais préféré qu’il me parlât de sa vie amoureuse, qu’il m’interrogeât sur la mienne, c’eût été plus rigolo. Le vin d’Arbois était bon, la cuisine itou, mais les rapports en dents de scie que nous entretenons avec le ministère-frigidaire de la rue Sébastien-Bottin, cela n’avait rien de très bandant.

X. est un homme de lettres doublé d’un universitaire. En outre, c’est un

garçon extrêmement bien élevé, timide. Voilà qui ne l'incite pas à confesser ses galipettes. Touchant la fesse, il demeure boutonné comme un portemanteau.

Mes amis se divisent en trois groupes : ceux avec qui le thème principal de nos conversations est nos aventures amoureuses, nos histoires de cul (les *carbonari* que j'ai décrits dans *Ivre du vin perdu* et *Harrison Plaza*), ceux avec lesquels je cause religion (le plus souvent des orthodoxes) et ceux avec qui je parle de la vie sociale (le sérail littéraire, la politique). X. appartient au troisième.

Nous nous sommes quittés assez tôt, car je devais achever de corriger mes épreuves.

Ce matin, réveillé frais et dispos, j'ai porté celles-ci à La Table Ronde, examiné avec José Benamou les points sur lesquels, les corrigeant, j'avais eu des doutes. Lors de la publication d'un nouveau livre, le moment que je préfère est celui-ci, où mes mots, mes phrases prennent leur forme définitive : mes rencontres avec les responsables de la fabrication, nos discussions sur la ponctuation, la typographie, les bas de casse, les majuscules, le corps des caractères, les italiques, les romains, le parangonnage, les espaces, ces détails infimes et essentiels de *notre* métier ; puis le choix final, la décision. Après la solitude de l'écriture, de l'acte créateur, enfin les joies du travail d'équipe, de l'œuvre commune. Oui, des instants passionnants, de pur bonheur.

J'ai souvent dit que, si je n'avais pas été écrivain, j'eusse aimé être archéologue ou gigolo. Je crois que j'aurais pu être aussi un bon prote, et un bon prote *heureux*.

Hélène P. aimerait m'accompagner à Goudargues le 13 juin, pour l'inauguration de la place Claude-Verdier, la pose de la plaque sur la maison familiale de Claude où nous fûmes heureux ensemble et que j'évoque aux dernières pages des *Demoiselles du Taranne*, le vernissage de l'exposition. Mon cher Riquet ! En voilà une qui ne tourne pas la page ! Qui ne renie pas son Alligator ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir.

À propos des ex-amantes qui ne sont pas des renégates, je transcris sans plus

tarder les trois sms que la belle Clarisse B. m’a écrits au Nouvel An. J’aurais dû le faire depuis déjà longtemps.

Le 1er janvier 2008, à 21 h 07, Clarisse m’a écrit :

« Heureuse année à l’écrivain dont l’œuvre, l’écriture et la pensée ont été l’un des chocs littéraires de mon existence. »

Puis, à 21 h 22 :

« Un choc littéraire et intellectuel. À chaque fois que je vous lis, il y a toujours cette évidence qui m’apparaît : “C’est exactement cela ; il a tout à fait raison.” »

Enfin, à 21 h 38 :

« Je suis heureuse de ces années partagées avec vous ; j’ai un regret, ne pas vous avoir connu à quinze ans[40]. »

Il fait très beau et, tandis que je recopie ces mots de Clarisse, mon cœur est plein de soleil, lui aussi.

Jeudi 8 mai. Je ne suis pas de ceux qui diabolisent la Lega Nord et, lorsque je suis à Venise, je lis parfois *La Padania*. Je la lisais avec joie lors de l’ignoble guerre contre la Serbie, car c’était (fors la presse communiste) le seul quotidien italien qui alors écrivait la vérité, ne répétait pas servilement les mots d’ordre de la propagande américaine et « atlantiste ». Cela dit, je trouve cocasse que Silvio Berlusconi, qui vient de former son gouvernement, ait confié le maroquin de l’Intérieur à Roberto Maroni, un des pontes de ce parti séparatiste qui refuse de chanter l’hymne national et insulte le drapeau italien. « Cocasse » n’est sans doute pas l’adjectif ad hoc, mais c’est celui qui m’est venu sous la plume, et il me plaît.

Sarkozy devrait en prendre de la graine. Je verrais bien Jean-Guy Talamoni place Beauvau.

Hier, déjeuner chez Lipp avec Simona Saffioti qui m’a fait remarquer que *chiediamo* est plus élégant que *facciamo la domanda*, m’a appris *sparare a zero* (« tirer à boulets rouges ») et *impataccato* comme synonyme de *incasinato* (je ne le connaissais qu’au sens de « taché » – *s’è tutto impataccato mangiando*).

Vengo qui da quando ero bambino[41].

Le soir, toujours chez Lipp, dîner avec Betty Lechien, l'ex-présidente de l'ex-Société des amis de Bibi Fricotin, et le docteur Jean De Wée. Repas très agréable, j'étais heureux de les revoir, mais à aucun moment nous n'avons abordé les questions qui fâchent (l'attitude de Betty envers J.-J.-H.). Au téléphone, Véra Stépanowa m'avait dit : « Betty est impatiente de vous en parler », mais nous sommes restés ensemble de 19 h 45 à 23 heures, et elle n'en a pas pipé mot.

Entre ces deux roboratives stations chez Lipp, le vernissage de Yujiro Otsuki à la galerie Vallois, rue de Seine. J'aime beaucoup l'humour, la tendresse, la cruauté aussi, de son travail ; cette façon de rendre vie à la désuétude (un vieux chapeau, une machine à écrire des années 30…). Un grand cadre de bois m'a spécialement plu : Yujiro y a placé une tête antique de marbre pâle qui lève ses yeux vides, inquiets vers… un extincteur rouge. Titre de cette composition : *Vésuve*. Au débotté, c'est drôle, mais on ne sourit pas quand on sait que Yujiro Otsuki a été marqué par le tremblement de terre qui a détruit Kobé, sa ville natale. Naples, Kobé, même destin.

Topor appelait Otsuki « un récupérateur de bribes, un collectionneur de miettes, un inventeur d'épaves ». N'est-ce pas la définition même de l'artiste, qu'il soit peintre, sculpteur ou écrivain ? Qu'aurai-je fait d'autre dans mes livres que fixer sur le papier des bribes, des miettes, des épaves, les sauvant de l'oubli et, victorieux de la mort qui dévore tout, ressusciter ainsi leur fugitif éclat ?

Yujiro Otsuki est le Japonais auquel je fais allusion à l'ultime page de *Vous avez dit métèque ?*.

Au vernissage, Daniel Colagrossi, stupéfait, choqué par la décision de son éditeur de *pilonner* (six mois après la mise en vente !) son beau livre, *notre* beau livre, sur Topor. Quand il m'a dit ça, j'en suis resté abasourdi. Quelles mœurs ! Si cela s'avérait, ce serait un crime contre l'esprit.

Dans *Il Giornale*, interview de l'archevêque de Tegucigalpa, au Honduras,

Mgr Oscar Rodriguez Madariaga.

« Les pays riches ne savent pas vraiment ce qu'est la pauvreté. Il ne s'agit ni de chiffres ni de nombres, mais de personnes qui souffrent. »

En 1970, à Beyrouth, j'avais entendu l'abbé Pierre dire la même chose. Le savoir abstrait, conceptuel, c'est du pipi de chat. Seule importe l'expérience vécue, existentielle.

Dans *existant*, il y a *ex* et l'existant, c'est l'être. Celles de mes *ex* qui renient ce que nous avons ensemble vécu, qui affectent d'avoir oublié trois ou cinq ou (dans le cas d'Aouatife) onze années de notre vie, de *leur* vie, qui tentent de calomnier ou de raboter notre commun passé, se rendent-elles compte qu'en grattant avec une râpe leur cerveau et leur cœur afin d'effacer le prénom « Gabriel » qui y est gravé, c'est leur propre être qu'elles renient, oublient, rabotent, grattent, effacent ? Cette autolobotomie n'est pas seulement une minable impiété, un blasphème envers *Alma Venus*, mais surtout une connerie ontologique. Mettez-vous bien ça dans la caboche, *ex* sans cœur et sans cervelle, *ex* sans *ex*istence.

En revanche, vive Pia, vive Pauline, vive Véronique, vive Clarisse, vive Hélène, vive Maria, vive Maud qui, elles, n'oublient rien, ne renient rien, ne calomnient rien, ne rabotent rien.

Quelques sms récents de Maud (qui a rompu en 2002 et s'est aussitôt mariée avec un brave type) :

« Je serai toujours là pour toi. Tu es *il mio tesoro vivo* » (15 août 2006).

« Je pense souvent à toi, tu étais ma moitié, la rencontre de ma vie » (14 novembre 2006).

« Comment se porte ma merveille ? Tu me manques… Cette année, cela va faire quinze ans que je pense à toi » (7 février 2008).

« Je pense à toi, un peu trop et un peu trop souvent » (11 mars 2008).

Ces intempestives réflexions sur *ex* et *existant*, je les griffonne en marge du captivant *Pour un nouvel anarchisme* de René Schérer que viennent de publier

les Éditions Cartouche et dans lequel je suis plongé depuis quelques jours. René a en effet une page stimulante sur ce thème.

Un livre où, énumérant quelques anarchistes selon son cœur, il nomme « l'insituable Gabriel Matzneff » aux côtés de Barrès, du prince Kropotkine, de Péguy, de Bakounine, de Gide, d'Artaud et de Pasolini. Quelle aimable compagnie ! Je rougis de plaisir sous mon hâle.

Dans sa dédicace, René m'écrit que je suis une « bombe explosive ». Sous sa plume fouriériste c'est, je n'en doute pas, un compliment, mais j'y introduirais volontiers une nuance. Ce sont mes livres qui font boum. Moi, je suis un très gentil garçon, un opiniâtre non-violent ; je ne ferais pas de mal à une mouche. Pouchkine a très bien expliqué ça dans un poème, *Le Poète*, qu'adolescent j'avais appris par cœur.

Vendredi 9. En fin de journée Marie-Agnès viendra chez moi, mais elle ne restera pas « dormir », à cause, m'a-t-elle expliqué, de son cours de danse du samedi matin. Qu'elle préfère un cours de danse à une grasse matinée dans mes bras, ce serait blessant si c'était vrai, mais je suis presque certain qu'en ce week-end de la Pentecôte (catholique) c'est à cause de *l'autre* qu'elle ne peut passer la nuit avec moi, qu'elle est contrainte demain matin tôt de l'accompagner je ne sais où, qu'une nouvelle fois la sorte de pacte conjugal (comment appeler cet incompréhensible assujettissement qui n'est ni érotique ni financier, je donne ma langue au chat) qui la lie à ce bonhomme est plus fort que l'amour-passion qu'elle éprouve pour moi ; une nouvelle fois j'ai la sensation de n'être dans sa vie que le voyageur clandestin qu'elle cache dans un placard : son existence sociale, mondaine, officielle, c'est avec *l'autre* qu'elle la partage.

Être l'amant est plus romantique qu'être le mari, certes ; mais le romantisme n'est pas un synonyme de sérénité, d'harmonie, et le rôle de l'amant (« le rôle », comme au théâtre !) est loin d'être paisible, confortable.

Cesse de pleurnicher, Gab la Rafale ! Tu n'es pas sur terre pour y être *confortable* ! Tu es sur terre pour y vivre des émotions, des sensations, des

aventures qui t'inspirent de beaux livres, c'est tout différent. C'est même l'exact contraire, *et tu le sais.*

Samedi 10. Hier, en fin d'après-midi, juste avant l'arrivée de Marie-Agnès (j'étais en train d'écrire l'article sur la réédition en poche de *Comme le feu mêlé d'aromates* que m'a demandé Michel d'Urance pour *Éléments*), un coup de téléphone m'a appris la mort de Pascal Sevran. C'était un de ses proches, Sébastien Chenu. Celui-ci pensait que j'étais au courant, il voulait m'informer qu'un service religieux serait célébré mardi en l'église Saint-Louis-en-l'Île. Non, j'ignorais que Pascal fût décédé, mais cette mort ne m'a pas surpris, je m'y attendais, tant les nouvelles qui, ces derniers mois, me parvenaient sur sa santé ne cessaient d'empirer.

C'était un de mes lecteurs. Il avait voilà quelques années exprimé le désir de me rencontrer, nous avions sympathisé. Je garderai un souvenir agréable des moments que nous avons passés ensemble, soit tête à tête (à Paris nous étions voisins), soit avec des amis communs, Serge Tamagnot, Jean-Noël Mirande, Philippe Besson, Nathalie Rheims, Jérôme Béglé…

Sa lucidité politique. Les journalistes lui ont reproché d'être versatile, réactionnaire, mais c'est la vie qui est versatile et réactionnaire, nous n'y pouvons rien, c'est ainsi. « Les faits sont têtus. » C'était un esprit libre et un charmant commensal. J'adorais lorsqu'à table, devant une bonne bouteille, il nous racontait Trenet, Ferré, Brel, Barbara…

Je n'oublierai jamais qu'en 1982, alors qu'une cabale politico-policière tentait de me déshonorer, de me détruire[42], et que tant de gens que j'avais eu la naïveté de croire mes amis me tournaient lâchement le dos, je reçus un télégramme affectueux d'encouragement d'un homme que je n'avais jamais rencontré, pour lequel je n'étais rien. Cet homme, c'était Pascal Sevran.

Je gourmande X. qui, au restaurant, s'adresse au serveur sur un ton impérieux, brutal. J'ai reçu une éducation à l'ancienne dont un des principes d'airain est que

nous devons toujours être d'une extrême courtoisie avec les domestiques, les subalternes, les petits, et je suis choqué, malheureux, quand en ma présence l'un de mes proches manque à cette règle.

Samedi, 15 h 30. Je sors d'un entretien de quatre heures avec une étudiante, Sophie Hébert, qui prépare une thèse de doctorat sur les carnets intimes dans la littérature française du XXe siècle, et m'a bombardé de questions précises, parfois formulées dans un vocabulaire très technique (celui de la nouvelle critique issue de Barthes, celui des linguistes d'aujourd'hui) que je ne comprenais pas. J'ai répondu du mieux que j'ai pu. C'est une fille lettrée, vif-argent, et j'ai eu plaisir à notre conversation (qui s'est poursuivie chez Jeff où je l'ai invitée à déjeuner), mais l'effort de concentration m'a fichu mal à la tête et j'ai dû prendre une graine de Zomigoro (la potion miracle qui ne se vend que sur ordonnance). J'espère que la migraine se sera envolée lorsqu'à 17 heures Gilda sonnera à ma porte.

Hier soir, avec Marie-Agnès, amour et délices. Seigneur, comme je l'aime !

La raccompagnant jusque sur le quai du RER, je songeais à la phrase de Rousseau (souvent citée par Montherlant) : « Les sensations ne sont que ce que le cœur les fait être. »

Dimanche 11 mai. Avoir, hier après-midi, couché avec Gilda ne m'a pas empêché, hier soir, de laisser sur les deux répondeurs (celui du fixe et celui du *telefonino*) de Marie-Agnès des messages furibards d'amant jaloux. Quelle inconséquence ! Celle-ci a toutefois sa raison (qui n'est pas une excuse) : après que, rhabillés (« ils se rajustèrent », écrirait Sade), nous sommes, Gilda et moi, sortis à 19 heures, ma jeune amante a enfourché un des vélos municipaux que Bertrand Delanoë met à la disposition de ses administrés pour rentrer chez elle ; quant à moi, j'ai retrouvé les Frank Laganier et leurs jolis enfants devant la fontaine Saint-Michel (où en ce chaud samedi soir grouillait une foule de touristes). Nous avons pris un verre au Saint André, mais Chloé et Colin qui

avaient trotté toute la journée (et qui remettent ça aujourd'hui : le château de Versailles et la tour Eiffel, un programme chargé !) étaient morts de fatigue : c'est donc seul que j'ai dîné aux Ronchons, et trop bu. Quand je suis en aimable compagnie, boire me rend gai ; quand je suis seul, picoler souvent m'assombrit, et quand, de retour dans mon placard, j'ai trouvé un message téléphonique de Marie-Agnès qui m'a convaincu que jusqu'au lendemain soir (où nous dînons avec les Laganier) elle serait avec le gros connard, avec *l'autre*, j'ai, cafardant à mort, pété les plombs et, tel Piquillo à la Périchole, lui ai balancé au bigophone les plus véhéments reproches. Ce matin, dégrisé, un si absurde comportement me remord, mais le mal est fait.

Ce n'est pas un Père de l'Église, c'est un poète libertin (né quarante-trois ans avant Jésus-Christ), Ovide, qui a écrit LA phrase définitive sur la permanence de nos faiblesses, sur la difficulté que nous éprouvons à nous réformer, à nous délivrer de nos défauts : *Video meliora proboque*, *deteriora sequor.*

Lundi 12 mai. Bien que délicieusement fatigué par ma nuit d'amour avec Marie-Agnès, j'ai, lorsqu'elle m'a quitté vers 10 heures, eu l'énergie d'écrire mon texte sur *Comme le feu mêlé d'aromates*, et de le poster.

Il me reste à remplir ma déclaration d'impôts, puis à décider qui, de Gilda ou d'Anastasia, je verrai cet après-midi. Il serait plus sage que je ne visse ni l'une ni l'autre, mais je suis trop jeune pour être sage. On avisera dans quelques années.

Hier, à la cathédrale Saint-Étienne, rue Georges-Bizet, le mariage d'Olga Lossky et de son fiancé (que je voyais pour la première fois), Jean-Jacques Laham. Église archipleine. Je ne l'avais jamais connue aussi bondée. L'homélie du père Boris Bobrinskoy m'a mis mal à l'aise. Trop longue, verbeuse, elle m'a rappelé ce que j'écris dans *Les Passions schismatiques* sur la tendance qu'ont les théologiens orthodoxes, surtout lorsqu'ils parlent de mariage, à se gargariser de mots ; et c'est avec un serrement de cœur que j'ai entendu entonner « Isaïe réjouis-toi ». La plaie est cicatrisée depuis belle lurette, mais, en certaines occasions particulières, elle me fait mal.

Quand, après l'office, je l'ai félicitée, Olga était radieuse ; une joie christique illuminait son joli visage.

J'étais convaincu que Marie-Agnès, exaspérée par mes griefs de la veille, allait me bouder pendant plusieurs jours. Aussi mon cœur a tressailli d'allégresse quand, de retour de l'église, j'ai reçu un sms très amoureux où elle ne faisait aucune allusion à mes reproches téléphoniques, me parlait de notre dîner avec les Frank Laganier. Durant toute la soirée elle a été d'excellente humeur et quand, après le dîner aux Ronchons avec Michelle et Frank, nous nous sommes retrouvés tête à tête, elle s'est montrée amoureuse et passionnée.

Ce matin, pendant l'amour, elle m'a même chuchoté à l'oreille un « Je vous en fais voir » et versé quelques larmichettes, ce qui semble indiquer qu'elle comprend mes scènes de jalousie, les croit justifiées. Cela indique surtout que cette fille adorable m'aime vraiment.

15 h 15. J'ai depuis ce matin mal à la tête (hier soir, mélange d'alcools) et je serais volontiers resté l'après-midi à faire la sieste sur mon lit, dans la pénombre, mais Anastasia a très envie de visiter la foire de Paris dont c'est le dernier jour, elle a même acheté des billets à l'avance, et, désireux de lui faire plaisir, j'ai surmonté migraine et somnolence.

J'écris ceci sur un quai de métro, à la station Pasteur, où nous avons rendez-vous.

Mardi 13. Hier, de retour de la porte de Versailles (où Anastasia et moi nous nous sommes divertis), j'étais mort de fatigue. Je n'en ai pas moins apprécié le dîner chez René Schérer avec Bernadette Perrin, le jeune Jérôme Cormier (qui est en passe de devenir un des meilleurs interprètes français de la musique sacrée indienne, une médaille lui sera remise en 2009 à Bénarès !) et Roland Surzur qui nous a raconté que, lorsque Charles Pasqua voulut au printemps 1987 faire interdire le *Gai Pied* (j'étais à l'Hôtel-Dieu), ayant téléphoné à plusieurs écrivains pour les prier de signer une pétition en faveur du journal, il fut reçu

comme un chien dans un jeu de quilles par Léo Malet qui lui répondit d'une voix bougonne : « Suspendre le *Gai Pied* ! Ce tissu de cochonneries ! Bien fait ! J'espère que le ministre de l'Intérieur y parviendra ! » Cela m'a déçu, car je gardais un bon souvenir de ma rencontre avec Léo Malet (le jour où Maurice Rougemont nous avait photographiés pour *Play-Boy*, Malet déguisé en corsaire, moi en officier du tzar), et me rappelle tristement Jules Renard refusant de signer une lettre ouverte en faveur d'Oscar Wilde[43].

Ce matin, en l'église Saint-Louis-en-l'Île, cérémonie privée réunissant les amis de Pascal Sevran. Philippe Besson a tracé un juste portrait du Pascal que nous avons, lui et moi, connu (celui des dernières années), Alain Delon, au bord des larmes, a lu une page de Pascal sur la mort de son père, nous avons entendu Charles Trenet chanter « Que reste-t-il de nos amours », un jeune prêtre a su trouver les mots pour parler du Christ devant une assemblée composée de « personnalités » des arts et de la politique pour la plupart étrangères à l'Église.

Sortant de chez moi, j'étais tombé sur Alain Paucard qui passait sous mes fenêtres. Nous avons ensemble marché jusqu'à l'église. L'étroitesse de la rue Saint-Louis-en-l'Île, l'absence de parvis expliquent que dès le croisement de la rue des Deux-Ponts nous ayons dû montrer patte blanche à un barrage de police. Le soleil ardent, le ciel bleu, la chaleur, les touristes en tenue estivale formaient un contraste avec cette réalité de *la mort* à laquelle nous allions être dans un instant confrontés.

À l'église, j'ai retrouvé, salué d'autres amis, eux aussi portant le deuil : Jean-Noël Mirande, Serge Tamagnot, Jérôme Béglé, Nathalie Rheims, Benoît Duteurtre, Christophe Girard, Jack Lang, Bertrand Delanoë, Roland Dumas, Paul-Marie Coûteaux, François Gibault et tant d'autres. Une nouvelle fois, j'ai songé à Tacite : le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants.

Vernissage de l'exposition Kiraz au musée Carnavalet. J'ai revu avec plaisir ces jeunes beautés longilignes dont, lorsque j'avais l'âge de Chérubin, les propos lapidaires et désinvoltes participèrent à mon éveil amoureux, m'enseignèrent ce que pensent réellement les filles des hommes avec qui elles couchent.

Mercredi 14. Je bois du petit lait tandis que […] me raconte en riant qu'hier soir, sur le plateau d'une émission de télévision, elle s'est approchée de l'obscure Canadienne qui eut son quart d'heure de célébrité en 1990 lorsqu'elle me prit à partie chez Bernard Pivot à propos de *Mes amours décomposés*, et lui a déclaré avec un sourire :

— Madame, je veux que vous sachiez que je suis la maîtresse de Gabriel Matzneff et qu'il me rend très heureuse.

J'imagine avec jubilation la tronche de cette méchante femme lorsque […], qui (nous avions dîné ensemble avant qu'elle ne parte à la télé) était spécialement élégante, gracieuse, jolie comme un cœur, lui a lancé cette flèche d'Éros.

Appel matinal d'Éléonore qui m'annonce sur un ton triomphal, comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle, qu'elle a jeté mes lettres.

Éléonore serait une conne inculte, cela pourrait se comprendre ; mais c'est une femme intelligente, passionnée de littérature, qui a fait des études très poussées pour travailler dans l'édition, et je n'imagine pas une seconde qu'elle ait pu détruire un manuscrit – car c'est d'un *manuscrit* qu'il s'agit – d'un écrivain avec lequel elle a durant de longues années vécu un amour-passion. Ce serait trop bête, indigne d'elle, indigne de nous.

Si j'étais peintre ou sculpteur, détruirait-elle une aquarelle ou un bronze qu'elle aurait en sa possession ? Ce sont les nazis qui détruisent les manuscrits. Les nazis, les barbares et les imbéciles.

Cela dit, avec un certain type de femmes, qui semblent avoir pris pour devise le « Du passé faisons table rase » de *L'Internationale*, tout est possible, même le pire.

Jeudi 15 mai. Nous avons eu le nez creux, Henri Fabre-Luce et moi, en décidant de faire hier notre traditionnelle promenade de printemps. Déjeuner à la

taverne Henri IV (ai bu un excellent quincy, mangé des fraises du Périgord), puis longue balade sous un chaud soleil, un magnifique ciel bleu, sur des quais de Seine à la langueur déjà estivale. Un précieux moment d'amitié. Quelques heures plus tard, une pluie diluvienne obscurcissait le ciel de Paris, refroidissait l'air. Aujourd'hui, c'eût été beaucoup moins agréable.

Hier soir, dans l'autobus qui me conduisait chez Huguette Pérol où je dînais avec le père Michel Lelong et Philippe de Saint Robert, j'étais assis à côté d'une jeune femme de type asiatique plongée dans un bouquin. Curieux (c'est amusant, savoir ce que les gens lisent), j'ai jeté un coup d'œil : c'était le *Jugurtha* de Salluste ! Cela m'a ravi. Je l'aurais volontiers embrassée.

Mon cher Salluste ! « *Quod si hominibus bonarum rerum tanta cura esset*…[44] » Quel écrivain ! Quel style !

Depuis que j'ai été libéré de la famille et de l'armée, ces deux institutions qui s'imaginaient avoir des droits sur moi et qui, du point de vue de la loi, en avaient effectivement, je n'ai eu en vérité qu'un unique souci : demeurer libre, ne jamais être *contraint* à quoi que ce fût, disposer de mon temps à ma guise, me consacrer à mes passions, à l'*unum necessarium.*

Cette détermination m'a coûté, me coûte cher du point de vue de la respectabilité, des honneurs, de la *réussite sociale.* Néanmoins c'est un choix que je me félicite chaque jour d'avoir fait, que, le cas échéant, je referais sans hésiter. Sans cette liberté absolue, ce refus des faux devoirs, cette victorieuse allergie aux corvées de l'arrivisme, cette indifférence au *status symbol*, je n'écrirais pas les livres que j'écris, je n'aurais pas la vie amoureuse qui est la mienne.

Une fois par an, je suis cependant rejoint par ces devoirs, ces corvées : le jour où, d'un même élan rageur, exaspéré, je fais ma déclaration d'impôts et réponds au questionnaire de l'Agessa[45]. La déclaration d'impôts, passe encore ; mais qu'à mon âge, et étant celui que je suis, je sois encore obligé d'apporter à l'Agessa la preuve que je suis écrivain, que je vis de ma plume, je trouve ça fort

de café. Dans dix ans, à supposer que dans dix ans je sois encore de ce monde, ce sera kif-kif bourricot. Être écrivain, en France, c'est « Marche ou crève » jusqu'à la mort.

Cet après-midi, donc, j'ai planché pour mon Percepteur (la majuscule s'impose) et pour l'Agessa. Grâce à Vénus, une déesse qui m'est toujours propice, à 19 heures la belle Marie-Agnès a sonné à ma porte et dans ses bras j'ai illico oublié cette maudite paperasse. Puis, dîner chez Jeff. À la table voisine, Jean Miot et son fils Grégoire. Avec Miot, plongé dans l'écriture de son livre sur l'histoire de la presse, nous avons parlé [*phrase inachevée*]

— *Le faccio strada, illustrissimo !*

— *Mi casca il naso se…*[46]

— *No, non c'è verso di* : « Il n'y a pas moyen de »…

Vendredi 16 mai. Cette nuit, insomniaque, j'ai allumé la télé. Heureuse inspiration. Sur Raiuno, *La Locandiera* de Goldoni, avec Adriano Celentano dans le rôle du chevalier misogyne Ripafratta. Assurément un film ancien, Celentano n'ayant plus aujourd'hui cette bonne bouille ronde[47]. Les infidélités du cinéaste au texte original de Goldoni auront, je suppose, agacé les puristes, mais moi elles ne m'ont pas outrément gêné. C'est la première fois que je vois *La Locandiera* jouée par une troupe italienne. Je l'avais déjà vue (au Français, je crois) en traduction française, mais c'est tout différent.

Il est 13 heures, je note cela dans une guinguette en plein air du jardin des Tuileries, chez Renard, où, à l'occasion de son anniversaire, Florent Georgesco réunit quelques amis. Mon cadeau est un des rares exemplaires hors commerce sur vélin d'Arches de *Super flumina Babylonis.*

Vendredi, 20 heures. J'attends Gilda, mais elle est fatiguée, elle a ses règles et comme elle n'a pas l'imagination érotique [*phrase inachevée*]

23 h 34. Le coup de sonnette de Gilda a suspendu ma phrase en vol. Je voulais écrire qu'elle est trop narcisse, trop égoïste, pour avoir véritablement envie, à un moment où je ne peux pas lui faire l'amour, de se consacrer à *mon* plaisir. Eh bien, si je l'avais écrit, j'en aurais reçu le démenti car, après que ma jolie babillarde a eu déversé son habituel seau de nouvelles touchant le « milieu littéraire », elle a pris une douche, s'est glissée dans le lit et s'est gentiment appliquée à me rendre heureux. « Gentiment appliquée » est l'expression juste, car si je suis certain que Marie-Agnès, Anastasia, Géraldine aiment le plaisir, aiment l'amour, Gilda en revanche me donne très souvent l'impression de ne se livrer aux galipettes de Vénus que pour m'être agréable et, en pleine action amoureuse, de *penser à autre chose*.

En 2004, lorsque nous devînmes amants, je l'enganymédais régulièrement et elle aimait ça. Après quelques mois elle ne l'a plus voulu, affirmant que ça lui faisait mal, que la dernière fois elle n'avait pas pu s'asseoir pendant quatre mois. « Je n'ai jamais eu mal aux fesses avant vous », m'a-t-elle redit ce soir, et si je note cette phrase cocasse, c'est parce qu'elle ferait un excellent titre pour un roman. Quatre mois, cela me semble exagéré, mais vrai ou faux je m'incline. En amour, j'ai horreur de la coercition, seule me captive la réciprocité, le plaisir de l'autre est à mes yeux aussi important que le mien, et quoique je déplore, surtout lorsqu'elle a ses règles, que Gilda refuse d'être pédiquée, je respecte sa décision. Néanmoins, une amante qui refuse d'être mon ganymède, c'est un peu comme une amante qui refuserait d'être baisée sur la bouche, ou qui refuserait de me sucer, ou qui refuserait de me faire feuille de rose, ou qui refuserait que je la gamahuche. Certes, ce n'est pas très grave, la gamme des cabrioles amoureuses est tant étendue que deux amants de bonne volonté trouvent toujours à se divertir au plume. Il n'en reste pas moins qu'un refus de cet ordre, quel qu'il soit, cela me refroidit.

L'amante idéale à mes yeux est celle qui, au lit, fait *tout* avec enthousiasme, application et lubricité.

Dans *Maîtres et complices*, j'observe qu'un homme avisé, s'il veut être

heureux en amour, doit impérativement enseigner à son amante ou à sa femme cette maxime de mon cher Cioran :

« L'art d'aimer ? C'est savoir joindre à un tempérament de vampire la discrétion d'une anémone. »

Gilda a plein de charmantes qualités, mais au pieu elle n'est pas un vampire et rhabillée elle est le contraire d'une anémone.

Samedi 17 mai. Marie-Agnès me téléphone. Je lui dis que je sors de chez le docteur qui m'a donné une ordonnance pour mon annuel contrôle sanguin : glycémie, calcémie, acide urique, P.S.A., etc.

— Et le test pour le sida ? me demande-t-elle.

— Le H.I.V. ? Oui, cela va de soi. Puisqu'on me fait une prise de sang, autant tout vérifier.

— Moi, je ne fais l'amour qu'avec vous.

— C'est pourquoi tu es en très bonne santé ! ai-je conclu en riant.

Cette dernière remarque de ma belle amante sous-entend que si elle chopait une maladie vénérienne, ce serait nécessairement moi le coupable ; mais c'est aussi une manière délicate de me rappeler que je n'ai pas à souffrir de la place que *l'autre* occupe dans sa vie. Du coup, me voici gai comme un pinson.

Dans la vitrine d'une librairie du boulevard Saint-Germain, quarantième anniversaire oblige, des photos du Paris insurgé de Mai 68. L'une d'elles me fait sourire : celle que Tatiana et moi (qui vivions en Espagne depuis plus de cinq semaines) découvrîmes, ébaubis, en ouvrant le *Correo catalan* à Palafrugell[48], qui montre la rue Gay-Lussac encombrée des cadavres d'automobiles brûlées, renversées. Cette photo, prise quasi à ma porte (je venais de quitter l'hôtel Saint-Simon, d'acheter un grenier rue des Ursulines), m'avait à l'époque beaucoup amusé, car ce fut dans l'espoir d'empêcher les mécontents de dresser des barricades qu'un siècle plus tôt l'imbécile vandale Haussmann éventra le vieux Paris, perça les sinistres rues Gay-Lussac, Monge, Claude-Bernard.

13 h 30. Assis à une terrasse ensoleillée devant des œufs mayonnaise et un ballon de côtes. Sur le trottoir, à la hauteur de ma table, deux poussettes se croisent : dans l'une, un minuscule bébé aux joues roses, dans l'autre, un minuscule vieillard ratatiné. Quel saisissant raccourci !

Hier, Diane est passée chez moi. Elle m'a tenu des propos analogues à ceux que m'a récemment tenus Éléonore : qu'elle n'a pas eu une réelle importance dans ma vie, que je ne l'ai pas aimée comme j'ai aimé Francesca ou Marie-Élisabeth…

C'est curieux, cette manie qu'ont certaines jeunes femmes de se sous-estimer, de se déprécier. Diane, Éléonore furent des rencontres essentielles et, si elles avaient une meilleure mémoire, si elles n'étaient pas infectées par cette maladie spécifiquement féminine qu'est la réécriture, la réduction du passé, elles n'en douteraient pas une seconde.

Si Diane et Éléonore ont oublié les moments paroxystiques, paradisiaques que nous avons vécus ensemble, la passion qui nous a unis, tant pis pour elles. Cela n'a d'ailleurs aucune importance : l'écrivain, ce n'est pas elles, c'est moi ; le scribe de nos amours, ce n'est pas elles, c'est moi. Qu'elles minimisent, qu'elles noircissent, qu'elles nient, qu'elles grattent, on s'en fout. Moi, je me souviens de tout, et au cas où ma mémoire flancherait, j'écris tout.

Quels que soient les malencontres éprouvés par le poète au cours de sa vie terrestre, c'est lui qui a le dernier mot. Mettez-vous bien ça dans vos jolies caboches, mesdemoiselles les oublieuses.

Dimanche soir. Je dîne, seul, à L'Écluse, quai des Grands-Augustins. J'ai besoin de boire un bon vin pour me calmer. J'ai toujours été un étourdi, mais ça empire, je perds tout (sauf ma tête, pour l'instant, mais cela ne saurait tarder), je me suis rendu compte (j'étais en train de boucler mon sac) 1. que mon compte courant est en rouge, 2. que j'ai égaré un papier de la banque, très important. À

la veille de partir pour l'Italie ! *Che sbadato !*

Au demeurant, je m'en fous.

Hier, après les vigiles à Saint-Victor (où les fidèles étaient moins nombreux que les choristes !), Anastasia m'a invité à dîner au Virgule, un restaurant de la rue Véronèse que Gilles Pudlowski ne manque jamais de louanger.

Éloge mérité, c'était excellent. En outre, l'atmosphère était fort amusante : à part nous, il n'y avait que des jeunes mères encombrées de bébés et de poussettes. Le restaurant ressemblait à un garage de poussettes, à une nurserie !

« Ces bébés sont mes futurs lecteurs », ai-je dit à Anastasia, mais il faudra qu'ils me découvrent par eux-mêmes lorsqu'ils auront quinze ans, car leurs mamans n'avaient pas des têtes à avoir mes livres dans leur bibliothèque ; elles avaient plutôt des têtes à voter Ségolène Royal (*horresco referens !*).

Ce soir, à 19 h 30, j'ai jeté un coup d'œil aux informations. L'ouragan qui a désolé la Birmanie, le séisme qui a fait des dizaines de milliers de morts en Chine, ça compte pour du beurre : le gros titre, l'événement sur quoi dès l'ouverture la journaliste s'est étendue pendant au moins dix minutes, c'est la victoire de l'équipe de Lyon dans je ne sais quel match de football.

Je n'ai pas résisté au plaisir de téléphoner à Frank Laganier (aussi peu amateur de ballon que moi) et le féliciter de la victoire de sa ville. Pour Lyon, hip hip hip ! hourra !

Après le foot, la speakerine (qui, elle aussi, doit aimer la quakeresse Royal) a pris un air sévère pour annoncer aux téléspectateurs qu'un pédophile français (mais qui porte un nom russe, ce qui aggrave son cas), réfugié au Venezuela, avait été extradé à Paris et dormait désormais en prison. Information essentielle qui aura, n'en doutons pas, rempli d'allégresse toutes les belles âmes engagées dans la croisade contre les pervers, les métèques et le vice.

Pauvre Léonide Kameneff ! Dans les années 70, je l'ai bien connu, un type épatant, et j'ai connu aussi plusieurs jeunes garçons qui avaient séjourné sur son bateau : tous en gardaient un souvenir heureux, en parlaient avec enthousiasme.

Et voici qu'aujourd'hui… Mais je préfère ne pas en écrire davantage. Sur ce thème des moins de seize ans, le monde est devenu fou. Fou de *bêtise.* Les conneries que je lis et entends sur le sujet depuis que le nouvel ordre moral s'est impatronisé sur la planète [*phrase inachevée*]

19 mai. Dans un salon de l'aéroport de Roissy, je feuillette *Le Parisien.* Aussitôt je tombe sur une crétinerie. Naguère, on disait simplement « les aveugles » ; puis on a dit « les malvoyants » ; j'apprends aujourd'hui qu'on dit désormais « les déficients visuels » (*sic !!!*). Il est vrai que je lis ça dans le supplément « Val-de-Marne » du *Parisien.* Cette ahurissante, grotesque façon de s'exprimer n'est peut-être pas encore parvenue jusqu'au quartier Latin ; mais au train où va le décervelage de mes contemporains, cela ne saurait tarder.

12 h 35. Le luxe, quoi qu'en dise Sénèque, facilite l'existence. Ainsi, dans un aéroport, ne faire la queue ni à l'enregistrement ni au contrôle des bagages, disposer ensuite d'un confortable salon où se reposer, se rafraîchir, puis, à bord, avoir de la place pour étaler ses jambes, ne pas être à l'étroit, être chouchouté par les hôtesses, c'est fort agréable ; cela aide à continuer d'avoir envie de prendre l'avion. Mon compte bancaire est en rouge, mais je ne regrette pas d'avoir, une nouvelle fois, décidé de voyager en classe Affaires, ab-so-lu-ment-pas.

Hier, bavardant au téléphone, nous observions, Claude-Michel Cluny et moi, que le tourisme de masse est en train d'assassiner la planète. Voilà des années que j'en suis convaincu et que je l'écris, mais je suis bien aise qu'un homme aussi intelligent et lucide que Claude-Michel pense comme moi sur ce point.

Il y a les troupeaux d'imbéciles qu'il faut supporter dans les aéroports, dans les hôtels, dans les musées, sur les plages ; il y a aussi la répugnance à retourner dans des lieux qui furent des paradis et qui à l'évidence ont cessé de l'être. Claude-Michel ne voyage plus par crainte de gâcher ses beaux souvenirs. Je n'en suis pas là, je continue de voyager, mais en ce qui regarde, par exemple, l'Asie

je suis presque dans les mêmes sentiments que lui ; j’ai peur d’être *exaspéré* par ce que sont devenues des villes naguère enchanteresses telles que Colombo, Manille ou Bangkok. Pas *déçu*, car je n’en ai rien à cirer, j’ai une vie très agréable ailleurs, je n’ai pas besoin de l’Asie pour être heureux, mais, tout simplement, *exaspéré*.

Se dire : « Avoir fait douze mille kilomètres pour *ça* ! »

C’est le risque.

Hier après-midi, Anastasia m’a donné un plaisir extrême. Aucune masseuse de Bangkok, aucun michetonneur de Manille ou de Colombo n’aurait pu m’en donner davantage. Dans ces conditions, pourquoi ne pas rester chez soi ? Il y a de la ringardise (j’ai écrit sur ce thème quelques lignes définitives dans *Les Passions schismatiques*) à ne pas être capable d’avoir une vie amoureuse enthousiasmante dans son pays, à être contraint à l’exotisme pour tirer son coup. Ce que l’on appelle aujourd’hui (en fronçant les sourcils) le « tourisme sexuel » est toujours un tourisme de ratés, de pauvres types.

Avec, cela va de soi, de notables exceptions : ni Byron, ni Gide, ni Montherlant n’étaient des pauvres types. 811 et moi nous ne le sommes pas davantage lorsque nous faisons des galipettes en Orient avec le jeune Nelson ou le jeune Lito. En réalité, c’est le grand nombre qui pourrit tout. Le libertinage, dès qu’il cesse d’être aristocratique, réservé à un petit nombre d’hommes, dès qu’il se démocratise, c’est la fin des haricots.

Le mal, c’est la promiscuité.

15 h 30. Le taxi aquatique passe sous les fenêtres de Nietzsche, aux Fondamenta Nuove !

19 h 30. Il pleut sur Venise et c’est dans une *betolla* du campo della Guerra, à deux pas de mon logis, que je dîne. En fait, même s’il ne pleuvait pas, je n’aurais pas eu le courage d’aller plus loin, car je suis mort de fatigue. Ce matin, je me suis levé très tôt et cet après-midi, dès mon arrivée, je me suis mis au travail. J’ai

tapé la fin du premier trimestre 2007, j’ai commencé le deuxième. À présent, mes yeux clignotent, d’où ma décision de sortir, de prendre l’air, de me taper la cloche.

Le taxi aquatique m’a porté de l’aéroport au campo della Guerra avec une célérité admirable. D’autant plus admirable qu’il a emprunté un tas de canaux (nous sommes passés sous les fenêtres de Nietzsche, sous celles de l’appartement situé face au Colleone où en 2005 j’ai écrit plusieurs chapitres de *Voici venir le Fiancé*, sous celles de la Querini Stampalia), ce qui m’a fait plaisir, car voilà des années que, laissant les gondoles aux touristes japonais, je n’ai plus l’occasion d’y voguer.

Que la camorra ait sa part de culpabilité dans le drame des ordures qui envahissent les rues de Naples, c’est clair ; mais il ne faut pas que les péchés de la malavita fassent oublier la coupable impéritie de l’État, de l’administration régionale. C’est vrai à Naples, c’est vrai partout, chaque fois que l’État ne remplit pas son rôle tutélaire, social. Aujourd’hui, je vois ça à Naples ; hier, je l’ai vu à Manille. On l’a vu à Moscou lors de l’écroulement du pouvoir soviétique. La mafia s’engouffre là où l’État est absent, oublieux de son unique devoir qui, comme l’écrit Bossuet, est de rendre le peuple heureux. Unique devoir et aussi unique justification : s’il en est incapable, alors, vive l’anarchie !

Mardi 20 mai. Tamara, vingt-quatre ans, étudiante au Conservatoire et à l’Université, habite à soixante-dix kilomètres de Venise. Elle vient chaque jour en train.

— Je ne pourrais pas vivre à Venise, il y a trop de touristes.

Ce n’est pas, dans sa bouche, un signe de xénophobie ; c’est une simple constatation.

Nous avions rendez-vous campo Santo Stefano. Du campo della Guerra au campo Santo Stefano, c’est-à-dire durant dix minutes de marche dans le sestiere de San Marco, fendant en maugréant une foule compacte (à 14 h 30), je n’ai

entendu parler que français, amerloque, russe ou chinois. Ce n’est qu’en arrivant au campo Santo Stefano que, m’asseyant sur un banc, je me suis retrouvé au milieu de lycéens vénitiens.

Et nous sommes un 20 mai, après les fêtes de Pâques et le week-end de la Pentecôte, en dehors de la saison touristique ! Que sera-ce cet été, pendant les grandes vacances ! Un cauchemar.

La Carta Venezia que, dans *Mamma, li Turchi !*, Nathalie et le hiéromoine Guérassime sont si heureux de posséder, car elle les fait se sentir de vrais Vénitiens a, *ahimé !*, vécu. Elle est remplacée par un truc électronique baptisé Imob (et vous êtes, Dieu sait pourquoi, priés de prononcer *Aïmob*, à l’américaine), quel ennui !

Patienza, ce n’est qu’un nouvel élément charmant de mon existence qui disparaît, après tant d’autres : une progressive préparation à cette disparition finale que sera la mort, somme toute.

« Les cercueils n’ont pas de poches », dit un proverbe. Pour monter sur la barque de Charon, je n’aurai pas besoin de ma Carta Venezia.

Inattendu message de Maud, envoyé le 21 mai à 22 h 27 :

« Je ne compte pas tout ce qui me fait penser à toi, à nous, à notre amour, à notre passion qui m’a dévoré le cœur. »

Ces mots m’émeuvent, et d’autant plus que je les lis à Venise, où nous avons été ensemble si heureux.

Elle a rompu en 2001, nous sommes en 2008 et elle se souvient de *tout*. Quelle fille merveilleuse ! En vérité, un oiseau rare, rarissime, parmi la basse-cour des volatiles sans mémoire.

Pour une épigraphe à *Carnets noirs 2007-2008* :

Voici venir le Fiancé : le passage où Nathalie boit un prosecco à la terrasse du Florian.

Jeudi 22 mai. Je suis si bien dans le bel appartement de Nathalie [Rheims], j'y travaille si tranquillement, je dois presque me faire violence pour en sortir.

Je suis assis sur un banc du campo Santo Stefano, juste en face de l'appartement que nous avions loué (en 2000 ?), Véronique et moi. J'ai, comme les jours précédents, rendez-vous avec Tamara, c'est pourquoi je suis là. Sinon, je ne serais pas sorti à 14 h 45, la pire des heures, celle où des troupeaux d'abrutis en marcel et en short, souvent sac au dos, encombrent les rues étroites du sestiere San Marco.

Je travaille si bien que j'aurai sans doute achevé de dactylographier l'année 2007 *avant* l'arrivée, le 29 mai, de Marie-Agnès.

19 h 45, dans un restaurant, Da Carletto, proche Santa Maria Formosa, où, ayant faim, je suis entré un peu par hasard. J'avais la flemme de traverser Venise pour me rendre au Vini da Gigio ou au Al Fontego.

Cet après-midi, sympathique promenade avec la jeune Tamara dans une Venise où brille enfin le soleil et souffle un frais *venticello* propice à la marche. Nous sommes allés jusqu'à la piazza di Roma où, à l'ACTV, j'ai retiré le *modulo* qui demain, au Tronchetto, me permettra de troquer ma vieille Carta Venezia contre l'Imob.

Heureux de me balader avec une jolie fille, heureux de parler italien.

Roberto Saviano, l'auteur d'un roman à succès sur la camorra, *Gomorra*, dont on a tiré un film qui vient d'être accueilli avec chaleur au festival de Cannes, souhaitait louer un appartement au Vomero, quartier chic de Naples, une sorte de Neuilly-sur-Seine parthénopéen (où, pour ma part, je détesterais habiter, tant c'est froid, ennuyeux, excentré). Eh bien, aucun propriétaire ne l'accepte comme locataire. Pour ces bourgeois, riches mais trouillards, l'écrivain Saviano est un indésirable dont la présence risquerait de leur faire du tort.

C'est la même Naples *per bene* qui a, hier, applaudi les propos musclés que

Silvio Berlusconi, lors du premier conseil des ministres, a tenus contre la criminalité organisée. Applaudir, ça ne mange pas de pain, mais lorsqu'il s'agit de mettre les mains à la pâte, c'est un *fuggi fuggi* général. Au lieu de corroborer les efforts de l'État, les nantis baissent la tête et payent le *pizzo* à la mafia.

Naples devrait être fière de Saviano et elle le traite comme un pestiféré.

Vendredi 23 mai, 9 h 30, je suis sur un vaporetto de la ligne 2 qui, de San Zaccaria, me porte au Tronchetto. Je lis mon horoscope dans *Il Gazzettino* :

« *Soffiate sul fuoco della buona sorte ! Il venticello che arriva dall'arioso Gemelli, dove entra domani anche Venere, vi aiuta a tenere sempre viva e alta la fiamma della passione e della realizzazione professionale*[49]. »

Voilà qui est de bon augure, *per Baccho !*

11 h 10. À la terrasse ombragée du Florian, je bois un prosecco pour fêter mon Imob *nuovo di zecca* qui, valide jusqu'en 2011, ressemble beaucoup à la Carta Venezia. Tout s'est très bien passé, je suis resté moins d'une demi-heure dans les bureaux de l'ACTV, grâce à l'efficace des deux aimables jeunes femmes qui ont traité mon cas. N'en déplaise à Béchu, le pire n'est donc pas toujours certain.

L'orchestre joue des airs guillerets, l'air est doux, des Japonais photographient inlassablement les pigeons qui, depuis qu'il est interdit de leur donner à manger, ont plutôt mauvaise mine, les pauvres.

Il y a seize ans, jour pour jour, la malavita assassinait le juge Giovanni Falcone.

L'Italie de M. Berlusconi veut, à son tour, avoir ses centrales atomiques. Elle a raison. Je ne vois pas pourquoi l'Iran de M. Ahmadinejad serait le seul à s'en doter.

À chacun sa bombe. Si le Pakistan et Israël, deux États jeunets (inventés par les grandes puissances l'un en 1947, l'autre en 1948), y ont droit, a fortiori deux vieux pays tels que la Perse et l'Italie.

Boum ! Quand la planète fera boum ! Paraphrasant saint Augustin, on pourrait dire que plus vite la planète sautera, plus vite s'instaurera la Cité de Dieu.

Hier soir, à la télévision, les milliers d'adolescents et de très jeunes gens venus de l'entière Italie à Palerme pour y rendre hommage au juge Falcone et exprimer leur volonté de lutter contre la mafia. Spectacle fort émouvant. Quant à l'efficacité de ce genre de *radunata* (dont, me semble-t-il, les Italiens sont plus friands que nous), je demeure sceptique. Toutefois, l'efficacité ne doit pas être l'alpha et l'oméga de nos préoccupations, de nos actes. Le charme tout spécial des gestes gratuits et des causes perdues, ce n'est certes pas moi, le spécialiste de ces choses, qui le nierai.

Samedi 24, 13 h 10. Sous mes fenêtres grouille un conglomérat [*phrase inachevée*]

Intontito, rincoglionito : hébété, ramollo, abruti.
— *Ho l'abbiocco* : j'ai envie de piquer un roupillon (après un bon déjeuner).

Dimanche 25 mai. Réveillé de bonne heure, comme chaque matin, je sors et, pour la première fois depuis mon arrivée, je fais une grande promenade dans les rues désertes, des rues où les hordes de touristes ne sont pas encore lâchées ; puis, sur un vaporetto, vide lui aussi, je fais un joli tour. Le ciel est voilé de nuages blancs, l'air est tiède, il fera beau.

Dans *Il Gazzettino*, je lis un article sur *Il Divo* de Paolo Sorrentino, un film bien accueilli à Cannes : un portrait sans complaisance, « *per niente affettuoso* », du sénateur Giulio Andreotti. Celui-ci, interrogé sur ce qu'il pensait de ce film, a répondu : « Ce n'est certes pas un panégyrique, mais de son vivant, les panégyriques, mieux vaut n'en pas avoir. »

Spirituelle remarque qui s'applique aux artistes avec plus de justesse encore qu'aux politiciens. J'ai toujours pensé que, pour un écrivain, les couronnes qui

tiennent le plus solidement sur la tête sont les couronnes posthumes. Sur terre, la seule couronne qui vaudrait d'être portée, c'est la couronne d'épines, mais celle-ci, Quelqu'un se l'est déjà appropriée…

10 heures, place Saint-Marc. Grand rassemblement de parachutistes. Beaucoup de monde, mais – ce qui est rare en ce lieu et d'autant plus appréciable – une foule composée pour l'essentiel d'Italiens venus en famille applaudir leurs soldats. Autour de moi on ne parle ni amerloque ni français, une vraie bénédiction.

Le maire, Massimo Cacciari, une brochette de généraux – dont le général de parachutistes Giuseppe Palumbo, quatre-vingt-treize balais et toujours bon pied bon œil –, des drapeaux à foison, des médailles comme s'il en pleuvait, l'hymne national joué trois fois par la fanfare militaire et chanté par l'assistance, dont bibi, car j'en connais les paroles par cœur (de la première strophe, s'entend, comme je connais celles de la première strophe du *Bayang Inirang*, l'hymne national philippin).

À la liste déjà longue de mes défauts que la presse littéraire dresse depuis tant d'années avec une vigilance toute flicarde, il faudra ajouter celui-ci, impardonnable : aime la musique militaire.

À cette nuance près que les paroles de l'hymne philippin n'ont rien de militaire, elles sont tendres, bucoliques.

11 h 27, au Harry's Bar, où je bois un prosecco et mange des croquettes de poulet. Le *telefonino* couine : c'est un sms qu'Anastasia m'écrit… du Japon.

L'ai-je noté ? Depuis que le sympathique Cipriani, qui a pour les États-Unis un faible aussi prononcé que celui qu'ont les présidents Berlusconi et Sarkozy, a mis à l'entrée du Harry's un écriteau avertissant les touristes américains que, vu la chute du dollar, il leur fait une ristourne (*lo sconto* qui jusqu'alors était réservé aux vieux habitués tels que moi), le bar, envahi d'indigènes d'outre-Atlantique, est devenu très bruyant. C'est à souhaiter que l'euro se casse la gueule et que le

dollar remonte en flèche.

La supériorité des touristes américains sur les touristes français, c'est que je ne pige rien à ce qu'ils disent. La bêtise de leurs propos ne peut donc assombrir ma bonne humeur, quelle tranquillité !

17 h 20, au campo San Barnaba, où j'ai rendez-vous avec la jeune Tamara.

Bon après-midi de travail. Le quatrième trimestre 2007 est achevé d'être tapé. Il me reste encore un fragment du mois de septembre, puis, me semble-t-il, ce sera terminé.

Je devrai encore relire soigneusement le tout, corriger les coquilles, les fautes d'orthographe, ajouter quelques notes en bas de page.

Rarement dactylographier mes carnets noirs m'aura tant amusé, stimulé.

Appropinquarsi : « s'approcher, se rapprocher ».

Appropinquiamoci.

Lundi 26 mai. C'est à regret qu'hier, après avoir bu une orange pressée avec Tamara, je n'ai pas assisté, Ca' Rezzonico, au concert Beethoven donné par un orchestre où joue son fiancé, Nicolay, mais j'y ai renoncé pour les mêmes raisons que je ne suis pas encore allé voir *Gomorra*, qui se donne au Giorgone[50].

Beethoven et Matteo Garrone, c'est important, mais ce qui est en cet instant plus important que leur travail, c'est le mien. Je suis ici pour travailler, non pour applaudir le travail des autres, si vive en soit mon envie.

Je suis donc retourné à ma vie studieuse, monacale, et ai travaillé jusqu'à une heure avancée de la nuit, dînant sur le pouce d'un morceau de saucisson et d'un verre de vin.

À midi, j'avais déjeuné d'un verre de prosecco et de deux croquettes de poulet au Harry's Bar.

Je me suis mis au régime, par solidarité peut-être avec les stupides pigeons qui font caca partout, ces stupides pigeons presque aussi stupides que les touristes

qui leur donnent à manger. J'ai horreur de ces volatiles, mais ils me font pitié depuis que les marchands ambulants de la place Saint-Marc n'ont précisément plus le droit de vendre des graines pour les nourrir.

Déjà, en 1997 ou 1998, nous avions, Véronique et moi, lu un arrêté municipal de ce genre dans le *Gazzettino*, mais il n'avait jamais été appliqué. Depuis quelques jours, il l'est, et les pigeons vénitiens, hier gras et prospères, font aujourd'hui peine à voir, se traînent lamentablement sur les pavés, semblent n'avoir même plus la force de voler.

Entre permettre aux pigeons de ronger les statues, les monuments, les stores avec leur merde acide et les laisser mourir de faim, il y a une marge. Ne serait-il pas possible de les prendre dans des filets et de les relâcher dans une campagne, dans un bois ? À Paris, lorsque j'étais enfant, on a fait quelque chose de ce genre avec les pigeons de la place de l'Étoile. Que saint Byron et saint Schopenhauer, comme moi Vénitiens d'adoption, et plus affectionnés aux animaux que je ne le suis, inspirent notre bon maire, Massimo Cacciari, lui envoient une idée salvatrice – sur les ailes d'une colombe, cela va de soi.

Fare una figura grama.
È un poregramo : *è un poveretto.*
Gramo : « triste, dolent ».
Il mondo gramo : « l'enfer ».
Sono pasciuto ! : « J'ai le ventre plein, je suis rassasié, je cale ! »

En Italie, ces derniers temps, la mode est de publier ce que gagnent les politiciens, les fonctionnaires, les artistes, les intellectuels. La presse écrite est friande de ce genre d'informations. Chaque fois que je tombe sur une de ces listes et la lis en diagonale, je suis frappé par le fait que tous ces gens gagnent plus d'argent que moi, et même, souvent, *beaucoup* plus.

Le grand public se figure volontiers qu'un homme connu est nécessairement un homme riche ou, à tout le moins, un homme qui gagne bien sa vie. Foutaises.

C'est vrai, je ne suis pas très doué pour gagner du fric ; en revanche, dans l'art de le dépenser, j'excelle.

27 mai, 7 h 10. Réveillé très tôt (5 h 45), après une bonne nuit de sommeil, je me suis levé et, ma toilette faite, je suis sorti pour jouir de cette lumineuse matinée (le ciel est bleu, le soleil déjà chaud), me promener dans une Venise encore déserte. En vérité, à la belle saison, que je sois à Manille, à Paris ou à Venise, ce sont pour moi les meilleures heures de la journée, je me sens plein d'énergie créatrice, de joie de vivre. *Le ore del mattino hanno l'oro in bocca*[51], il n'y a pas de proverbe avec lequel je me sente plus en accord.

12 h 55. Depuis 10 heures, je travaille à la bibliothèque de la Querini Stampalia, un des endroits de Venise où je me sens le plus heureux.

Quel effet cela fait-il à un peintre de se retrouver dans un lieu qu'il a précédemment fixé sur une toile ? Il faudra que je pose la question à Pierre Boncompain ou à Yujiro Otsuki. Pour moi, mettre mes pas dans les pas de mes personnages, être assis à la table où dans *Mamma, li Turchi !* j'imagine le hiéromoine Guérassime écrivant sa thèse de doctorat, je trouve cela amusant et bizarre. Il en a toujours été ainsi : à la piscine Deligny après *L'Archimandrite*, au Harrison Plaza et au Rizal Park après *Ivre du vin perdu*…

Une sorte de dédoublement, comme si j'étais au même instant acteur et spectateur, sur scène et dans la salle, vivant et me regardant vivre…

La lecture des journaux italiens est toujours instructive : si, ce matin, je n'avais pas lu *Libero*, j'ignorerais qu'est mort aux États-Unis, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, un milliardaire nommé Simplot. C'était le roi de la pomme de terre surgelée.

Si, au lieu d'écrire des livres, j'avais surgelé des patates, aujourd'hui je serais milliardaire.

15 h 40. Sur les vaporetti, la foule, la bousculade, sauf sur ceux de la ligne 3, créée récemment, réservée aux heureux possesseurs de l'Imob (ex-Carta Venezia). Cette ligne, les Vénitiens – surtout les personnes âgées – la réclamaient depuis des années. Au palais Grassi se tient l'exposition sur Rome et les Barbares, mais à Venise les Barbares sont partout, notamment sur les vaporetti, et quand ils ont réussi à poser leur gros cul, ils ne cèdent pas leur place aux vieilles dames, condamnées à rester debout. D'où l'utilité de la ligne 3.

20 h 30, au Harry's Bar. J'ai si bien travaillé aujourd'hui, je m'offre un balthazar intime. Je m'apprête à dîner tête à tête avec une bouteille de Tormaresca, un *corposo* vin rouge de la région de Salento qui accompagnera un carpaccio de thon aux artichauts, un risotto printanier, un poulet aux petits pois frais et des fruits rouges.

Le poulet aux petits pois ! Un plat qui jadis, chez Lipp, était inscrit au menu chaque jeudi et qui, Dieu sait pourquoi, a disparu. Il faudra que je suggère à Claude Guittard de le ressusciter.

21 h 15. Dans cette salle à manger du premier étage, je suis entouré d'Américains, à l'évidence richissimes, plutôt vulgaires (leur façon, alors qu'ils ne se connaissaient pas il y a dix minutes, de se parler de table à table, leurs voix fortes, leurs gros rires), mais leur présence ne m'empêche pas de jouir de ce très bon dîner, de ce moment de perfection exquise.

Tandis que je savourais mes petits pois frais, le vieux Cipriani est venu me saluer. Nous avons évoqué le Harry's Bar de *una volta*, celui que j'ai connu dès 1962, quatre ans avant le désastreux *alluvione*[52] qui allait, de manière si profonde, irrémédiable, modifier le visage de la cité.

J'aimerais que mes livres aident de futurs jeunes lecteurs à se pénétrer de la conviction que même dans notre monde fliqué, uniformisé, où la singularité est de moins en moins admise, il existe une réelle possibilité d'être un esprit libre, d'avoir une existence hors norme, au nez et à la barbe des professeurs de morale

et des sycophantes. Pour cela, il faut la santé, le courage, l’indifférence souveraine au qu’en-dira-t-on, la foi en sa bonne étoile et – *last but not least* – comprendre que la félicité ne réside pas dans la possession mais dans la dépossession, que pour être heureux nous devons sans cesse nous dépouiller, nous alléger.

La société nous piège en nous infusant des goûts de propriétaire, en nous faisant croire que réussir, c’est posséder : *ma* femme, *mon* appartement, *mon* chien, *mes* enfants, *mon* automobile, *ma* maison de campagne, *mon* yacht, *mon* jet privé.

C’est le contraire qui est vrai. Nous avons besoin de très peu de chose pour être heureux, pour être libre.

Si je m’étais laissé enchaîner par les biens que la société prétend qu’il est nécessaire d’acquérir, je n’aurais pas la vie amoureuse qui est la mienne, je n’écrirais pas les livres que j’écris, je ne jouirais pas de cette libre disposition de mon temps qui est à mes yeux le vrai jardin des Hespérides.

Cela dit, aux yeux de l’honorable société (yeux assurément aussi lucides que les miens), je ne suis qu’un *outsider*, un énergumène perdu de mœurs, un indésirable ; et, aux yeux des mères (qui constituent une part importante de l’honorable société), une catastrophe ambulante.

Qui est dans le vrai ? Eux, sans doute, mais peu importe. Je persiste et je signe.

28 mai. Chaque matin, lorsque Nelly vient me préparer le petit déjeuner et faire le ménage, nous bavardons. Elle aime à discuter et moi j’aime sa vivacité, son humour populaire, son charmant accent vénitien. Elle évoque souvent son mari, ses deux fils, et à la manière dont elle parle de ceux-ci je pensais à des gamins de treize, quatorze ans. Je n’ai compris qu’aujourd’hui (à propos de la Carta Venezia, de l’Imob qui dans la poche de ses rejetons se démagnétise illico) qu’il s’agit de deux grands gaillards de vingt-quatre et vingt-huit ans, des chéris de leur maman qui la regardent travailler et n’en foutent pas une rame !

Jeudi 29 mai. Dans la série télévisée de Raiuno, *Un medico in famiglia*, outre Giulio Scarpati, excellent acteur que j'eus une fois l'occasion d'applaudir au théâtre, à Venise, où il interprétait le rôle du prince Mychkine dans *L'Idiot*, il y avait une jeune actrice, Claudia Pandolfi, que je trouvais très belle, désirable, pulpeuse, rayonnante de santé : un fruit à la peau gorgée de soleil, sensuellement veloutée. *Cristo Santo !* Cette semaine, sur Canale 5, je l'ai revue dans *I Liceali*, et j'ai eu un choc, tant son visage s'est creusé, métamorphosé. Certes, c'est encore une jolie femme, mais marquée par la vie, ayant perdu la fraîcheur et la luminosité qui dans *Un medico in famiglia* me charmaient tant. Et cependant, *Un medico in famiglia*, c'était hier. Je n'ai pas les dates précises en tête, mais je parierais que cela remonte à moins de dix ans, à la fin des années 90. Cela m'a vivement impressionné.

Les hommes, eux, ne vieillissent pas si vite. En ce moment, sur Raiuno, Giulio Scarpati joue le rôle d'un prêtre, Don Zeno ; il n'a quasi pas changé.

Marie-Agnès arrive aujourd'hui. Dans une heure je partirai la chercher à l'aéroport Marco Polo. Je suis impatient de revoir son doux visage qui, lui, contrairement à celui de la Pandolfi, me fascine, me captive toujours autant.

10 h 55, je me pose au Harry's Bar – agréable fraîcheur, dehors l'air est déjà très chaud – avant de prendre à 11 h 30 le vaporetto pour Marco Polo.

Je me sens printanier, heureux de vivre, je pète le feu, comme très souvent le matin lorsqu'il fait beau. C'est l'après-midi que parfois je fléchis, j'ai un coup de barre, « *ho l'abbiocco* », dirait la jeune Tamara.

Hier, dans un sms à Véronique, je faisais l'éloge de la ligne 3 où l'on est délivré des troupeaux touristiques et parlais d'une nouvelle station, San Felice, qui lui est réservée.

Eh bien, lisant le *Corriere del Veneto* en sirotant une orange pressée, je tombe sur ce titre :

« *Linea 3, ACTV pensa già di tagliarla*[53]. »

Le professeur Dulaurier en reste baba.

Appeler Pierre Duroisin, écrire à René Schérer.

La *patria potestà*[54] vient d'être, à Rome, retirée à d'infortunés parents qui, leur bébé étant né sans reins, sans urètre et avec des malformations pulmonaires, voulaient le délivrer d'une vie qui ne pourrait être qu'un enfer. Les médecins de l'hôpital, eux, favorables à l'acharnement thérapeutique, ont décidé de garder l'enfant animé, de le « sauver » coûte que coûte.

Cela me semble monstrueux, mais j'ai sur le suicide, l'euthanasie, le sens de la vie, des positions épicuriennes et stoïciennes qui sont aux antipodes de celles de la société de quakers qui est la nôtre. Je n'ai pas voix au chapitre.

Il n'y a pas que l'euthanasie. Dans ce même numéro du *Corriere*, je lis l'article d'une critique d'art, Francesca Bonazzoli, sur une exposition d'œuvres du Corrège à la galerie Borghese de Rome. Cette Mme Bonazzoli observe que l'érotisme du Corrège s'adresse aux moins de seize ans, *ai fanciulli e alle fanciulle*, « ce qu'aujourd'hui nous tenons pour une maladie, mais qui était naturel dans le monde classique admiré des Renaissants ».

Une maladie !

À propos des Amerloques et autres Français en culottes courtes qui continuent d'être interdits au Harry's Bar, je songe à l'interview donnée à *Grazia* par Gianni Versace l'été 1997 (j'en parle dans *Boulevard Saint-Germain*) où, habitant alors aux États-Unis, le très chic couturier disait le plaisir qu'il éprouvait à se promener en short. Cela m'avait surpris dans la bouche d'un homme dont le métier consistait à fabriquer des costards et des pantalons longs qu'il vendait extrêmement cher. Peut-être fut-ce cette phrase malheureuse qui attira sur lui la colère des dieux[55].

Vendredi 30 mai. Ce que j'écris de l'assassinat de Venise par le tourisme de

masse, ce n'est pas la fantaisie d'un esthète ronchon ; c'est la stricte vérité, et les articles sur ce triste thème qui quasi chaque jour, signés de plumes diverses, paraissent dans la presse locale, en témoignent d'abondance.

Ce matin, au *Gazzettino*, long article pessimiste, catastrophé, de Roberta Brunetti sur les célèbres boutiques d'orfèvres, de bijoutiers proche le pont du Rialto (sotoportego dei Oresi) qui sont étouffés, contraints de fermer leurs portes, par la prolifération des baraques où l'on vend de la quincaillerie pour touristes, ce tourisme bas de gamme que la journaliste décrit avec dégoût comme un fleuve qui envahit, asphyxie les rues de Venise, *la solita fiumana*.

C'est vrai, il y a les orfèvres réduits à la faillite, mais il y a aussi, je le disais ce matin à Marie-Agnès, les commerçants vénitiens qui, attirés par l'appât du gain, par la manne du tourisme *mordi e fuggi*, ont de leur propre chef, sans que personne les y obligeât, renoncé à être marchands de fruits et légumes, charcutiers, bouchers, électriciens, plombiers, tapissiers, pour se transformer en marchands de fringues et de faux masques vénitiens fabriqués à Taiwan ; les Vénitiens auteurs et complices actifs de la dégradation de leur ville.

Je me souviens d'avoir lu jadis un très sévère article d'Indro Montanelli sur ce thème[56] ; et encore Montanelli, lorsqu'il évoquait la ruine qui menaçait Venise, l'indignité des Vénitiens, pensait-il à l'usure de la pierre, à l'*aqua alta*, non aux invasions barbares qu'aujourd'hui nous subissons.

Ces jours derniers, dans le *Gazzettino* et le *Corriere del Veneto*, comptes rendus des débats au conseil municipal sur les règles à édicter pour empêcher Venise de n'être plus qu'une sorte de vaste auberge, dissuader les Vénitiens de transformer leurs maisons en hôtels, leurs appartements en *bed and breakfast*, tendance qui ces dernières années est devenue une vraie folie, n'importe quel voyageur attentif ne peut qu'être frappé par cette obscène prolifération.

Samedi 31 mai, 11 heures, sur la nouvelle plage du Lido où nous avons loué deux *lettini* et un parasol.

Marie-Agnès me rappelle en riant qu'il y a dix ou onze ans je m'étais ruiné en

louant une *capanna* pour une bonne partie de la saison estivale sur la plage de l'hôtel des Bains. C'est vrai, ce n'était pas raisonnable, mais je n'ai jamais été capable de résister au plaisir de m'offrir ce dont j'ai vraiment envie.

Ce dont je me souviens avec joie, c'est de la lettre que, rentrée à Paris avant moi, Marie-Agnès m'avait écrite à Venise, non à l'adresse de l'appartement où je vivais, campo San Geremia, mais… à celle de la plage des Bains, avec, précisé sur l'enveloppe, le numéro de ma cabine (un peu comme ces lecteurs qui, plutôt que de m'écrire chez mon éditeur, m'écrivaient à la piscine Deligny) ! Jamais lettre ne me fit plus plaisir. Elle et son amusante enveloppe sont désormais en sécurité, archivées à l'abbaye d'Ardenne *in sæcula babaorum* !

Dimanche 1er juin. Entre la chaste solitude qui avait été jusqu'alors la mienne et la voluptueuse présence de la femme aimée, quel abîme ! Depuis l'instant où, jeudi, la belle Marie-Agnès m'est apparue, souriante, à l'aéroport Marco Polo, mon rythme de vie vénitien n'a plus rien de commun avec la vie studieuse, monacale, qui avant son arrivée était la mienne.

La solitude créatrice et le partage de l'amour me sont semblablement nécessaires ; ils forment le tissu de mon existence ; l'un et l'autre sont un bienfait des dieux.

Quand à Venise j'ai le privilège de séjourner chez Nathalie Rheims, mon plus grand plaisir est de me plonger dans la lecture d'un des trésors de sa bibliothèque : le monumental *Dizionario della lingua italiana* de Nicolò Tommaseo, le célèbre Tommaseo qui est à l'italien ce que le Littré est au français. Lecture toujours captivante qui transforme les pires nuits d'insomnie en heures enchanteresses.

Je cherche dans le Tommaseo des lumières sur la *potestà*, mais après avoir lu les paragraphes concernant ce mot, je me laisse entraîner par la lettre *P*, je vais de découverte en découverte, de *pompeggiare* à *predelluccia*, je prends des notes, je m'amuse comme un fou.

Les mots, les mots, la folie des mots !

Un beau mot peut d’aventure être aussi enivrant qu’une jeune personne.

10 h 10, à la cathédrale Saint-Marc. Nous avions, Marie-Agnès et moi, balancé entre une messe romaine et une liturgie orthodoxe. En définitive, nous avons choisi la messe, mais cette victoire papiste n’est qu’une demi-victoire : Saint-Marc est la plus orthodoxe des églises catholiques, un orthodoxe s’y sent chez lui. Je le notais déjà l’été 1962[57] et ce matin, quarante-six ans après, j’éprouve exactement la même sensation.

Au Harry’s Bar, on ne laisse toujours pas entrer les messieurs en short. Ce n’est plus le cas à la cathédrale Saint-Marc où vient de passer devant nous un vieux bonhomme, une sorte d’Australien gigantesque, avec gros bide, culotte courte et poils aux mollets.

10 h 25. La messe va commencer dans cinq minutes. Je murmure à Marie-Agnès :

— J’espère que nous aurons droit à de jolis enfants de chœur. Si les acolytes sont de vieux raminagrobis, je me plaindrai au patriarche !

Le sermon sur le roc de la foi opposé aux sables mouvants de l’idolâtrie ne m’enthousiasme guère. Heureusement, le prédicateur se rattrape en citant Benoît XVI : « Dialoguez avec tous, mais restez toujours vous-mêmes. »

Rester moi-même, m’opiniâtrer à ce que je suis, aura été le combat de ma vie entière. Je suis heureux d’être ainsi corroboré dans ma détermination par le pape de Rome.

Bonne chorale, belle messe. Nous avons récité en latin le Credo (sauf au moment du *Filioque* où j’ai donné un léger coup de coude à Marie-Agnès) et le Pater.

Marie-Agnès a communié.

2 juin, 4 heures. Réveillé au milieu de la nuit, pour ne pas gêner le sommeil de Marie-Agnès, je me suis levé sans faire de bruit et suis allé me coucher dans une autre chambre. Sur un rayonnage, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, un roman de Romain Gary. Je l'ouvre, je commence à le lire. L'histoire de deux richards, un Américain et un Français, qui, approchant de la soixantaine, s'angoissent parce qu'ils commencent à bander mou, à avoir des défaillances, et craignent que dans les dîners en ville les femmes avec lesquelles ils couchent racontent qu'ils ne sont pas de bons coups. Dès le premier chapitre il y a sur ce sujet un dialogue ahurissant ; qui, en tout cas, moi, m'ahurit, car je n'ai jamais eu de ma vie une conversation de ce genre avec qui que ce fût. Et au troisième, les propos effrayants que Romain Gary met dans la bouche d'un médecin – toujours sur ce thème de la vie amoureuse des sexagénaires – sont propres à saper le moral du plus optimiste d'entre nous. Si je suivais les conseils de cet esculape (dommage que Gary soit mort, j'aurais aimé lui demander si c'est un personnage de son invention ou s'il n'a fait que lui prêter des propos qu'un médecin lui a réellement tenus), dès ce matin je devrais expliquer à Marie-Agnès que les galipettes, c'est fini, que je dois songer à ma petite santé, que dans ses bras je creuse ma tombe, et que les heures que nous passons au plume nous les passerons désormais à visiter des musées.

En vérité, un curieux roman. Ai-je une fois dans ma vie discuté avec un ami des mérites respectifs d'une vaginale et d'une clitoridienne ? Je pense que non. De tels mots ne sont jamais sortis ni de ma bouche ni de ma plume. À l'occasion, je cause cul, comme tout le monde, mais ce vocabulaire de carabin, pitié !

2 juin, 8 heures du matin. Marie-Agnès m'a rejoint dans la chambre, s'est glissée entre les draps et, *alla faccia* des théoriciens de l'andropause (encore un mot qui n'appartient pas à mon univers poétique), m'y trouvant… en bonne forme, m'a délicieusement chevauché.

Passant devant les vitrines de Codognato, je baisse les yeux, tel un séminariste

devant l’affiche d’un film coquin. Résister à la tentation. Je pourrais, certes (« plaisir des yeux », disent les marchands dans la médina de Marrakech), entrer, me nommer, bavarder avec le patron, évoquer Maurice Rheims (qui a préfacé le beau livre qui leur est consacré), mais je sais que dès que j’aurai examiné les intailles, je serai incapable de résister à l’envie d’en acheter une, ce qui, vu l’état de mon compte en banque, serait complètement con. J’ai déjà trois belles intailles (une romaine, une *settecentesca*, une moderne) serties en bagues, m’en offrir une quatrième n’est pas indispensable.

L’indispensable, quel ennui ! Seul le superflu est amusant.

Or nous sommes sur cette terre pour nous y amuser et, si nous sommes un peu chrétiens, pour y faire notre salut.

Je note ceci au Harry’s Bar. Marie-Agnès boit un bellini, moi un prosecco, nous dégustons d’excellentes croquettes de poulet.

[ÉCRITURE DE MARIE-AGNÈS]

Merci mon archange de notre séjour vénitien.

Je t’aime. MA

Au wagon-restaurant Venise-Paris, le 3 VI 2008.

C’est notre retour ! Snif !

4 juin, 4 h 05 du matin, dans le wagon-lit qui nous porte, Marie-Agnès et moi, de Venise à Paris.

Marie-Agnès ! Comme nous avons été heureux lors de ce séjour ! Comme tout a été parfait !

Si j’étais seul dans sa vie, j’aurais le courage d’expliquer à Anastasia, à Géraldine et à Gilda que je désire rester leur ami, continuer à les voir, mais que je ne veux plus être leur amant. Cela me pacifierait, me donnerait une meilleure idée de moi, et en outre tout serait tellement plus simple !

Hélas, je ne suis pas seul dans la vie de Marie-Agnès, je n’y suis que le numéro deux, je n’y occupe qu’une petite place, celle de l’amant clandestin

qu’elle voit quand elle peut, à la sauvette. La part du lion, la part du mari, c’est *l’autre* qui l’occupe, et il en sera ainsi, j’en ai désormais la certitude, jusqu’à ma mort.

Dans ces conditions, je ne me sens pas l’énergie de renoncer à mes roues de secours (« roue de secours », c’est ainsi que 811 appelle le garçon qu’il voit lorsque son petit ami principal est indisponible), expression au demeurant impropre, Anastasia, rencontre essentielle, étant bien plus que ça ; Géraldine et Gilda également.

Hier, dans la presse italienne, de pleines pages sur la mort d’Yves Saint Laurent. Jamais je n’oublierai l’aide si précieuse qu’il m’a spontanément offerte en 1987, à ma sortie de l’Hôtel-Dieu[58].

Je songe au roman de Gary lu à Venise, à ce médecin qui y prône la chasteté. Les docteurs Jarricot, Vannier et Jungné qui m’ont soigné durant près de trente ans m’ont, eux, au contraire, toujours affirmé que les galipettes vénériennes étaient la meilleure des gymnastiques pour le corps, le cœur, le cerveau ; que faire l’amour quotidiennement était, pour un homme vieillissant, la panacée.

Hier, avant le départ du train, Marie-Agnès a, sur le quai de Santa Lucia, entendu un petit Français moustachu, la soixantaine, dire d’un ton exaspéré à sa femme :

— Josette, laisse-moi vivre !

Cela ferait un joli titre pour un roman sur les joies du mariage.

6 juin. Hier, dans un bistrot de la rue de Tournon, dîner avec Christian Giudicelli qui me raconte avec beaucoup de drôlerie son récent séjour à Bizerte, le match de football auquel il a assisté, et comme il s’est retrouvé coincé entre les supporters de l’une et l’autre équipe ! Une mésaventure du même ordre nous était arrivée à Manille, en 1986 ou 1987, lorsque, entraînés dans une castagne

entre manifestants pro-Aquino et pro-Marcos, nous ne savions plus si nous devions faire le V de Victoire avec l'index et le majeur ou le L de Laban[59] avec le pouce et l'index…

Vendredi soir. Cafardeux, j'atterris au Bouledogue. L'accueil amical de Didier Delor et Jean-Pierre Rubine dissipe en partie ma morosité. Le flacon de château-martet fera le reste.

J'ai froid et si je cafarde c'est parce que j'ai froid.

Après la canicule vénitienne, j'espérais, rentrant à Paris en juin, y trouver, sinon la chaleur, au moins une certaine douceur de l'air. Espoir déçu. Mon placard est froid, humide, le désordre qui y règne est désespérant, la poussière, l'exiguïté, le contraste avec le sublime appartement où j'ai vécu ces dernières semaines, il n'y avait qu'une alternative : me faire sauter le caisson ou sortir, échapper à la solitude, échapper à moi-même.

Moi-même : quelle fichue compagnie !

21 heures. Marie-Agnès m'appelle sur le *telefonino.* Je suis heureux d'entendre sa jolie voix mélodieuse, mais si je lui demande quand nous nous reverrons, elle est incapable de me répondre « demain » ou « après-demain ». À l'évidence, elle attend les directives de *l'autre*, elle ne dispose pas librement de son temps.

Je ne suis dans sa vie qu'une pièce rapportée.

Et moi qui, mercredi soir, jour de notre retour à Paris, pour ne pas la tromper, ai *inventé* une querelle avec Gilda, la pauvre n'y pigeait que couic, mauvaise foi masculine, oui, après ce que nous avions vécu à Venise, Marie-Agnès et moi, je ne voulais pas être le soir même dans les bras d'une autre.

Quel sentimental ! Quel naïf !

Samedi 7 juin. Dino Risi est mort. À Raiuno, ils passent un bref extrait de sa dernière interview : « C'est le goût de la vie qui m'a permis de rester debout. »

Je suis ravi que la très jeune Serbe, Ana Ivanovic, jolie comme un cœur (elle ressemble à Maud quand celle-ci avait dix-sept ans), ait triomphé à Roland-Garros. Elle est née en 1987, a grandi pendant l'abjecte guerre que les États-Unis de Clinton et notre lamentable Europe ont faite à son valeureux pays ; c'est sous les bombes de l'OTAN qu'elle a appris à jouer au tennis. Quelle merveilleuse revanche ! Pardieu, vive la Serbie !

Dimanche soir. Si je ne savais pas qu'arrivée ce soir avec plus d'une heure de retard Marie-Agnès venait de quitter *l'autre* à qui elle avait consacré son week-end, j'aurais eu des remords de sortir moi-même de chez Géraldine (que je n'avais pas revue depuis février) ; d'avoir, hier, revu Gilda ; mais eu égard à ce que me fait subir Marie-Agnès, il n'y a pas de place pour le remord. C'est œil pour œil, dent pour dent, c'est la guerre.

C'est l'amour.

Lundi 9 juin. Après avoir bu un verre dans un bar de la rue de l'Ancienne-Comédie avec Simona Saffioti, et déjeuné seul chez Kim Lien, je vais rue Soufflot acheter des lunettes de soleil chez l'oculiste dont je suis depuis toujours le client fidèle. C'est un homme très compétent et, en outre, fort aimable. Il a écrit une petite brochure que, l'an dernier, je lui avais conseillé d'envoyer au professeur Pouliquen. Deux jeunes femmes sont là. L'une d'elles m'aide à choisir une paire de lunettes qui me plaise, puis, au débotté, m'apprend que le sympathique oculiste est mort en février d'un cancer du pancréas. Il aurait eu soixante-deux ans en avril. Cela me fiche un coup pour les raisons bêtes que raille Bossuet dans son sermon sur la mort (que, lorsqu'elle avait quinze ans, je lisais à haute voix à Marie-Élisabeth F.) : « On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort : chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé et de quoi le défunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort[60]. »

J’ai acheté un billet de train pour Nîmes, réservé une chambre à l’hôtel Royal où, en 1993, j’ai écrit (si ma mémoire est bonne) deux chapitres de *Maîtres et complices* : le neuvième, sur La Rochefoucauld, et le dix-septième, sur Schopenhauer. Hélène P., qui aimait beaucoup Claude Verdier et m’avait en décembre 1988 accompagné dans sa maison de Goudargues[61], avait, le 6 mai, exprimé le désir de participer aux cérémonies qui vont se dérouler cette semaine, mais depuis jeudi c’est le silence radio. Elle aura changé d’avis, estimé que ce voyage de trois jours avec une ex-passion risquait de nous mettre, elle et moi, mal à l’aise, de nous être plus douloureux qu’agréable. Si elle le sent comme ça, elle a raison de ne pas venir. Moi, j’aurais été charmé qu’elle fût à mes côtés, et cela aurait fait également plaisir à Christian Giudicelli. *Patienza !*

10 juin. Mal dormi, émergé tard (9 h 30), je bois mon café matutinal au Flore. Mes yeux s’arrêtent sur le gros titre à la une de *La Gazzetta dello Sport* : « Urca che botta ! ».

Je comprends qu’hier soir, tandis que je dînais avec Marie R. et Céline Ottenwaelter, la Hollande flanquait une dérouillée à l’Italie au championnat européen de football.

Je connaissais *Che botta* ! (très drôle dans la bouche d’Alberto Sordi), je ne connaissais pas *Urca.* On en apprend tous les jours, et pas seulement à Venise grâce au Tommaseo ; également à Paris grâce à *La Gazzetta dello Sport.*

L’entraîneur de l’équipe italienne, commentant cette défaite (3-0), l’a comparée à… Caporetto[62] !

15 h 15. Je m’apprête à une sieste réparatrice après un bon déjeuner avec Antonio Francica dans un bar à vin de la rue Boutebrie.

Une amitié spéciale me lie à Antonio. Je n’oublie pas que c’est grâce à lui, chez lui, au Centro, que l’été 1996, à mon retour du lac de Côme, ma vie a basculé, pris une direction neuve, salvatrice, dans des circonstances qui m’ont inspiré l’un des thèmes cardinaux de *Mamma, li Turchi !*.

Correre la cavallina[63] aura été la grande occupation de ma vie. Sans les jeunes personnes je n'aurais pas écrit les livres que j'ai écrits.

En aurais-je écrit d'autres ? Dieu seul peut répondre.

Mercredi 11 juin.

Pourquoi donné-je un bon pourboire à la manucure et non à la podologue, à celle qui soigne mes mains et non à celle qui prend soin de mes pieds ?

Ce matin, rendez-vous avec deux Élodie : à 9 heures, avec la jeune pédicure et à 11 heures, avec la jeune masseuse. Est-ce leur vrai prénom – un prénom à la mode parmi les filles de leur âge – ou est-ce un prénom d'artiste (comme en prennent parfois les filles dans les instituts de beauté) ?

Ce que Schopenhauer appelle avec condescendance « la mythologie du christianisme », moi, ça me plaît ; comme me plaît la mythologie païenne des Grecs et des Romains. C'est cette « mythologie chrétienne » qui, mise à la sauce Solovieff, m'a décidé, moi qui avais lu Schopenhauer et Montherlant, qui savais que l'institution du mariage n'était pas faite pour moi, à me marier. Et à me marier avec une fille qui dans l'ordre social et financier n'était rien. Aujourd'hui encore, trente-cinq ans après mon divorce, je ne réussis pas à comprendre comment j'ai pu me résoudre à une telle folie.

Je ne le regrette pas, car la crise née de l'échec m'a inspiré mes meilleurs livres, mais [*phrase inachevée*]

Le grief que Schopenhauer fait à Pythagore et à Socrate : n'avoir rien écrit.

Selon lui, si ces deux-là avaient été véritablement des esprits supérieurs, ils auraient écrit.

Nîmes, 12 juin, 16 heures. À la radio, ce matin, ils disaient que le temps se détraquait au Sud. Je m'attendais à être accueilli par une pluie battante. Je l'ai été par un soleil ardent et une chaleur digne de… Manille, au moins trente

degrés !

Sur le chemin de la gare à l'hôtel Royal, passant devant l'hôtel Atria, contournant les Arènes, remontant le boulevard Alphonse-Daudet, que de chers souvenirs m'ont assailli !

Claude Verdier est mort, Roger Vrigny est mort, Lorie, Anne, Hélène, Véronique sont sorties de ma vie amoureuse, mais la belle jeunesse qui paresse aux terrasses est, elle, inchangée ; elle semble être la même que celle d'il y a vingt-quatre, ou vingt, ou dix-huit, ou seize ans.

Schopenhauer, s'il lisait la phrase qui précède, s'exclamerait : « Mais *c'est* la même ! »

Vendredi 13 juin, 8 h 50. Je prends le petit déjeuner sur la terrasse où je le prenais lorsque l'été 1994 j'écrivais *Maîtres et complices.*

Hier après-midi, le libraire chez qui Christian Giudicelli signait ses livres m'a appris que la piscine municipale que nous avions découverte, Hélène et moi, en 1988 et qui nous plaisait tant, avec ses fresques style Front populaire et sa clientèle de retraités et de yaouleds, a été détruite. Désormais, cette piscine ne survit que grâce à la description que j'en fais dans *Les Lèvres menteuses.* Le papier, plus résistant que le béton.

Naguère, quand je descendais à l'hôtel Royal, je logeais dans la chambre 2, vaste et fraîche ; cette fois-ci, n'ayant (à cause de mes incertitudes touchant la venue d'Hélène) réservé qu'à la dernière minute, j'ai eu la chambre 21, elle aussi vaste, lumineuse ; mais un immense écran de télévision plat, dernier modèle, a remplacé le confortable bureau où je travaillais à mon livre.

Jusqu'à une date récente, dans les chambres d'hôtel, il y avait toujours une chaise, une bonne table, un porte-documents contenant du papier à lettres à en-tête de la maison, voire un stylo. Cela aussi, comme mes amours nîmoises, comme la piscine du passage Verdot, appartient à un passé révolu.

Samedi 14 juin, 8 h 40, au Mas du Terme, une « hostellerie » située à une dizaine de kilomètres de Goudargues où nous loge la municipalité. C’est très sympathique : on y mange bien, deux piscines (où hier, en début d’après-midi, nous nous sommes baignés, Christian, Karim et moi), des chambres coquettes, mais c’est le genre d’endroit où, n’ayant ni automobile ni permis de conduire, je ne pourrais jamais amener une petite amie, c’est trop isolé.

---

1 Office pénitentiel qui marque l’entrée dans le carême pascal et correspond dans l’Église orthodoxe à ce qu’est l’office des Cendres dans l’Église romaine.

2 Qui n’a pas eu lieu à la date accoutumée du 9 mars, jour anniversaire de la mort du cardinal Mazarin, mais le lendemain, lundi 10, à cause des élections municipales qui avaient retenu certains d’entre nous en province.

3 C’est-à-dire le jour où s’est achevée ma cure diététique à l’Institut Cambuzat au Mont-Pèlerin, en Suisse.

4 La Renaissance : allusion à mon premier séjour à Marrakech en novembre 1968. Cf. *Vénus et Junon.*

5 Mes deux hôtels préférés à Marrakech, à l’exception de la Mamounia où en 1974 j’écrivis la première partie des *Moins de seize ans* mais qui, en cette année 2008, est fermée pour travaux.

6 « … Paul Rée, qui prêchait que tout est illusion. Sauf Lou, dont il s’éprit passionnément dès leur première rencontre. Mais celui qui s’en éprit plus passionnément encore, ce fut Nietzsche, comme je l’ai dit. »

7 « Soit dit en passant… »

8 « La discothèque du bord de mer à Sestri Levante, le Shooner, devait fêter son cinquantième anniversaire en juillet et son patron, Tino Barbera, préparait un grand livre de souvenirs. […] Dans la nuit de vendredi, l’inondation a tout balayé, les vitres de la discothèque, les souvenirs et la vie de Tino. Une gigantesque vague haute de quatre à cinq mètres, débordant la digue, s’est abattue sur la salle du bar. »

9 Un film d’Emile Ardolino avec Whoopi Goldberg.

10 Deux paroisses où les offices sont célébrés selon le calendrier julien.

11 « Me dorer au soleil ».

12 Le Centre national du livre qui dispense aux écrivains fauchés la manne du ministre de la Culture.

13 « Au nez et à la barbe des bourgeois et de la morale bourgeoise ! »

14 Lire ce que je fais dire à Dulaurier sur ce thème au chapitre 5 de *Voici venir le Fiancé.*

15 « Les critiques, surtout les femmes, sont scandalisés par ces amours, qu'ils tiennent pour une honte, entre une jeune fille et un vieil homme. »

16 « … à taper à la machine le journal de mars 2008, le présent carnet noir, et j'ai trouvé ça très amusant et rapicolant. Enfin, l'actualité ! »

17 Cf. *Les Soleils révolus.*

18 « Une part aussi fine qu'une hostie. » Je traduis, pour être agréable à mon éditeur qui me l'a demandé, mais encore une fois, le charme, la drôlerie appartiennent à la tournure italienne ; en français, cela ne rend rien. C'est plat comme une crêpe (ou, si vous préférez, comme une hostie).

19 « J'espère que tu es heureuse. Je te veux heureuse. Cette vie loin de la France, loin de Paris, c'est ton choix, et je n'ai rien à dire. Toutefois tu me sembles un peu seulette. Tu m'as quitté voilà sept ans, grâce à Dieu nous sommes restés amis, mais l'amitié, à ton jeune âge, ne suffit pas. Je ne te pose jamais aucune question sur ta vie privée, mais je ne voudrais pas qu'il y ait un malentendu : c'est uniquement *par discrétion*. Prends soin de toi, ma très chère Mistigrette. Que Dieu te bénisse. Post-scriptum : sept ans ou bien huit ? Seigneur, comme le temps passe ! »

20 « Nous bavardons. Quelle fille exquise ! »

21 De retour à Paris, j'ai vérifié dans le Zingarelli : c'est en effet un crachoir.

22 Cf. *L'Archange aux pieds fourchus.*

23 Poème en l'honneur de la Vierge qui est chanté à l'office de matines du samedi de la cinquième semaine du carême pascal et doit, comme son nom l'indique, être écouté debout.

24 Traduire « sœur de charité » serait exact, mais n’exprimerait nullement la dimension tendre qu’a l’expression russe. Cf. la célèbre chanson de Boulat Okoudjava, « Véra, Nadejda et Lioubov ».

25 Cf. notamment *Maîtres et complices* et *Voici venir le Fiancé.*

26 Cf. saint Grégoire Palamas, *Défense des saints hésychastes*, deux volumes, introduction, texte critique, traduction et notes par le père Jean Meyendorff, Louvain, 1959.

27 Depuis la publication de *Nous n’irons plus au Luxembourg* en 1972, j’ai pris l’habitude de me faire appeler Alphonse Dulaurier chez les commerçants. Par goût de l’incognito ? Pour faire moins métèque ? Je laisse à mes lecteurs le soin de trancher.

28 Lire un journal sur un écran d’ordinateur n’est pas agréable et en outre fatigue les yeux, mais nonobstant la diarrhée verbale sur l’Europe avec laquelle on nous casse les oreilles, ni le *Gazzettino di Venezia*, ni *Il Messaggero* de Rome, ni *Il Mattino* de Naples ne se trouvent dans les kiosques parisiens.

29 Alain de Benoist.

30 « La pure vérité ».

31 La Mise au tombeau du Christ.

32 Jean-François Colosimo, *L’Apocalypse russe*, Éditions Fayard, 2008.

33 Cf. le chapitre intitulé « De l’oraison dominicale » dans *Le Sabre de Didi.*

34 Cf. *Cette camisole de flammes.*

35 Cf. *Boulevard Saint-Germain.*

36 *www.matzneff.com*.

37 « Alemanno triomphe sans coup férir. »

38 Sur mes amours avec Manon, cf. notamment *Mes amours décomposés.*

39 Pour le détail de mes amours avec la belle Maya, il faudra attendre la publication de mes carnets noirs des années 90.

40 Mon journal intime de l’époque de nos amours, inédit, se trouvant dans un coffre de banque, je ne l’ai pas sous la main et ne puis vérifier, mais je crois me souvenir que Clarisse, lorsque nous devînmes amants, avait dix-huit ou dix-neuf

ans, était déjà bachelière.

41 « Je viens ici depuis mon enfance. »

42 Cf. *Le Sabre de Didi* et *Les Soleils révolus*.

43 Cf. *Maîtres et complices.*

44 C'est le célèbre passage, au début de *Guerre de Jugurtha* : « Si les hommes avaient autant de souci des choses vraiment bonnes, que d'ardeur à rechercher ce qui leur est étranger, inutile, ou qui peut même leur nuire, ils sauraient maîtriser les événements tout autant que les événements les maîtrisent, et ils arriveraient à ce point de grandeur que, sujets à la mort, ils deviendraient immortels par la gloire. »

45 L'Agessa est l'organisme qui gère la sécurité sociale des écrivains.

46 Ces deux-là, je ne les traduis pas. Mesdemoiselles mes jeunes lectrices, encore un effort !

47 Ce film de Paolo Cavara date de 1981.

48 Cf. *Vénus et Junon.*

49 Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de traduire mot à mot ces considérations de l'astrologue qui m'annonce que je tiendrai toujours haute et vive la flamme de la passion !

50 Un cinéma de Venise, à Cannaregio.

51 Les Français disent (mais c'est beaucoup moins bien) : le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

52 L'« inondation ».

53 « Ligne 3, l'ACTV songe déjà à la réduire. »

54 L'« autorité parentale ».

55 Versace fut assassiné quelques jours après avoir donné cette interview qui parut posthume.

56 *Corriere della Sera*, 22 novembre 1995.

57 Cf. *Cette camisole de flammes* et *Le Défi.*

58 Cf. *La Prunelle de mes yeux.*

59 *Laban* : « le peuple », en tagalog.

60 Sermon pour le mercredi de la quatrième semaine de carême prêché par Bossuet au Louvre le 22 mars 1662.

61 Cf. *Les Demoiselles du Taranne.*

62 Caporetto, célèbre défaite de l'armée italienne face aux Austro-hongrois, en octobre 1917. Caporetto est pour les Italiens ce que sont Alésia et Waterloo pour les Français.

63 « Courir le guilledou. »

Goudargues elle-même, cette jolie ville, est loin de tout et, sans voiture, inaccessible. C'est si vrai que je pensais rentrer aujourd'hui à Paris mais, ne voulant pas contraindre Christian à se taper un aller-retour Goudargues-Avignon pour me déposer à la gare, j'ai décidé de rester un jour de plus et de rentrer demain par la route avec Karim et lui.

À la campagne, un homme sans auto est un oiseau privé de ses ailes, un impotent.

Ce n'était pas vrai, je suppose, avant la guerre, car alors la France disposait d'un vaste réseau de chemins de fer et de cars qui desservait les villages les plus reculés ; mais tout cela a été démantelé, supprimé.

Voilà pourquoi je n'aime que les villes où l'on peut se rendre aisément par le train, le bateau ou l'avion ; les villes qui disposent d'une gare, d'un port ou d'un aérodrome ; les villes que l'ont peut en un clin d'œil rejoindre ou quitter (et quitter plus encore que rejoindre). Là seulement je me sens libre.

La délicieuse sensation de liberté qui m'anime lorsque, sur une île, que ce soit en Grèce ou aux Philippines, peu importe, assis dans un bistrot du port, je contemple le bateau où je sais pouvoir m'embarquer dès que cela me chante ; grâce auquel je puis, à chaque instant, *partir*.

Les fibres de l'acacia modèrent l'appétit.

Hier, journée très émouvante et fatigante. Que ce soit à Uzès ou à Goudargues, que de souvenirs ! Et lorsque le maire de Goudargues, M. Edmond

Taulelle, a dévoilé la plaque posée sur la maison de Claude, quelle émotion, quelle joie !

L'exposition dans la salle capitulaire a été un grand succès, ainsi que notre livre collectif sur Claude[1] que Christian et moi nous avons dédicacé pendant près de trois heures.

M'ont touché au suprême l'enthousiasme, la ferveur avec lesquels la municipalité de Goudargues a travaillé à ce projet d'hommage à Claude, l'a mené à bien.

Oui, un vif succès. Hier soir, j'étais mort de fatigue mais heureux, et Christian Giudicelli combien plus encore !

Christian nous fait, au lieutenant[2] et à moi, découvrir La Roque-sur-Cèze, les cascades du Sautadet (du « Saut d'Hadès »), appelées aussi « les marmites du diable », où en vingt ans se sont noyés vingt-trois baigneurs. Hadès ne nous ayant pas entraînés dans ses flots mortifères, nous le remercions en composant une hymne :

Pourquoi tu me tripotes ?

Parce que je suis ton pote !

Pourquoi tu me chatouilles ?

Parce que t'as d'belles couilles !

Pourquoi tu me taquines ?

Parce que t'as une grosse pine !

Pourquoi tu me la suces ?

Parce que t’as pas d’prépuce !

Pourquoi La Roque-sur-Cèze ?

Parce que c’est là qu’on baise !

Pourquoi tu gesticules ?

Parce que tu éjacules !

Pourquoi est-ce qu’tu m’grattes ?

Parce que j’adore ta chatte !

Pourquoi pas la Royal ?

Parce qu’elle baise trop mal !

Pourquoi pas Sarkozy ?

Parce qu’il n’a pas d’zizi !

Certes, ce n’est pas l’*Ode au maréchal Pétain* de Paul Claudel mais, chanté à tue-tête sur les bords de la Cèze par Giudicelli (qui a composé la musique) et Matzneff, ça a de la gueule, le lieutenant peut en témoigner.

À Barjac, nous achetons *La Marseillaise*. Chaque jour apporte son lot de bonnes nouvelles et de mauvaises. Aujourd’hui, la mauvaise est la pilée qu’au championnat d’Europe de foot la Hollande a mise à la France : 4 à 1. La bonne est le rejet par l’Irlande, à une large majorité, du traité de Lisbonne.

Je suis de ceux qui, ayant voté *non* au projet de constitution européenne de l’affreux Giscard, n’ont pas apprécié la manière dont Sarkozy, volant son *non* au peuple français, a fait ratifier par la voie parlementaire un traité qui est, à

quelques fanfreluches près, la copie conforme de la défunte constitution.

L'Irlande nous venge et j'en suis enchanté.

Européen, je le suis autant que Sarkozy, mon premier livre, *Le Défi*, comporte un chapitre intitulé « Nous autres, bons Européens… », mais je crains que mon Europe ne soit pas la sienne. Cette Europe de marchands de chaussettes que voudraient nous imposer les bureaucrates de Bruxelles, cette Europe vassale des États-Unis que nous proposent des politiciens enivrés de libéralisme à l'américaine, n'est pas ma tasse de thé, ab-so-lu-ment-pas.

L'Europe amerloque, la voilà, grâce à l'Irlande, enterrée pour un bon bout de temps. Alléluia !

Dimanche 15 juin. Levé tôt après une bonne nuit de sommeil, j'ai fait ma toilette, pris le petit déjeuner, bouclé mon sac, et à présent je suis au salon. Christian et Karim dorment encore. Hier soir, je les ai traités au restaurant La Vieille Fontaine, à Cornillon. La cuisine y est bonne, les vins aussi, et l'on y jouit d'une vue admirable sur la vallée.

Dois-je regretter l'absence d'Hélène ? Cette intimité de trois jours avec un ex-amant (l'hôtel est complet, nous aurions dû partager la même chambre) l'aurait peut-être agacée, mise dans l'embarras. Sans doute est-ce la conscience de ce risque qui explique sa dérobade de dernière minute.

Ce qui me fait le plus plaisir, c'est qu'à Nîmes, à Uzès, à Goudargues, Christian m'a donné l'impression d'un homme heureux. Dans les années qui suivirent la mort de Claude il ne supportait pas de retourner dans cette région, de même qu'à Paris nous cessâmes de fréquenter les restaurants où, avec Claude et Roger, nous avions nos habitudes. C'était trop dur, trop douloureux. À présent, onze ans sont passés, Christian a écrit et publié *Après toi*, sans doute son plus beau livre, il a rencontré Karim, et ces manifestations en l'honneur de Claude auxquelles nous venons de prendre part à Nîmes et à Goudargues marquent l'apogée de cette grande aventure que fut l'amitié virgilienne qui unit le peintre et l'écrivain. Une joie paisible peut enfin se substituer au désespoir et à la

tristesse.

À Vienne, le temple d’Auguste et Livie.

Le déjeuner à Mâcon où j’achète une bouteille de rully.

L’église Saint-Philibert à Tournus.

À Tournus où j’aurais volontiers mangé la « superposition de homard et de petits pois » inscrite à la carte du restaurant Greuze. Ce sera pour une prochaine fois.

La basilique Saint-Andoche de Saulieu.

Paris, 23 h 30. Après ces quatre jours d’amitié et d’émotion vécus avec Christian et Karim, je retrouve ma solitude, mon placard humide de la rue […], et je cafarde ferme. J’espérais au courrier une lettre de Marie-Agnès. Une lettre d’amour. Je n’ai droit qu’à un froid message téléphoné où elle me déroule qu’elle décide seule de l’organisation de sa vie, que personne ne la contraint en rien et que si elle ne m’accorde pas une plus grande place dans sa vie, c’est parce que tel est son bon plaisir.

Ces dernières années, j’ai tâché à me convaincre moi-même – la méthode Coué, chère au bon docteur Jarricot – que n’ayant que peu d’années à jouir de l’existence il serait absurde de m’empoisonner la vie avec des scènes de jalousie, que la possessivité en amour, déjà vaine quand on a dix-sept ans, l’est plus encore quand ces deux chiffres, se mêlant les pédales, s’inversent et font soixante et onze ; qu’exiger de Marie-Agnès plus qu’elle n’est disposée à me donner ne pourrait que troubler ma sérénité, assombrir mes ultimes moments de bonheur.

Cela, je le pense toujours. En cet instant précis (dimanche 15 juin 2008 après Jésus-Christ, 23 h 45), je sais que cela est la sagesse, la raison. Hélas, je n’ai pas envie d’être sage, raisonnable, et quand je songe à la manière dont, mardi dernier, alors qu’il était convenu que nous nous téléphonions vers 21 h 30, j’ai compris, tombant sur les deux répondeurs (le fixe et le portable), que *l’autre*

avait débarqué impromptu chez elle, cela me rend fou d'exaspération et de rage.

Je suis dégoûté par ce que j'appellerai, faute de mieux, le cynisme tranquille de Marie-Agnès. Il y a moi, l'amant, l'objet sexuel, qu'elle sort de son tiroir quand elle en a envie, et il y a *l'autre*, l'officiel, le bourgeois, celui qui a la voiture, l'appartement, la maison de campagne, celui avec qui elle se montre, dîne en ville, celui qui est à ses côtés quand elle enterre son père (et m'interdit d'apparaître à l'église), celui avec qui elle passe tous les week-ends, les vacances de Pâques, et celles d'été, et celles de Noël ; avec qui se déroule la part importante et sérieuse de sa vie.

Marie-Agnès a assurément raison de me traiter comme un pantin, un gigolo déchu, mais – fierté sans doute ridicule, anachronique – je ne suis pas disposé à me laisser humilier de la sorte. Je l'adore, je l'ai dans le cœur, dans la peau, mais je perdrais le peu d'estime que j'ai de moi-même si j'acceptais plus longtemps d'être offensé de manière aussi désinvolte et méprisante.

Dans son message, elle me dit : « Nous, ce n'est plus comme avant… », allusion directe à notre rupture lorsque j'ai rencontré Vanessa.

C'est clair. Elle tient là sa revanche, elle se venge.

Mardi 17 juin. Hier soir, de retour de la Dante Alighieri, où Michele Canonica m'avait invité à une réunion de travail, j'ai réécouté le message téléphoné de Marie-Agnès et, désespéré, écœuré, je lui ai écrit une lettre d'adieu que j'ai postée ce matin de bonne heure. Puis, j'ai allumé l'ordinateur, lu le courrier électronique. Un de mes lecteurs, Fred Gioia, qui vit en Chine depuis de nombreuses années, m'écrit :

« … ce petit mot pour vous redire combien votre œuvre m'a aidé à guérir à chaque catastrophe amoureuse ».

Je lui réponds :

« Merci, cher monsieur, mais moi, elle ne m'aide guère. Ces jours-ci, je suis en train de rompre avec une femme que j'adore, et c'est affreux. Certes, la vie nous durcit, nous bronze, mais en amour nous demeurons étonnamment

vulnérables. »

Double de ma lettre à Marie-Agnès :

« J'espérais, à mon retour de Goudargues, trouver au courrier une lettre de toi. Une lettre d'amour. Je n'ai eu droit qu'à un message téléphoné, cynique et glacial.

« Ainsi, personne ne te contraint à quoi que ce soit, tu me l'as dit de ta voix calme, teintée d'ironie. C'est délibérément, parce que tu le veux ainsi, que tu passes tes week-ends avec *l'autre*, et non avec moi ; que lorsque l'été tu as quarante jours de vacances tu en consacres trente-cinq à *l'autre* et cinq à moi ; que c'est *l'autre*, et non moi, qui a le droit de débarquer chez toi à l'improviste, de te voir quand ça lui plaît.

« *Personne ne me dicte ma conduite, c'est moi qui décide,* tels sont tes propres mots. J'ai écouté la bande-son deux fois pour être sûr d'avoir bien entendu.

« J'ai entendu. J'ai compris. L'autre a gagné, j'ai perdu. Je m'incline et disparais. Insister serait inutile et de mauvais goût.

« Je te prie de me rendre mes clefs. Fais-le par le truchement de Marianne Paul-Boncour. Je t'en remercie par avance. »

Mercredi 18 juin. Hier, la visite tendre de Gilda à l'heure du déjeuner, le dîner au Bouledogue avec Benoît Duteurtre m'ont distrait de mon désarroi, mais cette nuit j'ai rêvé de Marie-Agnès, je me suis réveillé en sueur, le cœur battant le tambour, affreusement.

Marie-Agnès ! Comment vais-je vivre sans elle ? Pourtant il le faut. Je ne puis accepter d'être ainsi traité. Je suis un passionné dostoïevskien, soit, mais *Humiliés et Offensés* n'est pas un titre qui s'accorde à ma complexion, ce n'est pas mon genre.

Ces dernières années, elle m'a répété sur tous les tons que les liens qui l'unissent à *l'autre* n'ont rien d'érotique, qu'ils ne couchent pas ensemble ; mais quand *l'autre* débarque impromptu à neuf heures du soir chez elle, où il n'y a

qu’un seul lit, je ne crois pas qu’elle le fasse dormir dans le jardin.

Rompre. Il faut rompre.

Avec Benoît, que j’étais ravi de revoir, conversation enjouée. J’ai été heureux d’apprendre qu’il partage mon admiration pour Dino Risi, mon goût de la comédie italienne. Nous avons bien mangé, bien bu, bien rigolé. Ah ! l’amitié ! quel repos !

Un sms de Maud. Elle est enceinte, l’accouchement est prévu pour le mois d’octobre. Ce sera une fille.

Quand elle rompit, nous nous aimions à la folie, mais elle était lasse du statu quo. Elle ne supportait plus le rythme résolument célibataire de nos amours. À dix-sept ans, lycéenne, cela lui convenait très bien ; et plus tard encore, étudiante ; mais lorsqu’elle quitta le domicile paternel et loua un studio, eut un métier, un salaire, des collègues, elle commença à souffrir de cette clandestinité amoureuse qui, durant tant d’années, l’avait enchantée. Elle eut envie de faire des projets d’avenir avec l’homme qu’elle aimait, de vivre avec lui, d’avoir un enfant de lui. Elle se mit à avoir honte de devoir cacher le nom de son amant à ses copines de travail (« Mais pourquoi, ton mec, on ne le voit jamais ? Comment s’appelle-t-il ? Qu’est-ce qu’il fait ? »).

À dix-sept ans, être la maîtresse d’un poète « sulfureux » (comme disent les journalistes), c’est grisant ; et à vingt ans aussi ; mais à vingt-cinq, quand on a quitté les bancs de l’école, plongé dans la vie adulte, professionnelle, avoir l’Abominable Homme des Neiges pour amant, c’est socialement trop dur, trop hors normes.

Maud rompit. Ce fut très douloureux, pour elle autant que pour moi, mais elle se tint à sa décision et je ne me sentis pas le droit de lui donner tort. Quelques mois après notre rupture, nous nous revîmes, redevînmes amants, ce fut passionné mais, comme je ne lui offrais toujours pas cette vie de couple à quoi elle aspirait, ce ne fut qu’un feu de paille. Un an plus tard, elle se mit en ménage avec un de ses collègues, un garçon de son âge, très vite l’épousa. Et à présent,

voici l'enfant.

La boucle est bouclée.

Jeudi, 15 heures, je me pose à une terrasse, commande une assiette de cantal et un ballon de côtes-de-gascogne. Je ne devrais pas, car hier soir, chez Bernadette Perrin, j'ai mangé et bu à m'en faire péter la sous-ventrière et ce matin la balance avait fait un saut de 1 kilo 400 ! Mais je suis à jeun, je viens de caracoler Gilda, adorable ces derniers jours, venue chez moi à l'heure du déjeuner (hier et avant-hier itou) : ces galipettes m'ont creusé.

De retour de chez Bernadette, j'avais vu que deux messages m'attendaient sur le répondeur mais, craignant que ce fût Marie-Agnès, et ne voulant pas passer une nuit blanche, je ne les ai pas écoutés.

La nuit n'en a pas moins été blanche, à cause de crampes térébrantes dans les cuisses. Au petit matin, j'ai écouté les messages. Ils étaient l'un et l'autre de Marie-Agnès, qui a reçu ma lettre mais ne me dit rien de neuf. Que je m'opiniâtre dans ma décision de rompre ou que nos chaotiques amours se poursuivent, je mourrai sans avoir su quelle sorte de relations a Marie-Agnès avec ce zozo.

Vendredi 20 juin. Hier soir, *cena coi fiocchi* chez Bernard Faucon, photographe inspiré, ami très cher, esprit libre et, *dulcis in fundo*, cuisinier de génie. Un dîner chez Bernard est d'ailleurs un mixte de tous ces ingrédients : le génie de l'amitié et la liberté de l'inspiration. Un des livres les plus précieux de ma bibliothèque (fort réduite, vu ma bohème) est une plaquette parue en 1991 dont le titre est *Tables d'amis*, le sous-titre *Vingt et un menus de Bernard Faucon légers, mais consistants, faciles à préparer pour nourrir ses amis*, les photos du cinéaste Jean-Claude Larrieu, et la préface – un des plus beaux textes qui soient sortis de sa plume – d'Hervé Guibert[3].

J'ai connu Hervé Guibert en 1974. Il était alors journaliste à *Vingt ans* et, comme je venais de publier mon sixième livre, il avait désiré m'interviewer.

Nous nous étions rencontrés au Fouquet’s et avions aussitôt sympathisé. J’avais été frappé par sa courtoisie, sa beauté.

Eh bien, cette brève préface d’Hervé est le meilleur portrait qui ait été tracé de Bernard Faucon. Célèbre photographe, Bernard a sur son travail des cartons entiers d’articles de journalistes spécialisés, et certains de ces articles sont, je n’en doute pas, très intéressants ; mais ces deux pages d’Hervé Guibert, publiées l’année de sa mort, sont, bien qu’il n’y soit pas question de photographie, sans doute ce qui a été écrit de plus juste sur lui : sur l’homme, mais aussi, puisque l’un et l’autre sont consubstantiels, sur son œuvre.

Beauté, étrangeté, bonheur, substance magique, pureté, mystère, alchimie, présence chaleureuse toujours au bord de l’absence, voilà quelques-uns des mots qu’utilise Hervé pour décrire les dîners que Bernard donne à ses amis. On pourrait, sans trop forcer le trait, les détourner pour décrire l’univers qu’expriment ses photos.

Vendredi, 15 h 30. Je n’avais pas envie de voir le film que la vie de Françoise Sagan a inspiré à Diane Kurys, mais Gilda insistait depuis une semaine pour le voir, et le voir avec moi. Nous l’avons donc vu aujourd’hui, à la séance de 12 h 40, à l’UGC Rotonde, dans une salle quasi vide. *Sagan* nous a plu, et même, par instants, émus. L’actrice qui interprète le rôle éponyme, Sylvie Testud, est épatante, les autres acteurs, eux aussi, sont très bien, mais je suis surpris que l’on se soit donné tant de mal pour que l’actrice ressemble à son modèle, et si peu pour que les acteurs qui sont censés être Jacques Chazot, Guy Schoeller et Bernard Frank aient au moins avec leurs modèles une vague ressemblance. C’est surtout vrai pour ce pauvre Frank, qui était si laid, semblait si maladif et qui, dans le film, apparaît sous les traits d’un bel homme pétant de santé ! Je suppose qu’aux yeux de la réalisatrice ces messieurs n’ont pas plus d’importance que n’en ont les suivantes dans les pièces de Racine : ils n’ont aucune existence personnelle, ils ne sont là que pour donner la réplique.

Durant la séance, Gilda s’est blottie contre moi, m’a donné des baisers, surtout

vers la fin qui lui a tiré des larmes. Elle s'accrochait à mon cou, à mon bras, comme si l'écrivain scandaleux et déchu qui allait bientôt mourir, c'était moi. J'en ai été véritablement touché. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu la sensation que Gilda éprouve pour moi un amour vrai, et cela m'a attendri.

Que ça survienne au moment même où j'acquiers la certitude que Marie-Agnès ne m'aime pas, que je ne suis dans sa vie qu'une présence secondaire, un joujou érotique, que c'est *l'autre* le plus important, que sommée de choisir entre moi et *l'autre*, c'est celui-ci qu'elle choisirait sans hésiter, voilà une coïncidence étrange.

Hier, parmi les invités de Bernard Faucon, deux jeunes hommes que je ne connaissais pas et qui, j'en suis persuadé, n'avaient pas lu *Voici venir le Fiancé.* J'ai été très content de les entendre tenir des propos qui semblaient sortir tout droit de la bouche de certains personnages de mon roman touchant l'anonymat de règle sur Internet, les indiscrétions, les mouchardages, les calomnies, les insultes que, grâce à cet anonymat, de misérables sycophantes se croient autorisés à dégueuler dans les forums et les blogs sur les artistes qu'ils jalousent et haïssent. Jusqu'à présent, il n'y avait qu'Alain Finkielkraut pour abonder dans mon sens. Je suis heureux que la jeune génération, à son tour, me rejoigne sur ce point.

20 heures, au Bouledogue, où je dîne avec Florent Georgesco. Le père de Marianne Paul-Boncour est mort. C'est elle qui me l'a appris, quand je lui ai téléphoné cet après-midi. C'est, en un an, ma deuxième proche amie qui pleure un père, jeune encore, à qui elle était affectionnée. En 2007, Céline Ottenwaelter ; et aujourd'hui, Marianne.

Samedi 21 juin. J'ai travaillé toute la journée à relire mon journal intime 1er janvier 2007-20 juin 2008, à corriger les coquilles, les erreurs, mais en fin d'après-midi un sms d'Olga Lossky m'a donné envie d'assister aux vigiles, à

Notre-Dame-Joie-des-Affligés. Il était 18 heures, un peu tôt pour « la fête de la musique », ce cauchemar désormais annuel. Hélas, des connards spécialement zélés avaient déjà installé leur « orchestre » à quelques mètres de l'église et, tapant comme des sourds sur leurs instruments aux sons décuplés par un amplificateur électrique, faisaient un boumbadaboum à casser les oreilles de tout le quartier.

À l'église, j'ai tenu le coup pendant une vingtaine de minutes, mais le chœur, si vaillant fût-il, ne pouvait rivaliser avec l'effroyable boucan qui me perçait le crâne. Je sentais monter la migraine à la vitesse d'un cheval au galop. Après un ultime signe de croix, j'ai fui, lâchement.

J'aime la musique, y compris le rock lorsqu'il est bon, mais les Français sont le peuple le moins musical du monde, et Paris la dernière ville où une « fête de la musique » puisse être autre chose qu'une insupportable cacophonie. J'en ai eu une nouvelle preuve lorsque, vers 21 heures, nous avons, Gilda et moi, remonté le boulevard Saint-Germain : tous les vingt mètres, des zozos à cymbales, à batteries, à guitares et à haut-parleurs éructant une assourdissante merde sonore ininterrompue. C'était lamentable, exaspérant et d'un ridicule achevé.

Gilda, vêtue d'une robe très courte, quasi transparente, qui ressemblait plus à une nuisette qu'à une robe, et juchée sur des talons extravagamment hauts. Elle revenait de province où elle était partie le matin, en train, pour son boulot et était depuis lors vêtue de la sorte. Gilda s'habille toujours de manière si provocante que je tiens pour un miracle qu'elle n'ait encore jamais été agressée, violée, mais choisir une pareille tenue pour un voyage de travail et la conserver en cette « fête de la musique », se coltiner la bousculade, la foule d'ahuris que le RER déverse sans désemparer dans les rues étroites du quartier Latin, j'ai jugé cela spécialement idiot et je le lui ai dit.

Quand nous sommes sortis de chez moi, où elle m'avait tympanisé d'histoires sur notre petit cénacle, elle ne parle que de ça, j'aurais voulu qu'elle rentrât illico rive droite, dans son paisible et bourgeois arrondissement, mais elle tenait à prendre part au raout donné par […], et je l'ai donc laissée rue Bonaparte après

qu'elle m'a eu promis de me téléphoner aussitôt de retour chez elle : il n'y a plus ni taxis, ni autobus, et l'idée qu'elle va devoir prendre le métro attifée de sa nuisette, parmi des « djeun's » ivres de bière et de bruit, ne m'est pas agréable. Aimer quelqu'un, c'est s'inquiéter pour lui, et à l'instant même où j'écris ces mots (il est 23 h 30), j'imagine mon inconsciente petite amie importunée par des voyous, des ivrognes…

Dimanche 22 juin. Dîner chez les Philippe de Saint Robert. Régis Debray me complimente sur mon excellente forme. Oui, c'est vrai, je suis présentement *in gamba*, mais si je ne l'étais pas ce serait kif-kif : même quand ça ne va pas j'ai l'air de bien aller et sur mon lit de mort on me félicitera de ma bonne mine. L'œil vif et les joues roses, quoi qu'il arrive.

Chez Géraldine, déjeuner, câlins et projection de *Prisonnières*, un film de Charlotte Silvera que j'avais vu à sa sortie, voilà une vingtaine d'années, et que je désirais revoir, devant, le 3 juillet, être interviewé à son sujet pour le « bonus » du dvd qui sortira cet automne ; puis j'ai fait un saut chez Charlotte Silvera, avant de rentrer chez moi prendre une douche et me changer pour le dîner.

Au répondeur, un message très tendre de Marie-Agnès, en larmes, m'assurant qu'elle m'aime, que je n'ai pas le droit d'en douter, a fait fondre comme neige au soleil ma décision de rompre. Avais-je d'ailleurs cru moi-même au sérieux de cette décision ? C'est douteux.

Jacques Chancel a un jour dit que j'étais « le spécialiste de la rupture » et, quelques années plus tard, j'ai écrit sur ce thème une brochure qui fait autorité ; mais, un cordonnier étant toujours le plus mal chaussé, je suis l'homme le moins apte à la rupture qui soit au monde. Colérique, soupe au lait, je suis incapable de rancune, et en amour comme en amitié à la pire des fâcheries succède promptement dans ma tête et mon cœur le désir de réconciliation.

Excepté mon divorce d'avec Tatiana, qui est l'acte le plus salutaire que j'aie accompli de ma vie, celui qui m'a permis de devenir moi-même, chaque fois que

j’ai rompu et me suis opiniâtré dans cette décision de rompre, je m’en suis repenti.

Ce midi, juste avant de sonner à la porte de Géraldine, j’ai appelé et traité de tous les noms Gilda qui cette nuit, de retour chez elle, ne m’a pas téléphoné, me laissant ainsi m’inquiéter, m’énerver, comme si le vacarme de la rue n’était pas déjà une raison suffisante de passer une nuit blanche. Elle ne devait, m’avait-elle assuré, rester que cinq minutes à cette sauterie ; en réalité elle y est restée jusqu’à pas d’heure. Le snobisme de cette fille, son parisianisme, son désir sans cesse renouvelé de rencontrer des gens « importants » me déçoivent au-delà de ce que j’en puis dire. C’est exactement le genre dont j’ai horreur. Je ne réussis pas à comprendre comment une telle nana a pu atterrir dans mon lit.

Mardi 24 juin. Hier matin, le docteur X. m’a une nouvelle fois brûlé la caboche avec de l’azote liquide et prescrit une pommade qui est, selon lui, ce qui se fait de mieux pour les kératoses actiniques. Ces bobos, ces soins ne contribuent pas à me mettre de belle humeur, car je ne m’aime qu’en parfaite santé (lorsqu’on a mon style de vie on doit être d’airain), mais, malade obéissant, j’obtempère. Certains de mes amis n’ont qu’une médiocre confiance en la médecine. Pas moi.

Dans ce domaine plus que dans aucun autre, *Sequere deum* doit être la devise de l’homme libre.

Une devise que je serais bien inspiré d’appliquer à mes amours. Hier, après un dîner avec Marianne Paul-Boncour au Pescatore, rue des Écoles – Marianne qui supporte avec courage la mort d’un père qu’elle aimait, cette jolie fille a une pêche, une énergie qui font mon admiration –, j’ai écouté le message téléphonique que m’avait laissé Marie-Agnès sur le téléphone fixe. Elle m’annonce qu’elle part jeudi avec *l’autre*, me rappelle que l’officiel, le mari, c’est *l’autre*, que moi, je ne suis que l’amant clandestin, celui qui n’a pas voix au chapitre, le bouche-trou qu’elle voit en cachette quand elle le peut, et que si ça ne me plaît pas, c’est le même prix. Certes, ce ne sont pas ses mots, elle me

déroule ça avec des expressions tendres, amoureuses, mais le sens est kif-kif bourricot.

Bref, Marie-Agnès me parle le langage que Sénèque parle à Lucilius ; elle me fait avec une sorte de dureté tranquille, inébranlable, l'éloge de l'acceptation.

J'avais imaginé, espéré que la description des amours de Constance et Nil dans *Voici venir le Fiancé* aurait ému Marie-Agnès au point de faire pencher la balance en ma faveur. C'était accorder à la littérature un pouvoir qu'elle n'a pas. Le roman est paru et Marie-Agnès n'a pas modifié d'un pouce son organisation de vie : quatre-vingt-quinze pour cent avec le gros bourgeois qui fait office de mari, avec *l'autre*, et les cinq pour cent qui restent avec l'amant, avec mézigue. C'est blessant, décevant, mais c'est *ce qu'elle veut*, point barre.

Tant pis. Surtout, ne pas pleurnicher, ne pas souffrir. Je dois hausser les épaules, conserver une foi inébranlable en ma bonne étoile et penser à autre chose.

N'en déplaise au président Sarkozy qui, en voyage au Proche-Orient, vient d'enfourcher à son tour ce serpent de mer, je pense, comme à l'époque du *Carnet arabe*[4], que la création d'un État palestinien est une foutaise. Il n'y a pas de place pour un État indépendant et viable entre Israël et la Jordanie. Que le président veuille bien examiner avec attention la carte de la Terre sainte et il sera convaincu de la nature chimérique de ce projet. La Jordanie a été inventée par les Anglais, Israël a été inventé par les Nations unies, deux États créés artificiellement, c'est, pour ce lambeau de terre, déjà beaucoup, déjà trop, et je mets au défi ce qu'il est convenu d'appeler les grandes puissances d'y en inventer un troisième. Si, avant Septembre noir, les Palestiniens (comme certains d'entre nous le leur suggéraient) avaient renversé la dynastie hachémite, pris le pouvoir à Amman, tout eût été possible ; nous aurions pu avoir un Israël et une Palestine pacifiques et prospères, constituant une vaste confédération de part et d'autre du Jourdain ; mais aujourd'hui trop d'occasions ont été manquées et, comme dit l'autre, l'Histoire ne repasse pas les plats.

J’ai de la sympathie pour les Palestiniens, leur cause est, tant dans l’ordre humain que juridique, une cause juste. Malheureusement, depuis 1948, dès qu’il y a eu une connerie à faire, les Arabes l’ont faite, ils s’y sont engouffrés éperdument. Aujourd’hui, les Palestiniens paient l’addition, « intérêt et principal ».

Ils sont, je le crois, définitivement floués.

Au demeurant, la Palestine pour laquelle nous sommes un certain nombre à nous être battus était une Palestine où juifs, chrétiens, mahométans, païens, athées eussent été des citoyens libres et égaux ; elle n’avait rien de commun avec la Palestine islamiste dont, à Gaza, rêvent les excités du Hamas.

16 heures, chez Gallimard. Nous bavardons, Pierre Gestède, Christian Giudicelli et moi. Rigolant, Christian rappelle à Pierre un voyage qu’ils firent ensemble à Limoges :

— Je me souviens, tu avais failli entrer à la Trappe.

Pierre, pince-sans-rire :

— J’ai longtemps hésité entre la Trappe et Gallimard.

Alors, moi :

— Oui, Gallimard, c’est un mixte de ministère et de monastère.

Les nombreuses raisons pour lesquelles, si scandaleux, si hostile à la morale courante soit ce qu’il a envie d’écrire, ce qu’il a dans le cœur et les tripes, un écrivain doit oser l’écrire, oser le publier, une très courte phrase de Voltaire les résume. C’est une phrase que Schopenhauer cite dans *Parerga et Paralipomena*, sans en donner la référence :

« Nous n’avons que deux jours à vivre ; ce n’est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables. »

23 h 45. Je viens de quitter Marc Cholodenko et son amie. Après un dîner chez Marie-Eugénie de Pourtalès, nous avons, regagnant nos domiciles

respectifs, marché sur le boulevard Saint-Germain. L'air était tiède. Nous avons échangé des propos désabusés sur les incessantes modifications que subit ce quartier qui est le nôtre, sur les abrutis à shorts et à mollets poilus croisés à cette heure tardive, qui semblaient avoir du fromage blanc à la place de cerveau. Bref, mis de belle humeur par les plaisirs du vin, des mets, de la conversation – les dîners de Marie-Eugénie sont toujours un enchantement –, nous avons joué à M. Grognatout.

Ronchonner, un des plus grands plaisirs simples de l'homme d'esprit.

Vitupérer l'époque, il n'y a que ça de vrai.

25 juin, midi, au bar de l'hôtel Bedford où j'ai rendez-vous avec Léo Scheer.

J'ai sur moi la petite clef usb qui contient les détails de ma vie du 1er janvier 2007 au… 24 juin 2008, c'est-à-dire hier.

Sitôt le contrat signé, je confierai la clef à Florent Georgesco. Quel soulagement ! Un nouveau morceau de mémoire sauvé des eaux.

Jeudi 26 juin. Dans le *Corriere della Sera*, la photo du type qui, le 29 janvier 1996, mit le feu au théâtre La Fenice, à Venise. Il s'était enfui au Mexique où, après plusieurs années de cavale, il fut en 2007 arrêté, puis extradé en Italie. Condamné à sept ans de prison, il se voit, après y avoir passé seize mois, accorder la semi-liberté par un tribunal de Milan.

Moi, le type qui a incendié et détruit la Fenice, je lui aurais volontiers collé douze balles dans la peau.

Seize mois de prison ! Érostrate, qui incendia et détruisit le temple de Diane à Éphèse en l'an 356 avant Jésus-Christ, ne s'en tira pas à si bon compte.

Dans le même numéro du *Corriere*, un article de Nuccio Ordine, le spécialiste de Giordano Bruno, m'apprend, ce qui me laisse comme deux ronds de flan, que Thomas d'Aquin ne savait pas le grec. Les pointes polémiques de Thomas d'Aquin contre les Pères grecs ne m'avaient jamais convaincu, ses attaques me semblaient injustifiées, mais je les attribuais à la mauvaise foi. S'il ne savait pas

le grec, peut-être étaient-elles simplement dues à l'ignorance.

Hier, la conversation avec Léo Scheer au Bedford, la remise de mon manuscrit, le déjeuner chez Léon, rue de l'Isly, avec la jeune troupe (Laure, Julia, Julie, Florent), le soleil, la chaleur, tout a concordé à ma joie, et le soir, les deux bouteilles de château-la-lagune 1995 que Patrick Brunel, se souvenant d'une page de *Maîtres et complices* (au chapitre sur Hergé), nous a fait savourer, à Saint Robert, Domenget et bibi, ont été l'apothéose de cette journée faste.

Je suis un anarchiste endurci, je ne pratique pas la religion hégélienne, maurrassienne, de l'État, mais je juge normal que l'audiovisuel public soit contrôlé par le gouvernement. Il en était ainsi sous le général de Gaulle et il est naturel que Nicolas Sarkozy, qui se proclame gaulliste, prenne exemple sur ce qui se passait à la télé du temps de l'ORTF. C'est d'autant plus légitime que sous le général de Gaulle où n'existait *que* le service public, ou quasi, l'opposition pouvait à bon droit se plaindre d'être bâillonnée ; ce n'est pas le cas aujourd'hui où nous disposons de centaines de chaînes, d'Internet, de mille sources d'information diverses et variées ! Le tollé que suscite le projet de réforme du président Sarkozy est donc excessif, et plutôt ridicule.

Quant à la publicité… Les deux télévisions que je connais le mieux, la philippine et l'italienne, sont farcies de messages publicitaires comme un gigot de gousses d'ail. C'est agaçant et, bien que je regarde très rarement la télévision française, je ne puis que féliciter Nicolas Sarkozy s'il réussit à y réduire les réclames, parfois amusantes, mais le plus souvent d'une détestable vulgarité.

19 h 15, rue des Canettes, je me pose chez Georges boire un verre de morgon. Que de souvenirs ai-je dans ce bistrot ! Il est lié à ma jeunesse, à mes premiers pas dans la vie littéraire, aux innombrables bouteilles que j'ai vidées ici avec des copains de *Combat*…

Je reviens de la rive droite où j'ai porté le pain et le sel à Olga Lossky dans son nouvel appartement de jeune mariée. Le mariage semble lui réussir, car

jamais elle n'a été aussi lumineuse, aussi belle.

De Volos, une ville située entre Athènes et Thessalonique, où elle a fait une conférence (en anglais !) sur Élisabeth Behr-Sigel, Olga m'a rapporté le programme 2007-2008 de l'Académie théologique. J'y lis qu'en février dernier a eu lieu un symposium sur l'absence et la présence de Dieu chez quelques écrivains du vingtième siècle[5] : Joyce, Kafka, Beckett, Bataille, Rilke, Singer, Eliot, Proust, Unamuno, Claudel, Yeats, Steinbeck, Akhmatova, Thomas Mann, Gide, Soljenitsyne et… Matzneff. Chacun de ces auteurs a été présenté par un conférencier. Celui qui a parlé de mon travail est Pantelis Kalaitzidis lui-même, le directeur de l'Académie théologique de Volos.

Être, à l'étranger, étudié en compagnie d'aînés aussi prestigieux me fait d'autant plus plaisir que de mon vivant je n'aurai assurément pas droit, en France, à une pareille consécration ; mais ce qui me réjouit le plus est d'être étudié pour l'aspect spirituel de mes livres, et non pour ce à quoi la critique de mon pays s'attache à me réduire : *Sua passion predominante / è la giovin principiante.*

Étudié, et étudié par des orthodoxes. Quelle revanche sur les revues, la radio, la télévision orthodoxes françaises qui, depuis la publication d'*Isaïe réjouis-toi* en 1974, n'ont plus jamais imprimé ni prononcé mon nom, font comme si je n'existais pas !

Vendredi 27.

11 h 40, à l'arrêt de l'autobus 86, boulevard Saint-Germain, un garçon d'une quinzaine d'années, mignon, lance à une fille, très jolie, du même âge :

— Mon petit frère, lui, il fait pas de latin, il fait du cheval.

[ÉCRITURE D'ALESSANDRA BIANCHI]

Ti sei messa tutta in tiro.

Mettersi in tiro.[6]

Albert Cossery est mort. C'est Paolo Romani qui, à Aligre FM, me l'a appris

juste avant que nous ne commencions à enregistrer « Italia in diretta ». Cette disparition me chagrine, c'était un vieil ami, mais ces dernières années, un cancer l'ayant privé de ses cordes vocales, il ne pouvait plus parler. Quand nous dînions chez Lipp, il inscrivait les mets de son choix sur un bout de papier et lui, l'infatigable causeur, il souffrait beaucoup de cette cruelle, humiliante infirmité. Il aura, j'imagine, accueilli la mort comme une délivrance.

Parmi les invités à cette émission, une journaliste romaine, Alessandra Bianchi, passionnée de football. Elle vient de publier un roman, *Calcio, mon amour*, qu'elle a promis de m'envoyer. Au déjeuner qui a suivi, à La Ravigote, Michele Canonica m'a placé à côté de cette jolie jeune personne, nous avons beaucoup parlé (en italien), j'étais aux anges.

Hier soir, c'est avec Anastasia que j'ai dîné, dans un restaurant provençal de la rue Guisarde. J'ai noté deux de ses phrases :

— Tu mériterais des baffes !

— J'ai l'impression de n'être dans ta vie qu'un vieux meuble.

Elle était en beauté, ma blonde amante, mais de méchante humeur. Comme quasi chaque fois que nous dînons ensemble, elle m'a engueulé, me reprochant de la négliger, de ne pas lui consacrer assez de temps. Griefs justifiés, je le confesse, mais si je ne la vois pas plus souvent, c'est *aussi* pour ne pas avoir à subir de telles critiques.

Pour un homme tel que moi, les journées de vingt-quatre heures sont insuffisantes. Si Dieu était véritablement le « bon » Dieu enseigné par l'Église, il m'accorderait une temporalité spéciale. J'avais une fois proposé des journées de soixante-douze heures. *Dear Mr God*, pensez-y.

28 juin. Hier soir, anniversaire de Christian Giudicelli. Dîner dans notre cantine algérienne de la rue Bargue avec les Jacques Nerson, Églantine et Karim. Conversation théologique (sur la confession, la communion, le culte des saints, les catholiques et l'orthodoxe taquinant le parpaillot), excellent cornas, somptueux gâteau, chaleur de l'amitié.

Véronique m’écrit qu’on lui a recommandé de ne plus dire « étudiants africains ». Désormais, pour être *politicaly correct*, il convient de dire « étudiants subsahariens » (*sic*). Cela vaut « plan d’eau » au lieu de « lac », « techniciens de surface » au lieu de « balayeurs des rues ». La bêtise langagière vient de faire un nouveau bond en avant.

Samedi 28, après les vigiles. Cet après-midi, au plume, nous nous aimions, Gilda et moi, tandis que montait jusqu’à nous, tantôt sourde et tantôt sonore, la rumeur de la *Gay Pride*. Le défilé a dû être un succès, car, lorsque deux heures plus tard, rhabillés, nous sommes sortis pour aller boire une orange pressée au Flore, la circulation automobile était toujours interrompue, la foule des piétons immense, les chars de la fête continuaient d’avancer lentement sur le boulevard Saint-Germain.

Acheteuse compulsive, Gilda dépense tous ses sous en robes, en guêpières, en bustiers, en jupons, en soutiens-gorge, en bottes et autres fanfreluches. Je l’ai toujours connue ainsi. Tout à l’heure, alors que nous nous trouvions dans un magasin de vêtements gothiques, je l’ai convaincue de ne pas acheter une robe qui aurait englouti le quart de sa paye du mois de juin, qu’elle vient de toucher. Elle s’est laissée persuader, ou du moins a feint de l’être, car j’ai la certitude que, dès lundi, au plus tard mardi, mon incorrigible amante retournera dans la boutique et achètera la robe convoitée.

Étant moi-même un prodigue ferré à glace qui aura passé sa vie à dépenser son argent de manière déraisonnable, je suis mal placé pour lui prêcher l’économie et, au fond, son côté fofolle m’amuse ; mais il n’est pas nécessaire de posséder une vertu pour la louanger et la prôner aux autres.

Dimanche 29 juin. Réveillé de bonne heure, ma première pensée à été pour Marie-Agnès qui, depuis jeudi à la campagne avec *l’autre*, espère dès son retour

ce soir sauter dans mon lit.

Je suis présentement occupé à la dactylographie de mon journal intime de l'année 1991 et, en gros, ma vie n'a pas changé : 1991 ou 2008, *eadem sunt omnia semper.*

Un détail toutefois me prouve que j'ai vieilli, que je ne suis plus le Gabriel de 1991 : à l'époque, jamais je n'aurais accepté de Marie-Agnès (ou de quelque autre fille que ce fût) ce que j'accepte d'elle aujourd'hui ; et la raison de cette bénignité est l'âge, uniquement l'âge. Je ne peux plus me payer le luxe de perdre mon énergie, ma bonne humeur et mon temps en disputes amoureuses, en fausses ruptures, en bêtises passionnelles qui ont certes durant des années nourri mon inspiration romanesque, vivifié mon travail d'écrivain, mais qui aujourd'hui seraient véritablement surannées.

Je vais donc ouvrir ma porte ce soir à Marie-Agnès. Ma porte et mon lit.

S'il veut préserver sa bonne humeur, son insouciance, un homme d'esprit doit toujours en revenir à la phrase essentielle, définitive, de Lacenaire dans *Les Enfants du Paradis* :

« Lacenaire n'est pas de ceux qui se compliquent l'existence pour une histoire de femme. C'est peu de chose, les femmes. »

13 heures. À la terrasse du bistrot où je mange un bout de cantal, bois une fillette de vin de Gascogne, un client, assis à la table voisine, demande :

— Un café et un cure-dent.

Du coup, je demande, moi aussi, un cure-dent avec mon café.

Le cure-dent, que Christophe a immortalisé dans *Le Sapeur Camembert*, est, du moins dans les restaurants français, en voie de disparition. Sans doute est-ce une des raisons pour lesquelles tant de Français ont de vilaines dents.

Celui qui aime les belles dentures, solides, éblouissantes de blancheur, ressuscite d'abord qu'il arrive en Italie, en Afrique du Nord !

Du point de vue de l'Église, c'est-à-dire du point de vue de mon salut, l'idéal eût été qu'après mon mariage avec Tatiana en l'église Saint-Serge de Londres, je lui fusse fidèle jusqu'à ma mort. Ainsi, nous n'aurions pas divorcé, aujourd'hui encore nous vivrions ensemble.

Oui, dans l'ordre ecclésial, c'eût été parfait et, le moment venu, je serais allé droit au paradis.

Dans l'ordre artistique, n'ayant pas vécu ce que j'ai vécu, je n'aurais écrit ni *Isaïe réjouis-toi*, ni *Ivre du vin perdu*, ni *Harrison Plaza*, ni *Les Lèvres menteuses*, ni *Mamma, li Turchi !*, ni *Voici venir le Fiancé*. Certes, j'aurais écrit d'autres romans. J'ai néanmoins la faiblesse de tenir à ces six-là.

18 heures. Promenade au jardin des Plantes avec Anastasia. Nous nous asseyons sur un banc placé juste devant la statue du satyre penché sur un jeune garçon nu qui se serre tendrement contre lui.

Chaque fois que je viens ici, je m'attends à ce qu'à la suite d'une plainte d'un comité de quakeresses style la Royal ou d'une ONG spécialisée dans la lutte contre les philopèdes, la statue ait été enlevée, ôtée de la vue des chères têtes blondes (à qui elle pourrait donner des idées libertines), cachée dans une remise. Aujourd'hui, le souriant satyre et le bel adolescent sont encore là, innocemment provocateurs. Mais, le pire étant toujours certain, il ne s'agit que d'un sursis.

3e trimestre 2008

Fin du carnet 130 et grande partie du carnet 131

Mardi 1er juillet, 13 heures, au Bouledogue où je déjeune avec Philippe Besson. Réveillé par les ouvriers qui rénovent l'appartement mitoyen, je me suis,

de 9 heures à midi, posé dans un bistrot où j'ai poursuivi la dactylo de mon journal intime 1991.

Dans la matinée, j'ai envoyé ce sms à Véronique : « *Luglio 1988-luglio 2008.* »

Avant-hier soir, voluptueuses retrouvailles avec Marie-Agnès. Aucun de nous n'a fait la moindre allusion à son séjour en Auvergne, à *l'autre*.

Après l'amour et le dîner, Marie-Agnès est rentrée chez elle et, n'ayant pas envie de rentrer chez moi, je suis allé boire un verre au Onze, rue Maître-Albert, où, dans une atmosphère électrique, de joyeux lurons fêtaient la victoire de l'Espagne. Il y avait des Américains, des Italiens, des Français, des Kabyles. Tout le monde semblait enchanté de la défaite de l'Allemagne[7].

Hier soir, Gilda qui, à l'heure du déjeuner, était venue faire quelques câlins, m'a laissé un message téléphonique où elle me dit entre autres : « C'était super à midi, vous m'avez fait mourir de plaisir, je suis très très amoureuse de vous, c'est encore plus fort, plus profond qu'aux premiers jours… »

C'est gentil, mais je pense que ce qui l'a mise de bonne humeur, c'est surtout l'achat de la robe extravagante qui lui faisait envie chez le couturier gothique où, après que nous nous sommes rhabillés, je l'ai accompagnée. Elle l'a payée rubis sur l'ongle. Moi, tandis qu'elle essayait sa belle robe, j'ai repéré dans une vitrine une grosse bague ornée d'une étoile soviétique à cinq branches et je l'ai aussitôt achetée pour l'offrir – je ne crois pas au hasard, je ne crois qu'au destin – aux deux seuls communistes avec qui je sois lié d'amitié et avec qui je dînais le soir même au Café du Passage, rue de Charonne : Jean Ristat et Franck Delorieux.

Mercredi 2 juillet. Hier, au Bouledogue, avec Philippe Besson, nous avons parlé du film qu'il est en train d'écrire, de Venise, du nouveau roman de Nathalie Rheims, de la mort de Pascal Sevran ; avant-hier, avec Ristat et Delorieux, de l'opération Besancenot, que Sarkozy pousse pour affaiblir la gauche comme, naguère, Mitterrand avait poussé Le Pen pour affaiblir la droite ; et du vingtième anniversaire de la mort de Guy Hocquenghem auquel nous

allons rendre hommage dans *Les Lettres françaises.* Deux précieux moments d'amitié.

Hier soir aussi, chez D. B., ce fut un moment d'amitié, mais dans le registre « souvenirs d'anciens combattants ». Le pauvre garçon est sorti de sa prison marocaine extrêmement perturbé, il a désormais peur de son ombre et la drague aventureuse est pour lui un chapitre clos. C'est d'ailleurs le cas de bon nombre de ceux que, dans mes romans, j'ai décrits comme les carbonari de l'amour. L'ordre règne à Varsovie et les carbonari rasent les murs.

Les deux premières crèmes à appliquer entre les séances mensuelles de brûlure à l'azote liquide semblaient avoir un effet calmant, cicatrisant ; la troisième, prescrite par le dermatologue le 23 juin et que j'utilise depuis vendredi dernier, est, elle, une catastrophe : mon crâne est couvert de taches rouges, c'est horrible, et je n'ose plus me montrer. Du coup, *sono giù di morale,* ma belle humeur s'est envolée, je vois tout en noir.

Jeudi 3 juillet. De retour d'un dîner avec Étienne de Monpezat qui, lui non plus, n'est pas au mieux de sa forme, j'allume la télé. Ingrid Betancourt est libre ! L'autre matin encore, allant déjeuner au Bouledogue et passant devant son grand portrait accroché sur la façade de l'Hôtel de Ville, j'avais eu une pensée pour cette femme courageuse, pour ses deux épatants rejetons. Et la voici libre, enfin libre.

Vendredi 4 juillet. Hier, à midi, l'amour avec Gilda, le soir, le dîner avec Céline Ottenwaelter m'ont redonné de la pêche. Et ce matin, l'interview par Jean-Pierre Elkabbach d'Ingrid Betancourt m'a *édifié*. Je venais de me réveiller après une nuit trop courte (quasi chaque nuit je me réveille, le diable sait pourquoi, à 3 h 20 et reste deux heures avant de pouvoir me rendormir), j'ai allumé la radio, j'étais encore, au propre et au figuré, *sotto le coperte*, c'est alors que j'ai entendu Ingrid Betancourt expliquer à Elkabbach que durant trois ans,

contrainte par ses bourreaux à porter une chaîne au cou et aux pieds, pour garder l'estime de soi-même, ne pas se laisser réduire à l'état de chien, elle avait résolu, non de *traîner* sa chaîne, mais de la *porter*. Ce ne sont pas exactement ses mots, je cite de mémoire, mais je suis certain du verbe *porter*. Mon cœur s'est mis à battre le tambour. Vers 10 heures, quand Gilda, qui est sans cesse à s'angoisser, à pleurnicher pour des queues de cerise, m'a téléphoné, je lui ai cité cette vivifiante réplique de Mme Betancourt. J'espère qu'elle en fera son miel.

Venu prendre le thé chez René Schérer, je le trouve en discussion avec Roland Surzur à propos du mot « résipiscence » qui ne figure dans aucun des deux dictionnaires qu'il a dans sa bibliothèque. Que des mots qui appartiennent au vocabulaire théologique de l'Église orthodoxe soient ignorés des dictionnaires français, j'ai l'habitude ; mais « résipiscence », mot couramment utilisé par les prédicateurs catholiques, c'est beaucoup plus surprenant. De retour dans mon placard, j'ouvre le Littré, persuadé de pouvoir illico téléphoner à René la définition que l'oncle Émile en donne. Stupeur ! Littré, lui aussi, ignore « résipiscence »[8].

Je me tourne vers le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg. Là, figure « résipiscence », emprunté au latin ecclésiastique *resipiscentia* (de *resipiscere*, « revenir à la raison, se repentir »).

Par curiosité, je jette un œil au dictionnaire italien de Devoto et Oli. J'y trouve *resipiscenza*, un substantif féminin qui signifie la conscience de son propre péché et le désir de se convertir, de se racheter.

Malicieux message de Marie-Agnès : « J'espère que vous n'avez pas le moral dans les chaussettes ! » Eh si, je l'ai. Outre la pincée d'inquiétude touchant ma santé (ces « kératoses actiniques », qui devaient guérir en deux mois et qui ne guérissent pas, ne vont-elles pas se révéler un cancer de la peau ?), les taches rouges qui font que ma caboche s'est mise à ressembler au champignon géant de *L'Étoile mystérieuse* – me contraignant à renoncer à toute entreprise donjuanesque, à, lorsque je sors, me cacher sous un chapeau – obscurcissent

l'idée esthétique que j'ai de ma personne et de mon destin, me fichent le bourdon. « Nous voulons des cadavres qui sentent bon », dit Dulaurier à Béchu dans *Nous n'irons plus au Luxembourg*. Cela signifie que jusqu'à sa mort l'homme beau doit rester beau. Errol Flynn a été beau jusqu'à son dernier jour. C'est un modèle que j'entends imiter.

Dimanche 6 juillet. Marie-Agnès est de plus en plus absente et Gilda de plus en plus entrante. Si je me laissais faire, elle me verrait tous les jours. Ces derniers temps, elle multiplie les déclarations excessives (« Je ne pourrais pas vivre sans vous », « Notre amour est la seule chose qui donne un sens à ma vie »), et l'absurdité de tels propos tantôt m'agace, tantôt m'amuse.

Je continue à la prier de ne pas me casser les oreilles avec la vie littéraire, de ne pas me poser des questions du genre : « Pourquoi Untel vous déteste-t-il ? » ; je m'opiniâtre à lui expliquer que ma philosophie de l'insouciance suppose l'ignorance des trucs désagréables, que *nomen est omen*, que nommer les méchants c'est les faire exister, que si je ne dis jamais du mal de personne, c'est moins par bénignité que pour n'avoir pas à penser aux gens que je méprise, aux ringards qui me jalousent, me haïssent ; je la supplie de me parler de fringues, de cuisine, de cinéma, de Mylène Farmer, de politique, bref de tout et de n'importe quoi sauf de ce qui touche au milieu littéraire, aux journalistes, aux critiques. C'est en vain. Pendant dix minutes, elle cause des fanfreluches qu'elle vient d'acheter dans une boutique du faubourg Saint-Honoré (ce sont les soldes !), et aussitôt, c'est irrépressible, elle retourne à son vomi.

Je me fâche, je l'insulte, je lui crie : « Tu es saoulante ! Tu me saoules ! Tu me fais chier ! Tu me fiches la migraine ! » C'est peine perdue.

Gilda : une gentille fille, riche de précieuses qualités, mais avec elle il convient d'avoir toujours un tube d'aspirine à portée de main.

Mardi 8. Je me rends avenue Félix-Faure au tournage de Charlotte Silvera (le

« bonus » du dvd de *Prisonnières*), à qui je vais demander la permission d'être filmé avec mon chapeau Hermès (le miraculé de Milan), tant mon crâne est en piteux état. Ce matin, j'ai d'ailleurs déposé une lettre chez le docteur X. où je m'inquiète des effets désastreux de la crème qu'il m'a prescrite.

Les chaleureux dîners d'avant-hier chez Jacques Cloarec avec Sophie Bassouls et son mari, d'hier Chez Françoise, aux Invalides, avec Gilles Rocton (nous avons bu un bon saint-estèphe et causé femmes), sont mes dernières sorties en ville. Tant que je ne serai pas guéri, je veux ne voir personne et n'être vu de personne. Quand je pense que je n'ai pas mis les pieds chez Lipp depuis mon retour de Venise ! Cela me manque, mais je ne puis m'y montrer avec une telle tronche mouchetée de rouge, j'aurais trop honte.

L'air est froid, le ciel est gris, je cafarde. Je me sens privé d'énergie, de courage, d'envie de quoi que ce soit. C'est cela, sans doute, le *taedium vitae.* Pour échapper à cet état de désespoir et d'ennui, je me couche en plein après-midi. Sommeil lourd. Je me réveille deux heures plus tard, engourdi, frissonnant, avec un mal de tête. Appels successifs d'Anastasia et de Gilda. Celle-ci tient à passer ce soir chez moi, malgré la description catastrophique que je lui fais de mon physique et de mon moral. « C'est pour voir vos beaux yeux », me dit-elle. C'est gentil. Anastasia, elle aussi, est d'une attention qui me touche. Appel d'une revenante, Sandrine (une ex qui n'est pas une vraie ex, car si nous ne nous voyons quasi jamais, chaque fois que nous nous voyons nous couchons ensemble, ce qui est fort agréable).

J'allume l'ordinateur. La revue médicale *Nutrition.fr*, à quoi je suis abonné, m'envoie un dossier sur le thème : « Soleil et cancer de la peau ». La première phrase sur quoi je tombe est :

« … les carcinomes spinocellulaires se développent parfois sur les lésions dites précancéreuses, les kératoses actiniques. »

Effrayé, j'éteins.

C'est la parole de l'Ecclésiaste sur quoi a tant écrit Chestov : *Qui auget*

scientiam, auget dolorem.

Appel de Marie R., retour de la campagne. Elle désire me voir. Je lui écris :

« Belle Marie, votre Gabrielito qui, malgré le poids des ans, demeurait plutôt joli garçon, est devenu une espèce de monstre depuis que le dermatologue lui a prescrit une pommade qui a transformé son auguste crâne *erichvonstroheimien* en un champignon constellé de taches rouges. Je suis laid et refuse de me présenter à vous dans cet état. »

Ah oui, j'oubliais ! Le susdit dermato, après avoir lu ma lettre, m'a téléphoné en fin de matinée (je sortais du tournage avec Charlotte Silvera) pour justifier le choix de la pommade qui a, selon lui, le mérite de déceler les lésions précancéreuses cachées. Les déceler et les cicatriser. *Magari !*

Mercredi 9 juillet. Hier, Gilda est arrivée vers 19 heures, s'est illico mise à poil, s'est allongée sur le lit près de moi (j'étais habillé, le dos appuyé au mur), et elle est restée ainsi jusqu'à 20 h 30, offerte, désirable (un vrai Tanagra), mais je l'ai à peine caressée et nous n'avons pas fait l'amour, partie à cause de mon cranibus et de ma fatigue, mais partie aussi parce qu'à peine débarquée ma jeune amante n'a pas cessé de me parler de ce qui se passe au Rocher, chez Albin Michel, sujets qui, en soi, ne sont pas inintéressants (j'ai un livre au Rocher, *Boulevard Saint-Germain*, j'ai des amis qui publient chez Albin Michel), mais un tel discours (tenu avec un rythme d'enfer, un vrai moulin à paroles, quand Gilda se met à me raconter ses trucs, rien à faire pour l'interrompre, c'est du « Peste, madame la nourrice, comme vous dégoisez ! » à la puissance dix) est le moins érotique, le plus débandant du monde.

Un discours qui s'est poursuivi au bistrot kabyle face à Saint-Nicolas devant un couscous et une carafe de côtes-du-rhône ; puis je l'ai mise dans le 63. Je suis persuadé qu'à peine assise dans le bus elle aura allumé son *telefonino* et poursuivi cette conversation littéraire avec une copine ou un copain. Sur ce sujet elle est inextinguible.

J’étais juste de retour dans mon placard, le téléphone a sonné. C’était Justine. Elle aussi souhaite me voir. Quand nous sommes devenus amants (en 1999 ou en 2000, j’ai la mémoire qui flanche, il faudrait vérifier), elle avait quinze ans, j’en avais plus de soixante, mais j’étais beau gosse, tel est le souvenir qu’elle conserve de moi et je ne désire pas me montrer à elle enlaidi, défiguré.

Jeudi 10 juillet. Lundi, j’avais oublié un rendez-vous avec Guillaume Zorgbibe et c’est de manière fortuite qu’à l’heure où nous devions boire un café ensemble je suis tombé pile poil sur la terrasse du boulevard Saint-Germain où il m’attendait. Hier soir, c’est un dîner chez Anastasia que, bien que je l’eusse noté, j’ai innocemment zappé. À 18 heures, j’avais emmené Gilda à l’Action-Christine voir *Les hommes préfèrent les blondes* de Howard Hawks. Cette jeune personne se répute cinéphile mais elle ne voit que les merdes nouvelles, à vingt-huit ans elle n’a jamais vu un film de Wilder, de Cukor, de Lubitsch, de Capra, de Hawks, il est temps de faire son éducation. Après le cinoche, j’ai rejoint Eight one one au restaurant de la rue Bargue où, le 27 juin, nous avions fêté son anniversaire. Ce bon ami s’est employé à me remonter le moral, comme l’avait déjà fait le matin même un autre excellent ami, Alfred Eibel. À aucun moment de la soirée, je n’ai eu conscience de poser un lapin à Anastasia. En fait, je croyais que nous étions mardi, que notre dîner de mercredi, c’était ce soir. *Cristo Santo ! Le piccole cellule grige non sono più quelle !*

Vendredi, 18 h 26. Hier, lorsque Marie-Agnès (qui va passer le week-end du 14 juillet avec *l’autre*) m’a proposé gentiment de venir ce soir chez moi, j’en ai été heureux ; mais en cet instant où j’attends son coup de sonnette je me sens tant enlaidi par le traitement du docteur X., tant fatigué aussi, que je regrette presque d’avoir accepté. Je ne suis que l’ombre de moi-même, la situation est aussi anti-érotique que possible, c’est à l’évidence une erreur de voir une maîtresse dans de telles conditions, et une maîtresse qui s’éloigne de moi, qui me consacre de moins en moins de temps, et à *l’autre* de plus en plus.

Hier soir, cafardeux, j'ai eu envie de sortir, d'aller dans un restaurant, ou dans un bar, mais ces taches rouges sur le crâne et le front sont si affreuses, je n'ai pas osé affronter le regard des bien-portants et, après avoir tourné en rond (les quais, le boulevard Saint-Germain), je suis rentré chez moi où j'ai dîné d'un vieux comté, d'un chèvre et d'une bouteille de chasse-spleen 1995 en regardant à la télé *James Bond contre Docteur No.*

Ce matin, j'ai vu sur YouTube la prestation de Sabina Guzzanti lors de la manifestation contre Berlusconi, à Rome, mardi dernier. Brillante, excessive. Elle a décrit Berlusconi comme un satyre qui se fait tailler des pipes par les starlettes qu'il pistonne et par Mara Carfagna, ex-*showgirl* à laquelle il a offert un maroquin ; évoqué crûment la pédérastie du pape Benoît XVI et prédit que le Saint-Père irait en enfer où il serait embroché par des diables sodomites, *da diavoloni frocioni attivissimi*. Tout cela, place Navone, devant des milliers de personnes. Un journaliste de *Repubblica* a écrit que « de mémoire d'observateur on n'avait jamais vu ni entendu rien de semblable[9] ». Je le crois volontiers. Oui, brillant et excessif. La vie amoureuse des politiciens et des évêques – celui de Rome y compris – n'a aucune espèce d'importance. J'aurais préféré que la Guzzanti reprochât à Berlusconi son assujettissement aux États-Unis, à Benoît XVI de n'avoir pas renoncé à l'hérétique *Filioque*. Cela, ç'aurait été du sérieux. Mais des histoires de quéquettes…

23 heures. À nouveau seul. Marie-Agnès est arrivée, gaie, rieuse. Elle a pris une douche et s'est glissée dans le lit. Elle a ses lunaisons, je n'ai donc pas pu la caracoler, mais elle m'a caressé, sucé de si délicieuse façon qu'après une heure de tendres câlins j'ai explosé dans sa bouche. Ensuite, nous avons fait une dînette sur la table de la cuisine : cœurs d'artichauts, jambon à l'os, poulet froid, un chèvre bien goûteux, un petit rustique de chez Kayser, une bouteille de vin de Vénétie que m'avait offerte Don Carlo. Puis j'ai accompagné ma belle amante jusque sur le quai du RER. Mon crâne continue à ressembler plus à celui de Boris Karloff dans *Frankenstein* qu'à celui d'Erich von Stroheim dans *Folies de*

femmes, mais Marie-Agnès m’a rendu, au moins pour le temps d’une soirée, le goût de vivre.

Samedi 12. Est-ce l’effet de cette maudite pommade anticancéreuse ? Ce matin, je suis courbatu, fiévreux, frissonnant, fatigué au suprême ; je n’ai d’énergie pour rien. Saint Robert vient de m’appeler, m’invitant demain après-midi à une représentation de *Cyrano de Bergerac* au Français, mais j’ai refusé. Je me sens incapable d’affronter la foule, le monde extérieur.

Dimanche 13 juillet, 12 h 32. À nouveau, je me suis réveillé fourbu, comme si la veille j’avais disputé un match de boxe. Assurément, c’est la faute de cette pommade que j’applique sur mon crâne tuméfié et qui pénètre mon organisme.

Hier après-midi, jolie, gracile, fraîche comme une rose, vêtue de manière extravagante (un chapeau orange à larges bords tel qu’on en voyait sur la tête des élégantes au Grand Prix de Diane à Chantilly dans les années cinquante, une robe ultradécolletée, ultracourte, ultra-transparente), Gilda a débarqué chez moi. Elle avait envie de faire l’amour, ne se rendait absolument pas compte de l’état pitoyable qui était le mien, me faisait des agaceries (expression désuète, j’en conviens, mais qui s’accorde au côté Grand Prix de Diane de la scène) tout en me cassant les oreilles avec les derniers échos de la « vie littéraire », bref, elle m’a tant fatigué que j’ai préféré que nous sortions. Dehors, pendue à mon bras, à mon cou, me donnant des baisers sous l’œil surpris des « passants honnêtes », Gilda m’a entraîné dans des boutiques de la rue de Sèvres, de la rue Saint-Sulpice, a essayé des robes, des fanfreluches. Moi, fiévreux, pas rasé, le chapeau enfoncé jusqu’aux oreilles, moulu, irrité par la foule des abrutis qui, comme chaque week-end, se répandaient sur le boulevard Saint-Germain et dans les rues adjacentes (d’où sortent-ils tous ? que viennent-ils foutre ici ? est-ce que moi, je vais me promener chez eux ?), je n’étais pas à prendre avec des pincettes. J’étais effaré par l’inconscience de ma petite amie, son égoïsme, sa totale impuissance à être attentive à l’autre, son incapacité à s’intéresser plus de trois minutes de suite

à ce qui n'est pas *elle*. Avec cela, rigolote, primesautière, mais ce n'était pas d'une sémillante poupée dont en ce rencontre j'avais besoin, c'était d'une infirmière, d'une *sestra miloserdaïa*. N'importe quelle autre amante, me voyant dans l'état *pietoso* qui était le mien, m'aurait proposé une tisane, un massage ; aurait fait un peu de ménage, aurait lavé la vaisselle qui s'accumulait dans l'évier de la cuisine, aurait été chez ce célibataire malade une présence secourable. Surtout, elle aurait su demeurer silencieuse, elle ne m'aurait pas cassé les oreilles avec ses soucis de bureau, ses ragots littéraires, ses envies d'emplettes.

Avec ça, Gilda est une très gentille fille à qui je n'ai rien de vraiment sérieux à reprocher.

Dimanche soir. Cet après-midi, dans son spacieux, confortable appartement de la rive droite, Géraldine a su être tout ce que Gilda ne sera jamais : une présence active, discrète, secourable ; une amante, certes, mais aussi une *sestra miloserdaïa*, une compagne des mauvais jours. Elle m'a offert du thé, un quatre-quarts, elle m'a déshabillé, allongé sur son lit dans l'obscurité, m'a longuement massé, caressé, sucé, laissé dormir en silence…

Elle m'a aussi rassuré, corroboré…

Lundi 14 juillet. *Sanguepazzo* de Marco Tullio Giordana. J'ai amené Gilda voir ce film parce que j'avais envie d'entendre de l'italien ; envie aussi de me changer les idées, d'échapper au cafard qui m'assaillait.

Le film est attachant, mais pour m'égayer j'aurais pu faire un autre choix. Film dur, très dur, à l'image de l'époque – le fascisme, la guerre – où il se déroule.

Il y a deux scènes d'amour qui se veulent « torrides » (avec un bruitage de soupirs ad hoc) et qui frisent le ridicule.

Monica Bellucci, peu convaincante, se promène dans cette histoire avec l'air de s'y ennuyer. En revanche, étonnante performance de Luca Zingaretti qui,

comme on dit, crève l'écran. Ses dons d'acteur sauvent un film qui trop souvent tend à sombrer dans le mélo.

Que Mme Ségolène Royal fût une quakeresse sectaire et méchante, je l'avais présent à l'esprit ; mais j'avais un peu oublié qu'elle était aussi extraordinairement idiote. En protestant contre la présence de Bachar el-Assad, président de la République syrienne, à Paris, elle me l'a remis en mémoire. À l'évidence, François Mitterrand, lorsqu'elle travaillait à ses côtés, a négligé de lui faire lire *Le Carnet arabe.* Si elle l'avait lu, la Royal saurait qu'à l'encontre des pays artificiellement inventés, découpés sur la carte de ce qui fut la Grande Syrie par l'impérialisme occidental, la Syrie est, tant du point de vue historique que géographique, la seule réalité dans cette région du monde, le berceau de notre génie païen et chrétien ; elle saurait les liens d'amitié qui, depuis sainte Geneviève de Paris et saint Syméon Stylite, unissent la France à la Syrie ; elle saurait que ce sont les puissances européennes (en particulier l'Angleterre et la France) qui ont bien des choses à se faire pardonner par les Syriens, et non l'inverse ; elle saurait que l'unique chance de survie de l'État d'Israël est la signature d'une paix durable avec la Syrie, et que la participation du président Bachar el-Assad à la conférence méditerranéenne organisée à Paris par Nicolas Sarkozy est une bénédiction, une précieuse occasion à saisir.

Que les socialistes aient cru en cette lamentable pécore demeurera un des (petits) mystères de la vie politique française de ces dernières années.

Chaque fois que je peste contre le mauvais temps, j'ai une pensée amusée pour l'abbé de Saint-Cyran qui, dans ses *Lettres chrétiennes et spirituelles*, édition de 1645 (un volume que j'ai acheté chez Vrin, place de la Sorbonne, lorsque j'avais dix-huit ans), écrit à une religieuse de Port-Royal :

« Si les âmes des justes sont comme de bons arbres et comme de bonnes terres, ainsi que les nomme l'Évangile, il faut qu'elles se ressentent de la variété des saisons, et qu'elles aiment autant l'hiver que l'été ; la sécheresse que l'abondance ; la froideur que la chaleur ; les ténèbres que la lumière ; les

tristesses et les peines que les plaisirs et les joies ; et enfin l'absence et la retraite, que la présence et l'approche du soleil. »

Saint-Cyran a raison et telle est la conduite que nous devrions tous observer : ronchonner contre la fraîcheur de l'air et la grisaille du ciel, comme je le fais si souvent lorsque je suis à Paris, est ce qu'il y a de plus inutile, de plus vain.

Cela dit, ronchonner étant dans la nature de l'homme, cet avis du réformateur de Port-Royal est un nouvel exemple des aspects contre-nature de la doctrine chrétienne. Le Christ, c'est un funambule qui marche sur les mains ; et son enseignement, c'est le monde à l'envers. Lorsque j'étais adolescent, ce côté contre-nature des Béatitudes et du Magnificat m'a inspiré maintes pages sarcastiques. Aujourd'hui, je serais moins moqueur, car ce sont ces extravagances qui font le charme du christianisme, mais sur le fond mon sentiment n'a pas changé : *roba da pazzi*[10].

Qu'une fille draguée à la piscine, ou dans un aéroport, ou sur une terrasse de bistrot, disparaisse de ma vie d'abord que nous cessons de coucher ensemble, c'est normal ; mais qu'une Marie-Élisabeth, une Anne T., une Vanessa, une Aouatife m'aient rayé de leurs tablettes lorsque nous avons rompu, comme si seul ce que nous vivions au lit avait de l'importance, comme si à leurs yeux mes seules qualités étaient d'ordre érotique, sexuel, et que, à peine rhabillé, je ne présentais plus aucun intérêt, cela me déçoit.

J'étais persuadé que ces filles sensibles, intelligentes, appréciaient en moi non seulement l'amant, mais aussi l'homme, l'écrivain, l'ami. J'étais bien naïf. Mon unique mérite, c'était un certain savoir-faire au plume ; mais en dehors du plume, nisba.

Tant qu'elles étaient dans mon lit, Marie-Élisabeth, Anne T., Vanessa, Aouatife (liste non exhaustive) feignaient d'être heureuses d'aimer un artiste, affectaient de partager mon univers esthétique, mes goûts, mes idées, mais en réalité elles étaient destinées à épouser des chirurgiens-dentistes. S'il en avait été autrement, nous serions demeurés amis par-delà la rupture, elles auraient

éprouvé le besoin de continuer à me voir, à lire mes livres.

Je les croyais exceptionnelles ; elles n'étaient que des caméléons, des petites-bourgeoises provisoirement maquillées en muses.

Élisabeth L. a rompu, Marie D. a rompu, Véronique B. a rompu, Maud V. a rompu, Sophie P. a rompu, Marie R. a rompu (liste non exhaustive), mais elles persistent à m'aimer, à s'intéresser à mon travail, elles ne tirent pas un trait sur ce que nous avons ensemble vécu, elles me demeurent proches et si demain j'étais malade, mourant, elles seraient à mon chevet, tels des anges secourables.

Mardi soir, au Bouledogue où je dîne avec l'archimandrite Syméon (et, comme à l'accoutumée, suis arrivé en avance). Sms de […] :

« Je suis virée. J'ai deux mois pour trouver un autre job. »

Je l'appelle.

— J'espère que *pour une fois* vous allez m'aider.

Quel culot ! Cette place qu'elle vient de perdre, c'est grâce à la lettre pressante que j'avais écrite à […] qu'elle l'a obtenue. Je n'ai *de toute ma vie* pistonné personne comme je l'ai pistonnée, elle. Moi qui ai horreur de tirer les sonnettes, je l'ai recommandée à […], chez […], chez […], j'ai écrit des lettres en sa faveur, donné des coups de fil ; et finalement, grâce à l'aide décisive de […], qui n'est intervenu que pour m'être agréable, elle a été engagée par […].

Ce « J'espère que *pour une fois* vous allez m'aider » est fort de café.

[…]

Jeudi 17. Nuit de cauchemars provoqués par mon crâne qui n'a pas cessé de me brûler, de me démanger. Hier soir, dînant avec Claude-Michel Cluny et Christian Giudicelli à la terrasse d'un restaurant du Palais-Royal, j'ai gardé mon chapeau enfoncé sur la tête, je me sentais comme un lépreux soucieux de cacher ses ulcères.

C'est Claude-Michel qui nous a traités. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, je l'ai trouvé changé. Assurément, il a pensé la même chose de moi.

Nous fûmes tous les trois de grands voyageurs, nous ne le sommes plus guère ; nous étions en excellente santé, cela aussi est de l'histoire ancienne. Bref, nous avons vieilli, nos existences se sont rétrécies, chacun de nous a ses maux, et le soir qui s'augmentait tandis que nous dînions, plongeant peu à peu le jardin du Palais-Royal dans l'obscurité, figurait assez bien le soir qui tombe sur nos vies, de manière impalpable, par successives petites touches sans remède.

Claude-Michel tient son journal, moi le mien, Christian, lui aussi, prend des notes. Cela nous donne l'illusion de fixer les visages, les baisers, les instants de bonheur, et de vaincre ainsi la camarde, mais comme nous sommes tous les trois d'une lucidité d'airain, nous savons que la victoire de la littérature sur la mort est une victoire à la Pyrrhus, et que nos poèmes, nos romans, nos journaux intimes, même s'ils feront battre des cœurs longtemps après que nous aurons disparu, ne ressusciteront pas les nôtres. Le boulevard du crépuscule est une voie à sens unique : on le descend, mais on ne le remonte pas.

Samedi 19 juillet. Dans la nuit de jeudi à vendredi, crise de coliques néphrétiques, la première depuis celle de l'été 1998 dans le train Berne-Lausanne. Le crâne en capilotade, et à présent les reins ! Comme dirait Vaugelas, c'est la totale.

Hier après-midi, j'ai donc consulté le docteur J. pour mes reins. Je lui ai montré aussi mon crâne : elle a été choquée par les brûlures, les plaies et m'a enjoint de cesser illico le traitement prescrit par le dermatologue. Je suis un malade obéissant, je crois en la médecine, mais lorsque les toubibs se divisent sur les remèdes…

Dimanche. Je n'en rate pas une. L'autre jour, eu égard à mon humeur spleenétique, voir *Sanguepazzo* de Giordana n'était pas une bonne idée ; et hier, quelle mouche m'a piqué, alors que je suis malade et que mon crâne rongé est à vif, de voir le film de Robert Guédiguian sur la vieillesse cancéreuse de François

Mitterrand ?

Ce film, voilà des mois que le patron des Ronchons m'en avait prêté le dvd, mais ce n'est qu'hier que, Dieu sait pourquoi, j'ai proposé à Anastasia de le voir chez elle (sur son grand écran). Michel Bouquet est admirable, mais ce *Promeneur du Champ de Mars* n'a fait que m'enfoncer davantage dans le cafard qui est mien depuis des semaines.

Lundi 21 juillet. Levé dès potron-minet, je suis allé au laboratoire de la rue Saint-Sulpice faire les analyses prescrites par le docteur J., puis j'ai lu la dernière livraison du *Messager de l'Église orthodoxe russe* reçue ce matin au courrier. Un article sur la maison de Berdiaeff à Clamart est illustré par une photographie de son bureau. Cette maison de Berdiaeff à Clamart, j'y suis allé à maintes reprises depuis mon enfance, mais – à moins que ma mémoire ne me joue des tours, ce qui est fort possible – je n'avais pas noté qu'au mur du bureau figure un beau portrait d'… Arthur Schopenhauer !

Une photographie de la mère Marie Skobtzoff… et un portrait de Schopenhauer. Voilà qui illumine ma journée, me rend cette belle humeur qui est mon état naturel. Que cette photo du bureau de Berdiaeff tombe précisément sous mes yeux en cette mauvaise passe où je me trouve, j'y vois un signe. Déjà, hier matin, après que j'ai eu prié devant mes icônes, j'ai eu une preuve tangible de la bienveillance du Christ à mon égard. *Su con la vita*, Gabriel !

Mercredi 23 juillet. Hier soir, le petit visage inquiet de […] m'a attendri. Une biche aux abois. Elle sortait d'une rencontre avec la syndicaliste qui doit l'assister lors de son entretien de licenciement. Nous mangions des crêpes dans un resto du boulevard Blanqui, mais nous n'avions faim ni l'un ni l'autre. Sa boîte se veut progressiste, militante, gauche caviar et tout le saint-frusquin, mais lorsqu'il s'agit de licencier un salarié c'est, derrière le masque intello branché, le capitalisme le plus dur, le plus cupide, qui montre son visage. J'ai moi-même connu cela lorsque la revue *Impact-Médecin*, arguant que je n'étais pas

journaliste, mais écrivain, refusait de me payer les indemnités auxquelles, comme chroniqueur régulier, j'avais droit. Le directeur de cet hebdomadaire, un père de famille, un catholique de droite, multipliait les éditos bien-pensants, dégoulinants de vertus chrétiennes ; mais lorsqu'il s'est agi de verser ses indemnités à mézigue, le catho a aussitôt cédé sa place au patron rapace, et j'ai dû le traîner devant les Prud'hommes pour qu'à la veille du procès il cédât et m'envoyât le chèque que je réclamais. […], elle aussi, va devoir prendre un avocat, aller aux prud'hommes.

Il serait temps de lancer Karl Marx.

Dans la rue, je tombe sur un garçon que naguère je voyais beaucoup, un des plus brillants de sa génération, Laurent Dispot. Toujours aussi lettré, drôle, vibrionnant. De son débit de voix rapide, incisif, il me parle de Poutine, de Tanger, de Thomas Mann, d'amies communes (Hélène Tubiana, Arielle Dombasle). Un vrai feu follet. Du coup, moi qui étais plutôt cafardeux (mon crâne, le licenciement de […]), j'ai, grâce à Laurent, retrouvé la pêche et, quelques heures plus tard, c'est en bonne forme que j'ai ouvert ma porte à la belle et rieuse Marie-Agnès.

Dimanche 27 juillet. Ce matin, j'ai été bien inspiré d'aller à l'église. L'évangile était celui du paralytique chez saint Matthieu, et le saint du jour le médecin anargyre et mégalomartyr Pantéléimon qui guérissait tous les maux par la grâce du Christ. Exactement ce dont j'ai présentement besoin. Je n'avais pas mis – à cause de l'obligation d'y ôter mon chapeau – les pieds à l'église depuis le 23 juin. Cette belle liturgie m'a fait du bien, mais – ayant mangé une tartine beurrée et bu un café à la *colazione* – je n'ai pas, malgré mon envie, osé communier[11].

Anniversaire de Marie-Élisabeth. Je lui écris une lettre, sans savoir si elle la lira, puisque, paraît-il, elle vit désormais en Angleterre ; or, je ne possède que son adresse parisienne, peut-être caduque.

Hier, enchanteresse journée vécue avec Marie-Agnès, d'abord à R., puis à Paris. Un bonheur intense et paisible, le paradis sur la terre.

Je lis dans *La Repubblica* qu'à Florence un homme âgé de cent trois ans a tenté de se donner la mort en plongeant dans l'Arno, mais des policiers à cheval l'ayant vu se sont jetés à la flotte et l'ont sauvé !

Repêché, le vieux monsieur leur a dit :

— *Sono stufo di campare, volevo farla finita*[12].

Il n'est pas facile de vivre. Il n'est pas non plus facile de mourir.

Avant-hier, chez Léo Scheer, j'ai visionné d'importantes séquences du film que Pierre Nicolas et Nicolas Bailly préparent sur ma pomme. J'y suis naturel, spontané, les thèmes que je traite sont à mes yeux essentiels et j'espère que l'ensemble intéressera ceux qui verront le film une fois achevé.

Cette nuit, réveillé par des abrutis qui chahutaient sous mes fenêtres, j'ai ouvert un de mes livres de chevet, *Les Ascétiques* de saint Basile, et j'y ai lu avec beaucoup de plaisir et d'amusement ce que celui-ci écrit sur l'usage qu'il convient de faire des remèdes que nous prescrit la médecine. J'aime beaucoup l'humour pince-sans-rire du grand Basile de Césarée, et je suis convaincu que Pascal s'est souvenu de ces pages en écrivant sur le bon usage des maladies. Je le crois d'autant plus que mon édition des *Ascétiques* – un des joyaux de ma bibliothèque – est celle de Port-Royal. Un des Messieurs, Godefroy Hermant, a en effet traduit les écrits spirituels de Basile de Césarée à la même époque où un autre, et non moins illustre, solitaire de Port-Royal, Arnauld d'Andilly, nous donnait ce livre merveilleux dont j'ai si souvent parlé (même dans mes romans !) : *L'Échelle sainte, ou les degrés pour monter au ciel*, par saint Jean Climaque, abbé du monastère du mont Sinaï et Père de l'Église grecque.

Lundi soir (avant de rejoindre Saint Robert avec qui je dîne aux Ronchons). Marie-Élisabeth avait quinze ans lorsque nous nous connûmes ; Justine aussi. Marie-Élisabeth, c'était en 1978 ; Justine, en 1999.

Justine que je n'avais pas revue depuis 2001 ou 2002, je ne sais plus, a passé

une partie de l'après-midi chez moi. Elle n'a guère changé depuis l'époque de nos amours, la flamme de génialité qui la brûlait ne s'est pas éteinte, et j'ai été heureux de retrouver sous l'enveloppe de la jeune femme de vingt-trois ans l'adolescente de quinze que j'ai naguère aimée. Je le note, car ce n'est pas courant : chez Francesca, Marie-Élisabeth, Vanessa, Aouatife et tant d'autres, le feu qui faisait d'elles, du temps que nous étions amants, des adolescentes de génie, s'est éteint pour jamais. Elles se sont embourgeoisées, banalisées ; elles sont devenues des bonnes femmes ordinaires, et ce qu'elles ont vécu avec moi, elles l'ont oublié ou renié, comme si elles en avaient honte, comme si c'était un truc bizarre qu'elles auraient vécu dans une vie antérieure, ou sur une autre planète, et sur quoi il est préférable de tirer un trait.

Les filles *bien*, celles qui sont, malgré la séparation et le temps qui passe, demeurées des esprits libres, non seulement ne renient rien de ce qu'elles ont vécu avec moi, mais elles m'en sont reconnaissantes : Maria S., Hélène P., Véronique B., Clarisse B., Sophie P., Marie R. – pour ne citer que quelques noms.

Sms de Justine (19 h 56) : « C'était bon de vous retrouver. Vous n'avez pas bougé. Toujours le même regard perçant, la même silhouette et le même sourire. Bonne soirée. Je vous serre sur mon cœur. »

Marie-Élisabeth et consorts devraient en prendre de la graine.

La nuit dernière, long, curieux et très agréable rêve : j'ai rêvé que la piscine Deligny était reconstruite telle quelle, et même en mieux. Tout était comme autrefois, et les amis que j'y retrouvais – Roland Jaccard, Gilles Châtelet, Pascal Bruckner – et aussi les responsables de la piscine – M. Richard, Pierrot, Madeleine, etc. – avaient le même aspect que jadis, le temps semblait court-circuité. Simultanément, cela se passait aujourd'hui, l'été 2008, c'était à la fois naturel et fantastique, ainsi que cela arrive dans les rêves. L'inouï, c'était de revivre, intacte, inchangée, la délicieuse sensation de liberté, d'insouciance,

d’euphorie aérienne qui m’animait quand au début de la saison, à l’ouverture de Deligny, je prenais possession de ma cabine (la 41 !), de mon casier à la blanchisserie et, en maillot de bain, léger, joyeux, prêt au bonheur, je m’avançais sur le solarium où Pernod et Robert, arrivés les premiers, m’avaient déjà gardé une belle place pour ma serviette.

Au réveil, vive déception, car ce rêve était si long, si précis, si réaliste, j’ai été réellement surpris que ce ne fût qu’un rêve, que rien de tout cela ne fût vrai, que Deligny et ma jeunesse, abîmées dans les flots telle la cité d’Ys, n’en fussent pas surgies et n’en surgiraient point[13].

Mais le rêve était beau et je suis heureux de l’avoir vécu.

Le pape de Rome était, voilà quelques jours, en Australie. Là encore, comme aux États-Unis, il a cru devoir pleurnicher sur les « prêtres pédophiles » et les journaux en ont fait leurs gros titres. Quelle pitié !

Le catholicisme semble avoir irrémédiablement réduit la sublime folie de l’Incarnation, de l’Esprit qui se fait chair, à un catalogue de quéquettes interdites, à des histoires de sperme rance. Plus que jamais, j’ai conscience que seule une bonne théologie de la liberté, c’est-à-dire une bonne théologie du Saint-Esprit, pourrait délivrer l’Église romaine de la tentation moralisatrice, de l’obsession sexuelle.

La querelle du *Filioque* – cet ajout tardif, hérétique, au Symbole de Nicée – n’est pas un point secondaire, contrairement à ce que pensent les imbéciles ; elle est cardinale.

Il serait temps que nos chers « frères séparés » catholiques romains reviennent à l’orthodoxie, à la liberté de l’Évangile, à la folie de l’amour, au vivifiant tourbillon du Dieu trinitaire.

Toujours enivrés de *political correctness*, les media font leurs choux gras avec l’arrestation d’un fameux « criminel de guerre » serbe, Radovan Karadzic. Curieusement, ils sont beaucoup plus discrets touchant les criminels de guerre

croates, bosniaques, albanais ; et ils lèchent inlassablement le cul du fantoche Tribunal pénal international de La Haye, cette imposture, cette monstruosité juridique, qui accable la petite Serbie, les patriotes serbes, mais se garde bien de juger les deux destructeurs de l'Irak, les deux grands criminels de guerre de notre temps, George Bush et Tony Blair.

Mercredi matin. Cette nuit, nouveaux sms de Justine :

« Vous me manquez. »

« Je suis dans le jardin d'une amie et j'aimerais que vous soyez là, mais j'ai cru comprendre que vous aviez déjà quelqu'un dans votre vie, alors je m'empêche de divaguer… »

« J'aimerais dormir avec vous. »

Je rentrais d'un dîner au Train bleu avec Marie-Agnès et Frank Laganier, j'avais bien bu, bien mangé, il était tard, je tombais de sommeil, ce n'était pas des circonstances qui se prêtaient à des retrouvailles amoureuses ; mais, levé tôt, je viens de lui envoyer un *messaggino* où je propose qu'on se voie cet après-midi. Je devais travailler à notre film avec Pierre Nicolas, mais le pauvre s'est fait arracher deux dents et il est dans les vapes. Je suis donc libre et meurs d'envie de poser mes lèvres sur la belle bouche de Justine, de reprendre nos amours là où nos deux fichus caractères les avaient interrompus il y a six ou sept ans…

Justine qui m'a posté, en « pièce jointe », les premières pages d'un texte qu'elle a écrit sur moi, *Vodka poivrée*, brillant, spirituel, avec de jolies trouvailles de style et un sens de l'observation qui manifestent de réels dons d'écrivain. J'ai toujours su que c'est une fille exceptionnelle.

Avant de retrouver ma belle Marie-Agnès et l'ami Frank au Train bleu, j'avais passé l'après-midi avec une autre jeune femme rare, Blanche de Richemont, qui désirait me rencontrer. Pendant qu'elle m'interrogeait sur la transgression, les passions interdites, l'éros divin, je contemplais avec plaisir son beau visage fier, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, ses épaules bronzées. Intelligente et appétissante. Cela m'a donné envie de la lire (elle a écrit un essai sur le désert,

elle publie cet automne son premier roman).

Le Train bleu, une des ultimes maisons de Paris où le gigot est encore présenté sur son chariot et tranché devant vous selon les règles de l'art. À l'époque où je vivais à l'hôtel Saint-Simon et y avais mon rond de serviette, c'était le cas des Fins Gourmets, boulevard Saint-Germain. Plaisir aujourd'hui révolu, comme tant d'autres.

Mercredi, 13 h 50. Justine ne peut pas cet après-midi, elle voit des amis. Je lui ai proposé samedi après-midi. Elle ne peut pas non plus. Elle serait libre à 21 heures, mais samedi à 21 heures, je serai avec Don Carlo, de passage à Paris ; et puis, 21 heures n'est pas une heure où j'ai accoutumé de voir mes petites amies. Pour dîner, certes, mais pas pour caracoler. Au plume, je ne suis pas du soir, ab-so-lu-ment-pas.

Des amis ! Tu parles ! Si Justine avait vraiment envie d'être dans mes bras, était impatiente de retrouver mes baisers, mes caresses, mon sexe dans ses trois bouches d'amour, la chaleur de ma peau contre la sienne, elle aurait annulé le rendez-vous avec ses amis, m'aurait dit : « Je serai chez vous à 14 heures. »

Sa froideur me refroidit.

Me voici désheuré. Que faire ? La sieste ? Regarder Terence Hill dans *Don Matteo* sur Raiuno ? Poursuivre la dactylo de mon journal intime 91 ? Prier Gilda de faire un saut chez moi ?

Gilda ! Ce matin, j'ai pris un café avec elle et un de ses amis qui est de mes lecteurs et qu'elle désirait me présenter. Elle est cocasse, touchante, mais depuis que je suis son amant je ne sors jamais sans mon tube d'aspirine. Elle me casse la tête avec son bavardage perpétuel et je ne la supporte qu'à doses homéopathiques. *Taceat mulier in ecclesia*, écrit l'apôtre Paul. Moi, je dirais volontiers : *taceat mulier in cubiculo.* Elle m'a déclaré que, la dernière fois que nous avons couché ensemble (vendredi ou samedi, j'ai oublié), je l'avais fait « mourir de plaisir ». J'ai du mal à la croire tant, au pieu, elle a l'air de penser à autre chose, tant elle me caresse distraitement, sans élan, sans conviction… Elle

s'anime, pousse des cris, semble heureuse lorsque je l'estocade ; mais, hors du crac-crac-zim-boum, l'amour, à l'évidence, l'ennuie.

14 h 15. J'allume l'ordinateur, lis le courrier électronique. Un message de René Schérer m'apprend que notre vieil ami Georges Lapassade est mort ce matin. « Encore une perte immense, m'écrit René, parmi les penseurs éminents de ma génération. Et, qui plus est, celui qui était certainement le plus proche de nous, et avec le plus de simplicité d'âme et de manières. »

Lapassade, je l'ai souvent vu à Paris, du temps de *Combat* et après, mais nos souvenirs communs sont surtout tunisiens : à Tunis, à l'époque où je vivais à l'hôtel Claridge, à Sidi-Bou-Saïd où j'ai habité chez lui, dans le Sud où nous nous sommes beaucoup amusés…[14]

L'enseignant a chez lui pris le pas sur l'écrivain, et c'est dommage : *Le Bordel andalou* est un très beau livre qui manifeste un réel talent. Un talent malheureusement laissé en friche.

Jeudi 31 juillet. Cette nuit, un sms de Justine : « Je ne suis pas qu'une lubie pour vous ? »

Quel sexe perpétuellement inquiet ! C'est elle qui, après plus de cinq ans de silence, m'a téléphoné plusieurs fois, exprimé avec insistance le désir de me revoir. Nous nous sommes vus lundi, je lui ai fait une bise sur les joues, nous avons bu un jus de fruit, bavardé en copains, il ne s'est encore rien passé, nous ne sommes pas encore redevenus amants, mais déjà elle s'empoisonne par avance le plaisir d'éventuelles retrouvailles amoureuses en se tourmentant à l'idée que pour moi ce revenez-y ne sera qu'une foucade du désir, une « lubie ». Oui, *Cristo Santo*, quel sexe du diable ! Quelle inaptitude au bonheur simple, à l'insouciance !

Pour l'instant, me revoir, retourner dans mon lit, c'est *sa* lubie, pas la mienne. Au jour d'aujourd'hui, j'ignore si nous allons de nouveau coucher ensemble et,

si nous recouchons (elle vient chez moi samedi à 14 heures), j'ignore ce que deviendra ce retour de flamme. Une liaison durable ? Un bref « amour d'été » ? Je l'ignore et je m'en fiche, cela ne m'intéresse pas. Justine est une fille sensible, une belle âme, sa compagnie me plaît, et je serais heureux – moi qui naguère l'ai initiée à l'amour, au plaisir – de retrouver sa bouche, ses seins, son con, son cul ; mais, de grâce, vivons au jour le jour, ne nous inquiétons pas du lendemain.

Ce *messaggino* de la jeune Justine, je l'ai lu lorsque j'ai allumé le téléphone après le dîner dans l'enchanteur jardin des François Hennessy, un havre de verdure, de silence au cœur de Paris. J'étais le seul invité, j'ai été heureux de revoir Pauline et son mari, amusé par leurs enfants si vifs, drôles, intelligents. Ulysse est, comme je l'étais à son âge (et le suis toujours), un *patito* de Christophe ; comme moi à son âge il sait par cœur le nom du véhicule inventé par le professeur Cosinus, l'anémélectroreculpédalécoupeventombrosoparacloucycle. Ce jeune garçon ira loin.

Vendredi matin (avant l'enregistrement d'« Italia in diretta », rue de Montreuil). Hier, encore un après-midi de bonheur dans les bras de Marie-Agnès ; mais à 19 h 30, au moment de nous rhabiller (je dînais à 20 heures avec Florent Georgesco), elle m'a annoncé qu'elle partait demain avec *l'autre* et ne serait de retour à Paris que le 17 août.

Ma vie avec Marie-Agnès, c'est la douche écossaise à perpétuité.

Je suis ensemble triste du peu de temps qu'elle m'accorde et amusé d'être encore, à mon âge, l'amant scandaleux qu'on voit en cachette, le fruit défendu. Il n'y a pas à dire, c'est flatteur.

Mon destin était d'être un amant, non un mari.

L'amour, c'est comme la boxe : chacun doit se battre dans sa catégorie.

Les « grands » éditeurs et l'amour de leur fonds, la défense de leurs auteurs disparus : Florent Georgesco m'apprend que Plon a cédé les droits de plusieurs

ouvrages de Bernanos au… Castor astral ! C'est inouï, et le plus inouï est que personne ne trouve ça inouï, tant c'est devenu habituel. En 2003, c'est sans état d'âme que les puissantes Éditions Albin Michel, qui avaient l'honneur d'avoir à leur catalogue le génial pamphlet de Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, en ont cédé les droits à un petit éditeur marseillais, Agone.

Leur fonds, les « grands » éditeurs s'en foutent. Pourquoi rééditer un livre qui ne se vend plus ? Ce qui compte, c'est dénicher un nouveau best-seller, et si ce best-seller est de la merde en boîte, quelle importance, dès lors que ça se vend ?

Bernanos ? Vous avez dit Bernanos ? Qui c'est ça, Bernanos ?

Hocquenghem ? Oulala, c'est bien compliqué, ce nom ! Pouvez-vous me l'épeler ?

Gilles Rocton m'a posté en « pièce jointe » le récit du voyage en ballon d'Ivan Matzneff paru à *La Revue des Deux Mondes* en 1851. J'en avais souvent entendu parler mais, tant je suis peu « famille », je n'avais jamais eu la curiosité de le lire. Ces aventures aérostatiques de mon aïeul m'ont bien diverti. Ce qui en ressort – cela était déjà patent grâce aux réflexions de Barbey d'Aurevilly citées dans *Le Taureau de Phalaris* – est le snobisme d'airain du comte Ivan Matzneff dont les amis appartiennent à la meilleure aristocratie européenne ; qui ne déroge pas, même en ballon. Mon père était comme ça, lui aussi. Moi, je suis beaucoup plus simple, c'est mon côté homme de gauche.

Épris de nobiliaire, et afin que nul ne doutât de son sang bleu, mon père, émigré en France, avait cru devoir accrocher à son titre de comte Matzneff celui de comte de Larie, une lointaine branche française de notre famille. Si quelqu'un consulte les archives du collège Gerson et du collège Saint-Louis-de-Gonzague, il verra que j'y apparais en tant que Gabriel de Larie Matzneff. Je laissai tomber le « de Larie » quand, fichu à la porte par les jésuites et inscrit à l'école Tannenberg, que dirigeait une baronne balte prénommée Nadia, je pus allègrement assumer ma qualité de métèque.

Samedi soir. Marie-Agnès est partie en vacances avec *l'autre*, Justine m'a posé un lapin. Désempenné, j'ai passé l'après-midi à somnoler et à cafarder. À 18 heures, pour échapper à cette torpeur mortifère, j'ai rejoint Gilda dans la boutique gothique où elle se ruine en robes extravagantes. Sa fraîcheur, ses protestations d'amour, son incessant babil m'ont rapicolé. J'espère que Don Carlo, avec lequel je dîne ce soir, me divertira, me fera rire.

Déjà hier soir, Christian Giudicelli m'a vu sombre, fatigué. Pourtant, l'émission « Italia in diretta » et le déjeuner à La Ravigote qui a suivi (avec Michele Canonica, Philippe Vannini, Alessandro Levi Sandri et une belle cantatrice, Alexandra Di Falco) avaient été fort plaisants. La vérité est que je suis de plus en plus inapte à la vie.

Justine ! Aujourd'hui, nous devions redevenir amants, mais elle demeure à Paris en 2008 la championne du lapin qu'elle était à Toulouse en 2000. Cela lui donne le sentiment de contrôler la situation, de me manier tel un objet, tel un pion ; cela l'amuse et la rend fière de soi. À Toulouse (elle avait quinze ans), le résultat fut contraire à celui qu'elle escomptait : cette goujaterie eut sur moi l'effet d'une douche froide, et je rompis. Je ne sais ce qui a pu cet après-midi lui faire penser qu'à Paris je réagirais de manière différente.

Oui, la douche froide.

[ÉCRITURE DE DON CARLO]

Odiosa sunt restringenda, sed privilegia sunt amplianda[15].

Dimanche 3 août. Hier soir, tout en me réjouissant de le revoir, car je lui suis affectionné, je redoutais que Don Carlo, souvent déprimé, ne m'enfonçât dans ma mélancolie. C'est le contraire qui est advenu. Le cher abbé était d'excellente humeur, nous avons beaucoup parlé, beaucoup ri.

Lorsqu'il officiait dans une paroisse parisienne, Don Carlo préférait parler en français, il semblait n'avoir pas de plaisir à pratiquer sa langue maternelle. Après ces deux ans vécus à Rome, c'est le contraire et durant toute la soirée, à ma vive

satisfaction, nous n’avons parlé qu’italien.

Ce soir, dîner chez Alessandro Levi Sandri. Auparavant, je verrai Géraldine, décevant ainsi Gilda et Anastasia qui, elles aussi, auraient voulu passer ce dimanche après-midi avec moi. Être tout à toutes serait l’idéal, je le sais, mais les journées n’ayant que vingt-quatre heures je suis incapable d’atteindre à cette paulinienne perfection.

Lundi matin. Soljenitsyne est mort. Avec lui, c’est un pan de ma jeunesse militante qui s’efface. Je nous revois, Tatiana et moi, traduisant certains de ses poèmes et les publiant (l’un en épigraphe des *Lettres du Musée russe* de Soloukhine, l’autre à la une de *Combat*) ; je me revois fêtant au beaujolais nouveau son prix Nobel avec Olivier Clément et les autres membres du Comité de coordination de la jeunesse orthodoxe.

Ces dernières années, j’ai lu dans la presse française de sinistres sottises sur les prises de position éthiques et politiques de Soljenitsyne. Sottises qui prouvent l’inculture de nos plumitifs, leur ignorance de l’histoire spirituelle de la Russie. Je n’ai rien d’un obscurantiste, et cependant je suis moi aussi convaincu que seul un retour à la tradition slavophile, une redécouverte de l’idéal proposé par Kiréievski et Khomiakov peuvent préserver la Russie postmarxiste, la Russie qui a recouvré la liberté, de la tentation de l’argent roi (les imbuvables nouveaux riches russes qu’on croise sur la Côte d’Azur), des injustices du capitalisme sauvage, de son cynisme mercantile et de son indicible vulgarité.

Pour noircir Soljenitsyne, « ce sublime maître du verbe » (dixit Roman Jakobson), ses lamentables zoïles l’ont même accusé d’être un antisémite. Ces canailles savent les mots qui décréditent un homme, le mettent au ban de la société. Je pense que dans les jours à venir une de ces vermines va nous expliquer que Soljenitsyne, outre un antisémite, était aussi un peu pédophile sur les bords.

Hier, avec Géraldine, massage et galipettes amoureuses dans son joli appartement, si élégant et bien rangé, qui me change de mon bordélique placard.

Puis, au dîner donné par le consul général, Alessandro Levi Sandri, conversation animée avec l'ambassadeur Ludovico Ortona et sa charmante femme, les Paolo Romani, Pierre Santini, Michele Canonica. Une stimulante soirée italienne qui, après les roboratifs ébats avec Géraldine, a été la cerise sur le gâteau.

20 heures, à la terrasse du Récamier où je dîne avec Emmanuel Pierrat.

Est-ce la mort de Soljenitsyne ou une simple manifestation de gâtisme ? J'ai, ce matin, posé un lapin à Patricia[16]. Pourtant, ce rendez-vous avant son départ en vacances, j'avais insisté pour l'avoir, je l'avais noté en rouge. Au réveil (à 8 h 30), je savais que j'avais ce rendez-vous à 11 heures, mais ensuite, après avoir bu un café sur le zinc je suis remonté chez moi, je l'ai totalement oublié. Quand à 11 h 10 Patricia m'a téléphoné (j'étais occupé à tenter, sans succès, de joindre la cathédrale de la rue Daru pour savoir si un service funèbre à la mémoire de Soljenitsyne y serait célébré en fin de journée), je suis tombé des nues.

Oui, le prodrome du gâtisme. Dieu merci, tel le vieux moine dans *Boris Godounov*, j'ai accompli ma tâche, mes livres sont écrits. À présent, je puis perdre la tête, perdre la vie, c'est sans importance.

Mardi 5 août, 9 heures. Hier soir, au Récamier, Emmanuel Pierrat n'a sagement bu que de l'eau, mais moi, incapable de l'imiter (dès que je suis à table mes bonnes résolutions fondent telle la neige au soleil), je me suis tapé une carafe de rosé. Je me faisais une joie de revoir cet excellent ami, les galipettes de l'après-midi avec Gilda m'avaient fatigué, si j'avais renoncé au plaisir du vin la soirée eût été moins agréable.

Le matin, j'avais reçu ce sms de Gilda : « J'ai très envie de vous. » De fait, elle s'est montrée au lit fort passionnée, n'a pas eu l'air ni de s'ennuyer ni de penser à autre chose. Cela m'a donné faim et soif.

J'ai six ou sept kilos à perdre pour retrouver mon poids idéal. Il suffirait que je cesse de boire du vin pendant deux semaines pour en perdre trois ou quatre. Je le

sais, mais je suis présentement incapable de m'y résoudre. « La sainteté, c'est la décision. » Cette phrase de saint Séraphin de Sarov (que m'avait citée l'évêque Jean Kovalevsky un soir où je lui avouais hésiter entre le monastère et le mariage), je me la répète souvent… et je demeure dans l'indécision, la nonchalance. Je ne suis pas fier de moi.

Emmanuel m'a fait rire en me parlant (avec gentillesse) du côté *Alice au pays des merveilles* de ma petite copine […] et de ses « jupettes parasols ». Cette image, si drôle, si juste, prouve qu'Emmanuel a le sens de la métaphore ; mais cela, je le savais déjà.

11 heures. Au courrier, une lettre de Marie-Agnès, très amoureuse, et en outre pleine d'esprit taquin, qui m'a fait sourire ; une autre, de Justine. Celle-ci ne souhaite pas que nous soyons à nouveau amants. Comme je ne suis pas certain de le souhaiter moi-même (sur le moment j'en serais fou de joie, mais gare aux complications !), « tout va très bien, madame la marquise ». L'autre jour, j'en avais très envie, mais en amour ne me captivent que les élans réciproques, et son lapin de samedi dernier m'a refroidi. Tant pis pour moi, et peut-être, qui sait, tant pis pour elle.

Cela dit, Justine m'écrit aussi :

« Je vous aimais passionnément, mais notre marginalité me pesait. Aujourd'hui, les choses sont différentes. En dix ans, j'ai eu le temps de prendre la mesure de notre histoire. Pour vous, je ne suis qu'une fille de plus qui remplit vos carnets. Pour moi, vous avez été le choc de mon adolescence envolée. Sans vous, il n'y aurait probablement pas de Justine ; celle que je suis devenue vient de vous. Vous l'avez presque fabriquée. Sans vous, pas de vocation pour l'écriture, pas de passion pour les vieux films, pas d'incessantes réflexions sur les paradis perdus, pas d'émotion après une gorgée de pamplemousse… »

Voilà qui m'émeut au vif ; complète le texte sur moi qu'elle m'a posté le 28 juillet, où elle observe que je lui ai « appris l'essentiel : l'amour et le plaisir, et tout ce que cela entraîne ».

Je n’ai été l’amant de Justine que durant quelques mois. D’autres filles, connues lorsqu’elles étaient, elles aussi, très jeunettes, et qui furent mes maîtresses durant de longues années, auraient, indépendamment de ce que nous avons vécu au lit, plus de raisons encore que la fugace Justine de reconnaître ce que je leur ai apporté dans l’ordre artistique, spirituel, social ; mais cela supposerait générosité et honnêteté, deux qualités dont, hélas, une Francesca, une Marie-Élisabeth, une Vanessa, une Anne L. B., une Éléonore, une Aouatife sont irrémédiablement dépourvues. La mauvaise foi et le travestissement de la vérité sont, en ce qui touche ce que furent nos amours, leur règle d’airain.

15 h 35. L’archimandrite Syméon me téléphone du monastère. Une panikhide pour Alexandre Soljenitsyne sera célébrée demain soir à Daru et une autre, le neuvième jour, à Pétel.

Mercredi 6 août, 10 h 15. René Schérer et moi, nous avions décidé de nous rendre ensemble au crematorium de Villetaneuse. René devait me téléphoner hier, il ne l’a pas fait. Cette nuit, en rentrant chez moi (après une soirée avec Gilda), je n’ai pas songé à allumer l’ordinateur. Ce matin, lorsque je me suis réveillé, René ne m’ayant toujours pas téléphoné, j’ai lu le courrier électronique : il m’y donnait rendez-vous au métro Stalingrad (!) d’où l’un de ses amis nous porterait en automobile jusqu’au lieu où Georges Lapassade allait être incinéré. Malheureusement, l’heure de rendez-vous était déjà passée, il était trop tard. J’ai alors appelé la mairie de Villetaneuse. Une dame, fort aimable, m’a expliqué que le RER ne me conduirait pas jusqu’au crematorium ; que, descendant du train, je devais prendre l’autobus 356 (j’ignorais qu’existât un bus avec un numéro si élevé, je ne suis pour ma part jamais monté au-dessus du 96) ; mais l’adresse précise du columbarium, elle n’a pas su me la dire. Tout cela semble fort compliqué.

Bref, je n’assisterai pas à cette sinistre cérémonie funèbre. Ce soir, en revanche, lors du requiem pour Alexandre Soljenitsyne à la cathédrale Saint-

Alexandre-Nevski, je prierai pour mon cher Georges, je chanterai pour lui « *Avec les saints*… », j'allumerai pour lui un cierge devant l'icône miraculeuse de la Vierge.

Lapassade qui avait un sens si aigu de la beauté, et dans la vie quotidienne un comportement si souvent christique[17], préfère, j'en suis sûr, là où il est, la tendre et chaude splendeur de l'office funèbre de l'Église orthodoxe russe à la laideur glaciale, désespérante, d'un enterrement civil au crematorium. Il ne perd pas au change.

Justine et moi, nous ne redeviendrons pas amants, c'est clair. Ce serait à ses yeux une bêtise, elle n'en a pas vraiment envie, et je suis le premier à professer que dans ce délicat domaine des galipettes nous ne devons faire que les bêtises dont nous avons sacrément envie. Moi, j'aurais volontiers, ne fût-ce qu'une fois, refait l'amour avec elle, mais je me garderai d'insister : caracoler une fille qui ne me désire plus, une fille qui serait froide, inerte, dans mes bras, que Dieu m'en préserve ! Ce serait un péché contre la chair (et contre l'esprit).

Oublions donc ce *ghiribizzo*[18] de reconquête. J'ai mieux à faire. Par exemple, poursuivre la dactylographie de mon journal intime (j'en suis au 14 octobre 1991) : cela progresse, mais trop lentement, il faudrait que je fusse plus sérieux, plus appliqué. Gab la Rafale, au boulot !

Une fille en moins, si charmante soit-elle, c'est un souci en moins. *Chi dice donna, dice danno*[19].

17 h 15. Je rentre de chez la podologue. Ahurissant sms de Justine : « J'aimerais bien récupérer mes lettres. »

Il ne manquait plus que ça ! Ses lettres ! En voilà une qui n'a pas lu *Voici venir le Fiancé*, cela ne fait pas un pli. Si elle l'avait lu, elle n'oserait pas me faire une pareille demande, celle-ci ne lui viendrait même pas à l'esprit.

Elle réclame ses lettres pour les détruire comme elle a détruit les photos que j'avais prises lors de notre première nuit d'amour et que, deux ou trois ans après

notre rupture, pensant naïvement lui faire plaisir, je lui avais postées. Dieu merci, j'avais conservé les négatifs, qui sont désormais en sûreté, comme le sont ses lettres. Les petites demoiselles sont amnésiques. Les petites mesdemoiselles veulent détruire les témoignages qui les empêcheraient de réécrire leur passé à leur guise, de le réinventer. Tant pis pour les petites demoiselles. Le monsieur, lui, se souvient de tout, il écrit tout, et son passé il le conserve tel quel.

Lors de notre ultime conversation, dans un café de la place de la Bastille (pour le cahier photos du livre de Vincent Roy sur ma pomme[20]), j'ai été époustouflé, effaré, par la rage avec laquelle Francesca (que je n'avais pas vue depuis une quinzaine d'années) a tenté de calomnier notre passé, de le piétiner. Cela m'a horrifié, mais simultanément je m'en fichais, *Ivre du vin perdu*, *Douze poèmes pour Francesca* et les tomes de mon journal intime 1973-1976 étant dans toutes les bonnes librairies ; ses lettres, ses photos, précieusement conservées malgré le désordre de ma vie bohème, étant, elles aussi, comme celles de mes autres grandes amours, prêtes à témoigner ce qui fut. *Alla faccia delle smemorate !*

Le rêve secret des bonnes femmes, c'est d'être lobotomisées. Quel sexe, Seigneur !

18 h 30. Je pensais que la panikhide pour Soljenitsyne serait précédée par les vêpres. Il n'en est rien et la cathédrale est fermée. Je m'assois donc sur un des bancs du jardin.

Suis-je heureux d'être là ? Ce n'est pas certain. La rue Daru, c'est pour moi tant de souvenirs, les uns beaux et doux, les autres douloureux et cruels, qui tous constituent un passé mort, englouti sans remède dans le non-être.

Ce temps révolu, quand je tape mon journal intime des années lointaines, cela ne me gêne pas trop : entre le papier et la vie existe une distance ; mais ici, au pied de cette église où, en apparence, rien n'a changé…

Pourtant, tout a changé. Que de *modifications*, que de deuils !

18 h 40. Le concierge ouvre les portes. Je pénètre dans le sanctuaire. Aussitôt

je me sens pacifié : la fraîcheur, l’ombre, les visages silencieux et parlants des icônes… Je vénère celle de la Vierge miraculeuse (c’est grâce à elle que Baby-Boom a eu son bac !), j’allume un cierge pour Georges Lapassade, je m’assieds. Il n’y a encore personne. Je vais tenter de prier.

7 août. Hier soir, à la panikhide pour Soljenitsyne, très peu de monde : nous n’étions qu’une cinquantaine, y compris le clergé et les choristes. Le ministre de la Culture était absent et n’avait même pas cru devoir se faire représenter par un haut fonctionnaire. Les éditeurs français de Soljenitsyne, eux non plus, ne s’étaient pas dérangés. J’étais LE SEUL écrivain. À part moi (et Daniel Struve qui, avant le service funèbre, a prononcé quelques mots), une poignée de lecteurs anonymes et quelques paroissiens. Peuvent en témoigner les deux journalistes – l’un de France-Culture, l’autre de l’AFP – qui, à la sortie de l’église, m’ont interviewé. C’eût été un pitre de la télé ou de la chanson, un guignol des media, le Tout-Paris politico-intello-mondain aurait interrompu ses vacances dans le Var ou le Luberon pour assister à la cérémonie ; mais ce n’était que Soljenitsyne…

Laurence Varaut m’ayant téléphoné le matin, je lui avais proposé de me retrouver à Daru ; nous avons ensuite dîné dans un des rares restaurants ouverts de la rue de Varenne.

René Schérer me dit que Georges Lapassade a eu droit à un bref office catholique. J’en suis heureux, car les obsèques agressivement laïcardes, sans une bénédiction, sans une prière, surtout lorsqu’elles se déroulent dans un crematorium, me font horreur.

Quand ses deux fils se tuèrent dans un accident d’automobile, André Malraux tint à ce qu’ils eussent des funérailles religieuses. Certains proches, connaissant son agnosticisme, s’en étonnèrent. Alors Malraux, sèchement :

— Oui, je veux une église, je veux une messe. Vous ne pensez tout de même pas que je vais enterrer mes enfants comme deux sacs de pommes de terre.

Hier soir, sur le répondeur du téléphone fixe, un message passionné de Gilda : « Mon très beau Gabriel, je vous aime de plus en plus, j'espère qu'on va faire des câlins demain, je ne pourrais pas vivre sans vous » et autres protestations enthousiastes qui simultanément me réjouissent et m'embarrassent. L'amour n'est délicieux que s'il est libre ; dès l'instant qu'une sorte de devoir moral me contraint d'aimer, cela devient beaucoup moins amusant.

Gilda me rappelle tel bon copain qui disait à qui voulait l'entendre : « Gabriel Matzneff est mon meilleur ami », qui me glissait à chacune de nos rencontres « Toi qui es mon meilleur ami », etc. Ce qui me gênait, c'était qu'en me proclamant son meilleur ami ce brave type sous-entendait être le mien, et ce n'était pas le cas, ab-so-lu-ment-pas. Dans le langage de la boxe on appelle ça le forcing. Sur un ring, ça donne peut-être de bons résultats ; mais ni en amitié ni en amour.

Au *Corriere della Sera*, le président de la République italienne, Giorgio Napolitano, parle des livres qu'il a l'intention de lire en vacances : *I fratelli separati*, l'essai de Maurizio Serra sur Malraux, Aragon et Drieu ; *Suite française*, le roman posthume d'Irène Némirovsky. J'envoie aussitôt un sms de félicitations au cher Maurizio. Si le président Nicolas Sarkozy, interrogé sur ses lectures estivales, confiait au *Figaro* qu'il emportait Matzneff dans ses bagages, quelle belle surprise ! Ce serait la gloire, Pierre-François ! Hélas, voilà qui relève de la science-fiction.

Vendredi 8 août. Que ce fussent mes successives chambres d'hôtels ou mes successifs studios-placards, mes nombreux logis parisiens n'ont jamais été propices à l'art de la cuisine, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai, depuis l'époque du quai des Grands-Augustins[21], fricassé au restaurant une grande part de l'argent que je gagne. Hier soir, c'est au Virgule, la bonne table de la rue Véronèse où je dîne parfois avec Anastasia, que j'ai traité Bernadette Perrin et ses deux filles, Émilie et Marie, lycéennes à Rodin. Les inviter dans mon

placard était exclu, je n'aurais pas su où les asseoir. Chez moi, l'unique meuble confortable est le lit.

Nous avons bien mangé, bien bu (Bernadette et moi, Émélie et Marie ne boivent que de l'eau), bien parlé, bien ri. Dehors, c'était le déluge : depuis la nuit de mercredi à jeudi des pluies diluviennes tombent sur Paris.

Bernadette est une des femmes les plus intelligentes et lettrées que je connaisse ; une des plus drôles aussi. Élevées par une pareille mère, Émélie et Marie seront des esprits libres, des jeunes filles d'exception, je n'ai pas le moindre doute sur ce point.

Messaggino de Véronique (elle villégiature à Salina) : « *Sono stramangiata dalle zanzare.* » C'est l'unique supériorité du mois d'août à Paris sur le mois d'août à Salina : on n'y est pas dévoré par les moustiques.

N'étant jamais allé à Salina, je jette un œil à mon guide d'Italie (le Joanne, édition de 1883). J'y lis que cette île éolienne, située à dix-huit kilomètres au nord de celle de Lipari, a 4 907 habitants, un sol volcanique et fertile en vin (le cru fameux de Malvoisie), en huile, en fruits ; qu'on y trouve du corail dans la mer.

Me voici rassuré : il n'y a pas que des moustiques à Salina. J'ose espérer que la Mistigretta me rapportera un flacon de Malvoisie. Entre 1883 et 2008, l'île de Salina aura peut-être connu quelques légères *modifications* ; mais si les vignes qui donnent le Malvoisie avaient disparu, cela se saurait…

George Bush, le boucher de l'Irak, le tortionnaire de Guantanamo, n'est pas le seul à donner des leçons de démocratie aux dirigeants chinois. Les intellos franchouillards y vont, eux aussi, très fort : les « droits de l'homme », c'est leur spécialité. Hier, c'était au gouvernement russe qu'ils expliquaient doctement ce qu'il convenait de faire. Aujourd'hui, Jeux olympiques obligent, c'est au gouvernement chinois. Le grotesque de ces perpétuels donneurs de leçons (droite libérale et gauche caviar confondues) me fortifie dans la satisfaction de n'être pas un Français pur sucre, dans le bonheur d'être un métèque. Né et grandi en

France, c'est sans nul doute à mon sang russe que je dois d'être immunisé contre cette maladie française de la vanité, de la suffisance, de la ridicule prétention à morigéner les autres nations.

Mussolini disait que la Corse serait une île enchanteresse s'il n'y avait pas les Corses. On pourrait en dire autant de Paris et de ses pharisaïques intellos.

Après-midi d'amour chez Anastasia. Me raccompagnant jusqu'à l'arrêt du 47 qui me porterait au boulevard Saint-Germain, elle m'a reproché de ne pas lui avoir téléphoné dimanche.

— Je me suis inquiétée, j'attendais ton appel.

— Nous n'étions pas convenus de nous appeler.

— Non, mais j'espérais et j'attendais.

Je connais si bien l'intrinsèque des jeunes femmes, j'ai si souvent décrit leur art de se tourmenter en vain, de s'inventer des raisons de n'être pas insouciamment heureuses, que la plainte (formulée d'ailleurs sur un ton doux et tendre) d'Anastasia ne m'a pas outrément surpris ; mais, Seigneur Dieu, quand vous avez créé ce sexe bizarroïde, pourquoi avez-vous oublié de lui donner l'aptitude au bonheur ? Sera-ce avec la serpentine pomme que la femme aura ingéré cette perpétuelle insatisfaction qui la ronge ?

Un des nombreux motifs (analysés inlassablement dans mes romans, mes essais, mon journal intime, c'est mon sujet d'inspiration poétique *number one*) pour lesquels la femme n'a pas le goût de son destin est que sans cesse elle chimérise ; qu'elle n'est jamais contente de ce qu'elle a ; qu'elle rêve éternellement d'*autre chose.*

Dîner aux Ronchons avec Anne Ramaekers, de passage à Paris. Nous parlons de l'imbroglio politique en Belgique (Anne a des mots sévères pour le manque de sens de l'État, de souci du bien public de tant de politiciens wallons et flamands), de nos respectives amours, des raisons qui m'ont contraint à dissoudre en 2006 la Société[22], de la crise aux Éditions du Rocher, de nos amis

communs. De l’un d’eux, elle me dit :

— Il a soif de reconnaissance.

Quel est le peintre, le compositeur, l’écrivain, le chef cuisinier, le couturier qui n’a pas une « soif de reconnaissance », le désir de voir son travail apprécié, applaudi ? Aucun de nous n’y échappe. Toutefois, nous devons être prêts à affronter la méconnaissance, être assez fous d’orgueil pour ne nous laisser décourager ni par la hargnerie ni par l’ostracisme.

Samedi 9 août. Le film de Jean-Charles Fitoussi, où j’ai un rôle (scène tournée en août 2004), *Je ne suis pas morte*, est enfin achevé, monté et… sélectionné au festival de Lugano. Jean-Charles m’a donné tous les détails de cette belle aventure à la terrasse des Deux Magots où nous avons ce matin bavardé de 11 h 15 à 13 heures. Je suis heureux pour lui qui, nonobstant les difficultés, les obstacles, a persévéré, a eu confiance en sa bonne étoile.

— Pourquoi ne romps-tu pas ? me demande-t-il après que j’ai évoqué (en souriant) le côté saoulant de Gilda.

Bonne question. Sans doute parce que Gilda ne se laisse pas rompre (j’ai essayé plusieurs fois), qu’elle s’accroche à moi comme une huître à son rocher. Puis, parce que si je suis soupe au lait, je me calme très vite et que, passée l’exaspération, je constate que je n’ai rien de sérieux à lui reprocher. Certains pensent que je suis un méchant. La vérité est que je suis un tendre. Outre cela, si l’incessant babillage de Gilda me fatigue souvent, je mentirais si je n’avouais pas que parfois il me divertit.

Messaggino de Véronique (en réponse à un mien message téléphonique sur le Malvoisie) : « *Il vino certo sono pazza.* » La concision de ce sms est digne de Tacite, mais ambiguë : Véronique veut-elle simplement dire que ce vin de Salina lui plaît à la folie ou bien ce *certo* indique-t-il qu’elle a, en effet, ainsi que je le lui ai suggéré, l’intention de m’en porter une bouteille ?

23 heures. Aux raisons notées ci-devant de ne pas rompre avec Gilda, je pourrais ajouter celle-ci : quand elle veut bien *s'appliquer*, ne pas se mettre – en pleine action foutative – à me parler du robinet de sa douche qui fuit et du plombier qu'elle doit appeler d'urgence, ou de la lettre que lui a écrite tel ponte de la télé, ou de ce que ce matin lui a dit […], ou de la robe rose à volants qu'elle a envie de s'offrir, cette jolie jeune personne est capable de me donner beaucoup de plaisir. C'est ce à quoi elle s'est employée cet après-midi, et avec succès.

Marie-Agnès est en Auvergne avec *l'autre*, Anastasia est dans le Gers, Géraldine est à Nice, aucune nouvelle conquête ne se profile à l'horizon, si je rompais avec Gilda je serais seul comme un chien, je languirais.

Dimanche matin. Paris a été beau et chaud pendant deux ou trois jours. J'étais ravi, mais autour de moi j'entendais les gens se plaindre de la touffeur. Ils doivent être heureux puisqu'à nouveau il pleut, il fait froid et qu'en ce 10 août nous avons un ciel grisâtre, plombé, de mois d'octobre.

Un temps au demeurant propice au travail, à la dactylographie de mes carnets noirs.

Carnets noirs que je cesserai de tenir au dernier jour de l'an 2008, pour des raisons d'ordre esthétique : je suis *sul viale del tramonto*, ma vie si longtemps trépidante deviendra, telle est la loi de la nature, plus terne, et mon journal intime, par voie de conséquence, itou. Dans ces conditions, celui-ci risquerait d'être en 2009 moins beau, moins stimulant qu'en 1999 (inédit), qu'en 1989 (inédit), qu'en 1979 (*Les Soleils révolus*), qu'en 1969 (*Vénus et Junon*), qu'en 1959 (*Cette camisole de flammes*).

Lorsque mes *Carnets noirs 2007-2008* paraîtront, demeurera encore inédit mon journal intime de 1989 à 2006, c'est-à-dire dix-huit années. Et dix-huit années où je pétais le feu, ai vécu mille aventures, prenais beaucoup de notes ! Cela fera au moins une dizaine de volumes !

Sans oublier les deux cents pages censurées de *La Passion Francesca*, *Les Soleils révolus* et *Calamity Gab* qui, déjà dactylographiées, forment un

manuscrit prêt à la publication (mais, « vu les conditions atmosphériques », comme dirait Baby-Boom, seule, de mon vivant, peut être envisagée une édition de luxe à tirage limité, un bonbon pour bibliophiles libertins).

1er août 1953 - 31 décembre 2008 : cinquante-cinq années de journal intime. C'est très bien et cela suffit. *Ne quid nimis.*

Je dîne, seul, chez Lipp. Cet après-midi, avec Julie Lescanne, de retour de sa cambrousse, j'ai vu *Biùtiful cauntri* au Reflet Médicis, rue Champollion. On m'avait parlé à Venise de ce documentaire sur la *monnezza* de Campanie, ces ordures toxiques baptisées « l'or de la honte », *l'oro della vergogna*, et la semaine dernière encore, à l'émission « Italia in diretta » ; mais je ne pensais pas qu'il fût si dur. Il m'a donné l'envie de retourner à Naples, cette ville à laquelle je suis tant affectionné et qui en ce moment a grand besoin que ses amoureux lui manifestent leur amour.

Au dix-huitième siècle, « le mal de Naples », c'était la syphilis ; aujourd'hui, c'est le cynisme des industriels mafieux qui tue non seulement les hommes, mais aussi les animaux, les fruits, les légumes, empoisonne la terre…

Lundi 11 août. Les habitués de la feue piscine Deligny se souviennent assurément de mes exploits nautiques, de mes audacieuses trempettes (car, contrairement à ma réputation, à Deligny je ne faisais pas que draguer et flirter, il m'arrivait parfois de traverser le bassin à la nage, de m'immerger dans ses roboratives eaux glaciales). Ils ne seraient donc pas étonnés d'apprendre que, réveillé tôt ce matin par un curieux songe que je noterai ci-après, j'ai allumé le téléviseur pour voir, en direct de Pékin, le 400 mètres nage libre féminin, ou, *per l'esattezza*, deux nageuses, Federica Pellegrini et Laure Manaudou, à la beauté desquelles je suis fort sensible. Hélas ! Ni la belle Manaudou ni la belle Pellegrini ne sont montées sur le podium. J'espérais entendre *Fratelli d'Italia* ou *La Marseillaise*. La gagnante étant une Anglaise au gros nez, j'ai dû me contenter du *God save the Queen.* Déçu, j'ai éteint le poste, griffonné mon rêve

sur un bout de papier et me suis rendormi jusqu'à 10 h 30.

Dans ce rêve, où je n'étais qu'un spectateur muet, où je n'intervenais pas (un peu comme si je voyais un film au cinéma), Vanessa S. et Aouatife B. étaient mortes et demandaient à l'apôtre Pierre (qui avait la tête du métropolite Wladimir[23]) d'entrer au paradis ; mais celui-ci leur en refusait l'entrée, arguant qu'elles avaient commis le pire des crimes : renier leur amant bien-aimé, payer des avocats pour lui nuire, Aouatife surtout qui avait osé me faire dénoncer par le sien à mes employeurs.

— Vous avez trahi votre adolescence, trahi votre amant, trahi votre amour.

J'aurais bien aimé entendre la réponse de mes deux maîtresses, de ces deux êtres que j'ai passionnément aimés, mais c'est à ce moment que je me suis réveillé.

Pas besoin d'être Jung pour déchiffrer ce songe. Je suis tellement déçu par le comportement de Vanessa et d'Aouatife depuis notre rupture, j'en ai si gros sur la patate…

Mardi 12 août, 9 h 10, dans un bistrot où j'ai fui le bruit que font des ouvriers dans l'appartement voisin. Ce matin, réveillé tôt, j'ai allumé le *telefonino* à 8 h 30, j'étais sur le boulevard Saint-Germain, et presque aussitôt a retenti le bref couinement que j'ai décrit dans *Voici venir le Fiancé* : un sms de… Marie D. (« Joyeux anniversaire je t'embrasse Marie »), ma chère Marie, une ex qui, elle, n'a jamais eu avec moi une attitude traîtreuse et sera reçue au paradis avec tous les égards dus à son âme noble, à son cœur tendre.

Un anniversaire que j'ai, avec quelques heures d'avance, fêté hier soir chez Lipp où j'ai traité Christian Giudicelli. Pour le sien, je lui avais offert des dvd de Buster Keaton et des Marx Brothers. Lui, c'est un cadeau d'une autre importance qu'il m'a fait : un tableau de Claude Verdier représentant le forum romain (plume et gouache) !

Une demi-heure après le sms de Marie, un appel de Gilda qui désirait être la première à me féliciter ; puis un autre de Marie-Agnès.

Ces jours derniers, lors d’un échange d’émiles plutôt agressifs de part et d’autre, Justine m’a traité de « vieillard » et de « vieux con ». C’était une bonne préparation au 12 août…

18 h 45. Depuis ce matin, vœux des deux autres actuelles, Géraldine et Anastasia ; et de cinq autres ex, Mistigretta, Sophie P., Maud V., Marie R. et Maria S.

Six ex, sur des centaines, c’est peu, mais ce n’est pas si mal que ça, vu l’horreur que ce sexe a de son passé amoureux, sa rage de le gratter, de l’effacer, de le nier.

Si je meurs en France, je peux donc légitimement espérer que Maria, Marie R., Marie D., Maud, Sophie et Mistigretta assisteront à mes obsèques. Ce serait une belle satisfaction. Il n’y avait pas tant de jolies femmes à l’enterrement de Baudelaire.

Déjeuner au Cercle militaire de la place Saint-Augustin avec Eugène Jacq et son ami Thong. Ils se sont pacsés à Bangkok devant le consul de France et font leur voyage de noces : l’Australie, l’Indonésie, Singapour, la France, l’Angleterre…

À propos de la guerre en Ossétie, Eugène, toujours pince-sans-rire, laisse tomber :

— Quand nous étions petits, à l’école, on nous enseignait les vicissitudes de la Bessarabie…

Thong m’apprend une expression thaï : *Mai pen rraï*, qui signifie « Cela n’a pas d’importance », « *Nitchevo* », « *Inch’Allah* », « Tant pis », « *Patienza* »…

Je la placerai jeudi au dîner avec Bernard Faucon qui a durant des années étudié le thaï – une étude à laquelle Eugène, lui, a depuis longtemps renoncé.

Je craignais que le déjeuner ne se déroulât en anglais. Ce matin, quand elle m’a téléphoné pour me souhaiter un bon anniversaire, j’ai même demandé à Géraldine la meilleure façon de dire : *I apologize to not be able to lead a*

conversation with you in english. Agréable surprise : Thong se débrouille très bien en français ! Nous avons donc parlé français tout au long du repas, c'était fort reposant. À ce propos, Thong m'a appris que le roi et la reine de Thaïlande parlent un français parfait ; que lorsque le roi parle avec un de ses ministres et veut lui dire quelque chose de confidentiel, il s'exprime en français. Il faudra que j'en informe Saint Robert.

Grande conversation sur l'Asie. Je pensais qu'Eugène me gourmanderait pour n'y être pas retourné depuis plusieurs années, qu'il me presserait d'y séjourner l'hiver prochain, mais non ! Le regard désabusé qu'il porte sur des pays où nous avons été naguère, lui et moi, si heureux (et dont il a une connaissance plus approfondie que la mienne) est le même que celui que je prête à Alphonse Dulaurier dans *Voici venir le Fiancé* :

— L'Asie que nous avons aimée n'existe plus, cher Gabriel. Partout, la chape de plomb de l'ordre moral, partout, des masses de touristes imbéciles.

Suit une énumération des lieux qui furent jadis paradisiaques (du moins selon *nos* critères) et qui aujourd'hui n'ont plus pour des aventuriers tels que nous ni charme ni intérêt. Eugène étant un excellent observateur des êtres et des choses, avec en outre une expérience de l'Asie du Sud-Est d'aujourd'hui (alors que la mienne remonte au milieu des années 90), ses propos, qui corroborent ceux de mon Dulaurier, expriment, je le crains, une cruelle vérité.

— Si je n'avais pas Thong, je resterais en Europe, je ne bougerais plus de Brest.

13 août. Hier, nous avons, Eugène et moi, évoqué les Ossètes. Les jours précédents j'ai eu à leur sujet un échange d'émiles avec Pascale E. qui, lorsque nous étions amants, avait au lycée Molière une copine de classe d'origine géorgienne qui nous en parlait d'abondance[24]. À l'éclatement de l'Union soviétique nous avons assisté à une multiplication d'événements qui sortaient tout droit de *Passeport pour Pimlico*, le film d'Henry Cornelius où les habitants d'un quartier londonien décident de faire sécession d'avec la Couronne, chacune

des ex-provinces soviétiques rêvant d’indépendance, de frontières, de douaniers, de gendarmes et, pourquoi pas, d’un représentant à l’ONU. En un temps où l’homme se balade sur la lune, envoie des fusées sur Mars et en moins de trente heures d’avion se rend de Rome à Melbourne, en un siècle où la planète est devenue toute petite, on assiste à un curieux déchaînement de nationalismes minuscules, la moindre peuplade se figurant nation.

Une Ossétie indépendante ? Un ambassadeur d’Ossétie à Paris ? Après tout, pourquoi pas, cela ne me fait ni chaud ni froid ; mais alors je réclame une Corse indépendante avec Jean-Guy Talamoni comme premier président de la République (ou, carrément, comme roi, ce serait plus chic, et d’ailleurs la Corse a déjà eu un roi au dix-huitième siècle, Théodore Ier).

La vérité est que la querelle ossète est une nouvelle occasion pour les media de médire de Vladimir Poutine, de cracher sur la Russie (alors que c’est le président géorgien Saakachvili qui, ayant bombardé l’Ossétie du Sud, est responsable de la crise actuelle, mais celui-ci étant vendu aux Américains, comme le sont les gouvernements de tant d’autres pays naguère assujettis au pouvoir soviétique, les media occidentaux lui lèchent prudemment le cul).

Durant toute mon enfance, j’ai grandi avec dans la tête et le cœur la chimère de l’amitié franco-russe. Aujourd’hui je sais que cette amitié n’existe pas ou du moins, si elle existe, c’est à sens unique. Les Français n’aiment pas la Russie et ne perdent jamais une occasion de la déprimer. Je l’ai pressenti dans les années soixante, lorsque, me battant pour la liberté d’expression en URSS, dénonçant les poètes jetés dans des asiles de fous, les chrétiens déportés dans les camps de la mort, les églises fermées par centaines, les horreurs du régime, je rencontrais si peu d’écho parmi les intellos parisiens ; je l’ai compris quand, à la chute du régime communiste, la Russie redevenue libre a pu recommencer, après soixante-dix ans de martyre, à prier librement, à lire librement, à écrire librement, à parler librement, à voyager librement ; quand, après soixante-dix ans d’atroces persécutions, les églises et les monastères se sont rouverts, les livres des grands auteurs chrétiens ont été réédités ; quand nous avons acquis la

certitude que l'entreprise léniniste de lobotomisation de la Russie menée avec férocité pendant soixante-dix ans avait échoué et que le peuple russe allait enfin pouvoir se réapproprier son patrimoine spirituel : cela aurait dû être en France, au moins dans les milieux cultivés, une explosion de joie, une jubilation extrême. Il n'en a rien été. Qu'aujourd'hui, dans toutes les bonnes librairies russes, on puisse acheter *Les Démons* de Dostoïevski, les livres de Berdiaeff ou de Florenski, le *Requiem* d'Anna Akhmatova (ce qui, lors de mes deux séjours en Russie, sous Brejnev, était impensable, les vendeurs apeurés à qui je les réclamais feignant de n'avoir jamais entendu parler de Berdiaeff et de Florenski, quant au *Requiem*, publié clandestinement à l'étranger, ils n'osaient même pas en prononcer le titre), qu'aujourd'hui en Russie les marxistes ne soient plus les seuls à avoir le droit de s'exprimer, que tous les courants de pensée jouissent de ce droit, nos intellectuels parisiens s'en foutent, Dieu me pardonne, ils semblent presque le déplorer. Partout dans le monde, une telle liberté d'expression recouvrée serait à leurs yeux un synonyme de démocratie ; partout sauf en Russie qui, quoi qu'elle fasse, c'est mal.

Pourquoi tant d'indulgence envers Bush et tant de malveillante sévérité à l'égard de Poutine ? Pourquoi ce deux poids, deux mesures ? Je donne ma langue au chat.

Pascale E., à qui j'ai raconté la panikhide pour Soljenitsyne de mercredi dernier, s'est étonnée de ce qu'elle croyait être « l'oubli » où serait tombé l'écrivain russe. Je lui écris ce mot :

« En ce qui regarde Soljenitsyne il n'y a aucun "oubli". Il s'agit d'autre chose, du "politiquement correct". Aux yeux de la droite libérale et de la gauche caviar, Soljenitsyne n'est plus ni utilisable ni fréquentable : trop chrétien, trop slavophile, trop hostile au mercantilisme qui en Russie a succédé à la dictature marxiste-léniniste, trop hostile à la guerre de l'OTAN contre la Serbie, à la guerre des États-Unis contre l'Irak. C'est pour cela que les "officiels" n'ont pas cru devoir assister à l'office funèbre, rue Daru. »

Sur la présente « guerre du Caucase », les deux patriarches orthodoxes, Élie de Géorgie et Alexis de Russie, sont aujourd'hui à peu près les seuls à tenir un langage véridique ; mais qui, en France, fors les orthodoxes, leur prête attention ?

Ce matin, j'ai été stupéfait, attristé, bouleversé même, par la haine contre la Russie qui transsude de l'article d'André Glucksmann et Bernard-Henri Lévy paru au *Corriere della Sera.* Comment deux hommes si intelligents peuvent-ils en arriver à écrire un texte tant injuste, absurdement manichéen ?

Cette gauche intello, si bienveillante depuis 1917 à l'égard du pouvoir bolchevique, qui en 1967 se pressait rue de Grenelle pour savourer les petits fours de l'ambassadeur soviétique et, indifférente aux millions de victimes de la tyrannie marxiste-léniniste, fêtait au champagne le jubilé de la révolution d'octobre, est aujourd'hui d'une extravagante implacabilité pour le régime de Poutine, autoritaire, certes, et comment pourrait-il ne pas l'être, mais qui est un paradis libertaire à comparaison de celui que l'infortuné peuple russe a subi pendant soixante-dix ans.

Qui me fournira la clef de ce parti pris contre la Russie libérée de ses chaînes ? Quels sont les secrets motifs d'une pareille falsification de la vérité, d'une telle volonté de noircir, de calomnier, d'ameuter contre les Russes l'opinion publique occidentale ?

Grâce à Dieu, je suis le seul à être à Paris en août. BHL et Glucksmann sont assurément dans quelque villégiature. Cela vaut mieux, car si je les voyais, leur parlais de vive voix, soupe au lait comme je suis, il y aurait des étincelles.

Que des connards écrivent ce qu'ils écrivent, passe encore. Mais *eux* !

« *Federica Pellegrini : oro e ricordo del mondo* », titrent les journaux. La belle Federica a donc gagné le 200 mètres nage libre et fait retentir *Fratelli d'Italia* à Pékin et dans le monde entier. C'est un joli cadeau d'anniversaire, d'un autre ordre toutefois que le peignoir offert hier soir par Gilda chez Lipp – un peignoir hyperchic de chez Descamps – où je l'avais invitée à dîner.

14 août. Eight one one, qui suit les Jeux olympiques avec plus d'attention que moi, m'annonce la victoire d'Alain Bernard dans le cent mètres nage libre. Le jeune gendarme est, paraît-il, le premier Français à avoir obtenu cette médaille d'or. Du coup, rentré chez moi, j'allume la télé, je regarde les actualités. Oui, en effet, magnifique victoire et la joie du vainqueur fait plaisir à observer.

Lorsque a éclaté l'affaire d'Outreau, j'ai déploré que les Éditions Albin Michel n'eussent pas aussitôt réédité un des meilleurs romans de Guy Hocquenghem, *Les Petits Garçons.* De même, je m'étonne qu'avec le bruit universel que font ces Jeux olympiques de Pékin aucun éditeur français n'ait songé à rééditer un très beau livre d'Henry de Montherlant, *Earinus*, publié en 1929 aux Éditions Émile Hazan, depuis longtemps épuisé (n'ayant été tiré qu'à trois cent quatre-vingt-dix exemplaires) et introuvable. C'est un livre sur le sport, avec en particulier des pages sur la politique et le sport qui en 2008 n'ont pas pris une ride. Par exemple ceci, pages 31 et 32 :

« … je ne crois pas qu'il y ait une chance de plus pour la paix par le fait de rencontres sportives internationales. Si Flaubert campait Homais aujourd'hui, il lui ferait parler de la paix par le sport. […] Ce battage sportif, ces généralisations, ces superlatifs pour illettrés, ces délires par envoyé spécial, cette sorte de religion primaire qu'on veut tirer du sport… »

Et pages 50-51 :

« La vérité, c'est que, loin de travailler pour une pénétration plus grande des nations entre elles, le sport travaille pour le nationalisme ; il travaille aussi pour cette caricature du patriotisme qu'est le chauvinisme. »

Gallimard réédite scrupuleusement *Les Olympiques*, et c'est naturel ; *Earinus* mérite, lui aussi, d'être sorti des oubliettes. Il me semble que les Éditions Émile Hazan n'existent plus, mais quelqu'un d'autre devrait reprendre le flambeau.

Quelle inculture ! Quel manque de vigilance ! Quelle absence d'imagination ! Parfois, les éditeurs donnent le sentiment qu'ils ont du fromage blanc dans le cerveau.

15 août. Ces derniers mois j’avais souvent observé, et noté ici, un manque de ferveur amoureuse chez Gilda : toujours aussi envahissante dans la vie, mais au lit volontiers distraite, peu voluptueuse, faisant les gestes de l’amour mais sans flamme, en ayant l’air de penser à autre chose. Or, depuis quelques jours j’ai observé avec plaisir que – grâce peut-être à l’intervention de la Sainte Vierge, toujours très active en août – les galipettes de Gilda se font à nouveau passionnées, que ma jeune perpétuelle angoissée redevient lascive, lubrique, telle qu’elle était à l’aurore de nos amours, telle qu’une amante doit être si elle ne veut pas que son amant s’ennuie au lit.

Quand je m’ennuie au lit, quand caracoler ma petite copine devient une corvée, j’ai une vive nostalgie de solitude et de chasteté, je rêve d’une cellule monastique. Rien n’est pire que baiser en bâillant.

Hier soir, je n’ai pas bâillé au dîner chez Bernard Faucon : outre que la chère était, comme à l’accoutumée, délectable, la conversation a été passionnante, une conversation d’esprits libres. Nous étions six, tous animés par le désir de résister à la bêtise planétaire qui tente de nous subjuguer, par la confiance en nos passions, en notre destin.

Être un homme libre, c’est très bien, mais cela ne suffit pas à ma félicité : de temps à autre j’éprouve le besoin de rencontrer d’autres hommes libres, de vérifier que je ne suis pas le seul à penser ce que je pense ; que ma conception de l’existence et le regard que je porte sur le monde ne sont pas ceux d’un fou, d’un énergumène, mais ceux d’un poète lucide et véridique.

Il y a une vingtaine d’années, les amis avec qui je pouvais parler à cœur ouvert parce que j’avais la certitude qu’ils voyaient les choses comme je les voyais étaient encore assez nombreux ; mais ils ne sont plus aujourd’hui qu’une poignée, en vérité le « petit troupeau » dont parle Fénelon.

Parmi ces amis disparus, Alain Daniélou, dont j’ai offert à Bernard le *Voyage autour du monde en 1936* qui vient d’être réédité au Rocher. Bernard et moi,

nous sommes de grands voyageurs, mais déjà nous ne pouvons plus voyager comme voyageait Alain Daniélou : il y a là une manière d'être, un style de vie à jamais disparus, une Kitège engloutie dans les flots de la barbarie montante. Et tout ira encore en empirant, en se dégradant chaque jour davantage, nous en sommes conscients. Ce n'est pas une raison pour renoncer à être ce que nous sommes ; c'en est au contraire une pour s'y opiniâtrer.

Jacques Cloarec (grâce auquel ce livre de Daniélou a été réédité) me disait avant-hier qu'il était dégoûté de voyager, qu'il n'avait plus aucune envie de bouger. Moi, si pénibles que soient désormais les aéroports et la foule des abrutis qui s'y pressent, je persiste à croire en la vertu stimulante du verbe *partir.*

Que le *déplacement* soit une erreur, Lucrèce et Sénèque nous en déroulent avec brio les raisons ; mais cette erreur – comme souvent les erreurs – ne laisse pas d'être féconde.

Ne jamais s'encroûter, ne jamais perdre l'habitude de boucler son sac, de sauter impromptu dans un avion, dans un train, sur un navire.

Voyager, c'est un peu comme vivre à l'hôtel : on y est délivré du superflu, réduit à l'essentiel. Le voyage nous libère de toute lourdeur ; il nous enseigne les bienfaits de la légèreté.

Voilà quelques jours, en vue d'un hommage à Guy Hocquenghem aux *Lettres françaises*, Franck Delorieux m'a demandé des photos de Guy. Je lui ai répondu que je n'avais plus rien, que mes archives, comme celles de Nil Kolytcheff dans *Voici venir le Fiancé,* se trouvaient désormais à la Bibliothèque de la Mémoire. Et j'ai ajouté :

« Tout est en sécurité, classé, préservé, mais du coup je suis dépossédé de tout, c'est comme si j'étais mort. Je mourrai les mains et les poches vides. »

Plus je vis et plus j'ai la certitude que mourir allégé, dépossédé, est le signe irréfragable d'une réussite d'ordre spirituel, d'un accomplissement.

14 heures. Sorti manger des œufs au plat à la terrasse d'un bistrot, je remonte, allume l'ordinateur et y lis un émile de… Anne J. Oui, Anne J. qui apparaît dans

ma vie en 1988[25], qui y est restée durant de nombreuses années et dont j'étais sans nouvelles depuis trop longtemps. Est-elle toujours aussi blonde, aussi belle ? En tout cas, cette lettre inespérée, c'est un joli cadeau d'anniversaire, un vrai miracle de la Sainte Vierge.

Elle habite Paris et elle est mariée. C'était à prévoir ; mais peut-être s'est-elle désenamourée de son mari, ce sont des choses qui arrivent dans la vie conjugale, je suis payé pour le savoir. Nous verrons. Au demeurant, même si elle désire être fidèle à son légitime ou (autre possibilité) si elle n'est plus désirable, j'aurai grand plaisir à des retrouvailles amicales, car c'était une fille drôle, gaie, rapicolante. Coucher avec une ex peut d'aventure être agréable ; ce n'est pas une nécessité.

16 août. Hier soir, après que j'ai congrûment caracolé Gilda dans son cinquième étage sans ascenseur, Olivier Corpet m'a requinqué au Dôme : le carpaccio de thon, la lotte, le pouilly, tout était délicieux. Il m'a parlé de l'exposition sur Irène Némirovsky que prépare l'IMEC pour le Jewish Museum de New York ; une exposition qu'à Paris le Musée d'art et d'histoire du judaïsme a refusé d'accueillir, arguant que la romancière était un personnage « trop ambigu » (*sic*). Sur le moment, cela m'a stupéfié, mais à la réflexion je pense que si après ma mort l'IMEC proposait à l'Institut Saint-Serge une exposition sur moi, nos doctes barbus, après avoir pieusement hoché la tête, refuseraient, le personnage leur paraissant, lui aussi, trop ambigu…

Aujourd'hui, avec Véronique, qui vient d'arriver de Naples, nous avons fait une promenade qui nous a conduits aux Mots à la Bouche, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. J'ai signalé à la libraire que dans quelques jours nous allions commémorer le vingtième anniversaire de la mort de Guy Hocquenghem ; que lui consacrer une vitrine (sa photo, quelques-uns de ses livres) serait un juste hommage. Elle m'a promis d'y penser. À l'évidence, ce n'était pas à moi, mais aux Éditions Albin Michel, d'accomplir une pareille démarche. Mais puisque ces messieurs de la rue Huyghens s'en contrefoutent…

Toujours le deux poids, deux mesures. Cette canaille de Bush déclare que l'Ossétie du Sud doit rester géorgienne, que les frontières de la Géorgie, pays membre de l'ONU, sont intangibles. Que n'a-t-il tenu le même langage lorsqu'il s'agissait de la Serbie et de son berceau historique, le Kosovo !

En ce moment, impossible d'écouter la télé et la radio françaises tant la propagande américaine touchant le Caucase s'y étale avec impudence : c'est la Voix de son Maître *for ever*. Les années passent, mais l'aptitude des media français à lécher le cul de la superpuissance, en 1942 l'Allemagne, aujourd'hui les États-Unis, demeure inchangée.

Et notre gauche caviar en peau de lapin qui juge naturels, légitimes, les missiles pointés contre la Russie que les Amerloques sont en train d'installer en Pologne, dans les pays baltes et ailleurs !

Oui, c'est bien ça : le léchage de cul, la passion de l'agenouillement. On pourrait appeler ça le syndrome de *Je suis partout.*

Dîner au Montegrosso, rue de l'Échelle, avec Christian Giudicelli et un de ses amis, Patrick de Funès, très drôle et brillant, qui m'offre son dernier livre, un best-seller, *Médecin malgré moi.* Voici les premiers mots de sa dédicace, qui est à l'image du personnage et m'enchante :

« Pour Gabriel, ce livre lui sera fort utile pour son suicide prochain […]. »

17 août. Hier soir, j'étais mort de fatigue (sans doute à cause des galipettes de ces derniers jours avec une Gilda, elle, infatigable) et, à peine rentré au placard, je me suis mis au pieu, mais je n'ai pas résisté à l'envie d'ouvrir *Médecin malgré moi* et, cinq minutes plus tard, j'étais tire-bouchonné de rire. La dernière fois que j'avais autant ri en lisant un livre, c'était un recueil de pièces de Feydeau.

11 h 35. Dans un mouchoir, appels successifs de Gilda et d'Anastasia (retour du Gers) ; sms amoureux de Géraldine (retour de Nice). Toutes les trois veulent

que je les foute cet après-midi, mais n’ayant pas le don d’ubiquité je n’en fourbirai qu’une – d’autant que ce soir une ex, Véronique, m’invite à dîner pour fêter mon récent anniversaire.

19 h 11. Si Gilda n’avait pas insisté pour me visiter, je crois que j’aurais dormi jusqu’à l’arrivée de Véronique ; mais Gilda est venue et, comme elle est actuellement très frétillante, nos cabrioles m’ont donné beaucoup de plaisir. Les jeunes personnes auront été le moteur de mon existence : sans elles, j’aurais eu une vie contemplative, paresseuse ; une vie de loir.

Appel de Marie-Agnès, retour d’Auvergne. Elle m’a rapporté du fromage et de la confiture (faite de ses jolies mains). Elle vient chez moi demain. J’aurais des raisons de bouder, mais cette bouderie me rendrait au moins aussi malheureux qu’elle. Aussi ne bouderai-je pas, ce serait du temps perdu pour le bonheur et, à soixante-douze ans, je ne peux pas me permettre de gaspiller le peu de sable qui reste dans le sablier. *Carpe diem*, Gabriel, *carpe !*

23 h 10, après un succulent dîner aux Ronchons (boudin aux épinards frais, saucisse de Morteau, soufflé au grand marnier, vacqueyras), je mets Mistigretta dans un taxi, rentre chez moi. Message téléphonique de Gilda : « Je vous aime, je vous aime, vous me donnez trop de plaisir, c’était génial dans vos bras tout à l’heure, c’est de mieux en mieux, je vous aime. »

Comme on dit, *contenta Lei*, *contenti tutti*.

J’ai eu soixante-douze ans voilà quelques jours, mais vu que j’ai quasi la même vie que lorsque ces deux chiffres s’inversaient et que j’en avais vingt-sept, je ne vois pas la différence… Il y a en a toutefois une : entre mes vingt-sept et mes soixante-douze ans la planète s’est crétinisée à une vertigineuse vitesse.

19 août. Hier soir, lors des vigiles de la Transfiguration (ancien style) avec Marie-Agnès, rue Daru, je n’ai pas demandé pardon à Dieu des délicieux péchés

que nous avions commis au lit avant de nous rendre à l’église car je ne les tiens pas, je ne les ai jamais tenus pour des péchés. Le péché, ce n’est pas l’amour, c’est le manque d’amour ; et qui a créé le désir, le plaisir, si ce n’est Dieu lui-même ?

En Union soviétique, les chrétiens étaient tant persécutés que les vieilles à l’église soupçonnaient toujours les jeunes qui osaient y pénétrer, assister à la liturgie, d’être des provocateurs ; aussi veillaient-elles à ce que chacun se tînt de manière impeccable, elles sermonnaient les filles qui n’avaient pas de fichu sur la tête ou qui se peignaient les ongles, les garçons qui, assis, croisaient les jambes. En Europe occidentale, cela n’existait évidemment pas : dans la région parisienne, la seule église où les femmes étaient invitées à se voiler les cheveux était celle de Vanves, et mon cher père Barsanuphe s’attirait à cause de ça d’affectueuses railleries. Aujourd’hui, avec la nouvelle vague de Russes ex-cocos débarqués à Paris, la méthode Barsanuphe triomphe dans quasi toutes les paroisses, d’abord à Pétel, cela va de soi, mais aussi à Daru où les filles s’enturbannent consciencieusement les tifs, où, hier, un gros bonhomme m’a grogné dessus parce qu’à un moment, pendant une interminable lecture de textes vétérotestamentaires, j’ai croisé les jambes. C’était sans nul doute un ex-Soviétique, un ex-marxiste fraîchement ripoliné à l’eau bénite, et ce zèle du dodu converti m’a bien fait rigoler.

Ensuite, Marie-Agnès m’a offert un succulent dîner d’anniversaire au Flora Danica (harengs marinés, saumon à l’aneth, sancerre blanc).

Toute cette journée vécue auprès d’elle, au lit, à l’église, à table, a été un enchantement. De cela, oui, je dois remercier Dieu, rendre grâces.

14 h 05. Je reçois ce sms de Justine, en vacances dans le Var :

« Je ne supporte pas de n’être pas la seule dans vos pensées et dans vos livres. »

J’espère qu’elle écrit cela *cum grano salis* ; néanmoins, qu’elle puisse l’écrire, même si c’est pour rigoler, m’inquiète. Nous avons été amants lorsqu’elle avait

quinze ans, nous ne le sommes plus depuis de nombreuses années : si avant que nous ne le soyons redevenus elle pique des crises de possessivité, de jalousie, que sera-ce lorsqu’à nouveau nous coucherons ensemble ! Cela mérite réflexion. Sans doute serait-il plus sage que je sois son ami, et non son amant ; que je résiste à la sensuelle tentation d’un revenez-y.

Dix soldats français tués dans une embuscade près de Kaboul. J’entends à la radio le ministre de la Défense expliquer que l’armée française se bat en Afghanistan pour y « porter les valeurs de notre République ».

Les Soviétiques, eux aussi, firent la guerre aux Afghans. La puissante et moderne armée russe contre de médiévaux et obscurantistes va-nu-pieds. On sait comment cela s’est terminé. Il en ira de même avec les troupes d’occupation américaines, françaises, italiennes…

Et puis, « les valeurs de notre République » ! Toujours ce vieil argument colonialiste et néo-colonialiste ! Accommodé à toutes les sauces, il a tant servi qu’il commence à sacrément puer.

Le « nouvel ordre mondial » prôné en 1991 par Bush père lors de la première guerre contre l’Irak, c’est la planète en permanence à feu et à sang : au nom des « valeurs » de « notre République », au nom des « valeurs » de « la communauté internationale » (lisez « des États-Unis », car l’ONU c’est plus que jamais la Voix de son Maître), bref au nom des Lumières, on envahit les pays barbares (ou prétendus tels), on les bombarde, on les occupe, on leur impose (ou on prétend leur imposer) par la force nos mœurs, nos lois, notre façon de vivre et de penser.

Faire la guerre aux Afghans, mettre leur pays à feu et à sang, pour les obliger à dévoiler leurs femmes, à boire du coca-cola et à mâchouiller les « Droits de l’homme », quelle connerie !

« Droits de l’homme », que de criminelles absurdités auront été commises en votre nom ! Sur cet homme universel et abstrait qui n’existe pas, n’a jamais existé, mais qui aurait des « droits », cf. ce que j’écris dans *Le Taureau de Phalaris*.

« Notre combat est juste », a déclaré le ministre de la Défense. Il n’a pas ajouté « Dieu est avec nous », *Gott mit uns*, laïcité oblige, mais le sens était le même. L’horrible bonne conscience du pharisien.

Je n’ai ni estime ni sympathie pour les talibans dynamiteurs des antiques bouddhas sculptés dans le roc, pour ces fanatiques imbéciles, mais je n’en ai pas davantage pour la prétention qu’a l’Occident de régenter le monde, de l’assujettir à ses règles. « Les valeurs de notre République », tu parles ! Vous me la faites vomir, la République.

Jeudi 21 août. Je suis d’une humeur de dogue. Voilà deux jours que, fors l’article sur Guy pour *Les Lettres françaises* que j’ai commencé d’écrire, je ne fais quasi rien d’autre que chercher un papier dont j’ai parlé à Olivier Corpet lors de notre dîner au Dôme, le quinze août. Je fouille mes tiroirs, épluche mes dossiers, secoue mes livres (au cas où je m’en serais servi comme marque-page), mais en vain. Où ai-je pu fourrer ce sacré papier ? C’est exaspérant. Un homme aussi étourdi et désordre que moi n’est pas fait pour vivre seul ; il doit avoir une secrétaire et un valet de chambre.

Ce papier qui, si je le retrouve, figurera à New York dans une des vitrines de l’exposition Irène Némirovsky, est un certificat d’aryanité délivré par le gouvernement de Vichy à… Gabriel Matzneff (alors âgé de six ans). Cela vaut son pesant de caramels mous et l’on peut, au choix (« aux anchois », aurait dit le père Gabriel Henry, qui affectionnait les calembours), en rire ou en pleurer. Avoir six ans et être déjà obligé de prouver que l’on est blanc bleu !

23 h 30. Après avoir accompagné Véronique à la gare de l’Est (elle ne rentre à Marrakech que début septembre, mais nous ne sommes plus amants, elle n’a aucune raison de prolonger son séjour à Paris, elle a d’autres gens à voir), je retrouve Céline Ottenwaelter de retour de l’île de Cythère. Ses cheveux courts blondis par le soleil et l’eau de mer, sa peau dorée, elle est très belle. Pour fêter mon anniversaire elle m’invite dans un restaurant où nous avions déjà dîné l’an

dernier, face au square Trousseau (dont il porte le nom) : bonne chère, bonne bouteille, ce n'est pas ce soir que je commencerai à perdre mes kilos surnuméraires. Kilos que, ma balance étant morte le même jour que Soljenitsyne, je ne compte plus. *Ignoratio beatitudo est.*

22 août, 17 heures. Est-ce pour me punir d'avoir laissé un mot acerbe sur le répondeur de mon adorable Marie-Agnès ? Le bon Dieu m'a fait passer une nuit entièrement blanche, pas moyen de fermer l'œil, et c'est dans le coaltar qu'à 10 h 30 je me suis, sous une pluie battante, traîné à La Table Ronde où un jeune journaliste niçois, Marc Alpozzo, devait m'interviewer.

Humeur spleenétique et tenace mal de tête. Allongé sur le lit je regarde la pluie qui tombe sans discontinuer. On se croirait en novembre. Et ces connards qui nous gonflent avec la canicule estivale, le réchauffement de la planète ! On se caille les miches.

Appel téléphonique de Laurence Varaut : Pierre-André Boutang s'est noyé en Corse. Encore un vieux copain qui s'en va. Et moi qui comptais sur lui pour précipiter la publication du journal de son père ! Pierre-André disparu, je crains que les carnets intimes de Pierre ne voient jamais le jour (je veux dire : dans leur version intégrale, non censurée, non expurgée[26]). Quelle tristesse ! Et comme j'aurai eu raison de m'employer depuis 1976 à publier le mien de mon vivant ! Un livre publié, ne serait-ce qu'à quelques milliers d'exemplaires, existe ; il est indestructible.

Le 16 mars 1964, j'écrivais dans mon journal intime :

« Pierre-André Boutang est, du moins en apparence, aussi calme que son père est crépitant. »

Aujourd'hui, le calme et le crépitant se retrouvent devant ce que la liturgie nomme « le redoutable tribunal du Christ ». Pourquoi « redoutable », *strachny* en slavon ? Non que le Dieu du Nouveau Testament ne soit pas un Dieu de miséricorde, mais parce que l'après-mort est l'inconnu, et c'est l'inconnu qui

nous fout la trouille.

Pierre-André et moi, ce fut ensemble que, le jeudi 17 décembre 1964, nous rencontrâmes pour la première fois Hergé, fîmes la connaissance de cet homme qui depuis l'âge des culottes courtes était un de nos dieux ! Cela crée des liens inoubliables.

Samedi 23.

« Un septuagénaire périt à Porticcio », voilà comment *Corse Matin* a annoncé la mort de Pierre-André. L'article commence ainsi :

« Un nouveau drame de la mer s'est produit hier après-midi sur la rive sud du golfe d'Ajaccio. Un vacancier de 71 ans a perdu la vie lors d'une baignade en début d'après-midi à Porticcio. »

Il est 6 h 33 du matin. Je lis ça sur Internet (cherchant des informations sur les obsèques de Pierre-André). Juste en dessous d'une brève (datée du 21 août) annonçant sa mort, je lis ceci :

« L'écrivain Tony Duvert, prix Médicis 1973, a été découvert hier à son domicile de Thoré-la-Rochette, dans le Loir-et-Cher, alors qu'il était décédé depuis au moins un mois. »

Une autre dépêche précise que Duvert a vécu avec sa mère jusqu'au décès de celle-ci en 1996.

Avec sa mère ! À Thoré-la-Rochette !

Cela fait froid dans le dos.

Mieux aurait valu ne pas recevoir le prix Médicis et avoir une vie plus… stimulante.

Dès qu'un écrivain se transforme en homme de lettres, il est perdu. Si Duvert, au lieu de vivre avec sa maman, avait eu une vie passionnelle bien remplie, l'ostracisme dont il a été la victime ne l'aurait pas tant aigri, amertumé. N'avoir dans son existence que les satisfactions que vous procure la vie littéraire, c'est triste et, lorsque l'ordre moral triomphant fait soudain de vous un pestiféré, il ne vous reste plus rien.

Si je n’avais été qu’un littérateur je me serais fait sauter la cervelle il y a vingt-cinq ans. Grâce à Dieu, ma vie était constituée, est constituée de bien d’autres plaisirs que ceux que me procurent mes livres. C’est pourquoi je suis encore en vie et heureux de vivre.

C’est vrai, en raison de l’étoile jaune du philopède que nous portons cousue sur la poitrine, Duvert et moi, nous sommes depuis longtemps traités de manière injuste par le sérail littéraire, les media, et la vente de nos livres s’en ressent. Il serait absurde de le nier. Je ne nie pas davantage que le silence qui est fait sur mon travail parfois me blesse, moi aussi. Cependant, j’ai tant d’autres passions, d’autres amours, que cela ne porte pas atteinte à ma joie de vivre, à mon énergie créatrice – une joie, une énergie dont, même lorsqu’elles se teintent de crépusculaire mélancolie, témoignent mes deux derniers romans, *Mamma, li Turchi !* et *Voici venir le Fiancé.*

Si je ne vivais pas ce que je vis, je ne pourrais pas écrire ce que j’écris.

Les spéculations, les concepts, ce qu’en jargonnant certains appellent les fantasmes (et qui en bon français sont les désirs qu’on n’a pas osé ou pas pu assouvir), ce n’est pas ma tasse de thé, ab-so-lu-ment-pas. Je les abandonne volontiers aux érotomanes d’encrier, aux pantouflards travestis en libertins. Seuls me captivent, seuls m’inspirent l’expérience personnelle, le concret, le *palpable.*

Saint-Barthélemy. Je téléphone à Christian Giudicelli, parpaillot cévenol mâtiné de Corse, pour lui présenter mes condoléances. Demain, jour de la Saint-Louis, je féliciterai mes amis monarchistes. Les saints, il n’y a que ça de vrai. Sur certaines chaînes télévisées françaises, les journalistes sont à tel point crétinisés par le conformisme laïcard, ils n’osent plus dire : « Aujourd’hui, nous fêtons la Saint-Louis, la Saint-Jean, la Sainte-Barbe », ils disent : « Aujourd’hui, nous fêtons les Louis, les Jean, les Barbe. » Quelle bande de cons !

Christian et moi, nous parlons de ce pauvre Duvert, qui eut un bref moment de notoriété, qui meurt dans l’indifférence générale. Pour ma part, je souhaite qu’il

ait continué d’écrire, que l’on trouve dans ses affaires un manuscrit (roman, journal intime ou essai) à publier posthumément ; mais si l’on ne trouve rien, si Duvert cessa d’écrire lorsque les artistes réputés pédophiles furent précipités de la roche Tarpéienne, cela signifierait qu’il manquait de confiance en son talent, en sa bonne étoile ; qu’il avait besoin pour créer de l’approbation de la société, des médailles en carton-pâte du milieu littéraire ; qu’il n’avait pas la peau assez coriace.

Moi, à vingt-deux ans, je lisais les *Lettres* de l’abbé Galiani à Mme d’Épinay (un des livres de chevet de Nietzsche), notais dans mon journal intime et adoptais pour mon usage propre cette règle de vie enseignée par le génial Napolitain : « Planer au-dessus et avoir des griffes. » C’est ce qui m’a sauvé. Duvert, lui, ne planait pas et n’avait pas de griffes. C’était un émotif, un faible et, cela lui aura été fatal, un chaste.

Hier, nouvelles crampes, atrocement douloureuses, mais au lieu de durer, comme à l’accoutumée, une dizaine de minutes, la crise s’est prolongée plus de trois heures. C’est la première fois que cela m’arrive. Je n’en ai pas moins couché avec Gilda, témoin de mes cris de douleur ; et aujourd’hui rebelote avec Anastasia qui est assurément une des filles avec lesquelles je me serai le mieux entendu au lit ; une jeune femme délicieuse ; et, depuis la mort de Cioran, l’unique personne de mon entourage avec qui je puisse causer diététique et religion.

Avec Marie-Agnès aussi, en théorie, je pourrais en parler, mais comme je ne la vois quasi jamais… Hier, elle devait me téléphoner, mais ce fut en vain que je guettai son appel. Je n’ai eu droit qu’à ce sms : « Je t’aime, je suis triste de ma vie, je suis triste de vous donner si peu, mais je ne sais pas faire autrement. » Un sms complété aujourd’hui par ce message téléphonique : « J’espère que vos autres maîtresses savent mieux que moi vous rendre heureux. »

Chez elle, ça sonne dans le vide. Je suppose qu’elle est repartie en vacances avec son gros jules officiel, comme Constance dans *Voici venir le Fiancé*. Une nouvelle fois, la réalité imite la fiction.

Lundi 25 août. J’avais tout faux. À 8 h 50 du matin, appel de Marie-Agnès qui, d’une voix fraîche, émerillonnée, me propose que nous vivions ensemble les journées de mercredi et jeudi. Je n’allais pas sottement bouder un tel bonheur, je l’ai saisi avec empressement, car « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », la mort peut à chaque instant me surprendre, je serais fou de temporiser.

Amour chez moi avec Gilda (en guise de déjeuner, c’est bon pour la ligne), puis je fais un saut aux Éditions Léo Scheer pour chercher mon exemplaire du roman d’Angie David, *Marilou sous la neige*. Angie est absente, mais la maison est pleine de jolies et rieuses filles bronzées, retour de vacances, c’est bien agréable.

Je dîne seul. J’ouvre mon vieil exemplaire élimé des *Pensées*, tant trimballé depuis la classe de seconde à Tannenberg, je tombe sur ces mots (page 199[27]) :

« Comme les deux sources de nos péchés sont l’orgueil et la paresse… »

Page 200 : « Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que de jeûner et en être complaisant. Pharisien, publicain. »

Un truc que je ne réussis pas à avaler : pourquoi Pascal et les autres Messieurs de Port-Royal reprochent-ils à Montaigne de « parler trop de soi » et ne font-ils pas le même grief à leur cher saint Augustin ? Encore une fois (comme Bush à propos du Kosovo et de l’Ossétie du Sud), c’est le deux poids, deux mesures.

Page 224, je prends Pascal en flagrant délit d’abusif amalgame :

« Il ne faut pas avoir l’âme fort élevée pour comprendre qu’il n’y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité… »

Qu’il n’y ait point de bonheur solide, c’est clair ; que la félicité soit fragile, fugitive, j’en suis pénétré ; mais Pascal opère un glissement inadmissible lorsqu’à l’adjectif « solide » il associe celui de « véritable » : ce n’est point parce que nos « satisfactions » ne sont pas solides que, dans l’instant fugace où nous

en jouissons, elles ne sont pas véritables. Pascal sophiste, qui l'eût cru ?

Et ceci qui m'agace mêmement, page 126 :

« … je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité… »

Pascal *sait*. Il a bien de la chance car, moi, je ne sais pas. Dieu est irrité ? Oui, c'est possible, mais il peut aussi bien être hilare et d'excellente humeur.

J'admire au suprême Pascal, son talent d'écrivain ; toutefois, lorsqu'il prétend nous expliquer ce que pense Dieu, les états d'âme de Dieu, je rigole.

À Raiuno, chantant quelques-unes de ses chansons… Donovan !

Donovan, sur les chansons de qui, et aussi sur celles des Beatles, en fond musical, nous avons passionnément fait l'amour, Francesca et moi, entre 1973 et 1976.

Francesca n'est plus ni l'adolescente géniale ni la beauté fatale qu'alors elle était, mais Donovan et moi nous sommes toujours le chanteur et l'écrivain que nous fûmes ; que nous serons longtemps encore après que nos cœurs (et celui de Francesca) auront cessé de battre.

26 août. Je bois un verre avec Pierre-Guillaume de Roux dans un bar de la rue des Canettes. Nous causons de l'avenir des Éditions du Rocher (où il travaille et où j'ai un livre), de la crise caucasienne.

Que Nicolas Sarkozy soit si enthousiaste de la détestable politique étrangère des États-Unis me déçoit beaucoup. Je le croyais moins atlantiste et plus gaulliste.

Quand le Vatican et l'Allemagne s'empressent de reconnaître l'indépendance de la Croatie (reconnaissance qui a été le point de départ de la sanglante guerre des Balkans), quand les États-Unis reconnaissent celle du Kosovo, la France et ses alliés européens applaudissent en cadence ; mais que la Russie reconnaisse celle de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud, *apriti cielo*, c'est un scandale.

J'aimerais que l'on m'expliquât pourquoi l'intégrité territoriale de la Serbie

est méprisable et celle de la Géorgie sacro-sainte.

Cela dit, une Ossétie du Sud, une Abkhazie indépendantes, c'est vraiment *Passeport pour Pimlico.*

Ah ! Qui nous rendra l'empire russe, l'empire austro-hongrois, l'empire ottoman !

Dîner avec Christian Giudicelli chez notre copain de L'Ami vint, à l'angle des rues Thiboumery et de Vouillé. Nous sommes servis par une jeune personne blonde dont le regard, obstinément fixé au-dessus de nos têtes, ne croise jamais les nôtres. Nous apportant un plat, elle nous dit, les yeux ailleurs :

— Attention, c'est brûlant !

Moi, avec un sourire et la fixant :

— Mademoiselle, surtout, vous, ne vous brûlez pas !

Elle, toujours sans nous accorder un regard :

— Oui, oui, je vous apporte ça.

Et elle nous tourne le dos.

Non seulement elle ne voit pas les gens, mais elle ne les écoute pas. Je plains son jules.

28 août. Deux jours avec Marie-Agnès. Amour, dîner avec Marianne Paul-Boncour, retour de Sainte-Hélène, qui nous fait de son voyage sur les traces de l'empereur un récit plein de vivacité et de drôlerie. J'achève d'écrire une chronique (pour mon site) où je fais un signe amical aux neuf originaux qui, en cette rentrée littéraire, ont songé à m'envoyer leurs livres : des amis (Nathalie Rheims, Emmanuel Pierrat, Benoît Duteurtre), des relations amicales (Jean-Paul Enthoven, Salim Bachi, Angie David, Christine Angot), deux jeunes femmes que je n'ai rencontrées qu'une seule fois (Blanche de Richemont, Élodie Issartel) et une dame que je ne connais pas (Chantal Chawaf), qui m'a envoyé son roman orné d'une dédicace très chaleureuse où elle parle de « la beauté, [de] l'art du courage » de mon journal intime.

Que le courage soit un art, voilà une heureuse formule à retenir.

30 août. Hier, au dîner chez Bernadette Perrin, René Schérer a, au lieu de « téléphone fixe », utilisé cette amusante expression : le « téléphone accroché ». Voilà qui est charmant, bien plus joli que « téléphone fixe », de même que le *telefonino* italien est mille fois plus agréable à prononcer que le lourdingue « téléphone portable » français.

Au cours de ce balthazar, nous avons parlé de notre dossier sur Guy Hocquenghem que va publier *Les Lettres françaises,* du numéro que la revue *Les irrAIductibles* prépare sur Georges Lapassade. Participer à ces deux hommages est pour moi (restons en Italie) *doveroso.*

Dimanche soir. Marie-Agnès est avec son gros jules, Gilda est à un salon du livre provincial. J'ai passé cet ultime week-end d'août avec Géraldine et Anastasia : celle-ci aujourd'hui, celle-là hier.

Hier, avant de me rendre chez Géraldine, très agréable déjeuner avec François d'Orcival (que je n'avais pas revu depuis son élection à l'Académie des sciences morales et politiques) dans le jardin du Cercle Interallié. Chaleur, ciel bleu, soleil ardent, une magnifique journée d'été, la première d'un grisâtre mois d'août, et aussi la dernière, puisque la météo annonce que dès demain ce seront les orages et la dégringolade du thermomètre. Ce déjeuner dans un si beau jardin ne pouvait donc mieux tomber, et en outre j'étais heureux de passer un peu de temps avec un de mes plus vieux amis que, certaines années, je ne vois que deux fois, lors de nos rituels dîners des mousquetaires du 9 mars et du 4 décembre[28].

Il me raconte que préparant le discours où il tracera le portrait de son prédécesseur, Henri Amouroux, il a découvert que le maréchal Pétain avait, dans les premiers jours du mois d'août 1944, donné des instructions pour que le palais de l'Élysée – vidé lors du départ d'Albert Lebrun – fût remeublé : le chef de l'État avait l'intention d'y emménager afin d'y résider lorsqu'il transmettrait ses pouvoirs au général de Gaulle. Oui, début août, quelques jours avant la

Libération de Paris ! C’est à peine croyable, mais émouvant et passionnant. La chance du général de Gaulle, né coiffé, fut, quand ils plièrent bagage, la décision des Allemands d’enlever le maréchal, de l’emmener avec eux. Si, arrivant dans la capitale, De Gaulle y avait trouvé le chef de l’État – unique chef d’État légal reconnu par toutes les chancelleries du monde –, qu’aurait-il fait ? Une passation des pouvoirs est certes difficile à imaginer, mais à quoi sert l’Histoire sinon à nourrir nos rêveries ?

D’Orcival est plus indulgent que moi envers la politique étrangère des États-Unis. La guerre d’Afghanistan ne l’enthousiasme pas, mais il met l’accent sur la nécessité de nettoyer les foyers du terrorisme islamiste. Simultanément, il convient que ces nids de barbus surexcités se trouvent autant au Pakistan qu’en Afghanistan, « là-bas, les frontières n’existent pas », me dit-il.

Je lui cite la phrase imbécile du ministre de la Défense sur nos soldats dont le devoir serait d’imposer en Afghanistan « les valeurs de notre République » et lui confie l’impression très pénible que m’a faite un récent reportage entendu à la radio où le journaliste, parlant de la population afghane « dans son immense majorité » favorable à la présence des troupes d’occupation et hostile aux talibans « qui ne sont qu’une poignée de fanatiques », m’a rappelé, tant par les mensonges exprimés que par les mots choisis pour les formuler, le criminel bourrage de crâne que les Français ont subi durant les huit années de la guerre d’Algérie[29].

Lundi 1er septembre. Durant le week-end, Gilda m’a bombardé de sms et de messages téléphoniques où elle insistait pour me voir aujourd’hui à l’heure du déjeuner. Cela ne m’arrange guère car voilà deux jours que je travaille au texte sur Lapassade que je donnerai à la revue *Les irrAIductibles* et j’aimerais achever de l’écrire aujourd’hui. Par faiblesse, j’ai cédé. Elle est arrivée toussant, reniflant. Cette jeune personne sait que je ne supporte pas les gens enrhumés, que j’abhorre les nez rouges, les éternuements, les mouchoirs où l’on souffle sa morve, que je préfère mille fois la compagnie d’un lépreux à celle d’un

enchifrené, mais non, elle débarque comme une fleur, le sourire aux lèvres et la goutte au nez. Quel sexe, Seigneur ! Je l'ai néanmoins gamahuchée, puis caracolée, mais en ce premier jour de l'année liturgique c'était par pure charité chrétienne. Aussitôt après le crac-crac-zim-boum, je l'ai invitée à se rhabiller prestement et l'ai entraînée dehors, à l'air pur.

20 heures, au Bouledogue où Didier Delor et Jean-Pierre Rubine, bronzés, reposés (quel contraste avec leurs traits tirés, leurs visages pâlichons de la fin juillet !), m'ont fait fête.

Cet après-midi, j'ai achevé d'écrire et posté à Remi Hess mes pages sur Georges Lapassade où j'utilise d'abondance mon journal intime de l'année 1966. Si je n'avais pas tenu ce journal, si j'avais dû reconstituer mes aventures tunisiennes avec Georges à l'aide de ma seule mémoire, j'aurais sans doute raconté à peu près la même chose, mais c'eût été plus vague, moins vif, moins concret, moins *bon*. C'est le journal qui, en me restituant mon passé embaumé dans ses pages tel un pharaon dans ses bandelettes, m'a permis de citer des détails, des anecdotes, des bouts de dialogues notés sur le vif en 1966 et dont aujourd'hui, quarante-deux ans après, je n'avais nul souvenir.

23 heures. À la table voisine de celle où nous dînons, Florent Georgesco et moi, une *combriccola* d'homosexuels millésimés aux cheveux gris, ventres de propriétaires, le teint fleuri, comme j'en ai tant vu dans les bars de Manille ou de Bangkok. Nous parlions, Florent et moi, avec animation lorsqu'ils se sont assis à côté de nous et je ne leur avais pas prêté attention. Ce n'est que lorsqu'il s'est levé pour venir me dire bonjour que je me suis rendu compte que l'un de ces messieurs était mon ami P.!

Mon ami P., flanqué de son fiancé thaïlandais ! Cela m'a vivement amusé car, lorsque P. m'invite à dîner chez lui, c'est avec des gens d'une tout autre espèce, des gens très dignes avec lesquels on cause littérature, politique, religion ; jamais de cul et de garçons. Il me connaît pourtant assez pour deviner que ses

commensaux de ce soir me divertiraient infiniment plus que les mondains coincés aux propos convenus que d'ordinaire il m'impose !

2 septembre. Hier, c'était Gilda qui, quoique enrhumée, sonnait à ma porte. Aujourd'hui, c'est Justine, bien que son chat lui ait transmis la gale.

La gale est une maladie extrêmement contagieuse, et s'en guérir n'est pas une mince affaire. Visiter, galeuse, un homme à qui l'on a, deux jours plus tôt, écrit un émile où l'on exprime son désir d'être dans ses bras, comment peut-on appeler cela ? Légèreté ? Inconscience ? Je-m'en-foutisme ?

Justine, irritée par mes vespéries, m'objecte qu'un second dermatologue, consulté hier, lui a appris que ce n'était pas la gale. Dieu soit loué, je m'en réjouis pour elle, mais il demeure que lorsque, samedi, elle m'a téléphoné pour prendre rendez-vous, elle croyait avoir la gale et cela ne l'a pas retenue.

C'est, toutes proportions gardées, comme si, séropositive, elle venait dans mon lit sans m'avertir du danger que j'encourais.

S'il me fallait répondre à la question que je me pose ci-devant, je dirais : inconscience.

3 septembre. La pauvre petite Justine : pleurs et grincements de dents. Avoir été hier si dur avec elle me remord, mais j'étais furieux. Je venais de consulter l'article « gale » dans un dictionnaire médical, de lire qu'il s'agit d'une maladie fort contagieuse dont il est très difficile de se débarrasser, j'avais encore à l'oreille ses mots de samedi (« Mon chat m'a passé la gale, mais je vais m'enduire le corps d'une crème spéciale et dans deux jours je serai guérie ! »), cela m'a mis hors de moi. Justine aurait quinze ans, comme à l'époque où nous étions amants, passe encore ! Mais à vingt-trois une telle légèreté est inexcusable.

Que les Français, et singulièrement les intellos ou pseudo-intellos français, n'aiment pas la Russie, on en a ces jours derniers une nouvelle preuve avec les

commentaires irrités, le ton déçu des journalistes contraints de constater que les gouvernements européens, réunis à Bruxelles pour parler de la crise caucasienne, n’ont pris aucune mesure contre les Russes. Qu’auraient-ils voulu ? Que l’OTAN bombardât Moscou comme naguère Belgrade ?

Dans cette affaire, le premier ministre anglais Brown et notre ministre des Affaires étrangères Kouchner auront été spécialement lamentables. Le seul qui sauve l’honneur de l’Europe, c’est le ministre des Affaires étrangères italien, Franco Frattini. Après les contre-vérités assenées par la bande Brown-Kouchner et servilement relayées par les media, entendre les propos mesurés de Frattini qui s’oppose fermement à toute folle politique de menaces ou de sanctions contre la Russie est un réel réconfort.

Se la memoria non m’inganna, c’est Staline, le Géorgien Staline, qui d’autorité incorpora l’Ossétie du Sud et l’Abkhazie à la Géorgie, bien que les habitants de ces deux régions se sentissent et se réputassent russes. Semblablement, ce fut Tito qui imposa l’autonomie du Kosovo, favorisa l’afflux des mahométans dans ce berceau de la Serbie chrétienne. Tito et Staline, maîtres à penser de Bush, de Brown, de Kouchner, si ce n’était pas une tragédie, ce serait une farce.

L’intégrité territoriale de la Géorgie ? Ces messieurs auraient d’abord dû sauvegarder celle de la Serbie. Favoriser l’imposture de la Bosnie, puis celle du Kosovo, c’était ouvrir la boîte de Pandore. À présent, ils récoltent ce qu’ils ont semé.

Si les media français faisaient honnêtement leur boulot lorsqu’ils parlent de la crise caucasienne, ils mettraient l’accent sur l’énorme responsabilité des États-Unis et de leur créature le président géorgien ; sur le droit à l’autodétermination de l’Ossétie du Sud et de l’Abkhazie qui est au moins égal à celui des ex-provinces serbes.

Certes, une Abkhazie indépendante, cela prête à sourire ; mais somme toute pourquoi pas ? Les principautés minuscules peuvent avoir leur charme. Il suffit de songer à celle de Marsovie dans *La Veuve Joyeuse*…

Déjeuner végétarien avec Dominique d'Ollone et Christian Giudicelli. Nous parlons de nos chères Philippines, du Vietnam (où Dominique retourne après l'intervention chirurgicale de la semaine prochaine), de nos projets, de notre santé, de nos amours. Le temps passe, mais l'amitié, Dieu merci, permane.

5 septembre. L'amour, lui aussi, est parfois durable. La journée de plaisir, de félicité, de tendre harmonie que j'ai vécue hier avec Marie-Agnès en est une nouvelle preuve. Je crois que nous ne nous sommes jamais tant aimés, que nous n'avons jamais été aussi bien ensemble.

Nous nous désirons comme à l'aurore de nos amours, ce qui est rare, et, ce qui est plus rare encore, nous nous entendons de mieux en mieux.

J'accepte son espèce de mari, celui que j'appelle *l'autre*, et elle accepte mes autres petites copines. Je ne lui en parle jamais, je n'y fais jamais la moindre allusion, je ne cite jamais devant elle le nom d'aucune autre actuelle *fidanzata*, mais, sachant que je ne suis pas un modèle de fidélité, elle se doute bien de leur existence.

Marie-Agnès et moi, nous nous entendons merveilleusement au lit, mais aussi en dehors du lit. Avec elle, je ne m'ennuie jamais. Nous rions beaucoup, et entre amants c'est très important, rire.

Sur YouTube, la jolie chanson de Georges Brassens, *Fernande*, exquisément chantée par Carla Bruni.

En Italie, Fiorello (bourré de talent, lui aussi) parodie Carla Bruni avec drôlerie et gentillesse, mais qu'il ne m'en tienne pas rigueur, je préfère l'originale.

Carla Bruni, la meilleure des raisons d'être sarkozyste (mais il y en a d'autres : son récent voyage en Syrie, par exemple).

J'ai dîné une fois avec Carla Bruni, chez Olga et Maxime Schmitt, mais il y avait beaucoup de monde et c'est seulement le lendemain que, téléphonant à

Olga pour la remercier de cette bonne soirée, j'ai appris que la jeune femme assise à côté de moi sur le canapé était le célèbre mannequin. J'avais été sous le charme de cette belle Italienne, mais je n'avais pas compris son nom !

Chaque fois que dans le bus ou le métro une bonne femme assise en face de moi ouvre son sac, en sort une bouteille d'eau minérale, la débouche, boit au goulot, je songe : « En voilà encore une qui n'a pas lu ma préface à la nouvelle édition des *Moins de seize ans* et des *Passions schismatiques* ! »

La bonne femme à la fois m'exaspère (une femme âgée de plus de vingt ans qui boit au goulot en public est un spectacle aussi répugnant qu'une femme saoule) et me donne une leçon d'humilité (me rappelant ainsi la modicité de mes ventes). Elle figure d'un seul glouglou le bien et le mal.

Hier, Marie-Agnès avait ses lunaisons ; aujourd'hui, c'est Gilda (venue faire un saut chez moi à l'heure du déjeuner). Marie-Agnès adorant être mon ganymède, nous avons vécu un délicieux après-midi, mais avec Gilda qui prétend que, la dernière fois que je l'ai pédiquée, elle n'a pas pu s'asseoir pendant des semaines, et qui a en outre beaucoup moins d'imagination érotique, cela n'a été, pour utiliser l'heureuse formule de Gide dans *Paludes*, que des « simulacres anodins ».

Cette semaine, j'ai dîné trois fois au Bouledogue : les deux premiers soirs, c'est moi qui ai traité Florent Georgesco et l'archimandrite Syméon, mais hier soir Marie-Agnès a tenu à m'inviter. Se faire entretenir par une vieille femme ratatinée, c'est banal, n'importe quel gigolo en est capable, mais lorsqu'il s'agit d'une femme ravissante et beaucoup plus jeune que soi, il n'y a pas à dire, c'est flatteur.

J'écris ça pour rigoler. Marie-Agnès ne « m'entretient » pas. Simplement, elle m'aime, elle sait que je ne gagne que des clopinettes et elle est très généreuse. Et puis, avoir un vieil amant célèbre mais fauché comme les blés, cela l'amuse.

C’est une situation paradoxale, et piquante parce que paradoxale.

Nul n’est prophète dans sa paroisse. Le 3 octobre 2007, Mgr Innocent Vassilieff, exarque du patriarcat de Moscou, me jugeant sans doute trop scandaleux (ou trop marginal), ne m’avait pas invité à la réception donnée en l’honneur du patriarche Alexis II lors du séjour à Paris de ce dernier. À l’évidence, les catholiques romains portent un jugement tout autre sur mes livres et ma place dans l’Église puisque je suis l’un des rares écrivains invités par le cardinal-archevêque de Paris, Mgr André Vingt-Trois, à la conférence que le pape Benoît XVI, en France pour quelques jours, donnera le 12 septembre au couvent des Bernardins.

Est-ce pour l’ensemble de mon travail que l’Église catholique me fait cet insigne honneur ou est-ce plus précisément à cause du chapitre 21 de *Voici venir le Fiancé* ? Mystère et boule de gomme.

La Procure, la grande librairie catholique de la rue de Mézières, a toujours vendu mes livres ; la librairie orthodoxe de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève n’en a jamais accueilli ne fût-ce qu’un seul.

Ah ! ils sont gratinés, mes coreligionnaires !

6 septembre. Aujourd’hui, premier samedi du mois, *Les Lettres françaises* paraît avec *L’Humanité*. J’espère que le beau dossier consacré à Guy Hocquenghem (articles de René Schérer, Bernadette Perrin, Franck Delorieux, *il sottoscritto*, émouvantes photos de Guy) incitera Albin Michel à se manier le cul, à célébrer le vingtième anniversaire de la mort d’un des plus grands écrivains de son fonds. Pour l’instant, à ma connaissance, ces messieurs de la rue Huyghens n’ont rien prévu : ni la réédition des *Petits Garçons* et des autres livres de Guy depuis longtemps épuisés, ni un cycle d’émissions à France-Culture, ni un colloque, *rien*. Il y aura bien la rencontre qui se tiendra en octobre à Quimper, mais Albin Michel n’y est pour rien, je ne suis même pas sûr qu’Esmenard et Ducousset acceptent de cracher au bassinet pour aider les jeunes

universitaires qui l'organisent.

La célébrité est une notion relative. Hier soir, discutant avec Alessandra G., une étudiante (en médecine) italienne de vingt-trois ans, je lui ai dit que le premier livre d'un auteur italien que j'eusse lu en italien (et non traduit en français) fut *Teatro*, un recueil des comédies de Natalia Ginzburg publié chez Einaudi. À ma grande surprise, Alessandra, non seulement n'avait jamais rien lu de Natalia Ginzburg, mais ne la connaissait pas de nom ! Et quand je lui ai précisé, afin qu'elle la « situât », que Ginzburg avait été une amie de Pavese, à la façon dont la jeune fille a hoché la tête, j'ai eu le sentiment que le nom de Pavese, lui non plus, ne lui disait rien.

Sur le site *www.matzneff.com*, dialoguant avec d'autres internautes, une Anne est récemment apparue, faisant allusion à nos amours anciennes. Comme elle indiquait son adresse électronique, je lui ai écrit privément. Nous avons eu ainsi un échange de messages, mais les siens ne m'ont pas éclairé sur son identité. Troublante incertitude. J'ai eu beaucoup de filles prénommées Anne dans ma vie. Il ne s'agit ni d'Anne L. B., ni d'Anne J., ni d'Anne M., amantes post-Vanessa. Je pense qu'il s'agit d'Anne T., qui avait seize ans lorsque nous devînmes amants en 1983[30], une adolescente adorable, drôle, géniale, mais je n'en suis pas sûr. Je serai bientôt fixé car nous avons décidé de nous revoir.

Samedi soir. Vigiles à Saint-Victor, les premières de la nouvelle année liturgique, suivies d'une panikhide générale. Aux noms déjà inscrits sur les diptyques, j'ai demandé au père Gérard de Lagarde d'ajouter ceux de *mes* morts du mois d'août : Soljenitsyne, Lapassade, Duvert, Boutang. C'est ainsi que dans cette humble chapelle orthodoxe du quartier Latin, se sont élevées des prières « pour le repos de l'âme des serviteurs de Dieu Alexandre, Georges, Tony, Pierre-André », et une nouvelle fois la tendre beauté de notre office funèbre m'a bouleversé. Être orthodoxe, quelle chance, quel privilège !

Puis, Anastasia, elle aussi présente à l’église, m’a invité à dîner aux Ronchons.

Lundi 8 septembre. Hier, déjeuner chez mon frère aîné. Mes deux nièces, Alexandra et Charlotte, plus jolies et brillantes que jamais. Ensuite, j’ai fait un saut chez Anastasia qui m’a offert une tisane digestive « ayurvédique » (*sic*) : le champagne, les copieux déjeuners dominicaux et familiaux n’étant pas dans mes habitudes, je me sentais un peu… lourdingue.

Sur le répondeur du téléphone, messages éplorés de Gilda. Les permanentes angoisses de cette jeune femme, son permanent cafard, ses permanents soucis, sa permanente difficulté d’être, ses permanents gémissements forment un spectacle déconcertant. Je la connais depuis quatre ans. En quatre ans, je ne l’ai jamais entendue une seule fois me dire une phrase telle que « J’ai la pêche », ou « Je me sens en pleine forme », ou simplement « Tout va bien ». Avec elle, tout va toujours mal. Chez elle il y a toujours (ses relations avec ses parents, ses palpitations, son travail, les talons de ses nouvelles bottes) quelque chose qui cloche, qui lui donne du souci, qui la rend malheureuse. Je n’avais jusqu’alors jamais rencontré une telle nana. C’est en vérité un cas et plus je la vois plus je suis content du personnage qu’elle m’a inspiré, car chaque jour celui-ci se révèle plus juste, plus fort, plus véridique.

Dans mes deux premiers romans, les personnages de jeunes filles sont peu approfondis, trop en surface. C’est à partir d’*Isaïe réjouis-toi* que j’ai insufflé à mes romans la connaissance aiguë que j’ai du caractère féminin et de ses arcanes.

Le nouveau maire de Rome, Gianni Alemanno, déclare que le fascisme fut « un phénomène complexe auquel de nombreux Italiens adhérèrent de bonne foi », mais qu’en revanche les lois raciales « furent le mal absolu, un fléchissement vers le nazisme (*un cedimento al nazismo*) ». Voilà qui me semble frappé au coin du bon sens. Tel n’est pas l’avis de la gauche qui, feignant

l’indignation, se met à pousser des cris de putois. En Italie comme en France, grotesque mauvaise foi de la social-démocratie.

Qu’Alemanno dise la vérité, il suffit pour s’en convaincre de penser aux Italiens de confession juive qui furent fidèles au régime jusqu’à la signature des abjectes lois raciales par le roi Victor-Emmanuel III – lois qui les surprirent telle la foudre – ; à l’accueil bienveillant que tant d’intellectuels européens firent au fascisme dans les années 20.

En 1927, Nicolas Berdiaeff, philosophe chrétien expulsé de Russie sur l’ordre de Lénine et peu suspect de sympathie pour les régimes totalitaires, écrivait dans *Un nouveau Moyen Âge* : « Le fascisme est la seule invention neuve qu’il y ait dans la politique de l’Europe contemporaine […], il est une manifestation spontanée de la volonté de vivre. »

Je suis, par tempérament et philosophie, un déterminé anarchiste, je n’ai aucun respect pour l’État et, de Hegel au général de Gaulle, ceux qui exaltent l’État et la religion de l’État me donnent de l’urticaire. Je n’ai donc point d’atomes crochus avec Mussolini ; mais dans l’actuelle querelle, je suis du côté de Gianni Alemanno, cela ne fait pas un pli.

Je prends mon café matutinal sur le zinc. La papetière bavarde avec le bougnat.

— Et vous vous rendez compte, il n’avait pas soixante ans !

— Oui… il parlait sans cesse de sa retraite, il était impatient de la prendre…

Le bougnat se tourne vers moi.

— Nous parlons du poissonnier. Il est mort.

La papetière, itou :

— Vous savez, celui qui avait les yeux si bleus !

En effet, je connaissais bien ce poissonnier du boulevard Saint-Germain, un des meilleurs de la rive gauche. Il avait ma pratique. Je ne cuisine quasi jamais, je prends mes repas au restaurant, mais de temps à autre je me fais un festin de

crevettes et de saumon fumé (vivent les omégas 3 !) à mon domicile : c'était toujours chez ce poissonnier que je me fournissais. Et voici qu'il est mort, jeune encore, avant d'avoir joui d'un seul jour de retraite (une retraite pour laquelle il aura travaillé, cotisé, sa vie durant).

Mais Dieu sait ce qu'il fait : peut-être le destin de ce poissonnier était-il de vendre du bon poisson et de mourir à la tâche ; non, une fois retraité, de taquiner le goujon.

14 heures. Ce matin, la mystérieuse Anne m'a téléphoné. Nous avons rendez-vous à 15 heures dans le Marais. Si c'est Anne T., je lui demanderai comment, nous étant aimés comme nous nous sommes aimés, elle a pu ainsi demeurer plus de vingt ans sans me donner signe de vie, sans éprouver le désir de me revoir. Cela m'intrigue.

17 h 30. Oui, c'était Anne T. Ce n'est plus l'adolescente de seize ans de jadis, c'est une femme de quarante et un an, mère de quatre enfants, qui après notre rupture en 1986 a subi bien des épreuves, dont un cancer avec traitement chimio, une dépression nerveuse et tout le saint-frusquin. Oui, c'est quelqu'un d'autre, et pourtant, sous ses cheveux qui grisonnent, j'ai retrouvé les yeux malicieux, les joues rondes, la jolie bouche que j'ai tant aimés. Elle est prof de philo et enseigne dans le Marais. Je lui avais fixé rendez-vous au Bouledogue où nous avons bu un café, longuement bavardé. Puis (aujourd'hui le soleil brille), je l'ai accompagnée jusqu'à l'école où ses deux plus jeunes enfants vont en classe.

Pourquoi cette totale disparition ? Elle ne m'avait pas rayé de ses pensées, elle achetait mes livres ; mais ma lettre de rupture l'avait outrée de douleur ; puis elle était partie pour les États-Unis. De retour en Europe, elle s'était mariée, avait eu quatre mouflets, s'était battue contre le cancer…

Bref, rien à voir avec une volonté délibérée, agressive, de me rayer de ses tablettes, de renier ce que nous avions vécu, de tourner la page Gabriel. Rien à voir avec la misérable attitude d'une Francesca, d'une Marie-Élisabeth, d'une

Vanessa, d’une Anne L. B., d’une Éléonore, d’une Aouatife. Non, simplement le temps qui passe, les *modifications* de l’existence…

Ému et heureux de la revoir. Anne fait partie des ex auxquelles je n’ai jamais cessé de penser ; des ex qu’il me serait très pénible de ne pas revoir avant de mourir.

En deux ans, j’aurai renoué des liens affectueux avec trois d’entre elles : Hélène P., Justine G. et Anne T. C’est peu et c’est immense. Trois âmes nobles qui n’ont pas renié leur adolescence et la beauté de ce qu’elles ont vécu avec moi. À ces trois noms-là, il me faut ajouter celui de Clarisse B. qui, je m’en rends compte, hésite à me revoir, mais qui me donne de temps à autre un signe de vie et ce matin même m’a posté ce sms :

« Ne crois pas que je t’oublie. Je voudrais bien un jour écrire quelque chose sur toi. Je suis certaine que ce serait lumineux. »

Et puis, il y a Céline G. ; il y a Marie D. ; il y a Maud V. qui est mariée, qui est sur le point d’accoucher, mais qui ne m’oublie pas, qui tout récemment (le 21 mai dernier) m’a écrit ce sms :

« Je ne compte pas tout ce qui me fait penser à toi, à nous, à notre amour, à notre passion qui m’a dévoré le cœur. »

Dieu merci, je n’ai pas eu dans ma vie que des renégates, des truqueuses, des petites-bourgeoises superficielles et oublieuses ; j’ai aussi eu des femmes au cœur généreux et tendre, qui dans leur âge adulte ne se croient pas obligées de calomnier leur premier amour, d’avoir honte du poète qu’elles ont, à l’aurore de leur vie amoureuse, passionnément aimé.

Au demeurant, je ne redeviendrai pas l’amant d’Anne, ni celui d’Hélène, ni celui de Justine, ni celui de Clarisse. Le « feu de l’ancien volcan » ne « rejaillira » pas (pour parler comme Jacques Brel), car aucun de nous ne le désire. Ces dernières semaines, Justine en a fait le simulacre, mais ce *ghiribizzo* (un mot que j’affectionne, qui m’amuse et qui peut se traduire par « lubie ») lui est déjà passé, et c’est mieux ainsi.

10 septembre. Lettre inattendue d’Amélie T., cette adolescente lilloise (elle avait alors dix-sept ans) qui en 1998 semblait très amoureuse de moi, mais qui ne m’a jamais accordé ne fût-ce qu’un baiser : la classique allumeuse qui, pour ferrer un homme qu’elle admire, lui écrit des mots tendres propres à lui donner des espérances mais qui, lorsqu’il s’agit de passer à la casserole, s’évanouit dans la nature.

Sa lettre est affectueuse, nostalgique. « Dix ans se sont écoulés. Je continue de vous lire, je vous garde comme un secret à demi partagé », m’écrit-elle. N’est-ce pas charmant ?

17 heures. J’attends Alessandra G. Avant qu’elle n’arrive, je tâche à mettre un peu d’ordre dans ma bordélique chambre. Je tombe sur un exemplaire de *Mes amours décomposés*, je le feuillette. C’est le mardi 10 mai 1983 qu’Anne T., seize ans, élève au collège Sévigné, et moi, nous avons échangé nos premiers baisers d’amour ; c’est le samedi 14 que je l’ai dévirginisée en bouche, en cul et en con.

Quelle bonne idée ai-je eue, quand j’avais moi-même seize ans, de commencer à écrire mon journal intime ! Grâce à lui, mon passé (qui sans lui ne serait plus dans ma mémoire qu’une masse confuse, brumeuse, incertaine) ressuscite à mes yeux dans toute sa fraîcheur, dans toute son étendue, dans ses plus piquants, émouvants détails.

23 heures. Avec Alessandra nous traduisons en italien trois poèmes de *Super flumina Babylonis*, puis je l’accompagne jusqu’au Châtelet. L’air est doux. Retournant sur la rive gauche, traversant le pont au Change, je suis frappé par la beauté du coucher de soleil, l’or et le rouge du ciel, le gris et le noir des nuages, le vert sombre des eaux scintillantes. Quelle ville, Seigneur !

Ces temps derniers, j’ai pris beaucoup de poids. Ma balance est cassée, mais ce sont mes pantalons que j’ai du mal à boutonner qui me le disent. Je devrais rentrer chez moi, dîner d’un yaourt, cela serait raisonnable, mais je n’ai envie ni

de rentrer chez moi, ni d'un yaourt (fût-il bio et de brebis), ni d'être raisonnable. C'est ainsi qu'après avoir baguenaudé au hasard de ma fantaisie (la place Dauphine, les quais, la rue Saint-André-des-Arts, le carrefour de l'Odéon), je me pose chez Maître Paul, rue Monsieur-le-Prince. Salade de langoustines au vin jaune, poulet au vin jaune et aux morilles, un arbois rouge de chez Tissot. Très vite, mon vague à l'âme se dissipe. Comme j'ai *raison* d'être *déraisonnable* ! Lorsque je serai mort, j'aurai l'éternité pour être sage. Tant que je vis, je préfère être fou.

Tout en dégustant ce délicieux repas, je lis dans le *Corriere* un article sur une expérience scientifique qui se déroule ces jours-ci à Genève : un accélérateur de particules devrait nous révéler l'origine de l'univers, dénicher « la particule de Dieu », *la particella di Dio.* Voilà qui est captivant, mais pour ma part, *la particella di Dio*, je n'ai pas besoin de l'accélérateur genevois pour la rencontrer : ce coucher de soleil sur le pont au Change, ce flacon de vin d'Arbois, le sourire lumineux de Marie-Agnès qui demain vient chez moi, c'est elle.

L'amour, la beauté sont les uniques signes de la présence de Dieu parmi nous, en nous. Je n'en connais pas d'autre.

Jeudi 11 septembre, 9 heures. Un émile de Véra Stépanowa me donne l'envie de jeter un coup d'œil au site de Laganier. Nombreux commentaires à ma chronique sur Hocquenghem. Un de mes lecteurs y fait allusion à *Copi est mort*. Curieusement, c'est un des trois poèmes que j'ai traduits hier avec l'aide d'Alessandra.

Sans doute ai-je de la chance, mais sur ce site qui m'est consacré peu ou pas d'injures d'anonymes zoïles, peu ou pas de nauséabondes provocations. C'est assurément à la bienveillance toute spéciale de l'archange Gabriel, patron des télécommunications et d'Internet, que je dois ce traitement de faveur.

12 septembre. Ce matin, réveillé de bonne heure, j'entends à la radio l'ex-

ministre Bernard Tapie déclarer :

— Je ne vis pas pour les autres. Ma vie n’existe pas dans le regard que les autres portent sur moi.

Bravo ! J’ai souvent écrit que nous devons savoir être supérieurs tant à l’approbation qu’à la désapprobation, et je suis enchanté d’apprendre que Bernard Tapie (qui m’a toujours été sympathique) pense comme moi sur ce point.

J’ai deux autres traits en commun avec Tapie : l’amitié qui nous liait à François Mitterrand et le fait que nous sommes, lui et moi, des hommes qui ne laissent personne indifférent : soit on nous adore, soit on nous déteste. Le juste milieu, ce n’est pas pour nous, ab-so-lu-ment-pas.

17 heures, au couvent des Bernardins. L’Église est faite pour les pécheurs. Telle est, j’imagine, la raison pour laquelle je suis parmi les privilégiés conviés à assister à la conférence que le pape de Rome s’apprête à prononcer dans ce lieu *nuovo di zecca.*

Me rendant rue de Poissy, j’ai fait une brève halte dans une pharmacie du boulevard Saint-Germain. Je suis tombé sur Cavanna. Nous avons bavardé. Il a eu un sourire malicieux quand je lui ai dit que j’étais invité au pince-fesses pontifical. Sortant de la pharmacie, j’ai été reconnu par un journaliste qui m’a mis un micro sous le nez. « Pourquoi êtes-vous là ? », m’a-t-il demandé. Je lui ai répondu que la vie en Christ est ce qui me permet d’échapper à mon ego, à mon envahissant *moi* ; que je suis par tempérament un misanthrope, un agoraphobe, que ce n’est qu’à l’église que je me sens, fugitivement, capable d’aimer les autres. Bref, j’ai dit très mal (et dans le bruit, la cohue des fidèles et des flics) ce que j’ai très bien écrit, il y a quarante ans, dans *Comme le feu mêlé d’aromates*. On fait parler les écrivains pour se croire dispensé de les lire.

Avant le pape, l’amour avec Gilda. C’était moins sublime qu’hier avec Marie-Agnès – Gilda est trop cérébrale, trop prisonnière de ses angoisses et de sa petite personne, pour être fantastique au plume, durablement attentive au plaisir de son

amant –, mais, quand elle ne m’exaspère pas, elle m’attendrit.

Benoît XVI, sur l’eschatologie et la grammaire indissociables l’une de l’autre.

La bibliothèque et l’école.

Secouer nos âmes somnolentes.

Sur la liturgie chrétienne, « invitation à chanter avec les anges ».

Sur la nécessité de « parler avec Dieu et de Le chanter avec les mots qu’Il a lui-même donnés ».

Contre les fondamentalistes, le pape cite l’apôtre Paul : « La lettre tue, mais l’Esprit donne la vie », « Là où est l’esprit, là est la liberté ».

La liberté n’est pas la subjectivité : « L’Esprit est Christ, et le Christ est le Seigneur qui nous montre le chemin. »

« L’absence de liens et l’arbitraire ne sont pas la liberté, mais sa destruction. »

« Le *Logos*, c’est la présence de la raison éternelle dans notre chair. »

« *Quaerere Deum* – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui. »

Les « passants honnêtes » qui, derrière les barrières métalliques, se pressaient sur les trottoirs alentour le couvent des Bernardins auront été peut-être surpris de me voir en sortir : le diable dans le bénitier ! Mais je n’y étais pas seul. Danièle Sallenave, qui se répute agnostique, Jacques Henric et Catherine Millet, qui ne sont pas des enfants de chœur, s’y trouvaient aussi. Le pape de Rome était en bonne compagnie.

En inscrivant nos noms sur la liste des invités, le cardinal-archevêque de Paris se sera souvenu que l’Église est faite pour les pécheurs (et non pour les saints qui, à la rigueur, pourraient s’en passer). C’est, mise en *acte*, la théologie de la *felix culpa*.

Lundi 15 septembre. Week-end de l’Exaltation de la Croix. Nous avons, Anastasia et moi, participé aux vigiles de la fête à Saint-Victor, samedi soir et dimanche matin ; puis amour, chez elle. Après les galipettes, nous avons regardé sur la chaîne télévisée KTO la rencontre du pape de Rome avec l’épiscopat

catholique français. Benoît XVI a cité deux fois saint Ignace d'Antioche, mais il s'est gardé de citer le passage de la *Lettre aux Éphésiens* où ce grand saint explique que la primauté de l'évêque de Rome doit être comprise comme une primauté d'amour, qui le fait s'adresser, *primus inter pares*, aux autres évêques « non pour donner des ordres » mais « en condisciple de Jésus-Christ » – une vision ecclésiologique qui fut celle de l'Église des premiers siècles et à laquelle l'Église orthodoxe demeure aujourd'hui encore fidèle (ce qui n'est hélas pas le cas de l'Église catholique empêtrée dans l'absurde dogme de 1870)[31].

Lors de notre dîner au Virgule, rue Véronèse, Anastasia m'a parlé de ses deux professeurs d'iconographie, tous deux divorcés, qui, nonobstant l'échec de leur mariage, continuent à peindre des icônes et à dispenser leur enseignement. Je les envie d'avoir surmonté cette terrible épreuve avec une telle sérénité. C'est un exploit dont je n'ai pas été capable. L'échec de mon mariage fut pour moi une catastrophe ontologique, spirituelle autant que sentimentale, sinon plus. Je m'étais montré indigne de nos couronnes nuptiales, traître au sacrement de l'amour, je ne me reconnaissais plus le droit de parler en public en tant que chrétien, de discourir sur la théologie du Saint-Esprit ou sur tel autre sujet ecclésial. J'ai démissionné du Comité de coordination de la jeunesse orthodoxe, démissionné de mon poste de coproducteur de l'émission télévisée « Orthodoxie », malgré l'insistance des évêques pour que je n'en fisse rien. C'était pour moi un point d'honnêteté intellectuelle, moins d'ailleurs envers les autres qu'envers moi-même.

La manière si différente dont, en des circonstances analogues, ont réagi les deux iconographes me donne à penser que peut-être j'aurais dû faire comme eux : ne pas me retirer, rester en place.

Au demeurant, ce n'eût été que partie remise : un an plus tard, la publication d'un roman, *Isaïe réjouis-toi*, et d'un essai, *Les Moins de seize ans*, deux ouvrages outrément « scandaleux », m'aurait contraint à me démettre de toutes mes fonctions officielles dans l'Église.

Ce week-end vécu en sa compagnie a rendu Anastasia heureuse ; et

malheureuses Gilda et Géraldine qui auraient, elles aussi, aimé me voir, m'ont bombardé de sms et de messages téléphoniques. Quant à Marie-Agnès, elle était avec *l'autre*. C'est parce qu'elle me fait souffrir et me trahit sans cesse que je n'ai pas trop mauvaise conscience à trahir et à faire souffrir, moi aussi. C'est le biblique « Œil pour œil, dent pour dent ».

Mardi. Soleil radieux, air frais, spectaculaires embouteillages. C'est parmi les coups de klaxon des automobilistes exaspérés que j'ai gagné ce matin les locaux de l'IMEC, rue de Rivoli, où j'ai assisté à l'assemblée générale, présidée (en l'absence de Jack Lang) par Paul Otchakovski-Laurens ; et c'est place Colette que l'après-midi j'ai rejoint une ex, Pascale E., qui ces derniers jours avait à plusieurs reprises exprimé le désir de me voir. Nous nous sommes promenés sous les frondaisons du jardin du Palais-Royal, parmi les icônes, les statues de marbre et les théières d'argent du Louvre des Antiquaires. J'ai été heureux de revoir Pascale, son doux visage, son sourire espiègle, et simultanément bouleversé par les nouvelles dramatiques qu'elle m'a données de sa santé : à la suite d'un malaise qui, fin août, a nécessité son hospitalisation, les médecins ont diagnostiqué un cancer du poumon et des métastases au cerveau. J'ai reçu cela comme la foudre, j'ai été aussi affolé, tourmenté, que s'il s'agissait de *mes* poumons et de *mon* cerveau. En un éclair j'ai été transporté chez René Schérer le soir où Guy Hocquenghem, qui sortait de chez le médecin, nous a annoncé d'une voix étranglée que le mal avait atteint le cerveau ; j'ai ressenti la même horreur, le même désespoir impuissant.

Pascale que j'ai tant aimée, avec qui j'ai vécu tant de choses essentielles, qui m'a inspiré le personnage de Laure dans *Ivre du vin perdu*…

C'est affreux, absolument affreux.

Pascale, rieuse, primesautière. Angoissée, mais parlant de ses angoisses, de la mort qui à chaque instant peut surgir, avec cet humour gamin qui lui est propre. Nous avons aussi parlé de Marie-Laurence A., de Marie-Élisabeth F. que je

croyais être en Angleterre et qui est à Paris : elle a vendu son appartement du Marais et habite à présent dans le même quartier que Pascale !

Marie-Laurence, qu'elle a également revue, lui a dit : « Tout de même, tu te rends compte, on est dans la littérature ! On est des personnages de roman, on est dans le journal intime de Calamity ! »

Émile de René Schérer, à propos du dîner d'hier soir chez Jean Ristat et Franck Delorieux : « Merci pour cette excellente soirée que je te dois ; et merci également de m'avoir fait connaître ta charmante retraite. »

N'y prenant aucun repas, je n'invite jamais mes amis dans mon placard, nous nous retrouvons toujours soit chez eux soit à l'extérieur. C'est ainsi que René chez qui j'ai depuis plus de trente ans mon rond de serviette n'était jamais venu chez moi – sauf peut-être à l'époque où je vivais à l'hôtel Taranne. Lundi, je lui avais dit de passer, que nous irions ensemble chez Jean et Franck. Du coup, il a vu mon studio, et comme il pratique volontiers l'humour pince-sans-rire, je pense que c'est *cum grano salis* qu'il baptise « charmante retraite » mon étroit, poudreux et bordélique logis. Toutefois, peut-être est-il sérieux : l'appartement est nul, juste une piaule pour dormir et pour baiser, mais l'immeuble étant digne des mousquetaires, la rue très jolie et le quartier enchanteur, ce « charmante retraite » est, avec un *pizzico* d'imagination, justifié.

17 septembre. B. a un cancer du foie. Lundi, Jean Ristat m'avait appris qu'il était malade et ce matin Jean-Michel Devésa, me téléphonant de Bordeaux, m'a précisé la nature de ce mal. Quelle tristesse !

Nous sommes cernés par la maladie, la déchéance, la mort. Il n'y a pas une minute à perdre. Ces jours derniers j'avais envoyé balader Gilda, mais après ces sombres nouvelles (Pascale, B.) je lui ai dit de venir à midi, et quand elle s'est déshabillée, m'a offert sa bouche, ses jeunes seins triomphants, son corps gracile, sa peau soyeuse, ses cuisses de nymphe, son joli cul, son con étroit, je les ai savourés avec une gourmande gratitude – éphémère victoire sur les

métastases du malheur qui peuvent à chaque instant me terrasser.

Après l'amour, nous allons boire un café au soleil. Elle est de belle humeur, me raconte en riant des anecdotes touchant son boulot. Comme elle me parle de tel cocktail qui aura lieu début octobre, je lui annonce que je m'apprête à partir pour Venise. Elle, si babillarde, est soudain silencieuse.

— À quoi penses-tu ?

Elle me jette un regard en coin sous ses paupières mi-closes.

— Sachez que je ne suis pas dupe. Ne me prenez pas pour une idiote.

Elle est persuadée que je pars pour Venise avec une autre minette, ou que j'y rejoins une autre minette. Je lui ai juré sur la Sainte Vierge, sur mon salut éternel, que je ne partais avec personne, que je ne rejoignais personne, qu'à Venise je serais seul, mais elle ne m'a pas cru.

17 h 20. Alessandra G. devait venir chez moi entre 16 heures et 16 h 30. Je pense qu'elle aura oublié notre rendez-vous. *Patienza !* Je poursuis sans elle la traduction des poèmes de *Super flumina Babylonis.* Traduire l'italien en français est facile ; l'inverse est beaucoup plus sioux, mais aussi bien plus profitable du point de vue de l'apprentissage de la langue. Cela m'oblige à chercher des mots dans le dictionnaire, m'aide à prendre conscience de mes manques, des progrès qu'il me reste à faire. C'est très stimulant et, s'agissant de mes propres poèmes, à la fois émouvant et amusant.

Jeudi 18. Alessandra ne m'avait pas posé un lapin : notre rendez-vous était fixé à 18 heures. Plus étourdi que moi, tu meurs. Je lui raconte la rencontre d'hier soir, à la librairie italienne de la rue du Faubourg-Poissonnière, avec Lorenza Foschini qui y présentait le joli livre qu'elle consacre à la quête proustienne de Jacques Guérin, riche bibliophile ami de Violette Leduc, *Il capotto di Proust*, et le souper à La Grille qui l'a suivie où cette brillante journaliste m'a complimenté sur mon italien, ce qui m'a fait rosir de plaisir.

1 *Claude Verdier, nature vive*, Le Rocher, 2007.

2 « Le lieutenant » est le surnom que je donne à Karim, l'ami de Christian, depuis qu'il a porté, brièvement certes, mais avec quelle élégance, l'uniforme.

3 William Blake & Co./A & A éditeurs, Bordeaux, 1991.

4 Écrit en 1970, publié en 1971.

5 *Theology and Literature. From Belief to Diesbelief, from the Absence to the Presence of God. Authors of the 20th Century*.

6 1. « Tu t'es mise sur ton trente-et-un. » 2. « Être tiré à quatre épingles. »

7 Finale d'un championnat européen de football.

8 Avais-je bien bu du thé ? N'était-ce pas du beaujolpif ? « Résipiscence » est à l'honneur chez Littré, avec des citations de Massillon, Fléchier et Diderot !

9 « *Nulla del genere si era mai visto e ascoltato.* »

10 « Une histoire de fou ».

11 Je rappelle à mes lecteurs que si les catholiques romains ont renoncé au jeûne eucharistique, les orthodoxes, eux, demeurés fidèles à l'antique discipline de l'Église, l'observent rigoureusement.

12 « Je suis las d'exister, je désirais en finir. »

13 « Surpris, dans le sens d'étonné, régit l'indicatif après *de ce que* ; mais après *que*, il régit le subjonctif. » (Littré)

14 Cf. *Vénus et Junon, Le Carnet arabe.*

15 Cette formule du droit canonique latin correspond à ce que les canonistes orthodoxes – cf. l'archimandrite Spiridon dans *L'Archimandrite* – appellent l'acribie et l'économie.

16 La podologue.

17 Sur la présence du Christ dans l'œuvre et la vie de Lapassade, cf. *C'est la gloire, Pierre-François !*, ainsi que *Vénus et Junon.*

18 « Lubie, caprice ».

19 « Qui dit pépée dit pépin. »

20 Dans ce cahier, Vincent Roy souhaitait publier les photos des adolescentes qui m'avaient inspiré les personnages d'Angiolina, d'Anne-Geneviève et

d’Allegra : Francesca G., Marie-Élisabeth F. et Vanessa S. Au café de la Bastille où elle m’avait fixé rendez-vous, Francesca refusa rageusement ; Marie-Élisabeth, elle, ne daigna pas répondre à ma lettre ; quant à Vanessa, elle prit un avocat qui m’écrivit une lettre menaçante. Voilà pourquoi, à l’étonnement de certains lecteurs, leurs photos ne figurent pas dans ce cahier photos où, en définitive, n’apparaît qu’une seule jeune fille : l’adorable Maud V. qui, elle, demeure fidèle à tout ce qu’ensemble nous avons vécu.

21 Cf. *Cette camisole de flammes*.

22 La Société des Amis de Gabriel Matzneff, fondée en 1995 à Bruxelles. Sur les motifs de cette dissolution, cf. le site Internet *www.matzneff.com*.

23 Sur le métropolite Wladimir, cf. *Cette camisole de flammes.*

24 Sur mes amours avec Pascale E., qui m’a inspiré le personnage de Laure dans *Ivre du vin perdu*, cf. *Les Soleils révolus* et *Mes amours décomposés.*

25 Cf. *Les Demoiselles du Taranne.*

26 Cf. le chapitre intitulé « Héritiers de Boutang, réveillez-vous ! » dans *Vous avez dit métèque ?*.

27 Classiques Garnier, 1951.

28 9 mars : mort du cardinal Mazarin ; 4 décembre : mort du cardinal de Richelieu.

29 Sur ce point, cf. le premier tome de mon journal intime, *Cette camisole de flammes*, qui couvre les années 1953-1962.

30 Cf. *Mes amours décomposés*, *Calamity Gab* et *La Prunelle de mes yeux.*

31 Sur ce point, cf. le chapitre du *Sabre de Didi* intitulé « Gallicanisme et orthodoxie ».

Après Alessandra, le dîner chez Bernard Faucon : la soupe, les pois chiches, la tarte aux épinards, tout était délicieux ; quant aux poivrons, c’était la première fois de ma vie que j’en mangeais accommodés de cette manière et aussi bons. *Epulae epularum*, comme dit Dumas dans *Les Trois Mousquetaires*.

Nous fêtions la sortie d’hôpital de Dominique d’Ollone. Il est pâle, amaigri, très fatigué, mais d’excellente humeur. J’espère que le Quai d’Orsay va lui

laisser le temps de se reposer, la possibilité d’une tranquille convalescence[1].

Avec Bernard et ses invités (nous étions cinq), nous avons causé voyages, évoqué les pays qui nous sont chers. Pour moi, je suis heureux de quitter Paris mardi prochain, mais partir pour l’Italie, c’est à peine voyager. Il faudra qu’un de ces jours je retrouve le rythme des destinations lointaines qui était le mien dans les années 70, 80, 90.

Vendredi 19 septembre. Hier soir, c’est un peu titubant, comme ivre, bien que je n’eusse pas bu une goutte d’alcool de la journée, que je suis rentré chez moi. Je venais en effet de vivre quelques heures inouïes avec Marie-Agnès, les plus intenses, les plus voluptueuses que nous ayons jamais vécues. Voilà de nombreuses années que nous sommes amants, mais nous ne nous étions jamais aimés de manière aussi… parfaite. « Jamais » est peut-être excessif, car avec Marie-Agnès, mon journal intime en témoigne, et ses lettres, nous nous sommes toujours admirablement accordés au plume ; mais hier soir cela a été spécialement bien. Dans l’ordre du plaisir sensuel, et aussi dans celui de la fusion des âmes, de la passion partagée, d’un amour indestructible.

Vive émotion dans les media à propos d’un fumeux projet gouvernemental (baptisé Edvige) de fichage des citoyens dès l’âge de treize ans. Quelle insondable naïveté, quelle bêtise ! Les Français sont un peuple de dupes, a écrit mon cher Casanova, et nous avons chaque jour une occasion nouvelle de vérifier la justesse de cette observation. Fichés, nous ne le sommes pas dès l’âge de treize ans, nous le sommes depuis notre naissance, et la police de la France jacobine a une mémoire d’éléphant. Pour ma part, voilà belle lurette que j’ai ma fiche aux Renseignements généraux et cela ne me fait ni chaud ni froid.

Il me revient à l’esprit une anecdote que je n’ai pas notée le jour où je l’ai vécue. C’était le mercredi 20 octobre 1982[2], à l’heure du laitier. Pascale E., élève au lycée Molière, dort dans mon lit. Moi, déjà éveillé, j’écris sur la table de la cuisine ma chronique hebdomadaire que, comme chaque mercredi en fin de

matinée, je déposerai sur le bureau d'André Fontaine, rédacteur en chef du *Monde.* Soudain, coups de sonnette impératifs. Je vais ouvrir. Deux policiers, un maigre et un gros, tels Laurel et Hardy, font irruption dans le couloir, brandissent la commission rogatoire signée par un juge d'instruction nommé Salzmann : mise en garde à vue, perquisition. Le gros est froid comme un cachalot, mais le maigre, avec un sourire jovial, me lance : « Bonjour, monsieur Grégoire Mataro ! »

Grégoire Mataro est un pseudonyme dont, en 1963, j'ai signé quelques articles à *Combat* (la relation plutôt farfelue, insolente, d'une tournée en province du général de Gaulle, « Le beau voyage », pages recueillies en 2004 dans *Yogourt et yoga*). Mon style étant aisément reconnaissable, les lecteurs de *Combat* avaient illico identifié l'auteur de cette mise en boîte du chef de l'État, et ces messieurs des Renseignements généraux itou. Au demeurant, si mes souvenirs sont exacts, j'avais, quelque temps après, moi-même vendu la mèche. À l'évidence, en sortant du tiroir ce pseudonyme vieux de vingt ans, l'inspecteur de la Brigade des stupéfiants et du proxénétisme voulait de façon indirecte et goguenarde m'informer qu'ils avaient consulté ma fiche aux Renseignements généraux, qu'ils connaissaient les moindres détails de ma vie, bref, me foutre la trouille. Dieu merci, pour me foutre la trouille il en faut beaucoup plus, mais cette anecdote est révélatrice des méthodes de la Maison Poulagat, et de son ancestral savoir-faire.

Aussi, la stupéfaction indignée de nos intellos à propos du projet Edvige, quelle foutaise !

Déjeuner avec Eugène Jacq et son ami Thong dans un resto grec de la rue de la Huchette où je n'avais pas mangé depuis l'époque où j'étais étudiant. Il me redit, avec plus d'énergie encore que le 12 août dernier, que l'Asie du Sud-Est que j'ai connue et aimée n'existe plus, il me déconseille d'y retourner, m'annonce que sa pension de retraite, qu'il touchait jusqu'alors à Bangkok, il a demandé qu'elle fût désormais versée en Bretagne, qu'il compte quitter la

Thaïlande pour s’établir à Brest…

D’autres amis, comme moi amoureux de l’Asie, me tiennent des propos différents. Il faudra bien qu’un de ces jours je saute dans un avion et aille constater de visu l’évolution des choses, l’état des lieux.

Samedi 20 septembre. Tenace mal de tête. Hier soir, à l’émission de Catherine Rouvier sur le pape Benoît XVI, mon dialogue avec l’abbé Guillaume de Tanoüarn m’a donné soif. Aussi, soupant aux Ronchons, j’ai trop bu et, ce matin, me suis réveillé avec la gueule de bois. Je n’étais pas en état de poursuivre avec Alessandra G. la traduction de *Super flumina Babylonis.* Aussi ai-je préféré l’emmener se balader le long de la Seine (il fait un temps superbe), puis boire un jus de tomate sur la terrasse de l’Institut du monde arabe. Ensuite, j’ai retrouvé Céline Ottenwaelter place Colette. Nous pensions offrir une eau de toilette de Serge Lutens à Emmanuel Pierrat (qui fête demain son quarantième anniversaire), mais choisir une eau de toilette pour quelqu’un est hasardeux et, en définitive, quittant le jardin du Palais-Royal, nous avons gagné la galerie Vivienne où, chez Legrand, nous lui avons acheté un magnum de chasse-spleen 2004 (et grignoté sur le pouce).

De retour chez moi, j’ai pris une douche et deux cachets d’aspirine, je me suis mis au lit. Je pensais dormir jusqu’au dîner avec Huguette Pérol et le père Lelong, mais alors Géraldine m’a téléphoné. J’étais si honteux de ne pas lui avoir fait signe depuis plus de deux semaines, de n’avoir pas répondu à ses nombreux messages, je lui ai dit, malgré la migraine, de passer. Elle est arrivée, calme, souriante, sans un mot de reproche. De mes quatre actuelles maîtresses, c’est celle que je néglige le plus et c’est la seule à ne jamais se plaindre de mon inconstance, à ne jamais exprimer le moindre mouvement de jalousie, de mauvaise humeur. C’est en vérité une jeune femme charmante, un heureux caractère, une présence toujours roborative. Les volets vénitiens étaient clos, ma chambre était plongée dans la pénombre. Elle s’est glissée doucement auprès de moi, m’a caressé, sucé, fait exploser dans sa bouche, puis s’est éclipsée sur la

pointe des pieds, emportant avec elle mon mal de crâne, ce à quoi n'avait pas réussi l'aspirine. À l'évidence, les remèdes de Vénus ont sur ma complexion plus d'efficace que ceux d'Esculape.

Au dîner chez Huguette Pérol, j'ai, une nouvelle fois, trop mangé, trop bu. J'ai raconté au père Lelong et à Huguette ma rencontre avec Benoît XVI ; ils m'ont déroulé les derniers événements liés au refus des évêques schismatiques de la Fraternité Saint Pie X de saisir la main que leur tend le pape de Rome. Mon sentiment est que ces évêques se sont habitués à être les patrons de leur petite communauté, qu'ils n'ont pas – nonobstant leur ultramontanisme de surface – envie de rentrer dans le rang. Plutôt que s'incorporer à une Église canonique où ils savent n'être pas aimés, ils préfèrent être un peu moins canoniques et ne dépendre de personne, vivre à leur guise, rester entre eux, bien au chaud. Ce n'est certes pas moi qui leur jetterai la pierre. Près de quatre siècles après la Russie, c'est à la France d'avoir ses vieux-croyants, et pourquoi pas ?

Dimanche 21. Avec Céline Ottenwaelter (et le magnum de chasse-spleen que nous portons à tour de rôle), nous traversons Paris à pied pour nous rendre rue Boyer, au-dessus du Père-Lachaise, dans une salle où Emmanuel Pierrat fête son quarantième anniversaire. Temps splendide (ciel uniment bleu, soleil ardent, air vif), favorable à cette stimulante promenade. Je songe à mes quarante ans, je me revois les fêtant dans un restaurant de l'île Saint-Louis avec… Sur le coup, j'ai oublié, mais j'ai ma mémoire, qui est mon journal intime, et il me suffira d'ouvrir *La Passion Francesca* pour me rappeler avec quels amis j'ai vécu ce 12 août 1976.

1976-2008. Que de terres ai-je découvertes, que de jeunes personnes ai-je aimées, que de livres ai-je écrits depuis le jour de mon quarantième anniversaire ! Que de moments de bonheur, de grâce, de création, de plénitude ! En vérité, si quelqu'un a des raisons de remercier le Seigneur de la vie qu'Il lui a permis de vivre, c'est moi, et je serais un misérable mécréant de ne pas Lui témoigner ma gratitude. Je souhaite à Emmanuel de vivre dans les trente-deux

ans à venir autant de belles choses qu'entre ces deux dates j'ai vécues.

Gilda, qui dès potron-minet m'avait bombardé d'appels téléphoniques où elle me disait son cafard, sa déprime, son désespoir, bref le cirque habituel, a tenu à venir chez moi en fin d'après-midi. On s'est mis au lit, elle m'a brièvement sucé, juste le temps que je bande, puis crac-crac-zim-boum. De mes actuelles amantes, c'est elle qui au lit en fait le moins, sans doute parce que cela ne la captive pas et qu'elle a la tête ailleurs. De fait, si elle tenait tant à me voir, c'était pour me répéter les horreurs que sa copine A., sacrée pharisienne, lui avait dites sur moi (que j'étais le plus grand des pécheurs, que j'irais en enfer, etc.) et pour me faire une scène de jalousie à propos de mon prochain séjour à Venise. *Ah, les femmes, mon cher !*

Mercredi 24 septembre, 8 h 20, dans un wagon-lit *single*. Je m'éveille après une très bonne nuit de sommeil. Le contrôleur m'a apporté le petit déjeuner et le journal. Le train arrive en gare de Vicenza. Dès que j'ai ouvert les yeux (hier, je n'avais pas baissé le rideau avant de me coucher), cette luminosité de l'azur, ce vert des collines, cette blondeur de la pierre, aucun doute, j'étais en Italie. Avant-hier, après la générale de *Fantasio* à la Comédie-Française, soupant avec Christian Giudicelli et Jacques Nerson au Grand Colbert (Patrick de Funès nous y a rejoints pour le café), je leur ai parlé de ma lassitude d'être, du térébrant spleen qui me paralyse ces derniers temps, mais ce matin mon humeur n'est nullement spleenétique, je suis heureux de vivre, *felice di campare*, et la pensée que dans une heure je serai dans ma chère Venise me transporte de joie.

Hier, prélude à ce voyage, la réception d'adieu d'Alessandro Levi Sandri au consulat d'Italie. Durant la conversation animée que j'y ai eue avec l'ambassadeur et le nonce apostolique, j'ai regretté (souriant in petto) qu'aucun photographe ne fût là pour fixer cette scène mémorable : l'auteur du *Galop d'enfer* entre le trône et l'autel, *che bellezza !*

11 h 40. J'ai posé mon sac à l'hôtel Pausania, fondamenta dei Gherardini, où

j’ai réservé une chambre. Cet hôtel, je n’y suis encore jamais descendu. Je l’ai découvert grâce à Internet, il m’a plu et son principal avantage est d’être situé près du campo Santa Margherita qui à Venise est un de mes lieux de prédilection, car on y côtoie plus de Vénitiens que de touristes (l’encre qui a tracé ces mots n’est pas encore sèche que passe devant la terrasse où je suis assis un *torpedone* d’une quarantaine de gros Allemands…).

J’écris ceci à une table du Caffè Rosso, le bistrot préféré d’Alphonse Dulaurier dans la fiction, et celui de bibi dans la vie réelle.

La vie réelle ? C’est à voir. Quoi que je fasse, où que j’aille, j’ai le sentiment (absurde et tout-puissant) de mettre mes pas dans ceux des personnages de mes romans, nés de mon imagination, et parfois ces protagonistes imaginaires, leurs aventures, leurs passions me paraissent plus réels que ma propre existence ; leur vie de papier plus palpable, plus consistante que ma vie de chair et d’os.

Et cela est naturel : mes personnages existeront longtemps encore après que mon cœur aura cessé de battre, et j’aurai depuis belle lurette renoncé à boire des spritz à la terrasse du Caffè Rosso qu’imperturbable Alphonse Dulaurier continuera d’y siroter le sien.

Dans dix ans, dans vingt ans, une Vanessa, une Anne L. B., une Aouatife (pour ne citer que trois d’entre mes renégates) n’auront plus aucun souvenir de ce que furent mon visage, ma voix, l’odeur de ma peau, mais il suffira qu’elles ouvrent un de mes livres pour que cette odeur, cette voix, ce visage, s’échappant des pages poudreuses telles que le génie de la lampe d’Aladin, leur soient soudainement restitués.

Les cloches de Santa Maria Formosa sonnent. Il est 18 heures. Voilà une heure et demie que, sagement assis à la bibliothèque de la Querini Stampalia, je dactylographie mon journal 91. Auparavant, j’ai pris une heure de cours (en fait, une heure de conversation) avec Sara, une jeune enseignante à Zambler (ou, plus précisément, à l’ex-Zambler, puisque l’école où nous avons, Véronique et moi, appris l’italien a changé de nom). Cette jolie Sara m’a dit que je parlais très bien,

s’est divertie des mots rares, des expressions idiomatiques que j’aime à utiliser, mais si de pareils compliments me font plaisir ils ne me font pas oublier l’étendue des progrès qu’il me reste à faire, et cette perspective, loin de m’abattre, me stimule.

À 13 h 40, dans ma chambre d’hôtel (très agréable, calme, ensoleillée avec la vue sur un jardin), j’ai retrouvé avec délices *Beautiful* et je m’apprête avec non moins de satisfaction à retrouver ce soir, à 20 h 30, « Striscia la notizia ».

21 h 30 (après « Striscia »), je dîne à l’énothèque du campo S. Barnaba : gnocchi alla caprese, tagliata di filetto di manzo al sangue con insalata, une bouteille de Brunello di Montalcino (Capanna 2002).

Avant de partir pour Venise je me suis fendu d’une lettre à Antoine Gallimard où je lui dis, un an après la publication mouvementée des *Demoiselles du Taranne*, ce que je pense de la lenteur de ses avocats et de la grossièreté de son service juridique ; où je lui annonce qu’en 2009 je donnerai un livre à Léo Scheer. Une lettre précise, mais plus aimable que celles que Céline écrivait à son grand-père Gaston, plus ironique aussi.

Jeudi. Journée studieuse (la matinée à taper mon journal 91 dans la bibliothèque de la Querini Stampalia, puis, de trois à quatre, une leçon à Zambler avec Sara). Il est 17 h 08, dans vingt minutes j’ai rendez-vous avec Tamara, campo Santo Stefano.

Vendredi. Pour la première fois depuis des semaines j’ai, hier soir, résisté à la tentation de me taper la cloche : après avoir bu un spritz avec Tamara, je suis rentré à l’hôtel et n’en suis pas ressorti. J’ai regardé sur Raidue « Annozero », l’émission de Michele Santoro consacrée cette fois à la crise d’Alitalia, puis, au lit, j’ai lu quelques pages du *Capotto di Proust* de Lorenza Foschini et me suis endormi, mort de fatigue.

Messages téléphoniques et sms de Marie-Agnès, d’Anastasia, de Géraldine et

de Gilda. Les deux dernières multiplient les protestations d'amour, me disent que je leur manque affreusement, qu'elles comptent les jours qui les tiennent éloignées de moi, autant de propos excessifs, saugrenus, qui me mettent mal à l'aise. Je suis leur amant, soit, leur épisodique amant, leur amant inconstant, leur amant à éclipses, mais à les lire et à les entendre on pourrait croire que nous sommes ce qu'en jargon mode les journalistes appellent des amants « fusionnels », ce qui n'est pas le cas et ne l'a jamais été. Comme elles sont, l'une et l'autre, loin d'être sottes, elles le savent très bien, et l'unique but de ces paroles hyperboliques est de me donner mauvaise conscience de tant les négliger. En ce qui regarde Gilda, ses appels d'hier à 23 heures et de ce matin à 8 h 30 (!!!) avaient en outre pour objet de vérifier que je suis seul, qu'aucune petite minette ne campe dans mon lit.

Possessive, jalouse, inquiète, envahissante, telle est la femme amoureuse en 2008, comme en 1908, comme en 1808, comme en 1708 : *Eadem sunt omnia semper*. D'où la nécessité de mettre souvent quelques centaines de kilomètres entre ces dévoreuses et moi. La fuite, il n'y a que ça de vrai.

Géraldine et Gilda sont (relativement) nouvelles dans ma vie et ceci explique cela. Marie-Agnès et Anastasia, elles, me pratiquent depuis longtemps, me connaissent bien et m'acceptent tel que je suis. Elles sont plus paisibles parce que plus lucides.

Je dactylographie ces notes avant de partir travailler à la Querini Stampalia. Depuis mon dernier séjour au Maroc où j'avais emporté mon Sony ultraléger, j'écris de plus en plus souvent ce journal intime sur l'ordinateur, sans le truchement du stylo et du carnet noir. Ceux qui, après ma mort, étudieront mes manuscrits (il y a toujours des hurluberlus qui ont ce type de curiosité), en lisant celui de mon journal 2008, s'en rendront aisément compte : manquent de nombreuses pages tapées directement à la machine.

Palazzo Grassi, inauguration de l'exposition consacrée à l'art italien de 1968 à 2008. J'y suis avec Tamara ; Massimo Cacciari aussi, cornaqué par

Monique Veaute. Voilà plusieurs jours que dans les journaux la polémique va bon train. Ne connaissant guère les artistes, je n'ai pas prêté attention à cette querelle, il faudrait que Nathalie Rheims, qui a beaucoup plus de familiarité avec l'art contemporain que moi, fût ici pour m'en dévoiler les arcanes, mais j'ai cru comprendre que les vieux et bedonnants soixante-huitards sont scandalisés par le choix du curateur, Francesco Bonami, insuffisamment révolutionnaire et gauchiste à leur goût. Pour ma part, tout ne m'enchante pas, mais j'apprécie que les peintres peignent, que les sculpteurs sculptent, que soient proposées à notre regard, à notre jugement de véritables œuvres. *Altroché* la dernière Biennale où dans quasi tous les pavillons les prétendus artistes, au lieu de se donner la peine de peindre une bouteille, ou de la sculpter, avaient préféré acheter une bouteille chez le premier caviste venu et l'exposer telle quelle ; ou remplacer le pinceau et le burin par de la vidéo. Au Palazzo Grassi, ce sont de vrais travaux qui sont proposés au public, et cela me plaît.

Je lis dans le *Gazzettino di Venezia* que Mme Sarah Palin, candidate républicaine à la vice-présidence des États-Unis, a été « exorcisée, préservée de Satan, protégée contre toute espèce de sorcellerie » par un pasteur d'une secte pentecôtiste. Quel dommage que les Bush, père et fils, n'aient pas été exorcisés, eux aussi. Cela nous aurait épargné leurs sataniques (et imbéciles) guerres contre l'Afghanistan et l'Irak, leur criminelle (et imbécile) politique au Proche-Orient et en Géorgie.

Samedi. À la bibliothèque de la Querini Stampalia où, comme à l'accoutumée, je travaille dans la salle des auteurs grecs et latins. La silencieuse présence d'Anacréon, de Plutarque, de Lucrèce, de Pétrone me protège, me stimule. Et la belle table en bois ciré sur laquelle je poursuis la dactylographie de mes carnets noirs 1991 ; et la fenêtre d'où je vois la coupole de Santa Maria Formosa se découpant dans le ciel.

18 heures. Santa Croce est un sestiere où il est facile de se perdre. Aussi ai-je un peu tourné avant d'arriver à l'église San Zan Degolà. Je voulais assister aux vigiles de l'Exaltation de la Croix ancien style[3]. Hélas, toujours étourdi, je m'étais trompé d'un jour : la fête (le 14/27 septembre), c'est aujourd'hui, non demain ! C'est ce matin que j'aurais pu assister à la liturgie et hier aux vigiles ! Avec ces treize jours de décalage entre le calendrier julien et le calendrier grégorien, je me suis une nouvelle fois emmêlé les pédales.

À Saint-Georges-des-Grecs, ils célèbrent en grec ; à San Zan Degolà, ils célèbrent en slavon. Peut-être serait-il temps, et c'est un des thèmes de *Mamma, li Turchi !*, que dans toutes les églises orthodoxes d'Italie, les offices fussent célébrés en italien. Nos évêques ont tendance à oublier que la tradition de l'Église orthodoxe est d'utiliser les langues vernaculaires, de prier dans la langue du pays. Sur la porte (aujourd'hui close) de San Zan Degolà est épinglée une feuille avec des renseignements pratiques (les horaires, etc.). Très bien, mais que cette fiche ne soit rédigée qu'en russe est une idiotie. Les Vénitiens de confession orthodoxe doivent-ils apprendre le russe pour savoir ce qui se passe dans cette paroisse ? Et les Vénitiens d'autres confessions qui aimeraient découvrir les beautés de notre Église ? Et les Vénitiens athées, curieux de mieux connaître ce Christ qu'ils n'ont pas encore rencontré ? Si nos évêques sont convaincus que l'Église orthodoxe est, de toutes les Églises, celle qui est demeurée le plus fidèle à l'enseignement du Christ et à la pureté de l'Église des premiers siècles, ils doivent avoir à cœur d'évangéliser le monde entier, de se faire juifs avec les Juifs, grecs avec les Grecs, italiens avec les Italiens. Moi aussi, j'adore le slavon, dont la beauté liturgique est incomparable ; mais mes goûts personnels sont une chose, et les exigences de la mission une autre.

20 heures. Un vent froid souffle dans les rues de Venise. Avant ma pieuse promenade à Santa Croce j'ai bu avec Tamara un chocolat chaud dans notre habituel café du campo S. Stefano et à mon retour un spritz au Caffè Rosso, campo S. Margherita.

J’écris ceci à l’Incontro où je dîne d’un lapin aux myrtes et d’un flacon de vin rouge de Sardaigne, de l’île de Nuraghi *per l’esattezza*, dont le curieux nom, Raïm, sonne plus arabe qu’italien.

Dimanche 28 septembre. Sur Raidue, éloge de l’acteur américain Paul Newman qui vient de mourir. C’était, paraît-il, un patriote, un bon père, un mari fidèle qui, lorsqu’on l’interrogeait sur cette constance conjugale, répondait : « Pourquoi irais-je manger un hamburger au restaurant quand j’ai un bifteck à la maison ? » Cette gracieuse métaphore devait enchanter Mme Newman.

Je n’ai pas été un mari fidèle et je n’aurais pas su être un bon père ; j’ai eu, moi aussi, mes périodes bifteck (avec Francesca, avec Vanessa), mais cela ne m’a pas réussi. Mon destin était ailleurs.

10 h 35. Je ne suis pas à l’église, mais à la Querini Stampalia. En ce dimanche le travail sera ma prière.

« Paul Newman était l’homme que nous voudrions tous être », écrit Franco Zeffirelli à la une du *Gazzettino*. J’ai de l’estime pour Zeffirelli (dont la *Traviata* m’avait tiré des larmes), mais cette phrase est bête. Qu’il se nomme Zeffirelli ou Matzneff ou X. ou Y., aucun artiste ne doit désirer être quelqu’un d’autre que celui qu’il est. Nous devons au contraire nous opiniâtrer à demeurer celui que nous sommes, à persévérer dans notre singularité.

Si mes carnets noirs présentent un intérêt humain (ce n’est pas à moi de porter un jugement sur leurs qualités littéraires), c’est parce que de la première à la dernière page on y voit vivre un homme en proie à lui-même et à ses passions.

Lundi 29 septembre.

Ma lettre à Lorenza Foschini sur *Il capotto di Proust*, l’unique livre que j’aie mis dans ma valise. Lire l’italien, parler l’italien, *me la cavo discretamente*[4], mais écrire en italien *è un altro paio di maniche*[5]. Sara, qui a lu ma lettre avant que je la poste, m’a félicité ; elle a eu la gentillesse de me dire que même lorsque

j'écris une langue étrangère, on comprend tout de suite, par le choix des mots, les tournures, que je suis un écrivain. Voilà des années que je n'avais pas reçu un compliment sur mon travail qui me fît tant plaisir. Un plaisir qui me console par avance des articles hostiles ou du silence prudent qui accueilleront dans quelques semaines *Vous avez dit métèque ?*.

Ce matin, j'ai fait un saut à la librairie proche le campo San Luca où j'ai mes habitudes. J'y ai fait la demande que je fais depuis au moins deux ans chaque fois que j'entre dans une librairie italienne : le deuxième tome des *Écrits posthumes* de Schopenhauer est-il enfin paru ? Et la réponse a été, une fois de plus, négative.

Adelphi a publié le tome un, puis le tome trois ; mais pour des raisons que j'ignore, et qu'aucun libraire ne semble pouvoir me donner, le deuxième demeure obstinément inédit. Je crains le pire car de ce genre de retard inexplicable j'ai déjà une catastrophique expérience avec l'Athénée de Naucratis, aux Belles Lettres, dont le premier tome parut voilà… une cinquantaine d'années, et depuis lors nisba.

Certes, si j'étais un véritable lettré, un érudit doc, je lirais Athénée en grec et Schopenhauer en allemand ; mais je ne suis qu'un amateur, un paresseux sybarite.

Au demeurant, ma visite à la librairie n'a pas été inutile. J'ai acheté une biographie de Schopenhauer (par un universitaire nommé Rüdiger Safranski) qui vient de paraître en traduction italienne, un pavé de 537 pages, de quoi nourrir mes nuits d'insomnie ; et, à défaut du deuxième volume des *Scritti postumi*, je n'ai pas résisté à l'envie d'acheter aussi, dans la Petite Bibliothèque d'Adelphi, la plaquette intitulée *L'arte di trattare le donne*[6]. Je connais tous les textes qui figurent dans ce bref recueil de morceaux choisis, je n'y apprendrai rien de neuf, mais j'adore cette collection, ce sont de vrais livres de poche faciles à porter sur soi, à la mise en page aérée, idéaux pour être lus au restaurant lorsqu'on y dîne seul, comme c'est ce soir, une fois de plus, mon cas, et, outre cela, relire, fût-ce pour la centième fois, une belle page de l'oncle Arthur est pour moi une joie

toujours renouvelée.

Ce séjour automnal est très différent du printanier et de l’hivernal : *niente* Danieli, *niente* Harry’s Bar. Le modeste hôtel où je suis descendu, le bar populaire où nous dînons ce soir tête à tête, Schopenhauer et moi, en sont à des années-lumière ; mais je m’y sens également bien. Le luxe est agréable, il n’est pas nécessaire. En outre, dans un lieu réputé chic comme le Harry’s Bar, la riche clientèle américaine est trop souvent d’une telle bruyante vulgarité, d’un tel sans-gêne, que je lui préfère les *avventori*[7] de ce bistrot proche le campo S. Barnaba, qui sont de simples gens du quartier et des étudiants.

Quand Nathalie, avec sa discrète et constante générosité, me donne les clefs de son immense appartement, j’en suis très heureux ; mais je puis aussi être heureux dans une simple chambre d’hôtel, dans un studio de dix-huit mètres carrés. Jadis, j’ai eu de belles demeures, des domestiques, des chevaux, un palefrenier, un chauffeur ; ce passé englouti ne ressuscitera pas, mais l’avoir vécu me délivre de toute amertume, de toute rancœur. Je sais par expérience que cela n’a pas grand-chose à voir avec le bonheur. Ce n’est qu’après avoir été ruiné par ma crétine famille et m’être créé cette libre existence de bohème qui désormais allait être la mienne que j’ai commencé à vivre mes passions à fond la caisse ; à être véritablement heureux.

Mardi 30 septembre, 11 h 47. À la Querini Stampalia, où je suis arrivé à 10 h 20, j’achève à l’instant de dactylographier mon carnet noir n° 81 (qui couvre la période 25 septembre 1991-15 décembre 1991). Une belle satisfaction.

Me restent à déchiffrer et à taper les carnets noirs n° 82 à n° 123 – sans oublier certains petits carnets qu’il m’arrive d’emporter en voyage et dont les pages devront être incorporées à l’ensemble : ma vie du 16 décembre 1991 au 31 décembre 2006. Bref, du pain sur la planche. Gab la Rafale, au boulot !

4e trimestre 2008

Fin du carnet 131 et carnet 132

Mercredi 1er octobre 2008. Que les touristes d'aujourd'hui ne sont plus les voyageurs de naguère (dont il ne reste qu'une poignée de spécimens, nous sommes une espèce en cours d'extinction), j'en vois de tristes et innombrables preuves ; l'une d'elles est, à l'hôtel, la surprise que manifestent les femmes de chambre quand, dès le début de mon séjour, je leur glisse un billet dans la main ; ou soulève mon chapeau lorsque je les croise dans le couloir.

Dès mon enfance, j'ai su qu'un gentleman se doit d'être extrêmement courtois avec le personnel des hôtels où il descend, et aussi très généreux. C'est une vérité première à l'évidence ignorée des ploucs qui y constituent désormais le gros de la clientèle. Et pas seulement à Venise : sur la planète entière. Cette surprise, je la lis sur le visage du *room-boy* à Colombo, Bangkok ou Manille, sur celui de la fatma au Caire ou à Marrakech. Et sans aller si loin, je me rappelle la terreur d'une femme de chambre dans un hôtel de Metz où nous étions descendus, Maud et moi (je m'en souviens d'autant mieux que ce fut un week-end d'amour fou, le dernier que nous allions vivre ensemble, puisque, quelques jours plus tard, ma tendre amante décidait de rompre) : quand avec un sourire je lui tendis le billet, non seulement la jeune domestique ne le prit pas, mais elle le repoussa d'un geste véhément du bras et se recula, comme saisie de panique. À l'évidence, aucun voyageur ne lui avait jamais donné le moindre pourboire : elle croyait que je lui faisais une proposition coquine, que c'était une invitation au triolisme…

10 h 54, à la Querini Stampalia (j'y suis arrivé à 10 h 09). L'atmosphère studieuse, le silence qui y règne, les chefs-d'œuvre de la littérature qui forment autour des tables de la bibliothèque comme un cercle protecteur à l'intérieur

duquel rien ne fâcheux ne peut survenir, me font penser à ce que nous dit le pape Benoît XVI au couvent des Bernardins le 12 septembre dernier quand, dès qu'il prit la parole, il nous jeta au cœur de l'essentiel : la vie monastique, le travail, les textes. Que la vie monastique soit l'idéal auquel nous devons tous tendre, même lorsque nous vivons dans le siècle, c'est une vérité qui pour un fidèle de l'Église orthodoxe est familière, qui fait partie de son bagage ; mais l'entendre dire par un évêque catholique, et un évêque catholique qui est en outre le premier évêque de la chrétienté, cela m'a véritablement réjoui, fortifié.

C'est en partie à cause de l'admiration, de l'affection que j'ai pour les moines (parmi lesquels j'ai toujours compté tant d'amis) que je ne supporte pas l'anticléricalisme, que je suis exaspéré par la suffisance de ceux qui croient pouvoir se passer du Christ, qui vivent *etsi Deus non daretur*[8]. Moi aussi, j'ai un solide fond de scepticisme et il m'arrive de penser avec les athées que lorsque nos « petites cellules grises » s'éteignent, il n'y a plus rien ; mais la vie me semblerait extrêmement ennuyeuse si je croyais cela vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an ; et je n'oublie pas qu'au siècle dernier nous connûmes deux régimes qui haïssaient le Christ et son enseignement, qui auraient voulu que l'Église disparût de la surface de la terre : le marxisme-léninisme soviétique et le nazisme allemand. Les bouffeurs de curés, au lieu de nous faire chier avec leurs filandreux discours sur la laïcité, devraient s'en souvenir, eux aussi.

Cette nuit, insomniaque, j'ai allumé la lumière, lu quelques pages de la biographie de Schopenhauer achetée lundi, puis j'ai feuilleté mon carnet noir n° 82 que j'ai commencé à dactylographier hier. J'y ai retrouvé les amours dont je garde la plus vive et précise mémoire, mais aussi des noms que j'avais totalement oubliés (notamment une Stéphanie dont je n'ai aucun, ce qui s'appelle aucun, souvenir) et dont, quand l'été 2004 j'ai avec Marie-Émilie Corbin classé et mis en caisse mon *carteggio*, j'ai, c'est certain, commis l'erreur de mettre les lettres dans le dossier intitulé *Simulacres anodins* où figurent les

filles avec lesquelles je n’ai fait que flirter, « sortir » aurait dit Aouatife dans son langage lycéen, et les petites allumeuses avec qui je n’ai en définitive rien vécu. Les archivistes de la Bibliothèque de la Mémoire et mes exécuteurs testamentaires devront donc, après ma mort – à la lumière de mon journal intime dont ils auront alors une connaissance intégrale et de la lecture attentive de toutes ces lettres –, étudier avec soin, cas par cas, les jeunes personnes que j’ai mises au purgatoire des simulacres anodins : certaines d’entre elles doivent réintégrer le cortège des amantes. Cette Stéphanie G., que je viens de redécouvrir, et, assurément, de nombreuses autres. Marie-Émilie Corbin peut en témoigner, quand nous avons mis un peu d’ordre dans ma correspondance amoureuse, je n’ai pas eu le loisir de relire ces milliers de lettres. Ni le loisir ni l’envie. Les êtres qui ont marqué ma vie, j’identifiais immédiatement leur écriture, elles étaient faciles à classer, mais quand je tombais sur une écriture et un nom qui ne me disaient rien, j’ai eu tendance à les fourrer, de manière sans doute trop expéditive, dans le carton intitulé *Simulacres anodins*. Mais quoi ! Je dois bien laisser un peu de travail à mes héritiers.

20 heures. Pour le plaisir de dîner au Vini da Gigio j’ai renoncé ce soir à « Striscia la notizia », ce qui n’est pas un mince sacrifice. J’ai commandé des tagliolini aux truffes et du canard rôti, le tout arrosé d’un flacon de Barbera (un clin d’œil à Giorgio Gaber et aux personnages de *Mamma, li Turchi !*).

Mes journées vénitiennes sont réglées comme du papier à musique. À Paris, je cède à la dispersion, à l’indolence. Ici, mon extrême solitude me permet de me fixer des règles de fer et de m’y tenir.

Les femmes qui m’aiment, y compris celles qui se réputent affectionnées à mon travail d’écrivain, ne comprennent pas cela ; elles m’en veulent d’être sans cesse en train de partir, de leur échapper, et dès lors que l’écriture leur apparaît comme une rivale, elles se mettent à la détester. De Francesca à Aouatife, les femmes que j’ai le plus aimées (et qui m’ont le plus aimé) supportaient mal cette vie de funambule, d’électron libre qui est la mienne ; elles auraient préféré que je

fusse un employé de banque avec un mois de congés payés que nous aurions passé *ensemble.*

À quinze ans, aimer un artiste, c'est enivrant ; mais dix ans plus tard, c'est un chirurgien-dentiste ou un notaire qu'elles épousent.

Les pâtes aux truffes arrivent sur ma table. Seigneur Dieu, *che profumino !*

Marie-Agnès, Anastasia, Géraldine et Gilda me téléphonent ou m'écrivent des sms chaque jour. Elles sont toutes les quatre tendres, adorables. Une seule – Gilda – me demande avec insistance : « Quand rentrez-vous ? » Les autres, parce qu'elles sont mieux élevées, ont un meilleur contrôle de soi, se gardent de me poser une question qu'elles savent qui m'exaspèrerait ; mais dans leur intime particulier elles n'en pensent pas moins.

En amour, je le confesse, je suis un traître. Un gentil traître, soit, mais un traître. Hélas, chaque fois que par passion folle, absurde (Francesca, Vanessa), je m'y suis imprudemment abandonné, la constance a été pour moi une source inépuisable de tourments.

« Sentimentalement », je suis entouré, voire encerclé. Socialement, et pour tout ce qui touche la vie pratique, ma solitude est extrême. Aucun de mes amis, même les plus proches, n'a la moindre idée de l'isolement qui est le mien dans l'ordre professionnel, social, humain. Je crois que sur la place de Paris il n'existe aucun homme jouissant de la même notoriété que moi (« notoriété » est le mot juste, évitons celui de « célébrité » qui, s'agissant d'un écrivain, est presque toujours excessif – je songe à Alessandra, la jeune et spirituelle étudiante milanaise à qui les noms de Ginzburg, de Pavese et de Gadda ne disent absolument rien) qui soit aussi isolé que je le suis.

2 octobre. La municipalité de Venise demande à l'ACTV de contraindre les touristes ahuris et sans-gêne d'ôter leur sac à dos et de le tenir à la main quand ils montent sur les vaporetti. Voilà une attitude qu'à Paris la RATP serait bien inspirée d'exiger des abrutis qui sur les autobus, dès qu'ils font un mouvement, vous fichent leur sac à dos dans la figure sans même s'excuser (et d'ailleurs sans

s’en rendre compte). Depuis quelques années, dans les autobus parisiens, les deux catastrophes ambulantes sont les zozos à sac à dos et les bonnes femmes à poussette. Le pire, ce sont les couples : le crétin barbu qui vous bouscule avec son sac à dos et sa grognasse qui vous écrase les pieds en propulsant sa poussette en avant, tel un char d’assaut. Parfois, c’est le cocu qui pousse le landau et sa moitié qui ploie sous le sac à dos, mais c’est kif-kif bourricot.

13 h 28, à la bibliothèque de la Querini Stampalia où depuis 10 h 10 je dactylographie mon journal 1991. Tout ce que j’y écris sur les adolescentes, et en particulier sur Aouatife, est très intéressant. J’avais oublié que le jeudi 19 décembre j’avais reçu une lettre de rupture d’Aouatife. Une lettre d’amour fou *et* de rupture. Cette fausse rupture n’avait duré que quelques heures, contrairement à la dernière qui dure depuis plusieurs années.

Mes amours avec Aouatife auront été comparables à celles qu’avant elles j’avais eues avec Francesca et Vanessa : intenses et tourmentées (en partie à cause de leur âge tendre : deux d’entre elles avaient quinze ans lorsque je devins leur amant, la troisième quatorze).

Il est bien entendu que la suite des *Demoiselles du Taranne*, et en particulier le récit de mes amours avec Aouatife, paraîtra tel que je l’ai écrit, qu’il n’y manquera pas un mot, pas une virgule. Chère Aouatife, toi, ma passionnée maîtresse, tu as eu la dégueulasserie de faire écrire par un avocat une lettre menaçante à Antoine Gallimard. Peut-être croyais-tu m’intimider ? Il m’en faut beaucoup plus pour m’intimider, tu devrais le savoir, et il en faudra aussi beaucoup plus (si je venais à disparaître avant d’avoir eu le temps de publier mon journal intime dans son intégralité) à mes héritiers et exécuteurs testamentaires qui sont, crois-moi, de sacrés lapins.

Souviens-toi, Aouatife. Quand tu avais seize ou dix-sept ans, tu as écrit un très joli texte intitulé […], qui est le récit de nos clandestines amours, que tu désirais beaucoup publier, que, par le truchement de Christian Giudicelli, tu avais présenté à un concours de jeunes futurs écrivains. Malheureusement, ton

manuscrit ne fut pas couronné par le jury (composé de pions imbéciles), bien qu'il méritât cent fois de l'être. Renierais-tu aujourd'hui ces pages et, si elles avaient été publiées, en rachèterais-tu tous les exemplaires disponibles pour les détruire ? Rappelle-toi également que le livre par lequel tu m'as découvert et qui t'a donné le désir de me rencontrer, c'est le premier tome de mon journal intime, *Cette camisole de flammes*, paru en 1976, dans la préface duquel je dis noir sur blanc ma décision de publier de mon vivant la totalité de mon journal. En te glissant dans mes draps blancs tu savais parfaitement que tu te glissais dans mes carnets noirs, comme le savent toutes les jeunes personnes dont j'ai été l'amant après 1976. C'est pourquoi la lettre de ton avocat, je m'en torche.

Tu devrais être fière de nos amours comme je le suis. Tu devrais garder un souvenir lumineux de ce qu'ensemble nous avons vécu, et pas seulement au lit : dans tous les ordres. Tu devrais avoir envie de crier cet amour au monde entier. Aussi la manière dont tu te conduis avec moi depuis que tu as rompu est-elle indigne de toi, de nous. Tu devrais avoir honte. *Vergognati !*

Au demeurant, si ton affectation de reniement est en effet une honte, elle n'a guère d'importance. Tu peux bien feindre d'avoir oublié, moi je me souviens de tout, j'écris tout, et c'est normal puisque l'écrivain, le scribe de nos belles amours, c'est moi. Tu as tourné la page Gabriel ? On s'en fiche puisque moi, les pages Aouatife, je les ai écrites. Tu m'as déjà inspiré un personnage de roman, des poèmes. Mon journal en sera le point d'orgue, étant entendu que ce qui a été écrit de plus beau sur *nous*, ce sont *tes* lettres qui appartiennent à un ensemble désormais en sécurité et constituant mon plus précieux et unique trésor : mon *carteggio* amoureux, pareil à celui de Nil Kolytcheff dans *Voici venir le Fiancé.*

Schopenhauer traitait de singes obtus ceux de ses contemporains qui ne le prenaient pas au sérieux, ne voyaient pas l'importance de son œuvre, ne s'intéressaient qu'à ce charlatan de Hegel. Un tel orgueil suscitait bien des railleries, comme, quelques siècles auparavant, en avait suscité l'apparemment prétentieux, mégalomaniaque *Exegi monumentum* d'Horace. Pourtant, Horace et

Schopenhauer ont eu raison d’avoir foi en leur travail, foi en la place que leur accorderait la postérité. Ils ont eu également raison de n’hésiter pas à le dire. En littérature, la modestie est une vertu dont nous ne devons user qu’avec une extrême circonspection.

Parmi les femmes qui m’ont aimé, celles qui sont devenues des ennemies ne sont qu’un tout petit nombre ; et parmi ces ennemies il n’y en a que deux qui m’aient envoyé (à moi et, ce qui est plus abject encore, à mes éditeurs) leur avocat : Vanessa et Aouatife. Faire menacer par un chicaneau le grand amour de leur adolescence, quel pitoyable reniement ! Quelle bassesse petite-bourgeoise ! Quel manque de *classe* !

Jamais une Marie-Élisabeth n’agirait de la sorte.

Même des ex telles qu’Éléonore B. et Anne L.B. qui m’ont rejeté dans les ténèbres extérieures et disent de moi pis que pendre ne feraient jamais ça.

Se plaindre de moi à mon éditeur, le menacer (dans l’espoir que celui-ci me tape sur les doigts, me censure ?), quelle saloperie inouïe !

Vanessa et Aouatife n’auraient pas commis une pareille infamie si j’avais été un académicien, un juré Goncourt, un auteur blanc bleu fêté par la cour et la ville, un type couvert d’honneurs comme une merde l’est de mouches. Ce qui les gêne, les inquiète, c’est que l’on sache combien elles ont aimé (et non fugacement, durant de longues et passionnées années) un écrivain scandaleux, perdu de mœurs, ostracisé ; que la société bien-pensante soit au courant de ce que nous avons vécu. Mentalité de médiocre, mentalité de fonctionnaire.

Cela dit, je ne le regrette pas, car la bêtise, l’imbécillité (rehaussées par le ton menaçant ad hoc) des lettres des deux avocats sont d’un comique à se tirebouchonner de rire : de vrais bonbons pour l’esprit qui méritent de figurer dans une anthologie de la crétinerie. En attendant d’y figurer, elles sont dans mes archives, en vérité des documents de tout premier ordre sur l’idée que les philistins se font de la création artistique, de la littérature.

J’ai toujours défendu mes idées avec un courage que mes adversaires me

reconnaissent, mais ces idées ne m'ont jamais empêché ni de respecter celles des autres, ni d'éprouver de l'amitié pour ceux qui les professent. Dieu sait si le marxisme-léninisme de Jean Ristat, la russophobie de Bernard-Henri Lévy, le combat de Giuliano Ferrara contre l'euthanasie et le suicide assisté sont aux antipodes de ce que, depuis mes premiers balbutiements de plume, je ne cesse de penser et de défendre, mais Giuliano Ferrara et Bernard-Henri Lévy sont des hommes pour qui j'éprouve une vive sympathie, Jean Ristat est un ami proche, l'agacement que j'éprouve parfois en les lisant n'altère en rien cette amitié, cette sympathie, et j'ai envie de croire que la réciproque est vraie. Voilà quelques mois, bavardant avec Arielle Dombasle, je lui disais avoir l'impression que son mari me battait froid depuis notre différend sur la guerre de l'OTAN contre la Serbie. Alors, elle, avec un sourire amusé, attendri :

— Voyons, Gabriel ! Bernard-Henri se fâcher avec vous à cause des Serbes, allons donc, vous n'y pensez pas ! Il vous adore.

Adorer est peut-être excessif (quand je le verrai, je poserai la question à BHL), mais ces mots de la belle Arielle m'ont fait plaisir.

3 octobre, 4 heures du matin. Bien qu'hier soir je n'aie ni dîné ni bu de café, tenace insomnie. J'allume et poursuis la lecture (irrégulière, je grappille ci et là) du pavé de Rüdiger Safranski (dont le titre complet est *Schopenhauer et les années sauvages de la philosophie*). Au chapitre XXI, pages très intéressantes sur Marx.

« Le Marx des années 40 se consacrait à la tâche de se libérer de Hegel » (page 449)[9]. Voilà qui me plaît bien, mais à l'évidence les marxistes auront mésinterprété Marx : de Lénine à Mao, ils ont plus férocement que quiconque pratiqué cette religion de l'État-dieu dont le grand prêtre est Hegel, sacrifié des millions de victimes sur ses autels.

Safranski, lui aussi, se réfère à la dissertation de Marx sur Démocrite et Épicure que, depuis des années (Philippe Sollers fut le premier à m'en parler avec chaleur), j'ai envie de lire et que, par négligence, par paresse à la dénicher,

je n’ai toujours pas lue.

10 h 20. Malgré la nuit blanche, me voici déjà à la Querini Stampalia, au travail. À Paris, j’aurais assurément traînassé, somnolé jusqu’à midi. Dès que je boucle mon sac, saute dans un train ou un avion, je ressuscite, je retrouve mon énergie créatrice, ma joie de vivre, mon aptitude à une discipline monastique.

En 1835, Schopenhauer publie *La Volonté dans la nature*. Deux ans plus tard, en juin 1837, son éditeur l’informe qu’il en a jusqu’alors vendu cent cinquante exemplaires. (Safranski, page 462.)

Cent cinquante, c’est peu, mais si ces cent cinquante lecteurs, après avoir lu ce livre, sont devenus des fans de Schopenhauer, ont acheté tous ses autres livres, les ont lus, relus, annotés, commentés, les ont fait acheter par leur entourage, c’est beaucoup. Un écrivain qui a cent cinquante fidèles et passionnés lecteurs, qu’il soit vivant ou mort, est sauvé.

Berdiaeff a écrit, si ma mémoire est bonne, que Constantin Léontieff n’avait jamais eu et n’aurait jamais plus de trente lecteurs. Peut-être est-ce exact, mais l’œuvre de Léontieff n’en est pas moins passée à la postérité, il continue d’être aimé, lu, et les pages ferventes que je lui consacre dans *Maîtres et complices* en sont, me semble-t-il, la meilleure preuve.

4 octobre, 5 heures du matin. Réveillé à 3 heures et tapant mon journal intime au lit, l’ordinateur sur les genoux, j’achève à l’instant la dactylographie de l’année 1991. Sont donc prêtes pour une éventuelle publication les années 1989, 1990 et 1991. C’est un beau travail et je suis content de moi, mais restent encore à taper les années 1992 à 2006, un sacré morceau. Donnant un coup d’œil aux premières pages de l’an 1992 (dans ce même carnet 82 contenant les quinze derniers jours de 1991), je lis avec surprise, car je n’en avais nul souvenir, à la date du samedi 4 janvier 1992 : « Dîner avec Jean-Noël Mirande chez l’Italien de la rue de Condé. Rapicolant Lambrusco. Il me dit avoir entendu une jeune

chanteuse, Mylène Farmer (?), parler à la radio de ses auteurs préférés, Cioran et… Matzneff. Tâcher de savoir si elle est jolie. »

[…] est une passionnée admiratrice de Mylène Farmer, connaît ses chansons par cœur et quand je lui lirai ces lignes datant de janvier 1992, cela va lui en boucher un coin ! Mylène Farmer était-elle déjà célèbre en 1992 ? Il faudra que je pose la question à Jean-Noël, mais ce point d'interrogation entre parenthèses et ce « Tâcher de savoir » prouvent qu'alors, moi, je ne connaissais pas son visage et hésitais sur l'orthographe de son nom.

S'ils sont de vrais fans, tous ceux qui achètent les disques de l'aujourd'hui fameuse Mlle Farmer devraient, apprenant cela, acheter aussitôt les livres de Cioran et les miens. Cela mettrait du beurre dans les épinards.

Midi dix, à la Querini Stampalia. Fatigué de taper (je suis arrivé à 10 h 30), je quitte l'année 1992 après Jésus-Christ pour l'année 176. Sur les rayons de la bibliothèque, j'avais depuis plusieurs jours repéré les *Fragments* d'Atticus (rien à voir avec Pomponius Atticus, l'idole d'Alphonse Dulaurier, simple homonymie), un philosophe platonicien, disciple de Plutarque et peu sensible aux charmes d'Aristote, qui vécut sous le règne de Marc-Aurèle. Encore un livre dont, depuis l'époque où j'usais mes fonds de pantalons sur les bancs de la Sorbonne, j'ai beaucoup entendu parler mais que je n'ai jamais lu.

Quelques piques contre mon cher Épicure, qu'il appelle néanmoins « habile découvreur de la nature », « connaisseur minutieux des choses divines », ce qui n'est pas un mince éloge.

D'une manière générale, les platoniciens, et Plutarque lui-même, dès qu'ils se mettent à parler d'Épicure, disent des conneries. Atticus semble plus nuancé, et donc plus lucide, que ses petits camarades. C'est un esprit libre, et en outre un tempérament religieux, sensible à la part divine de l'homme.

La quasi-totalité de l'œuvre d'Atticus a disparu. Les maigres fragments réunis par le curateur de cette édition, un jésuite, le père Édouard des Places[10], proviennent pour la plupart de citations d'autres philosophes, adversaires

d'Atticus, qui ne le citent que pour le contredire et le critiquer. C'est un peu le cas de l'empereur Julien dont bien des pages ne nous sont parvenues que grâce aux citations qu'en font ses adversaires, les théologiens chrétiens.

À Moscou, en 1966, sous Brejnev, j'ai connu une jeune fille qui noircissait un gros cahier de citations de Berdiaeff, dont les livres étaient depuis 1922 interdits et introuvables. Ces citations, mon amie les dénichait dans des revues philosophiques marxistes où les chiens de garde de l'athéisme d'État publiaient de temps à autre des articles hostiles à la philosophie religieuse, insultaient les penseurs russes exilés en France, Berdiaeff, Merejkovski, Frank, le père Serge Boulgakof…

Hier soir, à l'énothèque du campo S. Barnaba, devant un filet de porc aux champignons et une bouteille de Brunello di Montalcino, je songeais à ce qu'aurait été, s'ils vivaient de nos jours, la réaction de Byron et de Schopenhauer, ces fervents partisans du *Taceat mulier* (*in ecclesia*, *in theatro*, partout), ces résolus adversaires des bas-bleus, au comportement des talibans avec le *sexus sequior*. Qu'en diraient-ils ? Certes, je n'en doute pas, ils seraient indignés par les inadmissibles violences contre les femmes de ces fanatiques barbus, mais, de temps à autre, ils ne résisteraient pas au plaisir de murmurer une parole jugée, « vu les conditions atmosphériques » (Baby-Boom), politiquement peu correcte…

En 1808, Schopenhauer et Byron (nés l'un et l'autre en 1788) eurent leur lot de douleurs civiques, j'en conviens volontiers ; néanmoins, et sur ce point ils furent plus heureux que nous ne le sommes deux siècles plus tard, ils échappèrent à Ségolène Royal et à Sarah Palin[11] : même dans leurs plus horribles cauchemars, ils n'auraient pas pu s'imaginer l'existence de telles créatures. *Beati loro !*

Page 496, Safranski observe que Schopenhauer enseigne à ses lecteurs l'art d'acquérir « une attitude esthétique à l'égard de la vie », à insuffler un je-ne-

sais-quoi de légèreté au sérieux de l’existence, à être ensemble acteur et spectateur dans ce théâtre de marionnettes qu’est le monde. Cela est très juste et peut d’ailleurs être dit de tous ceux que j’appelle les libérateurs de l’esprit : Lucrèce, La Rochefoucauld, Byron…

Sortant de la Querini Stampalia, j’allume mon *telefonino*. Inattendu et bouleversant sms de la belle Clarisse B. :

« Pendant très longtemps, je ne pouvais pas vous parler, ni vous voir. Il y avait trop de peine. Puis, avec le temps, est venu le pardon, lumineux. Le cœur est pacifié. Le temps ne conduit pas toujours à la mort et au néant. Parfois il nous conduit vers une sorte d’éternité. Je ne crois pas à l’oubli, c’est physiologiquement impossible. À bientôt, Gavriil. »

Quelle merveilleuse jeune femme ! Quelle âme noble ! Un tel cadeau illumine mon séjour vénitien. Si, avant de mourir, je recevais un pareil *messaggino* de Marie-Élisabeth F. (mon adorée Baby-Boom), je pourrais me présenter devant le Seigneur le cœur en joie, le sourire aux lèvres.

Je remercie Clarisse, lui dis mon émotion, mais lui signale qu’à lire sa lettre on pourrait croire que c’est moi qui l’ai méchamment plaquée, au lieu qu’en réalité c’est elle qui a rompu.

Réponse de Clarisse :

« Je t’ai quitté parce que je souffrais trop de ton infidélité. »

Je le sais, mais elle a eu tort. Nous étions des amants géniaux, nous formions un couple superbe, nous nous aimions à la folie, jamais elle n’aurait dû rompre. Outre cela, ce fut pour avoir lu mes livres que Clarisse, adolescente, eut envie de me connaître en chair et en os, était déjà amoureuse de moi avant même notre première rencontre sur les marches de l’église Saint-Sulpice. Devenue ma maîtresse, croyait-elle vraiment que le diablotin allait illico se transformer en angelot, le coureur en modèle de constance ?

Anne L. B. a rompu pour les mêmes raisons, mais la sotte façon dont elle a refusé les objets transmis par Marianne Paul-Boncour prouve qu’elle n’est pas

très intelligente. Clarisse, elle, intelligente, elle l’est au suprême. Elle aurait dû pardonner mes frasques, s’en ficher, ne pas détruire ce lien si fort qui nous unissait.

Marie-Agnès ne cesse de me trahir, et elle me trahit ouvertement, sans prendre la peine de s’en cacher. Son pseudo-mari de merde, elle me le jette à la figure, sans ménagement. La quitté-je pour autant ? Non. J’en ai parfois la tentation, mais je l’aime trop pour cela. Jadis, je rompis avec Francesca pour sa brève aventure avec un jeune Anglais, aux sports d’hiver. J’eus tort. J’eus raison dans l’ordre artistique, puisque sans cette rupture je n’eusse pas écrit *Ivre du vin perdu*, mais dans l’ordre humain, j’eus tort.

Dimanche 5 octobre. Est-ce parce que cette nuit j’ai rêvé qu’Hergé et moi nous dînions au Bon Vivant[12] ? Ce matin, au réveil, j’ai songé à la tragédie que vit le Tibet. Les temples bouddhistes du Tibet occupés par la soldatesque chinoise me peinent au suprême, comme m’affligent les églises orthodoxes du Kosovo que les gangsters installés au pouvoir par l’OTAN profanent et détruisent ; mais, cela dit, quand je vois ce qui se passe en Pologne, en Ukraine, dans les pays baltes, ce qui se prépare en Géorgie, je comprends que les Chinois aient quelque répugnance à rendre son autonomie au Tibet : ils savent trop qu’aussitôt le Tibet redevenu libre, il serait colonisé par les États-Unis qui y installeraient leurs rampes de missiles, leurs radars, leurs espions, leurs armes, leurs troupes.

La presse publie le récit de la visite que le pape a rendue hier au président de la République. Le discours de Giorgio Napolitano, banal chapelet de bons sentiments, forme un amusant contraste avec la tranquille insolence de Benoît XVI qui, après avoir rappelé que le palais du Quirinal fut arraché à l’Église par la violence, a précisé, pince-sans-rire :

« Ici, en effet, vécurent plusieurs de mes prédécesseurs et ce fut d’ici qu’ils gouvernèrent l’Église universelle durant plus de deux siècles, surmontant les

épreuves et les persécutions, comme ce fut le cas pour les pontifes Pie VI et Pie VII, l'un et l'autre arrachés par la violence à leur siège épiscopal et traînés en exil. »

J'adore la façon *mine de rien* dont ce pape dit les choses.

Nous devons toujours *dire les choses* : celles du présent et, plus encore peut-être, celles du passé, n'en déplaise aux renégates qui voudraient les truquer ou les nier.

Après un dimanche de travail à la Querini Stampalia, j'allume le *telefonino.* Presque aussitôt, un appel de Gilda. Son accoutumée cantilène : elle n'a pas le moral, elle a des angoisses existentielles… Je lui fais observer que tous les gens bien ont des angoisses existentielles :

— Pense à Kierkegaard, à Kafka… Tu es en excellente compagnie !

Elle rit, tel était mon but, mais quand ensuite elle me répète pour la nième fois que notre amour est la seule belle chose dans sa vie, que sans moi celle-ci n'aurait aucun sens, etc., je ne sais pas quoi lui répondre. Je sais en revanche que cela ne me plaît pas du tout, me met dans l'embarras. Gilda est une fille très attachante, et j'y suis affectionné, mais jouer au terre-neuve n'a jamais été mon truc, je n'ai aucune des qualités nécessaires à un tel rôle, tant il est contraire à mon organisation de vie, à ma *physis.*

Dès qu'une fille devient envahissante, semble vouloir me mettre le grappin, je n'ai qu'une envie : prendre le large. Et s'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est le genre « Si tu me quittes, je me tue », le chantage au désespoir.

Le plus drôle est que Gilda, connaissant mes livres mieux que quiconque, le sait très bien. Alors, à quoi joue-t-elle ?

Si au lit elle m'ensorcelait, oui, peut-être pourrait-elle se permettre de me faire un pareil numéro ; mais ce n'est pas le cas.

Lundi 6 octobre. « … *le acque crebbero*… ». L'étonnante beauté du passé simple, du *passato remoto* italien, m'est apparue hier soir dans toute son

évidence lors de cette lecture intégrale de la Bible (dont Raiuno a transmis en direct la première heure) qui se poursuivra jusqu'à samedi prochain. Curieusement, la veille, alors que nous buvions un verre à une terrasse du campo Santa Margherita, j'avais fait un vif éloge du passé simple (tant italien que français) à la jeune Tamara qui m'en prédisait l'inéluctable et prompte disparition.

Ces deux réalités ne sont, hélas, pas antinomiques. Tant de choses belles ont irrémédiablement disparu, et chaque jour disparaissent.

« *Niente* Harry's Bar ! », ai-je écrit le 29 septembre dans ce carnet. *Mai dire mai*[13]. Hier, entre la Querini Stampalia et la Bible, j'ai fait une longue pause au Harry's Bar où le maître d'hôtel et deux des garçons m'ont accueilli comme un habitué, je me serais cru chez Lipp. Cela m'a ensemble fait plaisir et surpris. Certes, voilà quarante-six ans que je fréquente le Harry's Bar ; mais on m'y voit moins souvent qu'au 151 boulevard Saint-Germain…

En 1844, deuxième édition (la première avait paru en… 1819 !), revue et augmentée, du *Monde comme volonté et comme représentation.* Deux ans plus tard, en août 1846, n'ayant pas reçu le moindre compte, Schopenhauer demande à Brockhaus où en sont les ventes. L'éditeur lui répond : « J'ai le regret de vous dire qu'avec ce livre j'ai fait une *mauvaise* affaire, et par courtoisie je vous épargnerai les détails. » (Safranski, pages 480-481.)

Jamais Antoine Gallimard n'écrirait à un de ses auteurs une lettre aussi grossière. Il est trop bien élevé pour agir de la sorte. D'ailleurs, quand l'un d'eux lui fait une demande, Antoine ne répond jamais, ou quasi jamais, par écrit. Soit il ne répond pas, soit il charge un de ses collaborateurs de répondre oralement, par téléphone ou de vive voix. Ce sont des réponses… volatiles.

La cuvette des gogues pleine de sang, une vraie hémorragie. Il n'y a pas à dire, c'est spectaculaire et ça fout la trouille. À mon retour en France, prendre rendez-vous avec le docteur J.

Avec la vie qui est la mienne, je ne puis pas me permettre d'être malade, et moins encore infirme. Je ne suis pas *organisé* pour ça. Je dois être d'airain ou cesser d'être.

Tous les biographes de Schopenhauer racontent qu'exilé en Suisse Wagner était triste de ne pouvoir venir à Francfort saluer Schopenhauer, faire la connaissance de celui qui était devenu son maître à penser ; mais avant de lire Safranski je n'avais pas une idée précise des raisons de cet exil : à Dresde, durant la révolution de 1848, « le futur schopenhauerien Richard Wagner » était monté sur les barricades aux côtés de… Bakounine ! (*Schopenhauer e gli anni selvaggi della filosofia*, page 480.)

Wagner et Bakounine, *per Baccho*, quel couple chic et choc !

Nuit du 6 au 7 octobre. Tenace insomnie.

Chaque fois qu'une ex-amante m'a prié de taire tel détail de nos amours, ou de changer son prénom (depuis trente-deux ans que je publie mon journal intime cela ne m'est d'ailleurs arrivé que deux fois), dès lors que cette requête était formulée avec gentillesse, dans une atmosphère de tendre complicité, je l'ai volontiers satisfaite ; parfois, sans même qu'on me le demande, j'opère de semblables modifications (par exemple, l'Eudoxie d'*Un galop d'enfer* ne se prénomme pas ainsi, c'est un prénom que j'ai inventé).

En revanche, lorsqu'il n'y a ni gentillesse, ni tendre complicité, mais lettres recommandées et menaçantes d'avocats, il est hors de question que je concède quoi que ce soit. Avec l'amour, on obtient tout de moi ; avec l'agressivité, on n'obtient rien.

Si une lamentable renégate, avide de respectabilité bourgeoise, abjure sa romanesque adolescence, que Dieu lui pardonne ; mais moi, je suis comme le personnage de *Suddenly last summer* qu'interprète Lise Taylor : je ne me laisserai pas lobotomiser.

8 octobre. J'accompagne Tamara qui, étudiante en russe, désirait la voir, à

l’exposition Ivan Glazounov, campo S. Stae.

Dans les années 60 et 70, les artistes soviétiques qui puisaient leur inspiration créatrice dans le christianisme, qu’ils fussent écrivains ou peintres, manifestaient un réel courage. Non seulement ils ne pouvaient ni publier ni exposer, mais souvent le KGB les expédiait au goulag ou dans des asiles de fous. À l’époque, les tableaux représentant des scènes de la vie du Christ, ou des églises, ou un baptême célébré par un prêtre orthodoxe, avant d’être des œuvres d’art, étaient des manifestations libertaires ; ils avaient une valeur proprement politique.

La force du témoignage et la beauté ne sont pas antinomiques, et le tableau peint par mon ami Youri Titov représentant le visage du Christ – un Christ dans les flammes, tels les adolescents jetés dans la fournaise par le tyran Nabuchodonosor –, que j’ai rapporté de Russie au printemps 1967, possède une très grande force expressive[14]. Toutefois, aujourd’hui, la Russie étant redevenue libre et les Russes, après un enfer qui a duré soixante-dix ans, ayant à nouveau le droit de se proclamer chrétiens, l’œuvre d’un Youri Titov, celle d’un Ivan Glazounov, qui lui aussi se rattache à l’école picturale orthodoxe, slavophile, dont le maître le plus fameux est Nesterov, devraient être jugées d’un point de vue strictement esthétique. Ce nonobstant, regardant les toiles de Glazounov, j’ai du mal à oublier le tragique contexte que j’évoque ci-devant ; et les critiques d’art qui le négligeraient (ou l’ignoreraient) risquent, me semble-t-il, de ne pas témoigner au travail du peintre russe l’attention qu’il mérite.

De même, en littérature, l’œuvre de Vladimir Soloukhine[15].

Cela ne vaut pas que pour les chrétiens. Les peintres bolcheviques qui représentaient Lénine conduisant un tracteur, Lénine haranguant, le poing levé et la barbiche frémissante, une foule de prolétaires, Lénine sur son pot de chambre, faisaient *d’abord* œuvre de militants. La plupart de ces toiles sont assurément des croûtes, mais il n’est pas impossible que certaines d’entre elles soient de véritables œuvres d’art et aient leur place dans les musées.

Deux appels de Gilda, mais pour une fois ce ne sont pas des plaintes, des cris

de désespoir. Gilda a eu un beau succès d’ordre professionnel, elle en est avec raison très fière, et j’ai été heureux de l’entendre toute joyeuse et pimpante. Cela est si rare ! Je l’aime beaucoup – en aurais-je fait un personnage de roman si je ne l’aimais pas ? – et je la veux heureuse. Elle a beaucoup de courage et de talent, elle mérite de l’être.

Cela dit, vu sa fragilité nerveuse, il faudrait qu’elle rencontrât un type solide, placide, plein aux as (par exemple un banquier – protestant et suisse de préférence) qui saurait la protéger, la rassurer ; qui serait pour elle un petit ami infiniment préférable au funambule que je suis. Je ne cesse de le lui répéter depuis que je la connais. Je n’ai pas encore réussi à la convaincre, mais ça viendra.

À présent, je suis devenu sage, je suis un homme rangé, je suis fidèle à Marie-Agnès, à Anastasia, à Géraldine, à Gilda, et je ne me vois pas conquérir une lycéenne. Avoir une adolescente de quatorze, quinze ans dans sa vie, dans son lit, c’est un emploi à plein temps, je suis payé pour le savoir, et aujourd’hui, même si les galipettes sur les autels de Vénus me plaisent autant que naguère, l’essentiel est désormais pour moi le déchiffrage et la dactylographie de mes carnets noirs inédits. Le temps presse.

Si Clarisse et Justine revenaient dans ma vie, j’en serais très heureux, mais ce sont des ex, ce serait moins *impegnativo* qu’une conquête toute neuve.

Au demeurant, se réconcilier avec des ex longtemps disparues, c’est merveilleux, c’est un don du ciel, mais est-il souhaitable de redevenir amants ? Anne T., elle aussi revue depuis peu, m’a, le 4 octobre, écrit ce sms : « Tu fais toujours palpiter mon palpitant. » Cela me fait plaisir et simultanément je me dis que recoucher avec elle ne serait pas une bonne idée ; qu’établir entre nous une amitié tendre, un mixte de complicité et de nostalgie, serait plus paisible, plus fécond.

J’écris ceci à Vini da Gigio, tête à tête avec une bouteille de Schioppettino, un vin de la Venezia Giulia (Vignai da Duline, 2003), que le patron nous a fait

découvrir, voilà une dizaine d'années, à Véronique et à moi, et auquel je demeure affectionné. Pour l'accompagner, melon et jambon de Parme, tagliolini aux truffes, côtelettes d'agneau, tiramisu. Si j'en crois les journaux, la finance mondiale, le capitalisme, les banques sont aux abois. Raison supplémentaire pour ne pas se laisser abattre.

Après un silence boudeur de plusieurs semaines, un sms de Justine me priant de lui rapporter un flacon de Pino Silvestre. Un clin d'œil à Alphonse Dulaurier dont, depuis *Nous n'irons plus au Luxembourg*, c'est l'eau de toilette préférée ? Je veux le croire. L'ennui est que voilà déjà longtemps que Pino Silvestre n'est plus en vente à Venise (et sans doute en Italie). Je ne connais qu'une pharmacie où l'on puisse encore acheter l'italien Pino Silvestre, et elle est à Paris. Pourquoi ? Mystère et confiture.

L'essentiel est que Justine ait enterré la hache de guerre, me donne signe de vie. C'est une fille géniale, et elle me manque.

Jeudi 9 octobre, 11 h 20. J'ai réglé ma note d'hôtel et à présent me voici à la Querini Stampalia. Ce n'est pas parce que je quitte Venise ce soir que je dois glander toute la journée. Au boulot, Gab la Rafale !

Le ministre des Finances Giuglio Tremonti pense que les banques italiennes seront moins touchées que celles d'autres pays par la tempête boursière qui souffle sur la planète grâce à leur caractère familial, traditionnel, « à l'ancienne » qui les préserve du délire de l'argent virtuel. À des journalistes qui, à Berlin, lui ont demandé quelle serait la banque idéale, la banque la plus sûre, il a répondu :

« Une banque sans ordinateur, sans distributeur automatique, sans Internet et où l'on ne parle pas anglais[16]. »

Voilà qui me plaît beaucoup.

17 h 20, attendant Tamara et Nikolay à une terrasse du campo S. Barnaba.

Si l'on m'annonçait que j'ai un cancer de la peau ou du poumon, je me soignerais ; mais si un cancer attaquait ce que le docteur Jean-Jacques Vannier

appelait en souriant « les viscères honteuses » (la quéquette, le côlon, etc.), je crois que je ne supporterais ni l'idée des soins contraignants auxquels je devrais me soumettre, ni celle de leurs humiliantes séquelles – et préfèrerais me tuer.

20 h 30, au wagon-restaurant du train Venise-Paris. J'ai confié mon sac au contrôleur du wagon-lit et me voici, tranquillement assis, savourant au suprême cet instant où le serveur débouche pour moi une bouteille d'un très honorable vin de Toscane. En vérité, le moment le plus agréable du voyage.

Vendredi 10 octobre, 8 h 10. Le contrôleur m'a apporté mon petit déjeuner au lit, j'ai fait ma toilette.

Après l'absolue chasteté vénitienne, cela va être le brusque trop-plein de Paris. Aujourd'hui, à l'heure du déjeuner, Gilda ; ce soir, Marie-Agnès. Demain après-midi, Anastasia. Après-demain, Géraldine.

Les longues heures studieuses à la bibliothèque de la Querini Stampalia, c'est fini.

Dans l'autobus 24, qui me porte de la gare de Bercy au quartier Latin. Assises en face de moi une jeune femme d'une vingtaine d'année, l'alliance au doigt, et sa mère, plongée dans *La Semaine à Paris*. L'une et l'autre vêtue avec une élégance sobre, presque austère. La province bon chic bon genre. La mère feuillette la revue :

— Tu as le choix, « Picasso et ses maîtres » ou la visite du Grand Rex. Heu… Peut-être, le Grand Rex, ce sera plus amusant (*sic*).

— Oh, maman, choisissez ce que vous préférez, je veux vous faire plaisir.

Je sors mon carnet, mon stylo, désireux de noter sur le vif la phrase, succulente, de la mère. Cela ne s'invente pas.

Samedi 11 octobre, 12 h 45. Si j'ai un cancer du côlon, c'est une bonne raison de ne me priver de rien. Outre cela, ma balance est irréparable et la jolie pharmacienne du boulevard Saint-Germain ne pourra pas m'en fournir une autre

avant mardi prochain. Ne sachant pas mon poids, je peux donc, en toute tranquillité, « m'en fourrer jusque là » (Offenbach, *La Vie parisienne*). Le côlon, le poids, remettons les mauvaises nouvelles à plus tard. Vive la procrastination !

C'est pourquoi j'écris cela chez Allard où je viens de commander une salade de homard et un perdreau aux choux, arrosés l'une d'un verre de sauvignon, l'autre d'une bouteille du bourgogne de la maison. C'est hier après-midi, me rendant à La Table Ronde, que, jetant un coup d'œil à la carte d'Allard, j'y ai lu « perdreau aux choux ». Mon sang n'a fait qu'un tour. Les perdreaux, semblables au bonheur, sont des oiseaux fugaces qui font trois petits tours sur les cartes des restaurants et aussitôt s'envolent au loin. Occasion à saisir, il ne s'agit pas de les manquer, la vie ne repasse pas les plats.

Hier soir, passionnées retrouvailles avec Marie-Agnès, plus amoureuse et voluptueuse que jamais. Je l'adore, elle me rend très heureux ; quand je suis avec elle, rien ne ternit ma félicité. Lorsque je la sais avec *l'autre*, je gamberge, je cafarde, mais dans ses bras, sa bouche, son con, son cul, c'est un enchantement. Au lit, donc, et aussi en dehors du lit. C'est une exquise compagne, gaie, drôle, roborative, une des très rares femmes avec qui j'adore partir en voyage, avec qui j'aurais plaisir à cohabiter, que je pourrais voir tous les jours sans que jamais elle me pesât.

À midi, Gilda était passée chez moi. Elle semblait contente de me revoir et, pétant le feu, m'a pendant plus d'une demi-heure déroulé ses dernières péripéties, avec cocasserie et pertinence. Puis, se rappelant que j'étais son amant, elle s'est déshabillée et glissée dans mon lit pour se livrer à quelques galipettes plus proches, selon moi, des « simulacres anodins » de *Paludes* que de l'élan sensuel d'une jeune femme qui retrouve l'homme qu'elle aime après une séparation d'une vingtaine de jours. Je suis convaincu que Gilda est amoureuse de moi et qu'à sa manière elle me désire ; mais l'amour physique exige une *concentration* dont cette cérébrale est rarement capable. Ainsi, quand elle me suce, me caresse, c'est trop souvent de manière évasive, discontinue, comme si elle n'était pas à ce qu'elle fait, pensait à autre chose. C'est la fille qui, en plein

pompier, s’interrompt, relève la tête et me dit : « J’ai oublié de vous dire que l’interview de […] qui devait passer ce soir à France-Culture a été déprogrammée, à la place ils diffusent une émission sur Le Clézio, qui est mort. »

Le soir, au téléphone, Christian Giudicelli, que j’interroge sur les circonstances de ce décès, m’apprend que Le Clézio n’est pas mort, qu’il a reçu le prix Nobel. Pour moi, que ce brave type soit au Père-Lachaise ou à Stockholm, c’est kif-kif bourricot : je n’admets pas qu’une jeune personne occupée à me tailler une pipe suspende une opération aussi importante et (n’ayons pas peur des mots) sacrée pour me parler des programmes de France-Culture.

Dimanche soir. Dîner chez Lipp (douze spéciales, une brandade, un flacon de riesling). Je bavarde avec mes voisins de table, les Yves Pouliquen. Toujours curieuse, attentive, Mme Pouliquen – dont l’œil vif, inquisiteur, semble, lorsqu’elle vous pose une question, vous percer jusqu’au tréfonds de l’âme – me demande des nouvelles de Véronique, ce qui est naturel, puisque les Pouli furent, en 1988, parmi les premiers témoins et confidents de mes amours avec Véronique, alors âgée de seize ans.

Autre question, celle-là inattendue, de Jacqueline Pouliquen :

— Voilà longtemps que je voulais vous le demander… Après avoir dispersé les cendres de Montherlant, quand vous êtes allé souper, vous êtes-vous lavé les mains ou, par piété, désir de communion, vous en êtes-vous gardé ?

Jacqueline Pouliquen est une femme du monde, mais sa conversation n’est jamais convenue, banale, « mondaine » au sens péjoratif du terme ; c’est une femme d’une intelligence redoutable qui va droit au cœur des choses, ne parle que de l’essentiel.

Cette question, en plus de trente-cinq ans, personne ne me l’avait posée. Je suis d’ailleurs incapable d’y répondre. Je me rappelle seulement qu’après avoir accompli notre bouleversante mission, nous étions si chavirés par ce que nous

venions de vivre, Jean-Claude Barat et moi, qu'incapables de regagner illico nos chambres de l'hôtel Lord Byron, nous avions fini la nuit – cette douce première nuit romaine du printemps 1973 – dans une boîte de la via Veneto parmi le bruit, la musique, le vin, les filles. Nous ne pouvions pas, malgré l'heure tardive, aller dormir, nous avions besoin de nous délivrer de l'électricité nerveuse, émotionnelle, accumulée durant une journée tant inouïe.

Auparavant, après-midi chez Géraldine qui, contrairement à Gilda, quand elle décide de donner du plaisir à son amant, ne pense à rien d'autre. Heures en vérité exquises comme le furent, hier, celles que j'ai vécues avec Anastasia.

Anastasia, Géraldine, deux jeunes femmes très remarquables que je respecte et que j'aime. Elles mériteraient beaucoup mieux que moi, mais pour des raisons mystérieuses c'est moi que, nonobstant mes innombrables défauts, elles s'opiniâtrent à aimer. Anastasia, Géraldine, *sante subito !*

Beaucoup de plaisir, donc, et de bonheur, mais voilà trois jours que je suis rentré à Paris et je n'ai pas dactylographié *une seule ligne* de mon journal 92. À Venise, durant ces trois jours, j'en aurais tapé une vingtaine de pages. Certes, je suis heureux de revoir mes petites copines, mais je dois être parcimonieux de mon temps, du peu de temps que les Parques sont disposées à m'accorder. À l'âge qui est le mien, je ne puis permettre à ma vie amoureuse de dévorer les heures imparties au travail.

Nuit du 13 au 14 octobre. Insomniaque, j'allume la lampe de chevet, je feuillette l'exemplaire de *Vous avez dit métèque ?*, mon trente-sixième enfant, à peine sorti des presses de l'imprimerie Firmin-Didot, que vendredi, à La Table Ronde, m'a donné Nadine Straub. Presque aussitôt je tombe sur une coquille : page 275, dans un paragraphe où j'évoque la canonisation de la mère Marie Skobtzoff et du père Dimitri Klépinine, un mot a malencontreusement sauté : « À une époque où l'on parle tant d'intégration, de civisme, cette moniale et ce prêtre orthodoxes, ces émigrés russes *morts* pour la France… » Si minutieuse que soit la correction des épreuves, et Dieu sait que celle-ci l'a été, aucun livre

n’échappe aux coquilles, c’est une des bizarreries de notre métier.

La crise financière qui tourmente la planète : nous sommes passés du nouvel *ordre* mondial de papa Bush au nouveau *désordre* mondial de Bush fils ; mais en réalité ce sont les deux faces d’une médaille unique.

Mardi 14 octobre. En septembre, au collège des Bernardins, c’était pour écouter le pape que nous étions sagement assis côte à côte, Catherine Millet, Jacques Henric et moi ; hier, au théâtre de la Colline, c’était pour entendre Christine Angot lire des fragments de son dernier roman. Chez le pape, j’étais seul ; chez Christine Angot, vu que […] l’aime beaucoup, je lui ai proposé de m’accompagner. Sachant que nous serions peut-être contraints de rentrer en métro à une heure tardive, avec un changement à République, station interlope, je l’avais priée de ne pas s’habiller de façon trop provocante. Vêtue d’un pantalon et d’une veste argentés qui mettaient en valeur sa minceur, sa vénusté, sa jeunesse, elle était ravissante ; elle semblait si fragile, si délicate et, durant la lecture, sa manière de se serrer contre moi, de mettre sa petite main dans la mienne (elle était assise entre Catherine Millet et moi, juste derrière nous se trouvait Colette Kerber) m’a ému au suprême, corroborant l’émotion suscitée par la prose précise, souple, expressive de Christine Angot.

Avant le théâtre, à nouveau, la tinette sanglante. Cette nuit, j’ai rêvé que les médecins avaient diagnostiqué un cancer de l’intestin, que je marchais dans la rue en disant à haute voix : « Comment se tuer ? Comment se tuer ? »

J’ai écrit un essai sur la rupture et je suis incapable de rompre. J’ai écrit un essai sur le suicide chez les Romains, un chapitre de mon nouveau livre est consacré au suicide philosophique, dans mes romans on se donne la mort, mais moi, quand j’aurai pris la décision de me tuer, saurai-je l’appliquer ? Et comment l’appliquer ? Sauter par la fenêtre, tel Gilles Deleuze ? Me tirer une balle dans la bouche, tel Montherlant ? Franchement, cela ne m’enthousiasme pas. Le suicide qui conviendrait le mieux à ma complexion serait un suicide à la

Sardanapale ou à la Pétrone, mais « vu les conditions atmosphériques », ce n’est pas facile à organiser.

Il faut impérativement que je rencontre une jeune doctoresse ou une jeune infirmière qui, parce qu’elle m’aimerait, entrerait dans mes raisons, accepterait de me procurer un poison efficace, m’aiderait à monter sur la barque de Charon, à passer sur l’autre rive.

Il y a bien la solution Dulaurier : se rendre dans un pays civilisé (Hollande, Belgique, Suisse) où ces choses-là sont faisables, mais là encore, ça suppose des amitiés actives, des présences complices. Or, je suis si seul… Roland Jaccard devait me tuyauter sur la Suisse, mais voilà des mois qu’il ne me donne plus signe de vie.

Nécessité de me tuer : non par peur de la souffrance physique, mais par fidélité à l’idée esthétique que je me fais de mon destin.

Ce matin, au courrier, une lettre de B., réponse à celle que je lui avais écrite de Venise. Il me parle avec sérénité, et même humour, des « protocoles thérapeutiques » auxquels il est soumis dans un centre médical très moderne, près de Tours. Le mal – le crabe maudit – lui est tombé dessus avec soudaineté, sans « aucun signe avant-coureur ».

C’est vraiment curieux, cette lettre qui fait écho à mes présentes angoisses, comme si elle était destinée à me préparer au pire.

Demain, je vois le docteur J. Elle m’enverra chez un spécialiste. Tout cela va prendre un certain temps. Nous verrons bien. *Amor fati*, Gabriel, *amor fati !*

De mes actuelles amantes, la seule qui aurait le droit de me faire des scènes de jalousie, c’est Marie-Agnès. Elle est la première d’entre elles à m’avoir aimé, c’est elle que j’ai trompée avec les autres, non l’inverse, et en outre, lorsque je l’ai séduite, elle n’avait jamais lu la moindre ligne de moi : elle est devenue ma maîtresse sans savoir qui j’étais. Ce n’est pas le cas d’Anastasia, de Géraldine et de Gilda qui, lorsqu’elles sont venues dans mon lit, avaient lu mes livres,

connaissaient tout de moi, de ma détestable réputation, de mon inconstance.

Seule Marie-Agnès pourrait légitimement ne pas accepter celui que je suis. Les autres, non, qui étaient fixées sur mon compte bien avant que nous eussions échangé nos premiers baisers.

Cela dit, vu que Marie-Agnès a un autre homme dans sa vie, une sorte de pseudo-mari qui constitue la part bourgeoise, respectable, officielle, de son existence, elle n'a pas plus que les autres le droit de gourmander son infidèle amant.

En conséquence, aucune d'elles n'est habilitée à se montrer avec moi jalouse, possessive. Je suis donc bien tranquille.

L'idéal serait qu'elles fussent lesbiennes. Je les présenterais les unes aux autres, j'ouvrirais le harem (selon le judicieux conseil de Cahuzac à Kolytcheff dans *Ivre du vin perdu*), nous baiserions tous les cinq ensemble, elles coucheraient entre elles, ce serait pour moi beaucoup moins fatigant, tant dans l'ordre physique que dans le psychologique. Je pourrais enfin me reposer. Ce n'est, hélas, qu'un rêve. Elles sont, je le crains, déterminément hétéros, et si elles se rencontraient ce ne serait pas pour se gouiner mais pour se battre.

Nuit du 14 au 15. Insomniaque, j'allume, j'ouvre au hasard *Vous avez dit métèque ?*. Je tombe sur la page 207 :

« Nous n'aimons pas assez la vie pour supporter qu'elle soit autre chose qu'une fête. […] Pourtant, le malheur nous guette, avec son sourire immuable. »

J'écrivais cela en mai 1980.

Mercredi, midi, quai de la Corse. De l'autre côté de la Seine, se découpant sur le ciel gris, sur les nuages gris, sur ces émouvantes variétés de gris qui sont le secret de Paris, visible grâce à une trouée entre deux immeubles (dont celui de la Brigade des mineurs, quai de Gesvres), la tour Saint-Jacques, ressuscitée. Mon cœur se met à battre le tambour, tant je suis ému par la douceur et la beauté du miel de la pierre, du geste protecteur de l'apôtre bénissant la ville, du tableau

formé par cette statue, cette tour, cette pierre, cette eau, ces nuages et ce ciel.

Oui, douceur et paix. Même la vision des fenêtres grillagées de la Brigade des mineurs où, à l'époque de mes amours avec Vanessa, je fis plusieurs stations expiatoires, ne trouble pas la sérénité qui en cet instant m'inonde.

Ce matin, à 9 h 30, j'ai donc vu le docteur J. Elle s'est voulue rassurante. Le fait que je saigne d'abondance, cette spectaculaire hémorragie, est, selon elle, bon signe.

— Le cancer est plus insidieux, m'explique-t-elle.

J'en accepte volontiers l'augure. C'est rasséréné que j'ai pris rendez-vous avec la spécialiste chez qui elle m'envoie.

Basta così ! Je n'écrirai plus rien sur ce sujet dans mon carnet noir avant le jour que, à la clinique où je subirai les examens, le docteur m'en donnera les résultats. Foin des pleurnicheries ! Ce n'est pas mon genre, ab-so-lu-ment-pas.

16 octobre, dans le train Paris-Quimper. Je lis Bossuet (le volume de la Pléiade que m'a prêté Géraldine).

« Ah ! guerre du péché, que tu es funeste ! » (*Panégyrique de saint Sébastien*, page 613.)

La suite, sur l'aspect contre-nature des exigences du christianisme : « Pourquoi m'avez-vous créé dans un état si contraire ? »

Dans son *Sermon sur la Providence* (page 1041), inutiles piques de Bossuet contre la doctrine des épicuriens ; un sermon où dès la première page il nous déroule que la joie est trompeuse, le rire une erreur et qu'un chrétien a le devoir d'être triste. Quel contraste avec saint Séraphin de Sarov accueillant chaque visiteur par ces mots : « Ma joie ! Christ est ressuscité ! »

Bossuet voulant contraindre Fénelon à cosigner un texte condamnant sa chère amie Mme Guyon, c'était une inutile cruauté ; c'était – osons le mot – une dégueulasserie.

Quimper, colloque Guy Hocquenghem.

« C'est une bête de scène ! », chuchote, admiratif, un étudiant à un autre

tandis que René Schérer s’apprête à prendre la parole. Je n’avais jamais pensé à René comme à « une bête de scène », mais, à la réflexion, c’est bien vu, le cher René, si frêle, si lunaire, a une présence étonnante ; il captive son auditoire, l’enseigne, le fait rire, c’est un comédien-né, un orateur.

Bill Marshall sur l’aptitude du capitalisme à récupérer les thèmes les plus subversifs. C’est vrai de tous les thèmes, excepté un.

Sur les serviettes en papier de la pizzeria Enzo, boulevard Amiral-de-Kerguelen, où nous prenons nos repas, sont inscrits ces mots : *Veni, degustavi, redibo.* « Cela vaut ton “Lucullus dîne chez Lucullus”, me dit René.

Projection du film de Lionel Soukaz, *Race d’Ep.* Sur l’écran apparaissent Copi, Michel Cressole, Gilles Châtelet, Guy Hocquenghem… La cité des morts.

« Un écrivain, c’est une pensée », dit Nathalie Périn. Non, un écrivain, c’est une écriture. Dieu merci, plus avant dans son exposé, la jeune Nathalie rectifie : « Le désir, c’est l’écriture. »

Je suis épaté par le brio, les connaissances de ces jeunes universitaires, Stéphane Nadaud, Alain Naze, Nathalie Périn.

Hocquenghem, adversaire de l’identité, de la pétrification. Il voulait sans cesse être quelqu’un d’autre.

Hocquenghem, *voyant.*

Quand elles ont le sentiment que je ne leur consacre pas assez de *temps*, mes petites amies excellent dans l’art de me donner mauvaise conscience, d’infuser dans mon cerveau le venin de la culpabilité. Si j’étais un brutal, je m’en foutrais ; mais je suis un tendre ; je suis aussi, à mes heures perdues, un peu chrétien ; et donc je ne m’en fous pas, hélas !

Le contraste entre ma solitude vénitienne et ma vie collective à Quimper est extrême ; mais ce n’est pas désagréable, c’est même divertissant. Surtout, je suis heureux de voir ces jeunes hommes, ces jeunes femmes témoigner un tel enthousiasme pour l’œuvre de Guy, de les entendre en parler avec tant

d'intelligence et de sensibilité.

Cela me fait plaisir pour Guy, et c'est, en soi, très rassurant : cela prouve qu'une œuvre véridique, belle, n'a pas besoin du soutien des media pour exister ; que quelques lecteurs passionnés, quelques libraires amoureux de leur métier suffisent à sa survie.

Certes, si ses divers éditeurs avaient, à l'occasion de ce vingtième anniversaire, réédité en poche l'ensemble de l'œuvre de Guy, en particulier des ouvrages épuisés tels que *Les Petits Garçons* et *La Beauté du métis*, s'ils avaient participé activement (je veux dire : en aboulant les pépètes) à ce colloque, c'eût été la cerise sur le gâteau ; mais nous le savons : il ne faut jamais bâtir une chimère sur le courage des éditeurs, ni sur l'attention qu'ils portent à leur fonds…

Stimulant déjeuner, à une terrasse ensoleillée en face de la cathédrale, avec Alain Perchoc, le jeune libraire qui, dans sa librairie Les Vents m'ont dit, rue Élie-Fréron, défend des auteurs réputés confidentiels. Nous évoquons la manière dont nous rencontrons un écrivain, souvent grâce à un autre écrivain que nous aimons et qui, louangeant cet auteur que nous ne connaissons pas, nous donne envie de le lire. Ainsi, dis-je à Perchoc, c'est la lecture du *Sens de l'acte créateur*, un livre de Nicolas Berdiaeff, qui – j'avais alors dix-huit ans – m'a fait découvrir Jacob Boehme et Franz von Baader, ainsi que des Français dont jusques alors j'ignorais l'existence : Villiers de l'Isle-Adam, Ernest Hello – un Ernest Hello dont, précisément, plusieurs livres se trouvent sur les rayons de Les Vents m'ont dit.

Moi-même, j'espère avoir incité quelques matznéviens à lire Lucrèce, Byron, Schopenhauer, Léontieff…

Un jour, tel écrivain matznévien fera découvrir les livres de Matzneff à ses jeunes lecteurs.

L'essentiel est de transmettre la flamme.

N’en ayant pas l’habitude, je suis déconcerté par le vocabulaire lacanien ou deleuzien-guattarien qu’affectionnent certains intervenants, mais je ne vois pas pourquoi ces jeunes gens – garçons et filles – se priveraient des délices de l’hermétisme de conventicule. Ah ! les mots de la tribu ! Je me revois à treize, quatorze ans, causer cheval, utiliser avec gourmandise des mots incompréhensibles à toute personne qui n’aurait pas été familière du monde du concours hippique, de la haute école et de la chasse à courre.

Si tous les plaisirs étaient aussi innocents que ceux du snobisme ésotérique, la paix règnerait sur la terre.

Dimanche 19 octobre, dans le train Quimper-Paris, 12 h 15. Ce qui m’aura le plus réjoui durant ce colloque breton est certes l’intérêt que ces jeunes philosophes témoignent à l’œuvre de Guy, mais aussi l’admiration et l’affection dont ils entourent René Schérer. À l’évidence, ils l’adorent, et d’ailleurs comment ne pas adorer René ? Voilà près de quarante ans, je l’avais comparé à Aliocha Karamazov, et aujourd’hui encore je maintiens la comparaison.

René Schérer : simplicité, bienveillance, attention à l’autre, courage, humour et lucidité.

Une lucidité redoutable. Il est regrettable que René ne soit pas plus souvent interrogé dans les media sur l’actualité politique et sociale : il voit toujours juste, il ne dit jamais de bêtises.

Hier, au déjeuner, quelqu’un a évoqué de prétendues « informations » qui circulent sur Internet touchant Milan Kundera ; des informations destinées à le noircir, à le déshonorer. J’ai aussitôt pensé à l’affaire du Coral, fabriquée de A à Z par des officines de police dont le but était de nous détruire, Schérer et moi. La seule différence est qu’en 1982 Internet n’existait pas. Nous n’avions été traînés dans la boue que par les media français, la disgrâce était nationale. Avec Internet, c’est la planète entière qui est soudainement invitée à vous cracher à la gueule, à vous lyncher.

Sms de Géraldine : « Je brûle d'envie de t'embrasser, te câliner, te déguster, te caresser. Baisers d'amour tout partout pour mon amant que j'aime. »

Bossuet, *Sermon sur la Providence*, page 1066 :

« Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais elle sera un grand bien si vous la sanctifiez par la patience ! »

La patience, au sens actuel du terme, est une vertu que je ne possède pas : je suis l'homme le plus impatient qui soit au monde ; mais peut-être ici le mot « patience » doit-il être entendu comme un synonyme d'« acceptation ».

Bossuet ouvre son *Panégyrique de saint Pierre Nolasque* par ce mot du Christ : « C'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir » (Actes, XX, 35).

Bossuet sur Jésus qui « se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne » (*Panégyrique de saint Bernard*, page 266).

Idem, page 274 : « Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde ; nous aimons la débauche et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse, et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens ! »

Et page 275 : « Il faut se changer jusqu'au fond ; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants. »

Lundi 20 octobre, 12 h 10, dans le salon du docteur X. Hier, Marie-Agnès était heureuse lorsqu'elle est venue m'attendre à la gare Montparnasse ; elle l'a moins été lorsque, se glissant dans le lit (j'étais alors sous la douche), elle y a trouvé une broche qui ne lui appartenait pas.

Il y a dix ans, c'était Marie D. qui trouvait dans mon lit la petite culotte de Maud, ce qui porta un coup fatal à nos amours.

Et aujourd'hui, une broche ! Celle de Gilda sans doute qui, avant mon départ pour Quimper, a fait un saut chez moi. Maud, c'était délibérément qu'elle avait « oublié » sa petite culotte entre mes draps ; Gilda, qui paume tout, c'est sans doute par étourderie ; mais geste délibéré ou étourderie, le résultat est le même : Marie-Agnès passant de la joie à la tristesse, du sourire aux larmes, se rhabillant (« J'ai fait mon temps, je vous laisse à vos filles de vingt ans »), et moi furieux contre moi, honteux de mon inconscience de goujat.

Cette honte et cette fureur ne m'ont pas empêché d'objecter à Marie-Agnès que la présence de *l'autre* dans sa vie, présence officielle et envahissante, lui interdisait de me faire des scènes de jalousie ; que celui qui aurait le droit d'être jaloux, c'était bibi.

— Ce n'est pas la même chose ! Ce n'est pas une liaison amoureuse ! Je ne couche qu'avec vous !

Que fait-elle avec son zozo de pseudo-mari dont elle m'a dit un jour qu'il était gros et moche ? Des mots croisés ? Ma foi, c'est possible, mais il n'y a pas que le lit dans l'existence, et lorsqu'à la mort de son père Marie-Agnès m'a interdit d'assister à l'office funèbre, de l'accompagner au cimetière, parce que *l'autre* y serait, je me suis senti plus rejeté et trahi que par n'importe quelle partie de jambes en l'air ; j'ai compris que je n'étais pour elle que la cinquième roue du carrosse, et que sa vraie vie, c'était le gros moche, le zozo, *l'autre.*

Un Belge, qui me dit être un « fidèle lecteur » (grâce à Dieu, j'en ai quelques-uns), m'écrit une longue lettre où il me pose un tas de questions sur ma vie intime. Je lui réponds :

« Ma vie amoureuse, en soi, ne compte pas. Elle n'a d'intérêt que dans la mesure où elle nourrit mon inspiration poétique et romanesque. La Francesca, la Marie-Élisabeth, la Vanessa, l'Hélène de chair et d'os n'ont guère d'importance ; ce qui importe et, en définitive, seul existe, ce sont les personnages d'Angiolina, d'Anne-Geneviève, d'Allegra, d'Élisabeth, les poèmes et les pages de journal qu'elles m'ont inspirés. La littérature est plus réelle que la

vie qui, elle, s’efface très vite. »

19 heures. Antoine Gallimard met fin à la mensualité que je touchais depuis… vingt-quatre ans. Il n’a pas voulu me le dire lui-même, il a chargé Alice Déon de cette pénible besogne. Alice (qui, la semaine dernière, avant son départ pour le salon du livre de Francfort, m’avait téléphoné qu’elle désirait me voir) me l’a appris à cinq heures et j’en suis encore tout ébaubi. Je vivais dans la lénitive certitude qu’Antoine Gallimard était fier de m’avoir à son catalogue, qu’il me réputait un des écrivains majeurs de ma génération et qu’en cas de pépin je pourrais toujours compter sur lui. Ce n’était qu’un mirage.

Antoine Gallimard, que je croyais un ami, se soucie de moi comme d’une guigne. Je me sens humilié, désespéré.

Je préfère ne pas imaginer la tête de ma banquière lorsque je lui annoncerai la nouvelle. Je gagne des nèfles, et fort irrégulièrement, au gré des signatures de contrats et des à-valoir, mais cette mensualité, pour modeste qu’elle fût (elle couvrait peu ou prou le loyer), avait l’immense mérite de la régularité, elle était, comme son nom l’indique, versée chaque mois sur mon compte, c’était très important pour le bohème non salarié que je suis.

22 octobre, 14 h 47, Jean-Noël Mirande et moi, nous buvons un thé à la menthe sur la terrasse du bistrot kabyle face à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Je dis à Jean-Noël qu’hier, à la Comédie-Française, lors de l’hommage à Pierre Dux, j’ai bavardé avec Serge Tamagnot, retour de New York, des pin’s « Obama[17] » au revers de sa veste.

— C’est un poème… un poème sur pattes, opine Jean-Noël.

Ce « poème sur pattes » décrit à merveille Serge qui m’a si souvent fait songer à une sorte d’oiseau, à un héron.

Avant-hier, dînant aux Ronchons avec Catherine Laudenbach et Laurence Varaut, je n’ai pas osé leur parler de la conversation que, trois heures plus tôt, j’avais eue avec Alice Déon. J’aurais pu, et même dû, Catherine Laudenbach et

Christian Poninski ayant été, en 1984, les inventeurs de cette mensualité, mais je n'ai pas osé, j'avais trop honte.

Un écrivain, quel que soit son degré de notoriété, se forge volontiers une image embellie de la situation qu'il occupe dans la société, il se considère l'égal d'un ministre ou d'une vedette de cinéma, et lorsqu'il dîne en ville il juge naturel d'être placé à la droite de la maîtresse de maison. Qu'un événement imprévu, telle la décision d'Antoine Gallimard, lui fasse soudain comprendre qu'il n'est qu'un moins que rien, une quantité négligeable, du pipi de chat, c'est excellent pour l'humilité, mais difficile à endurer, non seulement devant son banquier, mais aussi devant ses amis.

Pour viatique, il ne me reste désormais que la phrase de Casanova, citée par Mathilde à Raoul dans *Mamma, li Turchi !* : « Je suis fier parce que je ne suis rien. »

Ce coup de massue qu'est la suppression d'une mensualité que je me figurais naïvement recevoir jusqu'à ma mort m'ôte toute envie de m'occuper de mon livre, de participer à son lancement. À quoi bon ? Si Antoine Gallimard lui-même, qui devrait être mon plus zélé défenseur, me jette sans ménagement à la rue, prouvant ainsi qu'il n'en à rien à foutre de moi et de mes livres, je n'ai plus aucune raison d'avoir foi en mon travail, de lutter pour survivre, je préfère me laisser couler à pic.

La littérature ? Je lui pisse à la raie. Le milieu littéraire ? Je lui chie dessus.

Surtout, Gabriel, reste calme, supérieur à l'événement, comme toujours. Tu ne vas pas te mettre à te plaindre, ce serait indigne de toi. N'oublie pas la règle d'or : *Sustine et abstine.*

Ne jamais succomber à l'hystérie. En art, en politique, en amour, il n'y a qu'un genre que je ne supporte pas, c'est le genre hystérique.

Rien n'est vraiment grave.

Désormais je ne m'occuperai plus de quoi que ce soit. Je lègue la *patata bollente* à mes légataires universels. Vu que je suis un enterré vivant, peut-être

n’auront-ils, après ma mort, pas trop de mal pour me ressusciter.

Jeudi. Petit déjeuner aux Deux Magots avec Pierre-Guillaume [de Roux]. Lettre de Jean d’Ormesson qui m’écrit : « J’espère que tu vas bien et que le passage des années t’est supportable. » Après-midi d’amour, tendre et voluptueux, avec Marie-Agnès, le *Don Giovanni* de Losey (et de Mozart !) en fond musical. Dînette dans ma cuisine. Marie-Agnès était prête à m’inviter chez Lipp ou ailleurs, mais j’ai préféré que nous restions tête à tête, je n’avais envie de voir personne.

Ai-je noté que mardi, après l’hommage à Pierre Dux, j’ai amené Clarisse B., une revenante, au raout chez Angelina ? Nous avons ensuite dîné chez l’Italien de la rue du Bac, puis je l’ai raccompagnée chez elle. Toujours belle nonobstant « le passage des années », comme dirait Jean, et, je crois, contente de me revoir, mais froide. Lorsque nous nous sommes quittés devant sa porte, elle m’a fait la bise en tournant la tête très à gauche puis très à droite, m’offrant quasi ses oreilles à baiser, geste classique des filles qui veulent vous faire comprendre que sur la bouche c’est hors de question. Je n’ai pas été déçu parce que je ne m’attendais à rien d’autre et qu’en outre j’étais mort de fatigue, comme je le suis ce soir en écrivant ces mots.

Vendredi 24 octobre. Les heures vécues hier avec Marie-Agnès avaient été enchanteresses. Ce matin, c’est la douche froide : vers 10 heures, allumant le *telefonino*, je trouve le message que ma belle amante m’a laissé à… 5 h 58 où elle m’annonce qu’elle part pour l’Auvergne avec *l’autre.* « Ne soyez pas triste, mon archange », me dit-elle, de sa voix triste et douce. Je suis au-delà de la tristesse. Je contemple l’absolu ratage que fut ma vie, un ratage dont j’aurai été l’unique responsable.

Je dois tirer ma révérence, et le plus vite possible.

Incompressibles et émouvants émiles, sms, messages téléphoniques de Gilda.

Dès que quelqu'un lui dit sur moi un mot amical ou admiratif, elle me le fait savoir. Hier soir, sa joie pour avoir vu des piles de *Vous avez dit métèque ?* à L'Écume des Pages et à La Hune[18]. Cette fraîcheur, ce naïf enthousiasme m'attendrissent. C'est en vérité une très gentille fille et ne pas lui donner plus que ce que je lui donne me met mal à l'aise, car elle mérite beaucoup mieux. Je puis en dire autant d'Anastasia et de Géraldine. Pour ne pas m'enliser dans la mauvaise conscience, je me berce de l'espoir que dans vingt ou trente ans, se penchant sur leur passé, elles auront du plaisir à se rappeler nos amours… Je souhaite qu'elles conservent de moi un joli souvenir, mais je n'en suis pas sûr, puisqu'une Marie-Élisabeth, une Vanessa, une Anne L. B., une Aouatife que j'ai tant aimées, semblent n'en garder qu'un mauvais.

Consultation chez la gastroentérologue à qui m'a recommandé le docteur J., dans son cabinet du boulevard Saint-Germain.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Euh… je suis écrivain.

— Ah oui ? Et vous publiez encore ?

Ce petit dialogue, excellent pour l'humilité. Cioran, lui aussi, avait eu droit, chez un médecin, à une conversation de ce genre, avec, en outre, une piquante *cauda* :

— Ah ! vous êtes écrivain, M. Cioran ! Très bien, très bien… Et sous quel pseudonyme publiez-vous ?

Cioran riait en racontant ça, et il avait raison : le rire, le plus efficace des antidotes à l'humiliation.

Samedi. Après une séance de galipettes spécialement réussies (quand elle veut bien s'en donner la peine, c'est une amante fort voluptueuse), alors que nous nous reposons, sa tête sur ma poitrine, Gilda me susurre :

— En ce moment, vous avez moins de cinq maîtresses ?

Vous avez dit métèque ? Pour l'instant, outre les compliments de Gilda, je n'ai

que deux réactions : un bel article de Florent Georgesco sur le blog des Éditions Léo Scheer et ce sms de Jean-Noël Mirande :

« Quelle joie de te lire ! Quelle originalité du propos, toujours… Tu es unique, mon cher Gabriel. Je me régale et je prends des notes. »

Une maîtresse très amoureuse et deux excellents amis. Les gens qui me sont hostiles diraient que ça compte pour du beurre. Peut-être auraient-ils raison, mais ça fait néanmoins plaisir.

Dimanche matin. Après la lettre que j'ai écrite à Antoine Gallimard mardi dernier, je m'attendais à ce qu'il me téléphonât, me dît de passer le voir ; à une réaction chaleureuse, amicale. *Niente*, ni de lui ni de personne rue Sébastien-Bottin. Aussi, je lui écris une deuxième lettre, que je posterai avant d'aller à l'église.

À l'église où hier soir, après les galipettes avec Gilda, j'ai assisté aux vigiles de la fête de l'Icône de Notre-Dame-Joie-des-Affligés. Un bel office qui m'a fait chaud au cœur, comme le dîner qui a suivi chez l'adorable Anastasia.

Dans cette lettre, je rappelle à Antoine les circonstances dans lesquelles nous fîmes connaissance en 1982 (il s'était présenté à moi, lors d'un vernissage au centre Pompidou : « Je suis Antoine Gallimard. Je voulais être le premier à vous dire que nous allons publier *Ivre du vin perdu* en Folio ») et j'ajoute :

« Depuis cette date, j'avais toujours eu le sentiment, et même la certitude, que vous aviez pour moi de la sympathie, que vous aviez de la considération pour mon travail d'écrivain, que je pouvais compter sur votre soutien, que jamais vous ne me laisseriez tomber. »

Avec ce lâchage de Gallimard, il me reste pour vivre les sept cents euros de la retraite des vieux et, en théorie, les droits d'auteur de mes trente-six livres, mais quels droits d'auteur ? Tous mes comptes sont en rouge. Ah oui, les droits d'auteur des livres à venir ! À soixante-douze ans, pour gagner mon pain, je dois donc travailler, encore travailler.

C'est « marche ou crève ».

Plutôt crever.

13 h 30. À l’église (où, par ailleurs, on a prié pour ma guérison), l’évangile du jour était la péricope de saint Luc que Dostoïevski a mise en épigraphe des *Démons* : le Christ délivrant un homme de l’esprit impur qui l’habite.

En écoutant le diacre André Chepelov lire cette page essentielle, je songeais qu’être habité par l’esprit impur est notre état naturel et que ce n’est qu’après un dur combat ascétique que nous sommes capables de dompter nos passions mortifères. L’être humain est spontanément goulu, égoïste, concupiscent, jaloux, querelleur, et il suffit d’observer les enfants pour s’en convaincre. Bébés, ce sont des tubes digestifs qui ne songent qu’à bouffer et à chier ce qu’ils ont bouffé. Manger, telle est la première de nos pulsions (et aussi la dernière, comme le prouvent les vieux qui, dans leurs maisons de retraite, déjà presque cadavres, n’ont qu’une obsession, l’heure de la soupe). Grandis, les bambins n’ont ni charité, ni générosité, ni bienveillance envers autrui. Pour nous en persuader, considérons la manière dont – aussi longtemps que leur mère ou leur nurse ne leur a pas inculqué les bonnes manières – les mouflets, hystériquement agrippés à leurs joujoux, refusent de les prêter à leurs petits copains. Dès la naissance, c’est l’omniprésent « moi, je », le désir de prépotence, la volonté de jouir et, sauf conversion, *métanoïa*, il en sera ainsi jusqu’à la mort.

Le vice est spontané, et la vertu durement acquise. Ce n’est point par masochisme que les bouddhistes et les chrétiens soucieux de progresser sur la voie de la perfection s’enferment dans des monastères, se soumettent à une règle sévère, exigeante, mais parce qu’ils savent que tel est le prix à payer pour acquérir la maîtrise de soi, le renoncement à l’esprit de lucre, l’abnégation ; pour exorciser l’esprit impur, dépouiller le vieil homme.

Lundi 27. Au courrier, toujours rien d’Antoine Gallimard, mais une lettre de Pierre Bourgeade, en réponse à celle que je lui avais écrite lors de mon séjour à Quimper. Appel enthousiaste de Guillaume Zorgbibe (« Votre livre est un trésor ! »). Appel de Gilda qui m’annonce que sur Internet (un site baptisé

Facebook) Bernard Pivot (qui est un vieux copain) et l'acteur Fabrice Luchini (que je ne connais pas) se réjouissent de la publication de *Vous avez dit métèque ?*. Voilà douze ans que je me suis désabonné de l'Argus afin de ne plus rien savoir de ce qui s'écrit sur moi dans la presse, mais lorsqu'on me signale un truc amical, chaleureux, cela me réjouit. L'intérêt que porte Gilda à la sortie de mon bouquin me touche beaucoup. Sans doute en fait-elle trop, mais comme tant de gens qui se réputent mes amis ne font strictement rien, ça compense.

Hier, après l'église, balade et thé avec Céline Ottenwaelter (conversation sur l'affaire Gallimard), puis Géraldine, qui s'est mise en tête d'apprendre l'italien, est passée chez moi expérimenter le logiciel « Telmemore » que je souhaite lui offrir. Nous avons travaillé pendant deux heures, c'est très amusant. En fin de journée, Anastasia m'a fait un massage à l'huile d'onagre, massage qui s'est achevé de manière agréablement libertine. Je me serais cru à Bangkok ou à Manille.

21 h 50. Je quitte Florent Georgesco devant Notre-Dame. Les lumières de la cathédrale se reflètent sur les pavés mouillés. C'est très beau et aussi très paisible, car la pluie tombée d'abondance a délivré le parvis des zonards et des ivrognes qui d'ordinaire y campent dès que la nuit tombe. Florent et moi, nous avions bavardé deux heures durant au Métro, boulevard Saint-Germain, lui devant un verre de vin blanc et moi devant une pénitentielle tasse de thé. Auparavant j'avais reçu la visite d'Anne T. Cette mère de quatre enfants ne ressemble plus guère à l'adolescente de seize ans qui fit une passionnelle irruption dans ma vie le 4 mai 1983[19], mais ses yeux malicieux, son tendre sourire et certaines inflexions de sa voix demeurent inchangés. Cela m'émeut au vif.

Quand il a cessé de pleuvoir, vers cinq heures, nous sommes sortis faire une promenade sur les quais, puis dans l'île Saint-Louis. J'avais chaussé des mocassins, mais voyant les flaques d'eau dans la rue, nous étions remontés et j'avais mis de grosses godasses en disant :

— Elles semblent très lourdes, mais j'y suis comme dans des pantoufles, ce sont des chaussures pour pieds sensibles, des Méphisto.

Alors, l'espiègle Anne :

— C'est bien naturel, des Méphisto pour l'archange aux pieds fourchus !

Mardi 28 octobre, 11 heures, chez Emmanuel Pierrat. Ce matin, levé tôt, j'ai écrit à Jean d'Ormesson, à Angelo Rinaldi et au professeur Pouliquen pour les mettre au courant de l'affaire Gallimard. Si, en 2009, l'Académie me venait en aide comme cette année elle a aidé Eight one one, ce serait pain bénit.

Qui pourrais-je encore alerter au quai Conti ? Fernandez ? Fumaroli ? Je crois qu'ils m'ont à la bonne. Dutourd m'aime bien, mais il est malade, je ne veux pas l'ennuyer avec mes soucis d'argent.

Je suis si seul…

21 h 15. Non, je ne suis pas seul, je n'ai pas le droit d'écrire ça. Emmanuel Pierrat, ce matin, a été épatant, je lui fais une entière confiance. Puis le déjeuner au Bedford avec Léo, extrêmement roboratif, a achevé de me rasséréner.

La phrase qui précède est amphibologique : le steak de thon rouge m'a certes bien plu, mais l'adjectif « roboratif » s'applique à Léo Scheer, non à notre déjeuner. Léo, chaleureux, amical et très drôle. Nous avons parlé de Gallimard, de ma santé, bref de mes tracas, mais aussi de trucs plus amusants. Léo raconte très bien les gens, les événements, les choses. J'espère qu'il prend des notes, car ses Mémoires, s'il les écrivait un jour, seraient, j'en ai la certitude, passionnants.

Léo m'a confirmé que Mylène Farmer, qui est une intime amie de Nathalie Rheims, est affectionnée aux livres de Cioran et aux miens.

Léo a de la sympathie pour les auteurs frappés d'ostracisme : Marc-Édouard Nabe, moi-même. Nabe est honni pour ses idées politiques incorrectes ; moi, pour mes mœurs dissolues. Telle est du moins l'apparence. La réalité est que ce qu'on ne nous pardonne pas, à Marc-Édouard et à bibi, c'est notre liberté d'esprit, notre franc-parler, notre courage et, *last but not least*, notre talent. Si

nous n'étions pas d'aussi brillants et fervents serviteurs de la langue française, si nous n'écrivions pas les livres que nous écrivons, nous irriterions infiniment moins.

Ce qui nous différencie, Nabe et moi, c'est la passion qu'il a pour la vie littéraire, pour le gendelettrisme, pour les intrigues et les querelles de notre conventicule germanopratin. Son journal en est plein, c'est chez lui une vraie obsession. Moi, de tout ça, je n'ai rien à foutre ; ça n'occupe quasi aucune place ni dans mes pensées, ni dans ma vie quotidienne, ni dans mes carnets noirs. Présentement, ça en occupe, à cause de cette lubie d'Antoine de me couper les vivres, mais en temps ordinaire, je m'en tamponne le coquillard.

Il y a aussi, chez Nabe, un fond de nervosité agressive, tracassière, qui parfois donne à penser qu'il n'aime personne, pas même ses amis ; pire, qu'il ne s'aime pas lui-même. C'est un trait de caractère que, de son vivant, j'observais chez Jean-Edern [Hallier], que j'ai parfois l'occasion de noter chez Patrick Besson.

Jean-Edern, cela s'expliquait par la jalousie : il avait plein d'excellentes qualités, mais c'était un jaloux, toujours vigilant à déprimer ses petits camarades ; en revanche, je ne pense pas que Besson et Nabe soient des tempéraments jaloux. Chez eux, il s'agit sans doute d'une blessure d'un autre ordre, mais je ne les connais pas assez pour avoir une opinion sur ce point, et d'ailleurs cela ne me regarde pas.

Mercredi, 10 h 10 (à l'agence de la SNCF, boulevard Saint-Michel, où j'attends mon tour). Si j'excepte ma brève aventure avec Isabelle B. dans les années 80, je n'avais jusqu'à Gilda aucune amante qui appartînt de près ou de loin au milieu littéraire. Les bas-bleus n'ont jamais été ma tasse de thé. J'avais trente-trois ans lorsque j'écrivais dans *Le Carnet arabe* : « Épouser une femme de lettres, c'est mettre le serpent python dans son lit. » Les filles qui ont partagé ma vie n'ont, d'une manière générale, jamais porté une attention particulière à mes livres. Ceux-ci n'ont jamais été entre nous un sujet de conversation. Fors Anastasia et Marie R., aucune d'elles n'a écrit quoi que ce fût sur moi. Justine G.

et Clarisse B. m’ont dit leur intention de le faire. Véronique B. a pris des notes. Nous verrons bien.

---

1 Dominique d’Ollone, diplomate actuellement en poste au Vietnam, venait de subir une légère intervention chirurgicale.

2 Cf. *Les Soleils révolus* et le chapitre intitulé « La Bastille et les siens » dans *Le Sabre de Didi*.

3 Depuis le printemps 2003, le patriarche de Venise met fraternellement à la disposition des orthodoxes l’église San Zan Degolà, proche San Giacomo da l’Orio.

4 « Je m’en tire plutôt bien. »

5 « C’est une autre paire de manches. »

6 *L’Art de traiter les femmes.*

7 Les « habitués ».

8 « Comme si Dieu n’existait pas ».

9 Je traduis par « se consacrait à la tâche » le « *era tutto preso dal compito* » du traducteur italien de Safranski. J’avais d’abord écrit « se consacrait tout entier », et puis j’ai corrigé, car cela me semblait, à tort ou à raison, pléonastique.

10 Les Belles Lettres, Paris, 1977.

11 Note à l’usage des générations futures : la Française Royal et l’Américaine Palin, déplorables politiciennes néo-pétainistes qui sévirent dans les premières années du XXI[e] siècle après Jésus-Christ.

12 Un restaurant aujourd’hui disparu de Manille où, dans *Harrison Plaza*, certains de mes personnages ont leurs habitudes.

13 « Ne jamais dire jamais. »

14 Une description plus détaillée de ce tableau se trouve au chapitre intitulé « Mes amis Titov » dans *Vous avez dit métèque ?*.

15 Sur Youri Titov et Vladimir Solooukhine, cf. *Vénus et Junon.*

16 « *Una banca senza computer, bancomat, internet e in cui non si parli*

inglese ! » (cité par *Il Giornale* du 9 octobre 2008).

17 M. Barack Obama, candidat démocrate à la présidence des États-Unis.

18 Deux librairies du boulevard Saint-Germain.

19 Cf. *Mes amours décomposés.*

Gilda, immergée jusqu'à la pointe des cheveux dans le marécage intello, est donc pour moi une nouveauté absolue. Son comportement « parisien », sa conversation uniquement portée sur cette gent plumitive dont elle s'est emberlucoquée, tantôt m'exaspèrent et tantôt m'attendrissent. Ces derniers jours, je suis réellement touché par la propagande qu'elle fait en faveur de mon *Métèque* parmi ses amis, alors que je ne lui demande rien de ce genre. Cela me gêne et simultanément me divertit. Ce qui est certain, c'est qu'elle le fait de bon cœur, en toute naïveté.

Appel d'Angelo Rinaldi, amical, attentif. Déjà, en 1987, lorsque je sortis, très affaibli, de l'Hôtel-Dieu et m'installai au Taranne, ce fut lui qui alerta Yves Saint Laurent et Pierre Bergé qui allaient m'aider puissamment[1]. Si l'an prochain l'Académie me décerne un prix doté d'un gros chèque, ce sera encore grâce à lui, c'est clair. À lui et à ceux de ses collègues du quai Conti qu'il aura convaincus que couronner de lauriers Matzneff avant qu'il ne passe l'arme à gauche honorerait l'Académie, prouverait son indépendance, son audace.

Mais peut-être mon destin est-il de ne recevoir que des couronnes posthumes.

Angelo m'a dit :

— Vous avez toujours voulu être libre, et à présent la *vie réelle* vous rattrape.

Cette remarque m'a frappé par sa justesse. Oui, si je relis mon journal intime, je dois convenir que ma vie aura été (depuis qu'en 1961, libéré de mes obligations militaires, j'ai perché quai des Grands-Augustins) celle d'un hurluberlu, d'un funambule. Aujourd'hui la *vie réelle* (c'est-à-dire la vie prévoyante, économe, bourgeoise) me présente la note ; elle prend sa revanche.

La revue de l'IMEC, *La Lettre*, n° 8. Très belle mise en pages. Le 13 juin dernier, j'étais avec Christian Giudicelli à Nîmes pour l'hommage à Claude

Verdier, je n’avais donc pu assister à la soirée Robbe-Grillet organisée à Paris par l’IMEC. Dans son allocution, publiée par *La Lettre*, page 6, Claude Durand observe ceci que je crois très vrai parce que je l’ai ressenti dès mon adolescence : notre identité n’est pas une forme figée, intangible, mais un kaléidoscope. C’est précisément ce kaléidoscope, ces facettes mouvantes et contradictoires de mon être morcelé que j’aurai ma vie durant tâché à exprimer dans mes livres.

Page 13, photographie en couleurs d’une page du tapuscrit de *Nous n’irons plus au Luxembourg.* En bas, à gauche, écrit à l’encre rouge, « Alfred, Anatole », qui me rappelle que j’hésitais sur le prénom d’Alphonse Dulaurier. Je voulais qu’il commençât par un A, mais je balançais.

Thé chez Bernadette Perrin et ses deux jolies filles, Marie et Émélie. Succulents gâteaux, œuvres d’un pâtissier japonais, Sadaharu Aoki, mais je n’en ai mangé qu’une bouchée (un demi-gâteau et un macaron, *per l’esattezza*), à cause de ma diète. Ce matin, j’étais descendu au-dessous de 70, c’est bon signe, continuons le combat.

Puis je bavarde avec Frank Laganier, de passage à Paris. Il me dit la joie que lui a donnée la dédicace du *Métèque.* C’est moi qui suis heureux de le lui avoir dédié, ainsi qu’à l’exquise Mélina Reynaud. C’était exactement ce que je devais faire, et je l’ai fait.

Jeudi 30. Toujours rien d’Antoine Gallimard. Néanmoins, je suis de bonne humeur, ayant été ce matin ravigoté par le café bu avec Frank Laganier, qui repart cet aprèm à Lyon, l’heure passée avec Simona Saffioti dans notre bar accoutumé de la rue de l’Ancienne-Comédie (moi qui à Venise avais d’abondance parlé italien je n’en avais pas eu l’occasion depuis mon retour en France, le 11 octobre, et j’en souffrais) et un délicieux émile du père Syméon. Hier, lui faisant part de mes soucis de santé et d’argent, je lui avais demandé quels saints je devais prier en de tels malencontres. Voici sa réponse :

« Bien cher Gabriel, voici les saints qui peuvent être efficaces : pour ta santé, saint Nectaire d'Égine, suivi de près par saint Arsène de Cappadoce et saint Ephrem le nouvel apparu. Pour les soucis financiers, nos "banquiers" sont les trois saints hiérarques (Basile, Grégoire et Jean Chrysostome) qui, à leur propre demande, doivent toujours être priés ensemble, ainsi que saint Spiridon, évêque de Trimythonte, qui changea un serpent en or pour venir en aide à une veuve désargentée. Il y en a d'autres, mais ceux-ci sont particulièrement à l'écoute de nos soucis.

« Évidemment, je t'assure de ma prière et de celle de la communauté[2], ainsi que de mon amitié.

« Courage ! Je ne te quitte pas.

« + Syméon. »

Quelle lettre enchanteresse ! Et, comme l'écrit un poète de ma connaissance, « Ah ! quel bonheur d'être orthodoxe ! ».

Saint Spiridon, j'ai donné son nom à l'un des personnages de *L'Archimandrite* ; et saint Nectaire, je raconte dans *Comme le feu mêlé d'aromates* et dans *Vénus et Junon* mon voyage à Égine pour y vénérer ses reliques. Je suis donc bien tranquille, ils exauceront mes prières. À moi, un diagnostic rassurant de la gastroentérologue ! À moi, l'indemnité Gallimuche ! À moi le gros chèque académique !

31 octobre. J'ai toujours admiré Craxi qui, à l'époque de la guerre froide, fut avec le général de Gaulle un des rares hommes d'État européens capables de dire « Non » aux Américains. Aussi suis-je spécialement heureux de lire ce matin dans le *Corriere della Sera* qu'en avril 1986 ce fut Craxi, chef du gouvernement italien, qui prit personnellement la décision d'avertir Kadhafi que les États-Unis s'apprêtaient à bombarder Tripoli. Sur ce bombardement infâme, sans déclaration de guerre, d'un petit pays par la plus grande puissance de la planète, j'avais alors publié mon sentiment[3] ; aujourd'hui, la révélation du ministre libyen des Affaires étrangères Shalgam, confirmée par Giulio Andreotti, me

comble de joie : ainsi, résistant à l'universel agenouillement devant la Maison blanche, Craxi avait refusé d'être, par son silence, le complice de ce lâche Pearl Harbor. Merci, monsieur le feu président du Conseil, et *tanto di cappello !*

Hier, fin d'après-midi avec Maria S. dans un bistrot du boulevard Saint-Germain. Chaque fois que je revois celle qui m'inspira le personnage de Sophia d'*Ivre du vin perdu*, le temps est aboli, je retrouve ma douce et lumineuse lycéenne, je revis nos amours et, cette nuit, après que nous nous sommes quittés (sous la pluie froide qui depuis deux jours tombe sur Paris), j'ai rêvé de notre séjour à Saint-Valery-sur-Somme dans la maison que nous avait prêtée Saint Robert, de cet été qui fut de tendresse, de plaisir, d'harmonie, d'absolue félicité. Je n'aurais vécu que cela, ma vie serait justifiée.

Toujours nul signe de vie d'Antoine Gallimard. Lettre amicale du professeur Pouliquen qui va tenter de plaider ma cause à l'Académie et me demande si je suis en bons termes avec Michel Déon, très influent pour ce qui touche les prix, les bourses. Lorsque nous nous voyons, Michel est toujours cordial, chaleureux. Mon allergie à Maurras l'agace, mon journal intime le choque, mais je veux croire qu'il a de l'estime pour l'écrivain.

Spiridon, Basile, Grégoire, Jean Chrysostome, Pouliquen, Rinaldi, d'Ormesson, *Sursum corda*, Gab la Rafale ! Tu as avec toi quelques saints et quelques immortels, sois confiant, *vincerai !*

Samedi, 20 h 45. Je ne vais pas tarder à me coucher. Voilà plusieurs jours que je me couche de très bonne heure, comme les poules, comme les petits vieux. Je suis fatigué, extrêmement fatigué. Ce matin, marchant boulevard Saint-Michel, mes jambes *facevano giacomo giacomo*[4] à un tel point, j'ai cru que j'allais tomber dans les pommes ; et ce soir, aux vigiles, à Notre-Dame-Joie-des-Affligés, j'ai, par précaution, pris la canne du père Gabriel pour me soutenir durant les longues stations debout.

Pourtant, j'avais passé la majeure partie de l'après-midi au lit avec Gilda. Elle avait ses règles, je ne l'ai donc pas baisée (puisqu'elle refuse d'être mon ganymède), mais elle m'a bien caressé, c'était agréable. Ce l'eût été plus encore si elle ne m'avait pas cassé la tête avec ses échos du sérail, mes ennemis…

— Beaucoup sont jaloux de vous. Ils aimeraient avoir votre vie. Vous n'avez jamais rien fait d'autre qu'aimer et écrire. Il y a pire.

Comme elle venait de me sucer moelleusement, je me suis écrasé, mais lorsque elle a commencé à me dérouler la liste des media où je suis interdit, *Le Monde* qui, selon elle, a refusé l'article que Vincent Roy avait consacré à *Vous avez dit métèque ?*, je l'ai priée de se taire. Elle *sait* que j'ai horreur de ce genre de conversation, que je me suis en 1996 désabonné de l'Argus pour ne plus savoir ce qui se dit de moi, pour ignorer les gens qui me veulent du mal, que je déteste parler de mes livres et plus encore de l'accueil qui leur est réservé, que cela m'assombrit, m'exaspère, me fiche le cafard ; mais non, c'est plus fort qu'elle, c'est son unique sujet de conversation, elle parle de ça même pendant l'amour, et que cela me soit pénible, elle n'en tient aucun compte, gâchant ainsi des heures qui pourraient être douces, paisibles. À six heures, j'aurais pu lui proposer de m'accompagner à l'église, mais son caquetage m'avait tant saoulé, j'ai préféré y aller seul.

Hier, avec Géraldine, dans son bel appartement, séance voluptuosissime. Une Géraldine qui est l'antipode de Gilda, par son calme, son humeur toujours avenante, les prévenances dont elle m'entoure, au lit et en dehors du lit. Gilda m'épuise nerveusement. Auprès de Géraldine, au contraire, je recharge mes batteries.

Ce matin, boulevard Saint-Germain, je suis tombé sur un de mes voisins vendant à la criée un hebdomadaire intitulé *Informations ouvrières.* Dans le quartier, j'avais souvent vu des militants d'extrême gauche vendre *Rouge* et *Lutte ouvrière*, mais ce titre-là je ne le connaissais pas. Pour faire plaisir à ce sympathique colocataire, je lui ai acheté son hebdo. Je ne l'ai pas regretté car j'y

ai lu une remarquable page sur la tragédie yougoslave. Lors de l'ignoble guerre des Amerloques et de l'OTAN contre la Serbie, les journalistes français expliquaient mes prises de position par mes origines russes, ma foi orthodoxe : bref, métèque *for ever.* Aussi je suis très heureux de lire sous la plume de journalistes d'extrême gauche, dont les liens avec l'Église orthodoxe sont inexistants, des réflexions sur « la Bosnie et le Kosovo sous le joug des mafias ethniques », le protectorat américain, la dilution de la souveraineté nationale en Europe, le rôle croissant de l'OTAN, le complot contre la Russie, que je signerais volontiers. Vive donc *Informations ouvrières* !

Dimanche 2 novembre. Avec Géraldine, au Marignan (séance matinale, 10 h 30), le nouveau James Bond, *Quantum of Solace*, avec Daniel Craig, l'acteur rendu célèbre par sa ressemblance avec Vladimir Poutine. Déception. Je n'y ai pas retrouvé l'élégance, l'humour qui m'enchantaient chez le James Bond qu'incarnèrent Sean Connery et Roger Moore ; je n'y retrouve pas non plus les clins d'œil aux cinéphiles : l'automobile gadget (l'Aston Martin avec lance-missiles et sièges éjecteurs) inventée par le vieux Q, la vodka Martini au shaker, le « *My name is Bond… James Bond* », Miss Moneypenny, etc. En revanche, un excès de violence froide et des trucages virtuels certes impressionnants mais que le montage confus et syncopé rend fatigants pour les yeux et peu crédibles.

Cela dit, on ne s'ennuie pas et on a le plaisir de voir jouer deux grands acteurs, Judi Dench et Giancarlo Giannini.

Géraldine espérait que nous resterions ensemble, mais j'étais si faible, si fatigué, je suis rentré chez moi, me suis couché et ai dormi tout l'après-midi. Ce soir, je regarderai sur Raiuno *Il commissario Montalbano*, avec l'excellent Luca Zingaretti.

Si, aux États-Unis, Obama est élu, espérons qu'il ne décevra pas l'enthousiasme avec quoi les Européens forment des vœux pour sa victoire. N'oublions pas que si le « méchant » républicain Bush a déclaré la guerre à

l’Afghanistan et à l’Irak, le responsable de la guerre contre la Serbie, de Belgrade bombardée par les avions de l’OTAN, de la Bosnie et du Kosovo livrés aux intégristes mahométans et aux mafieux, c’est le « gentil » démocrate Clinton. Les démocrates américains nous sont plus sympathiques que les républicains ? Soit. Ne succombons pas pour autant à un excès de naïveté.

Maria S., qui va de temps à autre voir ce qui se dit sur le blog des Éditions Léo Scheer, m’écrit être « sidérée » (*sic*) par le déchaînement de violence qui s’élève, « encore et de plus en plus », à mon nom. Cela ne m’étonne pas. Ceux qui m’ont collé au front l’étoile de M le Maudit, et qui réduisent mon travail d’écrivain, mes trente-six livres publiés à ce jour aux quelques phrases « sulfureuses » ou « scandaleuses » qu’ils ont pêchées dans mon journal intime, sont encouragés tant par l’anonymat qui est de règle sur Internet que par le nouvel ordre puritain qui, venu des États-Unis, règne à présent en France (et sur la planète). Ils font tout pour que jusqu’à ma mort je reste cloué au pilori.

C’est la raison pour laquelle je préfère ne pas lire ce qui s’écrit sur moi. Je tiens trop à ma bonne humeur, à mon insouciance.

Mardi 4 novembre. Hier soir, j’avais écrit à Véronique que je me mettais sous la protection de la *Madonna Bruna* de Naples. Par retour de sms elle m’a répondu (faisant allusion à trois villes où nous avons vécu ensemble tant de bonheurs, Naples, Venise et Manille) : « *Si, si, e san Gennaro, e san Patrizia di San Gregorio Armeno, san Alvise e il Santo Niño !* »

Avec la Sainte Vierge et ces saints qui s’ajoutent à ceux que m’a recommandés l’archimandrite Syméon, je n’ai plus aucune inquiétude à me faire touchant ma santé. Néanmoins, demain, anesthésie totale. Au cas où je ne me réveillerais pas, j’irai tout à l’heure remettre à Florent Georgesco, rue de l’Arcade, les ultimes pages de ce journal 2007-2008. On ne sait jamais…

Anastasia est en Inde et je n’ai pas voulu l’inquiéter avant son départ, lui

gâcher son voyage ; Gilda est si perpétuellement angoissée, il est hors de question que je la mette au parfum, elle me transmettrait son angoisse, assaillirait la clinique d'appels téléphoniques ; en décidant de partir en vacances avec *l'autre* au moment précis où j'avais un spécial besoin de sa présence, Marie-Agnès m'a blessé, déçu à l'extrême, aussi ne lui ai-je pas indiqué le jour de mon hospitalisation, ni priée de venir me chercher à la sortie de la clinique. En définitive, Géraldine est la seule de mes quatre *angeli del focolare*[5] que j'aie mise dans la confidence, et c'est très bien ainsi.

Mercredi matin. Ce matin, réveillé à 5 h 30, j'allume le téléviseur et j'apprends de la bouche de Bruno Vespa, sur Raiuno, la victoire de Barack Obama. Puis, en direct, de Chicago, images saisissantes d'une foule ivre de joie, de visages qu'illumine la félicité, de l'hymne national chanté par une chanteuse *prosperosa*[6] ; et, dans cette nuit constellée d'étoiles, discours du nouveau président des États-Unis sur la démocratie américaine, l'unité nationale, la justice sociale, la répartition des richesses – beau et, sans nul doute, émouvant.

J'espère que la politique européenne et proche-orientale d'Obama ne ternira pas nos espoirs, mais quelle qu'elle soit, nous devons rendre grâce au métis (*métis*, c'est presque aussi chic que *métèque*) de nous avoir délivrés de l'horrible clan Bush, de ce parti républicain brutal et inculte.

19 h 30. La Vierge brune de Naples et saint Nectaire d'Égine ont exaucé mes prières : cet après-midi, après l'anesthésie générale, je me suis réveillé pour apprendre de la bouche de la souriante gastroentérologue que je n'avais ni cancer ni quoi que ce fût d'inquiétant. Me voici donc rassuré, soulagé. Oui, soulagé, car avec le style de vie qui est le mien, je dois être d'airain, je ne peux pas me payer le luxe d'être malade, ab-so-lu-ment-pas.

Jeudi 6 novembre. Flagada, mais heureux. Quelle délivrance !

21 heures. Ce matin, je suis passé à l’église des Trois-Saints-Docteurs, rue Pétel, pour allumer un cierge de remerciement, mais c’était fermé ; du coup, en fin de journée, ayant donné rendez-vous à Diane K. devant l’église Saint-Germain-des-Prés, j’en ai brûlé un devant la statue de la Vierge. Je venais de faire un saut rue Jacob, aux Éditions des Femmes, où Sophie Bassouls exposait de très belles photos blanc, noir et or. Il était 19 h 28. Au moment où j’entrai dans l’église, le prêtre qui célébrait la messe prononça ces mots : « Seigneur, je ne suis pas digne de Te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri. »

Ce qui me bouleverse dans nos textes liturgiques, c’est lorsqu’une parole rituelle, entendue des centaines, des milliers de fois, soudain résonne à mon cœur comme absolument neuve, inouïe, dite en cet instant précis spécialement pour moi.

Avec Diane nous avons mangé chez Jeff un plat de rigatoni aux champignons, mon premier vrai repas depuis une bonne dizaine de jours ; puis, mort de fatigue (l’anesthésiste m’avait recommandé de passer la journée chez moi, allongé, sans rien faire), j’ai regagné mon humide et bordélique logis pour me fourrer au plume où je griffonne ces mots.

Aujourd’hui, sms de Maria S., de Pascale E., d’Anne T., d’Anne M., d’Anne M. (deux Anne M. !), appel de Maud V., présence de Diane K. Le bonheur que j’éprouve à constater que ces ex ne m’ont pas renié, qu’elles se souviennent avec émotion de nos amours et ont du plaisir à me revoir prouve que l’auteur de *De la rupture* est l’homme du monde le moins apte à la rupture, qu’elle lui fait horreur. Mais cela, je le savais depuis belle lurette.

Vendredi, 6 h 30. J’allume la radio. Il y avait un vote parmi les militants socialistes, et la Royal a nettement battu l’ami Delanoë ! Cela tourne au cauchemar. Nous ne serons donc jamais délivrés de cette dinde néo-pétainiste, de cette méchante et niaise quakeresse ? Comment des gens, même socialistes, peuvent-ils être aussi cons ? C’est à désespérer du droit de vote.

Samedi 8 novembre, 13 heures. Je me promène sur le boulevard Saint-Germain d'un pas de sénateur, mes jambes faisant encore *giacomo giacomo.* Je suis doublé par deux garçons d'une vingtaine d'années, genre étudiants. Je saisis au vol cette bribe de phrase :

— J'ai été élevé dans le culte de la nourriture. Un bon magret de canard à l'orange, ce n'est pas de la merde, comme dirait l'autre.

Cette saillie me plaît, et la pointe d'accent parigot qui l'agrémente.

14 h 15, place du Trocadéro. Je me pose chez Carette boire un pamplemousse pressé. Je songe à l'époque où, écolier à Gerson, puis à Saint-Louis-de-Gonzague, puis à Tannenberg, je venais chez Carette avec mes copains (nous raffolions de ses croissants).

Nonobstant quelques bons souvenirs liés au Trocadéro, je n'aime ni la rive droite ni mon enfance, et surtout pas ma petite enfance vécue parmi le chaos de la guerre et les déchirures familiales.

Hier soir, amoureuses retrouvailles avec Marie-Agnès, à peine rentrée de ses vacances de la Toussaint passées avec *l'autre* et qui ce matin, aux aurores, est repartie avec ce même *autre* pour le pont du 11 novembre. Cela, je l'ai appris en allumant le *telefonino* et lisant le sms, écoutant le message vocal que cette nuit elle m'y avait laissés. Que je sois dans sa vie la cinquième roue du carrosse, l'amant clandestin qu'elle sort du placard pour aussitôt les oaristys accomplies l'y refourrer précipitamment, je le sais depuis longtemps. Naguère, j'en enrageais. Aujourd'hui, j'ai appris à me résigner.

22 heures, chez moi. Après-midi fort voluptueux dans le grand lit de Gilda qui, lorsqu'elle veut s'en donner la peine, est une amante exquisément lascive. C'eût été parfait si au plume nous n'avions été que nous deux ; mais, comme à l'accoutumée, nous étions trois : elle, moi et son *morbus litterarius* qui, entre deux spasmes de plaisir, lui a inspiré des phrases de ce genre : « X. a été éliminé

de la dernière liste du Renaudot » ou « Vous devriez envoyer votre livre à Z., il vous admire », incongruités propres à désarçonner le plus amoureux des amants.

Après ce sacrifice sur les autels de Vénus, je suis allé honorer ceux du Christ : par une belle coïncidence (mais je ne crois pas aux coïncidences, je crois aux signes), c'était ce soir les vigiles de la Saint-Nectaire-d'Égine, et j'ai été spécialement heureux de pouvoir baiser et vénérer l'icône du saint thaumaturge que, selon les conseils de l'archimandrite Syméon, j'ai prié dans les jours précédant mon hospitalisation et qui s'est montré tant bienveillant à mon endroit.

Cela dit, « Aide-toi, le Ciel t'aidera », après une telle alerte de santé je ne puis me reposer entièrement sur l'intercession des saints et il serait temps que je fusse un peu raisonnable. En moi, alternent, et le plus souvent cohabitent, Nil Kolytcheff et Alphonse Dulaurier : je conseille à celui-ci de gourmander celui-là. Dans *Ivre du vin perdu*, lorsque, longtemps après leur rupture, Angiolina revoit Nil, elle lui dit : « Il y a du Dorian Gray en vous, et du Dracula. » Puis elle ajoute : « Cher Nilouchka, dites-moi tout, ne seriez-vous pas un peu vampire, par hasard ? » Et Nil de lui répondre : « Je bois sec, je mange saignant et je fais beaucoup l'amour, voilà ma fontaine de Jouvence. » Cette recette de Nil n'a jamais cessé d'être la mienne, et je n'ai jusqu'à présent qu'à m'en féliciter ; mais je ne dois pas pour autant négliger l'enseignement que la comtesse Grancéola dispense à Dulaurier dans *Nous n'irons plus au Luxembourg* et, me tenant la bride courte sur le steak au poivre et le chambolle-musigny, je serais bien inspiré de relire les pages où le cher Alphonse découvre les bienfaits de l'huile d'olive vierge de première pression à froid, du riz complet, du jus de carottes, du radis noir, du gomasio, de l'ail et du miel.

Voilà déjà plusieurs mois que Saint-Graal est fermé pour travaux, *peccato*, j'eusse volontiers envoyé Kolytcheff et Dulaurier y faire une retraite rapicolante.

Nuit du samedi au dimanche. Une insomnie n'est pas toujours liée à un dîner trop copieux et bien arrosé. Hier soir, je n'ai avalé que trois cuillerées de kéfir et me voici à gigoter dans mon lit sans trouver le sommeil.

Dimanche, 19 heures. Matinée passée avec Géraldine au parc floral du bois de Vincennes où se tient le salon Marjolaine, consacré à la santé, au bien-être, aux aliments bio. Géraldine est une charmante compagne, stimulante, toujours de belle humeur, mais ce bois, ce parc floral, ce salon, le château et les rues de Vincennes sont dans mon cœur si étroitement liés au souvenir de mes amours avec Maud V., par fugitifs instants cela a été douloureux.

Géraldine a acheté des confitures fabriquées par les religieuses du monastère orthodoxe de la Protection de la Mère de Dieu ; moi, un superbe morceau de parmesan.

De retour chez moi, vers 14 h 30, mort de fatigue, je me suis couché et aussitôt endormi.

Les mensonges ont les jambes courtes, *le bugie hanno le gambe corte*, dit un proverbe italien. Oui, tôt ou tard, la vérité se manifeste, c'est réconfortant. *Il Giornale* d'hier, quotidien qui, rendant une entière obéissance aux États-Unis et à Israël, est peu suspect de malveillance à l'endroit des ex-satellites soviétiques (la Lituanie, la Pologne, etc.) désormais inféodés à Washington, publie un rapport des observateurs de l'OSCE[7] qui corrobore ce que j'écrivais il y a trois mois dans ce carnet noir : en Ossétie et en Abkhazie, l'agresseur fut la Géorgie, non la Russie ; le coupable fut le président (et pantin amerloque) Saakachvili, non Vladimir Poutine.

André Glucksmann et Bernard-Henri Lévy ne lisent sans doute pas *Il Giornale*, mais ils lisent peut-être le *New York Times*, premier quotidien à avoir publié cette information. J'espère qu'ils auront à cœur de s'excuser des conneries que l'été dernier ils ont écrites sur le sujet. Vu qu'ils tardent à se repentir publiquement de celles qu'ils ont soutenues sur les guerres de Serbie et d'Irak, je leur suggère de faire un mea-culpa général qui envelopperait l'ensemble de leurs écrits sur l'Europe et le Proche-Orient. Ils se libèreraient ainsi du remords qui assurément les ronge et se grandiraient aux yeux de leurs

lecteurs, comme je me suis grandi aux yeux des miens en déplorant dans *Vous avez dit métèque ?* les conneries que, jeune homme, j'avais écrites sur le général de Gaulle.

Cher BHL, cher Glucks, ne vous opiniâtrez pas dans vos erreurs, de grâce, et songez que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans sa divine magnanimité, efface les fautes du pécheur qui, humble et confiant, s'abandonne à la repentance.

Dîner chez les Saint Robert. Un des invités, qui a des liens avec la Charente, nous raconte qu'après que la quakeresse Royal eut fait de la réclame pour le chabichou il avait inventé à l'usage de ses enfants une fable où la princesse Chabichou, aimable d'apparence, se révélait une méchante sorcière.

Je crois pour ma part que ces gamins, quoique fort jeunes, ont subito démasqué l'aigrie et glaciale puritaine. Ce sont des petits malins, ce ne sont pas des militants socialistes.

Je me souviens du dédain (c'est une litote) avec lequel François Mitterrand, du temps de la rue Guynemer, parlait de Guy Mollet[8], des socialistes, de la social-démocratie. Simultanément, il m'expliquait qu'on ne prend pas le pouvoir si l'on ne peut s'appuyer sur un parti puissant, me donnait en exemple Mao s'étant servi du parti communiste comme d'un levier, et ce fut pourquoi il décida de troquer sa minuscule Convention des institutions républicaines contre la vaste et antique SFIO qu'il allait transformer en arme de combat pour la victoire.

Toute âme généreuse a des exigences de justice sociale, de répartition des richesses, et François Mitterrand n'échappait pas à cette règle, mais cela n'a rien à voir avec le « socialisme », qui n'est qu'une duperie, le nec plus ultra de la médiocrité petite-bourgeoise.

J'aimais Mitterrand parce que je savais que son socialisme n'était que de façade. Je serais fort déçu si l'on me prouvait que celui d'hommes que j'estime tels que Chevènement, Delanoë, Fabius, Lang, est de bronze.

Mardi 11 novembre, 4 h 40. Bien qu'hier soir j'aie dîné d'un bout de parmesan et de quelques amandes, n'aie bu ni vin ni café, je me réveille au milieu de la nuit. Flairant que le sommeil ne reviendra pas, j'allume la lampe, ouvre un de mes livres de chevet, les *Lettres* de l'abbé Galiani. Je les connais quasi par cœur, mais une nouvelle fois elles m'enchantent.

Le 28 mai 1774 (Louis XV est mort le 10 mai), Galiani, qui est à Naples, écrit à Mme d'Épinay :

« Le règne de Louis XV sera le plus mémorable à la postérité, qui ne nommera le siècle de Louis XIV que pour dire que sous Louis XV Voltaire en parlait. […] Lorsque l'on compare la cruauté de la persécution de Port-Royal à la douceur de la persécution des encyclopédistes, on voit la différence des règnes, des mœurs et du cœur des deux rois. »

Le 4 juin de la même année, cette réflexion sur la France où « les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs » ; réflexion que suit un éloge des filles faciles, des jeunes michetonneuses, de l'amour mercenaire que je recommande à nos modernes sycophantes et pharisaïques professeurs de vertu :

« Détruisez-vous les demoiselles, le luxe tombera, tomberont les arts voluptueux et la primauté de la France, c'est cela qui fait le pivot de son commerce, de sa richesse, de sa considération. Vous avez des vices énormes, il est vrai ; mais ils sont tels que toute l'Europe voudrait les acquérir, et payer très cher les leçons de ses maîtres. »

Et ceci, qui est essentiel :

« Les demoiselles bannies, on attaquera les philosophes : ils se tiennent ensemble ; c'est un autre luxe ; mais ils donnent à votre nation l'éclat actuel. Vous ne serez plus rien, si vous n'êtes plus les maîtres en fait de vices. »

Qu'une vie amoureuse libre, libertine, libertaire et la création artistique, littéraire, philosophique « se tiennent ensemble », ainsi que l'écrit dans son succulent français le génial Napolitain, j'en suis profondément convaincu ; la meilleure preuve en est l'actuel ordre moral qui surplombe la planète et dont l'immédiat corollaire est le discrédit jeté sur les créateurs réputés immoraux, leur

mise en quarantaine.

Dans une lettre du 16 juillet 1774, à propos de la Corse (cédée par Gênes à la France le 15 mai 1768), le visionnaire abbé écrit ceci, que je dédie aux mânes de mon ami Pierre Rossi[9] et à Jean-Guy Talamoni : « La Corse est la plus grosse folie faite par M. de Choiseul, et la plus fatale à la France. Attendez, et vous verrez. »

Je regarde à la télé le reportage sur la commémoration de la victoire de 1918 à l'Ossuaire de Douaumont. Le téléphone sonne. C'est Marie-Agnès, en larmes. Elle vient de subir une mammographie, et le résultat est inquiétant ; le médecin a évoqué la possibilité d'un cancer. Elle doit dès demain matin se soumettre à d'autres examens (une IRM, une biopsie).

— À présent, c'est moi qui ai besoin de saint Nectaire, murmure-t-elle entre deux sanglots.

Moi, désemparé, je multiplie les paroles qui rassurent, qu'elle ne doit pas préjuger du diagnostic, que la gastroentérologue m'avait, elle aussi, déclaré qu'il s'agissait peut-être d'un cancer, et cela ne s'était pas avéré ; qu'au demeurant le cancer, surtout celui du sein, est de mieux en mieux maîtrisé, guéri. Je balbutie les mots qui me viennent à l'esprit, mais simultanément j'ai le cœur serré, l'angoisse m'envahit. Marie-Agnès est tant sensible, émotive, soucieuse de sa beauté, fière de ses seins de nymphe, elle supporterait extrêmement mal d'être atteinte de la sorte.

J'écris aussitôt au père Syméon pour qu'il inscrive sur les diptyques des malades le prénom de Marie-Agnès ; et, moi aussi, je vais prier.

Prier pour que ce ne soit pas cancéreux, prier, si cela l'est, pour qu'elle guérisse ; et aussi, dans les semaines à venir, être auprès d'elle très présent, attentif, aimant.

18 h 50. Appel de F. Notre ami L. a eu un infarctus alors qu'il se trouvait au casino d'Enghien. Transporté urgemment à l'hôpital, il est, en principe, sauvé,

mais il va lui falloir être raisonnable, se ménager, obéir à ses médecins.

Seigneur, quelle série noire !

Pour résister à ce qu'Olivier Clément appelle « le somnambulisme du quotidien », nous devons vivre chaque instant comme s'il allait être le dernier, ne nous soucier que du hic et nunc, y veiller avec curiosité et gourmandise.

(Noté dans le train Paris-Caen, je lis la traduction italienne d'un livre d'Olivier, *Solchi di luce*, 12 novembre, 13 h 25.)

À l'IMEC, l'accueil chaleureux, amical, de tous et de toutes. Je m'y sens en famille. Je remets à Mélina Reynaud dix-huit carnets noirs, numéros 64 à 81 (qui pour l'essentiel contiennent *Les Demoiselles du Taranne* et mon journal intime inédit 1989-1991). J'ai ainsi allégé le contenu du coffre-fort, et au fur et à mesure que je dactylographierai les carnets qui ne le sont pas encore (82 à 123, qui contiennent les années 1992 à 2006), je les enverrai à l'abbaye d'Ardenne où ils rejoindront ce qui demeure à mes yeux le vrai trésor, la raison d'être de mon *carteggio* : les lettres, les divers écrits, les photos des jeunes personnes qui ont partagé ou partagent ma vie amoureuse, précieuses archives qui illustrent, vérifient, chaque page, chaque ligne, chaque mot de mon journal intime.

Nouvelles rassurantes de L., qui semble tiré d'affaire, et de Marie-Agnès à qui le médecin qui lui a fait subir l'IRM dit qu'il y a 80 chances sur 100 que ce ne soit pas cancéreux. Saint Nectaire d'Égine, saint Arsène de Cappadoce, veillez sur Marie-Agnès et L., je compte sur votre active bénignité !

Je relis les brillantissimes lettres que Cioran m'avait écrites en 1971 sur *Le Carnet arabe*, en 1974 sur *Isaïe réjouis-toi*, en 1976 sur *Cette camisole de flammes*, en 1977 sur une nouvelle édition du *Défi*. Quel épistolier !

Ainsi, par exemple, ces lignes du 29 février 1976 :

« Ce que j'aime par-dessus tout dans *Cette camisole de flammes*, c'est la tentation et le refus du christianisme, le refus en particulier. Vous êtes chrétien

uniquement par vos côtés “morbides”. Au fond, la seule excuse du christianisme est de nous faire regretter ce qui l’a précédé.

« Vous ai-je jamais dit que lorsqu’on vous lit on rit, ou on sourit ? C’est le meilleur signe que ce que vous écrivez est *roboratif*, pour employer un adjectif que vous affectionnez. »

Au Mémorial de Caen, l’exposition sur la vie littéraire en France sous l’occupation. Captivante, bouleversante, *terrible.*

La lettre de Gaston Gallimard à Jacques Schiffrin ; celle de Jérôme Carcopino à Jean Wahl. Lâcheté ? Cynisme ? Dureté de cœur ? Un salmigondis des trois, sans doute ; une infamie, assurément.

Cette exposition où voisinent les courageux et les lâches, les patriotes et les traîtres, quel portrait du cœur humain ! Le meilleur et le pire, parfois clairement distincts, parfois confondus en un mixte inextricable. J’aimerais pouvoir rester ici pendant des heures, tout voir, tout lire, tout écouter.

Après le vernissage, captivante conférence du professeur américain Robert Paxton, puis dîner à l’abbaye où j’ai le privilège d’être à la même table que cet homme charmant, parlant un français d’une pureté extrême, élégant (il semble sorti d’un film de Hawks, le Hawks de *L’Impossible Monsieur Bébé*), pince-sans-rire.

Jeudi matin. Au jardin potager avec Mélina Reynaud. Je me recueille devant l’urne funéraire de Christian Bourgois, scellée dans le mur.

Quand j’avais dix-huit ans, demander à être incinéré, c’était une façon de s’affirmer fils de la Louve (comme dirait Dulaurier), de se réputer héritier d’Horace et de Pétrone ; mais aujourd’hui la crémation, devenue à la mode, ne signifie plus rien.

Si je meurs en France, je souhaite que mon corps soit, dès le constat de ma mort, directement transporté au monastère Saint-Silouane pour y être enterré. Quelques jours après, mes héritiers et exécuteurs testamentaires feront célébrer

un office funèbre, une panikhide, dans une église orthodoxe parisienne (ils demanderont conseil à mes amis orthodoxes, l'archimandrite Syméon, Karine Saint-Martin, Olga Lossky, Jean-François Colosimo) où pourront se réunir les gens qui m'aiment.

Si je meurs à l'étranger, que ce soit en Italie, aux Philippines ou ailleurs, je souhaite être enterré sur place, tels les personnages de Billy Wilder dans *Avanti !*.

Lorsque Barack Obama, au lendemain de sa victoire, a téléphoné à Silvio Berlusconi, celui-ci lui a expliqué que l'amitié avec la Russie était plus importante que la guerre d'Irak, l'a conjuré de tout mettre en œuvre pour éviter un retour à la guerre froide. Obama l'a assuré qu'il verrait très bientôt Medvedeff.

Lire cela me fait un réel plaisir. Comme j'aimerais être certain que Sarkozy, lorsqu'il rencontre des Américains, leur tient le même langage ! Cela fortifierait mon sentiment d'avoir eu raison de voter pour lui en 2007.

Sms de Marie-Agnès :

« Je n'accepterai jamais qu'un bistouri entaille mes jolis seins. Plutôt mourir. »

Parfois, quand je me regarde vivre, je me surprends à penser que je matznévise à l'excès. Sans doute ai-je trop lu Matzneff. Ah ! ces écrivains et leur détestable influence !

Pierre Bourgeade m'écrit (lettre datée du 10, postée le 12) :

« J'ai toujours pensé en te voyant de la tête aux pieds qu'il y avait en toi, comme dans tes écrits, et comme dans ta vie, que nous connaissons par eux, quelque chose d'acier trempé qui va si bien avec la poésie, la philosophie et l'ascétisme. »

Cet « acier trempé » me plaît.

Vendredi, 18 h 50. Hier soir, cet après-midi (avant la biopsie), Marie-Agnès m'a emparadisé. Comme nous nous accordons (au plume et ailleurs) ! Comme je l'aime !

Samedi 15 XI, 16 h 15 (dans le métro qui me porte au théâtre du Ranelagh). Un artiste qui n'a que peu de temps à vivre, et qui a encore beaucoup de travail à accomplir, a-t-il le droit de dilapider ces jours si brefs à s'intéresser au travail des autres ? Je suis heureux de revoir Stéphanie Tesson, et de la revoir sur scène, mais le journal de mes amours 1992-2006 que je dois déchiffrer et dactylographier – un boulot que je suis le seul à pouvoir accomplir correctement, tant mon écriture est peu lisible et mes carnets désordonnés – n'est-il pas pour moi une tâche plus importante, urgente que les amours de George Sand – thème du spectacle qu'elle met en scène et interprète avec une autre comédienne, Valérie Zarrouk, auquel je m'apprête à assister ?

C'est […] qui m'a parlé de ce spectacle, invité à l'y accompagner, et pour lui faire plaisir, par envie de revoir Stéphanie, j'ai accepté ; mais à présent, dans ce métro puant, la perspective d'atterrir parmi ce quartier que je hais, où je n'ai que de tristes souvenirs (chacun de nous a sa propre représentation de l'enfer, et pour moi, être en enfer, ce serait être condamné à vivre rue Raynouard), la pensée que je suis en train de consacrer aux amours de George Sand (dont je n'ai rien à cirer) un après-midi que j'aurais mieux fait d'utiliser pour avancer dans la mise au clair de mon journal intime inédit me mettent d'une humeur de dogue.

Les jours sont semblables à des étoiles filantes, leur diligence est extrême, je ne puis me permettre de m'attacher à autre chose qu'à l'*unum necessarium.*

21 h 30, au lit. Depuis l'anesthésie générale du 5 novembre, dès que la nuit tombe je suis mort de fatigue et – sauf exception, le dîner avec Robert Paxton mercredi à l'abbaye d'Ardenne, celui d'hier avec Florent Georgesco au Palais-

Royal – je me couche avec les poules. Je relis en souriant les lignes griffonnées cet après-midi. Quel ronchon fais-je ! Et comme Montherlant avait raison de me surnommer « Monsieur Grognatout » ! Cette pièce sur Sand a été un enchantement, j'ai eu un vif plaisir à voir jouer Stéphanie Tesson, j'ai découvert une remarquable actrice, Valérie Zarrouk, et George Sand m'a donné la phrase dont j'avais besoin, une de ces phrases qui vous rendent l'énergie, la belle humeur, l'insouciance. Cette phrase sur quoi se clôt la pièce exprime en effet à merveille ma propre vision de l'existence, ma *diététique* :

« Vivre ! C'est enivrant ! Aimer, être aimée ! C'est le bonheur ! C'est le Ciel ! Ah ma foi, vive la vie d'artiste, notre devise est *liberté* ! »

Oui, à la barbe de Gallimard qui me coupe les vivres, à la barbe des sycophantes et des pharisiens qui, me clouant au pilori, espèrent me réduire au désespoir, je m'écrie avec Sand : « Ah ! ma foi, vive la vie d'artiste, notre devise est *liberté* ! »

Cette phrase de Sand est assurément célèbre, mais je ne la connaissais pas, je l'ai entendue cet après-midi pour la première fois. C'est un merveilleux cadeau qui, par-delà les épreuves que je traverse présentement, me ragoûte, corrobore ma conviction d'avoir raison d'être l'homme que je suis, raison de vivre mes passions à fond la caisse, raison d'oser en nourrir mes livres.

Mardi 18 novembre. Voilà plusieurs jours que je renonce à allumer la radio car, le parti socialiste étant d'actualité (l'élection de son premier secrétaire), je crains trop d'y entendre les bêlements néo-pétainistes de la chèvre Royal, cette voix niaise, geignarde, qui me donne de l'urticaire, ces propos persévéramment nigauds ou odieux qui me font horreur.

Quand je songe que l'an dernier Christophe Girard, Saint Robert et Sollers tentaient de me convaincre de voter pour cette insupportable quakeresse !

Avant-hier, tendre présence d'Anastasia ; hier, tendre présence de Marie-Agnès. On me répute inconstant, et je le suis, mais ces deux-là, plus le temps passe, plus je les désire et je les aime, plus elles me donnent de plaisir et me

rendent heureux. J’ai en outre le sentiment que c’est réciproque (mais cela ne doit être formulé qu’à doses infinitésimales, les messieurs ayant trop tendance à chimériser sur les satisfactions qu’ils donnent aux dames).

Avec, en ce qui touche Marie-Agnès, l’accoutumé bémol : cette nuit, rentrant du dîner au Bouledogue avec le père Syméon (qui s’envole demain pour Constantinople où il sera reçu par le patriarche Barthélemy), j’ai trouvé sur le répondeur du téléphone un message où ma belle amante, auprès de qui j’avais vécu un céleste après-midi, m’annonce qu’elle part ce matin avec *l’autre* (le gros moche avec qui elle affirme ne pas coucher) « pour une randonnée de quinze jours dans un pays chaud » (*sic*).

Si je n’étais pas un écrivain, je ne supporterais assurément pas la désinvolture et le mépris que manifeste une pareille manière d’agir, j’en serais trop meurtri, désabusé ; mais, parce que je possède une plume et l’art de m’en servir, être traité comme un pantin par la femme que j’aime, je n’irais pas jusqu’à dire que cela me divertit, mais cela m’instruit, aiguise la connaissance que j’ai du cœur de nos compagnes – ce cœur féminin qui dans mes romans, poèmes, essais, journaux intimes, aura été ma source d’inspiration *prediletta*, mon thème cardinal.

Une « randonnée de quinze jours dans un pays chaud », celle-là, on ne me l’avait encore jamais faite.

Succulent déjeuner (légumes cuits à la vapeur, *tagliata* de thon, huile d’olive, un verre de vin rouge sicilien, un café) à la Casa Bini, rue Grégoire-de-Tours, avec Laurence Caracalla et son père. Joies simples de l’amitié. Nous avons beaucoup bavardé, beaucoup ri.

Sortant du restaurant, j’ai allumé le *telefonino*. Long message enthousiaste de Gilda, toute contente de me dire que […] lui ont parlé de moi avec chaleur, l’ont assurée qu’ils défendraient mon nouveau livre. Que […] m’aient à la bonne, je le savais déjà, mais ce qui me touche – surtout lorsque je les compare au cynisme avec quoi Marie-Agnès me crache à la gueule –, ce sont la ferveur de Gilda à

mon égard et l’enthousiasme avec quoi, dans ce venimeux sérail intello de Paris où elle évolue telle une naïve sirène parmi des requins, elle m’exalte, plaide ma cause. Oui, en vérité, cela m’émeut.

Mercredi, 22 h 50. Hier, dînant avec Eight one one (huîtres, langoustines), je n’ai bu qu’un verre de vin blanc ; et ce soir, chez Julie R. (délicieuse soupe aux choux), qu’un verre de vin rouge. Au lendemain de ma récente hospitalisation, le professeur Dulaurier, qui chez moi ne dort jamais que d’un œil, s’est décisivement réveillé.

Avec Julie, nous évoquons notre rencontre sur les planches de la piscine Deligny, en 1971. Seigneur ! Si j’additionnais les heures, les jours, les semaines, les mois où j’ai cagnardé au soleil des piscines et des plages d’Europe, d’Asie, d’Afrique, le total formerait un chiffre prodigieux. Quel indolent aurai-je été ! C’est pourquoi, lorsque, grâce à mon journal intime, ma vie se déploie tel un rouleau de parchemin devant mes yeux, je suis surpris d’avoir, nonobstant cette existence de sybarite, autant travaillé, créé. En vérité, cela tient du miracle.

Oreste Lionello, chez Bruno Vespa : « *Vado veloce per non farmi raggiungere dall’età*[10] *!* »

Jeudi, 4 heures. J’émerge d’un affreux cauchemar. Marie-Agnès. Jamais une femme ne m’aura autant trahi, humilié, traité comme de la merde. À comparaison, une Francesca, une Vanessa, si impérieuses, si vindicatives, si amazones qu’elles fussent, étaient de fidèles et attentives compagnes.

Voilà trois ou quatre ans que Marie-Agnès et moi nous ne sommes plus partis en vacances ensemble ; qu’elle n’a jamais quinze jours d’affilée à me consacrer, ni même un week-end ; qu’elle part de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, avec son crétin de pseudo-mari. Rien ne l’y contraignant, elle agit de la sorte parce que tel est son bon plaisir, et la brutalité avec quoi elle me met devant le fait accompli, sa manière implicite de me dire : « Que cela vous plaise

ou non, je m’en bats l’œil », je ne les supporte plus. Moi aussi, je suis infidèle, mais du moins je tâche à cacher mon inconstance, je ne l’étale pas, j’ai horreur de peiner celles que j’aime, et la goujaterie de Sartre se vantant de ses autres amantes auprès de Simone de Beauvoir n’a jamais été mon genre, ab-so-lu-ment-pas.

Marie-Agnès a toujours soigneusement caché mon existence à son autre jules, mais à moi, cet autre jules, elle me le sert sans ménagement. Ce deux poids, deux mesures, que je souffre depuis trop longtemps, doit prendre fin. Si j’entends conserver l’estime de moi-même je ne puis continuer à me laisser manipuler tel un pantin. Parce que j’aime Marie-Agnès à la folie, parce que je l’ai dans la peau, je néglige des jeunes femmes – Anastasia, Géraldine, Gilda – qui, elles, n’ont pas un gros connard avec qui elles passent les neuf dixièmes de leur vie. C’est injuste, inutile, cela fait souffrir tout le monde, et s’il est un truc dont j’ai horreur, c’est bien la souffrance inutile.

Vendredi 21. Hier, avant le dîner chez Anastasia, j’ai été interviewé pendant une heure par Jacques de Bono à Radio Dialogue. En une heure on a le temps de dire des choses, et tout se passait très bien jusqu’au moment où, sur la fin, Jacques de Bono m’a prié de lire au micro le poème d’Anna Akhmatova, extrait du *Requiem*, que je cite aux pages 108 et 109 de *Vous avez dit métèque ?*. Fut-ce la fatigue ? Fut-ce parce que je me suis revu traduisant ce poème avec l’aide de Tatiana (et aussi celle de Nicolas Lossky à qui, je me le rappelle, j’avais téléphoné afin qu’il m’expliquât le sens précis de *tchiorny marouss*) ? Non, je crois que ce fut simplement à cause de la bouleversante beauté des vers : bref, je me suis mis à pleurer. Oui, j’ai pleuré à l’antenne, et même si j’ai promptement maîtrisé mes sanglots, cela s’est sans aucun doute entendu. J’imagine sans peine ce qu’en auront pensé Bono et les auditeurs : « Ce pauvre Matzneff devient gâteux. »

Ma foi, pourquoi pas ? Devenir gâteux, quel joli programme pour une fin de vie. Mieux vaut le gâtisme que le cancer de la prostate.

Marie-Agnès et son zozo. Ils ne sont pas mariés, ils n'ont pas d'enfant, ils ne couchent pas ensemble. Dans de telles conditions, comment ce type occupe-t-il dans la vie de ma maîtresse une place si exorbitante ? Mystère et confiture.

Si j'espionnais Marie-Agnès comme Hippolyte espionne Élisabeth dans *Les Lèvres menteuses*, peut-être découvrirais-je qu'elle m'a toujours mené en bateau, qu'elle et ce type sont en réalité mariés, qu'ils ont des enfants et qu'ils couchent ensemble.

J'ai beaucoup de mal à prêter une pareille duplicité à mon adorable Marie-Agnès mais, avec ce sexe né pour la dissimulation, tout est possible. Je me souviens de ma stupeur lorsque, l'été 1972, je découvris celle qu'était *véritablement* Tatiana : écœuré, désespéré, je demandai le divorce.

Sur un site littéraire d'Internet, bel article extrêmement chaleureux, enthousiaste, consacré à *Vous avez dit métèque ?*, à ma pomme. Il est signé Frédéric Saenen, un nom à retenir. Vive la presse électronique, car pour la presse papier (fors le superbe article de Pol Vandromme à *Valeurs actuelles*, celui de Vincent Roy dans *Artpress*) c'est un silence de plomb, celui qui accueillait les livres d'Anna Akhmatova dans les journaux soviétiques après son exclusion de l'Union des écrivains par le stalinien Jdanov.

Socialement, je suis un homme mort. Je le savais depuis longtemps et chaque fois que je publie un nouveau livre, j'en reçois la confirmation. Aux yeux des media, je suis celui dont on ne doit pas parler, qu'on ne doit ni voir ni entendre, M le Maudit *for ever*. Je serais riche, je m'en tamponnerais le coquillard, mais je ne le suis pas et, vivant de mes seuls droits d'auteur, la manière quasi clandestine dont désormais paraissent mes livres ne peut qu'en déprimer le succès auprès du public, c'est-à-dire les ventes. C'est ça qui m'inquiète.

Et Antoine Gallimard qui choisit ce moment pour me couper les vivres !

Marie-Agnès. Quand elle reviendra de sa « randonnée dans un pays chaud »

(pays dont elle ne m'a même pas donné le nom !), je ne la reverrai pas, ça me dégoûterait de la revoir, je me sens trop bafoué pour avoir envie de la revoir. Je n'en ai ni l'envie ni la force.

Samedi 22 novembre, 6 heures du matin. Je m'éveille, j'allume la radio. Martine Aubry a gagné. Ouf ! Cependant, elle ne bat sa rivale que d'une courte tête, et que tant de militants persistent à voter pour la Royal, méchante et sotte quakeresse, demeure un mystère. Comment, dans un pays tel que la France où l'on jouit d'une entière liberté de s'informer, des citoyens peuvent-ils encore se forger un portrait embelli de cette horrible bonne femme ?

Ce que je notais hier soir est naïf : ce n'est pas *bien que* les ventes de mes livres soient faibles qu'Antoine Gallimard sucre ma mensualité, mais au contraire *parce qu'*elles le sont.

Week-ends, petites et grandes vacances, séjours en Auvergne ou « randonnées » au soleil de terres lointaines, Marie-Agnès passe la quasi-totalité de ses loisirs avec *l'autre*, et depuis quelques années cela va sans cesse en s'augmentant. Avec elle, je ne vis plus rien, sauf au lit. Elle se comporte avec moi telle une femme du monde avec un gigolo. Elle me traite comme un polichinelle qu'elle sort furtivement du placard et l'y remet après usage. *Non ce la faccio più.*

La social-démocratie est le ventre mou de la gauche. J'ai toujours eu pour elle le plus vif mépris. À l'époque de la guerre froide, elle était (en France comme en Italie) aux genoux des Américains, inféodée aux États-Unis, prenait ses ordres à Washington – plus encore, et ce n'est pas peu dire, que la démocratie chrétienne. L'extrême gauche, oui, cela a un sens. Ils se bercent de chimères, soit, mais, comme dit l'Évangile, leur *oui* est un *oui* et leur *non* est un *non*. Ils sont cohérents et courageux. En revanche, la gauche molle n'est qu'un salmigondis d'arrivistes, de girouettes et de pignoufs, et c'est la raison pour laquelle – ainsi

que je l'ai écrit dès *Le Défi*, car sur ce point ma religion n'a pas varié d'un iota depuis ma jeunesse – « la social-démocratie est l'éternelle vaincue des révolutions ».

À la télé, j'ai vu la tronche, j'ai entendu les propos des partisans de la Royal filmés rue de Solférino. De braves gens, sans doute, mais avec des peaux de saucisson sur les yeux ; d'incurables dupes.

René Schérer m'ayant invité à prendre le thé, je lui réponds :

« Je m'en réjouis, mais pour moi n'achète pas de gâteaux ! Je suis dans une période résolument diététique (style Alphonse Dulaurier). Ces derniers temps j'avais grossi et j'entends retrouver mon poids idéal, qui est fort bas. Je demeure persuadé que plus on avance en âge et plus il importe de rester mince ; que la graisse surnuméraire est le terreau de toutes les maladies – physiques et morales. »

Lundi 24 novembre, 10 h 10, dans le salon d'attente du docteur X. qui, une nouvelle fois, va réparer à l'azote liquide les outrages que le soleil a au cours des ans imprimés sur mon visage. Je suis certes moins joli que je ne l'étais à treize ans, moins beau que je ne l'étais à quarante, mais ce nonobstant je souhaite, grâce aux soins de mon dermatologue et à la protection de la « souveraine déesse de Chypre », *diva potens Cypri*, demeurer baisable jusqu'à mon dernier souffle.

Avec ou sans taches solaires sur le visage, hier, je n'ai baisé personne. J'aurais pu voir Anastasia, ou Géraldine, ou Gilda, mais il faisait un temps de chien, la faible lumière du ciel ne pénétrait quasi pas dans ma rue étroite, et moins encore dans mon exigu logis où régnait une pénombre de sépulcre. Je m'y suis calfeutré tout l'après-midi, pas rasé, en pyjama et robe de chambre, tel un vieux croûton. Je n'avais envie de voir personne, de parler à personne, d'aimer personne ; je n'avais envie de rien faire, et à peine de vivre.

En fin de journée, longue conversation téléphonique avec Frank Laganier, le seul de mes proches amis avec qui je puisse parler de Marie-Agnès, et c'était

elle, et elle seule, dont j'avais besoin de parler. Frank et Michelle sont surpris par la dureté avec quoi Marie-Agnès me traite. « Dureté », c'est le mot de Frank. Moi, j'utiliserais plutôt ceux de « cynisme », de « désinvolture », mais le résultat est le même et Frank me donne raison de ne plus accepter d'être manipulé de la sorte ; de prendre mes distances.

Rompre. Ma fierté sera sauve ; Marie-Agnès cessera d'être partagée, pourra vivre un bourgeois tête-à-tête avec son bonhomme. Chacun de nous y trouvera son compte.

Mardi, 12 h 45, chez Lipp où j'ai invité Simona Saffioti à déjeuner. Que Paris ne me vaut rien, en voici une nouvelle preuve : je n'ai pas tapé *une seule ligne* de mon journal 1992 depuis le 10 octobre, qui est le jour où j'ai quitté Venise. Nous sommes le 25 novembre et du 11 octobre à ce jour je n'ai rien fait, ce qui s'appelle *rien*.

Fare la tara : « retrancher les exagérations, faire la part des invraisemblances, voir les choses telles qu'elles sont », *vedere la realtà delle cose.*

Addurre scuse, pretesti, validi argomenti : « alléguer des excuses, des prétextes, fournir des arguments valides ».

Addurre che…

Mercredi 26 novembre. Hier soir et cet après-midi, dactylo du journal 1992. Il est 16 h 09, je viens d'achever de taper le carnet 82.

Vendredi 28. Hier, journée studieuse consacrée à dactylographier et annoter les lettres de Cioran que j'avais prié Mélina Reynaud de me photocopier. À peine ce travail achevé, je l'ai posté en « pièce jointe » (ça, c'est le côté époustouflant d'Internet) à Jean Mattern et Yun Sun Limet qui travaillent au projet Gallimard d'un ouvrage collectif consacré à Cioran. Je n'ai pas encore rencontré Yun Sun Limet, je ne connais que sa voix – une voix ensemble douce et sonore, une voix d'héroïne racinienne –, et je songe au plaisir qu'éprouve

Cioran (qui, du paradis, nous observe en sirotant un verre de bordeaux en compagnie de Schopenhauer, Baudelaire, Dostoïevski, Rozanov et Chestov) à la vue d'une jeune femme qui porte un si joli prénom, a une voix tant harmonieuse et défend ses livres avec enthousiasme.

Ce sont Pierre-Guillaume de Roux et Verena von der Heyden-Rynsch, une proche amie de Cioran avec qui j'ai naguère souvent dîné au 21 rue de l'Odéon[11], qui, les premiers, m'ont parlé de ce *Cahier Cioran* ; chez Gallimard, personne ne m'en avait soufflé mot. Je suis heureux d'en avoir été informé à temps. Ne pas participer à ce nécessaire hommage m'eût affligé (encore que dans *Maîtres et complices* j'aie écrit sur mon bon maître de Dieppe tout ce que j'ai à en écrire et n'aie rien à ajouter).

Toujours mélanger les féculents avec les légumes (à l'exemple du couscous des Arabes, des pâtes aux tomates et aux poivrons des Italiens).

Avec l'âge la masse musculaire diminue, mais il est faux de dire qu'elle est nécessairement transformée en graisse.

Le poids que marque la balance est une indication mais, chez les hommes, ce qu'il faut surtout surveiller, c'est le tour de taille (à la hauteur de l'ombilic).

Depuis que Cioran, les docteurs Jarricot et Jungné sont morts, et que Christian Cambuzat a (provisoirement je l'espère) fermé son centre lémanique, je n'ai plus personne à qui causer diététique, et cela me manque. C'est pourquoi, au sortir de la clinique, j'avais pris rendez-vous avec une nutritionniste de mon quartier, le docteur Z.

J'en sors. Une heure instructive. Cette sympathique doctoresse m'a dit des choses que je savais déjà et d'autres que j'ignorais. Des examens, un entretien et des directives qui m'ont mis de belle humeur.

Quand je dis que je n'ai plus personne, j'oublie Anastasia qui est, elle aussi, férue de bonne bouffe ; mais Anastasia est une quasi-végétarienne, et, sauf par foucades (quand je dîne chez Bernard Faucon, par exemple), le végétarisme n'est pas ma tasse de thé (pas même de thé vert)…

17 h 24. Plus ça va et plus ce que j'aime, c'est rester seul chez moi (le « chez moi » pouvant très bien être une chambre d'hôtel à l'autre bout du monde). Mardi, je ne suis pas allé à la fête du Banana Café, ce soir je n'ai pas envie d'aller au Centre italien. Je deviens casanier, pantouflard, j'ai de plus en plus de mal à affronter le regard, la présence des *autres*. Mon amour de la vie retirée et mon éloignement du monde vont sans cesse en s'augmentant. J'étais ainsi à dix-sept, dix-huit ans, puis cela m'est passé. Voici que ça revient en force. Les « tendances schizoïdes et paranoïaques » jadis diagnostiquées par les psychiatres n'étaient donc pas débellées, mais seulement assoupies.

20 h 30, de retour du Centre italien où l'on a parlé de Leopardi, de son séjour napolitain, de sa gourmandise, de ses recettes de cuisine, de son ami le cuisinier Pasquale Ignarra. Le conférencier, Domenico Pasquariello, a eu raison de citer cette phrase du *Dialogue de Tristan et d'un ami* : « Le corps, c'est l'homme », d'observer que Leopardi n'était pas seulement un pur esprit dans une enveloppe disgraciée, mais aussi un bon vivant attaché aux plaisirs de ce monde ; il a eu tort de soutenir que son amour de la bonne chère prouve que Leopardi n'était pas un pessimiste. *Stronzata megagalattica*[12] *!* Byron, Schopenhauer, Cioran étaient au moins autant que Leopardi des pessimistes d'airain, et cela ne les empêchait pas d'être des gourmets dotés d'un solide coup de fourchette.

Cela vaut pour les morts, et aussi pour les vivants. Que ce brave Pasquariello interroge Saint Robert. Celui-ci le lui dira : « Gabriel ? Il vaut mieux l'avoir en portrait qu'en pension. »

Samedi 29 novembre (9 h 15, dans le TGV Paris-Strasbourg). Je pourrais écrire une biographie de saint François d'Assise ou une étude sur la culture des champignons en Haute-Corse dans la première moitié du seizième siècle ou un roman dont l'action se situerait parmi les religieuses qui soignent les lépreux aux Indes, certains critiques littéraires, persévéramment fidèles à l'image

antipathique qu’ils désirent donner de moi, consacreraient leurs articles au « Casanova vieillissant », au « fanfaron au bout du rouleau », au « mégalo », au « dandy à la robe de chambre satinée » (*sic*) qu’ils ont décidé une fois pour toutes que je suis. Quoi que j’écrive, la messe est dite, l’article est prêt, dont le seul but, toujours le même depuis plus de vingt ans, est de me rendre odieux, méprisable, aux yeux du public.

Il faudrait que je demande à mes petites amoureuses de se cotiser pour m’offrir à Noël une robe de chambre satinée qui remplacerait la vieille robe de chambre en laine (achetée lorsque je vivais à l’hôtel Taranne) que je traîne de logis de fortune en logis de fortune depuis plus de vingt ans.

(Noté en marge de l’article dénigrant de *Paris Match*.)

À la librairie Kléber où, après avoir été interviewé par Laurent Husser, je dédicace mes livres, un lecteur me parle de *De la rupture*, de ce que j’écris dans *Les Passions schismatiques* sur l’aptitude des femmes à nier leur passé, sur le dernier mariage d’Édith Piaf, en blanc, à l’église orthodoxe Saint-Étienne. Il a cette heureuse formule :

— C’est le syndrome de la virginité.

Le syndrome de la virginité ! Cela ferait un très bon titre.

À midi, chez Yvonne, rue du Sanglier : soupe aux pois cassés et boudin aux pommes. Le soir, chez Flo, cassolette d’escargots et pavé de biche aux poires et aux marrons. Je sais *ce que* j’ai mangé, mais non *avec qui* (Wolfermann et Husser exceptés), les gens ayant pris (depuis mai 1968 ?), même lorsqu’ils ont trente ou quarante ans, l’habitude de se présenter en ne disant que leur prénom.

— À qui dois-je dédicacer le livre ?

— À Pierre.

Lorsque Pierre a quatorze ans, c’est normal ; quand c’est un grand barbu, ça déconcerte.

Au dîner, il y avait deux jolies femmes (dont une jungienne), de brillants

jeunes hommes. J'ai été touché de la sympathie qu'ils m'ont témoignée, de l'intérêt qu'ils portent à mon travail. Je ne suis pas habitué à tant de bienveillance.

Dimanche matin. Longue promenade (de 11 heures à 13 heures) au Christkindelsmärik, le marché de l'Enfant-Jésus qui a ouvert ses portes hier, puis le long des canaux de la Petite-France.

Quel contraste entre les balades amoureuses que je fis naguère sur ces rives, parmi les échoppes de ce marché, et mon actuelle solitude !

Je dois résister à la tentation de mélancoliser. Ce matin, appels d'Anastasia et de Gilda ; sms de Véronique me priant de lui acheter du pain d'épice au chocolat.

Hier, la rencontre avec mes lecteurs à la librairie Kléber a été, grâce à Wolfermann et à Husser, grâce aussi à une jeune stagiaire, Galadriele Ulmer (Galadriele, quel joli prénom !), qui durant toute cette journée fut mon ange gardien, une vraie réussite. J'étais en forme, la salle était pleine et j'ai beaucoup dédicacé. En outre, le soleil éclatant, le ciel bleu me font depuis mon arrivée à Strasbourg oublier la grisaille et la pluie de Paris.

15 h 45, dans le TGV Strasbourg-Paris. Je bois un corroborant vin chaud agrémenté d'un biscuit à la cannelle. Je songe à la prochaine fête de l'*Immacolata* que, cette année, Marie-Agnès célèbrera sans moi. Ce matin, durant ma promenade à la Petite-France, j'ai beaucoup pensé à elle, à sa « randonnée de quinze jours dans un pays chaud » avec *l'autre* dont elle m'a informé par un message téléphonique désinvolte et cynique. Je ne la reverrai pas. Je n'ai que peu de temps à vivre, je refuse de le passer à être continuellement outragé, humilié, fût-ce par une femme que j'aime. Sans doute suis-je un mauvais chrétien, car si j'en étais un bon je devrais accepter cette humiliation, cet outrage comme le prix à payer pour mon existence pécheresse, comme une grâce ; mais je ne les accepte pas, ab-so-lu-ment-pas.

Je tripote mon *telefonino.* À la rubrique « Archives », je lis le sms que j'avais écrit à Marie-Agnès le 24 avril 2007 : « *Ti amo, non posso vivere senza di te*[13]. »

Il le faudra, hélas !

Lundi 1er décembre. Matinée avec Fred[14], à notre bar d'hôtel accoutumé, rue de Buci. Nous ronchonnons de concert. En fin de journée, sur le répondeur, un appel de Marie-Agnès, pimpante, innocente. « Bonjour mon archange, c'est moi, je suis de retour… » Pas un mot de contrition pour sa conduite inouïe, pas la moindre gêne. Elle ne m'a même pas précisé de quel pays elle revient, cela ne me regarde pas, je ne suis que le pantin que, rentrée à Paris, elle a décidé de sortir du placard.

Que le christianisme soit volontiers contre-nature, j'en lis un nouveau témoignage dans la lettre que l'abbé de Saint-Cyran écrit en 1641 – du donjon de Vincennes où le cardinal de Richelieu le fit enfermer en 1638 – à l'un de ses enfants spirituels :

« Dieu demande de vous dans son Évangile des violences, des séparations, des abandonnements de vous-même et de vos inclinations jusques aux plus naturelles et qui semblent avoir leur fondement dans le corps et l'âme, dans les sens et la raison. »

On ne saurait mieux dire.

Le « christianisme à l'eau de rose » que raille Constantin Léontieff ne m'a jamais attiré. Ce qui me charme, c'est l'aspect paroxystique, excessif, du message évangélique, son côté zinzin. « Bienheureux les humbles, bienheureux les doux », seul un dieu ou un fou peut avoir soutenu de pareilles absurdités. Lorsqu'on lit le Nouveau Testament, on a la sensation d'être en compagnie d'un saltimbanque – le Christ – qui s'avance la tête en bas et les jambes en l'air, qui fait un permanent pied de nez à la réalité, à la raison.

Les tentatives des intellectuels chrétiens (je pense aux efforts de l'actuel pape de Rome Benoît XVI, et de tous les théologiens qui avant lui ont appelé à la

rescousse Platon et Aristote) pour réconcilier la folie de la Croix avec la raison des hommes, la poésie de l'Incarnation et de la Résurrection avec la prosaïque réalité des choses de ce monde, sont en soi légitimes, voire louables ; mais cela ne me captive pas *vraiment*. Certes, je puis aussi bien qu'un autre me pencher sur ces savantes constructions scolastiques, et m'y intéresser, mais cela demeure conceptuel, abstrait, donc de peu d'importance, car ce qui compte dans la religion chrétienne (et dans la vie), c'est la chair et le sang.

Quand des mahométans surexcités violent des bonnes sœurs serbes, irakiennes ou indiennes, profanent, brûlent des églises exotiques, cela fait une brève en page 19, tout le monde s'en branle ; mais qu'ils zigouillent des hommes d'affaires et de riches touristes occidentaux, foutent le feu aux palaces de Bombay où ceux-ci sont descendus, l'émotion est universelle, la nouvelle fait la une des gazettes, on ne cause que de ça.

Si M. Ben Laden veut qu'on parle de lui, qu'il persuade ses séides de ficher la paix aux religieuses, de respecter les églises, et de ne plus s'occuper que de la clientèle pleine aux as des hôtels cinq étoiles.

Cela ne serait pas pour me déplaire. Que ce soit à Bombay, à Venise ou à Louxor, l'ennemi à abattre est le tourisme de masse, l'abject dégueulis humain. Tout ce qui peut dissuader les abrutis de voyager, les décider à rester chez eux, est pain bénit.

Ces jours derniers, à la télévision, on a vu simultanément les massacres de Bombay et les milliers de beaufs européens bloqués à Bangkok (aéroports occupés par des manifestants). La tronche de ces connards, leurs propos débiles. Quelles binettes, sacré nom de Dieu, quelle dégaine ! Pas étonnant que les Thaïs nous méprisent !

L'année de la première guerre du Golfe, j'ai séjourné aux Philippines, en Grèce, en Égypte, et je garde un souvenir délicieux de ces trois pays enfin délivrés des troupeaux de touristes vomis par les *tour-operators*.

Les catastrophes, les troubles, qui sont la terreur des bourgeois, sont le terrain

d'élection de l'esprit libre, la cocagne de l'aventurier. En 2009, si la situation continue de s'y désagréger, je ne résisterai plus au désir que j'ai de retourner en Asie.

2 décembre. Déjeuner tête à tête avec Claude Guittard, chez Lipp. Nous parlons de M. Roger, de M. Jean ; de l'époque où lorsqu'un client tombait la veste le maître d'hôtel la lui faisait remettre prestement ; du temps où les hommes politiques tenaient ici table ouverte, y affichaient leurs poules, payaient en liquide (c'était avant le vote de la loi sur le financement des partis) ; des soupers après l'opéra où les femmes étaient en robe du soir et les hommes en smoking ; de tel ou tel habitué aujourd'hui disparu (Gregory Peck) ; bref, d'un monde englouti (récemment, puisque nous l'avons l'un et l'autre connu, mais à jamais). En face de moi, l'affiche représentant la couverture de l'édition de poche de *Boulevard Saint-Germain*, encadrée, que Claude a accrochée en bonne place. Heureusement, reste la littérature, qui *fixe* la fugacité des êtres et des choses, l'éternise.

Je ne parviens pas à écrire à Marie-Agnès. Les mots qui sortent de ma plume sont trop agressifs, trop violents. Du coup, je me borne à imprimer les deux émiles que les 21 et 22 novembre j'ai adressés à Frank Laganier, car leur ton est calme, et je les lui poste. Je n'espère aucune réaction de sa part. Elle ne répondra pas car elle n'a rien à répondre : elle sait que je dis la vérité, que je décris la situation *telle qu'elle est.*

Longtemps, j'ai cru qu'elle allait me préférer, me choisir ; ou, à tout le moins, établir un certain équilibre dans sa double vie ; mais force m'est de constater qu'il n'en est rien, que non seulement elle ne m'accorde pas plus de son temps, mais qu'elle m'en accorde de moins en moins, que c'est *l'autre*, son bourge de pseudo-mari, sans cesse plus envahissant, qui occupe la place, et moi, l'amant, qu'elle traite comme un bouche-trou.

Si j'avais le tempérament du professeur Rath, peut-être ressentirais-je à me

faire ainsi humilier par Lola-Lola une honteuse et ignoble jouissance ; mais, si vif soit mon goût de *L'Ange bleu*, de Marlène Dietrich, de Joseph von Sternberg, ce n'est pas le cas, ab-so-lu-ment-pas.

Je préfère quitter la partie.

4 décembre. Hier, à midi, amour avec Gilda. Son corps gracile, sa peau douce, ses jolis seins. Je dévorais ceux-ci de baisers lorsqu'elle s'est mise à me parler du lapin que […] a posé à […]. Le dieu Priape lui-même débanderait dans les bras d'une maîtresse tant cérébrale, si peu capable d'oublier, fût-ce le temps d'une brève oaristys, son boulot, son cher milieu littéraire, si jacasseuse. J'ai néanmoins réussi à la caracoler, ne prêtant quasi plus attention à ses intempestives saillies. Au début, elles m'exaspéraient ; à présent, elles coulent sur moi comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Au pire, elles me font rigoler.

Beaucoup de jeunes femmes, je suppose, laissent leurs pensées vagabonder tandis que leur amant (ou leur mari) les caresse, tente de leur donner du plaisir ; mais Gilda est la première qui, dans mon plume, pense à haute voix. On peut y voir le signe d'une très mauvaise éducation. Moi, je préfère parler d'extrême ingénuité. Somme toute, c'est de son âge. Pour se faire pardonner, elle s'est mise ensuite, pendant que je la fourbissais, à pousser des cris propres à ameuter mes voisins ; mais si de tels hurlements de plaisir flattent l'amant naïf, celui qui ne l'est pas sait que souvent ces manifestations bruyantes expriment moins la jouissance que l'hystérie.

Le soir, avec René Schérer, repas pantagruélique chez Bernadette Perrin : hors-d'œuvre variés, tarte aux endives, petit salé aux lentilles, fromages, salade de fruits. C'était délicieux, mais j'ai perdu durant ce seul dîner (où j'ai en outre trop bu) tout le bénéfice de ma diète de ces dernières semaines. Le 29 novembre, je pesais 65, 9 kilos. Ce matin, la balance marque 69, 2.

Et aujourd'hui, 4 décembre, le dîner des mousquetaires !

La perte de poids, la stabilisation, ce tonneau des Danaïdes…

5 décembre. Ce matin, à peine le téléphone rebranché (il était environ 10 heures), ça sonne. Une journaliste m’apprend la mort du patriarche Alexis II, me demande une interview. Pour quel journal ? *Le Figaro* ? *Le Monde* ? *Libération* ? *La Croix* ? Tu rêves, Herbert. Il y a belle lurette que les journaux français ont cessé de m’interviewer. C’est Giuliano Ferrara, le directeur du *Foglio* qui, à Rome (oui, à Rome !), a pensé que l’écrivain qui aurait des trucs intéressants à dire sur cette mort, sur l’Église orthodoxe de Russie, c’était l’auteur de *Voici venir le Fiancé.*

J’émergeais d’une mauvaise nuit. Le dîner des mousquetaires, aux Ronchons, s’était déroulé de manière agréable (nous étions six, Dedet, Saint Robert, Coûteaux, Pierre-Guillaume de Roux, François d’Orcival et bibi, seul Gilles Brochard manquait à l’appel) mais, rentré dans mon humide capharnaüm, j’ai marasmé à mort en écoutant le message téléphonique enregistré par Marie-Agnès, un message décevant, nul. Le message était nul, mais c’était *sa* voix chérie : un coup de poignard au cœur qui, bien que je fusse fatigué à l’extrême, m’a empêché de dormir, m’a tenu éveillé jusqu’à point d’heure.

Quel échec ! Quelle tristesse !

Déjeuner avec la jeune troupe des Éditions Léo Scheer (Julie, Julia, Laure, Florent), puis avec Véronique, arrivée cette nuit de Marrakech, nous visitons l’exposition Lee Miller au Jeu de Paume. J’ignorais l’existence de cette célèbre photographe, c’est grâce à Véronique que je la découvre. Si j’ai bonne mémoire, c’est en ce même Jeu de Paume que Francesca, âgée de quinze ans, me fit découvrir l’œuvre du cubiste Juan Gris. Tout ce que je sais, je le dois à mes vieux maîtres et à mes jeunes maîtresses.

Les photos des monastères coptes du Wadi Natrun prises par Lee Miller l’année de ma naissance. Sublimité du noir et blanc.

21 h 50. De retour chez moi après avoir dîné chez Lipp avec Véronique

(Claude Guittard a offert à chacun de nous leur superbe agenda 2009), je vois sur le répondeur que durant mon absence j'ai reçu deux messages. Prudent, je ne les écouterai pas ce soir, j'ai trop peur que la voix de Marie-Agnès ne jaillisse dans cette pièce où nous nous sommes tant aimés ; j'attendrai demain matin, quand le jour se sera levé, et les angoisses nocturnes dissipées.

Samedi 6 décembre. Ce matin, à l'église des Trois-Saints-Docteurs, rue Pételle, requiem pour le repos de l'âme du patriarche Alexis II célébré par l'évêque Innocent de Chersonèse entouré de nombreux prêtres dont mon cher père Barsanuphe. Le cardinal-archevêque de Paris, Mgr André Vingt-Trois, nous honorait de sa présence pourpre, ainsi que le nonce apostolique, Mgr Fortunato Baldelli, mais parmi les laïcs, sauf le prince Dimitri Schakhovskoy, je ne connaissais personne. Devant moi, une adorable fille d'environ treize ans. Elle avait posé sur ses cheveux un léger voile de tulle rouge et, comme nous étions serrés l'un contre l'autre (la petite église était pleine), je n'ai pas cessé de veiller à ce que le cierge que je tenais à la main n'enflammât ni le voile vaporeux ni la charmante tête qu'il couvrait.

Ce matin, avant de sortir, j'ai écouté les messages téléphoniques. Ainsi que je l'avais pressenti, l'un d'eux était de Marie-Agnès. Un message éploré, d'une tristesse qui m'a remué les entrailles, mais où elle ne me dit pas un seul des mots que j'aimerais qu'elle me dît. À l'église, j'ai allumé un cierge pour elle, sa santé, son bonheur (auquel je dois renoncer à prendre part).

Appel de Géraldine, qui est à Dijon. Elle m'a acheté un pot de moutarde et une bouteille de bourgogne. La vie a malgré tout quelques bons côtés.

Véra Stépanowa, toujours très attentive, amicale, m'écrit que je devrais parler à l'archevêque Gabriel[15] de Christine V. et des autres jeunes Belges qui ont découvert le Christ, l'Église orthodoxe, grâce à moi. Je lui réponds :

« Je ne connais quasi pas l'archevêque et même si j'étais de ses intimes ce ne serait pas à moi de lui parler des conversions que mes livres opèrent. Au demeurant, mes livres n'opèrent rien du tout : c'est le Christ, et Lui seul, qui

éclaire les cœurs, choisissant pour cela des voies souvent inattendues… »

Dimanche, 10 heures. Hier après-midi, longue conversation téléphonique avec Frank Laganier. Sujet de la conversation : Marie-Agnès. Sur le moment, parler d'elle m'a fait du bien, mais après le paisible dîner chez Anastasia (que j'avais rejointe à Saint-Victor où a été célébrée une panikhide pour le patriarche Alexis), lorsque je me suis retrouvé seul parmi le désordre et la poussière de mon studio merdique, ressassant ce que m'en avait dit Frank, l'imaginant avec *l'autre* sur une plage au soleil, je me suis mis à la haïr de toutes mes forces, et ce matin, au réveil, je n'ai qu'une idée : récupérer le double des clefs que j'ai eu le tort de lui confier, ne jamais la revoir, ne plus céder à la tentation d'écrire son nom dans ce carnet noir, l'oublier.

Oui, en cet instant, *je la hais* comme je n'ai jamais haï personne depuis l'automne 1972.

Après avoir écrit la phrase ci-devant, j'ouvre *Élie et Phaéton* à l'année 1972. Je tombe sur ce mot désabusé d'Henri Laffitte, le 12 octobre :

« La femme ? C'est peu de chose, la femme. Vous avez idéalisé Tatiana. »

Ai-je idéalisé Marie-Agnès ? Non, mais j'ai cru à la force de notre amour, cru que ce que nous vivions ensemble lui était *essentiel*. Je me suis trompé. N'en parlons plus.

19 heures, de retour de chez Géraldine (attentionnée, amoureuse, elle m'a massé, caressé, fait exploser dans sa bouche et offert une superbe bouteille de chambolle-musigny, premier cru Les Feusselottes 2002), je trouve dans la boîte aux lettres mes clefs (que ce matin j'avais réclamées à Marie-Agnès) et, griffonné sur une carte postale, un mot de celle-ci – à l'image de son comportement envers moi, c'est-à-dire nul. « C'est mieux ainsi », m'écrit-elle, et ça, c'est typique des bonnes femmes : l'important, à leurs yeux, c'est d'avoir bonne conscience, de se convaincre (vive la méthode Coué) d'avoir choisi la voie juste, car leur but misérable, je l'ai souvent observé, écrit, est de n'avoir ni regrets ni remords.

Marie-Agnès va pouvoir tourner la page Gabriel et se consacrer à temps plein au gros bourge qui lui sert de pseudo-mari. Lui seul compte, je le sais depuis le jour où elle m'a demandé de ne pas assister aux obsèques de son père. Dans sa vie, dans son lit, je n'ai jamais été qu'un irrégulier, un clandestin, un secret honteux. Aujourd'hui, elle me le crache en pleine figure, mais au fond de mon cœur, même si je répugnais à me l'avouer, je le pressentais. Oui, j'ai toujours su que si elle devait choisir entre *l'autre* et moi, elle choisirait *l'autre*, et non moi.

Que vous auriez d'esprit si vous saviez vous taire !
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses…
Mon âme est trop atteinte et mon cœur trop blessé…
(Le dernier de ces vers notés dans l'obscurité du théâtre, à appliquer à ce que je vis présentement avec Marie-Agnès.)

9 décembre. Dimanche soir, dîner chez Pauline B. (trop bu) ; hier, déjeuner avec Véronique B. aux Ronchons (trop bu) ; le soir, après la générale de *L'Illusion comique* au Français, souper au Grand Colbert avec 811, Jacques Nerson et sa fille Margot (trop bu).

Le sublime Noir de Bigorre des Ronchons. Il fond dans la bouche.

Pauline B., Véronique B. Le charme des ex. Quel repos !

Cette nuit, insomniaque, j'allume la lampe de chevet, relis quelques pages du *Casanova* de Virgilio Boccardi. Je tombe sur le portrait dénigrant que Pietro Chiari (le rival de Goldoni) avait tracé de mon cher Giacomo, « un fanfaron, un exhibitionniste, un séducteur, un filou [*un imbroglione*], une ridicule nullité ».

Pietro Chiari, *Paris Match*, même vocabulaire, même combat. Pour que la ressemblance soit complète, il ne manque à Casanova que la robe de chambre satinée.

Bref, je suis en bonne compagnie.

Sur la chaîne télévisée russe, transmission en direct des obsèques du patriarche Alexis II dans la cathédrale du Christ-Sauveur, en présence des patriarches de Constantinople, de Géorgie, de Roumanie et de nombreux autres primats orthodoxes.

Qu'on ait la foi ou qu'on ne l'ait pas, l'orthodoxie, c'est autre chose que le petit monde littéraire parisien ! L'air qu'on y respire est autrement vivifiant !

Pendant que se déroule, bouleversante de beauté céleste, la panikhide, je cherche dans mon carnet une phrase de saint Théophane le Reclus (qu'aimait tant à citer le métropolite Antoine) :

« Nous vivons le temps de l'errance. Notre âme erre en quête de tout ce qui séduit son regard : visages, objets, voluptés peccamineuses. Chacun de nous a sa propre passion qu'il cherche à satisfaire. C'est le moment d'y mettre fin. Abandonne la Dalila qui t'emprisonne et te livre à l'Ennemi. »

Ah ! Ma Dalila ! Mes passions peccamineuses ! Y renoncerai-je un jour ? En aurai-je l'énergie, le désir réel, la force de décision ?

Ce soir, je vois l'archimandrite Syméon, de retour de Constantinople.

Jeudi 11 décembre. Je ne me résous pas à effacer sur le répondeur le message si triste, désespéré de Marie-Agnès me décrivant l'horrible après-midi (dimanche dernier) où elle a déposé mes clefs dans la boîte aux lettres, la fille de Tortue Ninja[16] qui lui a tenu la porte pensant qu'elle montait chez moi, son errance dans le quartier, sa pause à la chapelle de la médaille miraculeuse, rue du Bac… J'écoute sa voix, la réécoute (« *C'est la journée la plus triste de ma vie, je suis passée vous rendre les clefs, je n'ai même pas osé appuyer sur votre sonnette, je sais que je suis monstrueuse avec vous, mais je ne sais pas comment organiser ma vie, et puis vous me faites peur, vous hurlez…* »), et mon cœur se serre, affreusement.

Il n'y a pas d'issue heureuse à cette situation inextricable et, avec ou sans médaille, il n'y aura pas de miracle. La décision de Marie-Agnès de rester avec son bourgeois étant prise, son chagrin est inutile ; et le mien aussi.

Cela dit, l'inutilité ne m'a jamais fait peur. Je suis moi-même un homme inutile, et fier de l'être.

L'essentiel est toujours inutile, gratuit, surnuméraire. Très peu d'êtres ont un réel besoin de Dieu, de la beauté, de l'amour, de l'art ; les autres s'en passent fort bien. Jadis, lorsque le rythme des sacrements, des rites et des règles de l'Église ennoblissait les plus médiocres existences, on pouvait ne pas s'en rendre compte ; mais aujourd'hui où pour le plus grand nombre seuls importent les biens de consommation, c'est aussi manifeste que le soleil dans le ciel.

Je n'ai donc pas honte de ma douleur inutile ; c'est elle qui me préserve de l'endurcissement, de la sclérose spirituelle. Avoir raté ma vie, c'est moche ; mais la conscience térébrante de cet échec, en m'interdisant de m'assoupir, en me tenant éveillé, peut me permettre de réparer, au moins en partie, ce ratage.

J'ai échoué avec Marie-Élisabeth et voici qu'à présent j'échoue avec Marie-Agnès.

Il y a des femmes qui se sont mal conduites avec moi : Francesca, Vanessa, Hélène P., Aouatife ; mais cela n'excuse d'aucune façon les torts que j'ai eus envers Marie-Élisabeth et Marie-Agnès, et ces torts qui, la nuit, hantent mes rêves, résolvent en poussière tout contentement de moi, toute sérénité.

En se vengeant de la manière dont je l'ai traitée lorsque j'ai rencontré Vanessa, Marie-Agnès venge simultanément Marie-Élisabeth et toutes les autres. Mes péchés me rattrapent. Est venu le moment de payer l'addition.

Je tâche d'être gentil avec Anastasia, Géraldine et Gilda, mais je sais que ces fragments de mon temps que je leur accorde ne les satisfont pas ; qu'une femme amoureuse, les moments de bonheur, elle n'en a rien à foutre ; qu'elle veut être heureuse à temps complet, qu'elle veut un homme à plein temps sur qui elle puisse faire fond, et non un amant vif-argent qui joue en permanence les courants d'air.

Bref, personne n'est content de moi, et moi moins que quiconque.

Les trotskystes ont mille qualités, fors le sens de l'humour. Il existe toutefois

des exceptions, comme en témoigne cette apostrophe de […] à […] :

— Qu'est-ce que vous avez fait, vous, depuis mai 68 ? Vous n'avez rien fait ! Althusser, lui, au moins, il a étranglé sa femme.

Je pressentais que sous son masque rigoureux de militant dur et pur […] cachait un rigolo. Cette boutade en est la preuve.

Elle me rappelle la devinette qui, à l'époque, amusa Paris :

— Savez-vous quel fut le dernier mot de Mme Althusser ?

— Je donne ma langue au chat.

— « Aïe, tu serres… »

Au mur de la station de métro Jussieu, une affiche et, en lettres énormes, ce slogan :

« Avec Windows Mobile, restez connecté où que vous soyez. »

Terrifiant.

Moi, durant toute ma vie, dès mon enfance, je me suis appliqué à être *déconnecté.*

Jeudi soir. Dîner chez Huguette Pérol avec le père Michel Lelong et Sixte-Henri de Bourbon-Parme. La pintade aux choux est succulente, et plus succulente encore la conversation. Je suis heureux que le prince parle de la Russie postcommuniste avec chaleur, qu'il partage mon sentiment sur les intellos français qui, après avoir pendant soixante-dix ans léché le cul des dictateurs soviétiques, témoignent tant de sévérité, d'hostilité à l'égard du nouveau régime qui a mis fin aux camps de concentration, rendu la liberté à l'Église, aux écrivains, aux artistes, aux simples citoyens.

Un Bourbon-Parme slavophile, russophile ! Un Bourbon-Parme qui déteste les Versaillais et affectionne la Commune ! Un Bourbon-Parme qui tient le nationalisme pour une invention jacobine, étrangère à l'esprit de la monarchie française ! Durant tout le dîner, outre un très bon bordeaux, je bois du petit lait.

18 heures. Frigorifié, trempé comme un barbet, je reviens du colloque sur Georges Lapassade, rue Ambroise-Thomas, où, après les brillantes communications d'Edgar Morin et de René Schérer, j'ai, grâce à *Vénus et Junon*, évoqué mes souvenirs tunisiens. Gêné par la présence de la sœur de Georges et d'autres représentantes du *sexus sequior*, j'ai édulcoré mon propos, mais ne m'en suis, somme toute, pas trop mal tiré.

Hier soir, dîner aux Ronchons avec Jean Périmony ; ce soir, dîner chez Emmanuel Pierrat avec Céline Ottenwaelter et Marianne Paul-Boncour. J'aime toujours autant l'amour, mais plus j'avance en âge et plus j'ai plaisir à savourer les joies de l'amitié.

La littérature m'a parfois servi dans mes amours, souvent dans mes amitiés. Hier matin, à « Italia in diretta », j'ai été interviewé par Michele Canonica et Philippe Vannini à propos de *Vous avez dit métèque ?*. Si je n'avais pas écrit *Mamma, li Turchi !*, ils ne m'auraient pas en 2000 invité à leur émission, nous ne serions pas devenus en quelques années de très proches amis.

Bien que mes livres ne servent à rien, ils ont donc parfois leur utilité.

Lundi matin. *Impietrito dal freddo*[17], je bois un thé bien chaud au Pub Saint-Germain, rue de l'Ancienne-Comédie, où j'ai rendez-vous avec Simona Saffioti.

Hier, déjeuner chez Géraldine (un gigot saignant, un bon bordeaux) dans son élégant et confortable appartement qui me rappelle l'époque où j'habitais rue Saint-Paul chez Pauline B. Puis, sur le grand écran de son téléviseur, nous avons vu (moi, pour la nième fois, elle, pour la première) le merveilleux *Avanti !* de Billy Wilder. Ensuite, voluptueuses galipettes.

Au dîner chez les Saint Robert, je parle de Lise Deharme avec Guy Dupré. « C'est moi qui vous ai amené chez elle », me dit-il. Je lui réponds qu'il se trompe, que ce fut Henry Chapier. De retour chez moi, j'ouvre mon journal intime de cette époque[18] et constate que j'ai la mémoire qui flanche, que Guy a raison. Le 5 décembre 63, j'écris : « … Guy Dupré m'emmène chez Lise

Deharme, qui désire me connaître. » Et le 13 janvier 1964 : « J'emmène Henry Chapier déjeuner chez Lise Deharme, qui est une lectrice attentive de ses chroniques cinématographiques. » Utilité de tenir son journal. Je suis convaincu que les Mémoires qui ne se fondent pas sur des carnets rédigés au jour le jour sont, de toute bonne foi, bourrés d'erreurs. Mnémosyné, fille d'Ouranos et de Gaïa, mère des neuf muses (le papa étant Zeus), est de toutes les divinités la plus malicieuse, celle qui se plaît le plus à nous jouer des tours.

Lundi soir. Je prends des notes sur Vladimir Solovieff en vue de l'émission que j'enregistre demain avec Philippe de Saint Robert. J'ouvre mon vieil exemplaire du *Sens de l'amour*. Mon cœur s'accélère lorsque dans les marges je découvre les notes au crayon qu'y griffonna… Tatiana. Ce livre, qui joua un rôle si décisif dans le désir qu'eut Tatiana de m'épouser, je ne l'avais pas ouvert depuis plus de trente-cinq ans.

Tatiana souligne des phrases et, en marge, soit dessine un petit archange (qui me représente), soit écrit (en alphabet cyrillique) *Gavrioucha*, diminutif de Gabriel. Tous les passages soulignés et ses observations se rapportent à nous, à notre amour. Ainsi, par exemple, page 79, en marge d'un paragraphe où Solovieff écrit que Dionysos et Hadès, le dieu de la vie surabondante et le souverain du royaume des morts, ne font qu'un, Tatiana écrit : *Gavrioucha.*

Comme elle me connaissait bien !

16 décembre. En Italie, en France, lycéens et étudiants manifestent contre les réformes scolaires souhaitées par Berlusconi et Sarkozy. Coïncidence ? Je ne le pense pas. Sarkozy et Berlusconi nourrissent le même mépris des études désintéressées, « inutiles » (le latin, le grec, la littérature, la philosophie, l'histoire) et la même passion des études immédiatement *rentables.* Ils veulent l'un et l'autre que les jeunes gens quittent le plus vite possible les bancs de l'université pour s'incorporer au monde du travail. Ils n'ont l'un et l'autre que les trois mêmes mots à la bouche : *anglais*, *entreprise* et *Internet*, qu'en italien,

on nomme les trois i : *inglese, impresa, Internet.*

En 2008, un adolescent rêveur, nonchalant, qui prétend consacrer de nombreuses années à acquérir des connaissances de manière bénévole, pour le plaisir, sans penser ni aux profits ni à la carrière, passe pour un provocateur, un asocial.

17 décembre. Lettre de Marie-Agnès. Les premiers mots sont « Mon archange, ma passion de toujours », mais les trois pages qui suivent me blessent ; j’aurais préféré ne pas les lire. Une implacable liste de mes défauts (mon inconstance, mon irascibilité). Relevant une phrase où je lui reproche de me traiter comme un gigolo, elle me lance, moqueuse : « Je vous considère comme un gigolo ?! Mais je croyais que c’était votre rêve ?! »

Elle me méprise, c’est clair, et le plus affreux est qu’elle a raison de me mépriser.

Je *pressentais* que si un jour elle devait choisir entre son bourgeois et moi, ce ne serait pas moi qu’elle choisirait ; toutefois un pressentiment n’est pas une certitude et, dans mon intime particulier, je nourrissais l’espoir qu’elle ne pourrait pas se priver de ce que nous vivions ensemble, que je lui étais indispensable. Sa lettre m’apprend que cet espoir n’était qu’une chimère : c’est sans hésitation, sans le moindre balancement, qu’elle décide de rester avec *l’autre*.

Lettre inutile, cruelle : le couteau retourné dans la plaie ; mais son double but (donner bonne conscience à celle qui l’a écrite, faire de la peine à celui qui l’a reçue) est atteint.

Au demeurant, peu importe. Ce qui compte, c’est la santé de Marie-Agnès, que sa petite tumeur au sein droit (« à la forme d’une étoile », a précisé la gynéco) ne soit pas cancéreuse. Je prie pour cela, et j’espère que Dieu existe, car s’il n’existe pas, comment pourra-t-il exaucer ma prière ?

Ce que je souhaite en cet instant ? Cesser d’être. Ah ! si l’avion qui me portera dimanche à Bologne pouvait exploser en plein ciel !

18 décembre. Sortant d'Aligre FM où, pendant plus d'une heure, Philippe Vannini et Nadia Ettayeb m'ont interrogé sur *Vous avez dit métèque ?*, émission très sympathique, je songe : le plus étonnant n'est pas que Marie-Agnès me préfère un rassurant bourgeois ; c'est qu'Anastasia et Géraldine n'en fassent pas autant !

Pour Gilda, c'est différent : ce qu'elle aime, ce n'est pas moi, c'est d'être la maîtresse de l'auteur d'*Ivre du vin perdu*. Je ne serais pas l'écrivain que je suis, l'idée de venir dans mon pieu ne lui aurait jamais traversé l'esprit.

Anastasia qui, catholique, s'est convertie à l'orthodoxie après avoir lu mes livres, et qui a une connaissance de mes défauts aussi douloureuse que celle qu'en a Marie-Agnès, devrait m'avoir quitté depuis longtemps. C'est par pure charité chrétienne (au sens amoureux de *caritas* : *ubi caritas, ubi Deus est*) que cette jeune femme sensible, profonde, exigeante, m'accepte tel que je suis, persiste à me supporter. Je ne la mérite pas.

La jeune X. me dit : « Pour Noël, j'ai demandé à mes parents les sept volumes de Dostoïevski dans la Pléiade. J'ai eu raison, hein ? Dostoïevski, c'est une valeur sûre, ça ne se démodera pas ? »

Oui, mon ange, sois sans crainte. Dostoïevski ne se démodera pas.

Vendredi 19 décembre, 13 heures, au Bouledogue où je déjeune avec Jacques Cloarec, après avoir confié à Florent Georgesco les ultimes pages dactylographiées de ce carnet noir.

Hier, sorti du studio d'Aligre FM, de retour au quartier Latin, j'ai passé le reste de la journée avec deux créatures de rêve : l'après-midi avec une ex-amante, Marie R., et la soirée avec une amie, Céline Ottenwaelter.

Je connaissais déjà les qualités d'écriture de Marie, mais j'ai été époustouflé par la maîtrise, l'originalité, la force de son premier roman dont elle m'avait confié le manuscrit que ces derniers jours j'ai lu la plume à la main. Si, dans les

maisons d’édition parisiennes, il y a encore des lecteurs qui savent ce qu’est la langue française, de lucides chasseurs de talents singuliers, cette étonnante romancière de vingt-trois ans, ils se la disputeront.

Quant à Céline, notre dîner aux Ronchons a été un de ces moments de bonheur paisible qui sont le privilège de l’amitié, de la complicité. Je lui ai parlé de Marie-Agnès, j’espère ne pas l’avoir ennuyée avec mes histoires de cœur. Je suis en ce moment si malheureux, j’ai une telle impression d’avoir raté ma vie, je suis peu capable de parler d’autre chose.

Et puis, j’aime à me confier aux jolies femmes.

21 h 32. Bel article de Gilles Martin-Chauffier sur *Vous avez dit métèque ?* dans une revue dont j’ignorais l’existence, *Service littéraire.* C’est Roland Jaccard qui, alors que je m’apprêtais à me rendre chez Lipp, m’a téléphoné pour me le signaler. J’ai acheté la revue au kiosque situé devant La Hune et c’est en gobant une douzaine d’huîtres que j’ai lu, avec émotion, le texte de Gilles. Ces derniers jours, il y a eu aussi des articles chaleureux sur Internet, dont un, fort brillant, signé Jean-Baptiste Fichet, que m’a posté Juan Asensio.

Cette revue confidentielle, ces articles électroniques, c’est de l’ordre du bouche à oreille, du *samizdat* ; mais je préfère ça, vu que, lorsque les grands media s’occupent de moi, c’est pour m’allumer. Mieux valent donc les éloges murmurés, les défenseurs clandestins.

Voici les dernières lignes de Martin-Chauffier :

« Aujourd’hui, Matzneff est seul, pauvre et marginalisé, mais son amertume demeure enjouée. Il n’est pas à l’Académie, mais il ressemble au loup de La Fontaine, efflanqué, indépendant et haussant les épaules quand il entend ronronner les gros chiens domestiques de l’establishment, repus, décorés et en laisse. »

C’est bien vu, bien dit. Pour continuer à mériter cette flatteuse épithète d’*efflanqué,* j’ai mangé mes huîtres sans toucher au pain de seigle beurré.

Samedi 20. Succédant à la France, la Tchéquie va assurer la présidence du

Conseil de l'Union européenne. Je songe à mon émotion, en septembre 1964, lorsque je découvris à la bibliothèque du couvent Strahov, à Prague, une gravure ancienne représentant l'Europe sous les traits d'une femme dont le cœur était la Bohême, et aux lignes qu'alors je griffonnai dans mon carnet noir :

« Oui, j'en avais eu le sentiment dès mon arrivée, mais j'en ai à présent la certitude : le cœur de l'Europe est ici, dans cette antique et noble ville de Prague dont, "nous autres, bons Européens" (Nietzsche), nous ferons un jour notre capitale rayonnante[19]. »

En 1964, la Tchécoslovaquie était sous le joug de Novotny, un stalinien aux ordres de Moscou. Ce serait à désespérer de l'Europe si Prague n'avait échappé à l'impérialisme soviétique que pour se jeter servilement dans les bras des États-Unis. Hélas, ce que l'on observe en Tchéquie (comme en Pologne, en Géorgie, dans les pays baltes) me fait craindre le pire. Qui, l'autre jour (au dîner des mousquetaires ?), m'affirmait que l'actuel premier ministre, Mirek Topolanek, a dans son bureau le drapeau de l'OTAN ?

Ce « me fait craindre le pire » est une façon de parler, car je ne crains rien du tout. Il ne s'agit pas de crainte, mais de tristesse, de désenchantement.

La chute de la tyrannie marxiste-léniniste avait, en Europe de l'Est, inspiré de légitimes espérances ; mais aujourd'hui, à Prague, force est de constater que le vainqueur n'est pas Jean Huss : c'est Coca-Cola.

Nostalgie de l'empire austro-hongrois.

Bologne, 22 décembre. Hier, à l'aéroport de Roissy, une alerte à la bombe (en salle d'embarquement) nous a valu un déploiement de gendarmes et de soldats qui m'a rappelé l'Algérie en guerre ; et ce matin, dans les journaux, les réactions furibondes des partis politiques à la proposition de Berlusconi touchant l'élection du président de la République au suffrage universel me font, elles aussi, songer au général de Gaulle. Les glapissements de Casini, ce digne rejeton de la feue démocratie chrétienne (« Berlusconi veut devenir le roi de son peuple »), repris en chœur à droite par Bossi et à gauche par Veltroni, me rappellent le

« forfaiture ! » de Monnerville. Ce qu'il y a de rigolo avec l'actualité, c'est que plus ça change, plus c'est la même chose. À quoi bon lire les journaux ? En politique intérieure, tout est dans Tacite ; en politique étrangère, tout est dans Thucydide et Tite-Live.

Cela dit, Berlusconi a tort. Demander au peuple de choisir le président de la République serait une sottise. L'an dernier, en France, avec un tel système, nous avons failli avoir la Royal à l'Élysée. Rien que d'imaginer cette pintade néo-pétainiste à la tête de l'État, on frémit.

La popularité de cette créature est le plus décisif des arguments contre le suffrage universel.

Que l'Italie continue donc à faire élire le chef de l'État par ses pairs, c'est une excellente méthode. Giorgio Napolitano et Carlo Azeglio Ciampi (pour ne citer que l'actuel président et son prédécesseur) sont des hommes remarquables, dignes d'admiration, mais, notables peu connus du grand public, le suffrage universel ne les aurait assurément pas portés au Quirinal.

J'étais souvent passé par Bologne, mais n'y avais jamais séjourné. Pour m'orienter, j'ai emporté dans mon bagage un guide qui date de 1883, *L'Italie et la Sicile.* Son auteur est Paul Johanne, le fils d'Adolphe Johanne, fondateur de la fameuse collection.

De même, lorsqu'en 1962 je découvris Venise, j'utilisai un guide publié en 1908 ; et, en 1966, lors de mon premier voyage en Russie, le Baedeker 1902 (l'exemplaire du psychanalyste Jacques Lacan que m'avait prêté sa fille Sibylle).

Leningrad a retrouvé son beau nom de Saint-Pétersbourg, et à Bologne la place Vittorio-Emanuele a, elle aussi, repris son nom médiéval de Place Majeure.

12 h 10, via Drapperie, les vitrines de Tamburini, débordantes de sublimes saucissons, de majestueux jambons, d'époustouflants fromages, et, dépendant de

cette somptueuse *salsamenteria*[20], via Caprarie, un bar à vins où je m'engouffre pour y siroter un roboratif calice de Barbera.

Hier soir, seul, cafardeux, je suis entré dans l'église S.S. Vitale et Agricola. Elle était pleine de jeunes gens des deux sexes qui écoutaient un prêtre, très bel homme, leur expliquer le mystère de l'Incarnation, l'annonce faite à Marie par l'archange Gabriel, le scandaleux paradoxe qu'exprime le mot *Théotokos*, « Mère de Dieu ».

Véronique B., débarquée de Marrakech, Michel Fleury et Bernard Dunand, arrivés de Naples. Je leur fais découvrir Tamburini et le bar à vins qui porte le doux nom de Salami e Baci ; eux, à peine restaurés, m'entraînent à la découverte des églises et des musées. Par tempérament, je suis peu musées, peu églises, peu « endroits à visiter », je préfère me balader au hasard des rues, lorgner les vitrines, reluquer les passants ; mais si je suis à Bologne, c'est pour retrouver cette ex devenue ma plus intime amie, ces deux copains très chers, leur parler, être avec eux, et il est hors de question que je fasse bande à part.

Comme Byron, je suis un homme d'habitudes. J'aime les rites. Vivre ensemble les fêtes de Noël, voilà, si ma mémoire est bonne, déjà quatre ans que nous avons, Véronique, Bernard, Michel et moi, établi cette règle : à Noël 2005, ce fut Rome, en 2006, Venise, en 2007, Turin. L'année prochaine, si nous sommes vivants, ce sera Syracuse ou Gênes.

À Santa Maria dei Servi, *Vierge à l'Enfant* de Cimabue. Je suis bouleversé par cette toile qui s'inscrit dans la pure tradition de l'iconographie orthodoxe. Ce n'est pas un tableau à sujet religieux, c'est une icône de la Mère de Dieu devant laquelle on peut prier.

Après une promenade et des visites de plusieurs heures nous arrivons à Santo Stefano, labyrinthe d'églises dont (*se non vado errato*[21]) la plus majestueuse fut jadis un temple d'Isis. Voilà qui me plaît au suprême. Peu importe le nom des

dieux. L'essentiel est que sur leurs autels la flamme ne s'éteigne pas.

À San Francesco, l'inouïe *pala*, le retable en marbre du maître-autel.

Anne Rabeyroux, que je connus à Naples à l'époque où j'écrivais *Mamma, li Turchi !*, est aujourd'hui déléguée culturelle de l'Ambassade de France et directrice de l'Alliance française de Bologne. Ce soir, elle nous traite au Battibecco. Les vins, les mets, le lieu, l'accueil, tout est parfait. Une adresse à retenir.

Mercredi 24. Hier, la terre a tremblé dans toute l'Italie du Nord (5, 2 sur l'échelle de Richter). L'épicentre était situé à Parme.

Tremblement de terre d'un autre genre. Un certain Romeo, personnage influent à Naples et à Rome, est accusé d'être à la tête d'une organisation de type mafieux à laquelle seraient mêlés des hommes politiques et des fonctionnaires de haut rang. On l'a mis en prison, ainsi que Luciano D'Alfonso, le populaire maire de Pescara. Une nouvelle opération *Mani pulite*, en quelque sorte. Mais déjà, l'affaire se dégonfle. Luciano D'Alfonso, arrêté en fanfare, vient d'être remis en liberté pour la plus grande joie de ses administrés.

Quant au fils de Di Pietro (le Di Pietro de *Mani pulite*, l'ex-juge devenu politicien qui donne des leçons de moralité à l'Italie entière), on lui reproche d'avoir téléphoné à ce Romeo pour le prier de trouver du travail à un de ses amis, ingénieur à Bologne !

Si l'on n'a même plus le droit de téléphoner à un homme riche et puissant pour lui demander d'aider un copain (ou une petite copine), que l'on soit à Naples ou à Paris, c'est à désespérer du bon Dieu.

Que son fiston ait joué un tour pareil au pharisien Di Pietro amuse les gens d'esprit, mais moi, en ce rencontre, je suis avec le fiston. Je répugne à tirer les sonnettes pour moi, ce n'est pas mon genre ; en revanche, pour des gens que j'aime, plutôt deux fois qu'une. Je l'ai souvent fait et, si le cas y échoit, je le

ferai encore. Les amis haut placés, ça sert à ça.

Pour une découverte, c’est une découverte ! À la Pinacothèque, impressionnante exposition consacrée à un peintre, contemporain de Dürer et de Raphaël, dont jusqu’à aujourd’hui, Véronique et moi, nous ignorions le nom : Amico Aspertini. La perfection du dessin, le coloris des chairs (un critique d’art, Malvasia, a, en 1676, une phrase excellente sur *la pastosità delle carni* d’Aspertini), les personnages dont, en peignant leurs visages, il exprime admirablement l’humeur, le caractère, les passions, tout nous enthousiasme, tout nous charme.

Surprenant portrait d’Albert le Grand et Duns Scot (qui me rappelle celui de Paul Florenski et Serge Boulgakof, peint par Nesterov, que je vis en 1966 à Moscou).

Également à la Pinacothèque, *La Famille Gozzadini* de Lavinia Fontana, un peintre à cheval sur le seizième et le dix-septième siècle (1552-1614) que Véronique admire et veut me faire connaître. À cette époque, me dit-elle, il y avait de nombreuses femmes qui peignaient, et certaines portaient un tel ombrage aux hommes qu’elles mouraient empoisonnées.

Ignazio La Russa, ministre de la Défense, est abordé en pleine rue par le pitre qui à « Striscia la notizia » imite Bruno Vespa. Le ministre s’arrête, écoute patiemment le comique débiter ses plaisanteries, lui donne même la réplique. Ils rigolent de concert. Les gardes du corps de La Russa, de grands costauds, ne bougent pas d’un poil : à l’évidence, ils ont pour consigne de ne pas intervenir.

J’ai vu d’autres hommes politiques, Oscar Luigi Scalfaro et Vittorio Sgarbi par exemple, quand Valerio Staffeli, l’envoyé de « Striscia la notizia », tenta de leur remettre le *tapiro d’oro*, réagir sur un mode hystérique et totalement incongru.

Ignazio La Russa, lui, est trop fin, trop intelligent pour s’abandonner à de telles maladresses.

Michel m'apprend un mot de patois savoyard : le *pisolino* italien, qui en français se traduit par *roupillon*, s'appelle en Savoie un *petit clopet.*

Il m'indique aussi une façon d'accommoder l'avocat : à la place du noyau, au lieu de mettre de l'huile d'olive et du vinaigre, verser une cuillère de whisky. C'est, m'affirme-t-il, délicieux.

Enfin, il me donne ce synonyme enchanteur (et, en ce 24 décembre, d'actualité) de verbes tels que *fourbir, caracoler* une femme : *mettre le petit Jésus dans la crèche.*

Nuit du 25 au 26 décembre. Le plus gourmet de nous quatre est peut-être Bernard. En tout cas, c'est lui qui, à Naples, s'aidant de nombreux guides gastronomiques, a préparé notre séjour bolognais, choisi les tables que nous allions honorer de notre présence. Le 22 nous avons dîné au Battibecco, le lendemain au Al Cambio, hier soir au Ciacco et aujourd'hui nous avons déjeuné au Bitone. Sur ces quatre balthazars, trois ont été sublimes. Seul le dîner de réveillon au Ciacco, qui a précédé la messe de minuit en la basilique San Petronio, nous a (un peu) déçus.

À San Petronio nous avons admiré la fresque où l'on voit Mahomet en enfer, torturé par un démon. Fresque qui a valu à la basilique des menaces d'attentat de la part d'islamistes surexcités.

Des islamistes surexcités, il n'y en a pas qu'à Bologne. À Gaza, le Hamas, en pleines fêtes de Noël, recommence à lancer des roquettes[22] sur des villages israéliens. Dès qu'il y a une connerie à faire, les Palestiniens y plongent, tête baissée. C'est comme cela depuis 1948 et il n'y a pas de raison pour que ça change.

Santo Stefano 2008. En Italie, la Saint-Étienne est fériée. Comme hier, il n'y a pas de journaux, les magasins sont clos, c'est le grand calme.

Ce matin, le froid pique les joues, mais il ne pleut ni ne neige, malgré la vague

de gel sibérien qui, si j'en crois la météo, s'étend sur tout le pays.

Il est 11 heures. Bientôt, Véronique et nos deux amis vont partir pour Naples. Je vais me retrouver seul.

Rester seul à Bologne jusqu'à dimanche n'a aucun sens, mais comme dans ma vie rien n'a plus de sens, ce n'est pas grave.

J'ai le choix : sortir, marcher au hasard des rues, avoir froid ; ou rester dans ma chambre bien au chaud, regarder la télévision, somnoler, m'ennuyer.

Avec Véronique, dernière visite : d'abord à San Giacomo Maggiore, puis à l'oratoire de Santa Cecilia (pour les fresques d'Aspertini).

Je quitte mes trois amis devant la cathédrale San Pietro : ils vont à la gare et moi je reste seul.

Déjà, je broie du noir. Dieu sait si j'ai aimé la solitude, et d'aventure je l'aime encore ; mais naguère c'était une solitude nécessaire et féconde, parce que j'écrivais, je créais. Aujourd'hui, mon travail est accompli. *Finis coronat opus.*

Les zozos du Hamas ont tiré sur un village israélien, mais ils visent si mal que leur roquette est tombée sur une maison palestinienne, tuant une fillette de cinq ans et sa sœur, une adolescente de treize ans.

Samedi 27 décembre. Titre de *La Repubblica* :

« *Schumacher : ero stufo di F1. Ora voglio solo divertirmi*[23]. »

Le pilote d'automobile Michael Schumacher aura quarante ans le 3 janvier.

Son plaisir : jouer aux cartes avec des amis.

« *La vita è unica, bisogna sapersela godere*[24]. »

Si à quarante ans Schumacher a déjà pris sa retraite, à soixante-douze j'ai bien le droit de songer à la mienne ; de désirer me consacrer désormais à mes amours, à mes voyages et à mon salut.

Schumacher n'est pas le seul. Gioacchino Rossini n'avait que trente-huit ans lorsqu'il décida de cesser de composer et de *godersi la vita.*

Question du journaliste (pas à Rossini, à Schumacher) :

« Vous lisez ? »

Réponse de Schumacher :

« Jamais. Je n'ai jamais lu (*Mai fatto*). De temps à autre je vois un film en dvd. »

Toujours à *La Repubblica*, cet autre titre. Silvio Berlusconi (qui a mon âge) déclare : « *Mi sento un diciottene* », « J'ai l'impression d'avoir dix-huit ans ».

Moi aussi, quand je suis dans les bras d'une de mes amoureuses, j'ai l'impression d'être le Gabriel de jadis ; mais, dès que je suis seul, le sablier me ramène à la réalité.

Ces jours derniers : messages passionnés d'Anastasia et de Géraldine ; message larmoyant (ses « angoisses existentielles ») de Gilda.

En quatre ans de liaison, je crois n'avoir jamais reçu un seul sms joyeux ou serein de mon irrémédiable *self-torturing* amante.

Que dans cette attitude perpétuellement douloureuse, désespérée, entre une part de comédie, c'est clair ; mais il y a là aussi une non moins claire inaptitude au bonheur, à l'insouciance.

Or j'ai besoin de maîtresses enjouées, primesautières, boute-en-train, rieuses et dotées d'un grand sens de la vie pratique ; des filles sans « angoisses existentielles » qui me délivrent des miennes et facilitent mon existence. Non d'une tragédienne qui me parle sans cesse de la flèche qu'elle a dans le cœur.

Le saint Sébastien, c'est moi. L'écrivain, c'est moi. La flèche dans le cœur et, le sang qui coule de la blessure, le changer en encre, c'est mon boulot. Mesdemoiselles, n'inversez pas nos rôles, par pitié !

La compagne idéale, celle qui s'accorde le mieux à ma *physis*, c'est Marie-Agnès. Du moins c'eût été elle si, après mûre réflexion, elle n'avait pas préféré son bourgeois à son poète.

Patienza ! Je vais pouvoir consacrer plus de temps à Anastasia. Ainsi, du malheur naîtra un bonheur, selon le principe taoïste que m'a enseigné Hergé.

Je souhaite qu'un jour vienne où les lecteurs de mon journal intime se rendront compte que dans la partie amoureuse, à proprement parler *intime*, de ce

journal, ce qui est important, ce ne sont pas les détails croustillants, « scandaleux », mais les observations sur la psychologie des filles, mes minutieuses descriptions et analyses de leur comportement lorsqu'elles tombent amoureuses, découvrent l'amour, ses plaisirs, ses tourments, aiment à la folie, rêvent de posséder entièrement l'être aimé, sont désenchantées, désaiment, rompent ou sont rompues, et, après la rupture, soit s'emploient à noircir ce qu'elles ont vécu, à le caricaturer, à le minimiser, à le nier, à le réécrire, à tenter de l'oublier, à le gratter, soit, cas rarissimes, lui demeurent fidèles, le gardent précieusement dans leur mémoire et leur cœur.

Ce n'est pas à moi à porter un jugement sur mes dons d'écrivain, sur les qualités proprement littéraires de mon travail, sur mon style ; mais j'ose affirmer que mes livres – romans, poèmes, essais, récits et journal intime confondus – forment une extraordinaire somme de connaissances sur les jeunes personnes du sexe ; ont, par-delà les filles en chair et en os que j'y évoque, les personnages que j'y crée, une valeur universelle, intemporelle, qui demeurera vivante longtemps après que celles qui me les ont inspirés et moi-même nous ne serons plus que de la poudre dans un cercueil.

Samedi, 12 h 30. Je déjeune sur le pouce, seul, au bar à vin de Tamburini. Il faudrait que je note ici les excellents vins bus durant ces quelques jours à Bologne. Je me souviens d'un sublime Barbaresco, d'un Sangiovese di Romagna, d'un I Sodi di S. Nicolò (mi-Malvoisie, mi-Sangiovese), d'un Vermentino Passito Golfo dei Poeti, d'un Rifosco dal Peduncolo… Il faudrait aussi vérifier l'orthographe de ces noms, mais où ? Au demeurant, je m'en fiche. Ces vins, l'essentiel est de les avoir bus, d'en avoir joui.

Au téléphone, je dis peu ou prou à Gilda ce que j'ai écrit ci-devant sur ses sms toujours lugubres, sur le sentiment que j'ai de ne pas la rendre heureuse. À peine avons-nous raccroché, elle me poste ce *messaggino* :

« Soyez assuré que vous êtes la meilleure chose qui me soit arrivée dans la

vie ; ça, je vous le jure. »

Voilà qui, tels les bons vins que j'ai bus, mérite d'être noté (en prévision des horreurs qu'elle dira ou écrira sur moi après notre rupture).

Après-midi allongé sur mon lit. À la télé je regarde *Poirot non sbaglia* avec David Suchet. J'aurais pu sortir, visiter encore un musée, une église, mais j'ai déjà eu ma dose. Et il fait beaucoup trop froid pour draguer.

La réponse des Israéliens n'a pas tardé. Bombes sur Gaza. Ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère : on parle de centaines de morts. Simultanément, le gouvernement pakistanais retire ses troupes occupées à surveiller les talibans aux frontières de l'Afghanistan pour les masser sur la frontière indienne.

Je ne suis pas sûr que les grandes puissances aient été inspirées par le Saint-Esprit lorsqu'en 1947 elles ont inventé le Pakistan et en 1948 Israël, deux États confessionnels, l'un « mahométan », l'autre « juif », deux artificielles poudrières destinées tôt ou tard à exploser. Toutefois, que ce fût le Saint-Esprit ou le Diable (une majuscule à diable, pour la symétrie), ces deux nations, ces deux erreurs irréparables, existent désormais, nous devons nous en accommoder.

Je note cela au Battibecco où je dîne seul, tête à tête avec *Il Foglio.*

J'y lis cette nouvelle : « Les Afghans ont jusqu'au 15 janvier pour retirer les fillettes des écoles, sinon celles-ci seront tuées. L'ultimatum est arrivé des talibans qui contrôlent la vallée de Swat, au Pakistan. »

« J'aime l'islam », ai-je écrit naguère. Dois-je préciser qu'il s'agit de l'islam d'Omar Khayyam, l'islam qui célèbre l'amour du vin, des jeunes personnes, des divins loisirs ; non l'islam de ces débiles mentaux ?

Sms de Mayssa, ma jeune amoureuse de l'an dernier, où elle évoque en ces termes notre trop brève aventure : « … l'archange qui hanta mes jours et mes nuits il y a deux ans bientôt ».

Mars 2007. Oui, en effet, bientôt deux ans. Elle en avait alors dix-sept. *Fugit*

irreparabile tempus !

Dimanche 28 décembre, 12 h 10, à l’aéroport de Bologne. Au bar de la salle d’embarquement, assis à une table voisine de la mienne, un groupe de garçons et de filles, italiens, âgés de dix-sept, dix-huit ans, excités comme des puces à l’idée de découvrir Paris. J’ai beaucoup de plaisir à écouter leurs joyeux propos, les informations qu’ils échangent sur le quartier Latin, le tombeau de Napoléon Ier, le musée Picasso…

Le Hamas, aveuglé par la haine ? Soit, mais aussi et surtout aveuglé par la connerie.

Depuis 1948, les Palestiniens ont manqué toutes les bonnes occasions qui leur étaient offertes, ils sont tombés dans tous les pièges que leurs adversaires leur ont tendus (et par adversaires je n’entends pas seulement les Israéliens, je pense aux Jordaniens, aux Libanais et autres « frères » arabes).

Tant que les Palestiniens chrétiens étaient en mesure de se faire écouter, l’espoir de voir la Terre sainte devenir un État laïc où juifs, chrétiens, mahométans, païens et athées seraient de libres citoyens (et que cet État s’appelât Israël ou Palestine, peu importait) existait. Fragile, certes, mais il existait et, à l’époque où j’ai écrit *Le Carnet arabe*, nous étions quelques-uns à nous battre pour qu’il prît chair, s’incarnât.

Ou bien, si les Palestiniens avaient eu alors la clairvoyance de renverser la dynastie mise en place par les Anglais et de s’impatroniser à Amman (car la « Jordanie » découpée sur la carte de la Syro-Palestine est une invention anglaise, les « Jordaniens » sont des Palestiniens[25]), la construction d’une Fédération israélo-palestinienne de l’un et l’autre côté du Jourdain eût été, elle aussi, une carte jouable.

Hélas, aujourd’hui, où les Arabes chrétiens comptent pour du beurre, où les islamistes du monde entier embouchent les trompettes nostalgiques du Califat, où l’unique Palestine conçue par le Hamas et le Hezbollah est une Palestine

musulmane, où les grandes puissances, après avoir créé la Jordanie et Israël, prétendent créer en Terre sainte un troisième État, ce qui est, selon que je le sens, une folie, ces espoirs se révèlent n'être qu'une chimère. L'amour et l'intelligence ont perdu la partie ; ils doivent céder la place aux murs, aux barbelés, aux roquettes, aux bombes, à l'arrogance néo-colonialiste d'Israël, à ce salmigondis de connerie et de haine qu'on nomme l'intégrisme mahométan.

Les carottes sont cuites. Au mieux, après encore des hectolitres de sang versé, nous aurons un boiteux traité de Westphalie ; au pire, la planète fera boum !

29 décembre, au monastère Saint-Silouane. J'occupe la même cellule que lors de mon précédent séjour, celle dite « de l'évêque », claire, paisible, confortable, où tout m'invite à la méditation et au travail.

L'accueil de l'archimandrite Syméon est, comme à l'accoutumée, plein de chaleur et de bonté.

Outre la communauté monastique, nombreux fidèles, dont certains venus de loin (la Belgique, la Suisse). Parmi eux, la mère de ma filleule Nathalie Chemarin. Ce fut grâce à Nathalie que, le vendredi saint 1978, je connus Marie-Élisabeth : elles avaient l'une et l'autre quinze ans, étaient élèves au cours d'Hulst, rue de Varenne. Cette première rencontre avec Baby-Boom dans l'autobus 84, rue Soufflot, nos passionnées amours, cette époque où j'avais mon rond de serviette chez les Chemarin, voilà qui est en apparence lointain, évanoui dans le non-être, mais à l'église, durant les vêpres, apercevant la maman de Nathalie, je vérifie que ce temps révolu est toujours vivant dans mon cœur, que je revois tout, que je me souviens de tout.

Que ce soit à l'église ou au réfectoire, le rythme de vie monastique m'aide une nouvelle fois à me rendre compte que le plus difficile est la *concentration* : ne pas permettre à mon esprit de voleter ci et là ; être entièrement à ce que je fais dans l'instant où je le fais.

À l'église, au lieu de m'abîmer dans la prière commune, dans le vivifiant courant du fleuve liturgique, je laisse trop souvent mes pensées vagabonder, mon

imagination battre la campagne ; j’entends les paroles sacrées, mais je ne les écoute pas. Au réfectoire, je mange, je bois, mais à la hâte, tel un glouton, sans être suffisamment attentif à ce que j’enfourne dans mon gosier.

L’église, le réfectoire, c’est la même chose : se nourrir ne suffit pas ; il faut apprendre à savourer.

Je suis blessé lorsque Gilda, au plume, se met soudain à me parler de trucs qui n’ont rien à voir avec nos vénusiennes cabrioles, mais Dieu n’est-il pas mêmement blessé par mes perpétuelles distractions, ma nonchalance à prier, cette continuelle fragmentation de mon cœur et de mon cerveau ?

Gabriel, cesse de gourmander tes amantes ! Songe à la parabole de la paille et de la poutre !

Les seuls moments de ma vie où je suis unifié intérieurement sont, en définitive, ceux où j’aime et ceux où j’écris.

Journaux intimes (Stendhal, Rozanov, Gide…). L’opinion d’un écrivain que j’admire sur tel tableau qu’il a vu, sur tel livre qu’il a lu, sur tel événement dont il a été le témoin, certes m’intéresse ; mais m’importent bien davantage les détails qu’il donne sur ses amours, sur ce qu’il mange, sur ce qu’il boit, sur sa santé, sur le rythme de ses journées, sur tous ces petits riens qui constituent son art de vivre, sa *diététique* au sens que je donne à ce mot dans mon livre sur Byron.

30 décembre, 13 h 04. Quoique ayant travaillé jusqu’à une heure avancée de la nuit (la dactylographie des pages écrites à Bologne dans ce carnet noir), ce matin je me suis réveillé avant l’aurore, frais comme un gardon. Hier soir, j’avais dit au père Syméon que je n’avais pas l’intention de communier, mais la liturgie a été si lumineuse, le chant des Béatitudes, celui du Trisagion, l’hymne des Chérubins m’ont insufflé une telle légèreté, une telle allégresse, que mon désir de goûter au Corps et au Sang du Christ n’a pas cessé de s’augmenter à

mesure que s’accomplissait le mystère et c’est le cœur confiant, joyeux, que je me suis approché du calice.

À la réflexion, ce qui m’a décidé à communier, c’est d’avoir soudain entendu jaillir dans le sanctuaire le prénom de Marie-Agnès. Le mois dernier, j’avais demandé au père Syméon de l’inscrire sur les diptyques, mais l’entendre ainsi prononcé à haute et intelligible voix au cours de la prière pour la guérison des malades m’a ému au suprême ; j’y ai vu un signe.

Et puis, ce fragment de phrase, dans une des prières que le lecteur a récitées avant la communion des fidèles : « … bien que je sois le serviteur docile de mes péchés et l’esclave de mes passions… ». Là, tout était dit : mon indignité personnelle et la miséricorde divine. Ce fut sans crainte que j’avançai vers l’autel.

Avant-hier, retour de Bologne, brève pause chez Anastasia. Le personnage de Lioubov, qu’elle m’a inspiré, rend bien, je l’espère, la beauté de son âme et son singulier génie.

Les parents d’Anastasia ne sont pas heureux de la place que j’occupe dans sa vie ; à un vieil amant sulfureux ils auraient préféré un respectable jeune mari. Moi, je pense que si elle ne m’avait pas rencontré, Anastasia serait entrée au couvent. Elle n’était pas destinée à une vie ordinaire, à la banalité du mariage, de la maternité.

À l’encontre de tant d’adolescentes qui, à quinze ou seize ans, se croient exceptionnelles, et le sont en effet le temps que dure leur premier grand amour, mais qui ensuite rentrent dans le rang, s’embourgeoisent (de Francesca à Aouatife, de Marie-Élisabeth à Anne, ma liste personnelle est longue), Anastasia, adulte, demeure celle qu’elle était à dix-huit ans lorsque je l’ai dévirginisée et convertie, simultanément initiée aux folies de la passion et à la beauté du Christ orthodoxe.

Un esprit secret, contemplatif, mais aussi une jeune femme efficace qui fait une brillante carrière ; un réel talent d’iconographe ; un caractère d’une

admirable bénignité (elle me supporte, c'est tout dire !) ; et, *last but not least*, nous nous entendons merveilleusement au lit.

15 heures. Je sors d'une longue conversation à bâtons rompus avec le père Syméon sur la confession et la communion, sur l'ouverture et la fermeture des portes royales, sur le prochain grand carême, sur l'humour du Christ dans les Évangiles. Auparavant, durant le déjeuner, lecture par le frère Pacôme de quelques pages des *Lettres spirituelles* de Joseph l'Hésychaste. Très intéressant. Dans mes carnets noirs, et cela depuis l'âge de seize ans, je note des phrases de théologiens sur les aspects contre-nature de l'enseignement du Christ. Joseph l'Hésychaste, lui, soutient que les passions peccamineuses *sont* la contre-nature, que l'état de nature est celui d'Adam avant la Chute, et que tout l'effort de la vie chrétienne consiste à retrouver cette innocence paradisiaque. Une perspective inversée, comme dans les icônes.

Joseph l'Hésychaste a aussi une phrase sur la Grâce divine « qui va et qui vient », sur l'alternance des ténèbres et de la lumière. Ce va-et-vient, c'est tellement moi !

Je forme des projets pour 2009, je songe à un long voyage en Asie, et simultanément j'ai la sensation que ma rupture avec Marie-Agnès constitue un échec terminal, que sans elle ma vie n'aura plus aucun goût.

Je devrais rompre avec Gilda et Géraldine, leur dire que je ne peux plus être leur amant, que je désire rester leur ami, et épouser Anastasia (mon mariage avec Tatiana ayant été dissous canoniquement, j'ai le droit de me remarier à l'église), mais pour conscient que je sois des mérites de la monogamie, je sais qu'elle n'est pas mon destin. Un des sens de *Sequere deum* est qu'il convient de vivre en accord avec son tempérament, sa nature, et ne pas commettre l'erreur de jouer des rôles qui ne sont point pour nous : ce serait la catastrophe assurée.

Fors les livres en langue russe qui reviendront à Anastasia et les ouvrages théologiques que j'ai donnés en 2005 au monastère Saint-Silouane, ce sera

Véronique qui héritera de ma bibliothèque. Cette bibliothèque, tant je suis désireux de me dépouiller, de mourir les mains vides, je la lui transmettrai de mon vivant, ne gardant par devers moi qu'une *douzaine* d'auteurs de chevet dont, hier soir, avant de m'endormir, je songeais à établir la liste. Au débotté, les Présocratiques (le petit volume à la couverture bleu pâle que j'avais prêté à Montherlant quelques mois avant son suicide), les *Œuvres choisies* de Sextus Empiricus (avec la préface de Jean Grenier), le *De rerum natura* de Lucrèce, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, le *Satiricon* de Pétrone, mon Horace en trois tomes, mon Plutarque, *Les Confessions* de saint Augustin (dans la traduction d'Arnaud d'Andilly), les *Apophtegmes des Pères du désert*, *L'Échelle sainte* de Jean Climaque, les *Mémoires touchant à la vie de M. de Saint-Cyran* par Lancelot, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Mémoires* de Retz, les *Pensées* de Pascal, les *Lettres* de l'abbé Galiani, les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Lettres* de Marie du Deffand, *Histoire de ma vie* de Casanova, les *Œuvres complètes* de Byron, *Le Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer, *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, *Vingt ans après* et *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, mon Dieu, j'ai déjà dépassé le chiffre *douze* que je m'étais fixé, je m'arrête là, *basta così*.

31 décembre. L'aube n'est pas encore levée, le monastère est plongé dans une obscurité profonde, mais déjà les sons de la simandre nous appellent à la prière.

Joyeux, je saute du lit, me signe devant l'icône du Christ, récite le Notre Père, prends une douche, fais ma toilette et sors dans la fraîcheur de la nuit pour me rendre à l'église où vont débuter les matines.

En ville, dans une paroisse, durant la première et la dernière semaine du grand carême, on ressent une printanière allégresse à assister aux longs offices quotidiens qui soudain, de manière enchantée, nous arrachent à la glu du monde. Cette allégresse, j'espère avoir su l'exprimer dans *Voici venir le Fiancé* ; c'est elle que j'éprouve ici. Voilà des semaines que je ne m'étais pas senti aussi paisible et léger.

De même, le père Syméon. Le voir à Paris, c’est très bien, et chacune de nos rencontres est pour moi une source d’enrichissement amical, spirituel ; mais être auprès de lui dans son monastère, parmi sa communauté, vivre au même rythme que ces religieux qui consacrent leur existence à l’amour du Christ, c’est une autre dimension.

Demain, nous fêtons la Saint-Basile. Aussi, au réfectoire, pendant le déjeuner, un moine lit-il une page évoquant la jeunesse du futur archevêque de Césarée. Au vol, je note ce conseil que Basile donnait à ceux qui désiraient suivre le Christ : « Ne pas chercher à s’assurer une situation. » De ce point de vue (mais seulement de ce point de vue), je puis dire sans forfanterie que dès mon adolescence j’aurai été un chrétien exemplaire.

Au mur de ma cellule, une tapisserie représentant l’apôtre Jean me fait songer à l’icône que m’a offerte Anne L. B. lors de notre voyage en Grèce, l’été 1991. Même beau et doux visage, même livre à la main. Cette tapisserie, qui invite à la prière, au travail, je demande à l’archimandrite Syméon qui en est l’auteur. Il me répond :

— Une chère amie aujourd’hui décédée, Geneviève, la sœur de l’écrivain Roger Vailland.

Cela me frappe car, curieuse coïncidence, partant pour Bologne, j’avais mis dans mon bagage le stimulant et provocant essai de Franck Delorieux, *Roger Vailland, libertinage et lutte des classes*. Cela me frappe et aussi m’amuse : Franck, lui, au mur de sa chambre, n’a pas le portrait de saint Jean, mais celui de Lénine. J’adore ces inattendus courts-circuits, ces rencontres paradoxales. Lénine et saint Jean, deux barbus apocalyptiques.

Relecture attentive du texte dactylographié de mes carnets noirs 2007-2008 que je déposerai lundi chez Léo Scheer, correction des coquilles, ajout de quelques notes nécessaires à l’intelligence du texte (phrases à traduire de

l'italien). Ce journal intime donnera peut-être à certains l'impression que je suis un homme nostalgique, sans cesse tourné vers son passé, une statue de sel, mais il n'en est rien.

Dans un livre posthume, le père Alexandre Schmemann montre que si la divine liturgie est effectivement un mémorial de la vie du Christ, et il a cette expression magnifique pour définir l'eucharistie : « le sacrement du souvenir », il ne s'agit pas d'une mémoire morte, scolastique, mais d'un élan créateur qui récapitule le passé pour transformer la fin en commencement, l'Ancien Testament en Nouveau.

Eh bien, j'ose dire la même chose du travail de l'écrivain, tout en sachant que le père Sophrone (le disciple qui a raconté la vie et rapporté les propos de Silouane de l'Athos, le saint dont le monastère où je suis présentement porte le nom) a raison d'affirmer que « l'objectif de l'artiste est insignifiant en regard de celui du moine ». L'art d'écrire est, lui aussi, à son humble manière, un sacrement du souvenir, un élan créateur qui fixe les paroles, les baisers, les regards, les gestes, les pensées, les parfums, les couleurs, les actes, tous ces riens éphémères qui constituent le tissu de notre existence, pour les modeler, leur donner une forme, les métamorphoser en une œuvre de beauté.

Certes, mon passé est la matière de ma création, comme la glaise est celle du potier, mais ici le mot *passé* est un synonyme, non du mot *mort*, mais du mot *vie*, puisque, si l'on y réfléchit, *tout est passé*, l'instant fugace où j'ai tracé la première lettre de la présente phrase ayant déjà basculé dans le passé avant même que j'en eusse écrit la dernière. Il ne s'agit donc pas d'une nostalgie stérile, d'une mémoire figée, mais au contraire d'un transport de piété amoureuse envers le Créateur qui m'a permis de vivre tout ce que j'ai vécu jusqu'à ce jour, d'une action de grâce.

---

1 Cf. *La Prunelle de mes yeux.*

2 L'archimandrite Syméon est le supérieur du monastère Saint-Silouane, dans la Sarthe.

3 Cf. le chapitre intitulé « Bombes américaines sur la Libye », dans *C'est la gloire, Pierre-François !*.

4 « Flageolaient ».

5 « Fées du logis ».

6 « Bien en chair ».

7 Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe.

8 Aucun de mes jeunes lecteurs – sauf peut-être les étudiants à Sciences po – n'ayant la moindre idée de qui était ce Guy Mollet, je les renvoie au *Sabre de Didi* et au *Dîner des mousquetaires.*

9 Sur Pierre Rossi, cf. *Le Carnet arabe* et *C'est la gloire, Pierre-François !*.

10 « Je marche vite afin de ne pas être rejoint par mon âge ! »

11 Dernière adresse de Cioran et de son amie, Simone Boué.

12 « Monumentale connerie ! »

13 « Je t'aime et ne puis vivre sans toi. »

14 Alfred Eibel.

15 Mon épiscopal homonyme, Mgr Gabriel De Wylder, est l'exarque du patriarche de Constantinople.

16 Tortue Ninja est, dans *Mamma, li Turchi !*, le surnom d'un concierge napolitain ; dans la vie, celui d'un des habitants de l'immeuble parisien où je loue présentement un studio.

17 « Pétrifié par le froid ».

18 *L'Archange aux pieds fourchus*, journal intime 1963-1964.

19 *L'Archange aux pieds fourchus.*

20 « Charcuterie ».

21 « Sauf erreur ».

22 La presse italienne utilise le mot *razzo* qui, me semble-t-il, se traduit en français par « roquette ».

23 « Schumacher : j'étais las de la Formule Un. Désormais je veux seulement m'amuser. »

24 « Nous n'avons qu'une vie, nous devons savoir en jouir. »

25 Je rappelle à mes plus jeunes lecteurs que la Grande Syrie englobait les actuels États suivants : la Syrie, la Jordanie, les territoires palestiniens, Israël, le Liban, le Mont Sinaï, une partie de l'Irak et de la Turquie ; que la spécialité de la criminelle diplomatie anglaise, que ce fût en Inde, à Chypre, au Proche-Orient ou ailleurs, a toujours été de diviser pour régner, de découper les cartes au gré de ses intérêts, de disposer des terres et des peuples, de créer délibérément des situations inextricables, des foyers de discorde, des bombes à retardement ; qu'il faudra bien qu'un jour une sorte de Tribunal de Nuremberg juge cette politique anglaise, naguère trop souvent soutenue par la France, désormais imitée par les États-Unis, source hélas non tarie des malheurs qui aujourd'hui nous accablent.

CARNETS NOIRS

Cette camisole de flammes (1953-1962), La Table Ronde et Folio
L'Archange aux pieds fourchus (1963-1964), La Table Ronde
Vénus et Junon (1965-1969), La Table Ronde
Élie et Phaéton (1970-1973), La Table Ronde
La Passion Francesca (1974-1976), Gallimard
Un galop d'enfer (1977-1978), La Table Ronde
Les Soleils révolus (1979-1982), Gallimard
Mes amours décomposés (1983-1984), Gallimard et Folio
Calamity Gab (janvier 1985-avril 1986), Gallimard
La Prunelle de mes yeux (mai 1986-décembre 1987), Gallimard et Folio
Les Demoiselles du Taranne (1988), Gallimard

À paraître

Carnets noirs 1989-2006

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Table des matières

Couverture

Présentation

DU MÊME AUTEUR

Titre

2007

1er trimestre 2007 Fin du carnet 123, carnet 124 et début du carnet 125

2e trimestre 2007 Majeure partie du carnet 125, début du carnet 126

3e trimestre 2007 Majeure partie du carnet 126

4e trimestre 2007 Fin du carnet 126 et début du carnet 127

2008

1er trimestre 2008 Fin du carnet 127 et début du carnet 128

2e trimestre 2008 Fin du carnet 128, carnet 129 et début du carnet 130

3e trimestre 2008 Fin du carnet 130 et grande partie du carnet 131

4e trimestre 2008 Fin du carnet 131 et carnet 132

CARNETS NOIRS